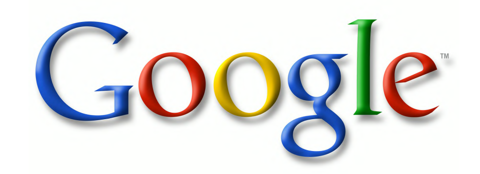
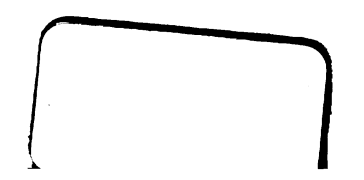





DOMI-
NUS
ILLU-
MINA
TIO
MEA
Taylor Institution.



REVUE MODERNE

TOME TRENTE-SEPTIÈME

SAINT-GERMAIN. — TYPOGRAPHIE DE L. TOINON ET C[e]

80, RUE DE PARIS

REVUE

MODERNE

TOME TRENTE-SEPTIÈME

PARIS

AUX BUREAUX DE LA *REVUE MODERNE*

10, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE

—

1866

ALFRED DE VIGNY

LE JOURNAL D'UN POËTE

Quelques jours après la mort d'Alfred de Vigny, j'essayai, dans un article du *Journal des Débats,* d'esquisser en quelques traits rapides, mais précis et fidèles, la physionomie et l'œuvre du poëte. Je demande au lecteur la permission de reproduire ces lignes. J'ai quelque chose à y ajouter. Mais après deux ans, ayant à parler d'Alfred de Vigny et à le faire parler lui-même, je n'ai rien à y changer :

« C'est un ami qui va parler d'un ami, un cœur plein d'affliction et de reconnaissance. Le noble poëte dont les lettres françaises portent le deuil m'a honoré en mourant d'un monument inestimable de sa confiance et de son amitié. L'illustre écrivain a recommandé, il a fait plus, il a légué ses belles œuvres en toute propriété, comme un père à son fils, comme un frère aîné à son frère, à l'humble homme de lettres son ami : poétique héritage, don touchant et rare comme tout ce qui venait de lui. Je craindrais de n'en pas paraître digne et de n'en pas laisser voir assez de gratitude si je n'en montrais quelque fierté, si je ne me parais comme d'une couronne, ô mon cher maître, du témoignage de ta glorieuse amitié !

Que ce lien personnel de piété reconnaissante qui m'attache à lui ne diminue pas sous ma plume l'autorité de son éloge et ne mette pas en garde contre moi. Une atteinte à la vérité, même pour le louer, offenserait la mémoire du gentilhomme qui ne mentit jamais. Si je me trompe sur quelques points, vous me redresserez, vous ses chers amis et les plus anciens, Auguste Barbier, A. Deschamps, Gigoux, Pauthier, Busoni, Lachaud, et vous Franck, à qui je dois de l'avoir connu il y a neuf ans pour la première fois.

Au surplus, je ne veux pas entrer avec le public dans le détail de cette vie si pure, toute à la poésie et au devoir, mais qu'il cachait avec une réserve pudique et même un peu farouche. Je l'ai vu il y a quelques jours à peine, ayant quitté dans sa cellule « le camail de l'étude » pour le linceul de la tombe : je ne veux que le regarder encore une fois et rappeler à la France ce qu'elle a perdu.

Il était né deux ans avant le siècle, quatre ans avant Victor Hugo, huit ans après Lamartine. Son père, le comte de Vigny, brillant homme de cour, ancien officier sous Louis XV, s'était distingué dans la guerre de sept ans. Sa mère était fille de l'amiral de Barandin, cousine du grand Bougainville, petite-nièce du poëte Regnard. Elle était d'une distinction et d'une beauté remarquables ; elle avait, disent ceux qui l'ont connue avant la terrible maladie des dernières années, une intelligence des plus élevées unie à une rare fermeté de caractère et il y avait entre le fils et la mère une parfaite ressemblance. Alfred fut envoyé comme externe dans une institution du faubourg Saint-Honoré, où il fit ses études avec une ardeur extraordinaire, qui compromettait sa frêle santé. Comme tous les poëtes-nés, il essaya son vol et rima des vers à des âges invraisemblables. Cependant, quand sa mère, qui avait ramassé quelques plumes de cette muse au bord du nid, l'interrogeait sur sa vocation, l'enfant répondait : « Je veux être lancier rouge ! » Lancier rouge ! On était à la fin de l'empire. Alors, comme il l'écrit lui-même, les lycéens les plus studieux étaient distraits, le tambour étouffait la voix des maîtres ; on était pressé de finir les logarithmes et les tropes et d'arriver sur quelque champ de bataille à l'étoile de la Légion d'honneur, « la plus belle étoile des cieux pour des enfants. » L'empire tomba. Alfred de Vigny, à peine âgé de seize ans, s'engagea dans les gendarmes de la garde. Il fit partie d'une compagnie composée de jeunes gens de famille ayant tous le grade de sous-lieutenant. Il eut un beau cheval et de belles

parades au Champ-de-Mars, mais, de champ de gloire, point. Au retour de l'île d'Elbe, et encore mal remis d'une chute de cheval qui lui avait brisé la jambe, il accompagna Louis XVIII jusqu'à Béthune, où le roi licencia la compagnie dont il faisait partie. A la seconde Restauration, le jeune officier, qui avait été interné à Amiens pendant les Cent-Jours, entra dans la garde royale à pied et fut nommé capitaine. Mais les rêves de gloire guerrière qui avaient enflammé son imagination d'enfant pendant le tourbillon impérial, il fallait leur dire adieu. Il les voyait s'évanouir un à un avec les dernières fumées des champs de bataille. Alors la Muse qui songeait dans le cœur de ce capitaine adolescent et le préservait des trivialités de la vie de garnison se mit à chanter. De cette époque sont datées quelques imitations gracieuses de l'antiquité grecque, dont il s'inspirait d'abord, comme André Chénier. En 1822, il publie son premier volume de vers, *Héléna*, qui empruntait son nom au poëme le plus étendu du recueil, mais qu'il jugea plus tard inférieur à ses autres compositions et qu'il n'a plus réimprimé dans ses poésies complètes. Pendant les marches de sa vie errante et militaire dans les Vosges, ou dans les montagnes des Pyrénées qu'on ne lui avait pas permis de franchir avec les bataillons de la guerre d'Espagne, il continuait de vivre avec la Muse, portant dans sa giberne quelques poëtes anciens et surtout la Bible, dont le génie a imprégné plusieurs de ses plus belles compositions : *Moïse*, *le Déluge*, *la Femme adultère*. En 1823 paraissait le poëme exquis d'*Eloa*, la sœur des anges, née d'une larme, l'aile brisée par la pitié. Ainsi, pendant que Lamartine publiait ses *Méditations*, Hugo ses *Odes et Ballades*, lui, trop contenu, trop discret pour les effusions lyriques, il avait trouvé, lui aussi, des sentiers nouveaux, dramatisant une pensée philosophique sous forme de récit et composant sans parti pris, en se laissant aller à son grave et doux génie, des poëmes qui, comme les œuvres de ses rivaux, n'avaient point de modèles.

Pendant plusieurs années les gloires nouvelles se faisaient écho. *Cinq-Mars* répondait à *Notre-Dame*, *Hernani à Othello*. Jusque dans la charmante petite comédie *Quitte pour la peur* (1833), Alfred de Vigny frayait une voie et précédait Alfred de Musset. Plus tard, il racontait dans *Stello* les souffrances du poëte, revendiquant pour lui non pas, comme on l'a dit, le droit de se tuer, mais le droit de vivre; puis il transportait son éloquent plaidoyer sur la scène où l'on jouait avec un succès d'enthousiasme et de larmes le drame si simple et unique en son genre de *Chatterton*. C'est au sortir d'une de ces représentations que le comte Maillé de Latour-Landry fit accepter à l'Académie fran-

çaise une somme qu'elle décerne tous les deux ans à quelque poëte en lutte avec la vie. En 1835, *Servitude et grandeur militaires* mettaient le sceau à la renommée d'Alfred de Vigny. Réveillé tristement de ses songes de gloire militaire, il avait quitté le service depuis huit ans lorsqu'il écrivit avec son imagination et ses souvenirs ces courts récits d'une haute philosophie, d'un art si achevé, et où les souffrances ignorées du soldat sont peintes avec une sensibilité si pénétrante. C'est là qu'il a trouvé son « Paul et Virginie », *Laurette ou le cachet rouge*, un de ces récits délicieux et pleins d'émotion qu'on lit en une heure et qu'on n'oublie jamais.

Un critique, poëte lui-même, de cette pléiade romantique qui scintillait au ciel de 1830, M. Théophile Gautier, comparait l'autre jour poétiquement la gloire sereine mais peu bruyante d'Alfred de Vigny à ces astres blancs et doux de la Voie lactée qui brillent moins que d'autres étoiles, parce qu'ils sont placés plus haut et plus loin. Oui, Alfred de Vigny avait placé haut son idéal. C'était, à vrai dire, un enfant du XVIIIe siècle, fort sceptique en matière de religion. Mais il avait retenu de sa naissance, de son éducation, de sa vie militaire, il tenait surtout de lui-même un sentiment qui fut comme l'étoile fixe de sa vie et lui tint lieu de croyances, une religion grave et mâle, sans symboles et sans images, la religion de l'honneur, qui ne vacille pas plus que la foi dans l'âme capable de la sentir. « L'honneur ou la pudeur virile, écrit-il, c'est la conscience, mais la conscience exaltée, c'est le respect de soi-même et de la beauté de sa vie porté jusqu'à la plus pure élévation, jusqu'à la passion la plus ardente. » Celui qui pensait ainsi ne pouvait que prendre sa mission au sérieux, et, s'il était poëte, porter l'art sur les hauteurs. Or il l'était, et, chose digne de remarque, tandis que les fils de Chateaubriand, Lamartine en tête, se livraient en croyants aux effusions du lyrisme religieux, chez Alfred de Vigny, en dépit de son berceau catholique et de l'air du temps, ce fut le doute justement, l'incrédulité douloureuse qui ouvrit la source de poésie en lui inspirant une profonde compassion pour la créature humaine, livrée à tant d'ignorance et de misère. « Je crois fermement à une vocation ineffable qui m'est donnée et j'y crois à cause de la pitié sans bornes que m'inspirent les hommes, mes compagnons de misère, et à cause du désir que je me sens de leur tendre la main et de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour. » Ainsi il fait parler le poëte dans *Stello*, celui de ses ouvrages qu'il aimait le mieux, parce qu'il y avait mis le plus de son âme. C'est ce désir miséricordieux qui a fait

de Vigny poëte; il résume son œuvre, ses chants en prose et en vers. Sa Muse s'appelle la Pitié. Il plane avec elle au-dessus de ce qui souffre; les parias du monde sont ses amis; les martyrs silencieux de l'amour, de l'honneur, du génie, Chatterton, Kitty Bell, Renaud le capitaine, voilà ses clients. Il force les traits sombres du portrait de Richelieu pour venger de nobles victimes; il dessine avec amour les têtes virginales et poétiques tombées sous le couteau de Robespierre. Mais n'a-t-il pas donné lui-même une figure à sa muse dans cette adorable création d'*Éloa*, la vierge idéale qui se laisse tomber du ciel dans les bras de Lucifer avec ce cri sublime : Seras-tu plus heureux? « Poëme le plus beau, le plus parfait peut-être de la langue française, » ne craint pas de dire le critique que nous avons déjà cité; et il faut avouer qu'aucun poëme ne renferme, sous le vêtement diaphane des chastes vers, un plus bel idéal d'amour et de pitié.

D'ailleurs, dans toutes les compositions d'Alfred de Vigny, roman, poésie ou drame, prose ou vers, la conception toujours élevée domine le reste. Il avait la recherche du rare et de l'exquis, mais surtout dans l'idée; son effort d'artiste vers la perfection consistait moins dans le travail proprement dit du style que dans la spiritualisation de plus en plus exquise de la pensée et surtout dans l'art savant de la composition, où aucun de ses rivaux ne l'a égalé. Dans l'exécution, dans le style, surtout dans ses vers, on peut trouver parfois quelque incertitude, et nous avons des ouvriers plus habiles que lui à ciseler une rime. Sa prose n'est pas exempte de manière et de coquetterie : mais quelle élégance poétique et originale ! quelle douce et parfois quelle vigoureuse couleur ! Pour l'effet et pour la vivacité du ton autant que pour la vérité et l'observation des caractères, que de pages admirables ! Vous souvenez-vous, par exemple, du jugement d'Urbain Grandier dans *Cinq-Mars*, de Richelieu recevant dans son cabinet la cour de Louis XIII, ou encore, dans *Servitude*, du dialogue entre le Pape et l'Empereur à Fontainebleau? Il faut remarquer aussi que cet aîné de l'école romantique n'obéit jamais à un système, à un parti pris d'école. Il n'a point suivi le romantisme dans ses violences. Il est resté lui-même, délicat et pur dans ses audaces. Il a su se contenir et se régler. Et c'est pour cela que ses œuvres ont gardé leur tendre éclat et qu'elles se reliront encore, quand d'autres du même temps, qui ont fait autant et plus de bruit, seront peut-être fanées.

Depuis *Servitude et grandeur militaires*, le poëte, qui avait triomphé dans la poésie, dans le roman et au théâtre, ne livra plus rien au public et se renferma dans la solitude. Cette retraite en pleine gloire et ce silence prolongé devaient étonner, surtout dans un temps où la littérature est devenue une profession. Pourquoi ce poëte chômait-il? Pourquoi ne produisait-il plus rien? C'est d'abord qu'il était poëte et non pas « producteur. » Il savait se taire quand la voix intérieure ne lui disait pas de chanter. Et puis quel rapport y avait-il entre le poëte de l'idéal et la foule du jour, entre le public de *Stello* et celui de *Fanny*, par exemple? Mais que faisait-il dans sa retraite? Pourquoi ne pas ouvrir la porte de « sa tour d'ivoire? » Pourquoi tant de secret? Ses amis ont pénétré quelque chose du mystère. Ils ont entrevu ce qu'il y avait, hélas! de douleurs intimes dans cette solitude si sacrée et si chère. « Je lutte en vain contre la fatalité, disait-il à l'un d'eux; j'ai été garde-malade de ma pauvre mère, je l'ai été de ma femme pendant trente ans, je le suis maintenant de moi-même. » Il était devenu alors malade à son tour à force de fatigues et de veilles. En effet, ce haut sentiment du devoir, de l'honneur et cette pitié tendre qui pénètre toutes ses œuvres, il les portait dans sa vie intime, et il mettait à remplir sa tâche de dévouement une ferveur inébranlable et tranquille, la flamme droite et pure qui brûlait dans son âme de poëte et qu'aucun vent n'eût fait dévier du ciel.

Il écrivait cependant au milieu de ces saintes peines; mais à mesure qu'il s'était rapproché de la perfection, il devenait plus difficile, et jetait au feu le travail de ses nuits. Sensible à la gloire, peu curieux du bruit, plus soucieux de l'avenir que du présent, et sachant ce que la postérité conserve des montagnes de volumes que chaque génération lui apporte, il avait fait le tri lui-même en ce qui le touchait. Il a brûlé ainsi toute une suite à *Stello*, où il craignait de s'être laissé emporter trop loin dans la démonstration de son idée. Il restera pourtant de ces veilles un volume de poésies encore inédites, remplies de beautés du premier ordre et qui ravivera bientôt, pour ce qui reste de public ami du grand art, l'admiration et les regrets.

La seule fois qu'Alfred de Vigny sortit de sa retraite avec quelque bruit n'était pas faite pour l'encourager. En 1845, il avait été reçu à l'Académie française. Alors (que les temps sont changés!) les immortels furent très-irrités contre le poëte qui oubliait dans son discours le compliment de la fin pour le roi. M. Molé, qui se souvenait peut-être aussi de quelques traits de *Stello*, aussi dédaigneux pour les politiques que les politiques peuvent l'être pour les poëtes, fit du fauteuil une

véritable sellette où l'auteur de *Servitude* et de *Cinq-Mars* fut immolé à coups d'épingle.

Quelques années ou deux révolutions plus tard, c'était après le 2 décembre, Alfred de Vigny reçut dans son château de Maine-Giraud, près d'Angoulême, une invitation du prince Président en voyage, et en train de faire, lui aussi, comme il le dit au poëte, « son roman historique » qui allait s'appeler l'Empire. Alfred de Vigny avait connu le prince dans l'exil à Londres. Des sympathies toutes personnelles ont été attribuées par la malignité à une mesquine ambition. Il aurait chassé quelque vaine dignité qu'il n'aurait même pas obtenue. Jamais homme ne fut plus au-dessus de cette plate accusation. Il vivait dans une région au-dessus des préoccupations de l'intérêt et de la petite ambition, au-dessus des partis et des coteries politiques, dans l'impossibilité même de capituler, car, ainsi que le disait M. Antony Deschamps, un de ses plus fidèles témoins :

Il n'attacha jamais de cocarde à sa muse.

Il n'a jamais voulu être que ce qu'il était, un poëte, et rien n'a dérangé l'harmonie chaste de son œuvre et de sa vie.

Il se souvenait seulement d'avoir été soldat. Je le vois encore, il y a quelques semaines, sur le fauteuil où l'horrible vautour qui déchirait ses entrailles le tenait cloué depuis deux ans. Il était enveloppé dans un manteau romantique à la mode de 1830, et il s'y drapait avec sa grâce noble mêlée d'une certaine roideur militaire, comme un général blessé dans son manteau de guerre. Aucune plainte ne s'échappait de ses lèvres pâles, et l'on eût dit que l'honneur, après la beauté de la vie, lui commandait maintenant de composer la beauté de la mort. « Donnez-moi, me disait-il, des nouvelles du monde des vivants ! » Mais je ne lui avais pas encore répondu qu'il m'entraînait avec lui, comme il faisait toujours, dans le monde des idées, son vrai domaine, vers quelque champ de la poésie ou de l'art, dans son royaume ! . . . . .
. . . .

« Et maintenant, murmure Chatterton en mourant, pensées venues d'en haut, remontez en haut avec moi ! »

Il en est une de ces pensées de toi, ô mon cher maître, que je veux recueillir en ce moment où je me penche sur ta mémoire. Elle est poétique, recherchée dans son tour, mais exquise : je l'aime parce qu'elle

te ressemble. « Qu'est-ce qu'une grande vie ? dit-il quelque part. C'est un rêve de jeunesse réalisé dans l'âge mûr... » Oui, la jeunesse rêve ce qui est beau : le dévouement et l'amour, l'art et la poésie. Ces beaux rêves de jeunesse, tu les a faits, ô mon cher maître ; ton âge mûr incorruptible les a réalisés ; par eux ta vie fut noble, et ton souvenir est grand ! »

Depuis la publication de ces lignes, le volume de poésies posthumes auxquelles je faisais allusion a vu le jour. C'est quelquefois, de Vigny le pensait et il avait raison, le privilége des ouvrages médiocres de réussir sur-le-champ. Mais je ne m'étais pas trompé en présumant que ce livre si triste et si beau des *Destinées* recueillerait demain, sinon tout de suite, les admirations qui comptent [1].

Ce mince volume de poésie concentrée et plein de pensée, succédant tout seul, après trente ans de silence, aux œuvres d'autrefois, a aidé justement à comprendre ce silence. L'œuvre ne trahit ni appauvrissement ni desséchement de la source de poésie, mais une immense lassitude et comme une sublime oppression du cœur sous le poids de la pensée. L'eau du fleuve coule lente, froide et profonde, mais c'est l'eau de la même source. Le poëte qui s'est posé les grands problèmes et qui a mesuré et éprouvé la vie, soulage de temps en temps la pensée qui le fait souffrir en l'enfermant dans la sculpture de vers marmoréens. C'est une poésie altière et douloureuse qui fait songer à ce vers d'Alfred de Musset :

Les chants désespérés sont les chants les plus beaux.

Mais « chant » n'est pas exact pour exprimer le caractère de cette poésie, dernier mot, suprême et mystérieux soupir d'une Muse qui a fait vœu de silence, ne voulant ni chanter ni gémir.

[1] « Le recueil est digne du poëte, » dit M. Sainte-Beuve. MM. Jules Janin, Cuvillier-Fleury, A. de Pontmartin, Caro, Challemel-Lacour, E. Fournier, etc., ne l'ont pas jugé autrement. « Les plus belles pages qu'il ait jamais écrites ! » s'écriait hier à l'Académie M. Jules Sandeau. Un critique que ses croyances auraient pu rendre moins favorable, et que je cite pour cela, cède à l'admiration : « Dans les abaissements de la poésie contemporaine, d'inspiration semblable je n'en connais pas... Comme Catinat, que ses soldats appelaient le père La Pensée, Alfred de Vigny, l'auteur des *Destinées*, peut porter le même nom. Il peut s'appeler aujourd'hui le poëte La Pensée. » L'auteur de ce jugement, M. Barbey d'Aurevilly, avait déjà, à la mort d'Alfred de Vigny, déposé une belle couronne sur sa tombe. Pour la mémoire du poëte, pour tous les amis du poëte, je saisis cette occasion de le remercier. (L. R.)

Seulement ils se sont trompés ceux qui ont cru voir dans le paisible et stoïque désespoir des *Destinées* un Alfred de Vigny tout nouveau et comme la révélation inattendue d'une pensée qu'on n'aurait pas soupçonnée. Il n'est pas difficile de rattacher cette poésie empreinte d'une si haute mélancolie, qui a dit avec une calme douleur et un sourire si triste la colère de Samson et les vaines interrogations du Christ sur le mont des Oliviers, à l'inspiration d'où naquit autrefois *Moïse* et même *Éloa*. *Cinq-Mars* aussi et *Stello* sont, de Vigny l'a reconnu lui-même, les chants d'une sorte de poëme épique sur la désillusion, ruines sur lesquelles il voulait élever la sainte beauté de la pitié, de la bonté, de l'amour et la mâle religion de l'honneur. Alfred de Vigny a toujours été le poëte le plus penseur de ce siècle et la direction de sa pensée, dont le stoïcisme avec l'incrédulité aux dogmes religieux fait le fond, quoique plus accusée à la fin, n'a jamais varié.

Les *Destinées* sont le seul ouvrage achevé qu'Alfred de Vigny ait laissé après lui et je l'ai publié suivant sa volonté, sans en retrancher un vers, sans y ajouter ni une note ni une préface. Sa solitude avait vu naître bien d'autres œuvres; j'ai eu dans les mains les débris de quelques-unes de celles qu'il caressait, romans ou poëmes, disant comme André Chénier :

Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain,

n'en abandonnant aucune et n'en finissant aucune : scrupule d'artiste amoureux de la perfection, dédain tout ensemble et appréhension du public vulgaire, langueur secrète aussi, car sa vie intime était, je l'ai dit, pleine d'amertume, et il était lui-même blessé aux sources de la vie.

Il avait projeté une suite à *Éloa*, dont la conception était fort belle et dont je reparlerai. Il avait rêvé bien d'autres poëmes : on verra la trace de ces rêves. Deux nouvelles consultations du Docteur noir devaient suivre la première. Il avait entrepris un grand roman, *les Français en Égypte*, dont Bonaparte était le héros, et une grande comédie en vers sur Regnard; enfin, sur trois romans historiques commencés, il avait écrit quelques mois avant sa mort : à brûler après moi. Son vœu a été respecté : — ils n'existent plus. Nul doute que ces œuvres, s'il avait pu ou voulu les achever, eussent ajouté des raisons à sa gloire.

J'arrive à ce que j'appelle le *Journal du Poëte*.

Alfred de Vigny me montrait quelquefois dans sa bibliothèque de nombreux petits cahiers cartonnés, où il avait depuis longtemps jeté au jour le jour ses notes familières, ses *memento*, ses impressions courantes sur les hommes et sur les choses, ses pensées sur la vie et sur l'art, la première idée de ses œuvres faites ou à faire. Et quelques jours avant sa mort il me dit : « Vous trouverez peut-être quelque chose là. » J'y ai trouvé l'homme tout entier. Il a écrit là pour lui-même, non pas sans couleur et sans style, il ne pourrait, mais sans apprêt, avec une entière candeur. On le surprend là dans sa parfaite ressemblance, dans sa vive et haute originalité. Il y poursuit, sans souci du public, sans témoin que sa conscience, un monologue intime plein d'intérêt. On a, en général, bien jugé l'écrivain ; on a estimé le poëte à son prix, mais l'homme, si honoré qu'il soit, n'est pas encore bien connu. Est-ce une entreprise téméraire d'entr'ouvrir ce journal et de faire voir Alfred de Vigny au naturel ? Ce n'est pas une œuvre de lui que je donne. Il a mis le sinet à l'œuvre signée de son nom après le volume des *Destinées* ; c'est lui-même que je veux faire mieux connaître, et, je l'espère, mieux aimer.

C'est pour cela que j'expose au jour sous ma responsabilité quelques fragments significatifs de cette espèce de mémoires de sa vie méditative, où il ne m'a pas interdit de puiser avec discrétion dans l'intérêt et des lettres et de sa pure renommée, puisqu'il me disait : « Vous trouverez quelque chose là. » On verra ce qu'il pensait en politique, en philosophie, en littérature, en tout. Si, comme je l'espère, on sent dans ces pages, non-seulement un des poëtes les plus rares, mais un des hommes les meilleurs de ce pays, d'une élévation de pensée continue, que rehausse son scepticisme même ; d'une sensibilité qui n'était pas seulement intellectuelle ; — on lira les pages émouvantes sur la mort de sa mère, moment de détresse où il fut visité par les religieuses espérances ; — d'une bonté si tendre qu'il notait comme bonheurs à lui arrivés des choses heureuses survenues à ses amis, j'aurai publié quelque chose de plus intéressant qu'une œuvre inédite d'Alfred de Vigny, j'aurai montré Alfred de Vigny.

1824

LE COMBAT INTELLECTUEL. — Dieu a jeté — c'est ma croyance — la terre au milieu de l'air et de même l'homme au milieu de la destinée. La destinée l'enveloppe et l'emporte vers le but toujours voilé. — Le vulgaire est entraîné, les grands caractères sont ceux qui luttent. — Il y en a peu qui aient combattu toute leur vie; lorsqu'ils se sont laissé emporter par le courant, ces nageurs ont été noyés. — Ainsi Bonaparte s'affaiblissait en Russie, il était malade et ne luttait plus, la destinée l'a submergé. — Caton fut son maître jusqu'à la fin. — Le fort fait ses événements, le faible subit ceux que la destinée lui impose. — Une distraction entraîne sa perte quelquefois, il faut qu'il surveille toujours sa vie: rare qualité.

—

La seule faculté que j'estime en moi est mon besoin éternel d'organisation. A peine une idée m'est venue, je lui donne dans la même minute sa forme et sa composition, son *organisation complète*.

—

MA VIE A DEUX CENTS ANS. — L'imagination nous vieillit et souvent il semble qu'on ait vu plus de temps en rêvant que dans sa vie.

Des empires détruits, des femmes désirées, aimées, des passions usées, des talents acquis et perdus, des familles oubliées, ah! combien j'ai vécu, n'y a-t-il pas deux cents ans que cela est ainsi? — Revue de ma vie entière.

—

ÉLÉVATION. — Comme le petit Poucet, en partant, remplit sa main de grains de mil et les jeta sur sa route, nous partons et Dieu nous remplit la main de jours dont le nombre est compté, nous les semons sur notre route, avec insouciance et sans nous effrayer d'en voir diminuer le nombre.

—

PASSAGE DE MER. — Un beau vaisseau partit de Brest un jour. — Le capitaine fit connaissance avec un passager. Homme d'esprit, il lui dit : Je n'ai jamais vu d'homme qui me fût aussi cher.

Arrivés à la hauteur d'Otaïti. — Sur la ligne. — Le passager lui dit : Qu'avez-vous donc là? — Une lettre que j'ai ordre de n'ouvrir qu'ici; pour l'exécuter. — Il dit aux matelots d'armer leurs fusils et pâlit. — Feu, — il le fait fusiller [1].

[1] Première idée qui est devenue *Laurette ou le Cachet rouge*. (L. R.)

LE PORT.

Une ancre sur le sable, un cordage fragile
Te retiennent au port et pourtant, beau vaisseau,
Deux fois l'onde en fuyant te laisse sur l'argile,
Et deux fois, ranimé, tu flottes plus agile
Chaque jour au retour de l'eau !

Comme toi, l'homme en vain fuit, se cache ou s'exile :
La vie encor souvent le trouble au fond du port,
L'élève, puis l'abaisse, ou rebelle ou docile;
Car la force n'est rien, car il n'est point d'asile
Contre l'onde et contre le sort.

—

COMPARAISON POÉTIQUE. — L'Islande. — Dans les nuits de six mois, les longues nuits du pôle, un voyageur gravit une montagne et de là voit au loin le soleil et le jour, tandis que la nuit est à ses pieds : ainsi le poëte voit un soleil, un monde sublime et jette des cris d'extase sur ce monde délivré, tandis que les hommes sont plongés dans la nuit.

—

VERS POUR ÉCRIRE SUR LE MORE DE VENISE DONNÉ A Mme DORVAL.

Quel fut jadis Shakspeare ? — On ne répondra pas.
Ce livre est à mes yeux l'ombre d'un de ses pas,
Rien de plus. — Je le fis en cherchant sur sa trace
Quel fantôme il suivait de ceux que l'homme embrasse,
Gloire, — fortune — amour, — pouvoir ou volupté !
Rien ne trahit son cœur, hormis une beauté
Qui toujours passe en pleurs parmi d'autres figures
Comme un pâle rayon dans les forêts obscures,
Triste, simple et terrible, ainsi que vous passez,
Le dédain sur la bouche et vos grands yeux baissés.

—

La réputation n'a qu'une bonne chose, c'est qu'elle permet d'avoir confiance en soi et de dire hautement sa pensée entière.

—

Étant malade aujourd'hui, j'ai brûlé dans la crainte des éditeurs posthumes : une tragédie de *Rolland,* une de *Julien l'Apostat,* et une d'*Antoine et Cléopâtre,* essayées, griffonnées, manquées par moi de dix-huit à vingt ans.

Il n'y avait de supportable dans Rolland qu'un vers, sur Jésus-Christ :

Fils exilé du ciel qui souffris au désert.

—

Je sors d'une longue maladie qui avait les symptômes du choléra.

Je suis étonné de n'être pas mort. J'ai souffert en silence des douleurs horribles, je croyais bien me coucher pour mourir.

Mon sursis est prolongé, à ce qu'il me semble.

—

La deuxième consultation sur le suicide. Elle renfermera tous les genres de suicide et des exemples de toutes leurs causes analysées profondément.

Là je mettrai toutes mes idées sur la vie. Elles sont consolantes par le désespoir même.

Il est bon et salutaire de n'avoir aucune espérance.

L'espérance est la plus grande de nos folies.

Cela bien compris, tout ce qui arrive d'heureux surprend.

Dans cette prison, nommée la vie, d'où nous partons l'un après l'autre pour aller à la mort, il ne faut compter sur aucune promenade, ni aucune fleur. Dès lors, le moindre bouquet, la plus petite feuille, réjouit la vue et le cœur, on en sait gré à la puissance qui a permis qu'elle se rencontrât sous vos pas.

Il est vrai que vous ne savez pas pourquoi vous êtes prisonnier et de quoi puni, mais vous savez à n'en pas douter quelle sera votre peine : souffrance en prison, mort après.

Ne pensez pas au juge, ni au procès que vous ignorerez toujours ; mais seulement à remercier le geôlier inconnu qui vous permet souvent des joies dignes du ciel.

Tel est l'aperçu de l'ordonnance qui terminera la deuxième consultation du *Docteur noir* [1].

—

POUR LA DEUXIÈME CONSULTATION. — Tous les crimes et les vices viennent de faiblesse.

Ils ne méritent donc que la pitié !

—

Je reviens à l'idée de la deuxième consultation.

Voici la vie humaine.

Je me figure une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, saisis dans un

[1] Stello n'était pas encore achevé et déjà le poëte songeait à une deuxième consultation du Docteur noir. L'ouvrage, comme on sait, n'a pas vu le jour. Le poëte retenu par un rare scrupule a craint le danger de cette consultation où on eût pu voir une sorte de justification du suicide. (L. R.)

sommeil profond. Ils se réveillent emprisonnés. Ils s'accoutument à leur prison et s'y font de petits jardins. Peu à peu ils s'aperçoivent qu'on les enlève l'un après l'autre pour toujours. Ils ne savent ni pourquoi ils sont en prison, ni où on les conduit après et ils savent qu'ils ne le sauront jamais.

Cependant il y en a parmi eux qui ne cessent de se quereller pour savoir l'histoire de leur procès, et il y en a qui en inventent les pièces; d'autres qui racontent ce qu'ils deviennent après la prison, sans le savoir.

Ne sont-ils pas fous?

Il est certain que le maître de la prison, le gouverneur, nous eût fait savoir, s'il l'eût voulu, et notre procès et notre arrêt.

Puisqu'il ne l'a pas voulu et ne le voudra jamais, contentons-nous de le remercier des logements plus ou moins bons qu'il nous donne, et puisque nous ne pouvons nous soustraire à la misère commune, ne la rendons pas double par des querelles sans fin. *Nous ne sommes pas sûrs de tout savoir au sortir du cachot, mais sûrs de ne rien savoir dedans.*

—

Que Dieu est bon, quel geôlier adorable, qui sème tant de fleurs qu'il y en a dans le préau de notre prison! Il y en a (le croirait-on?) à qui la prison devient si chère qu'ils craignent d'en être délivrés! Quelle est donc cette miséricorde admirable et consolante qui nous rend la punition si douce? Car nulle nation n'a douté que nous ne fussions punis — on ne sait de quoi.

—

Il faut surtout anéantir l'espérance dans le cœur de l'homme.

Un désespoir paisible, sans convulsions de colère et sans reproches au ciel est la sagesse même.

Dès lors, j'accepte avec reconnaissance tous les jours de plaisir, tous les jours même qui ne m'apportent pas un malheur ou un chagrin.

—

On a de la peine à s'imaginer que Robespierre ait été un enfant, porté par sa bonne, à qui sa mère ait souri et dont on ait dit: le beau petit garçon!

—

J'ai dans la tête une ligne droite. — Une fois que j'ai lancé sur ce chemin de fer une idée quelconque, elle le suit jusqu'au bout malgré moi. Et pendant que j'agis et parle.

—

20 MAI. — J'ai achevé de corriger moi-même et moi seul, les épreuves de la première édition de *Stello*.

Cette édition vaudra mieux que le manuscrit que je brûlerai un de ces jours,

et que je conserve encore je ne sais pourquoi. En cas peut-être qu'un de mes amis me le demande.

—

ORGANISATION BIZARRE. — Ma tête, pour concevoir et retenir les idées positives, est forcée de les jeter dans le domaine de l'imagination, et j'ai un tel besoin de créer qu'il me faut dire en allant pas à pas : si telle science ou telle théorie pratique n'existait pas, comment la formerais-je? Alors le but, puis l'ensemble, puis les détails m'apparaissent, et je vois et je retiens pour toujours.

Et comment faire autrement pour tomber d'Éloa à la théorie d'infanterie?

1826

9 DÉCEMBRE. — Achevé de revoir les dernières épreuves de *Cinq-Mars*.

Ce qui fait l'originalité de ce livre c'est que tout y a l'air roman et que tout y est histoire. — Mais c'est un tour de force de composition dont on ne sait pas gré et qui, tout en rendant la lecture de l'histoire plus attachante par le jeu des passions, la fait suspecter de fausseté et quelquefois la fausse en effet.

—

LUNDI 6 NOVEMBRE. — Voir est tout et tout pour moi. Un seul coup-d'œil me révèle un pays et je crois deviner sur le visage, une âme. — Aujourd'hui à onze heures l'oncle de ma femme, M. le colonel Hamilton Bunbury m'a présenté à sir Walter-Scott qu'il connaissait. Dans un appartement de l'hôtel de Windsor, au second, au fond de la cour, j'ai trouvé l'illustre Écossais. En entrant dans son cabinet j'ai vu un vieillard tout autre que ne l'ont représenté les portraits vulgaires; sa taille est grande, mince et un peu voûtée, son épaule droite est un peu penchée vers le côté où il boite; sa tête a conservé encore quelques cheveux blancs, ses sourcils sont blancs et couvrent deux yeux bleus, petits, fatigués mais très-doux, attendris et humides, annonçant, à mon avis, une sensibilité profonde. Son teint est clair comme celui de la plupart des Anglais, ses joues et son menton colorés légèrement. Je cherchai vainement le front d'Homère et le sourire de Rabelais que notre Charles Nodier vit avec son enthousiasme sur le buste de Walter-Scott, en Écosse; son front m'a semblé au contraire étroit et développé seulement au-dessus des sourcils, sa bouche est arrondie et un peu tombante aux coins. Peut-être est-ce l'impression d'une douleur récente; cependant je la crois habituellement mélancolique comme je l'ai trouvée. On l'a peint avec un nez aquilin, il est court, retroussé et gros à l'extrémité. La coupe de son visage et son expression ont un singulier rapport avec le port et l'habitude du corps et des traits du duc de Cadore, et plus encore

du maréchal Macdonald, aussi de race écossaise ; mais plus fatiguée et plus pensive, la tête du page s'incline plus que celle du guerrier.

Lorsque j'ai abordé sir Walter-Scott, il était occupé à écrire sur un petit pupitre anglais de bois de citron, enveloppé d'une robe de chambre de soie grise. Le jour tombait de la fenêtre sur ses cheveux blancs. Il s'est levé avec un air très-noble et m'a serré affectueusement la main dans une main que j'ai sentie chaude mais ridée et un peu tremblante. Prévenu par mon oncle de l'offre que je devais lui faire d'un livre, il l'a reçu avec l'air très-touché et nous a fait signe de nous asseoir.

On ne voit pas tous les jours un grand homme dans ce temps-ci, lui ai-je dit ; je n'ai connu encore que Bonaparte, Chateaubriand et vous, (je me reprochais en secret d'oublier Girodet, mon ami et d'autres encore, mais je parlais à un étranger.) Je suis honoré, très-honoré, m'a-t-il répondu, je comprends ce que vous me dites mais je n'y saurai pas répondre en français. J'ai senti dès lors un mur entre nous. Voyant mon oncle me traduire ses paroles anglaises, il s'est efforcé en parlant lentement de m'exprimer ses pensées. — Prenant *Cinq-Mars* : « Je connais cet événement, c'est une belle époque de votre histoire nationale. » Je l'ai prié de m'en écrire les défauts en lui donnant mon adresse. — « Ne comptez pas sur moi pour critiquer, m'a-t-il dit, mais je sens, je sens ! » il me serrait la main avec un air paternel : sa main, un peu grasse, tremblait beaucoup, j'ai pensé que c'était l'impatience de ne pas bien s'exprimer, mon oncle a cru que ma visite lui avait causé une émotion douce ; Dieu le veuille et que toutes ses heures soient heureuses. Je le crois né sensible et timide. Simple et illustre vieillard ! — Je lui ai demandé s'il reviendrait en France : Je ne le sais pas, m'a-t-il dit. — L'ambassadeur l'attendait, il allait sortir, je l'ai quitté non sans l'avoir observé d'un œil fixe, tandis qu'il parlait en anglais avec mon oncle.

1829

L'histoire du monde n'est autre chose que la lutte du pouvoir contre l'opinion générale. Lorsque le pouvoir suit l'opinion, il est fort ; lorsqu'il la heurte, il tombe.

—

L'art est la vérité choisie.

Si le premier mérite de l'art n'était que la peinture exacte de la vérité, le panorama serait supérieur à la *Descente de croix*.

—

PRÉFACE. — Exempt de tout fanatisme, je n'ai point d'idole. J'ai lu, j'ai vu, je pense et j'écris seul, indépendant.

—

L'homme est si faible que lorsqu'un de ses semblables se présente disant : Je peux tout, comme Bonaparte, ou je sais tout, comme Mahomet, il est vainqueur et a déjà à moitié réussi. De là le succès de tant d'aventuriers.

—

La conscience publique est juge de tout. Il y a une puissance dans un peuple assemblé. Un public ignorant vaut un homme de génie. Pourquoi? Parce que l'homme de génie devine le secret de la conscience publique. La conscience, *savoir avec*, semble collective et appartient à tous.

—

Lorsqu'un siècle est en marche guidé par une pensée, il est semblable à une armée marchant dans le désert. Malheur aux traînards ! rester en arrière c'est mourir.

—

Quel intervalle sépare la curiosité qui fait accourir le peuple au passage d'un roi, ou à celui d'une girafe, d'un sauvage ou d'un acteur? — Est-ce un cheveu ou une aiguille?

—

Le célibataire ne donne point comme le père de famille des *otages* à son pays. La femme, les enfants, garants qu'il ne peut déserter et devenir cosmopolite.

—

La puissance est toujours avec la lumière ; de là vient que dans le moyen âge le clergé eut la force parce qu'il eut la science, à présent il est inférieur en connaissances, de là en empire.

—

Il faut que les hommes de talent se portent sur les points menacés du cercle de l'esprit humain, et se rendent forts sur ce qui manque à la nation.

—

La pensée est semblable au compas qui perce le point sur lequel il tourne, quoique sa seconde branche décrive un cercle éloigné.
L'homme succombe sous son travail et est percé par le compas.

—

La raison offense tous les fanatismes.

Chaque homme n'est que l'image d'une idée de l'esprit général.

—

L'humanité fait un interminable discours dont chaque homme illustre est une idée.

—

TRAGÉDIE. — J'y veux représenter toujours la *destinée* et l'*homme*, tels que je les conçois. — L'une l'emportant comme la mer, et l'autre grand parce qu'il la devance, ou grand parce qu'il lui résiste.

—

DE L'ÉCLECTISME. — L'Eclectisme est une lumière sans doute, mais une lumière comme celle de la lune, qui éclaire sans échauffer. On peut distinguer les objets à sa clarté, mais toute sa force ne produirait pas la plus légère étincelle.

—

Parler de ses opinions, de ses amitiés, de ses admirations, avec un demi sourire, comme de peu de chose que l'on est tout prêt d'abandonner pour dire le contraire : vice français.

—

LES FRANÇAIS. — Tout Français, ou à peu près, naît vaudevilliste et ne conçoit pas plus haut que le vaudeville.

Ecrire pour un tel public, quelle dérision! quelle pitié! quel métier!

Les Français n'aiment ni la lecture, ni la musique, ni la poésie. — Mais la *société*, les salons, l'esprit, la prose.

—

LA GLOIRE. — J'ai cru longtemps en elle, mais réfléchissant que l'auteur du Laocoon est inconnu, j'ai vu la vanité.

Il y a d'ailleurs en moi quelque chose de plus puissant pour me faire écrire, le *bonheur* de l'inspiration, *délire* qui surpasse de beaucoup le délire physique correspondant qui nous enivre dans les bras d'une femme. La *volupté* de l'âme est plus longue... l'*extase* morale est supérieure à l'extase physique.

—

DU CHRIST. — L'humanité devait tomber à genoux devant cette histoire, parce que le sacrifice est ce qu'il y a de plus beau au monde, et qu'un Dieu né sur la crèche et mort sur la croix dépasse les bornes des plus grands sacrifices.

—

DES ROMAINS. — C'était un sage peuple que celui-là, peuple industrieux, sain et

fort, s'il en fut. Sans philosophie, sans idéalisme, ne se perdant guère en abstractions, mais ne considérant que le pouvoir *sur la terre*, la grandeur *sur la terre*, et l'immortalité *sur la terre*, celle du nom. — Sur ce point le crâne de Bonaparte fut trempé comme un crâne romain, car il ne s'occupait guère d'autre chose.

Tout Romain se considérait comme acteur; il prenait tel rôle et le poussait jusqu'où il pouvait aller. Je joue le rôle de républicain, dit Caton; le rôle fini, la république *finissant*, il se tue. Je joue celui d'empereur, dit Auguste, applaudissez et baissez le rideau, je meurs. La vie toujours publique des Romains est là toute entière.

—

PUDEUR. — Un jour, elle changeait de chemise — elle vit son chien la regarder et lui lécher les pieds — la chemise qu'elle quittait était tombée trop vite; l'autre n'était pas mise encore. — Toute nue, elle laissa tomber celle qu'elle tenait et effrayée se jeta sur le lit évanouie.

—

Le seul beau moment d'un ouvrage est celui où on l'écrit.

—

UNE TRAGÉDIE SUR L'ADULTÈRE. — Quoiqu'on ait abusé de ce crime, on n'en a pas encore sondé la profondeur, les supplices de l'amant, sa honte devant l'époux trahi.

1830

MARDI LE 27 JUILLET 1830. — Aujourd'hui commencent les soulèvements populaires. — Les ordonnances du 25 en sont la cause. — Le roi va à Compiègne et laisse les ministres faire feu sur le peuple. — On l'entend pendant que j'écris. — Je me sens heureux d'avoir quitté l'armée; treize ans de services mal récompensés m'ont acquitté envers les Bourbons. — Dès l'avénement de Charles X, j'avais prédit qu'il tenterait d'arriver au gouvernement absolu. — Il hait la Charte et ne la comprend pas. Les vieilles femmes de la cour et les favoris le gouvernent. — Il est arrivé à mettre M. de Polignac au ministère et veut l'y maintenir malgré tout. — Il s'est cru insulté par le renvoi des deux cent vingt et un à la Chambre; il croit pouvoir faire le Bonaparte. Bonaparte était debout derrière ses canons à Saint-Roch. Charles X est à Compiègne. Il a dit: Mon frère a tout cédé, il est tombé; je résisterai et ne tomberai pas. Il se trompe. Louis XVI est tombé à gauche et Charles X à droite. C'est toute la différence.

MERCREDI 28. — Je ne puis plus traverser Paris. Les ouvriers sont lâchés, brisent les réverbères, enfoncent les boutiques, tuent, et sont fusillés et

poursuivis par la garde. — Le 50e de ligne a (*dit-on*) refusé de faire feu sur le peuple.

J'ai approuvé le ministère du duc de Richelieu; — celui de M. de Martignac. — La seule manière de réconcilier la *Restauration et la Révolution*, ces deux éternelles ennemies, était de gouverner avec les deux centres et d'écraser de leur poids les extrêmes. — Aujourd'hui un extrême l'emporte. Désordres. Illégalité. — Les ministres sont *out laws*, hors de la loi et ils y ont placé le roi. — Pourquoi n'est-il pas à Paris? Pourquoi le dauphin est-il absent?.....

L'article 14 de la Charte, qui a servi de prétexte aux ordonnances, dit :

« Le roi... fait les règlements et ordonnances nécessaires pour *l'exécution des lois* et la sûreté de l'État ».

Il est évident que le membre de phrase, *la sûreté de l'État*, est le complément du premier : *l'État c'est la loi armée*; la sûreté de l'État est la sûreté de la loi dans son cours. — Cela ne peut être entendu autrement que par une escobarderie de jésuite ou d'avocat.

DE MERCREDI A JEUDI 29. — Depuis ce matin on se bat. Les ouvriers sont d'une bravoure de Vendéens, les soldats d'un courage de garde impériale : Français partout. Ardeur et intelligence d'un côté, honneur de l'autre. Quel est mon devoir? Protéger ma mère et ma femme. Que suis-je? Capitaine réformé. J'ai quitté le service depuis cinq ans. La cour ne m'a rien donné durant mes services. Mes écrits lui déplaisaient; elle les trouvait séditieux. Louis XIII était peint de manière à me faire dire souvent : *Vous qui êtes libéral.* J'ai reçu des Bourbons un grade par *ancienneté*, au 5e de la garde, le seul, car j'étais entré lieutenant. Et pourtant si le roi revient aux Tuileries et si le dauphin se met à la tête des troupes j'irai me faire tuer avec eux. — Le tocsin. — J'ai vu l'incendie de la fenêtre des toits. — La confusion viendra donc par le feu. — Pauvre peuple, grand peuple, tout guerrier!

J'ai préparé mon vieil uniforme. Si le roi appelle tous les officiers, j'irai. — Et sa cause est mauvaise, il est en enfance ainsi que toute sa famille, en enfance pour notre temps qu'il ne comprend pas. — Pourquoi ai-je senti que je me devais à cette mort? — Cela est absurde. Il ne saura ni mon nom ni ma fin. Mais mon père, quand j'étais encore enfant, me faisait baiser la croix de Saint-Louis, sous l'Empire : superstition, superstition politique, sans racine, puérile, vieux préjugé de fidélité noble, d'attachement de famille, sorte de vasselage, de parenté du serf au seigneur. Mais comment ne pas y aller demain matin s'il nous appelle tous? J'ai servi treize ans le roi. Ce mot : le roi, qu'est-ce donc? Et quitter ma vieille mère et ma jeune femme qui comptent sur moi! Je les quitterai, c'est bien injuste, mais il le faudra.

La nuit est presque achevée. — Encore le canon.

JEUDI 29. — Ils ne viennent pas à Paris, on meurt pour eux. Race de Stuarts! Oh! je garde ma famille.

Attaque des casernes de la rue Verte et de la Pépinière. Bravoure incomparable des ouvriers serruriers. — J'ai mis la tête à la fenêtre pour voir si quelque blessé de l'un des deux partis venait se réfugier à ma porte. J'ai défendu d'ouvrir

à ceux qui voudraient tirer par mes fenêtres. On vient de faire feu sur moi, on a cru que je voulais tirer de la fenêtre. Les trois balles ont cassé la corniche de ma fenêtre. — En vingt minutes les deux casernes prises.

VENDREDI 30. — Pas un prince n'a paru. Les pauvres braves de la garde sont abandonnés sans ordres, sans pain depuis deux jours, traqués partout et se battent toujours. — O guerre civile, ces obstinés dévots t'ont amenée !

Chassés de partout. Paris est libre.

SAMEDI 31. — Donc en trois jours ce vieux trône sapé. — J'en ai fini pour toujours avec les gênantes superstitions politiques. Elles seules pouvaient troubler mes idées par leurs mouvements d'instinct. — Si le duc d'Enghien eût été là ou seulement le duc de Berry, j'y serais mort. Ç'eût peut-être été dommage. Qui sait ce que je ferai !

DU 1er AOUT. — Le duc d'Orléans est froidement accueilli par le peuple. Ses partisans ont pensé que son nom de Bourbon lui faisait tort. Ils impriment qu'il n'appartient pas aux *Capets-Bourbons*, mais qu'il est *Valois*.

10 AOUT. — Couronnement de Louis-Philippe Ier. Cérémonie grave. — C'est un *couronnement protestant*. — Il convient à un pouvoir qui n'a plus rien de mystique, dit le *Globe*. J'y trouve le défaut radical que le trône ne s'appuie ni sur l'appel au peuple ni sur le droit de légitimité, il est sans appui.

On ferait une bonne comédie des *chefs de parti* qui l'ont été malgré eux dans les trois premières journées.

21 AOUT. — En politique je n'ai plus de cœur. Je ne suis pas fâché qu'on me l'ait ôté ; il gênait ma tête. Ma tête seule jugera dorénavant et avec sévérité. Hélas !

—

La Fortune en jetant ses dés n'avait pas encore amené royauté démocratique. Nous allons voir ce que c'est.

—

J'ai organisé la deuxième compagnie du quatrième bataillon de la première légion de la garde nationale, en nommant sur-le-champ mon sergent-major et le chargeant de la comptabilité ; j'ai moi-même parcouru, inscrit et commandé trois rues.

11 AOUT. — On ne parle pas des officiers de la garde qui ont fait de nobles traits de bravoure. — Un lieutenant au 6e de la garde, ayant reçu l'ordre de faire feu, a refusé parce que la rue était pleine de femmes et d'enfants. Le colonel réitère l'ordre de faire feu et le menace de le faire arrêter, il prend un pistolet et se brûle la cervelle.

Le Motteux, capitaine au premier régiment, avait envoyé sa démission le jour des ordonnances folles de M. de Polignac. — Le soir on se bat, il va trouver son colonel et le prie de regarder sa démission comme non avenue. — Sa compagnie est traquée à la Madeleine, dans les colonnes de l'église que l'on élève ; on lui crie de se rendre, il refuse et est tué.

Ces deux exemples peuvent servir de symbole parfait pour exprimer la

situation d'âme de la garde royale. Elle a fait noblement son devoir, mais à contre-cœur. — Tant qu'une armée existera, l'obéissance passive doit être honorée. — Mais c'est une chose déplorable qu'une armée:

29 AOUT. — Revue de la garde nationale au Champ de Mars. J'ai commandé assez militairement le quatrième bataillon de la première légion. — Le roi Louis-Philippe Ier, après avoir passé devant le front du bataillon, a arrêté son cheval, m'a ôté son chapeau, et m'a dit:

— Monsieur de Vigny, je suis bien aise de vous voir et de vous voir là. Votre bataillon est très-beau, dites-le à tous ces messieurs de ma part, puisque je ne peux pas le faire moi-même.

Je l'ai trouvé beau et ressemblant à Louis XIV, à peu près comme Mme de Sévigné trouvait Louis XIV le plus grand roi du monde, après avoir dansé avec lui.

—

Si je faisais le roman que je projette de : *La vie et la mort* d'un soldat. Pensée. — L'obéissance passive, — le martyre d'un soldat. — Je placerais entre lui et le second personnage une actrice qui le suit partout et qui lui raconte la vie de son frère, qui a suivi une carrière politique d'avocat toute magnifique, et toute pleine de *trahisons et de récompenses.*

—

Le jour où il n'y aura plus parmi les hommes ni enthousiasme, ni amour, ni adoration, ni dévouement, creusons la terre jusqu'à son centre, mettons-y cinq cents milliards de barils de poudre et qu'elle éclate en pièces comme une bombe au milieu du firmament.

—

Enterrement de Benjamin Constant. — Je ne l'ai vu qu'une fois l'hiver dernier chez Mme O'Reilly. — Il y fut d'une coquetterie charmante à mon égard, disant à côté de moi qu'il me regardait comme le plus grand des jeunes écrivains. — Quand je lui parlai de l'acharnement avec lequel on poursuivait la poésie dans le côté gauche de la chambre, il me dit que c'était affaire de bonne compagnie, que c'était crainte de paraître vouloir briser toutes les chaînes qu'on voulait conserver les plus légères, *celles des règles littéraires*... J'engageai avec lui une sorte de petite querelle polie sur ce sujet et il se laissa battre avec Walstein, très-complaisamment.

C'était un homme d'un esprit supérieur. Il combattit toujours sans récompense, ce que j'estime. Mais je crois qu'il avait son but d'ambition très-élevé, qu'il n'a pas atteint. — Il n'eût pas été satisfait d'être pair de France ou premier ministre; peut-être lui fallait-il une république et en être président. — La dynastie des Bourbons l'importunait, il a contribué à la renverser; et la tristesse qu'il a confessée à la tribune, lui est venue de l'impuissance où il se sentait plongé de rien fonder sur les ruines qu'il nous a faites.

Il avait un assez noble profil, des formes polies et gracieuses, il était homme du

monde et homme de lettres, alliance rare, assemblage exquis. — Je crois qu'il avait un cœur froid et nulle imagination.

—

Les Français ont de l'imagination dans l'action et rarement dans la méditation solitaire.

—

Le monde a la démarche d'un sot, il s'avance en se balançant mollement entre deux absurdités : le droit divin et la souveraineté du peuple.

—

Il est dit que jamais je ne verrai une assemblée d'hommes quelconque, sans me sentir battre le cœur d'une sourde colère contre eux, à la vue de l'assurance de leur médiocrité, de la suffisance et de la puérilité de leurs décisions, de l'aveuglement complet de leur conduite.

—

Oh ! fuir ! fuir les hommes et se retirer parmi quelques élus, élus entre mille milliers de milles.

1831

23 DÉCEMBRE 1831. — Naître sans fortune est le plus grand des maux. On ne s'en tire jamais dans cette société basée sur l'or.

Je suis le dernier fils d'une famille très-riche. — Mon père, ruiné par la Révolution, consacre le reste de son bien à mon éducation. Bon vieillard, à cheveux blancs, spirituel, instruit, blessé, mutilé par la guerre de sept ans, et gai et plein de grâces, de manières. — On m'élève bien. On développe le sentiment des arts que j'avais apporté au monde. — J'eus, pendant tout le temps de l'Empire, le cœur ému, en voyant l'Empereur, du désir d'aller à l'armée. Mais il faut avoir l'âge ; d'ailleurs le grand homme est détesté ; on éloigne de lui mes idées, autant qu'il se peut. — Vient la Restauration. — Je m'arme à seize ans de deux pistolets et je vais, une cocarde blanche au chapeau, m'unir à tous les royalistes qui s'annonçaient faiblement. — J'entre dans les compagnies rouges à grands frais. — Un cheval me casse la jambe. Boitant et à peine guéri, je pris la déroute de Louis XVIII jusqu'à Béthune, toujours à l'arrière-garde et en face des lanciers de Bonaparte. — En 1815, dans la garde royale, après un mois dans la ligne. J'attends neuf ans que l'ancienneté me fasse capitaine. — J'étais indépendant d'esprit et de parole, j'étais sans fortune et poëte, triple titre à la défaveur. — Je me marie après quatorze ans de services, et ennuyé du plat service de paix. — On vient de faire sans moi une révolution dont les principes sont bien confus

— Sceptique et désintéressé je regarde et j'attends, dévoué seulement au pays dorénavant.

—

31 décembre, minuit. — L'année est écoulée. — Je rends grâce au ciel qui a fait qu'elle se soit passée comme les autres, sans que rien ait altéré l'indépendance de mon caractère et le sauvage bonheur de ma vie.

Je n'ai fait de mal à personne. Je n'ai pas écrit une ligne contre ma conscience, ni contre aucun être vivant, cette année a été inoffensive comme les autres années de ma vie.

1832

MÉMOIRES ET JOURNAL. — Les importunités des biographes, qui bon gré malgré, veulent savoir et imprimer ma vie et ne cessent de m'écrire pour avoir des détails que je me garde de leur donner; la crainte du mensonge, que je hais partout, celle surtout de la calomnie: le désir de n'être pas posé comme un personnage héroïque ou romanesque, aux yeux du peu de gens qui s'occuperont de moi après moi; voilà ce qui me fait prendre la résolution d'écrire mes mémoires[1].

— J'irai de ma naissance à cette année, puis je commencerai un journal qui ira jusqu'à ce que la main qui tient cette plume cesse d'avoir la puissance d'écrire.

Je suis né à Loches, petite ville de Touraine, jolie, dit-on; je ne l'ai jamais vue. A deux ans on m'apporta à Paris où je fus élevé entre mon père et ma mère et par eux avec un amour sans pareil. Ils avaient eu trois fils Léon, Adolphe, Emmanuel, morts avant ma naissance. Je restais seul, le plus faible et le dernier d'une ancienne et nombreuse famille de Beauce. Mon grand-père était fort riche. Vigny, le Tronchet, Gravelle, Émerville, Saint-Mars, Sermoise, Lourquetaine, etc., etc., étaient des terres à lui. — Il ne m'en reste que les noms sur une généalogie. — Il faisait en Beauce avec mon père et ses sept frères de grandes chasses au loup. Il tenait un état de prince. La révolution détruisit tout. Ses terres appartinrent à ses hommes d'affaires qui les achetèrent en assignats. — Ses enfants moururent, les uns tués à l'armée de Condé, les autres avec peu de biens, un à la Trappe. — Le frère de ma mère à Quiberon, son père en prison. — Mon père resta seul et m'éleva avec peu de fortune.

Malheur dont rien ne tire quand on est honnête homme.

Je remarque en repassant les trente années de ma vie, que deux époques les

[1] Ces mémoires malheureusement sont restés à l'état de projet. L'idée d'un journal a seule été réalisée en quelque façon par le poëte, et c'est de ce journal, journal de sa pensée plutôt que de sa vie, qu'on a ici des fragments. (L. R.)

divisent en deux parts presque égales et ces époques semblent deux siècles à la pensée. L'empire et la restauration. L'une fut le temps de mon éducation, l'autre de ma vie militaire et poétique. Une troisième époque commence depuis deux ans : celle de la révolution, ce sera la plus philosophique de ma vie, je pense.

Je puis donc séparer le passé de mes jours en ces deux grandes parts. Temps que j'ai bien vus et bien observés du sombre point de vue où j'étais placé.

—

APERÇUS GÉNÉRAUX A CLASSER. — La sévérité froide et un peu triste de mon caractère n'était pas native.

Elle m'a été donnée par la vie.

— Une sensibilité extrême refoulée dès l'enfance par les maîtres, et à l'armée par les officiers supérieurs, demeura enfermée dans le coin le plus secret du cœur. — Le monde ne vit plus, pour jamais, que les idées.

— Le Docteur noir seul parut en moi, Stello se cacha.

— J'étais malade en 1819, je crachais le sang. Mais comme à force de jeunesse et de courage je me tenais debout, marchais et sortais, il fallut continuer le service jusqu'à la mort. Ce n'est que lorsqu'un homme est mort qu'on croit à sa maladie, dans un régiment. — Après son enterrement, on dit : Il paraît qu'il était vraiment malade.

— S'il est au lit, on dit : il fait semblant : — S'il est malade de la poitrine et sort pour prendre l'air, on dit : c'est se moquer de ses camarades et leur faire faire son service. — Cette dureté se gagne. On se moque de vous si vous avez pitié d'un soldat. Là vous avez horreur d'un homme qui se brûle la cervelle, on croit que cette impression ressemble à la révolte contre l'autorité. On devient impassible et dur.

Je pris ce parti contre moi-même et je dis : j'irai jusqu'à la fin. — Je marchai une fois d'Amiens à Paris par la pluie avec mon bataillon, crachant le sang sur toute la route et demandant du lait à toutes les chaumières, mais ne disant rien de ce que je souffrais. Je me laissais dévorer par le vautour intérieur.

—

Les drames et les romans médiocres tendent à présent à faire de l'intérêt et des rencontres surprenantes en inventant des rapports accumulés, inimaginables; ainsi si un ouvrier rencontre à un bal champêtre une grande dame, il se trouvera qu'il est justement chargé de faire son bracelet et de le lui porter et qu'il est aussi le fils de son mari et qu'il est aussi l'assassin d'un sot qui va faire de la rivalité avec lui dans son grenier.

—

Une actrice vraiment inspirée est charmante à voir à sa toilette avant d'en-

trer en scène. Elle parle avec une exagération ravissante de tout, elle se monte la tête sur de petites choses, crie, gémit, rit, soupire, se fâche, caresse en une minute. Elle se dit malade, souffrante, guérie, bien portante, faible, forte, gaie, mélancolique, en colère; et elle n'est rien de tout cela, elle est impatiente comme un petit cheval de course qui attend qu'on lève la barrière, elle piaffe à sa manière, elle se regarde dans la glace, met son rouge, l'ôte ensuite, elle essaie sa physionomie et l'aiguise, elle essaie sa *voix en parlant haut*, elle *essaie son âme* en passant par tous les tons et tous les sentiments. Elle s'étourdit de l'art et de la scène par avance, elle s'enivre.

—

Je me rappelle en travaillant un trait fort beau que la princesse de Béthune me conta un soir.

— M. de X... savait fort bien que sa femme avait un amant. Mais les choses se passant avec décence il se taisait. Un soir il entre chez elle, ce qu'il ne faisait jamais depuis cinq ans.

Elle s'étonne. Il lui dit :

— Restez au lit je passerai la nuit à lire dans ce fauteuil, je sais que vous êtes grosse et je viens ici pour vos gens [1].

Elle se tut et pleura : c'était vrai.

—

Le génie épique a la place d'étendre ses ailes dans le grand roman. Dans le drame il faut qu'il se réduise à de trop étroites proportions. Comme je trouve l'histoire à la gêne même dans les drames de Shakspeare! comme il a senti qu'il étouffait!

—

Bonaparte meurt en disant *tête d'armée*, et repassant ses premières batailles dans sa mémoire; Canning en parlant d'affaires; Cuvier en s'analysant lui-même et disant : la *tête s'engage*.

« Et Dieu? — Tel est le siècle : ils n'y pensèrent pas. »

Oui, tel est le siècle. — C'est que la raison humaine est arrivée en ces hommes et doit arriver en tous à la *résignation de notre faiblesse et de notre ignorance*. Soyons tout ce que nous pouvons être, sachons le peu que nous pouvons savoir. C'est assez pour si peu de jours à vivre.

La résignation qui nous est la plus difficile est celle de notre ignorance. Pourquoi nous résignons-nous à tout excepté à ignorer les mystères de l'éternité? — A cause de l'espérance qui est la source de toutes nos lâchetés. — Nous inventons

[1] C'est de cette anecdote qu'Alfred de Vigny tira sa comédie en un acte : *Quitte pour la peur*, cette perle fine qui fut montée avant les proverbes d'Alfred de Musset, auquel elle semble avoir servi de premier modèle. (L. R.)

une foi, nous nous la persuadons, nous voulons la persuader, aux autres, nous les frappons pour les y contraindre.

Eh! pourquoi ne pas dire:

« — Je sens sur ma tête le poids d'une condamnation que je subis toujours,
» ô Seigneur, mais ignorant la faute et le procès, je subis ma prison. *J'y tresse*
» *de la paille* pour l'oublier quelquefois : là se réduisent tous les travaux humains.
» — Je suis résigné à tous les maux et je vous bénis à la fin de chaque jour
» lorsqu'il s'est passé sans malheur. — Je n'espère rien de ce monde et je vous
» rends grâce de m'avoir donné la puissance du travail qui fait que je puis
» oublier entièrement en lui mon ignorance éternelle. »

—

On ne peut trop mettre d'indulgence dans ses rapports avec les jeunes gens qui consultent. — Je pense qu'il faut toujours les encourager, les vanter, les élever à leurs propres yeux, tirer d'eux tout ce que renferme leur cerveau et l'exprimer comme un grain de raisin jusqu'à la dernière goutte.

J'étais lieutenant de la garde royale, en garnison à Versailles, en 1816, je crois, lorsque je fis une assez mauvaise tragédie de *Julien l'Apostat*, que j'ai brûlée dernièrement. — Telle qu'elle était je la montrai à M. de Beauchamp, qui avait fait quelques livres d'histoire. Après avoir entendu la préface et le premier acte, il me serra la main vivement et me dit : Souvenez-vous de ceci : *A dater d'aujourd'hui, vous avez conquis votre indépendance.* Ce fut un des encouragements qui me touchèrent le plus et l'un des premiers, car je n'osais rien lire à personne. — Peut-être que s'il m'eût dit le contraire je me fusse livré à l'instinct de paresse, si puissant sur l'homme que la principale occupation des hommes qui sont au pouvoir est toujours de la combattre.

Ceci me remet en mémoire un homme d'esprit, mon cousin, le comte James de Montrivault. Je lui reprochais un jour qu'il fatiguait les soldats du régiment dont il était colonel et où j'étais capitaine. — *Mon ami*, me dit-il, *il faut toujours exiger des hommes plus qu'ils ne peuvent faire afin d'en avoir tout ce qu'ils peuvent faire.* — C'était un bon principe militaire venant d'un bon officier.

—

Bossuet met par trop de simplicité dans les explications de chaque mot de l'*Histoire universelle.* On sent trop qu'il écrit pour un enfant. Il ne peut dire : *Anachronisme* sans ajouter sur-le-champ : « cette sorte d'erreur qui fait confondre le temps. »

—

Je n'ai jamais lu deux Harmonies ou Méditations de Lamartine sans sentir des larmes dans mes yeux. Quand je les lis tout haut les larmes coulent sur ma joue. — Heureux quand je vois d'autres yeux plus humides encore que les miens.

Larmes saintes! larmes bien heureuses! d'adoration, d'admiration et d'amour!

—

Si quelque chose ne me repoussait, je ferais un hymne à la duchesse de Berry, qui vient comme une madone,

Son enfant dans ses bras et son lis à la main!

Mais quoi! faire la cour à une infortune aussi belle, c'est se confondre avec ceux qui se préparent des faveurs pour l'avenir. Je n'ai point d'enthousiasme pour sa cause, sans quoi je serais allé combattre et non chanter.

—

L'élégante simplicité, la réserve des manières polies du grand monde causent non-seulement une aversion profonde aux hommes grossiers de toutes les opinions, mais une haine qui va jusqu'à la soif du sang.

—

La presse dévorera l'éloquence : elle l'a déjà mangée à demi. — Dans l'antiquité, qui perdait une représentation de Cicéron perdait tout ; aujourd'hui on se dit :

Je ne l'ai pas entendu ce matin, qu'importe! je le lirai demain.

—

Quelquefois notre langue a embelli ce qu'elle a touché, cela est rare il est vrai. — J'aime mieux Michel-Ange que *Michelagnolo* et Florence que *Firenze.*

—

Le véritable citoyen libre est celui qui ne tient pas au gouvernement et qui n'en tient rien. — Voilà ma pensée et voilà ma vie.

—

L'amélioration de la classe la plus nombreuse et l'accord entre la capacité prolétaire et l'hérédité propriétaire sont toute la question politique actuelle.

—

Le Docteur noir c'est la vie. Ce que la vie a de réel, de triste, de désespérant doit être représenté par lui et par ses paroles, et toujours le malade doit être supérieur à sa triste raison de tout ce qu'a la poésie de supérieur à la réalité douloureuse qui nous enserre ; mais cette raison selon la vie doit toujours réduire le sentiment au silence et le silence sera la meilleure critique de la vie.

—

SUJET : L'HABEAS CORPUS. LE VIDE DES LOIS (pour la troisième consultation du Docteur noir). — Le Docteur noir rencontre un homme en qui l'orgueil d'être

nommé le premier législateur de son temps est devenu une vraie maladie. Il était avocat et avocasse du matin au soir.

Le Docteur lui montre le défaut de toutes les lois en le menant près du lit d'un homme qui meurt en prison où il a été laissé PRÉVENTIVEMENT neuf mois. Il est reconnu innocent, absous et meurt à l'audience. Dans son agonie il s'écrie : Rendez-moi ma santé, mon temps, ma famille, mon bonheur perdu par cette prison. Si je suis innocent, pourquoi donc m'avez-vous tué! Si je suis innocent, pourquoi ai-je pu être tué sans que vous soyez des assassins! — Si vous êtes des assassins, pourquoi n'y a-t-il pas quelqu'un qui ait le droit de vous mettre en accusation?

—

L'amour physique et seulement physique pardonne toute infidélité. L'amant sait ou croit qu'il ne retrouvera nulle volupté pareille ailleurs et, tout en gémissant, s'en repait.

Mais toi, amour de l'âme, amour passionné, tu ne peux rien pardonner.

—

Pour l'homme qui sait voir il n'y a pas de temps perdu.

Ce qui serait désœuvrement pour un autre est observation et réflexion pour lui.

—

Le charlatanisme est à son comble. Je ne sais ce qui peut le faire cesser si ce n'est son excès; j'espère en lui beaucoup.

—

LA CONSISTANCE. — *Avoir de la consistance* en France, n'est pas une phrase vaine. Cette expression représente parfaitement l'aplomb et la considération qu'une longue et honorable vie peut donner et que le talent ne donne pas à *lui seul*.

—

LE THÉATRE DANS LE JOURNAL.— La passion du monde est de voir. Si les hommes pouvaient tous voir ce que fait chacun, s'ils pouvaient se construire un théâtre assez vaste pour y voir agir les *grandeurs* et les *célébrités*, ils seraient heureux et transportés chaque jour. — C'est pour cela qu'ils ont créé le théâtre, mais le théâtre ne parle que du passé ou ne s'explique sur les événements présents que par des allusions très-détournées. Il a fallu un théâtre de chaque jour où des grands personnages vinssent jouer le matin leur rôle de la veille ou le soir celui du matin, où les spectateurs fussent vingt, cent, huit cents, mille à la fois, où tous les yeux d'un peuple fussent attentifs à la même scène, au même moment, sans que les spectateurs eussent besoin de quitter leur demeure; ce théâtre a été fait, ce théâtre c'est un journal.

Là viennent jouer tous à la fois les peuples et les rois. Acteurs, observez-vous bien! tous vos gestes sont remarqués et comptés, le monde a tous ses yeux ouverts sur vous. L'applaudissement est rare et le murmure fréquent. Hâtez-

vous surtout de changer de scènes, car en un jour une scène est usée et elle use et dévore votre nom, ou si ce n'est elle, c'est celle que joue une autre célébrité dans quelque autre coin du globe.

Celui qui fait mouvoir chaque jour à son gré ces personnages vivants, celui qui les présente sur son théâtre dans le sens et sous le jour qui lui plait, celui qui les grandit ou les rapetisse à son gré, c'est le journaliste! Ce sera toi demain si tu veux! — Vois si tu trouves assez vaste cette occupation!

—

Ballanche dans son Essai sur les institutions sociales, dit qu'il ne peut y avoir aucune raison d'écrire la poésie en vers, depuis que les poëmes ne *se chantent plus*.

Il nomme notre poésie une *langue triée*, à laquelle on ajoute la rime.

Il se trompe. Tout homme qui dit bien ses vers les *chante* en quelque sorte.

—

Le noble et *l'ignoble* sont les deux noms qui distinguent le mieux à mes yeux les deux races d'hommes qui vivent sur terre.

Ce sont réellement deux races qui ne peuvent s'entendre en rien et ne sauraient vivre ensemble.

—

Les plus effrayés du choléra étaient les plus vieux. — On dirait qu'à force de vivre ils s'imaginent qu'ils accumulent avec les années des pierres d'un bel édifice, que rien ne peut détruire, et dont il faut avoir bien soin à mesure qu'il vieillit.

—

31 DÉCEMBRE, MINUIT. — L'année expire enfin; cette douloureuse année a soufflé sur nous le choléra et les guerres de toute nature. Tout ce qui m'est cher a été préservé. Étranger à toutes les haines, j'ai été heureux dans toutes mes affections, je n'ai fait de mal à personne, j'ai fait du bien à plusieurs. Puisse ma vie entière s'écouler ainsi.

1833

L'histoire universelle de Bossuet, c'est Dieu faisant une partie d'échecs avec les rois et les peuples.

—

Clarisse est un ouvrage de stratégie en quelque sorte. Vingt-quatre volumes employés à décrire le siége d'un cœur et sa prise. C'est digne de Vauban.

—

STELLO. — La troisième consultation sera sur les hommes politiques.

La quatrième consultation sera sur l'idée de l'amour qui s'épuise à chercher l'éternité de la volupté et de l'émotion.

—

Les *Affinités électives* que le *préfacier* de Gœthe critique amèrement. C'est un grand malheur que de porter avec soi dans l'avenir son maladroit critique comme un ballon sa nacelle.

—

Plus je vais, plus je m'aperçois que la seule chose essentielle pour les hommes c'est de *tuer le temps*. Dans cette vie dont nous chantons la brièveté sur tous les tons, notre plus grand ennemi c'est le *temps* dont nous avons toujours trop. A peine avons-nous un bonheur, ou l'*amour*, ou la *gloire*, ou la *science*, ou l'émotion d'un spectacle, ou celle d'une lecture, qu'il nous faut passer à une autre. Car *que faire?* C'est là le grand mot.

C'est pour cela que nous ne cessons de nous faire des barrières pour les sauter.

—

Les rois font des livres à présent, tant ils sentent bien que le pouvoir est là. — Il est vrai qu'ils les font mauvais.

—

Les gouvernements regardent la littérature comme une colonne inutile où leur jugement est écrit, ils voudraient l'empêcher de s'élever.

—

Bonaparte aimait la puissance et visait à la toute-puissance, c'était fort bien fait, car elle est un fait et un fait incontestable, facile à prouver, tandis que la beauté d'une œuvre de génie peut toujours se nier.

—

Gœthe fut ennuyé des questions de tout le monde sur la vérité de Werther. On ne cessait de s'informer à lui de ce qu'il renfermait de *vrai*.

Il aurait fallu, dit-il, pour satisfaire à cette curiosité, disséquer un ouvrage qui m'avait coûté tant de réflexions et d'efforts incalculables dans la vue de ramener tous les divers éléments à l'unité poétique.

La même chose arriva à Richardson pour *Clarisse*, à Bernardin de Saint-Pierre pour *Paul et Virginie*.

Quand j'ai publié *Stello*, la même chose pour Mme de Saint-Aignan, dont j'avais inventé la situation, dans le dernier drame de André Chénier, la même pour Kitty Bell dont j'ai inventé l'être et le nom. Pour *Servitude et grandeur militaires*, mêmes questions sur l'authenticité des trois romans que renferme ce volume.

Mais il ne faut pas en vouloir au public que nous décevons par l'art, de cher-

cher à se reconnaître et à savoir jusqu'à quel point il a tort ou raison de se faire illusion.

Le nom des personnages réels ajoute à l'illusion d'optique du théâtre et des livres, et la meilleure preuve du succès est la chaleur que met le public à s'informer de la réalité de l'exemple qu'on lui donne.

Pour les poëtes et la postérité, il suffit de savoir que le fait soit *beau* et *probable*. — Aussi je réponds sur *Laurette* et les autres: *Cela pourrait avoir été vrai.*

—

Sainte-Beuve fait un long article sur moi. Trop préoccupé du Cénacle qu'il avait chanté autrefois, il lui a donné dans ma vie littéraire plus d'importance qu'il n'en eut, dans le temps de ces réunions rares et légères. Sainte-Beuve m'aime [1] et m'estime, mais me connaît à peine et s'est trompé en voulant entrer dans les secrets de ma manière de produire. Je conçois tout à coup un plan, je perfectionne longtemps le moule de la statue, je l'oublie et quand je me mets à l'œuvre après de longs repos, je ne laisse pas refroidir la lave un moment. C'est après de longs intervalles que j'écris, et je reste plusieurs mois de suite occupé de ma vie, sans lire ni écrire.

Sur les détails de ma vie, il s'est trompé en beaucoup de points. Jamais je ne comptais sur la popularité d'Éloa et je voulais l'imprimer à vingt exemplaires. En faisant *Cinq-Mars*, je dis à mes amis: *C'est un ouvrage à public.* Celui-là *fera lire les autres.* Je ne me trompais pas.

Il ne faut disséquer que les morts. Cette manière de chercher à ouvrir le cerveau d'un vivant est fausse et mauvaise. Dieu seul et le poëte savent comment naît et se forme la pensée. Les hommes ne peuvent ouvrir ce fruit divin et y chercher l'amande. Quand ils veulent le faire, ils la retaillent et la gâtent.

—

Je n ai compris ce mot s'amuser que comme exprimant le jeu des enfants et des êtres sans pensées. Du moment où l'on pense, qu'est-ce que cela? *Aimer*, oui, car l'amour est une inépuisable source de réflexions, profondes comme l'éternité, hautes comme le ciel, vastes comme l'univers.

—

L'ennui est la maladie de la vie. On se fait des barrières pour les sauter.

—

[1] « Sainte-Beuve m'aime. » J'ai bien envie d'ajouter : *Qui depuis*.... Dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*, après la mort d'Alfred de Vigny, l'éminent critique a jugé avec sa finesse accoutumée et mis à son rang le poëte de *Moïse*, d'*Éloa* et des *Destinées*; mais la personne du poëte n'est pas sortie de cette étude sans égratignure, faite, il semble, avec assez de plaisir. Que les amis d'Alfred de Vigny ne s'en montrent pas trop affligés. Lui-même, s'il avait lu cet article, ne s'en fût pas vengé autrement qu'en disant encore comme ici, avec un autre sourire seulement : « Sainte-Beuve qui m'aime. »... (L. R.)

Quand on se sent pris d'amour pour une femme, avant de s'engager, on devrait se dire : Comment est-elle entourée, quelle est sa vie? Tout le bonheur de l'avenir est appuyé là-dessus?

—

Cinq-Mars, *Stello*, *Servitude et grandeur militaires* (on l'a bien observé) sont en effet les chants d'une sorte de poëme épique sur la désillusion ; mais ce ne sera que des choses sociales et fausses que je ferai perdre et que je foulerai aux pieds les illusions, j'élèverai sur ces débris, sur cette poussière, la sainte beauté de l'enthousiasme, de l'amour, de l'honneur, de la bonté, la miséricordieuse et universelle indulgence qui remet toutes les fautes, et d'autant plus étendue que l'intelligence est plus grande.

—

Les Français ressemblent à des hommes que je vis un jour se battant dans une voiture emportée au galop. — Les partis se querellent et une invincible nécessité les emporte vers une démocratie universelle.

—

Chateaubriand vient de faire une brochure-plaidoirie pour la duchesse de Berry, dans laquelle il est un peu républicain. Le moindre écrivain républicain ne se croit nullement obligé d'être un peu monarchique. — Marque certaine que le mouvement des esprits est démocratique, puisque le plus ardent *monarchiste* fait le démocrate.

—

J'ai entendu le concert historique de Fétis. Cet érudit en musique a imaginé de rassembler les monuments musicaux de la France et de les faire exécuter avec les même instruments qu'au XVIe siècle. La viole, la basse, l'orgue soutiennent la mélodie simple et grave des chants. Jamais l'art ne m'a enlevé dans une plus pure extase. Si ce n'est lorsqu'étant malade à Bordeaux j'écrivais Éloa.

Les chants divins qui m'ont ravi surtout sont ceux de *Laudi spirituali*, cantiques à la Vierge, chantés par les confréries italiennes.

Il y avait aussi un air de danse grave, dansé à la cour de Ferrare, au mariage du duc Alphonse d'Este. Air d'une modestie et d'une grâce incomparables. Je voyais passer, en l'entendant, ces belles princesses aux yeux baissés et aux longues robes traînantes, se tenant droites et recevant des aveux d'amour avec réserve.

Il y avait un madrigal à cinq voix (par Palestrina) délicieuse composition pleine d'amour et de suavité. Puis un *concerto passegiato* pour violes, harpe, orgue et théorbe. — La terre parle avec ces instruments, avec l'orgue le ciel répond. — Puis enfin *La Romanesca*, air tel qu'un ange en peut inventer pour adorer.

Que j'ai admiré ces médailles de la musique!

—

IDÉE DE POEME. — LA FORNARINA. — O maîtresse de Raphaël, tu le vis s'épuiser dans tes bras.

Qu'as-tu fait, ô femme! qu'as-tu fait! Une idée par baiser s'écoulait sur tes lèvres.

Elle s'endort dans les bras de Raphaël après qu'il sont allés visiter la campagne de Rome. — Elle rêve que ses idées, tuées par elle, viennent se plaindre; les idées de Raphaël sont des tableaux sublimes. Les personnages se groupent, puis se détachent en soupirant et reprennent leur vol vers le ciel.

La Fornarina s'éveille, embrasse Raphaël, il était mort.

—

C'est une effrayante chose que la facilité avec laquelle les Français affectent la conviction qu'ils n'ont pas, le caractère du voisin jusque dans leurs œuvres les plus élevées. Rien ne montre mieux l'absence de foi et de caractère même.

—

Barbier vient de publier *Il Pianto.* Les délices de Capoue ont amolli son caractère de poésie, et Brizeux a déteint sur lui ses douces couleurs virgiliennes et *laquistes* dérivant de Sainte-Beuve. — Ils ont mêlé leurs couleurs et leurs eaux; à peine retrouve-t-on dans ce *Pianto* quelques vagues du fleuve jaune des *Iambes.* L'eau bleuâtre qui entoure ces vagues est pure et belle mais ce n'est pas celle du fleuve débordé d'où jaillit la *Curée.*

Brizeux est un esprit fin et analytique qui ne fait pas des vers par inspiration et par instinct, mais parce qu'il a résolu d'exprimer en vers les idées qu'il choisit partout avec soin.

Il a des théories littéraires et les a coulées dans l'esprit de Barbier, qui dès lors se méfiant de lui-même s'est parfumé de formes antiques et latines qui étouffent son élan satyrique et lyrique.

Barbier et Brizeux devraient ne jamais se voir malgré leur amitié.

Il arrive à Barbier ce que je lui ai prédit : on s'écrie : *c'est beau, mais c'est autre chose que lui.*

—

Dans le roman, un homme parfait, comme Grandisson, ennuie toujours. Dans l'histoire, comme Washington, il paraît froid, et dans la vie, il est froidement aimé. Un homme parfait est aimé comme Dieu, assez froidement.

C'est que les passions seules intéressent les hommes toujours agités par des passions. Les pendules seules se meuvent par des principes; les hommes font des principes et agissent contre ces principes mêmes.

—

Les anciens étaient *naturels, vrais* dans leurs manières, comme sont encore les Italiens et quelques peuples orientaux. J'ai été ému en relisant l'entrevue

d'Alexandre et de Néarque, au retour de celui-ci après son admirable expédition maritime. Le premier événement dans l'histoire de la navigation est ce voyage du golfe Persique à l'Indus. — J'aime les pleurs d'Alexandre recevant Néarque et demeurant longtemps sans pouvoir parler parce qu'il croit que ses Macédoniens et ses vaisseaux ont péri. — L'homme antique ne faisait jamais de fausse dignité; il pleurait sans rougir de ses larmes, quelque grand qu'il fût.

Si j'ai le temps, je montrerai cette belle et vraie nature antique sur la scène.

—

Mouvements de poésie qui s'élancent malgré moi.

O ma muse! ma muse! je suis séparé de toi. Séparé par les vivants qui ont des corps et qui font du bruit. Toi tu n'as pas de corps; tu es une âme, une belle âme, une déesse.

—

Bonaparte c'est l'homme, Napoléon c'est le rôle. Le premier a une redingote et un chapeau, le second une couronne de lauriers et une toge.

—

Le 6 de ce mois de mars, ma mère, ma bonne mère a eu une attaque de paralysie sur tout le côté droit, joue, bras et jambe; les saignées l'avaient rétablie.

Aujourd'hui elle a une seconde attaque d'apoplexie que deux saignées suspendent, mais on ne peut parvenir à dégager le cerveau qui s'égare et reste perdu peut-être pour toujours. — Elle avait un jeune médecin, M. Magistel, j'y joins M. Salmacle, médecin expérimenté et âgé, pour que sa prudence empêche l'ardeur trop hardie de l'autre.

—

17 AU 18 MARS. — Nuit d'angoisses.

Je la passe debout, près du lit de ma mère. — Au jour, son visage était effrayant.

Dans la journée, ma mère me reconnaît. Elle me pénètre de douleur et de reconnaissance en me parlant avec amour; elle est charmée de me voir près d'elle, je lui fais plus de bien que les médecins, dit-elle. — J'ai réussi avec ma voix à la calmer en lui parlant.

—

19 MARS. — Nuit affreuse. — Saignée.

Consultation de MM. Salmacle, Magistel et Double. — Émétique.

Le cerveau est dégagé. Sa vie sauvée.

Depuis ce jour elle s'affaiblit, puis reprend des forces.

Elle a sa tête et me donne ses clefs. Elle me prie de diriger ses affaires. Heureuse de n'avoir plus à y penser. Elle me dit devant Lydia[1] et le médecin, qu'elle n'a pas fait de testament et ne laisse rien qu'à moi, et à Angélique, sa femme de

[1] La femme du poète.

chambre, une pension qu'elle me prie de lui faire. J'en fais sur le champ l'engagement et le remets à Angélique devant elle. — Cela lui donne beaucoup de calme. La nuit est bonne.

Je trouve un ordre admirable dans ses papiers, je les remets devant elle dans son secrétaire et je ne prends rien de l'argent qu'il renferme, je veux que, si elle est guérie, elle retrouve tout dans l'état où elle l'a laissé.

Je paie toutes les dépenses de sa maison.

Quand son sang coule mon sang souffre, quand elle parle et se plaint mon cœur se serre horriblement; cette raison froide et calme comme celle d'un magistrat, brisée par le coup de massue de l'apoplexie; cette âme forte luttant contre les flots de sang qui l'oppressent, c'est pour moi une agonie comme pour ma pauvre mère, c'est un supplice comparable à la roue.

—

27 MARS. — Jour de ma naissance.

Je l'ai passé à écouter et regarder ma mère dans son lit de douleur. Il y a trente-six ans, elle y était pour me donner le jour, qui sait si elle n'y est pas pour quitter sa vie?

—

31 MARS AU SOIR. — Ma pauvre mère était *douloureusement mieux* ce soir. Elle était calme, elle était gaie, ne souffrait pas et s'amusait de la nouvelle du mariage de *Mary Bunbury*. Elle m'a dit: *Quoique je ne sois pas là tout entière*, écris-lui que je prends beaucoup de part à son bonheur.

Même état. — Ma mère m'a dit: Je serais bien égoïste de ne pas te laisser prendre mes livres, moi qui ne pourrai plus lire.

— Il vaudrait mieux pour moi, être morte que rester ainsi. — Pauvre mère, elle me tue avec ces mots-là.

—

3 AVRIL. — Un vaisseau cargue toutes ses voiles dans l'orage et se laisse aller au vent. Je fais de même dans les chagrins et les grands événements; pour ménager les forces de ma tête, je ne lis ni n'écris, et je ne laisse prendre à la vie sur moi que le moins possible.

Malgré tout ce travail de la volonté, la douleur nous saisit au cœur malgré nous et reste là.

—

La vie de famille attendrit l'homme. Un Mameluck est acheté à l'âge de douze ans en Circassie. Il est élevé en soldat, en centaure. Il a des esclaves égyptiennes qui jamais ne lui donnent d'enfants en Égypte; il n'a ni père ni fils, il a des compagnons d'armes qu'il ne pleure pas quand ils tombent.

Il est l'homme le plus énergique de la terre.

Quelquefois j'envie cet homme et je regrette mes quatorze ans d'armée.

1834

ROMAN MODERNE. — UN HOMME D'HONNEUR. —L'honneur est la seule base de sa conduite et remplace la religion en lui. — Le faire passer sa vie entière par toutes les professions *actuelles*, dont, en même temps, son contact fera ressortir les défauts et dont sa conduite fera la satire.

L'honneur le défend de tous les crimes et de toutes les bassesses : c'est sa religion. Le christianisme est mort dans son cœur. A sa mort, il regarde la croix avec regret, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule et meurt en silence.

—

L'ennui est la grande maladie de la vie; on ne cesse de maudire sa brièveté, et toujours elle est trop longue, puisqu'on n'en sait que faire. Ce serait faire du bien aux hommes que leur donner la manière de jouir des idées et de jouer avec elles, au lieu de jouer avec les actions qui froissent toujours les autres et nuisent au prochain.

Un mandarin ne fait de mal à personne, jouit d'une idée et d'une tasse de thé.

—

Le *gentleman* ou gentilhomme est l'homme d'honneur même qui, par les convenances, est retenu dans des limites de bonne conduite et de bienséance que la religion n'atteindrait pas ; car il y a des choses basses que ferait un prêtre et que jamais ne pourrait faire un galant homme.

—

La Restauration n'était ni redoutée ni aimée. Si elle eût été l'un ou l'autre, elle était sauvée : on ne l'a défendue que par honneur et par acquit de conscience ; on l'eût défendue de manière à la maintenir.

—

Je crois, ma foi, que je ne suis qu'une sorte de moraliste épique. C'est bien peu de chose.

—

Il est déplorable qu'un poëte comme Lamartine, s'il s'avise d'être député, soit forcé de s'occuper des bureaux de tabac que demandent des commettants

Il devrait y avoir des députés abstraits, députés de la France, et d'autres députés des Français.

—

Les acteurs sont bien heureux, ils ont une gloire sans responsabilité.

—

LE BEAU. — La majorité des publics grossiers, en France, cherche dans les arts *l'amusant* et jamais *le beau*. De là les succès de la médiocrité.

—

DAPHNÉ. — Prouver qu'une âme contemplative comme celle de Julien, quand elle daigne donner quelques-unes de ses idées à l'action, la domine et l'agrandit; tandis qu'une âme active comme celle de X..., quand elle veut s'élever à la contemplation poétique ou philosophique, ne s'y peut guinder [1].

—

On a fait des satires gaies, je veux faire, soit dans des livres comme Stello, soit au théâtre, des satires sombres, tristes et mélancoliques.

—

Comme quoi toutes les synthèses sont de magnifiques — sottes.

—

Je ne peux plus lire que les livres qui me font travailler. Sur les autres ma pensée glisse comme une charrue sur du marbre. — J'aime à labourer.

—

Si le bonheur n'était qu'une bonne heure? S'il ne nous était donné que par instants?

—

On dirait que la question religieuse trop débattue a fatigué la tête du monde. Il n'a plus la force d'y penser.

—

Si j'étais peintre, je voudrais être un Raphaël noir; forme angélique, couleur sombre.

—

[1] Alfred de Vigny a porté longtemps l'idée d'un roman et même d'un drame dont Julien dit l'apostat eût été le héros, Daphné l'héroïne. Et c'est sous cette rubrique du nom de Daphné qu'il inscrivait tout ce qui avait trait à cette idée. (L. R.)

Multipliez votre valeur par votre travail.

—

Dans les temps les plus vicieux de l'histoire, je vois que la majorité est consciencieuse et cherche le vrai et l'honnête.

J'ai rendu grâces à Dieu en mon âme en faisant cette remarque; j'ai cherché à l'appliquer à tous les temps, en tremblant, et je l'ai trouvée juste avec bonheur.

J'en ferai grand usage et l'appliquerai à notre temps et au passé.

—

Le malheur des écrivains est qu'ils s'embarrassent peu de dire vrai, pourvu qu'ils disent. — Il est temps de ne chercher les paroles que dans sa conscience.

—

Avec la maréchale d'Ancre, j'essayai de faire lire une page d'histoire sur le théâtre. Avec Chatterton, j'essaie d'y faire lire une page de philosophie.

—

Le tempérament ardent c'est l'imagination des corps.

—

Les hommes d'action s'étourdissent par le mouvement pour ne pas se fatiguer à achever des idées ébauchées dans leur tête. Doués d'un peu plus de force, ils s'asseoiraient ou se coucheraient pour penser.

—

Nous nous plaignons qu'il n'y a pas de foi politique en France. Et de quoi nous plaignons-nous là? N'est-ce pas la preuve la meilleure de l'esprit infiniment subtil qui règne dans la nation? Elle sent le vrai partout, et où il manque, elle dit qu'il n'y a rien. Or, aucun parti ne satisfait ses besoins actuels, ni ne leur donne le moindre espoir éloigné. Il n'y a de foi politique en un gouvernement que dans les esprits bornés.

—

Plus le cerveau est intérieurement occupé, plus la face est immobile. La demi-occupation, l'élan, le sentiment se peignent seuls sur la figure. Le travail intérieur absorbe les forces au-dedans et pâlit le front et les joues.

—

J'aime peu la comédie qui tient toujours plus ou moins de la charge et de la

bouffonnerie. Il est plus philosophique de faire conclure pour l'idée dominante du livre, sans effort et par la présence et l'action simple et naturelle des personnages.

—

Consolons-nous de tout par la pensée que nous jouissons de notre pensée même, et que cette jouissance rien ne peut nous la ravir.

—

La contemplation du malheur même donne une jouissance intérieure à l'âme, qui lui vient de son travail sur l'idée du malheur.

—

Dans l'état actuel des théâtres et tel qu'est le public, j'ai peu d'estime pour une pièce qui réussit, c'est signe de médiocrité; il faut au public quelque chose d'un peu grossier. Henri Monnier était un acteur trop fin pour le parterre. Ingres est trop pur de dessin, Decamps trop original, Delacroix trop coloriste. — Je me méfie aussi d'un livre qui réussirait sur-le-champ et sans un an au moins d'intervalle, pour que l'élite puisse y convertir la masse idiote.

—

La terre est révoltée des injustices de la création; elle dissimule par frayeur de l'éternité; mais elle s'indigne en secret contre le Dieu qui a créé le mal et la mort. Quand un contempteur des dieux paraît comme Ajax, fils d'Oïlée, le monde l'adopte et l'aime; tel est Satan, Oreste, Don Juan.

Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour secret des hommes.

—

Le christianisme est un caméléon éternel. — Il se transforme sans cesse.

—

Il n'y a pas un homme qui ait le droit de mépriser les hommes.

—

Je n'ai pas rencontré un homme avec lequel il n'y eût quelque chose à apprendre.

—

Il n'y a jamais eu ni ordre ni liberté nulle part, et jamais on n'a cessé de désirer l'un ou l'autre.

—

La vérité sur la vie, c'est le désespoir. La religion du Christ est une religion de désespoir, puisqu'il désespère de la vie et n'espère qu'en l'éternité.

—

PASSION. — O mystérieuse ressemblance des mots! Oui, amour, tu es une passion, mais passion d'un martyr, passion commme celle du Christ.

Passion couronnée d'épines où nulle pointe ne manque.

—

La religion de l'honneur a son Dieu toujours présent dans notre cœur.

D'où vient qu'un homme qui n'est plus chrétien ne fait pas un vol qui serait inconnu? L'*honneur* invisible l'arrête.

—

Les masses vont en avant comme les troupeaux d'aveugles en Égypte, frappant indifféremment de leurs bâtons imbéciles ceux qui les repoussent, ceux qui les détournent et ceux qui les devancent sur le grand chemin.

—

Je ne sais pas si l'apprêt qu'il exige n'est pas un des germes de mort de l'amour.

Cette nécessité d'être toujours sous les armes finit par fatiguer l'un et l'autre amoureux.

—

La presse est une bouche forcée d'être toujours ouverte et de parler toujours. De là vient qu'elle dit mille fois plus qu'elle n'a à dire et qu'elle divague souvent et extravague.

Il en serait ainsi d'un orateur, fût-ce Démosthènes, forcé de parler sans interruption toute l'année.

1835

L'honneur, c'est la poésie du devoir.

—

Quand vint la révolution de juillet, le soldat était mort en moi depuis quatre ans, il ne restait que l'écrivain, regardant si la liberté serait tuée ou sauvée.

—

Le seul gouvernement dont, à présent, l'idée ne me soit pas intolérable, c'est celui d'une république dont la constitution serait pareille à celle des États-Unis américains.

—

Le moins mauvais gouvernement est celui qui se montre le moins, que l'on sent le moins et que l'on paie le moins cher.

—

Une des choses qui m'ont le plus touché dans les *Mémoires de Sainte-Hélène*, c'est que ce pauvre Napoléon ne pouvait pas obtenir un exemplaire de Polybe, pour y lire des instructions imaginaires sur la guerre qu'il n'aurait plus jamais le plaisir de faire.

—

Las des compositions trop tortillées, je viens d'en faire une de celles dont on peut dire : c'est une idée... comme de Chatterton... Il n'y a rien de compliqué... c'est tout simple. Un caractère développé et voilà tout, je ne sais pas comment on jugera d'abord le capitaine Renaud, mais je suis sûr que plus tard, si ce n'est dès à présent, on sentira qu'il représente le caractère de l'officier éclairé actuel, comme il doit être.

Je l'ai écrit du 22 juillet au 11 août 1835.

Je ne sais pourquoi j'écris. — La gloire après la mort ne se sent probablement pas ; dans la vie se sent bien peu. L'argent? Les livres faits avec recueillement n'en donnent pas. — Mais je sens en moi le besoin de dire à la *société* les idées que j'ai en moi et qui veulent sortir.

—

Il n'y a que le mal qui soit pur et sans mélange de bien. Le bien est toujours mêlé de mal. L'extrême bien fait mal. L'extrême mal ne fait pas de bien.

—

J'aime l'humanité. J'ai pitié d'elle. La nature est pour moi une décoration dont la durée est insolente, et sur laquelle est jetée cette passagère et sublime marionnette appelée l'homme [1].

—

L'Angleterre a cela de bon qu'on y sent partout la main de l'homme.

Tant mieux. Partout ailleurs la nature stupide nous insulte assez.

—

L'indépendance fut toujours mon désir et la dépendance ma destinée.

—

Le cœur a la forme d'une urne. C'est un vase sacré tout rempli de secrets.

—

[1] Le poëte devait développer plus tard cette idée en vers admirables dans le poëme des Destinées : *la Maison du Berger*. (L. R.)

Le mot de la langue le plus difficile à prononcer et à placer convenablement c'est: *moi*.

—

Notre littérature ne jette souvent que des cris de malade, comme *Volupté*, *Dernières paroles*, etc., etc.

—

L'autre jour je montai à Montmartre.

Ce qui m'attrista le plus fut le silence de Paris quand on le contemple d'en haut. Cette grande ville, cette immense cité ne fait donc aucun bruit, et que de choses s'y disent! Que de cris s'y poussent, que de plaintes au ciel! Et l'amas de pierre semble muet.

Un peu plus haut, que serait cette ville, que serait cette terre! que sommes-nous pour Dieu!

—

Je pense qu'il y a des cas où la dissipation est coupable. Il est mal et lâche de chercher à se distraire d'une noble douleur pour ne pas souffrir autant. Il faut y réfléchir et s'enferrer courageusement dans cette épée.

—

Daphné. — Julien commence un poëme, dans les intervalles, il dirige le monde et gagne des batailles.

Il le donne à un de ses amis, Libanius en mourant.

Un vers lui coûte plus que le plan d'une bataille.

—

Il m'est arrivé ce mois-ci trois choses heureuses:

Émile Péhant placé à Vienne comme professeur de rhétorique. — *Sauvé.*

Chevalier, marié par amour et *heureux.*

Léon de Wailly a hérité de cinq cents mille francs, dit-on.

Que les autres soient heureux au moins, leur vue me fait du bien.

—

Bonaparte et tous les aventuriers ont posé le pied sur les événements qui les menaçaient comme le toréador sur le front du taureau. En relevant la tête le taureau le jette sur son dos. — Il s'y assied.

(Cette idée est belle et peut faire un poëme.)

—

Aucun siècle passé n'est regrettable pour le nôtre. — Cela ressort de toute vue de l'histoire.

—

La beauté souveraine n'est-elle pas cachée, toute formée, derrière quelque

voile que nous soulevons rarement et où elle se retrouve. *Inventer* n'est-ce pas *trouver*. INVENIRE.

—

Voici mes amis qui succombent à une faiblesse d'un moment, et qui consentent à lire leurs poëmes dans des salons.

L'un *Hamlet*, l'autre *Macbeth* traduits, l'autre des vers satiriques. Ils vont s'user dans ce frottement, perdre leur caractère et s'arrondir comme des caillous.

—

J'ai remarqué que l'habitude de voir le défaut de chaque œuvre tourne à l'accroissement de l'ennui. Pour accroître le plaisir je m'amuse à présent à faire le contraire. Il est facile de supposer un sens caché à la plus mauvaise œuvre, et en suivant cette idée que n'a pas eue l'auteur, de s'en faire pour son usage une œuvre sublime. — Cette opération on ne cesse de la faire sur les morts, je veux m'amuser à la faire sur les vivants.

J'ai commencé cela hier à la Porte-Saint-Martin, sur *le Monomane*.

—

Ce qui manque aux lettres c'est la *sincérité*.

Après avoir vu clairement que le travail des livres et la recherche de l'expression nous conduit tous au paradoxe, j'ai résolu de ne sacrifier jamais qu'à la conviction et à la vérité, afin que cet élément de sincérité complète et profonde dominât dans mes livres et leur donnât le caractère sacré que doit donner la présence divine du vrai; ce caractère qui fait venir des larmes sur le bord de nos yeux lorsqu'un enfant nous atteste ce qu'il a vu. — C'est d'après cette pensée que, dans la nuit du 29 au 30 juin, je me laissai aller au besoin de dire au public, comme à un ami, ce que je venais de faire pour lui. — J'étais encore tout ému de l'enthousiasme fiévreux du travail et je ne pouvais m'empêcher de dépasser la barrière du dernier mot du drame. Le moule était plein et il me restait encore de la matière à employer.

A présent au moment de l'imprimer et relisant à froid ces pages, j'ai été tenté de les brûler comme j'ai fait souvent de beaucoup de mes œuvres. Je pensai que cet enivrement paraîtrait sans doute ridicule présenté à des lecteurs distraits, mais aussi je songeai à ceux qui se pénètrent plus profondément des émotions qui naissent d'une œuvre sérieuse, et il me sembla que je leur devais un compte fidèle du travail que je venais de faire, et qu'il fallait les faire remonter jusqu'à la source même des idées dont ils avaient suivi le cours.

C'est pour cela que m'attendant bien à paraître extraordinaire, j'ai voulu passer par-dessus ce qu'il y a de puéril ou d'exagéré dans l'inspiration aux yeux des gens froids.

—

Il est certain que la création est une œuvre manquée ou à demi accomplie, et marchant vers sa perfection à grand'peine.

Dans les deux cas soyons humbles et incertains.

Il n'y a de sûr que notre ignorance et notre abandon, — peut-être éternel.

—

Un acteur prend un drame comme une robe, le revêt, le chiffonne et le jette pour en mettre un autre. Mais cette robe dure plus que lui.

—

Toujours en conversation avec moi-même, je me parle de choses dont les hommes ne se parlent que rarement entre eux; et c'est une chose de jour en jour plus pénible pour moi que de répondre à ceux qui me parlent sur des futilités.

Je pourrais dire à presque tout le monde : je voudrais être seul dans ce moment pour écrire ce que je pense tandis que vous me parlez.

La vue des hommes m'irrite à des pensées intérieures, contraires souvent à celles que je dis et faites pour être tenues en réserve pour un temps meilleur, parce que je sais qu'elles amèneraient de trop longues explications qui me fatigueraient la poitrine. Je me tais et je deviens distrait. D'autres fois je parle d'autre chose avec une longue digression et sans plaisir. Les attentifs ou ceux qui m'aiment peuvent deviner aisément que la crainte de perdre une autre idée meilleure m'interrompt quelquefois et me fait dire des paroles oiseuses.

—

ÉLÉVATION. — Dieu voit avec orgueil un jeune homme illustre sur la terre.

Or, ce jeune homme était très-malheureux et se tua avec une épée.

Lorsque son âme parut devant Dieu, Dieu lui dit : Qu'as-tu fait? pourquoi as-tu détruit ton corps?

L'âme répondit :

C'est pour t'affliger et te punir. Car, pourquoi m'avez-vous créé malheureux? Et pourquoi avez-vous créé le mal de l'âme, le péché, et le mal du corps, la souffrance? Fallait-il vous donner plus longtemps le spectacle de mes douleurs[1]?

—

L'ennui est la maladie de la vie.

Pour la guérir il suffit de peu de chose. — *Aimer*, *ou vouloir*. — C'est ce qui manque le plus généralement. Et cependant il suffirait d'*aimer* quelque chose, n'importe quoi, ou de *vouloir* avec suite un événement quelconque, pour être en goût de vivre et s'y maintenir quelques années.

—

Je remarque aux répétitions qu'il y a tel acteur qu'il faut laisser aller dans le

[1] Sous ce titre : *Élévation*, Alfred de Vigny a plus d'une fois jeté çà et là dans ses notes des pensées, des projets de poëmes dont l'*élévation*, on le voit, consistait moins dans l'orthodoxie que dans la hauteur philosophique de la méditation. (L. R.)

mouvement où il est. — En lui voulant donner une nuance, il en fait une couleur, et, étalant cette teinte nouvelle, il change le ton général de l'ouvrage [1].

1836

Avoir une tête sérieuse où chacun vient verser des sottises chaque jour par les deux oreilles, quel supplice!

—

DAPHNÉ. — Julien prend la résolution de se faire tuer en Perse quand il est certain qu'il a été plus avant que les masses stupides et grossières ne pouvaient aller. — Il sent qu'il est un fardeau et s'est trompé en croyant pouvoir élever la multitude à la hauteur de Daphné.

—

Les jeunes auteurs prennent des sujets plus forts que leurs pensées et leurs styles. Le cheval jette à terre le cavalier.

—

UNE FABLE. — Un homme est condamné à mort après un crime, un assassinat. — Un an s'écoule entre la condamnation et l'exécution. Échappé à l'étranger et grandi dans sa vie. Dans cet intervalle il devient illustre et vertueux. — Le jour arrive, on l'arrête, on l'exécute. La loi le tue en santé, lui donne la mort en pleine vie, la honte en pleine gloire.

Donc : les juges condamnent un scélérat ; mais le bourreau tue un homme régénéré, moral et chrétien.

—

— Les criminalistes de tous les temps ont déclaré que la *vengeance* n'était pas le but de la *loi pénale*, qui, dans sa rigueur, ne se propose que de *prévenir* le retour du mal : tel est l'*esprit chrétien*.

Si tel est l'esprit chrétien sur la terre, pourquoi a-t-il un autre esprit pour le ciel, en fondant les *peines éternelles* qui ne sont qu'une *éternelle vengeance* ?

—

Ce matin j'ai trouvé M. Magistel, jeune médecin, étudiant chez lui un cerveau dans un crâne sur une table. J'ai passé deux heures avec lui à examiner cela.

Les bosses extérieures du crâne sont représentées à l'intérieur par autant de cavités égales, les veines mêmes sont sillonnées intérieurement. — L'énorme quantité de cervelle que nous avons fait notre empire sur les animaux. Le lion, l'éléphant même n'en ont pas la moitié.

[1] On répétait alors *Chatterton*.

La cervelle, divisée en quatre parties peu distinctes, est un amas de graisse sillonnée de lignes rouges, et semblable à une éponge.

Ses cavités sont nombreuses, il les a ouvertes devant moi. — Il m'a semblé plus que jamais *qu'une seule formation* préside à toute chose et que la tête humaine est une boule semblable à la terre. Nos os sont les rochers, nos chairs, le sol gras et humide, nos veines, les fleuves et les mers, nos cheveux, les forêts.

Je n'ai éprouvé aucune horreur à cette vue, mais seulement une vive curiosité et une admiration religieuse pour ce perpétuel miracle de la vie.

—

LA TRAGÉDIE FRANÇAISE. — Le genre *bâtard* c'était la tragédie. *Faux antique* de Racine. Le *drame* est vrai, puisque dans une *action* tantôt comique, tantôt tragique, suivant les caractères, il finit avec tristesse comme la vie des hommes puissants de caractère, énergiques de passion.

Le drame n'a été appelé *bâtard* que parce qu'il n'est ni *comédie* ni *tragédie*, ni Démocrite rieur ni Héraclite pleureur. Mais les vivants sont ainsi : Qui rit toujours ou toujours pleure? Je n'en connais pas pour ma part.

En tout cas, comme Henri de Transtamare, le bâtard a roulé par terre le légitime et l'a poignardé.

—

DAPHNÉ. — Diviniser la conscience.

—

Je ne fais pas un livre, il se fait.
Il mûrit et croît dans ma tête comme un fruit.

—

Dittmer vient me voir. Causé de *Servitude et grandeur militaires*. Il pense comme moi que l'honneur est la conscience exaltée et il pense que c'est la seule religion vivante aujourd'hui dans les cœurs mâles et sincères. Mon opinion porte ses fruits.

—

MINUIT, APRÈS LA LECTURE DU JOCELYN. — J'ai lu, j'ai pleuré, j'aime dans ce livre tout ce qui est hymne — prière ou méditation. Tout cela est beau et grand. L'adoration dans le temple; les rêveries de *Jocelyn* près de Laurence avant qu'il soit reconnu pour femme ; l'admiration qu'il a pour cet angélique enfant, tout cela est adorable. Là surtout est le caractère délicieux et fécond du beau talent de Lamartine, inépuisable dans tout ce qui est sentiment, amour de belle nature et description d'une beauté.

—

On ne peut répandre son âme dans une autre âme que jusqu'à une certaine hauteur. Là elle vous repousse et vous rejette au dehors, écrasée de cette influence souveraine et trop pesante.

—

DAPHNÉ. — Julien pousse l'idée chrétienne jusqu'au dépérissement de l'espèce et à l'anéantissement de la *vitalité* dans l'empire et dans les individus.

Arrivé à ce point, il s'arrête épouvanté et entreprend de rendre sa vigueur à l'homme romain et à l'empire.

Voilà comme il faut l'envisager.

—

Comment ne pas éprouver le besoin d'aimer? Qui n'a senti manquer la terre sous ses pieds sitôt que l'amour semble menacer de se rompre?

—

L'amour est une bonté sublime.

—

Le travail est un oubli, mais un oubli actif qui convient à une âme forte.

—

Aimer, inventer, admirer, voilà ma vie.

1837

4 DÉCEMBRE 1837. — Ce matin, la messe funèbre de Berlioz pour l'enterrement du général Damrémont.

L'aspect de l'église était beau; au fond, sous la coupole, trois longs rayons tombaient sur le catafalque préparé et faisaient resplendir les lustres de cristal d'une singulière lumière. — Tous les drapeaux pris sur l'ennemi étaient rangés au haut de l'église et pendaient tous percés de balles. La musique était belle et bizarre, sauvage, convulsive et douloureuse. Berlioz commence une harmonie et la coupe en deux par des dissonances imprévues qu'il a calculées exprès.

—

Le 7 décembre à 5 heures du soir est mort Alfred Johannot.

J'ai appris hier sa mort de Gigoux qui avait passé la nuit chez lui avec Louis Johannot pour peindre la tête morte de A. Johannot.

Il y avait dix ans que nous disions : Il ne vivra pas trois mois. — Il toussait toujours et crachait le sang. — Avant sa maladie il n'était que graveur; depuis son attaque à la poitrine il était devenu peintre de premier ordre. On eût dit

que les souffrances avaient développé en lui l'intelligence et l'avaient élevé plus haut et porté plus près du beau idéal.

—

J'ai beaucoup connu le général Damrémont, c'était un homme assez gras, d'un visage doux et affectueux, calme et froid de manières, parlant doucement et lentement.

Il s'était attaché à donner aux fermes résolutions de son caractère l'enveloppe la plus polie. Il était animé dans sa conduite publique par l'âme chaleureuse de sa femme, de Mlle Baraguay-d'Hilliers, — femme assez grande de taille, avec des yeux noirs et brillants comme ceux des Arabes, qu'elle est allée voir; énergique, courageuse, très-sensible. Elle est partie pour Alger avec ses deux enfants. Là elle a appris la mort de son mari; c'est un affreux malheur, mais le plus beau malheur possible. — Son père, le général des dragons de la République et de l'Empire, mourut aussi d'un coup de feu. Le général Damrémont est mort précisément comme Turenne, en visitant les batteries la veille d'une bataille.

—

7 DÉCEMBRE. — Ce matin on m'annonce monsieur de Jennison, l'ambassadeur de Bavière, comme je me levais à midi, ayant passé la nuit à écrire.

Il m'attend dans mon salon et, peu après que j'y suis entré, aborde la question qui l'amène et que depuis longtemps il méditait peut-être : Je viens de Bavière ; j'y suis allé à la hâte, près de ma mère qui était malade; elle est sauvée.

Je lui réponds par l'histoire de la mienne qui est chez moi guérie, heureuse, choyée à quatre-vingts ans.

— Voulez-vous me rendre un service?

— De tout mon cœur, s'il s'agit de vous être agréable personnellement.

— Le roi de Bavière a un fils de vingt-six ans, son héritier. Le prince royal de Bavière désirerait entrer en correspondance avec vous. Lui répondriez-vous s'il le faisait?

Je me suis tu un moment et lui ai dit :

— Ce que vous me demandez est, je puis le dire, un service véritable, car il faudrait que chaque journée eût quarante-huit heures et le temps me manquera. Cependant, si vous voulez me donner une assurance importante, j'y consentirai; cette assurance est que ni dans le présent ni dans l'avenir le Prince ne se croira obligé de m'en témoigner sa gratitude par autre chose qu'une lettre de lui. Sans cela ce serait un traité, un marché.

Il m'a interrompu vivement, en me serrant les mains.

— Oui, c'est un service, et il en sera vivement touché, mais avec vous on sait que de tels services sont sans prix et il ne vous en offre d'autre que son amitié.

— Prenez garde, ai-je ajouté, que rien n'est ferme et persévérant comme mon caractère, ne vous fiez pas à ma douceur de voix. Rien n'est entêté comme une

colombe. J'en ai connu une qu'il aurait fallu tuer pour la chasser de mon lit ; je l'y ai laissée, elle a gagné son procès. Tout ce qui me fera ici passer par-dessus la lassitude de parler de choses sur lesquelles je suis blasé, ce sera le plaisir de penser un jour dans ma vieillesse (si j'ai une vieillesse, chose douteuse) qu'un jeune roi me devra quelques idées justes sur la France et son esprit.

— Donc, tout étant bien pur, bien désintéressé, regardant cette correspondance comme l'élan de deux âmes qui oublient qu'elles sont dans le corps d'un prince royal et d'un poëte, je vous le répète, j'accepterai.

Autre question. Est-ce de vous qu'est venue cette idée de mettre votre jeune prince en correspondance avec moi ?

— Non, lui-même y a pensé le premier après avoir lu vos ouvrages, ainsi que le roi son père.

— Avait-il pensé à écrire à quelque autre avant ou en même temps ?

— A personne.

— Je consens à répondre, mais *répondre* seulement, qu'il m'écrive d'abord ; vous savez qu'en Angleterre, la terre classique de l'étiquette, le plus haut placé met sa carte le premier chez l'autre.

— Le prince fera tout ce que vous voudrez et tout ce qu'il pourra pour acquérir un ami comme vous et former son âme sur la vôtre.

—

— D'où vient que l'idée n'est pas venue plutôt à ce jeune homme d'écrire à un des quarante Académiciens[1] ?

—

Le soir :

J'ai lu toute la soirée à ma mère l'histoire de Port-Royal de Sainte-Beuve. Elle l'a écoutée avec un plaisir extrême et un esprit plus remis et plus net que jamais depuis quatre ans.

—

Une famille troublée par le danger subit d'un malade n'a pas le temps de sentir d'abord sa douleur tout entière, parce qu'elle court et s'agite comme l'équipage d'un navire en danger, mais c'est après la mort qu'un étonnement profond la saisit et une indicible stupeur de voir l'absence de la vie et du mouvement.

VENDREDI 22 DÉCEMBRE. — Après avoir prié sur le cercueil de ma pauvre mère.

Mon Dieu ! mon Dieu ! avez-vous daigné connaître mon cœur et ma vie ? mon Dieu ! m'avez-vous éprouvé à dessein ? aviez-vous réservé la fin de ma pauvre et noble mère comme un spectacle pour me rendre à vous plus entièrement ? Avez-vous donc permis que la mort attendît mon retour ? Son âme, sa belle âme, avait-elle encore assez de force pour s'arrêter et m'attendre ?

MARDI SOIR... — Aurai-je la force de l'écrire, encore cela, ô mon Dieu ! afin

[1] Alfred de Vigny n'entra à l'Académie française qu'en 1845.

que si j'ai le malheur de vivre et de vieillir, la faiblesse humaine ne me fasse jamais oublier cette nuit fatale et sombre, mais où quelques signes consolants et divins me sont apparus ?

Mon Dieu ! je me jette à genoux, à présent, je parle à vos pieds, je m'abreuve de ma douleur, je m'y plonge tout entier, je veux me remplir d'elle uniquement et repasser dans mon âme tous les instants de cette perte de ma mère.

Paisible tout le jour et gaie, elle a embrassé, en jouant avec eux, *Henry*, fils de mon beau-père, et m'a dit qu'il ressemblait à une petite fille ; elle parlait avec gaieté de Noël, *Christ-Mas*, et du jour de l'an, disant qu'elle me voulait à dîner ce jour-là avec elle et que je ne devais accepter aucune invitation. A dîner, gaie et douce, elle m'embrasse, toute prête à se coucher. Moi, je sors pour lui chercher quelques petits cadeaux pour le jour de l'an. Je rentre à minuit, elle m'entend passer et m'appelle. J'y vais, elle se plaint d'avoir trop chaud, puis trop froid. Je souffre partout, disait-elle, mais pas plus dans une partie du corps que dans l'autre. Je lui couvre les pieds de son édredon et je lui offre d'éveiller Cécilia, sa demoiselle de compagnie. — Non, je ne veux réveiller personne, me dit-elle ; je ne l'écoute pas, alarmé de la faiblesse de son pouls. Lydia se lève et court à elle avec sa chaleur ordinaire et son cœur de fille dévouée. Toutes deux la pressent de questions. — *Je ne sais pas ce que j'ai !* Une heure vient dans cette incertitude. Elle était fâchée sérieusement contre moi de mes questions et de mon importunité d'avoir éveillé tout le monde. Je monte faire lever encore deux personnes ; Julie et son mari allument le feu, préparent les bains de pieds. Elle disait encore n'avoir besoin de rien. On me priait de me coucher et de ne pas revenir. J'allais m'y rendre, quand de nouvelles plaintes de ma mère, petits gémissements sourds, qui lui étaient familiers pourtant, me décident à aller chercher moi-même le médecin. Un quart d'heure me suffit pour le faire lever, habiller, revenir avec moi et mon portier. Il monte et entend ma mère dire très-haut que ce n'est rien, que demain elle sera mieux.

— Voilà, me dit-il, une voix forte qui annonce une bonne santé. Il entre, il était environ deux heures. Il lui tâte le pouls et dit de préparer bains de pieds et sinapismes, écrit une ordonnance de *lock* avec lenteur, me soutient que son oppression vient d'une affection catarrhale, essaye de me tromper en me parlant dans une autre chambre. Hélas ! mon Dieu ! c'était l'agonie. Je cours à elle, je lui prends la main et lui baise le bras droit. Elle pensait au médecin qui l'importunait de questions et disait : Je ne veux pas le voir ! Un peu après, pendant que je retournais le chercher dans la salle à manger, elle se penche vers Cécilia et lui dit : Ah ! ma petite ! la tête me tourne, nous ne nous promènerons pas demain. Mon fils ! où est mon fils ?

J'accours, elle était assise sur son lit, je lui baise le front, je la tiens dans mon bras gauche, je serre sa main froide dans ma main droite en lui criant : Maman ! maman ! chère maman, un mot à ton Alfred, ton fils, qui t'aime, qui t'a toujours adorée !

Elle me serre la main et laisse tomber sa tête sur sa poitrine. La vie avait cessé. — Je ne cessais de l'appeler, l'éther que je tenais sous ses narines était

inutile. Tout était fini, je ne sais qui m'a soulevé, j'étais à genoux près de son lit.

Avez-vous reçu dans votre sein cette âme vertueuse, ô mon Dieu! soutenez-moi dans cet espoir, que ce ne soit pas un passager désir, qu'il devienne une foi fervente!

Depuis quatre ans j'avais reçu ses continuelles tendresses et des adieux intérieurement destinés à moi, mais qu'elle n'osait exprimer pour ne pas trop s'attendrir. Là sont mes consolations secrètes. Ses mots échappés nourrissent mon amour pour elle et apaisent un peu ma douleur, mais pourquoi ne plus entendre sa voix?

—

Le 9 de ce mois, un samedi, selon ma coutume, j'avais fait porter chez elle mon déjeuner; elle était riante et assise dans son fauteuil favori, les pieds sur son tabouret, me regardant avec son air bienheureux. Elle se mit à dire des vers en cherchant un vieil air et répéta quatre fois ces vers que j'écrivis, les larmes aux yeux.

Une humble chaumière isolée
Cachait l'innocence et la paix.
Là vivait, c'est en Angleterre,
Une mère dont le désir
Était de laisser sur la terre
Sa fille heureuse et puis mourir.

De qui est-ce donc ceci, maman? lui dis-je. — De Jean-Jacques, me dit-elle; *sa fille heureuse et puis mourir!* entends-tu! — Je me sauvai, sentant que je pleurais trop.

—

Mais, mon Dieu! n'est-ce pas un bienfait de votre main qu'après une tendresse si grande que la mienne, je n'aie pas eu la douleur de la voir périr il y a quatre ans et que j'aie joui de sa voix et de sa vue pendant si longtemps? que j'aie pu l'amener à s'apaiser dans les irritations violentes de sa maladie, à reconnaître qu'elle était heureuse et vénérée, adorée et divertie de ses ennuis par des soins et des caresses sans fin? à se plaire à la vue des tableaux et en écoutant la belle musique? Est-ce pour qu'elle s'éteignît ainsi plus doucement, que vous avez permis qu'elle allât ainsi s'affaissant par degrés jusqu'à la fin et qu'elle conservât toujours cette sublime sérénité, et ce repos pur et profond? — Je cherche inutilement des consolations dans cette assurance qu'elle devait finir manquant de la force de vivre, qu'elle n'a pas souffert et qu'elle a entendu mes paroles et y a répondu par son adieu. Donnez-moi, ô mon Dieu, la certitude qu'elle m'entend et qu'elle sait ma douleur; qu'elle est dans le repos bienheureux des anges et que par vous, à sa prière, je puis être pardonné de mes fautes.

—

D'où vient, hélas! qu'après cette profonde ardeur de mes prières, plus paisible que je ne l'étais, je reviens dans ma maison déserte avec plus de force pour contenir mes larmes; mais d'où vient aussi que mon cœur, toujours serré, me porte à la chercher sans cesse autour de moi, et que je me dis avec une terreur sans bornes : je ne l'ai plus! je ne l'ai plus! — Sommes-nous donc si faibles que nos plus saintes prières ne puissent nous rien ôter des tendresses du sang et des nœuds de famille? Quand vous les rompez pour toujours, pourquoi ne nous pas donner la force de croire qu'ils seront retrouvés et de le croire sans hésiter?...

—

Derniers moments! Agonie! Derniers moments, vous ne sortirez jamais de ma mémoire. Je veux plonger cette nuit dans mes plus cruels souvenirs. Si j'ai fait quelque faute, que ce soit mon expiation. J'y trouve un amer bonheur et je veux ainsi me flageller. — Je serai cruel, cruel à moi-même, mon Dieu! cruel et sans pitié; dût mon cœur se fendre et me faire mourir!

—

Il y a vingt ans, mon père mourut aussi; j'étais près de son lit; ses blessures, ses infirmités, l'âge aussi (de soixante-quatorze ans), après un faible rhume, le faisaient mourir. Il me tendit la main courageusement. Il avait sa raison entière et dit au médecin : N'est-ce pas le râle, monsieur? — Il ne se trompait pas. — Mon enfant, me dit-il, j'avais dix-sept ans, je ne veux point faire de phrases, mais je sens que je vais mourir, c'est une vieille machine qui se détraque. Rends ta mère heureuse, et garde toujours ceci.

C'était le portrait de ma mère fait par elle-même, je l'ai encore, placé sur sa tabatière. J'ai obéi et je l'ai rendue heureuse. Cela est écrit dans ma conscience et je l'écris devant tous et devant Dieu. Lorsqu'elle grondait, c'était la maladie qui parlait par sa bouche, je m'en allais de peur de répondre.

Mon père, couvert de blessures, était courbé en marchant. L'horrible douleur de l'agonie le redressa violemment, il mourut droit, sans se plaindre, héroïquement.

J'étais trop jeune pour supporter cette vue; je m'évanouis. A présent j'ai plus vécu, j'ai vu mourir. J'ai pu soutenir ma mère; mais ma douleur est plus profonde et plus grave, son acier me pénètre bien plus avant.

—

M. de Saint-Chamans, chevalier de Malte, vieil ami de ma famille et de ma mère, est venu me voir et j'ai longtemps parlé avec lui hier, tout le soir.

Une sorte de fierté me donne des forces et me fait relever la tête. Dans ces quatre années d'épreuves qui viennent de se passer, ma vie était entravée de difficultés sans nombre et tout se réunissait contre moi pour me faire résoudre à me séparer de ma mère. Il me fut souvent conseillé de l'envoyer dans une maison de santé; je refusai, je la logeai chez moi. Ce qu'il m'a fallu de combinaisons

pour concilier tout autour d'elle, pour consoler les femmes qui la servaient et que sa maladie lui faisait maltraiter, pour empêcher que les dépenses qu'elle causait ne fussent senties et ne vinssent nuire au bien-être de la famille, était d'une telle difficulté, exigeait tant d'efforts de patience, que je me suis vu plusieurs fois sur le point d'y succomber. Quatre fois j'en ai été malade et la fièvre m'a pris après trop d'efforts pour retenir les émotions douloureuses que cette vie me causait.

J'aurais mieux aimé me faire soldat que d'emprunter le moindre argent à mes plus proches parents; et presque tout ce que m'ont donné mes travaux : *Chatterton*, *Servitude et grandeur*, mes œuvres complètes, a servi à payer les dettes que des dépenses, toujours au delà de mon revenu réuni au sien, m'avaient fait contracter.

Le travail est beau et noble. Il donne une fierté et une confiance en soi que ne peut donner la richesse héréditaire. Bénis soient donc les malheurs d'autrefois, qui ôtèrent à mon père et à mon grand-père leurs grands châteaux de la Beauce, puisqu'ils m'ont fait connaître cette joie du salaire d'ouvrier qu'on apporte à sa mère, en secret et sans qu'elle le cache.

—

27 DÉCEMBRE. — La douleur n'est pas *une*. Elle se compose d'un grand nombre d'idées qui nous assiégent et qui nous sont apportées par le sentiment ou par la mémoire.

Il faut les séparer, marcher droit à chacune d'elles, la prendre corps à corps, la presser jusqu'à ce qu'elle soit bien familière, l'étouffer ainsi ou du moins l'engourdir et la rendre *inoffensive comme un serpent familier*.

Les souvenirs aujourd'hui m'attaquent et me serrent le cœur. Tout les fait naître : et le bruit de la pendule noire de ma mère me rappelle le temps où elle fut achetée. Mon père l'aimait beaucoup. Il la choisit lui-même chez Tarault et l'envoya rue du Marché-d'Aguesseau où nous demeurions. Elle marqua les heures de mon éducation. Sur des quantièmes, ma bonne mère, bien belle alors, m'apprit les mois de la République et ceux du calendrier actuel. Les premiers me furent plus faciles et j'aimais les beaux noms de fructidor, thermidor et messidor.

Devant cette pendule s'asseyait mon père, ses pieds sur les chenets, un livre sur ses genoux, moi à ses pieds, assis sur un tabouret. Il racontait jusque bien avant dans la nuit des histoires de famille, de chasse et de guerre. C'était pour moi une si grande fête de l'entendre qu'il m'arriva, plus tard, habillé pour le bal, de laisser là les danses et de m'asseoir encore près de lui pour l'écouter. Les chasses au loup de mon grand-père et de mes oncles, les meutes nombreuses qu'ils faisaient partir du Tronchet et de Gravelle pour dépeupler la Beauce de ses loups; la guerre de sept ans; Paris, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, le baron d'Holbach, M. de Malesherbes et ses distractions, tout était présent à son esprit et l'est encore au mien.

—

29 DÉCEMBRE. — Son visage était angélique dans la mort; j'ai pleuré à genoux devant elle, j'ai pleuré amèrement, et cependant je sentais que son âme sans péché était délivrée et revêtue d'une splendeur virginale, planait au-dessus de moi et de son beau visage dont les yeux étaient doucement entr'ouverts comme dans le sommeil des bienheureux. Pourquoi donc ai-je tant pleuré? Ah! c'est qu'elle ne m'entendait plus et qu'il me fallait garder dans mon cœur tout ce que je lui aurais dit.

—

31 DÉCEMBRE. — L'année dernière à pareille heure j'attendais avec ma mère l'heure de minuit où l'aiguille noire de sa pendule sauta du trente au premier; alors je l'embrassai en lui disant : bonne année! J'étais à genoux à ses pieds et je pensais bien qu'elle aurait la force de vivre toute cette année. Mon Dieu! vous n'avez pas permis qu'elle me restât jusqu'au dernier jour et vous l'avez enlevée dans mes bras! Mon Dieu! si les épreuves sont une épuration à vos yeux, recevez-la et qu'elle prie à son tour pour son fils, son pauvre fils qu'elle a nommé en mourant!

Dans un prochain numéro je rouvrirai ce Journal que j'ai bien appelé je crois : le *Journal d'un Poëte*. En publiant ces notes frustes et partant si éloquentes, il me semble que j'arrache à la tombe quelque chose du génie, une part de l'âme d'Alfred de Vigny.

LOUIS RATISBONNE.

MARDOCHE

L'IDYLLE

« Vous dire ses parents, cela serait trop long. »
MUSSET.

I

En septembre 1859, vers le soir, un jeune homme descendit à l'hôtel de la *Maison rouge*, sur la place Kléber, à Strasbourg.

Au collége, ses camarades l'avaient surnommé Mardoche, à cause de son amour pour certain héros d'Alfred de Musset dont il savait par cœur l'odyssée.

Arrivé dans la petite chambre qui lui fut assignée au troisième étage, le voyageur s'assit près de la fenêtre. Elle donnait sur une petite cour déserte. Le jour tombait, et les grands murs en face ressemblaient à ceux d'une prison. Mardoche se prit à songer, et toute son existence défila dans son souvenir.

Sa mère était morte de lui avoir donné le jour; interdit comme prodigue, son père n'avait jamais existé pour lui. On mit l'enfant au collége, d'où il ne sortait qu'une fois par semaine pour aller dîner chez un oncle, député de Louis-Philippe, et s'y ennuyer beaucoup.

Mardoche devint bachelier, et remporta au concours un prix de discours français. Son oncle, qui le destinait à la magistrature, lui fit commencer son droit. Mardoche, qui se destinait à autre chose, ne protesta pas; mais quand il eut atteint sa majorité, il réclama l'héri-

tage maternel et déclara qu'il entendait suivre la carrière des lettres. Son oncle lui représenta que la carrière des lettres était un mythe et lui parla de l'hôpital. Mardoche avait étudié dans le code le chapitre de la tutelle. Il ne démordit point de son idée, et fut mis en possession de son patrimoine en même temps que de la malédiction de son oncle.

Trois mois après, il faisait paraître : *Les Illusions*, — ce qui signifiait qu'il n'en avait plus et qu'il désirait le faire connaître.

L'ouvrage fut loué, pour ses défauts plus que pour ses mérites. Un célèbre poëte auquel il l'avait dédié lui écrivit que la France venait de retrouver son printemps. Mardoche eût désiré publier sa lettre dans les journaux, mais la réclame, à cette époque, n'avait pas encore dit son dernier mot. Il dut se contenter d'être fêté dans un dîner qu'il offrit à ses amis.

Mardoche eût pu prendre rang, s'il avait en soi cultivé l'écrivain en cultivant l'homme. Mais il était de ceux qui tuent le fruit en arrachant la fleur.

On l'avait assez tenu sur de classiques bouquins, il prenait ses vacances pour la vie, emportant du lycée son fruit le plus ordinaire : le dégoût de ce qu'il n'y avait point appris.

Né la main ouverte, ami du plaisir et bon camarade, le bachelier frais éclos devint le Mécène-Amphitryon d'un petit monde qui lui sembla très-grand, parce qu'il en fut l'oracle. Nous nous figurons volontiers que le monde finit où cessent nos flatteurs. Le temps était passé des excentricités romantiques, celui de la fantaisie ne l'était pas. La Bohême campait en marge de la société. Mardoche n'eut aucune peine à se persuader que toute existence réglée est l'ennemie de l'inspiration, et c'est de plain-pied qu'il entra dans le pays de la fausse liberté. Il y respira la torpeur. Combien se sont endormis rêvant de gloire sous de chimériques ombrages, au murmure de leurs vingt ans, qui se sont réveillés incapables de lutter pour l'existence, énervés et séniles sans avoir traversé la virilité : de grands enfants décrépits !

L'on a tenté de tracer un idéal tableau de ces régions maintenant abandonnées, et d'en faire par excellence la patrie du poëte ; mais le poëte n'est pas un être à part que la destinée prenne soin de bercer sur ses genoux.

Mardoche écrivit comme il pensait, il vécut de même — au hasard. Après neuf années d'une existence débridée, il reconnut enfin le Sahara moral où il s'était égaré, l'œil fixé sur des mirages. Sans mentir, il aurait pu écrire alors un livre sur les Illusions perdues.

Depuis son premier ouvrage, il n'avait cessé d'ébaucher dans sa tête nombre de productions qui devaient lui assurer la postérité; son esprit enflé de projets gigantesques n'avait enfanté que des souris. Il s'était dépensé en paroles, remplaçant par des théories sur l'art les œuvres qu'il aurait pu faire. Ainsi qu'une précieuse essence s'échappe d'un flacon toujours ouvert, son inspiration s'était volatilisée en discours.

Le recueillement n'est pas moins nécessaire aux pensées de l'écrivain que le sol à la semence.

Mardoche n'eut de recueillement que lorsqu'il resta, seul et découragé, auprès de sa double ruine.

Il trouva que les hommes étaient stupides et la société mal faite. Ses satellites s'étaient évanouis dans sa propre éclipse. Plus de prôneurs! le froid les aisit, il douta de sa vocation. Lorsque, poussé par la nécessité de gagner au moins la rançon du jour, il prenait la plume, et que dans un élan passager il se heurtait à son impuissance, une rage désespérée s'emparait de lui. Il comparait ce qu'il était à ce qu'il aurait pu être. Sa fécondité avait disparu, son esprit fourbu bronchait dans les redites. C'est qu'il n'y a d'espace que dans le vrai. Mardoche s'était emprisonné dans l'excentricité. Le paradoxe le suivait comme son ombre.

Pour comble de malheur, l'habitude de la paresse avait porté jusqu'aux limites extrêmes son apathie naturelle. Il était devenu un paralytique de la volonté, et l'aversion qu'il ressentait pour le travail ne peut se comparer qu'à celle qu'éprouve pour l'eau le chien enragé. Quelque influence amie eût-elle pu lui rendre du courage? peut-être. Cependant, redressée d'un côté, sa nature sablonneuse eût menacé de s'écrouler de l'autre.

Un terrible dialogue s'était donc établi entre lui et la destinée.

Il faut être oiseau pour demeurer sans la casser sur la branche de la fantaisie. Une nouvelle génération s'élevait, dure aux rêveurs. Les compagnons de Mardoche l'avaient compris; presque tous avaient fait œuvre bourgeoise, et sans bruit s'étaient classés: plusieurs avaient laissé tomber leur génie sous le rasoir et les ciseaux. Le mariage, la province, la photographie en avaient recueilli bon nombre.

A quoi bon vivre? Cette question s'enfonça dans la tête de Mardoche comme un crampon. Il la lisait même dans le rayon du soleil et dans le sourire de l'enfant. Il l'entendait siffler dans le vent d'est ou de nord; il la retrouvait auprès de sa cheminée sans feu, écrite sur sa vitre cassée. Pourquoi jusqu'au cimetière tourner, comme un cheval borgne,

la meule de quelque labeur détesté? La fin sera toujours la même : un trou et du fumier! Mieux vaut la mort qui nous épargne une existence misérable, que celle qui la couronne de son ironie.

Mardoche raisonnait bien pour la première fois de sa vie.

Il voulut néanmoins s'en rapporter encore une fois au hasard, et partit pour Bade avec une somme de 200 fr. qu'il avait rassemblée en vendant les dernières épaves de son naufrage. Il la perdit et regagna Strasbourg.

Son dessein était d'en finir quand sonnerait minuit.

II

Il n'était que neuf heures.

Après avoir médité quelque temps dans l'obscurité, Mardoche descendit, traversa la place Kléber et prit la grande rue qui mène au Breuil.

C'était dimanche. Le gaz flamboyait, les trottoirs étaient couverts de monde. Mardoche se laissa entraîner au courant de la foule. Il passa près du théâtre, franchit le rempart et se mit à suivre une allée de marronniers. Des lumières qui brillaient à quelque distance à travers la verdure et les bruits d'un orchestre le conduisirent sur le seuil illuminé d'un jardin dans lequel il entra comme il était venu, en automate. Autour des tables, sous les charmilles, hommes, femmes, enfants, ceux-ci dans l'ombre, ceux-là dans le resplendissant éclat des girandoles, goûtaient pêle-mêle les dernières heures du jour des loisirs. Artisans et bourgeois se coudoyaient; il ne manquait que la grosse joie de ceux qui ont la grosse besogne. Jour de bâillement exceptionnel pour les enfants de l'éternel congé, le dimanche est savoureux pour ceux qui travaillent. Depuis le marmot sur les genoux de sa maman, jusqu'au pédagogue encravaté qui oublie de froncer les sourcils, personne là qui eût l'air de s'ennuyer, et si le créateur ne les avait devancés, ces braves gens eussent certainement inventé le dimanche.

Mardoche s'assit à l'écart, se fit servir une bouteille de bière, et laissa ses regards errer autour de lui. Ces rumeurs festoyantes lui semblaient insensées. Il lui parut que tout ce monde, et ce jardin, et l'univers entier n'étaient rien de réel. Quelque chose comme une vitre de cristal s'interposait entre lui et son entourage. Son cœur continuait de battre dans sa poitrine, mais à la façon d'une horloge

qui marche uniquement parce qu'elle est montée. Il n'eût pas été surpris d'entendre tout à coup cette foule endimanchée éclater en sanglots, ou de la voir comme une assemblée de fantômes se dissiper dans le vide.

Mardoche ne croyait pas qu'en se tuant il allait commettre une lâcheté. Si peu de gens ont le courage d'être lâches de cette façon! Il savait par cœur la fameuse épître de Rousseau ; mais à quoi sert la phrase alors qu'on va mourir? Ni Caton ni Werther ne lui servaient de modèles; il n'y avait dans sa résolution pas plus de rhétorique stoïcienne que de rhétorique sentimentale. Son cas était plus simple, et toute sa théorie de l'existence, à cette heure, se résumait dans l'adage connu : le jeu n'en vaut pas la chandelle.

A qui d'ailleurs faisait-il tort? Qui le regretterait? Il n'avait pas de chien.

La façon dont les hommes se tuent n'est pas chose arbitraire. Ne pourrait-on voir, par exemple, dans ce fait qu'un mortel se pend le désir de s'élever au-dessus de ses semblables?

Mardoche comptait prendre assez de morphine pour ne plus se réveiller : dormir est doux.

Le temps avait marché, le jardin était désert; les garçons rangeaient les tables. On prévint Mardoche qu'on allait fermer. Il paya et se dirigea vers la sortie. Au moment où il la franchissait, une main se posa sur son épaule. Il crut qu'on l'arrêtait.

— Eh bien! tu ne me reconnais pas? fit un personnage qui se campa devant lui en pleine lumière.

Mardoche, bouche béante, le regarda.

— Je suis Socrate, Socrate qui corrigeait tes thèmes et te faisait de la morale.

Mardoche écarquillait les yeux comme un homme qu'on a subitement réveillé.

— C'est vrai, dit-il enfin, tu es Socrate. Bonjour, Socrate.

— Qui diable t'amène à Strasbourg. Tu as voulu sans doute saluer Guttenberg, ton patron?

— Je reviens de Bade.

— Sais-tu qu'il y a dix ans que nous ne nous sommes vus! tu as maigri. Te voilà lancé dans la littérature, j'ai lu tes *Illusions*.

— Bah! est-ce que j'ai publié quelque chose?

— Aurais-tu renoncé aux lettres?

— Elles ont renoncé à moi, je les en remercie.

— Toujours amateur de paradoxe.

Mardoche eut un mouvement nerveux.

— *For ever !* répliqua-t-il en riant d'un ton amer, mais j'ai sur lui cet avantage que je suis mortel. Le paradoxe tue, mais il ne meurt pas.

— Tu as du noir. As-tu perdu de l'argent à Bade?

— Comme tout le monde. Mais qu'importe! puisque l'argent ne donne pas le bonheur, — au dire des millionnaires.

— Votre fortune à vous autres, c'est votre nom.

— Le mont-de-piété voudrait-il du mien? Un nom! Je suis de ceux qui n'auront jamais que des surnoms. Né Horace Loiseau, on m'a appelé Mardoche, et Mardoche je mourrai. Tu as pris de l'embon point. Es-tu marié?

— Marié et médecin céans, pour te servir.

— Je comprends : tu es de ceux qui appellent coryza un rhume de cerveau. Et tu trouves des malades qui souhaitent de guérir?

— Le désir de tout être est de persévérer dans son être, a dit Spinoza.

— Je vois [que tu es toujours celui que nous avons coiffé du nom de Socrate. Socrate médecin! Au fait, pourquoi pas? Ne disait-il pas, ce prince des Camus, qu'il accouchait les esprits de la vérité? Toi, tu accouches les femmes, et ce n'est pas la même chose. Puisque tu as du succès, quel genre de pose as-tu adopté? Es-tu méditatif, jovial, olympien ou bourru? Le monde n'est pas content, si l'on ne se fait comédien pour lui complaire. Il s'imagine qu'on le méprise. La pose est l'hommage que les habiles rendent à son imbécillité.

Socrate s'arrêta, et regardant son interlocuteur avec un hochement de tête :

— Tu as souffert, mon pauvre Mardoche, dit-il; tes blessures parlent. J'ai reconnu ton visage, mais je ne reconnais pas ton cœur.

La voix de Socrate tremblait d'émotion. Il prit la main de Mardoche qui, à son tour, se sentit ému. Des larmes lui vinrent aux yeux. Heureusement il faisait nuit. Mardoche dégagea sa main de celle de Socrate.

— Je ne suis qu'un grand enfant, fit-il. Il y a des moments où je ressemble à une femme nerveuse. Il doit y avoir de l'orage dans l'air, et je n'ai rien de mieux à faire que d'aller me coucher. Bonsoir.

— Où demeures-tu?

— A la *Maison-Rouge*.

— Je vais t'accompagner.

Ils se remirent à cheminer.

— Resteras-tu quelques jours? demanda Socrate après une pause.

— Je pars demain.

— Mais tu n'as point d'affaires?

— De très-pressantes.

Nouveau silence. Minuit sonna à la cathédrale. Quand ils arrivèrent devant l'hôtel, Socrate saisit le bras de son ami, et d'un ton suppliant :

— Ne me fais pas le chagrin de partir demain, dit-il.

Mardoche, dans une visible anxiété, ne répondait pas.

— Te souviens-tu, reprit Socrate, qu'un certain dimanche je t'ai retenu sur l'eau quand le courant t'entraînait?

— Je ne t'en fais pas mon compliment.

— Je ne voulus pas alors de ta reconnaissance; aujourd'hui, je la réclame. Tu resteras?

— Je te le promets, dit Mardoche vaincu.

— A la bonne heure! et nous irons à la campagne. Je veux te faire voir un coin de terre où l'on est encore heureux à peu de frais.

III

Trois routes mènent de Strasbourg à Saverne, l'ancien *Tres Tabernæ* ou *Tabernæ Alsatiæ* des Romains. La première qui passe au sud, par Brumatt et Hochfelden, est une ancienne voie romaine; la seconde, plus directe, mais depuis longtemps abandonnée des voitures, à cause des irrégularités du sol, traverse Willgottheim et Stützheim; la troisième est la route impériale qui conduit à Paris. Ces trois routes sont coupées, en deçà de Saverne, par une quatrième qui vient de la Haute-Alsace et qui se dirige, à travers Bouxwiller et Lützelstein, vers la Lorraine.

La contrée circonscrite par ces diverses voies s'appelle le *Kochersberg*. Son nom lui vient d'un mot celte germanisé[1] qui signifie indifféremment tête, pointe, sommet, montagne ou colline. Le Kochersberg, composé d'une série de collines et de vallons, annonce les Vosges. Aucune rivière notable ne l'arrose, mais il est traversé par plusieurs ruisseaux qui se réunissent à l'est et forment la Souffel, dernier affluent de l'Ill.

[1] Koch et Colche, Kochel et Kockill, Koechel, Kogel et Kugel.

Le pays est riche; son sol argileux porte abondamment le froment et l'orge, la navette, le pavot, le tabac et le chanvre. Ce qui le distingue, c'est la race qu'il nourrit, race pleine de séve, proverbialement rude de langage et de mœurs. Cette rudesse lui a longtemps servi de rempart. Pressé aujourd'hui, envahi de tous côtés, le Kochersberg a peine à se défendre. La langue, le costume, les usages sont emportés pièce à pièce. Les anciens murmurent, ils blâment les jeunes, filles et garçons, trop disposés à adopter les coutumes, le parler et les modes du dehors, et qui de Saverne, et surtout de Strasbourg, rapportent au sein des vieilles traditions l'élément qui doit inévitablement les dissoudre. Si l'on considère que le Kochersberg n'est protégé contre l'invasion du siècle ni par des montagnes, ni par des fleuves ou des mers, et qu'il n'y a là que la volonté d'une poignée d'hommes disputant à l'avenir chaque pouce de leur passé, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans ce spectacle quelque chose de tragique : à leur façon, ces entêtés sont des héros.

Sur la lisière du Kochersberg, au pied des versants coupés par des ravins où passent des chemins vicinaux, se trouvent les villages d'Oberhausbergen, Mittelhausen, Unterhausbergen et Mundolsheim. Derrière le principal, Mittelhausen, dans une sorte de vallon, est situé Pfulgriesheim, à neuf kilomètres de Strasbourg. Il a quatre cents habitants, dont les sept huitièmes luthériens dans un pays qui compte deux tiers de catholiques. Le village se compose d'une quarantaine de grandes fermes, dont chacune reproduit à peu près le modèle propre à toute la contrée. La maison d'habitation et les écuries ont leurs pignons tournés du côté de la route; entre deux sont les portes cochères toujours fermées. Elles donnent accès sur une vaste cour où se trouvent la pompe, près de la maison, les tas de fumier et la fosse à purin. Derrière les écuries et les étables, les granges et le hangar, viennent le jardin potager et le verger. La salle principale où se prennent les repas et se tient la famille, occupe une bonne partie du rez-de-chaussée. Invariablement revêtue de boiseries peintes, cette pièce contient une alcôve avec des lits pyramidaux. Un grand fourneau de forme carrée qui se chauffe en dehors dans la cuisine, et qui en dit long sur les veillées et les rigueurs de l'hiver, une ou deux armoires, buffets ou bahuts, quelques chaises de bois, constituent le mobilier. Les croisées donnent les unes sur la route, les autres sur la cour. Une chambre semblable à la première, mais de moindre dimension, est généralement occupée par les parents du cultivateur, qui s'y retirent quand ils cèdent l'exploitation à l'un de

leurs enfants. Il faut signaler, à ce propos, une pratique qui fut d'usage au Kochersberg jusqu'à la révolution. Sitôt que le père de famille avait marié et doté ses aînés, il abandonnait la ferme au cadet de ses fils, se réservant seulement une rente annuelle en nature, un domicile dans la maison, et, le cas échéant, un douaire pour sa veuve. Cette féodalité de la charrue constituée par voie de minorat, au rebours de celle de l'épée, n'a pu tenir non plus devant les principes égalitaires. La propriété foncière s'est morcelée, et, comme ailleurs, les grandes exploitations ont diminué au profit des exploitations moyennes et petites.

Il y a une vingtaine d'années, l'on voyait encore à l'entrée de Pfulgriesheim un château qui datait du commencement du XVIII[e] siècle. Ses jardins sont aujourd'hui changés en vergers; une bonne partie des matériaux ont servi à construire le presbytère. La petite église, récrépie et blanchie soigneusement, s'élève sur une éminence au milieu du village, entourée de son modeste champ de repos. Tout auprès se trouve la maison d'école, et en face l'unique auberge du lieu, qui ne se distingue d'ailleurs des autres fermes que par une immense enseigne flottante, sur laquelle sont peints six fougueux chevaux noirs (sechs Rappen).

IV

C'est dans le voisinage du presbytère que s'était retiré en 1850, avec sa fille et ses livres, un professeur de grec qui avait mis ses épargnes à l'achat d'une ferme, la plus modeste du village. On eût parcouru le monde entier sans rencontrer un homme plus satisfait de son sort. En devenant paysan, maître Stephan n'avait pas quitté les constantes amours de sa vie : il cultivait ses champs sans cesser de cultiver ses auteurs. C'étaient des amis qu'il avait emportés, de ceux qui ne connaissent ni l'oubli ni la trahison. L'excellent homme avait le cœur d'un enfant et l'esprit d'un sage. A force de vivre avec les héros d'Homère, de Thucydide et de Plutarque, il s'était formé sur leur modèle, et sans qu'il s'en doutât avait sculpté son âme à l'antique. Il possédait d'ailleurs la figure de son âme, et sa noble tête semblait être sortie du ciseau de Praxitèle ou de Phidias. Svelte et de haute stature, il portait allégrement ses soixante-cinq ans. Son grand œil bleu clair rayonnait sous ses cheveux blancs comme l'azur d'un jour

d'hiver, son sourire était la bonté même : un monstre seul eût pu offenser ce vieillard. Les hommes le prenaient pour arbitre dans leurs différends, et, par élection spontanée, il était devenu le vrai juge de paix du canton.

Pendant quarante années, il avait fait sa classe au gymnase de Strasbourg sans pensums, presque sans réprimandes. Rien en lui ne rappelait, même de loin, ces pédagogues ossifiés dans leur routine dont chaque parole sue l'ennui. Quoiqu'il eût toujours professé les mêmes choses, elles ne s'étaient point fanées sur ses lèvres. Il goûtait les anciens comme au premier jour, et ceux-ci l'en avaient récompensé, car il leur devait d'avoir conservé dans ses pensées le parfum de la jeunesse. Qui ne cesse d'aimer le beau et le bien ne vieillit pas.

Ce favori des muses et des dieux n'avait éprouvé qu'un chagrin, lorsque sa femme était morte. Hélène ressemblait maintenant trait pour trait à sa mère dans son dix-huitième printemps. On juge si le vieillard chérissait cet enfant, le seul qui lui eût été accordé après de longues années d'espérance et presque de renoncement. Son âme se remplissait de joie à l'idée qu'elle serait un jour l'épouse de Louis Schaeffer, son meilleur élève et son disciple le plus cher. Ils n'étaient pas fiancés encore, mais la destinée qui les avait fait naître la main dans la main allait sans doute achever son propre ouvrage.

On menait simple vie à Pfulgriesheim. Les habitués de la maison étaient le maître d'école et le pasteur qui chaque soir venaient faire la partie de dominos. Deux ou trois fois par mois, on recevait des visites de Strasbourg : celle de Socrate avec sa femme et ses enfants; plus fréquemment encore celle de Louis Schaeffer, alors étudiant en théologie, qui mariait Platon et la Bible, et dont la suprême ambition était de devenir un jour pasteur à Pfulgriesheim et gendre de son vieux professeur.

V

Socrate et Louis Schaeffer n'ayant pu se rendre au Kochersberg le dimanche, avaient promis leur visite pour le lendemain.

Hélène, ce jour-là, fut encore plus matinale que d'habitude. Elle sortit de sa chambre à pas discrets pour ne pas réveiller son père et s'en alla, tête nue, sans souci de la fraîcheur du matin, cueillir les

dernières pêches à l'espalier. Elle prit aussi des roses dans son jardin. La veille, en prévision du lendemain, elle avait choisi des yeux les plus beaux fruits et les plus belles fleurs. Son frais butin dans son tablier, la jeune fille s'assit sur le banc devant la maison, en face du tilleul cinq fois séculaire. Le regain ramassé en tas, à demi séché, exhalait ses senteurs autour du village. Les prophètes de basse-cour avaient chanté, le jour était venu : c'était le tour de l'alouette. Ses trilles enivrées montaient dans l'espace. N'est-ce pas le sillon qui chante au père des moissons son hymne de reconnaissance ? Depuis la grenouille qui coasse au bord de l'étang, jusqu'au rossignol qui verse dans le silence des nuits ses tendres élégies, depuis l'insecte qui bourdonne autour des fleurs jusqu'au grillon qui chante sous l'herbe, toute chose de la campagne possède sa voix ; elle est une note vivante de la gamme champêtre.

La matinée promettait un beau jour. Les vapeurs qui montaient de la terre çà et là, trahissant le cours des ruisseaux, longeant les ravins ou le flanc des collines, semblaient des lambeaux épars du voile de la nuit déchiré par les premières flèches du soleil.

L'heure matinale, dit le peuple, a de l'or dans la bouche. On pourrait dire aussi qu'elle a le souffle virginal. Elle est vermeille, elle est chaste et pure comme tout ce qui commence. Le doux incarnat de l'aurore l'anime. Il n'y a d'aussi charmant qu'un visage de jeune fille qui pour la première fois se colore des feux naissants de l'amour.

Hélène ne songeait pas à admirer le tableau qu'elle avait sous les yeux. Unie par d'indivisibles liens à ces lieux où elle avait achevé de grandir, pour lui faire éprouver combien elle les aimait, il eût fallu l'en arracher.

Lorsqu'elle se leva, elle vit près d'elle son père qui depuis un moment la contemplait. Elle lui sauta au cou, voulut absolument qu'il mangeât la plus belle de ses pêches, et comme il s'en défendait, elle la lui mit dans la bouche de force, en riant. Puis elle rentra dans la maison, tandis que maître Stephan s'en allait faire son tour habituel dans les champs. En présence de cette rayonnante matinée il songeait à Homère :

« Quand au ciel le soleil monte sur son char enflammé
» Les étoiles s'évanouissent et la lune pâlit :
» Ainsi pâlit devant toi l'armée des poëtes,
» Lorsque tu fis resplendir la rayonnante lumière des muses célestes. »

VI

Les hôtes attendus s'étaient mis en route dès huit heures avec leur compagnon improvisé. Mardoche, qui n'avait pas souvent respiré l'air du matin en pleine campagne, sentait ses poumons se dilater et sa pensée échapper à l'oppression de la veille.

Il n'en faut pas davantage à certaines organisations nerveuses. Un rien fait pencher la balance de leur humeur et change le cours de leurs idées. Mardoche ne pouvait s'expliquer comment les siennes, après avoir obéi à l'attraction de la mort, quittaient ainsi la pente fatale et prenaient, sans cause appréciable, une direction nouvelle.

Le mouvement de la voiture au milieu d'une contrée inconnue, la lumière et l'air avaient leur part dans cette métamorphose. Mais le voisinage de Socrate et de l'étudiant y aidaient encore davantage. De prime abord, Mardoche s'était épris de Louis Schaeffer. A Paris il l'eût considéré comme un phénomène propre à égayer un vaudeville ou bien un feuilleton; dans ces circonstances, son apparition n'excitait en lui aucune épigramme. Il souriait, mais il était charmé. Subissait-il la fascination des contrastes? Dans toute la personne du jeune homme régnait la candeur. Il s'exprimait doucement, et l'on baissait involontairement la voix quand on lui parlait. Mardoche éprouvait, à l'écouter, le plaisir qu'on ressent à entendre le murmure d'une source, le son d'une cloche lointaine, ou le frémissement des blés. Cela lui détendait les nerfs.

Socrate, voyant cette transformation s'accomplir, augurait merveille d'une journée passée à la ferme Stephan.

Près de Mittelhausen, les voyageurs rencontrèrent des hommes et des femmes qui portaient le costume du Kochersberg : les hommes avec le vaste chapeau de feutre relevé en corne en arrière, la redingote noire et le gilet rouge, les bas blancs ou les guêtres blanches; les femmes avec la jupe rouge ou verte, selon qu'elles sont catholiques ou luthériennes, le corsage noir et la collerette blanche, le fichu dont les longs bouts flottent sur le dos, le bonnet brodé d'or et d'argent garni de rubans noués en papillon sur le front.

Colomb sur les rives d'Espagne était moins loin du Nouveau-Monde que Mardoche de cette contrée située aux antipodes de son esprit. Il croyait rêver, et quand la voiture s'arrêta devant la ferme notre poëte en villégiature ne se reconnaissait plus.

VII

Maître Stephan et sa fille se tenaient devant la cour, qui s'était ouverte toute grande, comme l'hospitalité de ses maîtres, pour recevoir les arrivants.

Socrate présenta Mardoche, et raconta par quelle heureuse chance il avait rencontré, après plus de dix ans de séparation, un ancien camarade. Les mains se tendirent aussitôt vers Mardoche. On le traita comme s'il était de la maison, avec cette aisance de manières qui est le meilleur témoignage de la sincérité des sentiments.

Avant le dîner, en compagnie du pasteur et du maître d'école naturellement conviés, l'on visita les prés, les granges et les étables. La récolte avait été bonne, les greniers étaient remplis. Maître Stephan reçut avec ravissement les félicitations. Hélène en eut sa part pour la basse-cour, les légumes, les fruits et les fleurs dont elle avait la direction et qui semblaient prospérer pour lui plaire.

A onze heures, la cloche sonna pour le dîner. Pendant que l'on se dirigeait vers la maison, le maître d'école se rapprocha de Mardoche : « Il y a maints siècles, monsieur, lui dit-il, qu'un corps d'ennemis envahit la contrée. On se battit bravement, et l'on convint d'un armistice qui finirait le lendemain à midi. Le chef des paysans, désespérant de vaincre avec sa petite troupe, chercha son salut dans la ruse. Il envoya secrètement des émissaires dans plusieurs villages environnants et fit sonner à onze heures le repas de midi. Quand le dernier coup eut retenti, il se précipita sur les ennemis qui ne s'attendaient pas encore à l'attaque, et les mit en fuite. C'est en souvenir de ce fait que le Kochersberg dîne à onze heures. »

On s'assit à la longue table de chêne. Maître Stephan occupa le haut bout, à sa droite on plaça Mardoche, auprès d'Hélène : c'était la place d'honneur. Mardoche voulut être aimable et s'aperçut qu'il n'avait plus d'esprit ; il voulut être gai, et n'y réussit pas. Sentait-il que son genre d'esprit n'était plus en situation, et qu'il parlait une langue d'un autre monde ; ou bien sa voisine était-elle cause qu'il ne pouvait plus penser? Le fait est qu'il osait à peine lui adresser la parole. Elle paraissait d'ailleurs aussi gênée que lui, et l'embarras de l'un s'augmentant de celui de l'autre, ils finirent par rester muets. Une fois, passant les plats, leurs mains se touchèrent : ce fut pour Mardoche comme un

contact électrique. Il tressaillit, Hélène rougit beaucoup, et but pour se donner une contenance.

— Tu ne manges pas, ma fille, lui dit son père, est-ce que la joie t'ôte l'appétit ? — Et maître Stephan souriait en regardant du côté de Louis Schaeffer, qui placé vis-à-vis d'Hélène ne mangeait guère non plus. Mais chez lui c'était coutume.

Le pasteur adressa à Mardoche quelques questions sur Paris ; il répondit tout de travers et laissa tomber sa fourchette. Hélène presque au même instant renversa la salière. Le maître d'école, qui avait entendu parler de M. Cousin, demanda à Mardoche s'il connaissait ce grand philosophe. Mardoche dit que non ; mais quand le père Stephan voulut savoir à son tour s'il voyait quelquefois Lamartine et Victor Hugo, il sentit les yeux d'Hélène s'attacher à ses lèvres et répondit affirmativement. On lui demanda des détails sur leur personne ; il les décrivit d'après leurs portraits. Cela fit l'admiration de tout le monde et le rehaussa.

Le repas terminé, on alla prendre le café sous les arbres du verger. Le soleil commençait à décliner, et l'ombre des pommiers s'allongeait sur le gazon. Deux heures s'écoulèrent comme par enchantement dans le repos et les familiers entretiens. Maître Stephan prit à partie malicieusement le disciple de Platon pour le crime de son maître qui, dans sa république, met les poëtes à la porte en les couvrant de fleurs. Louis Schaeffer, il le savait, aurait donné deux doigts de sa main pour racheter le philosophe de ce méfait. — Il est surprenant, observa Socrate, que celui qu'on a si justement appelé un peintre d'idées se soit montré si dur envers les poëtes. Il a voulu être plus Spartiate que Sparte. En dérobant à la lyre les cordes émues, parce qu'elles énervent la volonté, il préludait au fameux paradoxe de Rousseau, que les arts ne sont bons qu'à corrompre les peuples. Mais il n'y a de vulgaire que ce qui est superficiel ; dès qu'on creuse la nature et le cœur humain, on trouve la poésie. Tout l'homme appartient au poëte. L'idylle et l'élégie, la satire, l'épigramme, la comédie, le drame, l'ode, l'épopée, la tragédie ne sont que les accents éloquents de la vie. Exiler le poëte, fût-ce dans l'Olympe et parmi les dieux, c'est exclure l'humanité de son domaine, lui refuser de s'attendrir sur ses douleurs, de se réjouir de ses joies, de sourire à ses travers, de mépriser ses bassesses, d'exécrer ses crimes et de glorifier ses grandeurs. Nous sommes ici à deviser paisiblement au milieu des champs. Les champs ont leur poésie que le paysan ne connaît pas : il faut un Virgile qui la révèle en des tableaux charmants.

Louis Schaeffer fit plusieurs citations à l'appui, et le vieux pasteur jugea devoir rééditer pour le parisien sa thèse sur la vie agreste, qui vous retient dans le voisinage de Dieu, tandis que les villes vous en éloignent et forment des incrédules. Maître Stephan ajouta en manière de conclusion ces paroles de Xénophon :

« L'agriculture est la profession la plus facile à apprendre et la plus agréable à exercer ; elle embellit et fortifie le corps ; elle donne aux âmes le loisir de penser aux amis et à la chose publique ; elle enseigne le courage, la justice et l'hospitalité. »

Mardoche pendant cette dissertation contemplait Hélène, qui demeurait toute songeuse : il pensait à la Psyché de Prud'hon. « O blonde enfant, murmurait-il, tu fais pâlir Vénus ! »

VIII

Vers trois heures on fit une promenade au château de Mittelhausen. Mardoche cueillit au bord du chemin quelques colchiques des prairies, qui annoncent la proximité de l'automne. — N'oubliez pas le voyageur, dit-il, en les donnant à Hélène. — Le trajet ne fut pas long jusqu'à la ruine, devenue la propriété d'un riche cultivateur, et dont quatre petites tours subsistent flanquant les murailles délabrées. Sur l'une des portes on voit encore des deux côtés les traces laissées par les poutres du pont-levis ; un criminel qui en avait touché les chaînes gagnait trois jours d'asile dans le château. Les fossés aujourd'hui sont comblés ; de superbes tilleuls, des châtaigniers et des arbres fruitiers ornent la cour et le potager.

La petite société s'établit au milieu des décombres, et le maître d'école, charmé de l'occasion, fit le récit suivant :

« Pendant la guerre de sept ans, le terrible baron de Trenck s'abattit dans le château de Mittelhausen, qui appartenait alors aux sieurs de Weitersheim. Informé que l'ennemi approchait, il donna l'ordre du départ. Au milieu d'une nuit noire comme un four, les chevaux furent sellés en hâte, et munis de leurs lourds porte-manteaux qui regorgeaient de butin. Un valet profita du désarroi et desserra les courrois qui fixaient derrière la selle la valise de Trenck. On part au galop, le porte-manteau tombe ; il est ramassé par le valet qui l'enfouit au bord d'un marais.

» Mais Trenck ne tarde pas à s'apercevoir de la perte qu'il a faite.

Bride abattue, il rentre dans le château avec quelques-uns de ses hommes. Maison, cour, écuries, tout est fouillé. On ne découvre pas l'objet, et les soupçons du baron étant tombés sur un malheureux valet qui avait sellé son cheval, il ordonne qu'on le pende incontinent au grand marronnier.

» Quand la tranquillité fut revenue dans le pays et la sécurité rentrée dans les cœurs, le coupable quitta le service du seigneur de Weitersheim et fit en peu d'années l'acquisition de plusieurs parcelles de terre dans la commune, sans qu'on pût comprendre d'où il tenait son argent. Plus tard il se maria, et son aisance ne fit qu'augmenter. Toutefois, ses enfants tournèrent mal et lui causèrent de grands soucis. Ils dissipèrent leurs biens et moururent pauvres et méprisés.

» A son lit de mort, le valet, pour apaiser sa conscience, s'accusa et confessa son crime. »

— Et c'est ainsi, observa le pasteur, que les coupables qui échappent aux hommes n'échappent jamais à Dieu.

Maître Stephan, tandis qu'on reprenait le chemin de Pfulgriesheim, fit voir à Mardoche, en face du château, un ancien domaine que se disputent des troncs de catalpas, de platanes et d'arbres nains : — Ce fut là, lui dit-il, que résida le célèbre historien et jurisconsulte Christian Wilhem Koch de Bouxwiller, professeur et recteur honoraire de l'académie de Strasbourg, correspondant de l'Institut, membre du Corps législatif et du tribunat, dont sans doute vous avez vu le tombeau à Strasbourg dans l'église Saint-Thomas. Dans cette maison, il passait ses vacances, et recevait la visite de ses élèves, parmi lesquels se trouvaient de jeunes seigneurs français, allemands, anglais et russes, qui se plaisaient au commerce affectueux de leur maître vénéré. Non loin d'ici, du haut d'une colline, l'on voit toute la plaine jusqu'à Strasbourg, et le superbe amphithéâtre des Vosges. Le professeur Koch dirigeait souvent ses pas de ce côté; il pouvait apercevoir Bouxwiller, sa patrie, et saluer son enfance...

Mardoche n'entendait rien de ce que lui racontait son hôte, il regardait Hélène et Louis Schaeffer qui marchaient en tête du groupe et causaient. Un monologue haletant comme la tempête s'éleva en lui. Elle sourit à ses discours! Ne s'est-il pas penché à son oreille? Non! elle ne peut aimer ce niais!

Mardoche hâta le pas, il allait faire quelque sottise. Socrate, qui causait avec le pasteur, mais qui depuis le dîner n'avait guère perdu de vue son ami, fut effrayé de l'expression que prit tout à coup son visage. Il le rejoignit, et passant son bras sous le sien :

— Ah çà! lui dit-il, tu vas rétourner à Paris sans savoir qu'on croit encore ici aux fées et aux coboldes, et qu'on sacrifie des poules noires dans la chapelle de Thürtigheim pour guérir les enfants malades.

Mardoche entraîna Socrate.

— Sont-ils fiancés? demanda-t-il d'une voix brève comme la fièvre.

— Qui donc? fit Socrate.

— Hélène et lui.

— Qui lui?

— Louis Schaeffer.

— Pourquoi me demandes-tu cela?

— Parce que je veux le savoir; parce que je l'aime comme un fou!

— Comme un fou! tu as raison. Ce n'est que dans des imaginations de poëte que tombent de si foudroyantes amours. Après-demain nous en reparlerons.

— Je mourrai, te dis-je, si je ne l'obtiens pas. Elle m'appartiendra, de par Dieu — ou sinon, de par le diable. Je l'adore, j'en suis ivre, je la veux.

— Tu divagues.

— De quoi parlez-vous donc avec tant de feu, fit de sa voix mélodieuse Louis Schaeffer qui s'approchait, sur une injonction d'Hélène vaguement inquiète.

— Nous causions, dit Socrate, des paysans révoltés d'Ittel-Jörg, qui furent massacrés à Saverne, en 1525, au nombre de vingt mille, par les troupes d'Antoine de Lorraine.

IX

Le crépuscule envahissait la campagne. Devant la ferme, la voiture attendait. Socrate y poussa Mardoche et s'y assit auprès de lui. Louis Schaeffer se mit à côté du cocher. On se serra la main, on se dit cordialement au revoir. Quand le cocher fouetta son cheval, Mardoche fixa ses yeux sur les yeux d'Hélène pour voir si son dernier regard ne serait pas pour Louis Schaeffer. Il fut pour lui, et ce regard lui mit le paradis dans l'âme.

Au détour de la route, il vit encore dans la brume du soir le pasteur, le maître d'école, maître Stephan et sa fille. Hélène se tenait immobile, et Mardoche ne pouvait plus distinguer ses traits. Il sentit cependant qu'elle le regardait encore.

Le village et son clocher disparurent.

Pendant le retour Mardoche ne prononça pas une parole. Après s'être enivré de la présence d'Hélène, il s'enivrait de son souvenir. Socrate se tourna du côté de Louis Schaeffer. Louis Schaeffer regardait les étoiles s'allumer dans le ciel, et soupirait.

Rentré dans sa chambre d'auberge, Mardoche ne dormit guère.

Dès qu'il fit jour, il s'habilla, gagna la porte de Saverne et se mit à suivre la route qu'il avait parcourue la veille. Où allait-il? que voulait-il? Une invisible amorce l'attirait vers la personne aimée. Mardoche ne prit garde à la fatigue : il refit d'un pas accéléré le chemin jusqu'à Mittelhausen. Là, il chercha des yeux quelque sentier qui le conduisît près de la ferme de maître Stephan, dans un endroit caché, derrière une haie d'où il pût apercevoir Hélène. Un paysan qui se dirigeait de son côté le fit se réfugier comme un voleur dans les ruines du vieux château. Il reconnut l'éminence gazonnée où l'on s'était reposé la veille. L'herbe était foulée. Il revit en pensée l'endroit où *elle* s'était assise, celui où *elle* avait appuyé ses petits pieds. Il s'agenouilla, et baisa l'herbe courbée qui gardait, moins que son cœur, l'empreinte de ces rapides instants.

Mardoche suivit ensuite, à la sortie du château, sur la poussière du chemin, les traces à demi effacées des pas de sa bien-aimée, les relevant comme des reliques. Mais il n'était pas tranquille. Déjà se montrait le clocher du village. Il crut reconnaître le maître d'école. Cela le décida à reprendre le chemin de la ville.

Il se rendit chez Socrate. C'était l'heure des consultations. Mardoche s'assit dans l'antichambre où se trouvait seule, blottie dans un coin, une pauvre femme qui tenait un enfant sur ses genoux. L'enfant était pâle, il avait le visage marbré de bleu et ses pauvres pieds nus dépassaient le châle de laine noir dont sa mère s'était dépouillée pour l'envelopper. L'enfant geignait et toussait, la mère n'osait regarder autour d'elle; dans son attitude était empreinte l'humble soumission de ceux que la douleur a matés pour toujours.

Mardoche fut navré à la vue de cette jeune femme qui avait dû être belle. Cependant il reprit bientôt son rêve, se mit à faire des projets et à construire l'avenir sur le pilotis des hypothèses. Emmènerait-il Hélène à Paris? Le père Stephan n'y consentirait pas. On pourrait rester à Strasbourg, il obtiendrait une place à la bibliothèque : mieux que cela, il fonderait un journal de grand format, à l'instar de la capitale, et qui dès son apparition prendrait le premier rang. Mardoche

songeait au nom qu'il donnerait à cette feuille admirable, lorsque Socrate parut.

L'entretien ne fut pas long. Mardoche dit qu'il avait passé la nuit à réfléchir, et qu'il était résolu.

— A quoi? fit Socrate.

— A demander en mariage Hélène Stephan.

Socrate se contenta d'inviter Mardoche à dîner pour le soir.

— Je suis garçon pour toute la semaine, dit-il : ma femme est en visite à Metz chez ses parents; nous examinerons ton cas à loisir, *inter pocula*.

— C'est tout examiné, s'écria Mardoche en prenant la porte; Hélène sera ma femme, ou je me brûlerai la cervelle.

— Hélas! ajouta Socrate, il est des gens qui pour se la brûler n'ont besoin que de vivre.

Il dit cela sur le ton de la demi-plaisanterie, au fond rien ne lui paraissait moins plaisant que la conjoncture présente. Il maudissait l'inspiration qui lui avait fait conduire Mardoche à Pfulgriesheim. Comment n'avait-il pas prévu que cette tête de paille y prendrait feu!

Une fois dans la rue, Mardoche se mit à marcher devant lui et se retrouva sur la promenade du Breuil, où il avait passé l'avant-veille au soir. Il entra au café Adam et se fit servir à déjeuner. Malgré sa course effrénée du matin, il ne mangea guère. Il était de nouveau en proie à une seule idée. L'amour avait pris la place de la mort. Mais l'abîme fermé pouvait se rouvrir, et c'est sur une couche d'espoir bien mince qu'il s'était remis à marcher.

Mesurant la distance qui le séparait d'Hélène, il se disait qu'il n'en est pas de plus grande entre le ciel et la terre, et se comparait au voyageur perdu dans les sables qui tend les bras à l'étoile du matin. L'étoile brille et sourit au voyageur, elle ne descend pas vers lui.

Mardoche rentra à son hôtel, en sortit de nouveau, erra, rentra pour sortir encore. Vers cinq heures, comme il se trouvait devant la cathédrale, une idée sillonna son esprit : du haut de la plate-forme on doit apercevoir Pfulgriesheim!

Il monta l'escalier tournant comme s'il allait à l'assaut, arriva haletant : quel espace tout à coup déployé devant lui! Entre la Forêt-Noire, le Rhin, les Vosges, s'étendait à perte de vue l'immense plaine que Louis XV, quand il la vit pour la première fois au retour de Saverne, appelait le jardin d'Alsace. Le soleil couchant empourprait le ciel. Mardoche eut d'abord comme un éblouissement. Il regardait aux quatre coins de l'horizon et ne pouvait s'orienter. Où était le

Kochersberg? où Mittelhausen et Pfulgriesheim? Un monsieur grave, qui se trouvait là en compagnie de deux dames, fit remarquer à celles-ci les noms de Lavater, de Lentz et de Gœthe gravés sur le mur de la plate-forme, et puis il se mit à leur expliquer le panorama. Mardoche n'osa demander à ce personnage de lui indiquer ce qu'il cherchait; il eût craint d'être deviné. Tous les amoureux se figurent qu'ils sont de verre. Cependant il s'y fût enfin décidé s'il n'avait entendu le grave monsieur dire d'un ton grave, en indiquant d'un geste grave la région qu'il voulait désigner : — Voici, mesdames, ce fameux Kochersberg que la gangrène du siècle n'a pas encore atteint, et qui conserve purs son esprit et ses mœurs.

Mardoche au bout d'un instant ne douta plus qu'il distinguait le clocher, et sinon la ferme de maître Stephan, du moins l'endroit où elle devait se trouver. Dans tous les cas il vit Hélène dans le miroir de son amour. Il envoya à travers l'espace des baisers à cette vision céleste. Le monsieur grave et ses deux compagnes remarquèrent les étranges façons de leur voisin. — Un fou! chuchota l'une. — J'ai peur, dit l'autre, allons-nous-en. — Elles descendirent aussi vite qu'elles purent, entraînant, tout essoufflé, leur grave cicerone. Quand ils eurent repris pied sur le pavé, ils regardèrent en haut et virent encore Mardoche penché du même côté sur la balustrade. — Mon Dieu! il va se précipiter, dirent-ils, et ils se rangèrent.

Quand Mardoche se décida à redescendre, on n'y voyait plus, et il faillit se casser le cou dans l'escalier. On prêchait par hasard, ce soir-là, dans la cathédrale, je ne sais plus en l'honneur de quel saint. Les lampes suspendues dans le vide répandaient sous les nefs leurs lueurs qui allaient mourir dans les profondeurs : ainsi l'on ne sait où finit l'ombre, où commence la lumière dans l'âme des mystiques, faite d'ombres lumineuses. Le premier mot que Mardoche entendit résonner du haut de la chaire fut celui qu'il avait dans le cœur. Dans la maison de Dieu, encore l'amour! C'est donc l'amour qui est le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga de toutes choses? Mardoche se rapprocha. Le prédicateur, l'œil inspiré, semblait prêcher une croisade : « Allons, chères âmes! s'écriait-il, courons! volons à cette mer d'amour qui nous appelle! Qu'attendons-nous! Marchons à l'instant! Allons-nous perdre en Dieu, en son cœur même. Prenons dans ce cœur la clef des trésors célestes. Point d'endroit si secret où nous ne puissions pénétrer ensuite. Rien ne sera clos pour nous, ni le jardin, ni le cellier, ni la vigne. C'est encore cette clef qui nous introduit dans cet heureux séjour où l'intelligence et la lumière font leur demeure,

où l'époux prend au frais le repos du midi, et où il révèle à ses fidèles épouses les secrets de son amour. O divins secrets, qu'il n'est pas permis de révéler, et que nulle bouche mortelle ne peut exprimer! — C'est une révélation continuelle ; c'est un commerce avec Dieu qui se renouvelle sans cesse; c'est la jouissance de l'époux, non en cachette, à la dérobée, dans le cellier, dans la vigne, mais à découvert et en public, sans crainte d'aucune créature. »

Mardoche tomba à genoux, et pria le maître des cieux et de la terre de lui donner celle qu'il aimait.

Au sortir de la cathédrale, il s'entendit interpeller. C'était Diogène. Diogène revenait de Hombourg; ne sachant que faire il était entré dans la maison de l'Éternel pour voir les femmes.

— Tu viens du sermon, fit-il, moi aussi. — Hein! qu'en dis-tu? Je ne les croyais pas si forts. Viens-tu souper au cabaret?

Mardoche lui tourna le dos.

Diogène haussa les épaules, le regarda s'en aller et bourra sa pipe :

— Il devient idiot, murmura-t-il; du reste, on me l'avait dit. C'est dommage, je vais m'ennuyer à mort dans cette capitale du foie gras. Et puis il se prit à fredonner :

Et l'on verra le bourgeois éclairé
Donner sa fille au forçat libéré.

X

Mardoche arriva fort en retard chez Socrate.

Il y resta jusqu'après minuit. Le docteur fit avancer toutes ses pièces, mais ses arguments s'émoussèrent comme au contact de quelque invincible cuirasse. Il avait toutes les bonnes raisons pour lui, Mardoche toutes les mauvaises. C'est Mardoche qui l'emporta. Il obtint de Socrate qu'il irait consulter le père Stephan le dimanche suivant. En se couchant, Socrate se dit qu'une dose d'arsenic vaudrait mieux pour Hélène qu'un pareil mari. Il savait pourtant que Mardoche n'était pas un méchant homme, que même il était bon dans le sens banal du mot, où il signifie plutôt la faiblesse que la force : car la vraie bonté exige autant de fermeté de caractère que de générosité de cœur.

Socrate, au lit de ses malades, n'avait plus que cela en tête : sauver ses amis du Kochersberg!

Le samedi, il était à peine rentré de sa tournée de visites, qu'on heurta à sa porte. Le père Stephan entra. Ses traits placides étaient bouleversés.

Socrate le fit asseoir dans son fauteuil.

— Le malheur est entré dans notre maison, dit le vieillard avec la plus profonde émotion. Hélène s'est éprise de votre ami. Hier elle m'en a fait l'aveu. Me voyant consterné : Je vous assure, mon père, s'est-elle écriée, qu'il n'y a pas de ma faute! Je ne sais comment cela m'est venu. J'ai beau vouloir le chasser de ma pensée, il y revient toujours. On m'a peut-être jeté un sort comme à cette pauvre Greth, qui est morte de chagrin l'an dernier...

Le père Stephan s'arrêta, la douleur le suffoquait.

— Allons, mon vieil ami, lui dit Socrate, ne vous désolez pas; nous trouverons un remède. Et dire que je suis la cause involontaire...

— Je croyais, reprit maître Stephan, qu'elle aimait ce brave Schaeffer qu'elle a toujours comblé de ses tendresses; ce n'était que de l'amitié. Comme tout peut changer en un jour! S'il m'était au moins permis de croire que c'est pour son bonheur. Mais une semblable union ne la rendrait pas heureuse. Ou bien, dites, me trompé-je, et les croyez-vous nés l'un pour l'autre? Ce jeune homme, vous le connaissez...

— Je ne crois pas, dit Socrate, que cette union soit désirable.

— Vous a-t-il parlé d'elle? L'aime-t-il aussi? Comment pourrait-il ne pas l'aimer!

— Il faut chercher quelque issue, répliqua Socrate.

— Que résoudre? Sans doute il n'est point parti, il ne veut point partir?

Socrate réfléchit :

— Regardons la situation en face si nous voulons en sortir. Oui, la passion d'Hélène est partagée. Mais c'est l'imagination surtout qui est en jeu. Elle a été surprise. Voilà notre espoir. Si nous le décidons à partir, et que nous lui imposions un temps d'épreuve, la fièvre se calmera, et dans quelques mois on pourra lui faire entendre un langage qu'il ne peut comprendre aujourd'hui. Chez Hélène, si vive qu'ait été l'impression, elle n'a pu en un jour se graver pour jamais.

— Et si l'amour de votre ami surmontait l'épreuve à laquelle nous le soumettons? demanda maître Stephan.

— Soyez sans crainte. Le temps et la grande ville travailleront pour nous.

— Et vous pensez qu'il acceptera?

— Nous sommes inexpugnables sur ce point. S'il aime sérieusement Hélène, qu'il le prouve et donne des gages. Il ne peut prétendre qu'à première réquisition vous mettiez la main de votre fille dans celle d'un homme qui vous tombe de Paris.

Maître Stephan secoua la tête :

— C'est triste, dit-il, qu'un père en soit réduit à souhaiter qu'un jeune homme épris de sa fille se montre indigne de la posséder. Ah! ce pauvre Schaeffer! il en mourrait.

XI

Maître Stephan parti, Socrate se rendit à la *Maison rouge.*

Il y avait fort à parier en effet qu'au bout de quelques mois l'amour de Mardoche serait réduit aux proportions d'une douce réminiscence qui finirait chez l'éditeur. Mais la pauvre fille, que la passion était venue saisir dans sa solitude comme un épervier s'abat sur une colombe, elle n'avait pas la ressource d'oublier si vite, — si elle oubliait.

Socrate trouva Mardoche en train d'écrire des vers à la louange d'Hélène. Sans préambule, il lui dit qu'il venait de voir maître Stephan.

— Eh bien? fit Mardoche attendant son arrêt.

— Eh bien! l'on a rejeté bien loin l'idée d'une semblable union.

Mardoche se mordit les lèvres et regarda devant lui.

— J'ai insisté, reprit Socrate, et l'on consent à éprouver ton amour.

Mardoche se récria, mais ne trouva rien à répliquer. En s'obstinant il se fût condamné lui-même. Il dut se rendre et se borna à demander qu'on lui permît de revoir une seule fois Hélène.

Socrate resta inexorable. Il avança mille francs à Mardoche, qui dès le lendemain regagnait Paris.

XII

Socrate était lié avec un sculpteur que ses amis avaient baptisé du nom d'Héraclite. Il lui écrivit, et pria Mardoche de l'aller voir.

Héraclite ne voyait pas le monde en beau, il croyait que le verbe de

la création est : Mangez-vous les uns les autres ! Son ironie toutefois cachait les plus nobles instincts, et le commerce d'un pareil esprit ne pouvait que profiter à Mardoche. Certains amers sont fortifiants.

Nul amoureux ne retient longtemps le secret qui le déborde, et le rôle de confident n'est pas une simple fiction tragique. Discret comme tous les taciturnes, le sculpteur convenait à ce rôle. Dès sa première visite, Mardoche lui fit l'histoire de son amour et le pria de lui dire son opinion. « Mon cher, répondit Héraclite, il faut beaucoup de vertu et peu d'imagination pour s'en tirer quand on se marie. »

Mardoche bouda, mais il n'y tint pas longtemps, et dès le surlendemain Héraclite le voyait reparaître dans son atelier, où il passa désormais la moitié de ses journées, roulant des cigarettes, dissertant sur la sculpture, parlant d'Hélène, du père Stephan et de leur futur bonheur à tous les trois. Héraclite se taisait, et travaillait.

Socrate ayant laissé s'écouler neuf jours entre deux réponses, Mardoche menaça de reprendre le train de Strasbourg. Socrate répondit par dépêche qu'il serait fort mal reçu. Héraclite de son côté fit la leçon à celui qu'il appelait l'éternel apprenti de l'existence. Peu de temps après il écrivait à Socrate : « Paris opère. Le vieil homme, toujours jeune, renaît de ses cendres. Il m'a lu des vers à l'adorée en se préoccupant de la césure. C'est bon signe. Du reste, nul travail. J'ai fait pour lui quelques démarches, et je crois que j'obtiendrai un feuilleton hebdomadaire dans la Gazette de Basile. C'est deux mille francs par an. Je lui ai fait entendre ce matin qu'il était désormais son propre juge, et le maître de sa destinée. Il s'est écrié qu'il ferait des miracles, en attendant il ne fait que des vers. Il les fait bien — trop bien ! comme les cigarettes. »

XIII

A Pfulgriesheim les choses n'allaient guère. Hélène dépérissait. Elle s'abstenait de parler de Mardoche, et s'efforçait d'être gaie. Maître Stephan eût préféré la voir pleurer. Elle pleurait en cachette, le soir, dans son lit.

Vers la fin du mois, Socrate se rendit de nouveau à la ferme en compagnie de Schaeffer. Cet excellent garçon s'inquiéta de voir Hélène tellement changée, et confia à maître Stephan qu'il la croyait malade. Socrate entra dans ses vues et fit une dissertation médicale.

Il abonda aussi dans le sens de Schaeffer lorsque celui-ci poussa la hardiesse jusqu'à demander si peut-être un peu de distraction en ville ne serait point nécèssaire.

Il y avait un petit appartement au soleil dans la maison que Socrate habitait, rue de la Nuée-Bleue. On s'y installa pour l'hiver.

La femme de Socrate devint la confidente d'Hélène, et fut médecin à sa manière.

Le temps et l'amitié allaient-ils faire leur œuvre?

A la fin de novembre, Socrate reçut d'Héraclite la nouvelle que Mardoche avait une fièvre typhoïde. La maladie suivit un cours régulier, et déjà au bout de trois semaines la convalescence s'annonçait. Socrate recommanda qu'on redoublât de précaution, de peur d'une rechute. Mardoche se prétendant guéri voulait partir pour Strasbourg: il affirmait qu'on lui cachait quelque chose, et son idée fixe était qu'Hélène courait un grand danger.

Hélène n'avait cessé de lutter contre elle-même. Mais cette lutte l'avait tellement épuisée, qu'elle était tombée dans un état d'abattement extrême. Socrate craignait une maladie de langueur. Ce jeune corps, plein de santé quelques mois auparavant, n'était plus reconnaissable et semblait un lis incliné sur sa tige. Nul organe physique n'avait été atteint, cependant la vie fuyait comme si elle se fût écoulée par une blessure invisible : l'âme tuait le corps.

L'amour devient un pouvoir terrible quand il s'attaque à des natures simples mais profondes, où dorment accumulés des trésors de tendresse. Dans les villes, au sein d'une existence artificielle et compliquée, la puissance d'aimer se dissipe : le cœur s'émiette. Ses explosions sont rares, presque invraisemblables. Hélène avait été visitée dans la solitude au moment où la nature marque l'heure du réveil. La toile était prête, l'image de l'étranger s'y était soudainement fixée. Mardoche était beau, il était poëte, il rayonnait de tous les mystères d'un monde inconnu. Que fallait-il de plus?

Nous ne croyons guère que l'on puisse mourir d'amour. Cependant on meurt de faim, et l'amour est la faim de l'âme, qui peut s'éteindre consumée dans son propre désir.

Le père Stephan voyant sa fille dépérir, oubliait même Homère. Louis Schaeffer venait deux fois par jour, il conseillait à présent le climat du midi. Maître Stephan répondait oui, et retenait à peine le secret qu'il eût voulu partager. Mais il aurait fait un malheureux de plus, et il se taisait. Hélène souriait aux prévenances inquiètes de Schaeffer, et chaque fois qu'il venait elle lui disait : cela va mieux.

Cependant chaque jour il la trouvait plus blanche et plus faible.
En revanche, Mardoche se sentait rajeuni. La crise qu'il venait de traverser lui avait profité; sa plume avait trouvé un renouveau de verve, et depuis deux mois il n'avait pas manqué de faire régulièrement son feuilleton du dimanche.

— Cela m'amuse, disait-il.

— Tant pis! répondait Héraclite, nous ne sommes pas dans ce monde pour nous amuser.

Mardoche riait et ne comprenait pas. Du reste, sa bonne humeur aussi était revenue. Il parlait encore de Pfulgriesheim, il écrivait à Socrate pour avoir des nouvelles; ses lettres pourtant devenaient moins fréquentes et moins longues. Elles avaient en outre baissé d'un demi-ton. A la fin de l'hiver, Mardoche voulut avoir la photographie d'Hélène. Quand il la reçut, il ne put croire que ce fût la sienne. Cela ne répondait pas à l'image qu'il avait emportée d'elle; elle avait maigri, ses traits étaient tirés, ses yeux éteints et creusés. Mardoche demanda si elle avait été malade. On lui répondit qu'elle avait souffert de la rudesse de l'hiver. Il se garda bien de montrer à Héraclite le portrait qu'il avait reçu.

XIV

Tandis que le printemps envoyait ses premiers messagers, des symptômes graves se manifestèrent chez Hélène. La fièvre ne la quittait plus. Elle prit en dégoût toute nourriture. La nuit elle sortait de son lit en criant au secours, croyant voir Mardoche mort dans sa chambre; elle ne voulait pas qu'on la laissât seule à la chute du jour. Un matin, en se levant elle eut une syncope. Socrate prit à part le père Stephan et lui avoua qu'il était inquiet. Essayerait-on d'un voyage?

— Je ne veux pas la tuer, répondit maître Stephan, nous avons fait notre devoir. A la garde de Dieu maintenant : qu'il revienne!

Hélène sommeillait sur le divan, elle se dressa toute droite et les yeux fixes :

— Où est-il? fit-elle.

Puis, reconnaissant qu'elle se trouvait dans sa chambre :

— Ah! c'était encore ce cauchemar. Mon père, vous m'avez dit qu'il est vivant, savez-vous s'il est content?

Le père Stephan regarda Socrate, qui alla s'asseoir auprès d'Hélène.

— Il vit, dit-il, et il vous aime.

— Il m'aime!

— Il vous aime depuis qu'il vous a vue.

Elle devint radieuse.

Son père reprit à son tour :

— S'il revenait, Hélène?

— Que dites-vous, mon père?

— S'il revenait... et si moi-même...

Hélène marcha vers lui.

— Oh! s'écria-t-elle, vous savez bien qu'il ne doit pas être à moi!

— C'est moi qui t'en prie!

— Réfléchissez, mon père, je suis plus forte que vous ne pensez... pourvu que je sache ce qu'il devient... qu'il est heureux... fût-ce avec une autre...

Elle ne put continuer et fondit en pleurs.

XV

Que vous dirais-je? Mardoche revint, et peu de semaines après la cour de la ferme à Pfulgriesheim accueillait les époux.

« Les sentiers devraient fleurir,
» Tant est belle l'épousée qui va sortir,
» Ils devraient fleurir, ils devraient grainer
» Tant est belle l'épousée qui va passer. »

Le maître d'école, le pasteur, nombre d'amis de la campagne et de la ville s'y trouvaient. Il ne manquait que Louis Schaeffer. Le pauvre garçon n'avait pas eu le courage d'assister à cette fête. Avril était à présent pour lui un mois de mort. Il regardait au fond de lui-même son amour enseveli, mais vivant, mais éternel! Devant une branche de réséda qu'un jour Hélène lui avait donnée, il pleurait à chaudes larmes dans sa chambre. A quoi lui servait Platon, et comment pourrait-il croire désormais à cette parole de compassion de Jésus sur la montagne :

« Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. »

CHARLES DOLLFUS.

(La suite au prochain numéro.)

DU

MOUVEMENT THÉOLOGIQUE

DANS LA SUISSE ALLEMANDE

Les gens du monde, qui sont toujours l'écho de quelque thèse sceptique, même quand ils affirment le plus bruyamment des croyances absolues, se plaisent à soutenir, au profit de leur frivolité et de leur parti pris, que la pensée humaine est enfermée dans un cercle et que les mêmes questions reparaissent toujours sans être jamais résolues. Ils ont même à leur service une science de seconde main, qui les trompe eux-mêmes et prête à leurs tirades une sorte d'autorité. Un jeune esprit qui n'a pas encore senti les limites de nos connaissances et qui, dans son ardeur, voudrait, comme les dieux d'Homère, faire en trois pas le tour du monde, peut être détourné des études patientes par ce défi jeté à la pensée humaine. Mais celui qui ne s'est pas contenté d'observer à distance les philosophies et les théologies qui se sont succédé sur le théâtre de l'histoire, l'esprit modeste et ferme qui s'approche des objets pour les contempler dans leur vérité et les arracher à cette sorte de confusion dont l'éloignement les enveloppe, ne se laisse pas effrayer par ce retour des mêmes problèmes. Il y trouve au contraire la preuve de la grandeur de cette pensée humaine qui, aussitôt qu'elle s'éveille et échappe au joug pesant de la vie sensible, s'envole d'un coup d'aile jusqu'aux plus hautes régions et pose dès le premier jour les questions suprêmes.

D'ailleurs ces problèmes ne reviennent pas nous poursuivre simplement comme de mauvais rêves qu'on ne peut ni chasser ni expliquer : toutes les fois qu'ils sont agités de nouveau par un siècle, par une génération, par une race, l'observateur attentif découvre un progrès dans la

manière dont les termes du problème sont précisés et dans la marche que l'on suit pour approcher de la solution. La légèreté et l'ignorance seules peuvent n'apercevoir qu'une identité là où l'œil exercé distingue des approximations plus exactes. Le problème est simplifié, il est dégagé des questions accessoires ou oiseuses, et on arrive à le serrer de plus près; le dernier voile n'est pas tombé, mais les difficultés sont circonscrites, mieux définies, et les contours de l'objet s'accusent plus nettement.

Ainsi notre génération a remis à l'étude les grandes questions de Dieu, de la destinée humaine, du christianisme : on ne peut lui refuser d'y avoir apporté une passion généreuse, mais il importe de constater surtout qu'elle y a appliqué, avec autant de liberté que le dernier siècle, une méthode plus sévère. Au lieu d'être traitées, comme autrefois, sous l'empire des préoccupations presque exclusivement oratoires, ces questions ont été soumises au contrôle de l'esprit positif que les sciences ont développé et acclimaté au milieu de nous. Il serait malséant d'accuser la sincérité de ces brillants orateurs qui, sous la Restauration, ramenèrent à force d'éloquence l'attention du public et l'enthousiasme de la jeunesse sur les grands intérêts de l'âme humaine. Mais il est permis de remarquer que la discussion et l'examen se mouvaient dans une sorte de région moyenne, sans jeter la sonde jusque dans les profondeurs de la conscience, sans s'aventurer sur les hauteurs vertigineuses de la pensée. Les théories de cette époque nous représentent un bel édifice, large, bien disposé, dans lequel l'air circule librement, mais qui attend son fronton et dont les fondations n'ont pas été creusées. Nous sommes surpris de rencontrer un développement oratoire, là où notre esprit réclame une analyse exacte, pour dégager un de ces faits irréductibles qui forment les assises inébranlables de la science comme de la foi. Il est certain que nous sommes plus sévères dans nos affirmations, plus sincères avec nous-mêmes, que nous avons moins de partis pris, que nous sommes plus disposés à faire droit à une critique sérieuse. Nous avons aussi un besoin de précision et de netteté qui ne s'accommode pas des généralités pompeuses : nous sommes impitoyables pour les compromis et les équivoques. Le clair-obscur nous est odieux et nous ne pouvons pas admettre que le vague, le oui et le non sur le même sujet soient la condition d'une pensée délicate et profonde. Notre critique s'attache au principe des choses, et fait éclater les dissonances ou les inconséquences des systèmes de juste milieu.

Nous appliquons avec plus de vigueur la loi de l'unité, et dans nos constructions scientifiques nous ne rapprochons pas des morceaux d'âge et de style différents; ces travaux de marqueterie ne sont plus supportés, nous voulons que tout soit commandé par la même pensée, dominé par le même principe. C'est la tâche actuelle de la critique, dans le domaine de la théologie par exemple, d'éliminer progressi-

vement les éléments étrangers à notre culture intellectuelle, qui nous ont été légués par un autre âge, et de réconcilier le christianisme avec la conscience de notre temps. C'est l'ambition et la gloire de l'école de Zurich de se consacrer à cette œuvre et d'en préparer le succès par son courage et son savoir.

I

Les institutions démocratiques de ce petit pays l'ont protégé contre l'invasion de cet esprit théocratique et féodal qui s'est étendu sur toute l'Allemagne; elles ont fait de Zurich la ville que le patriotisme local appelle avec complaisance *l'Athènes* de la Suisse, un foyer de libres études, un champ d'asile pour les penseurs indépendants. Ce n'était pas ce qu'avait laissé prévoir l'émeute de 1839, provoquée par la nomi-du Dr D. Strauss à une chaire de l'Université. A ce moment, plus d'un ami de la liberté, inquiet pour l'avenir de la science dans sa patrie, fut tenté de regretter l'intervention des laïcs dans les affaires de l'Église. Au spectacle de cette protestation brutale on se demanda si les droits de la science ne seraient pas mieux sauvegardés par un corps de théologiens, et si une église-clergé ne serait pas plus favorable au développement de la pensée, et n'aurait pas plus souci des égards dus aux personnes. On conçoit que des esprits délicats, étrangers aux agitations du forum, aient frémi à la pensée que les problèmes de la théologie pussent ainsi être tranchés à coups de bâton. Mais l'histoire des clergés et des assemblées de théologiens nous apprend que le *concile des brigands* n'est pas le seul où la violence prononça en dernier ressort sur les formules théologiques, et de plus nous ne pouvons oublier les questions de forme et de hiérarchie que les corps officiels ont toujours eu l'art de soulever pour fermer la porte à une conception nouvelle dans les choses de l'esprit. La violence n'est pas l'ennemi le plus fougueux de l'indépendance de la pensée : elle provoque même parfois une sorte d'héroïsme qui sert les intérêts de la vérité, tandis que les mesquines tracasseries dont on harcelle un initiateur usent son énergie dans des luttes stériles et éteignent souvent ou égarent son génie. D'ailleurs le peuple ne peut intervenir comme une académie ou un corps de théologiens dans les travaux de chaque jour. Dans le canton de Zurich, la levée de boucliers de l'orthodoxie n'a remporté qu'un succès éphémère, et grâce à l'instruction solide que reçoivent toutes les classes de la société, l'esprit libéral a repris la direction de l'opinion publique et fait de la cité de Zwingle une place de sûreté pour la tendance libérale.

A côté du vénérable Dr Schweizer, qui a vraiment continué l'œuvre

de Schleiermacher et s'est acquis un légitime renom de penseur et de savant par ses travaux solides et érudits, on a vu se constituer un groupe de jeunes hommes qui forment aujourd'hui la génération active, et qui dans la faculté de théologie et dans l'Église travaillent à nous affranchir des formules vieillies ou oppressives. Ce n'est pas une association de savants qui dissertent longuement dans leur cabinet et abandonnent le monde aux fanatiques ou aux intrigants. Les défenseurs du libéralisme théologique n'ont pas commis cette faute dont l'esprit germanique est peut-être moins coupable que l'organisation politique de l'Allemagne. Ils n'ont eu garde de négliger les laïcs. Plusieurs d'entre eux sont des hommes d'action, des pasteurs zélés, des prédicateurs éloquents, très-suivis, et ils ont voulu prendre racine dans le peuple, éclairer les masses, répandre la connaissance des résultats irréfutables de la science, former en un mot la conscience publique. Leur centre d'action est un journal qui compte parmi ses fondateurs une centaine d'ecclésiastiques de la Suisse allemande (*Les Voix du Temps,* Zeitstimmen) et qui paraît deux fois par mois à un prix très-modique.

Toutes les questions à l'ordre du jour y sont traitées : l'organisation de l'Église, la formation du canon sacré, les dogmes fondamentaux de la tradition, les problèmes de la philosophie, la systématisation des données scientifiques et religieuses sur le monde, sur les rapports de l'homme avec Dieu, les biographies de théologiens ou de grands écrivains, tous les problèmes qui s'imposent à l'attention publique, tous les sujets qui l'occupent sont agités avec une grande sincérité et sans appareil scientifique. C'est l'honneur de ce journal et en particulier de son rédacteur d'avoir dépouillé les allures pédantesques des théologiens. La prose de M. Lang preste et simple ne se traîne pas en longues incidentes ; elle est vive, nette et ne laisse jamais languir l'intérêt. Il apporte dans la polémique une certaine rudesse, une âpreté honnête qui trahit un cœur fier et droit, et il ne croit pas que la charité consiste à déchirer son adversaire dans des phrases doucereuses sans le terrasser ni le convaincre. Là où l'on s'attendait à rencontrer un spécialiste, un théologien, cet être hybride qui semble par état condamné à feindre, à étouffer la sincérité et l'éclat de ses sentiments, qui n'a pas la permission d'être digne et ferme, on trouve un homme, un écrivain qui n'a rien de convenu dans son langage, d'artificiel dans sa manière, et qui ne met point la main sur son cœur pour comprimer l'indignation d'une âme loyale au spectacle de toutes les faussetés et de toutes les aigreurs dévotes.

Le rédacteur principal de ce journal, M. Heinrich Lang est né le 14 novembre 1826, dans le village de Frommern (royaume de Wurtemberg). C'est un enfant de cette Souabe qui a donné à l'Allemagne Schiller, Schelling, Hegel, Uhland, et que M. Schérer a appelée « le pays le plus allemand de toute l'Allemagne. » Son père était pasteur dans ce

village, et les premières années de sa vie s'écoulèrent dans ce modeste presbytère, au milieu de ces douces habitudes allemandes qui sont toutes pénétrées de l'amour du foyer domestique. Il fallut quitter de bonne heure le toit paternel pour entrer dans les divers établissements d'instruction, qui depuis l'âge de neuf ans enlèvent l'enfant à la famille et le condamnent à une vie de séminariste, sous prétexte d'en faire un savant. Admirables institutions d'ailleurs qui forment d'excellents hellénistes et hébraïsants, mais qui substituent à l'éducation vivante le régime du couvent ou de la caserne, au moment où l'âme de l'enfant aurait besoin de s'épanouir dans la tiède atmosphère de la maison paternelle. Cette discipline et cet isolement seraient excellents si les pasteurs protestants étaient appelés à la vie cénobitique, et si leur destinée était celle d'un de ces clercs du moyen âge qui ne connaissaient que le chœur de l'église où ils chantaient leur litanies, et où ils composaient quelque indigeste traité de théologie. Mais on ne peut se persuader que ce soit là une introduction heureuse au ministère actif du pasteur protestant, qui doit se mêler à toutes les réalités de la vie de son temps.

Après avoir terminé ses études classiques, Lang alla étudier la théologie à la faculté protestante de Tubingue. Il y arriva en 1844. Le temps n'était guère favorable pour l'étude de la théologie. La publication des ouvrages de Strauss sur *la Vie de Jésus* et sur *la Dogmatique chrétienne* avait été pour les théologiens de profession comme l'apparition de la tête de Méduse, et deux mouvements s'étaient bientôt produits dans la masse de la nation : d'un côté une insurrection passionnée contre le christianisme, de l'autre une restauration violente des formules traditionnelles, que les uns et les autres s'obstinaient à confondre avec l'Évangile de Jésus. L'avénement de Frédéric-Guillaume IV au trône de Prusse avait donné une force nouvelle à ce mouvement de réaction. Ce prince que le départ d'une diaconesse pour l'Orient ou l'érection d'un évêché à Jérusalem intéressaient plus que les affaires de l'État, était resté sous l'influence du romantisme; il s'était affolé du moyen âge et son imagination avait souri au rêve d'être le restaurateur de la foi dans un siècle de critique. C'est sous ses auspices que fut contractée cette alliance du parti féodal et de l'orthodoxie, qui a failli ramener l'église protestante aux errements et aux doctrines du catholicisme.

C'était alors le beau temps de la *Gazette évangélique* de Berlin, et de ses saintes colères. Toutes les fois qu'il s'agissait de pourvoir à quelque poste important, la *Sentinelle de Sion* donnait l'alarme, dénonçait à la vigilance des patrons de l'Église ou des gouvernements qui avaient qualité pour faire l'élection les pasteurs ou professeurs suspects de rationalisme, et les conseils ecclésiastiques n'avaient pas le courage de résister à cette pression immorale. Alors, dans cette Allemagne qui avait toujours

cultivé la science avec un zèle si désintéressé, on vit un étroit confessionalisme substituer aux titres scientifiques des certificats d'orthodoxie, et rabaisser la science au rôle subalterne d'avocat d'une doctrine officielle. Le recueillement et la noblesse de la vie académique furent ainsi souillés; la jeunesse apprit à l'entrée de la carrière que le résultat de ses études était prescrit et imposé d'avance, et que, sous peine d'être mis au ban de l'Église, il fallait ne pas s'écarter des sentiers tracés et des formules traditionnelles. Étrange discipline pour tremper les caractères et faire des croyants sincères !

Mais ces gênes, sous lesquelles succombaient les caractères faibles, irritaient les âmes généreuses et les précipitaient dans la voie héroïque où l'on conquiert la vérité, au prix de la sécurité ou du bien-être de la vie. Lang ne se laissa pas intimider par ces considérations mondaines, et il but à longs traits aux sources de la science.

Familier déjà avec les grandes œuvres classiques, il forma sa pensée dans le commerce assidu des maîtres de la philosophie, Platon, Spinosa, Lessing, Kant, Hégel. Pour se reposer de ces fortes lectures et ménager aux autres puissances de son être leur légitime expansion, il demandait à la poésie de l'initier aux sereines contemplations ou de le mêler aux tragiques conflits des passions humaines : Gœthe et Shakespeare étaient ses poëtes favoris. Il n'apportait pas un moindre intérêt à toutes les questions de critique et d'histoire que soulevaient les leçons de Baur, déjà trop grand pour être inquiété par les dénonciateurs [1].

Sous la critique implacable de Strauss, le jeune étudiant avait vu tomber une à une et se dissoudre pour jamais les formules de l'ancienne dogmatique et les conceptions étroites du supranaturalisme; Baur avait substitué à l'uniformité du siècle apostolique les luttes, les agitations qui rendent à cet âge son caractère humain et sa grandeur. Lang accepta résolûment les conclusions de la critique historique ou dogmatique sans se laisser gagner par le désespoir. Sur ces ruines du vieux monde religieux il salua l'aurore d'une théologie nouvelle, et les préoccupations de la pensée n'étouffèrent pas en lui cette fleur de sentiment qui sauve l'âme de l'appauvrissement et de la sécheresse.

Mais il ne pouvait pas se dissimuler que les abords de la carrière étaient fermés pour lui et que jamais il ne pourrait obtenir une cure dans l'Église de Wurtemberg. Le savant auteur de l'histoire du *Montanisme*, Schwegler, dont les débuts avaient été si brillants, était obligé, pour ne pas mourir de faim, d'accepter une place de surveillant à la bibliothèque de la faculté ! Le Dr Zeller, dont le vaste savoir est rehaussé par un admirable talent d'exposition et dont les ouvrages sont des chefs-d'œuvre d'esprit, de science et de méthode, abreuvé d'ennuis et

[1] M. Baur s'était dès lors montré un maître dans *les Annales de théologie*.

d'injustices, renonçait à la carrière théologique; il s'éloignait de cette cité dont le nom allait briller d'un nouvel éclat, grâce aux travaux des théologiens que les corps officiels désavouaient et flétrissaient. Trop fier pour courber la tête sous ce terrorisme ecclésiastique, trop sincère et trop franc pour cacher ses hérésies sous des formules hégéliennes, que plusieurs avaient l'art de faire concorder avec la plus stricte orthodoxie, Lang résolut d'échapper à tous ces accommodements, à toutes ces bassesses de sacristie, et il songea à abandonner la théologie pour se consacrer à l'enseignement des langues.

La révolution de 1848 vint le surprendre au milieu de ce projet. Ce coup de tonnerre sembla rasséréner le ciel. D'immenses espérances soulevèrent le cœur des patriotes. Ils crurent voir renaître de ses cendres la grande patrie allemande. Lang rêva de glorieux destins pour l'Église : il espéra que ses liens avec l'État seraient rompus, qu'elle serait rendue à son autonomie et que l'ère des religions d'État était finie. L'enthousiasme de la jeunesse le mit à la tête du mouvement, et il fut un moment le dictateur acclamé de tout le peuple académique. Toutes ces visions brillantes d'une Église affranchie, marchant du même pas que la science et avec elle dans un fraternel élan de sincérité, ne tardèrent pas à disparaître. Quand Lang eut terminé ses études et subi ses examens à la fin de l'été, la cause de la liberté était perdue pour un long avenir.

Attiré en Suisse par un de ses condisciples, il partit le cœur joyeux d'aller respirer l'air de la liberté sur les plateaux alpestres. Sa destinée le saisit, le bâton de touriste à la main : à peine était-il dans le pays depuis quatre semaines qu'il se vit appelé par l'église de Wartau, (canton de Saint-Gall). Heureux de ce témoignage de confiance qui le retenait dans la carrière où il devait exercer son activité, il accepta l'offre qui lui était faite, se fixa dans ce village, et devint bientôt par son mariage un vrai citoyen suisse. Il a vécu quinze ans dans cette modeste cure, aimé, honoré de tout son troupeau qu'il a élevé jusqu'à lui. Tous ces cœurs simples qui ne pouvaient apprécier les éminentes qualités de son esprit et l'étendue de ses connaissances avaient reconnu dans sa prédication le libre accent d'une conscience et non l'écho affaibli des dogmes du passé : sans apporter en chaire les discussions scientifiques, les questions critiques qui demandent trop de temps et des procédés trop rigourenx pour être utilement traitées dans les assemblées religieuses, Lang accusait son point de vue, il attaquait vivement la superstition, le fanatisme de la lettre, cette complaisance pour ce qui est écrit, cette soumission aux arguments d'autorité, qui sont funestes à la spontanéité, à la sincérité, à la profondeur de la vie religieuse. Il n'oubliait pas la distance qui sépare la chaire du prédicateur de la chaire du docteur; mais il n'empruntait pas les ressources de la diplomatie ou de

l'éloquence pour donner à sa parole ce parfum d'archaïsme et d'orthodoxie qui endort les âmes sans leur communiquer une forte moralité. Sous prétexte de concorde et de paix il ne pouvait pas renoncer à parler comme battait son cœur. L'influence de cette parole honnête, où respire un enthousiasme si pur, fut grande sur la paroisse et aux environs. La petite église sur la colline fut un rendez-vous, j'allais dire, un pèlerinage pour tous ceux qui avaient besoin d'un culte *en esprit*, et qui, dégoûtés d'un langage religieux sans sève et sans grâce, venaient chercher un cordial pour retremper leur courage. C'est là, dans cet humble presbytère, que notre pensée aime à le visiter; c'est le cadre dans lequel nous voudrions dessiner sa physionomie, pour apprendre aux lecteurs français tout ce qu'il peut se cacher de force, de grandeur, de poésie, de bonheur et d'activité féconde dans la vie d'un pasteur de campagne.

On comprend mal en France ces vies recueillies qui s'écoulent dans l'intimité de la famille et les travaux du savant, l'individu se suffit rarement chez nous, la solitude l'engourdit et l'éteint. On dirait que notre cerveau ne s'échauffe qu'au milieu du bruit de la mêlée et des controverses, l'esprit français ressemble trop souvent au comédien auquel il faut l'éclat de la rampe et les applaudissements du parterre pour retrouver sa verve et sa passion. L'Allemand songe moins au public et plus à l'objet qu'il étudie : moins prompt à concevoir et à manifester, il donne et il reçoit moins dans la conversation; mais son imagination n'a pas besoin d'excitations extérieures pour déplier ses ailes; au coin du feu, dans le silence du cabinet, elle s'enflamme et enfante des œuvres qui occuperont tous les lettrés.

C'est de Wartau que sont datés tous les ouvrages de Lang, et l'obscurité de ce village n'a pas retardé ni affaibli la renommée de ce penseur. En 1858 il débute par un *Essai de dogmatique chrétienne* (Versuch einer christlichen Dogmatik). En 1859 il publie une série de lettres adressées à un laïc, dans lesquelles il suit le développement ou les transformations de l'esprit chrétien, et il intitule son livre *Une course à travers le monde chrétien* (Gang durch die christliche Welt). En 1862 deux nouveaux volumes paraissent : l'un est une série de biographies et de portraits, (Religiœse Charakter), entre autres, saint Paul, Zwingle, Lessing et Schleiermacher; l'autre est un livre de piété, destiné à remplacer pour les hommes de notre génération, le livre si populaire et si bienfaisant de Zschokke, et il lui donne le même nom : *Heures de piété* (Stunden der Andacht). De plus, depuis 1859, il est le rédacteur des « Voix du temps », et on peut dire, sans injustice pour ses collaborateurs, que les articles de sa plume sont les plus nombreux et les plus importants.

L'éclat de ses travaux et la vivacité des attaques dont il a été l'objet,

devaient attirer sur lui l'attention de quelque grande Église. En effet, en avril 1863, les électeurs de Meilen, grande et riche paroisse sur les bords du lac de Zurich, le choisirent à une forte majorité pour leur pasteur. Ce fut en vain que le parti orthodoxe porta contre lui toutes les dénonciations qui pouvaient émouvoir les esprits timides : l'Église resta inébranlable dans son choix, et il a aujourd'hui la joie d'avoir désarmé les méfiances et d'avoir rallié autour de sa chaire tous ceux qui acceptent la vérité de quelque lieu qu'elle vienne, fût-ce même de Nazareth ! Mais les fonctions de son ministère ne lui ménagent plus des loisirs aussi faciles, et son activité littéraire en a été un peu ralentie. Il a suspendu la publication mensuelle de ses *Heures de pitié* [1] et s'est consacré tout entier au succès du journal dont il est le rédacteur.

II

En France, dès qu'un homme ne croit plus à la parole de son curé, n'accepte plus la force probante du fameux mot *credo quia absurdum*, on l'appelle *rationaliste*. A ne consulter que l'étymologie du mot, chacun devrait être fier de mériter cette qualification. Si le nom de *rationaliste* désigne celui qui fait usage de sa raison, qui réfléchit et cherche à se rendre compte des motifs de sa foi, personne ne voudra consentir à laisser à d'autres ce beau titre. Pour le vulgaire un *rationaliste* est un homme qui ne croit que ce qu'il comprend, et les apologètes contemporains du christianisme se donnent le facile plaisir de triompher d'une manière de voir qui n'est guère présentée que par ses contradicteurs, et qui ne peut être soutenue que par les ignorants. A cette notion générale et inexacte du rationalisme, ceux qui ont quelque connaissance de l'histoire de la théologie ajoutent l'affirmation superbe que c'est un point de vue bien vieilli, et qui vraiment n'est plus de mode. Pour des hommes cependant qui font état de savoir et de raisonner, il ne devrait pas être permis d'employer des termes qui ont une signification historique bien déterminée et de les transporter dans la mêlée des opinions contemporaines en leur donnant un sens inexact qui en fait bientôt une calomnie. Laissons au passé ses étiquettes et ses noms de guerre, et cherchons à serrer de près la pensée de nos adversaires sans les affubler d'un costume d'emprunt.

Si l'on veut être fidèle à la vérité historique, on ne peut, sans injustice, donner à M. Lang le nom de *rationaliste*. Il a appliqué sa critique pénétrante à ce système qu'on ne peut bien réfuter qu'en le dépassant

[1] Depuis que ces lignes ont été écrites il a repris cette publication, et publié le deuxième volume qui termine l'ouvrage.

et il a signalé avec une grande vigueur son étroitesse et sa stérilité, son impuissance à comprendre le drame des religions comme l'enthousiasme de la poésie. Mais il refuse à l'orthodoxie le droit de triompher de la défaite de son vieil ennemi et de sceller sur lui la pierre du sépulcre. Car c'est elle au contraire qui le ressuscite tous les jours et lui rend sa popularité.

En face de la pensée scolastique et des contradictions du système traditionnel, en présence des idées à priori sur l'*Écriture,* et des défis jetés aux affirmations les plus certaines de la conscience, le rationalisme conserve toujours sa raison d'être et son opportunité. Il n'est vraiment dépassé que si l'on ne restaure pas ce supranaturalisme étroit, qui en est l'antithèse directe et dont il a dévoilé l'arbitraire. Tant que la théologie n'aura pas débarrassé le sol des vieux matériaux et qu'elle ne sera pas fermement assise sur le principe de l'harmonie du christianisme et de la conscience religieuse, tant qu'elle conservera des idées qui ne seront pas assimilables à la conscience, tant qu'elle confondra la croyance et la foi, la religion et la dogmatique, il faut qu'elle se résigne à retrouver dans l'arène le rationalisme ; elle aura beau s'écrier qu'il est mort, elle sera tenue de rompre avec lui plus d'une lance.

Un critique [1] qui ne permet pas à ses amis de s'endormir dans la possession de la vérité, et qui semble s'être donné pour tâche de maintenir tout le monde sur la brèche en lançant de temps à autre quelque grosse question propre à dérouter tous les partis pris, s'est demandé si au bout de toutes ces éliminations successives par lesquelles on délivre le christianisme de tout ce qui n'est pas religieux et assimilable à la conscience, l'homme ne se trouverait pas seul, face à face avec lui-même, et si la religion n'aurait pas vu se dissoudre son objet propre. M. Lang, qui reproche au rationalisme de ne pas avoir le sens de la réalité et d'expliquer les phénomènes religieux par de misérables ressorts, est parfaitement rassuré sur le résultat du mouvement critique et rationnel de ce temps. Aussi réplique-t-il avec une verve ironique à ces théologiens du juste milieu, qui ont voulu lire dans les paroles de M. Schérer un aveu voilé de scepticisme absolu et une condamnation de la rénovation théologique : « Mes bonnes gens, ne voyez-vous pas que ces paroles vont » droit à votre adresse? Ce christianisme rationnel, cette tentative de » réconcilier le christianisme avec la raison et la conscience, c'est le » principe de votre théologie de juste milieu. Comparez la foi des pre- » miers chrétiens et leurs espérances eschatologiques à votre christia- » nisme qui parle à la conscience ; comparez le Christ primitif, descendu » du ciel, avec le Christ sans péchés, qui n'agit sur nous que par sa gran- » deur morale. Vous ressemblez à des gens qui ont creusé tout autour de

[1] M. Schérer, *Revue des Deux-Mondes,* mai 1861.

» l'arbre, mis à nu ses racines, et qui crient au destructeur, quand quel- » qu'un a le courage de l'abattre. » Toute religion peut être menacée quand la critique fait l'histoire de sa mythologie ou de ses dogmes ; le paganisme, en effet, fut perdu le jour où ses défenseurs eux-mêmes appliquèrent l'interprétation allégorique à tous ses mythes, le jour où ces fleurs délicates de l'imagination furent transformées en théorèmes philosophiques ; le christianisme seul est à l'abri de ces dangers, parce qu'il n'a ni la même origine ni la même nature. Sa prospérité et son avenir ne dépendent point du sort des dogmes ou des cérémonies, qui l'ont un jour exprimé et représenté au sein de l'humanité. « *C'est la beauté » du christianisme*, dit Varhagen d'Ense, *d'avoir des ailes qui le transpor- » tent au delà de ses propres barrières.* » Le monde païen a pu trembler au bruit de cette voix qui criait : *Le grand Pan est mort!* Les chrétiens peuvent assister d'un œil serein à la ruine des théologies et des philosophies, parce que l'absolu ne meurt pas. A moins de livrer le monde à je ne sais quelle ironie implacable et aveugle, qui donc pousse irrésistiblement l'esprit humain à s'élancer d'étapes en étapes, de systèmes en systèmes, toujours plus près du mystère des choses, si ce n'est cet absolu même, ce Dieu toujours vivant qui conduit le drame de l'humanité et l'élève à lui ? Qui donc pousse l'homme à frapper de sa hache les systèmes et les dogmes qui se succèdent, si ce n'est cette vérité souveraine, qui n'est pas une nuance relative de l'erreur, mais l'opposition absolue de tout ce qui n'est pas la vérité ? Non, l'absolu n'est pas mort, il vit comme la force, la puissance régénératrice, le ressort du fini. Non, la religion ne périra pas, parce que l'homme du XIXe siècle ne reconnaît d'autre autorité que celle de la conscience. La religion, c'est la relation de l'homme avec cette puissance qui se révèle à nous comme absolue, inconditionnelle, sainte, — en un mot comme Dieu. Et cette puissance se révèle dans la conscience comme une puissance qui juge et condamne les caprices de l'individu, qui n'est pas *subjective*, qui est indépendante des désirs personnels, comme la puissance du bien absolu, du saint, de l'*impératif catégorique*.

Quant à ceux qui s'alarment parce que les mystères du christianisme et de la nature sont étudiés par une raison curieuse, nous leur dirons avec M. Lang : Quels que soient les progrès des sciences, des connaissances humaines, il restera toujours dans le monde, dans l'histoire, un point inaccessible et mystérieux. Quand bien même la science le pénétrerait, son objet restera toujours pour elle un *objet*, c'est-à-dire qu'il n'aura pas laissé tomber tous ses voiles, révélé tous ses mystères. Quand le naturaliste a étudié un insecte avec son microscope, qu'il a suivi dans toutes leurs ramifications les vaisseaux les plus délicats, les fibres les plus ténues, qu'il a observé en détail toutes les cellules de l'organisme, l'animal a-t-il cessé d'être un mystère et, en un sens, un miracle pour

lui? Toute vie n'est-elle pas un mystère, même quand nous en connaissons toutes les lois? Et quand l'historien a compris la naissance du christianisme, qu'il a noté toutes les circonstances, toutes les influences qui ont coopéré à la production de cette révolution religieuse, qu'il l'a ramenée, comme tout événement de ce monde, aux grandes lois de l'histoire, la personnalité du fondateur, la concentration, la fusion de tous ces éléments dans le fait d'une personne concrète et originale, n'est-ce pas aussi un mystère? La science n'arrache jamais à toutes ses ténèbres un objet, et comme l'a dit quelqu'un, *Dieu aura toujours quelque chose d'anonyme*. On peut être tranquille de ce côté, la science ne fera pas évanouir la divinité. On le voit, M. Lang n'est pas un rationaliste comme se le représente le vulgaire; il n'abaisse pas au niveau de notre raisonnement les choses divines, et il laisse à notre piété les perspectives de l'infini. C'est le calomnier que de le confondre avec les esprits étroits qui veulent tout rencontrer au bout de leur raisonnement ou de leur scalpel, et si le *surnaturel* désigne les choses suprasensibles, le monde de l'esprit, la liberté, la conscience, l'idéal, l'infini, personne n'a affirmé sa réalité avec plus de fermeté que lui.

C'est précisément la préoccupation de ces intérêts suprêmes de l'humanité qui inspire et soutient son activité littéraire. Il a souffert, comme tout enfant de ce siècle, de ne pouvoir accorder avec les données irréfutables des sciences la foi de l'Église, et témoin ému de ces révoltes dans lesquelles tant d'esprits consciencieux ont cherché l'apaisement de leurs angoisses, il a osé poursuivre dans une synthèse supérieure cette harmonie de la vie morale qui est la condition de toute paix et de toute action vraiment féconde. Blessé, dans ses aspirations les plus pures, par ces refrains grossiers dont la jeune Allemagne a fait retentir la patrie de Luther, « *A bas la croix, maudite soit la vieille divinité!* », il s'est jeté dans la mêlée pour sauver des fureurs du matérialisme la religion qui est le titre de noblesse de l'humanité. Il est sévère pour la restauration théologique, pour les vues étroites, pour les inconséquences calculées des hommes d'Église; il ne peut leur pardonner d'avoir précipité dans l'insurrection, dans le scepticisme, des cœurs droits et des esprits honnêtes; et il éclate parfois quand il surprend l'orthodoxie protestante couvrant de son crédit les menées des partis rétrogrades et façonnant l'homme à la servilité. La théologie n'est pas pour lui un plaisir de raffiné, la vaine satisfaction d'une curiosité aristocratique; elle a une grande mission à accomplir; c'est elle qui doit dégager les abords du sanctuaire et y ramener la foule; c'est elle qui doit réconcilier la conscience moderne avec l'inspiration chrétienne. Elle échappera ainsi à la stérilité des discussions scolastiques, elle restera en relation avec les besoins de son temps, elle sortira de son isolement, elle sera plus humaine, elle sera vraiment un instrument de régénération sociale. Voilà quel est le but

élevé que poursuit M. Lang, et il y marche avec la vaillance d'un esprit droit soutenu par un noble caractère. Marquer d'une main ferme les traits décisifs, les conquêtes définitives de la conscience moderne, et montrer ensuite par l'étude des documents primitifs la vraie nature du christianisme ; tel est le dessein qu'il s'est proposé dans ses pblications.

III

Nous nous plaignons parfois des retours imprévus de l'opinion publique, de ces oscillations énormes qui nous jettent subitement d'un pôle à l'autre. Mais en vérité nous n'avons guère le droit de nous plaindre, car nous ne voulons pas reconnaître la cause de ces mésaventures. Nous nous arrêtons à raconter le phénomène et à le déplorer, nous ne songeons pas à en prévenir le retour. Nous nous obstinons à ne voir qu'un problème politique là où s'annonce une révolution religieuse et morale. Il nous plaît de croire que tout sera pacifié, parce qu'on aura supprimé quelques frottements pénibles entre l'Église et l'État, parce qu'on n'aura plus à introduire devant le conseil d'État des appels comme d'abus. Pour un peuple qui prétend au renom de théoricien par excellence et qui dédaigne les faits et l'application, c'est montrer bien peu d'esprit philosophique. Faut-il être bien perspicace pour soupçonner que les conflits entre l'Église et l'État ne résultent pas seulement de leurs rapports officiels, et que sous le régime d'une législation nouvelle ils ne tarderont pas à se renouveler sous d'autres formes, tant que ces deux puissances représenteront dans le pays deux états opposés de la conscience publique ? Ce dénoûment, ne le cherchez donc pas dans un changement des lois, dans une séparation des deux pouvoirs. Sans doute une bonne loi sur les rapports de l'Église et de l'État contribuerait à l'éducation du pays, et en saisissant plus directement les individus de la question ecclésiastique, préparerait l'affranchissement des consciences. Mais la situation des esprits ne sera pas encore transformée ; la conscience religieuse et la conscience moderne ne seront pas réconciliées ; la foi et la science n'auront pas fait alliance, la paix et l'unité ne seront pas raffermies dans la société moderne.

Il y a deux hommes chez tout Français, l'un qui date de 89, l'autre qui appartient à l'ancien régime. L'homme de 89, c'est le citoyen, le marchand, le propriétaire, l'homme actif, celui qui occupe la scène du monde ; l'autre, c'est l'homme religieux. Comme la religion n'occupe pas une grande place dans la vie ordinaire des hommes, qu'elle est reléguée loin du théâtre de leur activité, ces deux hommes ne se heurtent pas, le second sommeille toujours, il est comme s'il n'existait pas. Mais

si les malheurs de la patrie ou de l'individu ramènent les acteurs au silence, au recueillement de la vie intérieure, si la voix de Dieu se fait entendre, voici que l'homme religieux apparaît comme un revenant, on dirait l'homme du moyen âge, étranger à la culture de son temps, apportant tout un bagage de notions et de prétentions inouies; il engage une lutte hardie avec l'homme moderne qui, novice dans ces rencontres, et ne sachant plus reconnaître le terrain sur lequel on l'entraîne, se laisse bientôt éblouir par le prestige du sacré et cède au besoin de croire à quelque chose.

Depuis 89, la conscience civile et politique a été affranchie; elle n'est plus courbée devant des autorités usurpées, sous des lois de convention et de privilége; elle ne se rend qu'à l'autorité de la vérité, de la justice, dont les révélations ne sont pas transmises par un sacerdoce, mais que chacun reconnaît à l'évidence interne dont elles sont revêtues. Les règles que Descartes proposait pour découvrir le vrai ont enfin triomphé, et du domaine de la pure spéculation elles ont été importées dans les conseils et dans les luttes de la vie publique. La conscience religieuse relève encore de certaines autres règles, et un grand nombre de ses affirmations seraient menacées, si elles devaient produire en leur faveur cette évidence qui enlève l'assentiment de notre esprit et crée les convictions inébranlables. Aussi voyons-nous de tous côtés les gardiens du sanctuaire réclamer pour les choses religieuses le bénéfice d'un autre critérium et les dérober à cette confrontation de la conscience qui leur semble déjà un signe d'impiété. Il ne faut pas s'étonner alors que l'ancien régime tout entier sorte des sacristies, que dis-je, des consciences religieuses elles-mêmes, qu'on tient obstinément fermées aux méthodes et aux conquêtes de la vie moderne. Pour ramener l'unité dans les esprits, il faut établir l'unité de la méthode, il faut que la vérité religieuse, comme la vérité politique ou économique, se justifie par elle-même, se prouve par sa propre évidence et provoque *le consentement de nous-mêmes avec nous-mêmes*, qui est la condition de la certitude. Le problème de notre temps est donc un problème religieux : c'est une évolution de la conscience religieuse qui se prépare et qui travaille notre société, si attachée encore à ses vieux compromis officiels. C'est l'honneur et la supériorité du protestantisme d'avoir un sentiment plus net de cette situation et d'être seul en mesure d'accomplir ce progrès sans se suicider.

IV

M. Lang n'a pas de peine à établir que le système du monde, tel qu'il a été formulé par l'orthodoxie, repose sur le dualisme. En Dieu, dualisme entre la justice qui poursuit l'exécution de la sentence contre le péché et l'amour qui voudrait remettre au pécheur sa dette; dans l'homme, dualisme entre la force et la matière, le corps et l'esprit, entre deux natures qui n'ont rien de commun, qui sont juxtaposées, mais qui ne se pénètrent pas ; dans l'économie de la vie future, dualisme éternel entre le ciel et l'enfer, entre les réprouvés et les bienheureux ; dans la société humaine, dualisme entre l'État et l'Empire. A tous les points de l'horizon nous nous heurtons contre un dualisme irréductible, car il procède de l'antagonisme de Satan et de Dieu ; nulle part nous ne saisissons l'harmonie, l'unité, la réconciliation et la paix. Le mystérieux « *au delà* » éblouit et frappe de stupeur tous les hommes qui échappent aux soins grossiers, il les dégoûte de toute action qui ne porte pas le sceau de la religion. La vie de ce monde est flétrie, méprisée ; elle ne semble avoir de prix que pour l'ambitieux vulgaire ou le voluptueux, et tout l'art du chrétien semble consister à s'en détacher. Personne n'a le sentiment que ce monde et l'autre ne forment qu'un même empire sous la même loi, et qu'ici-bas, comme en haut, l'humanité poursuit et réalise, à des degrés divers, la même destinée. Il n'y a vraiment de motif pour vivre que les appétits de la bête ; ce qui fait pour nous le prix et la beauté de la vie est condamné et repoussé comme une grande vanité. La religion n'a pas pour mission de pénétrer toutes les relations sociales et toute l'activité humaine d'un nouvel esprit, de sanctifier tout ce drame humain ; non, elle flétrit toutes ces choses du mot de profanes, et semble nous les interdire comme si elles ne pouvaient être rangées sous la catégorie du bien. Tout son ministère se concentre sur la prédication de la mort, et, sous prétexte de nous assister à ce moment suprême ou de nous assurer la victoire, elle nous rend impropres au combat de la vie, elle nous rend improductifs dans l'œuvre commune. On n'admet pas que la communion avec Dieu, que l'idéal chrétien puisse se rencontrer dans le *monde*, chez le citoyen, le père de famille, l'ouvrier ; toute occupation qui n'est pas un exercice de dévotion ou qui ne favorise pas directement les intérêts de la foi est réputée vaine ou dangereuse ; et si l'amour du ciel, si le souci de votre salut vous possède, hâtez-vous de renoncer au monde pour vaquer à de plus saintes fonctions.

Cette théologie nous explique le spectacle étrange que nous offre le moyen âge et qui inspire à des écrivains trop pressés de conclure des

réquisitoires irrités ou des apologies enthousiastes. D'un côté cette mysticité naïve, cette élévation morale dont les figures de Fra Angelico sont l'expression délicieuse; il y a dans cette société des êtres qui touchent à peine à la terre, en qui le corps n'est qu'un prétexte pour continuer à être, et qui nous séduisent par cette physionomie maladive et idéale dont le charme est plus enivrant que salutaire. De l'autre côté sont tous les ébats, toutes les violences, tous les emportements de la bête; l'homme actif, l'homme réel n'est pas dompté, gouverné, spiritualisé, il est déchaîné dans toute l'intempérance de ses instincts. Le moyen âge nous présente ainsi une double face, l'une hideuse et repoussante comme celle d'un aventurier aviné; l'autre délicate et amaigrie comme celle d'une vierge en prière. Le vrai milieu de l'homme est encore ignoré; l'individu n'est pas introduit dans le monde moral, et toute sa vertu consiste à sacrifier l'État à l'Église, à déserter l'une pour se consacrer à l'autre.

Il est curieux de constater ce que devient la science dans ce système. On étudie la rhétorique pour mieux comprendre le langage figuré de la Bible, la poésie pour reconnaître la mesure et le rhythme des chants chrétiens, l'arithmétique pour déchiffrer les nombres mystérieux de l'Écriture, la dialectique pour réfuter les sophismes des hérétiques, l'astronomie pour déterminer les jours de fête, etc... On ne demande à la science que des services; elle est aux gages de l'Église; elle ne poursuit pas la vérité, la vérité est toute faite, toute trouvée; on ne permet à la science que le rôle de suivante. A l'université de Tubingue, en 1644, il fut soutenu une thèse, où l'auteur établissait que l'étude des forces de la nature ne convient pas à un chrétien, que ce sont là des recherches dangereuses. L'orthodoxie n'a jamais été favorable aux études scientifiques; elle a toujours eu l'instinct que son système reposait plus sur l'imagination et l'arbitraire que sur le vrai; et pour ne pas être ébranlée, elle a défendu qu'on touchât à ses fondements. Mais ses anathèmes, ses proscriptions, ses subtilités n'ont pu enchaîner l'essor de la pensée, et les découvertes de Copernic et de Keppler ont mis la sape à l'édifice du dualisme.

Ce n'est pas au monothéisme, à la révélation d'un Dieu unique, qu'il faut rapporter l'honneur d'avoir fermé l'ère des superstitions. Parmi les fils d'Israël comme parmi les chrétiens, la *folle du logis*, aidée de l'ignorance, a longtemps rempli l'espace de chimères, de fantômes, de malins esprits et de toutes sortes de diableries. Le moyen âge est obsédé par des terreurs insensées. La peur n'a été vaincue que par les progrès de la science et de l'idée chrétienne de Dieu. Tant que la terre a été un théâtre ouvert à l'influence de deux puissances contraires qui se jouaient de toutes les lois, qui suspendaient la marche régulière des phénomènes, qui faisaient de notre planète une scène enchantée, tant que la science n'avait pas affirmé la permanence des lois, substitué l'ordre et la régu-

larité aux caprices et aux fantasmagories de l'imagination, tant qu'on n'a pas reconnu à la nature cette fixité, cette harmonie qui font sa grandeur et sa beauté, la superstition, la peur de l'inconnu, du sortilége, du maléfice, de la possession diabolique, du miracle domina les esprits et développa dans les âmes une disposition à la servilité qui ne peut se rencontrer chez un vrai chrétien. L'Église au moyen âge est la grande magicienne, et si elle fait brûler les sorciers, ce n'est que jalousie de métier. N'enseignait-elle pas à ces masses aveugles qui étaient aussi disposés à faire un pacte avec le diable qu'à s'effrayer du geste mystérieux et des paroles fatidiques d'une vieille femme, que le signe de la croix ou l'invocation du nom de Jésus étaient des armes invincibles contre les mauvais esprits ? N'enseigne-t-elle pas encore que la parole d'un homme, d'un prêtre suffit à changer un morceau de pain en un corps d'homme vivant ? N'est-ce pas tenir école de magie et peut-on espérer que le peuple fermera l'oreille aux promesses des charlatans ou des spirites tant qu'on lui apprendra dans les temples chrétiens ce mépris des lois de la nature, tant qu'on ne l'initiera pas à un système du monde plus scientifique ?

Cette émancipation des esprits, que la culture scientifique a inaugurée, est soutenue par le développement de l'idée chrétienne de Dieu. On ne peut contester que le Dieu de Jésus, le Dieu *qui ne fait pas acception de personne*, qui *fait lever son soleil sur le champ des méchants comme sur celui des bons*, ce Dieu qui est *notre Père céleste*, n'a pas occupé dans la formation de l'orthodoxie la place qui lui appartient. Comme un nouveau venu, il est resté toujours effacé par la majesté et la puissance de Jehovah, et la dogmatique chrétienne n'a pas tiré les conséquences légitimes de la révélation nouvelle : *Dieu est amour*. Le germe de la superstition est caché dans cette conception de Dieu, qui, pour l'exalter, n'affirme et ne met en jeu que la Toute-Puissance, qui multiplie les coups d'état pour accuser son indépendance et donne l'arbitraire d'une volonté sans contrôle pour loi et pour principe au gouvernement du monde. Si Dieu n'est qu'un sublime émir, semblable à ces potentats de l'Orient dont la volonté bouleverse tout leur empire, dont les sujets n'ont qu'une existence précaire, chaque jour menacée par la jalousie du maître, il n'y a plus de sécurité, plus de joie dans le monde, plus rien n'est stable, tout est possible, et je ne comprends dès lors que le cri de lassitude : « *Tout est vanité.* » La science, l'action sont aussi des vanités : l'homme comme la nature n'est entre les mains du Tout-Puissant qu'une vaine matière que le sublime artiste brise ou façonne à son gré. Quel goût nous restera-t-il d'étudier ou de cultiver un monde à travers lequel se promène une fantaisie sans limites ? L'œuvre de la science comme celle de la plus haute moralité demande pour le travailleur un sol fixe sous les pieds, et l'espoir légitime que ses conquêtes ne lui seront

pas reprises par un pouvoir jaloux. Les peuples chez lesquels a régné cette conception de la divinité n'ont pas marqué dans l'histoire de la civilisation ; leur bagage scientifique est léger, ils ont usé leur énergie à maintenir cette affirmation que Dieu est la cause suprême et absolue, ils ont paru dédaigner la recherche de ces causes secondes, de ces lois qui sont cependant la révélation de la divinité dans le tissu des affaires humaines. Certes, Jésus n'a pas été un métaphysicien, mais dans son cœur, aimant et pur, il a trouvé une lumière qui a transfiguré ce Jehovah de son peuple, l'a arraché au vague de son pouvoir absolu pour le fixer sous la catégorie de l'amour ; et ce progrès de la conscience religieuse a délivré la science de l'arbitraire et de l'imprévu d'un gouvernement sans limites. Si le christianisme a soutenu tant de procès avec la science, gardons-nous d'en accuser son fondateur et le principe qu'il a proclamé. Les coupables, ce sont les théologiens infidèles à l'esprit du maître, qui sont retombés dans les errements de la théologie juive, qui dans le christianisme ont conservé la notion sémitique de la divinité, et établi au cœur même de la divinité ce dualisme que les religions païennes avaient réalisé dans une multiplicité de dieux. Quand la théologie nous représente Dieu gouvernant le monde par une série de volontés particulières, et faisant fléchir l'ordre, l'harmonie pour atteindre tel but spécial, comme si toutes les fins particulières ne devaient pas rentrer dans la marche et le résultat de l'ensemble ; quand la destinée des créatures est fixée par des décrets irrévocables, et qui n'ont d'autre raison que le bon plaisir de Dieu ; quand la gloire de Dieu enfin exige que l'homme ait perdu toute raison, tout sens moral, tout pouvoir de se déterminer pour le bien et qu'il soit réduit à l'état d'une pierre, d'un tronc d'arbre, l'inspiration chrétienne est trahie : c'est le particularisme juif qui l'emporte encore, et il ne faut pas imputer au christianisme toutes les violences et les sévérités de cette théologie qui se meut au rebours du libre développement de la science. Le Dieu chrétien ne connaît pas l'arbitraire, les préférences, les caprices, les coups d'État ; il est et il reste, dans son immuable présent, l'*amour*. Ce n'est pas lui qui redoute le grand jour, qui se cache comme un monarque dégénéré dans l'ombre de son palais et qui défend à l'homme de l'approcher. Sans cesse il l'attire, il l'appelle à lui ; il allume de son souffle cet ardent désir de connaître qui passionne l'humanité, et il abandonne au Jehovah d'Israël cette jalousie qui ordonne à l'homme de se voiler la tête, quand il adore. Plus la théologie sera chrétienne, plus elle sera pénétrée de l'esprit de Jésus, moins elle menacera la sécurité de la science, moins elle favorisera la superstition en replaçant le gouvernement du monde entre les mains d'un thaumaturge. Il ne s'agit donc pas d'abaisser, d'annuler le christianisme pour conserver les conquêtes de la conscience moderne : il suffit de le retremper à ses origines et de tirer les conséquences de son idée

de Dieu. Le dualisme est dans le christianisme un élément étranger qu'il faut éliminer.

Les esprits étroits s'obstinent à entraver cette œuvre sous prétexte que les agents de cette fermentation n'ont pas toujours une étiquette dévote, comme si dans le drame humain chaque acteur savait toujours d'avance le mot du dénoûment! Il peut se rencontrer des savants, des métaphysiciens qui croient porter le coup suprême au christianisme en poursuivant sa théologie dualiste : qu'importe? ils sont aveuglés par les objets du premier plan, qu'ils sont impatients de renverser; mais au fond toute leur ardeur ne sert qu'à préparer de nouvelles conditions à un épanouissement plus complet du principe chrétien.

FONTANÈS.

(La suite à un prochain numéro.)

LA

PRESSE ANGLAISE

I

« Un pays protestant est un pays où tout le monde lit. » Cette définition appartient à M. Michelet, et quoiqu'elle ait l'air d'un paradoxe, elle frappe juste, car, en dépit des fureurs dogmatiques auxquelles se livrent les adorateurs serviles de la tradition écrite, un protestantisme qui n'est pas basé sur la lecture et l'interprétation individuelle de la Bible, mérite à peine ce nom. Néanmoins, la définition est encore plus rigoureusement vraie, dès qu'on l'applique au *protestantisme politique*. Si nous étions appelés à définir ce que nous entendons par pays libre, nous répondrions sans hésitation : — C'est un pays où tout le monde lit, où tout le monde a la faculté de publier sa pensée sans entraves. En effet, les deux termes sont corrélatifs; du moment où chaque citoyen tient à lire des journaux, il veut connaître la vérité, toute la vérité, et « protestantisme politique » devient bientôt synonyme de « presse libre. »

S'il est une terre à laquelle cette définition puisse s'appliquer sans restriction aucune, cette terre est l'Angleterre. Non-seulement tout le monde y lit les publications quotidiennes et périodiques, mais presque tout le monde prend part à la rédaction par des correspondances. Qu'il s'agisse de la politique générale du gouvernement ou de quelque grief particulier, d'un discours-ministre ou d'un gros juron échappé à l'agent de police, l'Anglais informe sur-le-champ *son* organe et ses concitoyens de ce qu'il en pense. Les journaux représentent véritablement l'opinion publique. Ils ne se contentent pas toujours de la diriger, il est vrai ; parfois ils la manipulent, la détournent, la forgent, et à force de répéter au peuple que sa conviction est faite sur tel ou tel sujet, ils finissent par lui faire adopter des idées pré-

conques. Il est devenu de mode, depuis quelque temps, de qualifier la presse de « quatrième État, » et plus d'un Anglais malicieux répète, non sans satisfaction, que la Grande-Bretagne est gouvernée par la reine (c'est-à-dire le ministère), la chambre des lords, la chambre des communes et — le *Times*. Une feuille hebdomadaire très-accréditée simplifiait même naguère ce rouage, en le réduisant à une espèce de trinité politique : le premier ministre qui gouverne en ce moment, le premier ministre qui gouvernera plus tard, et le *Times* qui les gouverne tous deux. En définitive, on pourrait être plus mal dirigé, puisque le ministre du jour représente la majorité parlementaire, celui du lendemain l'opposition, et le *Times* l'opinion populaire.

Il y a dix ans, le *Times* était en effet une puissance, puissance presque irrésistible. On a même été jusqu'à vouloir attribuer à l'influence exclusive de cette feuille l'excitation belliqueuse qui poussa l'Angleterre dans l'aventure de Crimée. C'est là une exagération intéressée, car il faut avouer que les partisans de la paix formaient, en 1854, une infime minorité. Quoi qu'il en soit, le *Times* n'a plus aujourd'hui le prestige pour ainsi dire surnaturel dont il était entouré. L'attitude réactionnaire de ce journal pendant l'insurrection américaine, celle qu'il prend en ce moment pour prôner le massacre des nègres de la Jamaïque, en ont considérablement amoindri l'influence.

Aujourd'hui, on dit « le *Times* » pour personnifier le journalisme dont il est le représentant le plus remarquable. Nous reviendrons plus loin, et en détail, sur ce « Léviathan de la presse, » ce « Jupiter tonnant, » comme on se plaît à le désigner. On comprendra sans peine quelle doit être l'immense portée de chaque parole lancée par un organe qui se lit au foyer de presque toutes les familles aisées.

A moins d'avoir vécu en Angleterre, on se fait difficilement une idée du rôle que joue la gazette dans l'existence de tous les jours. Elle remplace le café français et la brasserie allemande pour l'Anglais, auquel ses moyens de fortune ne permettent pas de fréquenter les clubs. Pour dix centimes il reçoit chaque matin à la porte de sa demeure une feuille qui lui raconte non-seulement ce que les ministres qui le gouvernent ont fait et accompli, ce que les députés qui le représentent ont dit, tous les événements qui se sont accomplis la veille dans les coins les plus reculés de l'Europe et quatre jours auparavant de l'autre côté de l'Atlantique, — mais ausi tous les incidents dont la ville et le bourg qu'il habite ont été le théâtre, les *meetings* et les sinistres, les vols et les meurtres, les naissances et les morts. S'il a des goûts littéraires plus épurés, s'il préfère un papier moins grisâtre, un caractère d'imprimerie plus lisible, la même pièce de dix centimes lui permet de louer pour deux heures un des grands journaux quotidiens de Londres.

La matière contenue dans quelques-uns de ces journaux, notamment dans le *Times*, est vraiment énorme. Chaque numéro renferme, outre trois ou

quatre articles de fond sur les objets les plus divers, des correspondances particulières écrites sur les lieux, partout où se passe quelque événement significatif. La chronique judiciaire donne des détails sur toutes les causes qui peuvent intéresser le public, qu'elles soient civiles ou criminelles; elle n'oublie pas le moindre délinquant qui comparaît devant les tribunaux de police municipale. Chaque matin le paragraphe consacré à la cour annonce sommairement si la reine et les princes et princesses se sont promenés à pied ou en voiture. Chaque soir, quelques lignes venues des universités publient la liste des étudiants qui ont obtenu leurs diplômes et énumèrent les décisions prises par les autorités académiques. Ajoutez à tous ces renseignements, si précieux par leur diversité même, une douzaine de lettres sur toutes les questions à l'ordre du jour, lettres tantôt ridiculement empreintes de l'égoïsme bourgeois le plus étroit, tantôt débordant d'indignation pour dénoncer quelque odieux abus du pouvoir, souvent aussi renfermant des discussions approfondies et éclairant des mesures nouvelles d'un jour inattend — et l'on .comprendra sans difficulté le grand rôle que joue la presse anglaise dans la vie journalière. Nous n'avons pas même mentionné les annonces et les articles critiques ou littéraires.

La création des *penny-papers* (journaux à deux sous) fut une véritable révolution. Depuis que « les impôts sur les connaissances » ont été abolis (on appelait ainsi les droits de timbre, ceux sur le papier, etc.), on peut dire que tout Anglais qui sait lire, lit un journal. On le voit, ce n'est pas sans raison que nous appelons l'Angleterre un pays protestant en politique comme en religion. Tout subterfuge est impossible; on ne peut plus se tromper sur le véritable courant que suit l'opinion publique : la presse est la voix du peuple, et cette voix résonne trop puissamment aux oreilles des ministres, des lords et des députés, pour qu'ils restent sourds à ce sérieux appel.

Des abus, certes il peut y en avoir; disons mieux, il faut qu'il y en ait. Quelle machine inventée par l'homme n'a pas ses imperfections? La presse peut se tromper; — cela n'arrive-t-il jamais aux censeurs, aux directeurs de « l'esprit public? » Du moins, quant aux journaux, il existe un remède; car, pour répéter avec un léger changement ce que M. Thiers disait de la démocratie, à la question «qui corrigera les abus commis par tous? » on peut répondre « la liberté de tous. »

En effet, chaque parti, chaque nuance, chaque secte, chaque coterie chaque utopie, — nous pourrions ajouter chaque lubie — trouve un organe dans ce libre pays. Si quelque journal insère une attaque contre les personnes et les principes qui vous sont chers, plusieurs autres ouvrent volontiers leurs colonnes à la défense. Comme la liberté, la publicité est son propre médecin. Tout le monde s'en trouve bien et la lumière se fait rapidement. Les revirements, dans les affaires politiques comme dans les questions personnelles, sont tellement soudains, tellement nombreux, qu'ils ont donné naissance à l'accusation quelque peu hasardée d'inconstance portée contre le peuple anglais.

La presse est une puissance, mais une puissance démocratique qui protége les faibles. Elle est une sentinelle à douze cents trompettes. En effet, en comprenant toutes les publications périodiques, il paraît aujourd'hui douze cent cinquante-sept journaux et revues dans la Grande-Bretagne. Les feuilles quotidiennes sont au nombre de soixante-dix-huit. Les magasins et revues se montent à cinq cent cinquante-sept, dont deux cent quatorze ont un caractère spécialement religieux.

L'abolition des « impôts sur les connaissances » fut une véritable révolution, comme nous le disions tout à l'heure. Il y a dix ans, en 1856, le nombre des feuilles de tout genre n'était que de sept cent trente-quatre, celui des journaux quotidiens de trente-cinq. Le chiffre est plus que doublé dans cet intervalle, et, en même temps, pendant que l'influence de la presse en général augmentait ainsi, celle de l'organe exclusif, du *Times*, décroissait dans la même proportion. L'opinion publique n'est plus représentée par un maître absolu; elle émane maintenant du sein du peuple et se fait entendre de mille côtés. Et comme *un* maître est toujours plus dangereux que mille co-représentants, en politique comme en journalisme, la presse anglaise n'offre plus que des avantages réels.

II

Le premier journal imprimé à Londres porte la date du 23 mai 1622 et le nom de *Weekly-Newes*; il est conservé dans les archives du musée britannique. Ben Jonson qui, du reste, essaya de tourner en ridicule bien des choses, se moqua fort agréablement de la nouvelle invention dans *Staple of News*. Néanmôins, soixante-dix ans plus tard, il existait déjà neuf feuilles hebdomadaires dans la capitale de l'Angleterre, et, en 1709, ce chiffre était doublé. Dans cette année parut le premier journal du matin, le *Daily-Courant*. A partir de ce moment le progrès se fait rapidement, car en 1724 nous trouvons (d'après une excellente autorité, *Curiosities of London, by Timbs*), trois gazettes publiées tous les jours, sept qui circulent trois fois par semaine, et six qui sont imprimées le samedi. En outre, la *London Gazette* (aujourd'hui la feuille officielle) paraissait deux fois la semaine. Avant la fin du XVIIIe siècle le nombre des journaux quotidiens se montait à treize.

L'*English Chronicle* fit son apparition en 1747; le *Public Ledger*, en 1760; le *St-James's Chronicle*, en 1761, et le *Morning Chronicle*, en 1769. Cette dernière feuille, qui vient de périr d'inanition pour s'être inféodée d'une manière trop évidente à un gouvernement étranger, se maintint fort longtemps à la tête du journalisme anglais. Le deuxième propriétaire, Perry, fut le premier à publier les débats du parlement.

Le chancelier, lord Campbell, commença sa carrière dans le feuilleton théâtral du *Chronicle*; les poëtes Coleridge et Campbell se trouvèrent au nombre des rédacteurs, de même que Hazlitt. Plus récemment, Dickens et les frères Mayhew consacrèrent leurs plumes habiles à son service. La vogue de cette excellente feuille était si grande et semblait tellement assurée qu'à la mort de Perry, en 1821, elle fut vendue pour la somme énorme de 42,000 livres sterling (1,050,000 francs). Le nouveau propriétaire conserva la direction jusqu'en 1834 et sut maintenir jusqu'à un certain point le prestige mérité de la publication. Mais depuis lors la chute fut des plus rapides. Le *Chronicle* se fit l'avocat de presque toutes les tendances bigotes et rétrogrades; ses lecteurs allèrent chercher ailleurs une nourriture plus saine, et le journal finit par mendier la clientèle des ambassades étrangères. Enfin, il mourut il y a deux ans après une longue et humiliante agonie. *Sic transit gloria mundi*. Le *Times*, qui, dans son outrecuidance bourgeoise, a tenté naguère d'égarer l'opinion publique, devrait bien prendre cet exemple à cœur et méditer un peu sur l'instabilité de la faveur populaire.

Le *Morning Chronicle* avait vu grandir les priviléges de la presse et proclamer le régime de liberté dont elle jouit de notre temps en Angleterre. Il n'y a pas longtemps, en effet, que les journaux ont obtenu la faculté de se mouvoir librement à l'air du soleil. De même que la liberté parlementaire, la liberté religieuse et la liberté de réunion, celle de la presse a été la récompense de luttes opiniâtres et prolongées.

L'Angleterre possède la liberté de la presse parce qu'elle a voulu l'avoir, parce qu'elle la veut encore. Elle en fera peut-être bon marché dans les colonies lointaines, ou même dans les pays plus rapprochés qu'elle s'est assimilés, mais elle ne la sacrifiera certainement jamais aux exigences d'une politique peureuse. Les gouvernements ne se sont pas montrés précisément plus favorables à la presse que ceux du continent; les représentants de la nation et les juges eux-mêmes n'ont cédé qu'avec répugnance au courant nouveau, et ne voient pas ce formidable antagoniste d'un trop bon œil. C'est le public qui s'est prononcé pour la presse, c'est le public qui la protége et la défend, et la puissance de cet instrument civilisateur est telle aujourd'hui, qu'il saura, même réduit à ses propres forces, résister aux ennemis téméraires qui ne craindraient pas de l'assaillir.

L'arsenal des lois rendues contre la liberté de penser est aussi bien fourni dans la Grande-Bretagne qu'ailleurs. Mais ces armes d'un autre âge se sont rouillées, il y a longtemps que personne ne pense plus à les fourbir. Ce sont des reliques intéressantes dont l'antiquaire seul connaît l'existence, car elles rappellent cette époque néfaste que maudit tout ami sincère des hommes et qui ne recrute des prôneurs que parmi les prédicateurs de croisades et les poëtes catholiques.

Le premier « statut » rendu dans la matière fut promulgué à Westminster

par Edouard Ier, contre « la publication de fausses nouvelles. » Décidément, il n'est rien de nouveau sous le soleil. La loi *de scandalo magnatum*, qui date de Richard Ier, sévit contre la propagation « de fausses nouvelles et d'horribles mensonges. » Sous le règne des Tudors, la liberté de penser et d'écrire n'existait plus, et la police surveilla jusqu'aux bibliothèques particulières. La censure fut confiée aux archevêques et évêques, et des imprimeurs apprirent, par la perte de leurs oreilles et de leurs mains, ce qu'il en coûtait de s'égarer à droite avec la reine Elisabeth, ou bien à gauche avec la reine Marie.

La chambre étoilée ne ménageait pas les délinquants. Il était réservé aux Stuarts, surtout au pédant Jacques Ier, de faire déclarer « diffamation » (*libel*) tout écrit dirigé contre un fonctionnaire. La fameuse « chambre, » qui jugeait que même les morts pouvaient être calomniés, n'acceptait jamais la preuve des faits avancés. Milton, le grand poëte patriote, essaye en vain de combattre la censure, en s'écriant dans ses célèbres *Areopagitica* : « Quiconque tue un homme, tue un être intelligent, l'image de Dieu ; mais quiconque détruit un bon livre, tue la raison même. »

La liberté relative accordée par la république ne fut qu'un éclair fugitif. Les Stuarts restaurés reprirent les traditions et les vieux édits rendus par les Tudors. La chambre des communes n'abrogea définitivement la censure qu'en 1697, malgré les tentatives contraires de la chambre des lords. Au XVIIIe siècle la presse devint de plus en plus libre, et la législature ne fit plus qu'un usage modéré de la prérogative qui lui permettait d'appeler à la barre tout écrivain accusé d'avoir violé les priviléges, ou bien insulté quelque lord ou député. Cette loi n'est pas entièrement tombée en désuétude, puisque, en 1834, le rédacteur du *Morning-Post* fut condamné par la chambre des lords pour avoir offensé le chancelier Brougham, et plus récemment encore, M. Washington Wilkes fut mis en prison par ordre de la chambre des communes. La publication des débats du parlement resta longtemps prohibée ; elle ne fut reconnue comme un droit réel que dans les premières années du siècle actuel.

Les peines édictées par les vieilles prescriptions légales pour offenses dirigées contre la personne du souverain ne restèrent pas toujours un vain mot sous les premiers monarques de « la maison de Hanovre. » Horace Walpole raconte qu'un imprimeur eut les oreilles coupées pour crime de lèse-majesté contre George I. Un certain docteur Shebbar fit la même expérience sous George II.

Aujourd'hui, la presse est régie par deux « actes », rendus sous le règne actuel. Le premier, qui s'occupe plus spécialement de la partie politique, déclare « félonie » et passible de la peine de mort ou de la transportation, tout appel séditieux tendant à faire détrôner la reine, à recourir à la force contre elle ou contre le parlement, à produire la guerre ou l'invasion, etc. En Angleterre même, cette loi n'a jamais été appliquée, que nous sachions.

Mais elle l'est en Irlande et nous ne répondrions pas du résultat, si quelque journal se permettait une excitation sérieuse et directe à l'insurrection. Mais en deçà de cette limite extrême, la carrière est libre.

Le second « acte » s'occupe des diffamations, et punit d'un emprisonnement qui ne doit pas dépasser un an, toute calomnie dirigée contre une personne qui se porte partie plaignante et qui obtient un verdict favorable du jury. Le procès peut être criminel ou simplement civil; dans le premier cas, il faut qu'il existe des préventions de *libelle diffamatoire*; dans le second, le plaignant doit demander des dommages-intérêts, et prouver qu'il a réelle- souffert dans sa fortune ou dans ses affaires.

Cette loi est la seule entrave sérieuse dont la presse ait à se plaindre de nos jours, en Angleterre. Elle est sérieuse, parce que les jurés sont très-enclins à protéger vigoureusement les particuliers attaqués par les journaux. Les hommes publics ne demandent jamais réparation pour des attaques qui ne touchent pas à leur caractère privé. Mais il est de mode aujourd'hui, pour chaque auteur ou acteur maltraité, d'en appeler aux tribunaux. Quelque nécessaire que cette procédure puisse paraître (et nous sommes loin d'en contester entièrement l'utilité), il faut convenir qu'elle ne profite pas souvent aux honnêtes gens. En effet, s'il est des accusations basses et odieuses qui demandent que l'investigation et la défense soient faites en public, les réponses insérées dans les journaux suffiraient probablement pour laver un innocent de toute inculpation mal fondée. Le prévenu, d'ailleurs, a toujours la faculté de prouver la vérité de ses accusations, et son avocat peut interroger la partie plaignante contradictoirement. Les individus tarés, qui ne se soucient pas du plus ou moins de boue qu'on peut leur jeter, reculent rarement devant un procès, tandis que maint homme consciencieux en a peur. Pitt disait n'avoir jamais pu comprendre ce qui constituait une diffamation, et les légistes de nos jours avouent volontiers que « la loi sur la calomnie est une calomnie contre la loi. »

III

« Bien des années avant la campagne de Crimée vivaient, dans certains » comtés de l'Angleterre, quelques personnes, veuves et gentilshommes, qui » étaient les dépositaires d'un pouvoir destiné à exercer une immense » influence sur la direction de la guerre. C'étaient des gens à habitudes » paisibles et qui peut-être ne ressentaient pas plus que d'autres le besoin » de se mêler de politique. Mais par suite de donations et de testaments, de » naissances et de mariages, ils étaient devenus les membres d'une vieille » maison de commerce ou plutôt d'une société qui s'occupait par état de » recueillir et de propager les nouvelles. Ils eurent assez de bon sens et

» d'entente des affaires pour renoncer à se disputer les uns aux autres la » direction de leur puissante machine. Ils restèrent tranquillement chez » eux et chargèrent quelques hommes de talent et d'énergie de gérer l'en- » treprise à Londres. La société se proposait pour but de publier un journal » contenant le récit de tout ce qui se passait dans le monde, des lettres » écrites par des hommes de toute espèce et de toute condition qui cher- » chaient à faire connaître leurs idées favorites au public, le tout entremêlé » de quelques articles courts sur des sujets de politique courante. De plus, » moyennant une somme déterminée, le premier venu pouvait faire insérer » tout ce qu'il voulait dans la feuille, sous forme d'annonce. La gazette, qui » contenait ces quatre espèces différentes de matières, était livrée au public » à bon marché.

» La société fit preuve d'une activité extraordinaire pour recueillir des » nouvelles. Pendant les guerres qui suivirent la révolution française, elle » se faisait envoyer des dépêches du continent avec une célérité telle, que » souvent elle put devancer le gouvernement.

» Dans d'autres pays, ce serait un scandale de voir l'administration » dépassée par des particuliers. Mais les Anglais aimaient à penser qu'ils » pourraient acheter et lire chez eux tout ce que savait un ministre d'État, » et ils applaudissaient au succès de leurs concitoyens rivalisant avec le » cabinet. Depuis ce moment, la feuille vit croître son influence. Elle devint » le meilleur journal du monde entier, et ce fait lui donna une impulsion » extraordinaire. Elle fut le plus important organe de la publicité, et tous » ceux qui erraient à l'aventure dans le labyrinthe de ce globe, à la recher- » che de l'inconnu, le prirent pour fil conducteur. Le prince qui revendi- » quait un royaume, le domestique qui avait besoin d'une place, la mère » qui avait perdu son enfant, tous s'en servaient désormais.....

» Jusqu'alors, cependant, cette société occupait le même terrain que » d'autres spéculateurs. Si elle s'était arrêtée là, il n'eût pas été de mon » domaine d'analyser le résultat de ses labeurs. Mais depuis bien des années, » les gérants avaient été frappés de l'idée qu'un certain article fort impor- » tant de discussion publique avait été omis. Il paraissait probable que, » sans quitter le coin de sa cheminée, un Anglais aimerait à connaître ce » que la masse de ses compatriotes pensait des principales questions à l'ordre » du jour. Les lettres écrites par des correspondants donnaient le moyen » d'apprendre cette tendance. Les administrateurs pensèrent qu'avec quel- » que peine et à peu de frais il serait possible de s'assurer quelles opinions » allaient avoir la vogue, de constater le courant qu'allaient suivre les idées. » On dit que, dans ce but, ils employèrent, il y a de longues années, un » ministre du culte, oisif et rusé, qui se chargea de flâner dans les lieux » publics et de découvrir ce que les gens pensaient des principaux sujets » qui venaient agiter l'époque.

» Il ne devait pas écouter la bêtise consommée; encore moins devait-il

» prêter l'oreille aux gens d'esprit. On lui avait enjoint d'attendre patiem-
» ment jusqu'à ce que la même pensée fût répétée dans bien des endroits
» par des hommes qui probablement ne s'étaient jamais vus. Cette idée
» commune était le butin qu'il recherchait et qu'il rapportait à ses maîtres.
» Il devint tellement habile dans son étrange profession, que la société fut
» rarement induite en erreur tant qu'il resta à son service. Quoique, plus
» tard, elle ait été souvent bafouée et ait vu échouer ses efforts, elle ne
» négligea jamais de chercher à lire dans le cœur même de la nation.

» Quand les gérants avaient trouvé les informations voulues, ils se pré-
» paraient à les propager. Mais ils n'imprimaient pas simplement ce qu'ils
» savaient être l'opinion du pays. Ils suivaient une autre méthode : ils se
» servaient de la plume d'écrivains capables pour présenter des arguments
» en faveur de la tendance vers laquelle la nation penchait, à leur avis. En
» supposant qu'ils fussent bien renseignés, les arguments trouvaient natu-
» rellement des auditeurs favorablement disposés..... Plus le journal en
» vint à être regardé comme le véritable interprète de la pensée nationale,
» plus sa popularité s'accrut de jour en jour.....

» Mais quoique la société exerçât cette grande influence, elle ne pouvait
» le faire d'une manière capricieuse ou perverse, sans porter préjudice à
» son singulier commerce. Elle avait un caractère plutôt représentatif qu'auto-
» cratique. Elle se voyait donc obligée, par la loi même de son existence,
» de se maintenir autant que possible en accord avec la masse du peuple.

» C'était là le grand journal anglais. Qu'on parlât de la feuille imprimée
» ou de l'organisation mystérieuse qui la publiait, on disait habituellement :
» *le Times*. Ce substantif était même souvent précédé d'épithètes qui prou-
» vaient qu'on le regardait comme un être actif et sentant, doué d'une vie
» plus longue que celle d'un simple mortel, armé de raison et d'une force
» terrible, animé des plus sombres passions humaines..... Le dimanche,
» l'Angleterre se reposait. Mais de grand matin, pendant tout le reste de la
» semaine, les paroles irrévocables étaient lancées aux quatre coins de la
» terre, conférant l'honneur aux uns, déversant le dédain et l'infamie sur
» les autres. »

On ne saurait mieux expliquer le mécanisme compliqué, qui fit du *Times* l'organe presque exclusif de l'opinion publique en Angleterre, que ce charmant et logique écrivain, M. Kinglake, le fait dans ces pages lucides. Pour se former une idée exacte de ce que la presse doit être, de l'influence incalculable qu'elle peut acquérir, du rôle prépondérant qu'elle peut jouer dans la vie d'une nation, l'histoire de ce journal offre le meilleur sujet d'étude.

Le premier numéro du *Times* (*le Temps*) parut le 1er janvier 1788. Le propriétaire-gérant fut M. John Walter ; son fils lui succéda, et son petit-fils, ancien membre du parlement, évincé aux dernières élections, possède aujourd'hui une bonne partie de la propriété de cette feuille, propriété qui

vant des millions. Le journal se publie toujours dans le même bâtiment, *Printing-House-Square*, cité de Londres. En 1814, le *Times* fut imprimé au moyen de la vapeur; la machine employée depuis 1848, tire huit mille exemplaires par heure. On peut la voir fonctionner, en demandant des cartes d'admission, et les visiteurs ne manquent jamais.

Depuis 1838, le *Times* a vu quadrupler son tirage. De 1848 à 1860, il était à l'apogée de la gloire et de la popularité. Depuis ce temps, les négociants de la Cité, que le grand journal induisit en erreur dans d'importantes questions de finance, surtout dans celles qui touchaient aux affaires du Mexique et à l'insurrection dans les États-Unis d'Amérique, commencent à se défier de sa politique louvoyante. Au lieu de persévérer dans la ligne qui faisait sa force, au lieu de rester l'organe de la véritable opinion publique, le *Times* tend à servir les cliques et les coteries, à pousser les causes véreuses, en politique comme en spéculation. La route n'est pas sans périls, comme maint autre journal populaire en a fait la triste épreuve. L'influence exercée par cette feuille prodigieuse est tellement énorme qu'il faut des années pour la voir diminuer d'une manière sensible. Mais la baisse a commencé, sans contredit; et si ce journal ne renonce pas à se faire l'interprète des rancunes timorées, des convoitises méprisables de la bourgeoisie de comptoir, pour embrasser la cause du progrès soutenue par la bourgeoisie éclairée, — on peut prédire sa chute avec autant de certitude que nous présageons l'extinction des boutiquiers, comme classe politique.

En attendant, le *Times* traite de puissance à puissance avec tout le monde, avec la cour comme avec les autorités des maisons de travail, avec les ministres de la couronne comme avec les juges des petits tribunaux de police. Il rend des services incalculables par la peur qu'inspire son effrayante publicité. « Écrire au *Times*, » est la dernière ressource, la menace suprême des opprimés, et le pécheur le plus endurci tremble sous cette épée de Damoclès suspendue sur sa tête.

Ce n'est pas sans cause. Le *Times* se tire journellement à plus de cinquante mille exemplaires, et la moyenne des lecteurs s'élève probablement à dix pour chacun. Ce calcul ne paraîtra pas exagéré, si l'on porte en compte les hommes qui fréquentent les clubs, les cabinets de lecture et les auberges, et si l'on ne perd pas de vue que chaque numéro passe généralement dans quatre ou cinq familles. En Angleterre, le système des abonnements directs est pour ainsi dire inconnu. Dans chaque rue des villes et dans chaque hameau, on trouve des boutiques de marchands de livres, de journaux et de papeterie. Ces commerçants font venir les gazettes de Londres et les revendent à leurs propres souscripteurs. Ils louent également la feuille, à raison d'un sou par heure, et de cette manière le même exemplaire du *Times* est parcouru par cinq ou six personnes, le premier jour, avant d'être recédé, le second, à moitié prix.

Nous avons dit que la vie complète de l'Angleterre et du globe entier se

trouve reflétée dans les colonnes de ce journal géant. Presque chaque jour, il publie un supplément de huit et parfois de seize pages immenses, couvertes d'annonces. Fort souvent, il contient dix-huit pages d'annonces, chaque page comprenant plusieurs colonnes, chacune desquelles constitue une honnête fortune. On prétend que plus d'une demoiselle, appartenant à l'heureuse famille Walter, reçoit une colonne d'annonces du *Times* pour dot, et cette dot doit valoir les revenus de maint domaine. M. Timbs raconte qu'un jour la feuille contenait deux mille deux cent cinquante annonces; il calcule également que la moyenne est de quinze cents par exemplaire. On reste abasourdi devant ces prodigieux chiffres, qui représentent des profits fabuleux.

En 1850, l'*Athenæum* reproduisait le calcul d'un statisticien qui prouvait que le numéro du 7 mai, de cette année, contenait 72 colonnes, 17,500 lignes, plus d'un million de caractères d'imprimerie. Le papier pesait près de cinq tonnes et couvrait une surface de trente acres (un *acre* est un peu plus de 0,40 hectare.) Cent dix compositeurs et vingt-cinq pressiers étaient occupés au tirage. Deux cinquièmes de cette masse énorme de matières avaient été rédigés, composés, corrigés et tirés entre sept heures du soir et six heures du matin.

Avant l'abolition ou plutôt la réduction du droit de timbre et des impôts sur le papier et sur les annonces, le *Times* payait annuellement au Trésor la somme de 95,000 livres sterlings, plus d'un million et demi de francs. Alors, on pouvait savoir au juste la circulation de chaque feuille. Ainsi, en 1840, tous les journaux réunis de la Grande-Bretagne insérèrent un million et demi d'annonces. Aujourd'hui, que le nombre des feuilles est plus que doublé et que la manie de la publicité a fait de terribles progrès, le chiffre des annonces doit largement dépasser deux millions.

Une organisation qui sait atteindre ce degré de grandeur est à l'abri des coups d'autorité. On a dit, et non sans raison, que tout Anglais qui *peut* lire le *Times*, y manque rarement. Le charme littéraire qu'on rencontre invariablement dans ses pages, entre pour une bonne part dans le merveilleux succès de ce journal gigantesque. Le talent de forme est, en effet, la première condition recherchée chez les rédacteurs. Une plume habile et exercée l'emporte sur toute autre considération; l'intelligence primesautière et le coup d'œil rapide sont plus prisés et mieux payés que la fixité de principes et la loyauté politique. Le journal donne des appointements magnifiques à tous les collaborateurs, qu'ils soient écrivains attitrés ou simples correspondants. Le rédacteur en chef reçoit un traitement de 4,000 livres sterling (100,000 fr.), à ce qu'on dit. On raconte aussi que maint article de fond sur un sujet spécial et épineux, a été rétribué à raison de 1,000, 2,000 et jusqu'à 3,000 fr. si ce n'est davantage. L'administration ne recule devant aucun sacrifice; elle a des correspondants dans les coins les plus reculés du monde, et, avant l'invention de la télégraphie électrique, elle a, dans les

grandes occasions, fait arriver des nouvelles importantes par un convoi exprès à toute vapeur.

Le *Times* a toujours compté parmi ses rédacteurs les publicistes les plus accrédités de l'Angleterre. En ce moment, le rédacteur en chef est M. Dasent, philologue distingué, connu par des travaux remarquables sur les langues et les traditions du nord de l'Europe, et généralement choisi pour examinateur dans les branches anglaises par les conseils militaires et civils, qui imposent des examens aux candidats pour les services publics. M. Delane est deuxième rédacteur; M. Oxenford et M. Samuel Lucas (auteur de *Secularia* et éditeur du *Shilling Magazine*) sont chargés de la critique littéraire; M. Davidson écrit la chronique musicale, M. Simpson l'article de bourse; M. Mowbray Morris dirige l'administration; MM. Russell, Mackay, Edwards et d'autres sont envoyés partout où les événements demandent un correspondant à l'imagination pittoresque, à la plume rapide. Bien d'autres écrivains de talent, même d'un talent hors ligne, doivent être attachés à ce personnel, mais nous ignorons leurs noms, car il est contraire à l'étiquette de les dévoiler. L'anonyme double, dit-on, la force de la presse, en remplaçant les individus épars par une forte personnalité, celle du journal. Nous ne partageons pas cette idée, tout en étant forcé de convenir que si le journalisme anglais n'est pas un apostolat, il est incontestablement devenu une puissance.

Nous ne connaissons pas exactement le nombre des écrivains employés à la rédaction du *Times*, mais il faut qu'il soit considérable. Les rédacteurs (*editors*) seuls constituent un état-major suffisant, puisque, outre ceux qui se trouvent attachés au journal d'une façon permanente, bien des écrivains distingués sont à l'occasion invités à fournir des articles spéciaux. Des Essais de circonstance doivent même parfois être préparés à l'avance, car, le lendemain même de la mort de quelque personnage important, il n'est pas rare de voir dans les colonnes du « Léviathan » une biographie fort étendue et les détails les plus minutieux.

Dans les grands centres, les correspondants du *Times* résident en permanence; d'autres sont tenus en réserve et expédiés partout où quelque nouvel incident politique éveille l'intérêt. Les sténographes, qui rendent compte des séances du parlement et des audiences des cours de justice, sont évidemment fort nombreux. Enfin, nous trouvons la classe curieuse des *reporters* (lit. rapporteurs) et des *penny-a-liners* (hommes qui écrivent au taux de deux sous par ligne). Les premiers se glissent dans tous les lieux où se passe, où se dit quelque chose de remarquable ; ils se faufilent dans les *meetings*, épient les arsenaux et les chantiers de construction, guettent à la porte des clubs, prêtent l'oreille dans les salles des Pas-Perdus. Les derniers courent après les pompes à incendie, fréquentent les tribunaux d'enquête sur les morts accidentelles, et FONT les meurtres et les faits divers. Généralement ils affichent une prédilection tellement marquée pour les mots pompeux et les phrases

sonores que le style du *penny-a-liner* est devenu synonyme de boursouflage.

Le journal qui résume et détaille ainsi les nouvelles et les incidents du monde entier coûte trois pences (trente centimes). L'exemplaire timbré revient à quatre pences (quarante centimes), mais il est transmis gratuitement par la poste pendant les quinze jours qui suivent la publication, sans que le nombre des envois soit limité.

IV

Nous retrouvons les traits caractéristiques du *Times* dans tous les autres journaux quotidiens qui se vendent au même prix. La différence existe plutôt dans la quantité que dans la qualité de la *copie*, pour employer un terme technique. Le mécanisme est à peu près le même ; le ton et la ligne politique, et surtout le degré de richesse, sont les seules distinctions essentielles. Il nous suffira donc de décrire chaque feuille en quelques mots.

En première ligne nous plaçons le *Daily-News*, fondé en 1846 ; — non pas que cet organe ait une circulation très-étendue, mais parce que ses tendances pures et libérales, son esprit de suite, sa tolérance éclairée, ses appréciations intelligentes, et la persévérante tenacité avec laquelle il marche dans la voie qu'il s'est tracée, lui procurent une incontestable influence sur la classe honnête et cultivée de laquelle dépendra l'avenir de l'Angleterre. Si nous prenons pour pierre de touche les questions récentes dans lesquelles le *Times* s'est montré si rétrograde, l'insurrection américaine et le massacre de la Jamaïque, nous trouverons que, seul parmi les grandes feuilles quotidiennes, le *Daily-News* a soutenu la cause du droit et de l'humanité, sans vaciller un seul instant, en dépit des clameurs furibondes et des instincts égoïstes, malgré les morsures des bêtes venimeuses qui grouillaient sur les hauteurs aussi bien que dans les bas-fonds de la société anglaise. Nous ne savons pas au juste quels sont les rédacteurs attitrés de cette excellente gazette ; mais on y trouve fort souvent des articles remarquables signés des noms les plus autorisés, tels que ceux de miss Martineau, de Stuart Mill, des professeurs Goldwin Smith, Rogers et Cairns, et d'autres champions éminents de la justice universelle.

Le *Morning-Advertiser*, qui parfois affecte des tendances radicales, est resté ce qu'il fut dans son berceau (1794), l'organe accrédité des aubergistes. C'est à cette circonstance qu'il doit sa popularité, bien plus qu'à sa politique défaillante et scabreuse. Il crie très-fort contre l'aristocratie et les abus du régime oligarchique, mais il soutient la cause des planteurs et des marchands d'esclaves contre les républicains du Nord. Il parle en faveur des classes ouvrières, mais il s'oppose violemment à toute mesure législative qui voudrait préserver les pauvres de l'odieux empoisonnement par le *gin*.

On n'est pas patronné par tous les détaillants du Royaume-Uni pour abandonner leurs intérêts pécuniaires à la sauvage animosité des philanthropes endurcis, des ennemis invétérés du « laissez-faire. » La bière et la Bible, rien que la bière et la Bible, toute la bière: — c'est-à-dire monopole des brasseurs et des aubergistes et tarif prohibitif contre les vins français ; toute la Bible : — c'est-à-dire, le piétisme protestant le plus exclusif et le plus étroit, — voilà les grands principes inscrits sur la bannière du *Morning-Advertiser*, qu'on trouve dans chaque *public-house*. Tout démocrate que nous sommes, nous devons avouer que les radicaux anglais, en dehors des grands penseurs, ont pour nous un médiocre attrait depuis que nous les connaissons ; et nous dirons la même chose de leur organe. On prétend que les propriétaires du journal — les aubergistes enrichis — distribuent deux cent mille francs par an aux établissements de charité fondés par cette belle corporation. Nous préfèrerions leur voir moins de bienfaisance et plus de justice et de bon sens. M. Grant, le rédacteur en chef, homme de talent du reste, est un piétiste protestant prononcé.

Le *Morning-Herald*, fondé huit ans avant le *Times*, est un journal conservateur, dévoué aux Tories et à l'église anglicane, c'est-à-dire à cette portion de l'église qu'on appelle « évangélique, » qui rejette le rituel emprunté aux catholiques romains et se rapproche des doctrines calvinistes professées par les non-conformistes.

Le *Morning-Post*, au contraire, son rival qui date à peu près de la même époque, défend les Whighs et le parti de la Haute-Église. Cette feuille est considérée comme l'organe spécial de la « fashion et du beau monde. » Elle donne de longs articles sur tous les dîners et les soirées de la *haute* société, et n'oublie pas d'énumérer les convives *distingués* (*recherchés* est le mot favori) qui les ont honorés de leur présence. Il va sans dire que le *Morning-Post* se trouve dans tous les boudoirs des grandes dames, aussi bien que dans les *parloirs* plus modestes des *snobs* (parvenus) du genre féminin.

Depuis l'abolition de l'impôt sur le papier, en 1855, les journaux à deux sous font une concurrence sérieuse aux grandes feuilles du matin. Le plus répandu est le *Daily-Telegraph*, qui se dit libéral, — du moins pour ce qui regarde l'Angleterre, car au dehors il s'est fait l'avocat de tous les despotismes et le souteneur de toutes les institutions vermoulues. Il marche sur les traces du *Times*, son modèle et son idéal, et il est presque parvenu à dépasser son maître, à l'éclipser, pour ainsi dire, dans l'article de bourse. La cité croit au *Daily-Telegraph ;* elle a cela de commun avec la partie la moins intelligente de la population. Les rédacteurs de ce journal ont un style des plus pompeux ; ils ont évidemment été nourris de la phrase ampoulée du *penny-a-liner*, et la boursouflure ambitieuse est leur élément natal. Naguère on les a qualifiés de « jeunes lions hurleurs, » quoiqu'ils rappellent plutôt à l'esprit l'animal braillard que la fable bien connue associe au roi des forêts. S'il est vrai, comme on le prétend, que le *Telegraph* soit le seul journal anglais vendu

sur les boulevards de Paris, ce n'est que justice, car il est le défenseur le plus intrépide et le plus inébranlable du gouvernement français.

Les tories ont leur organe à deux sous dans le *Standard*, et les radicaux le leur dans le *Star*. Le premier chante les louanges éternelles de lord Derby et de M. Disraëli. Le second, qu'on appelle souvent le journal de M. Bright est, en effet, l'avocat de toutes les causes libérales et le partisan zélé de l'école économique qui porte le nom de Manchester. Le *Star* est, contrairement à l'attitude du *Morning-Advertiser*, le défenseur du radicalisme honnête et convaincu. Il attaque avec une courageuse résolution tous les abus et toutes les tendances rétrogrades, et s'est hautement déclaré pour le nord de l'Amérique et contre le gouverneur de la Jamaïque, dès le début et au moment où cette allure n'était pas sans inconvénients graves. Ce journal est franchement démocratique ; non pas qu'il demande une république anglaise, car il ne faut pas se dissimuler que personne ne la veut en ce moment, pas même Bright; mais le nom seul fait défaut.

Toutes les feuilles dont nous venons de parler paraissent le matin. Plusieurs d'entre elles, le *Herald*, le *Standard*, le *Star*, sont également publiés le soir, remplaçant *Morning* sur le titre par *Evening*.

Le *Times* donne journellement deux éditions au moins, et l'*Express* est l'impression du soir du *Daily-News*. Le *Globe* et le *Sun*, qui se vendent au prix des grands journaux, sont tous deux libéraux et datent, le premier de 1803, le second de 1792. Le *Sun*, qui fut établi par Pitt, est beaucoup lu dans les provinces, surtout à cause de la rapidité avec laquelle il transmet les nouvelles commerciales et les comptes-rendus parlementaires. Le *Globe* est regardé comme un organe officieux, sinon officiel du gouvernement, et il faut avouer que ses prédictions politiques sont fort souvent réalisées.

Nous ne mentionnerons qu'en passant le journal français du soir, l'*International*, le *Glow-Worm* (ver-luisant), et l'*Owl* (hibou), nouveaux organes du *Sport* et des parieurs, pour finir par la *Pall-Mall Gazette*, fondée l'année dernière. Cette feuille, qui coûte deux pences (vingt centimes), a déjà conquis une belle place dans la faveur publique. Elle raisonne plutôt qu'elle ne donne des nouvelles, et son style ressemble beaucoup à ce que devrait être une conversation spirituelle entre gens bien informés. Ses lecteurs se trouvent ainsi, en majeure partie, dans les classes cultivées; les articles sont trop exempts de passion pour entraîner les ouvriers, qui, d'ailleurs, seraient rebutés par le ton railleur de suprématie que les Anglais bien élevés adoptent volontiers.

Depuis l'établissement des journaux à bon marché, la presse de province a vu considérablement diminuer son influence; elle n'a plus, en effet, d'autre raison d'être que les intérêts de localité. Néanmoins, il paraît en dehors de Londres plus de mille feuilles de toute espèce; la capitale n'a qu'un monopole de deux cent vingt-six gazettes et revues. Plusieurs de ces publications exercent toujours une forte influence dans quelques comtés;

nous citerons entre autres le *Manchester Guardian*, le *Liverpool Albion*, le *Leeds Mercury*, le *Scotsman*, d'Edimbourg, le *Freeman* et *Saunders's News-Letter*, de Dublin.

V

Notre esquisse du journalisme anglais serait bien incomplète si nous omettions de parler des publications périodiques. L'Angleterre est, en effet, la terre classique des feuilles hebdomadaires, des magasins mensuels, des grandes revues trimestrielles. Si les journaux quotidiens répandent les nouvelles politiques et les apprécient d'après l'inspiration souvent éphémère du moment, on peut dire que l'opinion véritable et définitive du pays se forme en réalité par les jugements plus détaillés et plus réfléchis portés dans les gazettes et les livres qui paraissent chaque semaine, chaque mois ou chaque trimestre.

Les feuilles hebdomadaires sont plus nombreuses que les journaux quotidiens. La raison en est fort simple : bien des partis politiques et religieux, bien des coteries littéraires et artistiques, les intérêts industriels comme les professions spéciales, éprouvent le besoin de s'adresser au public pour défendre leurs idées et faire connaître leurs besoins. Le journal est un drapeau autour duquel se rallient volontiers les batailleurs effervescents, et qui couvre de ses amples plis les champions douteux et pusillanimes. Or, une feuille quotidienne exige trop de ressources pécuniaires, et d'un autre côté l'auditoire auquel elle parle est trop vaste, trop préoccupé d'affaires nationales, pour qu'elle ait chance de vie si elle descend à se faire l'interprète d'une clique. Une publication hebdomadaire répond mieux aux exigences de la cause ; c'est pourquoi les journaux du samedi surgissent dans cette terre féconde avec une merveilleuse rapidité.

Les publications politiques, ou bien politiques et littéraires, appellent d'abord notre attention. Il en est qui jouissent d'une réputation européenne et qui méritent même une place dans la littérature générale du pays, parce qu'elles ont su combiner avec un art exquis les qualités sobres de la revue et la verve de la gazette. Nous citerons notamment la *Saturday Review*, le *Spectator*, l'*Examiner* et l'*Economist*.

La *Revue du samedi* inspire tant de terreurs à tous ceux qui craignent la critique libre et directe, qu'elle est devenue un pouvoir. Les récriminations contre cette feuille sont universelles, et, néanmoins, tout le monde la lit. L'attrait paraît irrésistible ; les écrivains distingués, qui font partie du personnel, exposent impitoyablement toutes les nudités, attachent au gibet tous les odieux subterfuges, marquent au fer rouge toutes les infamies sociales ; ils se moquent des pharisiens anglais, dont le nom est légion,

avec tant de causticité mordante, et de plus leur style est si original, si conforme au génie anglo-saxon, que cette feuille est littéralement dévorée comme une véritable friandise. Chose rare! en parlant de la *Saturday Review*, même l'Annuaire de la presse s'exprime avec franchise :

« Elle ne donne pas de nouvelles, mais passe en revue tous les incidents, » tous les livres nouveaux et tout ce qui paraît d'important dans les arts » et dans les sciences. Ses commentaires sur les actes officiels des hommes » publics sont écrits avec indépendance et intrépidité. La liste des rédac- » teurs comprend quelques-uns des hommes les plus éminents du jour. » Leur talent et leur sincérité sont tels qu'on trouve la revue sur la table » de presque tous ceux qui s'intéressent à la politique, à la littérature, aux » arts et aux sciences de nos jours et des temps passés. »

Trois ans de plus n'ont fait que confirmer l'opinion que nous exprimions nous-même sur ce journal dans la *Revue germanique*[1].

Le *Spectator* qui, de son propre aveu, prétend à la grande position d'organe des libéraux éclairés et cultivés, exerce une puissante influence sur une classe plus importante par la qualité que par le nombre. Cette impression est aussi salutaire qu'elle est forte, car outre l'honnêteté politique et l'indépendance littéraire et religieuse qui forment les traits caractéristiques du journal, depuis que MM. Townsend et Hutton en sont devenus les rédacteurs propriétaires, deux sentiments bien rares en Angleterre inspirent la rédaction : elle veut la liberté pour tous les peuples, toutes les races et toutes les classes ; elle compatit réellement aux souffrances des pauvres et se passionne pour toutes les mesures qui tendent à produire des améliorations sociales. Le ton de la feuille est chrétien et protestant, mais hostile à l'interprétation servile de la lettre, ennemi juré de tout esprit d'intolérance ; les théories et les maximes libérales de M. Maurice (un Coquerel philosophique), de l'évêque de Londres et de celui de Saint-Davids, y trouvent des défenseurs chaleureux. M. Thomas Hughes, l'auteur socialiste de *Tom Brown*, publie fort souvent sa pensée dans ces colonnes. Annoncer que M. Louis Blanc fut attaché à la rédaction, c'est dire que le *Spectator* est partisan des idées libérales françaises. Pendant la lutte américaine et dans la question de Jamaïque, le *Spectator* s'est toujours résolûment déclaré pour la cause du droit et de la justice. Les deux propriétaires rédigent eux-mêmes la plupart des articles politiques et littéraires. Un point saillant du journal consiste dans une série de petits paragraphes, intitulés « Nouvelles de la semaine » et couvrant trois pages. Chacun de ces paragraphes annonce en quelques lignes un fait intéressant, résume toute une discussion, et juge l'incident avec une précision frappante. C'est un écho tranchant et abrégé de la conversation politique et littéraire du club et du café. La forme des alinéas séparés fait certainement plus d'impression sur l'esprit du lecteur et

[1] 1er janvier 1863.

est bien plus agréable que la chronique politique soutenue et allongée en un seul article. Toute la rédaction se distingue par le bon goût et l'atticisme piquant de la critique.

L'*Examiner*, journal whig fondé en 1808, est surtout remarquable par le ton sérieux et convaincu de nombreux articles de fond, tandis que l'*Économist* se renferme davantage dans les détails statistiques et participe, comme on l'a dit, à la fois du prix courant et de la feuille politique. Ces deux publications sont rédigées avec un talent hors ligne.

Le *Punch* est le *Charivari* de Londres, Charivari qui s'en donne à cœur joie et use largement, abuse même de la liberté anglaise. On ne s'en plaint guère dans le pays, car le gai et mordant Polichinelle a moins de procès en diffamation à subir que tout autre journal.

Parmi les feuilles, qui sont presque exclusivement politiques, nous citerons le *John Bull* et la *Press*, organes des tories; le *Sunday Times*, qui se dit libéral-conservateur; l'*Observer*, whig de la plus pure eau, fort recherché à cause des nouvelles officielles ou du moins quasi-officielles qu'il donne en abondance; l'*Atlas*, libéral quelque peu mitigé; les journaux de *Lloyd* et de *Reynolds* qui se croient révolutionnaires parce qu'ils publient à foison les épisodes scandaleux révélés devant les tribunaux ou par les commérages du monde aristocratique; la *Weekly Dispatch*, radical assez avancé et qui, jadis, avait la bonne fortune de compter l'honnête et simple Fox, l'unitarien socialiste, au nombre de ses collaborateurs. La *Public Opinions* reproduit simplement les principaux articles publiés dans les autres journaux.

Parmi les feuilles strictement littéraires, l'*Athenæum* occupe incontestablement la première place, un peu parce qu'il est établi depuis 1828, et surtout à cause de ses critiques inflexibles, lucides et pénétrantes. Il y a trois ans, le *Reader* fut fondé par des hommes de lettres distingués, pour empêcher le journal de M. Hepworth Dixon de devenir un organe de camaraderie artistique. Les *Notes and Queries* forment une publication fort curieuse. Elles contiennent des questions posées par des écrivains sur quelque point douteux d'histoire ou de littérature, et donnent ensuite les réponses faites par d'autres auteurs : c'est un veritable bureau de correspondance et par ce moyen bien des problèmes difficiles se trouvent élucidés.

Les feuilles hebdomadaires qu'on peut appeler spéciales sont tellement nombreuses que la simple énumération en serait fastidieuse. Il en existe pour tous les goûts et pour toutes les opinions. L'homme qui s'intéresse aux questions religieuses n'a qu'à choisir, selon qu'il est anglican, catholique, non-conformiste, méthodiste, presbytérien, calviniste, évangélique ou bien israélite. Le militaire se trouve dans l'embarras entre deux ou trois journaux, et même le volontaire a son organe particulier. Les hommes de loi, les médecins, les musiciens, — peuvent tous trouver une feuille différente pour la moindre nuance dans la manière d'envisager les exigences de leur pro-

fession. Les ouvriers, les architectes, les mécaniciens, sont tous tenus au courant des progrès accomplis dans leur métier. La *London Gazette*, fondée il y a juste deux siècles, est l'organe accrédité du pouvoir exécutif. Le *Court Circular* et le *Court journal* contiennent les faits et gestes du monde élégant ou qui se croit tel. Les boxeurs même et les *sportsmen* de toute espèce n'ont qu'à parcourir le *Bell's Life in London*, l'*Era* ou le *Field*, pour y trouver la pâture qui plaît à leurs palais blasés. Les amateurs d'illustrations ont un excellent journal de famille, l'*Illustrated London News;* et trois ou quatre publications du même genre, qui ne coûtent qu'un penny, ont répandu le goût de la lecture et de la gravure sur bois dans les couches les plus infimes.

Les Français possèdent un journal hebdomadaire, le *Courrier de l'Europe*, dont il ne nous appartient pas de faire l'éloge; les Allemands en ont deux, le *Hermann* et le *Londoner Anzeiger*.

La presse anglaise cultive un champ bien plus vaste encore, mais les Magasins et les Revues méritent un travail spécial. Nous n'avons pu, dans ces pages, qu'ébaucher à traits rapides les principaux caractères de cette immense publicité qui embrasse le pays entier et à laquelle contribuent tous les citoyens. Peu importe le degré du talent, le plus ou moins de pureté du style, la rudesse ou le bon goût de la discussion : ce peuple pense, sent, agit, existe. La vie est la grande chose en fin de compte, et ce que le noble Uhland a dit de la poésie, s'applique avec bien plus de raison à la politique : « Que celui à qui la faculté de chanter est accordée, chante dans la forêt des poëtes ! La joie est là, la vie est là où les mélodies résonnent sur toutes les branches. »

Das ist Freude, das ist Leben
Wenn's von allen Zweigen schallt.

THÉODORE KARCHER.

LE

COQ AUX CHEVEUX D'OR

RÉCIT DES TEMPS FABULEUX[1]

XVIII

Ils allaient disparaître dans la mer profonde; mais c'était l'heure où, aux premières lueurs du crépuscule, glisse mollement au-dessus des flots le pâle navire ailé des Acwins, les dieux jumeaux qu'on appelle aussi les divins cavaliers, à cause de la légèreté de leur course dans les airs et sur les eaux. Leur nef invisible reçut le Titan et la Ziris, les soutint sur l'écume des vagues et les porta au loin sur le rivage.

Le Gète s'étant assuré qu'aucun enemi ne les attendait sur la grève, reprit Hemla et continua sa course dans la nuit.

— Es-tu un dieu plus puissant que Ptah? lui demanda l'Euménide.

— Je ne suis qu'un homme; mais la sainte amitié me protège.

— As-tu donc risqué cent fois ta vie pour complaire seulement à ton ami?

— Cela est ainsi.

— Pourquoi t'a-t-il envoyé à sa place, puisqu'il prétend m'aimer? Es-tu son esclave?

— Tu aurais préféré être enlevée par lui?

[1] Voir la *Revue moderne* des 1er février et 1er mars 1866.

— Je ne dis pas cela. Tu as pourtant agi sans me consulter.

— Je n'en n'ai pas eu le temps. Regrettes-tu d'avoir quitté Sisparis?

— Je ne regrette pas d'être hors de la portée de Surtur; mais où me conduis-tu?

— Au pied de l'Atlaï. Il a été convenu avec Thor que ce serait le point de ralliement. N'étant pas les plus forts, nous avons dû agir de ruse. Nous t'avons suivie toute la journée, épiant le moment de nous emparer de toi, comme des renards qui guettent une gelinotte. L'occasion a été pour moi.

Ils s'enfoncèrent sous une épaisse futaie. Des pas firent craquer les branches sèches. Le Gète s'arrêta et imita à s'y méprendre le cri du courlis.

— Amènes-tu Hemla? lui demanda Thor en se présentant.

— La voici, répondit le Gète.

Thor ne le remercia point, il était jaloux.

Ils eurent bientôt rejoint leurs compagnons déjà réunis et à cheval.

Hanaïd et Ized ne les avaient pas quittés. La fille de Bolkaï se prosterna devant la Ziris et lui dit:

— Je te donne ma vie comme mon frère t'a donné la sienne, et je suis prête à te suivre partout,

— Et où veux-tu me suivre? sais-je seulement où je vais?

— Nous allons en Scythie, répondit Thor. Ized nous conduira par le pays des Amazones; c'est le chemin le plus long, mais c'est le moins périlleux.

— C'est me conduire à la mort, répondit Hemla. Arthémis est l'ennemie de ma race.

— Elle est l'alliée des Scythes.

— Je n'irai pas.

Ized s'approcha et dit:

— Si la Ziris veut se fier à moi, je connais un refuge dans les montagnes d'Our; de là, elle pourra faire ses conditions au roi son père et attendre qu'il cède à ses volontés.

— Je me fie à toi, répondit Hemla.

La coureuse trembla d'émotion, se laissa tomber à ses pieds et, dans l'obscurité, osa baiser le bas de sa robe sacrée.

La fille des rois ne voulut plus que Thor la reprit sur son cheval, disant qu'il n'avait pas su la défendre des éléphants; elle lui ordonna de prendre en croupe sa fiancée et déclara vouloir marcher.

Nul autre que le chef scythe n'avait jamais monté son cheval, il eut

regardé comme une faiblesse de le céder à une femme. Némeith estimait également le sien; mais Németh était bon, et il offrit son cher Asp à la Ziris qui l'accepta. Lui, se fiant à ses jarrets infatigables, il prit la bride et la conduisit sous l'œil de son ami sans la regarder, sans lui parler.

Hu-gadarn prit les devants avec la coureuse. Herser suivit avec Hanaïd. Og, Karl et Iarl fermèrent la marche.

On voyagea toute la nuit. Il fallut traverser le fleuve Phleget et plusieurs rivières.

Le soleil teignait de rose les hautes cimes de l'Atlaï déjà loin derrière eux, quand ils s'engagèrent dans les déserts d'Amoun. Ils suivirent la route des caravanes, facile à reconnaître à la quantité d'ossements d'hommes, de chevaux, de dromadaires et de buffles qui jonchaient le sol; des vautours affamés, perchés sur les carcasses blanchies par le soleil, les regardaient passer, d'un œil de convoitise.

Trois jours après, la horde scythique était dans la montagne d'Our, sans avoir été rejointe par les troupes de Satourann qui la cherchaient partout ailleurs.

Au fond d'un étroit défilé, on se trouva au milieu d'un cirque de rochers à pic, étagés en gradins et couverts de verdure; une cascade s'élançait de la cime de la montagne pour retomber en brouillards et former un cours d'eau qui fuyait dans les herbes. Sur les flancs ravinés, des cèdres au sombre feuillage étendaient et entrecroisaient leurs longs bras comme pour cacher l'entrée de ce mystérieux refuge. Des aigles tournoyaient dans l'air ou venaient frapper de leurs ailes les pluies de la chute d'eau. En face une vaste caverne, à mi-côte d'une pente herbue, montrait sa gueule noire et profonde. Jadis habitée par des hermaphrodites, elle avait été abandonnée depuis que l'antique race de ces êtres issus des anges androgynes avait été persécutée par les hommes et paraissait disparue.

Avant de se risquer dans l'antre avec les femmes, les Scythes amassèrent des feuilles sèches à l'entrée et y mirent le feu afin de s'assurer que des animaux malfaisants n'en avaient pas fait leur repaire.

Comme il n'y avait ni lions, ni tigres, ni serpents, les chevaux furent amenés, les peaux d'ours et les selles disposées pour que les femmes pussent prendre un peu de repos. Le gibier qu'on avait tué en route fut cuit et mangé. On s'étonna de voir Ized découvrir des vases de bois et une outre de vin dans la caverne. Elle donna l'exemple aux guerriers en remplissant une large coupe et en la vidant d'un trait. Mais elle ne fut point ivre et resta triste et fière au milieu d'eux.

La nuit venue, il fut convenu que chacun veillerait à son tour.

Les femmes se retirèrent dans le fond de l'antre, et les hommes s'étendirent autour du foyer ou à côté de leurs chiens et de leurs chevaux.

L'endroit était fort bien choisi pour y passer quelques jours en attendant les secours d'Arthémis dont on se mettrait en quête. Dans la crainte d'une attaque imprévue, de gros blocs furent entassés à l'entrée du seul défilé qui donnât accès dans le ravin, et celle de la caverne fut fermée au moyen de troncs d'arbres. Après quoi les hommes chassèrent, tendirent des piéges ou fourragèrent dans la montagne. Hanaïd et Ized furent chargées de préparer les repas.

Hemla, toujours Ziris et princesse au milieu de ses sauvages amis, leur inspirait une crainte superstitieuse; Thor lui-même, comprit qu'il réussirait mieux auprès d'elle en la respectant comme elle le méritait qu'en l'effrayant de ses transports farouches.

Néméith, de son côté, évitait toute occasion de donner de la jalousie à son ami. Hemla ne craignait plus le coq de la Gétie, elle l'estimait et ne se défendait plus de l'aimer; mais elle se taisait, redoutant la vengeance de Thor.

Sa religion lui prescrivant les ablutions deux fois par jour, elle avait trouvé au pied de la cascade un bassin large et peu profond où, cachée à tous les regards, elle pouvait se plonger dans les eaux limpides. Le lendemain, tandis qu'elle était au bain, elle surprit une conversation entre Ized et Hanaïd.

Celles-ci ne la croyaient pas si près. Hanaïd s'était mise dans l'eau ; Ized, ayant refusé de suivre son exemple, était restée sur le bord à la regarder.

— Ton corps plus blanc que l'ivoire, n'est pas moins beau que ton âme, disait Ized. Heureux celui que tu as choisi pour fiancé !

— Celui que j'aime a donné son cœur à une autre et ne s'inquiète pas que je sois belle ou laide.

— Les femmes sont plus désireuses de se faire aimer de ceux qui les dédaignent que de ceux qui les recherchent, dit Ized en soupirant.

— Aimes-tu aussi quelqu'un qui te méprise?

— Tu l'as dit, répondit la coureuse en passant la main sur son front brûlant.

— Est-ce le chef aux cheveux d'or?

— Non, dit-elle en rougissant, je ne puis l'aimer.

— Pourquoi? il est beau, brave et doux pour les femmes.

— Hanaïd, ne t'éprends pas du coq. Tu ne serais pas plus heureuse dans ce choix que dans l'autre. Les deux amis sont rivaux.

— Tu te trompes, Ized. Némeith déteste la fille de Satourann ; il la fuit.

— Est-ce que tes grands yeux si doux ne voient point ?

— Par la déesse Manah ! que ne donnerais-je pas pour savoir que la Ziris l'aime !

— Je vais t'en donner la preuve : Sais-tu pourquoi la prêtresse de Ptah ne porte plus son anneau ?

— Elle l'aura laissé à Sisparis.

— Regarde dans la chevelure du Gète et tu l'y découvriras.

— Comment le sais-tu ?

— Quand nous étions chez Civa, je le lui ai vu tirer de sa ceinture et nouer dans une de ses tresses. Je lui ai demandé ce que c'était. Il m'a répondu que c'était la bague d'une sœur morte en Gétie, qu'il y tenait beaucoup, et la cachait de crainte qu'elle ne lui fût volée par les péris.

— Eh bien ?

— Ce matin, pendant son sommeil, un rayon de soleil qui se jouait dans l'or de ses cheveux, m'a montré l'image de Ptah, aux triples cornes, gravé sur l'anneau.

Hanaïd s'écria en sautant de joie au milieu de l'eau :

— Et tu en as conçu de la jalousie ? mais moi j'en suis bien heureuse !

— Fille à la blanche poitrine, je ne suis pas jalouse du Gète.

— Alors pour qui es-tu venue ici ? Ce n'est pas seulement par dévouement à la Ziris.

— Non, c'est surtout pour toi, fille de Bolkaï. J'ai vu la bonté de ton cœur quand, penchée comme une fleur sur le cadavre de ton frère, tu te laissais briser par la douleur. Je me suis dit : J'aimerai Hanaïd, je serai son esclave, et je ferai tout pour remplacer dans son affection le frère qu'elle a perdu.

Hanaïd rougit en rencontrant les yeux brillants d'Ized et reprit ses vêtements.

Elles regagnèrent la caverne sans se parler davantage.

Ce soir-là, Hemla, au lieu de se retirer sur sa couche de fougère, s'étendit sur la peau d'urus de Némeith. Il la laissa faire et alla près de son cheval. Un quart d'heure après il l'entendit se lever, s'approcher du feu et le raviver. Quand la flamme brilla, il vit Hemla assise, les yeux fixés sur lui. Il feignit de dormir. Le feu s'éteignit. Une heure

après, elle s'approcha et glissa avec précaution ses doigts dans les cheveux du Gète.

— Que cherches-tu? lui demanda-t-il tout bas.

— Ce que tu dois me rendre, si tu ne m'aimes point.

Néméith défit une de ses longues tresses, détacha l'anneau et le lui remit.

La Ziris sentit en même temps une larme brûlante tomber sur sa main.

— Tu pleures? dit-elle.

— Non.

— Te repens-tu de m'avoir offensé au repas des fiançailles?

Il hésita à répondre et dit :

— Je ne puis me repentir.

Elle reprit sa bague et souhaita mourir.

Quand elle eut gagné sa couche, il se leva sans bruit et sortit de la caverne.

Levant les bras au ciel : Heimdall! ô Dieu-père! dit-il, regarde-moi et arrache-moi du cœur l'amour que cette vierge du feu y a allumé.

Il se laissa tomber sur la mousse et la terre but ses pleurs.

XIX

Au matin, la Ziris descendait la pente de la montagne tapissée de fleurs. Son visage était pâle. Les chiens du Gète qui l'avaient prise en amitié bondirent auprès d'elle et cherchèrent à obtenir les caresses qu'elle leur accordait volontiers.

Elle les repoussa. Ils se retirèrent l'oreille basse, près de leur maître étendu dans l'herbe.

— Appelle tes chiens, lui dit-elle, d'une voix courroucée. Ils m'ennuient.

— Ils ne t'ennuieront pas longtemps.

— Vas-tu partir?

— Oui.

— Crois-tu que je veuille rester ici sans toi sous la garde de Thor? Si je dois subir sa tyrannie, tue-moi.

Le coq répondit comme malgré lui :

— Je resterai. Mais il ne savait que faire.

Hanaïd s'avança au devant de la Ziris, et se prosternant, lui dit :

— La grande euménide a, dans ma religion, la même autorité sur ses sujets qu'un père sur ses enfants; elle m'a promis de faire comprendre à mon fiancé qu'il devait renoncer à elle.

— Hanaïd! le Scythe n'est pas mon sujet et je ne commande pas ici; mais je tenterai de faire ce que tu me demandes. Va chercher Thor.

La fille du cyclope mit les mains sur son cœur pour la remercier et reprit:

— Tu es grande, Ziris. Puisse le roi ton père consentir à te donner à celui que tu as choisi!

— Je n'ai choisi et n'aime personne, répondit Hemla en jouant avec son anneau.

Hanaïd le vit et crut qu'Ized l'avait trompée. Mais que lui importait? Elle courut, l'espoir au cœur, vers celui qu'elle aimait.

— Thor! lui dit-elle, tu ne pourras jamais guérir la blessure que tu m'as faite en tuant Bel, et pourtant je t'aime assez pour te pardonner. Choisis-moi pour femme devant la Ziris, elle consent à nous marier.

Thor, la prenant par le poignet:

— Fille du cyclope, j'aimais Hemla avant de te connaître, et la mort seule l'empêchera de m'appartenir.

— Et si elle était éprise d'un autre, renoncerais-tu à elle?

— Par le noir Loki! je n'y renoncerais pas et je tuerais mon rival.

— Si c'était ton ami?

Les yeux de Thor jetèrent des éclairs.

— Je ne sais ce que je ferais. Laisse-moi, tu me tourmentes l'âme.

Hanaïd pleura, mais Thor n'y prit pas garde. Ized vint près d'elle, lui essuya les yeux et l'embrassa à plusieurs reprises pour la consoler; mais ce n'étaient ni les caresses ni les bonnes paroles de la Coureuse qui pouvaient lui rendre le bonheur.

Néméith, toujours à demi caché dans les herbages, avait tout vu, tout entendu. Résolu d'en finir avec ses propres tourments, et voulant apporter quelque consolation à l'affligée, il s'approcha et lui prit la main.

— Relève la tête, fille de Bolkaï et ne te laisse pas accabler par le chagrin. Chez les Scythes, quand, par malheur, un guerrier envoie dans l'antre de la mort le frère ou le mari d'une femme, il va lui offrir sa vie en échange. Celle-ci est libre de le tuer ou de l'épouser. Thor aurait dû se rendre à toi. Il ne l'a pas fait. Étant son ami, je ne dois point lui laisser commettre une lâcheté, et je viens à sa place.

— Tu m'offres d'être mon époux?

— Tu es assez belle pour que je n'aie pas grand mérite à faire mon devoir.

— Néméith, laisse-moi réfléchir à ta demande; mais si je te refuse, ce ne sera ni par mépris ni par aversion.

— A quoi veux-tu réfléchir? Vas-tu chercher encore à ramener Thor vers toi en excitant sa jalousie! Crois-tu qu'il t'aimera par ce moyen? Détrompe-toi, tu ne connais pas la volonté des Scythes. Renonce à lui et ne tente plus de rompre l'amitié qui nous unit: ce serait mal.

La Ziris parut à l'entrée de la caverne et appela Hanaïd d'un ton impérieux. Celle-ci dut obéir.

Hemla n'avait rien à lui dire; elle voulait l'empêcher de parler avec Néméith.

Dans la nuit, quand tous dormirent profondément, Néméith se glissa dans l'ombre auprès d'Hanaïd. Il rencontra la main de la jeune fille qui retint la sienne et il parla hardiment.

— Si mon offre te plaît, donne-moi une bonne réponse et nous partirons demain.

— Tu quitterais sans regret tes compagnons, ton ami et..... la Ziris?

— Je retrouverai mon ami en Scythie quand il aura épousé Hemla.

— Mais elle n'aime pas le Scythe, et je la crois éprise de toi.

— Tu te trompes.

— Tu la hais?

— Non, s'écria le Gète.

— Tu l'aimes alors?

— Hanaïd, je mentirais si je te cachais qu'elle m'a brûlé le cœur; mais je ne dois pas penser à elle.

— Tais-toi, tu parles trop fort, dit la jeune fille en lui couvrant la bouche de sa main,

— Comme tu as froid! tu trembles, dit-il en l'attirant à lui.

Elle le repoussa, mais si faiblement que Néméith ne crut pas devoir lui obéir.

— Respecte-moi, je serai ta femme et te suivrai.

— Alors donne-moi un baiser.

— Non! dit-elle effrayée, j'en mourrais.

— N'aie pas cette crainte.

Et la bouche du Gète se posa sur la sienne. La jeune fille jeta un cri, le repoussa et se cacha le visage.

A un jet de flammes qui s'éleva soudain du brasier, Néméith vit Hanaïd dormant à vingt pas de lui.

La femme qu'il tenait dans ses bras, c'était la Ziris. Il regagna pré-

cipitamment sa peau d'urus. Thor demanda la cause de ce cri d'effroi. Un bruit formidable lui répondit. La caverne trembla et les chevaux effarés rompirent leurs longes.

— C'est comme la mer ! s'écria Herser en se sentant soulever sur sa couche d'herbes sèches.

— Est-ce que les charriots de Satourann et les grands éléphants de Kaïs passent sur nos têtes ? demanda Hu-gadarn en s'éveillant.

Le vent, le tonnerre et la grêle s'engouffrèrent dans le ravin. Némeith brida son cheval Asp, en silence, siffla ses chiens et sortit de la caverne.

— Où vas-tu au milieu de la tempête ? lui demanda Thor.

— Je vais me mettre en quête d'Arthémis pour obtenir d'elle le transport sur ses barques.

— Tu iras demain, je t'accompagnerai, dit Hu-gadarn.

— Attends que l'orage soit passé, dit Hanaïd. Il ne faut pas défier les dieux.

— Reste ici, je le veux ! s'écria Hemla.

— Il faut que je parte, Ziris, répondit le Gète en baissant la tête.

La princesse brisa, de colère, un de ses colliers de perles. Thor, voyant cela, comprit tout et dit à son ami.

— Tu as raison de vouloir partir, va-t'en !

Némeith sauta sur son cheval et disparut.

XX

Dans la journée, tandis que les hommes étaient à la chasse, Hemla courut se plonger dans la cascade. Hanaïd et Ized, restées dans la grotte, entendirent un cri qui fendit l'air. Elles s'élancèrent au dehors et virent la Ziris entourée de ces géants velus, êtres affreux qui ont peuplé la terre avant l'homme. L'un d'eux s'empara d'elle, la jeta sur son échine osseuse et, suivi de toute la bande, gagna les forêts qui couronnaient les crêtes de la montagne. Thor, attiré par les cris des femmes, se précipita sur les ravisseurs. De sa hache il en tua un ; les autres se jetèrent sur lui, le mordirent à la gorge, et il tomba la face contre terre. Ses compagnons arrivèrent à son secours et le relevèrent à demi mort, le confièrent aux soins d'Hanaïd et se mirent à la poursuite des satyres. La fille du cyclope, oubliant tout ressentiment, éclata en sanglots, en voyant celui qu'elle aimait perdre son sang par

deux profondes blessures. Thor ouvrit bientôt les yeux et demanda Hemla. En apprenant qu'elle avait disparu, il entra dans un accès de fureur et s'en prit à Hanaïd. Il voulut se lever, mais ses forces le trahirent. En pensant au sort qui attendait la vierge sacrée, il tomba dans le désespoir et voulut se tuer. Hanaïd ne le quitta pas et le soigna comme s'il eût été son frère.

Le soir, les Scythes rentrèrent sans avoir même retrouvé la piste des monstres. Hemla avait d'abord crié en se voyant enlevée par eux, puis la peur avait étranglé sa voix.

Implorer leur clémence était inutile. Ces hommes primitifs ne comprenaient pas la parole humaine. Elle trembla en pensant que la mort même ne la sauverait pas de leurs injures. Ils coururent longtemps et s'arrêtèrent enfin sous un entrelacement de lianes grimpantes qui formaient avec les arbres antiques qu'elles étreignaient, une voûte de branchages, de feuilles et de fleurs, impénétrable aux rayons du soleil.

Hemla tremblait de froid sous ces arbres plus gros et plus élevés que les colonnes du temple Atanor. Elle se sentait perdue au fond de ces antres de verdure où nul mortel n'avait encore pénétré.

Le plus grand des satyres, un monstre de huit coudées de haut, avec une tête large comme celle d'un hippopotame et une gueule armée de dents redoutables, s'avança vers la fille sacrée, à demi nue, et ramassée sur elle-même. Il posa devant elle des faînes et des baies, puis gambadant, sautant, grimaçant, il sembla l'inviter à manger. Mais elle, les yeux hagards et les dents serrées, repoussa ses offres.

Le singe fit entendre de petits glapissements et, remuant les babines, il approcha son large museau des lèvres de l'euménide.

Elle porta la main à son talisman et cria :

— Arrière, démons malfaisants ! je suis Ziris.

Le son de la parole effraya les monstres qui grimpèrent en hurlant dans les arbres. Hemla s'élança à travers la forêt. Eux, en voyant leur proie s'échapper, se mirent à sa poursuite. La terreur avait donné à la jeune fille l'agilité de la biche ; mais, dans sa course folle, elle s'embarrassa dans les lianes et tomba. Ils allaient l'atteindre quand une grêle de flèches les arrêta.

Ce secours inespéré venait d'Arthémis et de ses amazones. Perçant de leurs javelots, frappant de leurs sagaris, elles se ruèrent sur ces rois de la forêt primitive, les mirent à mort et emportèrent Hemla.

Deux mille tentes ou huttes de branchages plantées sans régularité sur une colline ; une rivière d'un côté, une palissade et un fossé de l'autre ; une cabane de troncs d'arbres, palais d'Arthemis, désigné par

une perche surmontée d'une peau de léopard; au milieu, l'arbre de la guerre dont le tronc est garni de chevelures et de têtes enlevées à l'ennemi, c'est le frêne Ygdrasill, vénéré des amazones; des chevaux attachés à des pieux, des quartiers de venaison rôtissant aux feux des bivacs; des filles à demi nues, hâlées, luttant, tirant de l'arc ou se défiant à la course; une odeur âcre; un soleil brûlant : tel était le camp des amazones.

Hemla tremblait en se voyant entourée de toutes ces filles guerrières, et, frappée de la beauté de celle qui les commandait, elle reconnut, dans Arthémis, la terrible ennemie de son père.

— Quel mal as-tu ? lui demanda la blonde reine.

— Aucun, grâce à toi. Je t'en suis reconnaissante.

— Et qui es-tu ?

— Une Pélasge. Laisse-moi retourner près des miens.

— Tu as les mains bien douces et la peau bien blanche pour une fille de pêcheur.

Hemla ne répondit pas.

— Tu resteras avec moi, reprit Arthémis, et je te garderai comme esclave.

— Moi, esclave ! s'écria la fille des rois en pâlissant.

— Une Pélasge aurait-elle la prétention d'être femme libre? D'ailleurs ta race est soumise à Satourann, et tous ses sujets sont de bonne prise.

— Oui, je sais qu'il est ton ennemi, mais moi, quel mal t'ai-je fait ? Si je t'offrais de me racheter ?

Arthémis sourit et dit :

— Que donnerais-tu pour ta rançon ? une poignée de blé ou un royaume ?

La princesse regardant fièrement l'amazone : Tu auras la Syndique. Je suis la fille du roi des rois, et malheur à toi si tu ne respectes pas ma personne sacrée.

— Par les foudres d'Heimdall ! j'aime mieux te voir redresser la tête que ramper comme la vipère, et il me sera plus doux de faire mourir la Ziris de l'Atlantide que la fille d'un esclave.

Puis appelant Myrrhine et Antharès, elle leur dit : Passez-lui aux bras les anneaux de fer !

Quand Hemla vit à ses poignets meurtris les insignes de la servitude, des larmes de honte et de rage lui montèrent aux yeux. Elle les retint et dit :

— Femme ! que Loki et Angramanyou t'envoient la stérilité et la

lâcheté au cœur ! Que le vent qui souffle des montagnes de Kaf disperse tes tentes, et que ton nom soit maudit des générations futures !

— Esclave, verse-moi à boire ! répondit Arthémis en lui tendant sa coupe.

— Donne-moi une amphore de sang et je t'abreuverai.

— Je t'arracherai la langue ! cria l'amazone en tirant son coutelas ; puis se ravisant : Non, je te ferai couper les mains et les narines, punition des esclaves rebelles, et je te renverrai ainsi à ton père.

— Fille de la mort, répondit la Ziris, tu ne m'arracheras ni un cri ni une plainte.

— C'est ce que nous verrons demain en plein jour, au milieu du camp.

Et se tournant vers ses guerrières :

— Enchaînez-la : Myrrhine, tu réponds d'elle.

L'amazone obéit, emmena Hemla sous une hutte, l'attacha à un pieu et se coucha en travers de l'entrée.

XXI

Quelques instants après, Néméith arrivait devant le camp des amazones. Deux d'entre elles s'élancèrent au galop en apprêtant leurs arcs.

— Vaillantes filles ! s'écria le Gète, laissez là vos flèches, c'est un ami !

— Brave coq aux cheveux d'or, dit Antharès, viens prendre place à notre feu.

— Blonde guerrière, je veux avant tout parler à ta reine.

Elle le conduisit près d'Arthémis ; celle-ci était étendue sur une peau de lion, au milieu de ses chiens noirs ; elle aiguisait son coutelas en pensant à la fille de Satourann. A la vue du Gète, les chiens grondèrent.

— Ah ! c'est toi, vaillant coq ? dit-elle d'un ton railleur.

— Oui, méchante poule, c'est moi !

L'amazone se redressa et, le menaçant de son arme :

— Viens-tu ici pour m'insulter encore ?

— Lumière des batailles, répondit-il en pliant le genou, je viens aire de bonne grâce ce que tu voulais exiger de force à Sisparis en présence de toute la terre.

L'amazone rougit, mais non de colère.

— Relève-toi, dit-elle d'un ton moins irrité, ton orgueil s'est enfin abaissé devant le mien.

— Je me courbe bien devant le soleil, pourquoi ne rendrais-je point hommage au plus bel astre de la nuit ?

— Les flatteries sont des piéges que vous tendez aux femmes, vous autres hommes ; mais, avec moi, tes paroles se perdent. Si tu me plaisais, ce serait à moi de parler et non d'écouter. Dis-moi ce que tu viens chercher ici ?

Il implora son secours et lui apprit que les Scythes étaient dans la caverne d'Our avec la princesse ; qu'un corps de six mille Atlantes, sous la conduite de Kayo-Marath, n'attendaient pour entrer dans la montagne que l'arrivée de Satourann et de ses alliés.

Arthémis répondit :

— Tes compagnons passeront en Scythie. Je consens à leur en fournir les moyens ; mais je doute qu'ils le veuillent sans emmener la fille du roi Atlante.

— Thor ne retournera certes pas sans elle.

— Il le faudra pourtant.

— Veux-tu donc lui enlever la Ziris ?

— Homme, tu parles et tu ne sais rien. La grande euménide, la déesse de l'Atlantide est en mon pouvoir ; j'en ai fait mon esclave et ne la rendrai point.

Némeith demeura interdit et reprit :

— Je l'ai laissée ce matin dans la montagne d'Our, elle ne peut être ce soir dans le camp des Amazones.

— Arthémis ne ment jamais, répondit-elle fièrement.

— Alors rends-la-moi, au nom de l'amitié ! J'ai bu le sang du Scythe.

— Oui, vous avez mis en commun votre amour.

— Non, l'un des deux doit se sacrifier. Me blâmes-tu d'être généreux ?

— Gète, je serais fâchée que tu ne fisses pas ton devoir d'ami ; tu remporteras demain la belle Atlante.

Némeith allait la remercier quand elle ajouta :

— Mais je garderai sa tête pour la clouer à l'arbre de la guerre.

— Déesse de la nuit ! je jure, sur les os de mon père, que je t'empêcherai de commettre un tel crime ! Je ne veux pas que ceux qui chantent les exploits des guerriers aux funérailles disent de toi : Arthémis était belle comme une étoile ; sa blonde chevelure ressemblait à la flamme d'une comète, ses bras étaient blancs et ses flèches rapides ; mais elle avait le cœur plus dur que sa hache de fer.

— Beau coq! tu ne m'attendriras pas, répondit l'amazone en lui tournant le dos.

Comme Némeith bridait Asp, Antharès lui demanda où il allait.

— Je ne sais, répondit-il avec colère.

— As-tu du chagrin?

— Oui, du poison au cœur.

— Guerrier, Arthémis a repoussé ton amour, et tu mérites d'être aimé.

— Je n'aime pas ta reine.

— Te rappelles-tu de ce que je t'ai dit devant le palais de Satourann, alors qu'elle t'avait blessé à l'épaule?

— Je ne m'en souviens pas.

— Je t'ai dit : Tu es brave, et Antharès t'offre la moitié de sa tente.

L'amazone était grande, elle avait de belles épaules et la chevelure touffue. Némeith vit dans son offre un moyen de ne pas sortir du camp et d'arracher Hemla à la vengeance d'Arthémis.

— Fille de la guerre! ton visage a la rondeur de la pleine lune et tes reins ont la souplesse des jeunes branches. J'accepte ton hospitalité.

Il attacha son cheval à un arbre et suivit Antharès.

L'étoile Sirius brillait au-dessus de l'arbre de la guerre; la lune se levait rouge dans la brume de l'horizon et les feux de garde s'éteignaient dans le camp, lorsque Arthémis sortit de sa hutte.

La rage d'avoir été affrontée par la Ziris, sa colère contre le Gète, sa jalousie peut-être, et le regret de l'avoir laissé partir sans pouvoir s'entendre avec lui, avaient éloigné le sommeil de sa paupière. Elle errait, la tête en feu, quand elle reconnut le cheval et les chiens de Némeith, près de la tente d'Antharès. Le cœur lui bondit dans la poitrine; elle s'arrêta et prêta l'oreille. Sans prendre le temps de chercher l'entrée de la tente, elle en fendit la toile d'un coup de hache, s'élança sur Antharès, la saisit par les cheveux et la traîna au dehors.

Un bruit sec comme celui d'une pierre qu'on brise, un cri aigu, déchirant, et Antharès gisait, la tête ouverte, aux pieds d'Arthémis. Celle-ci debout, l'œil farouche et sa hache sanglante à la main, parut au Gète comme la déesse de la mort.

— Pourquoi as-tu fait cela? lui demanda-t-il.

— Parce qu'il m'a plu de le faire, répondit-elle.

Et lui montrant d'un geste impérieux la porte du camp :

— Sors d'ici, et que je ne te revoie jamais.

Némeith parti, Arthémis jeta son arc, se laissa tomber près du cadavre d'Antharès et se roula par terre en rugissant comme une lionne.

XXII

Némeith s'arrêta à cinq cents pas du camp et résolut de délivrer Hemla ; Antharès l'avait bien renseigné. Il coupa des fougères et s'en entoura le corps de manière à ne pouvoir être distingué parmi les broussailles. Il laissa son cheval sous la garde de ses chiens et se dirigea vers le fossé qui défendait le campement.

Il s'y laisse glisser. La lune se voile ; le Gète lui envoie un baiser pour la remercier de l'aider dans ses projets. Il rampe vers la hutte où la Ziris est gardée par Myrrhine et une autre amazone. Y pénétrer était impossible sans tuer ces filles, et le combat devait attirer Arthémis et toute l'armée. Il gagna un groupe de chevaux et se blottit au milieu du fourrage. L'un d'eux le prend pour sa provende et lui broute son vêtement. Némeith s'en inquiète peu et se tient coi, attendant tout du hasard. Une des amazones s'éloigna un instant, Myrrhine ne bougeait pas. Dormait-elle ? Le moment était venu. Il bondit vers la hutte et s'y glissa comme un serpent.

— Ne crie pas! dit-il à voix basse à la Ziris, et viens vite. Je suis Némeith.

— Je suis liée à un pieu !

Il coupa ses liens et l'emporta.

Le ciel était noir et Myrrhine n'avait rien entendu. Le Gète descendit le fossé sur le dos en préservant Hemla, et retrouva son cheval et ses chiens.

Quelques gouttes de pluie tombaient larges et chaudes, et le tonnerre grondait au loin. Ayant enveloppé la Ziris dans sa peau d'urus, Némeith la prit en croupe et partit. L'obscurité était si profonde et ils connaissaient si peu le pays qu'ils se perdirent. Ils se trouvaient en plaine quand l'orage éclata, et ils durent se réfugier sous des buissons de lentisques pour laisser passer le plus gros de la tourmente.

Hemla ne savait comment témoigner à son sauveur la reconnaissance qu'elle lui devait ; son orgueil blessé la retenait.

Németh ne parlait pas. Il était heureux d'avoir arraché à la mort cette jeune fille qu'il aimait, et pourtant il maudissait tout bas le destin qui voulait le rendre parjure.

Ils se remirent en route. Némeith poussait son cheval au hasard.

Bientôt, à la lueur des éclairs, ils virent une grande étendue d'eau en face d'eux.

— Tu vas dans la mer, s'écria Hemla.

Ils rebroussèrent chemin et tombèrent au milieu d'un campement atlante dont les feux s'éteignaient. L'éveil fut donné ; mais avant qu'on fût debout et que l'on eût ravivé les flammes au moyen du pétrole, Némeith avait passé outre et détalait dans la plaine.

Peu après, le roulement d'un char de guerre se fit entendre.

— On nous poursuit, dit Némeith ; change de place, les flèches vont nous pleuvoir dans le dos.

Il l'enleva d'un bras vigoureux et la plaça devant lui.

L'ennemi gagnait sur eux. Némeith entendit siffler une flèche, une autre resta accrochée dans sa chevelure.

— Les moustiques piquent par ce temps d'orage ! dit-il.

A un nouveau trait, il sentit son cheval vaciller sur ses jambes ; il n'eut que le temps de sauter à terre avec Hemla entre les bras : le généreux Asp s'abattit. Némeith fit coucher la Ziris auprès du cheval mort, jeta sur elle sa peau d'urus, saisit sa lance, excita ses chiens et courut au-devant de l'ennemi. Un éclair lui fait reconnaître l'esclave Kedar prêt à lancer son javelot et Kayo-Marath poussant les chevaux. S'adressant d'abord au nègre, il le frappe de sa lance au flanc droit et la pointe de silex ressort par l'autre flanc. Kayo-Marath lâche les rênes et menace son ennemi de son glaive qui vole en éclats en rencontrant la puissante hache de pierre du Gète. Le kourète est lancé hors de son char qui continue sa route. Un nouvel éclair montre à Némeith le cadavre du nègre étendu sur le chemin, les chevaux embourbés dans un ruisseau grossi par l'orage et Kayo-Marath prêt à s'emparer d'Hemla. La hache du Gète lui fend le crâne.

Il tombe, se débat dans son sang et déchire la terre avec ses ongles. Némeith lui met la main sur la tête, et, rapide comme la foudre, d'un seul coup de couteau, il lui enlève sa chevelure en jetant son cri de guerre. Il court à Kedar et lui tranche le cou, en disant : « La laine d'un mouton noir ne fit jamais un scalp ! »

Il revint vers Hemla et lui fit toucher, dans l'obscurité, son trophée sanglant,

— Que veux-tu faire de la chevelure du kourète ? demanda-t-elle.

— Je l'offrirai à sa femme à qui je l'avais promise. Et il la pendit à sa ceinture.

Puis se tournant vers son cheval :

— O toi, Asp, compagnon de mes ennuis et de mes joies, toi qui bondissais alors que tu me sentais sur tes larges reins ! tu es tombé frappé par un esclave. Ta crinière était rude comme les broussailles des steppes, tes jambes nerveuses pouvaient courir tout un jour et toute une nuit sans ressentir la fatigue. O mon pauvre cheval ! ta perte me pèse sur le cœur plus qu'une lourde pierre.

— Vas-tu pleurer une bête comme un ami ? demanda la princesse.

— Les animaux valent souvent mieux que les hommes, répondit le Gète. Mais il faut repartir, j'entends le bruit de nouveaux chariots.

Il se mit à l'eau, sortit du bourbier l'aurige et les chevaux du kourète et rappela ses chiens qui dévoraient les cadavres. Hemla sauta près de lui et les rapides coursiers volèrent, dans la nuit noire, à travers bois et fondrières. La tempête cessa et la lune montra son disque argenté à travers les nuages déchirés par le vent. On avait renoncé à les poursuivre, et les chevaux fatigués se ralentissaient. Le Gète fit halte sous un figuier majestueux qui eût pu abriter une armée. Les branches, descendant jusqu'à terre, y avaient pris racine et formaient autant de tiges qui s'élançaient droites dans la coupole de feuillage. Cet arbre était un bois à lui tout seul. Les chevaux dételés, Németh renversa le chariot pour abriter sa compagne ; elle s'y réfugia et s'endormit sous la garde du coq, résolu à veiller ; mais la fatigue, plus forte que sa volonté, l'étendit aux pieds de la Ziris.

XXIII

Il s'éveilla avec le jour et vit au loin la mer et les montagnes d'Our dans les horizons bleus. Il leur avait tourné le dos et s'en était éloigné de plus de deux journées. Il rajusta les lanières qui maintenaient ses chaussures de peau de cerf à ses jambes, réveilla Hemla, redressa le chariot, rattela les chevaux et revint sur ses pas.

— Où allons-nous? demanda la Ziris.

— A la caverne, répondit le Gète surpris de sa question.

— Je n'y veux plus retourner. Ce séjour est indigne de moi, et quand j'ai compté sur la protection de Thor le Scythe, je ne m'attendais pas à être traitée par lui comme une captive. Il m'a parlé en maître

et je ne le lui pardonnerai jamais. Si tu ne peux me protéger contre ton ami, ramène-moi à Sisparis.

— Si telle est ta volonté, tout ce que j'ai fait pour toi et pour Thor était inutile. Tu eusses mieux fait d'accepter Surtur pour époux ; ton père aurait eu une belle lignée de singes. Maudit, trois fois maudit soit le jour où je t'ai rencontrée ! Va, retourne dans Atanor. Moi, je retournerai vers mon ami et je lui dirai : Je reviens seul, je n'ai pas su te ramener celle que tu aimes. Il me croira peut-être coupable, qui sait ?

— Est-ce que tu vas me parler durement comme il le faisait ? Mais je comprends, je te suis à charge.

Et elle sauta à terre.

— Que fais-tu ? cria le Gète en arrêtant les chevaux.

— Je te quitte. Retiens-moi de force si tu l'oses.

Németh courut à elle et la pria de remonter.

— Non, je suis offensée, et je te méprise. Je regarde comme mon ennemi l'homme qui veut me livrer à un autre homme, cet homme fût-il son frère.

Németh sentit un changement dans son cœur. Les idées et les coutumes de sa tribu lui parurent barbares, et la fière parole d'Hemla lui fit sentir pour la première fois l'aiguillon de la jalousie.

— Eh bien, dit-il, puisque tu hais mon ami, tu ne lui appartiendras pas malgré toi. Retourne à tes dieux et à ton pays ; je te dois protection, je vais te conduire.

Elle revint près de lui et il tourna le char du côté de Sisparis. Elle s'appuyait sur son bras pour se garantir des cahots.

Ils marchaient depuis longtemps sans se parler quand Hemla rompit le silence la première et dit :

— Németh, pardonne mes paroles de haine et j'oublierai l'offense que tu m'as faite en méprisant mon alliance.

— Par les os de mon père ! je ne t'en ai jamais voulu. Je t'ai en grande estime, je te respecte, mais je mourrai plutôt que de trahir l'amitié.

Des nuages de poussière s'élevèrent sur la plaine. Les étendards de Satourann flottaient au vent, et les armures, les harnais, les couronnes scintillaient aux rayons du soleil. Le roi des rois marchait au centre avec ses cataphractaires et ses pharétrates ; Kaïs occupait l'aile droite avec ses lourds mastodontes qui faisaient trembler la terre sous leurs pas et aplatissaient les taillis ; Arhimaz, sur la gauche, couchait les épis sous les roues de ses chariots pleins de sagittaires ; Surtur n'avait pu suivre le roi, il était resté à Sisparis. L'armée atlante s'avançait

comme une muraille de bronze, d'or et de fer qui tenait les deux bouts de l'horizon.

— Ziris, voici ton père, dit le Gète. Te conduirai-je auprès de lui?

— Ignores-tu qu'ils te feront mourir pour m'avoir enlevée?

— Que m'importe la mort? Je n'ai pas eu de bonheur dans la vie et je n'en aurai jamais.

La Ziris se sentit aimée. — Fuyons, lui dit-elle.

Némeith rebroussa chemin et, de sa lance, piqua les chevaux pour accélérer leur course.

Hemla se serrait contre lui. Il s'oublia un instant; elle était si près qu'il lui baisa les cheveux, puis la repoussa vivement.

— Némeith, dit-elle, l'autre nuit, dans la caverne, pensais-tu tout ce que tu me disais?

— Ziris, je croyais parler à Hanaïd.

— Alors, pourquoi m'embrasses-tu?

Le Gète n'eut pas besoin de donner une raison. Un des chevaux s'abattit, il voulut le relever. L'animal épuisé était mort. Il coupa les traits de l'autre. Celui-ci se déroba et alla se perdre dans les rangs de l'ennemi, où il donna l'éveil.

Le Gète aux pieds légers s'empara d'Hemla et courut jusqu'à la nuit. Quand il eut mis une assez grande distance entre lui et le roi des rois, il s'arrêta pour respirer au bord d'un petit lac.

Des hippopotames, des rhinocéros, des oryx prenaient, au clair de la lune, leurs ébats dans l'eau. Comme il les montrait à Hemla, un serpent, gros et long comme un arbre, se dressa devant lui en sifflant, et glissa à travers les joncs, d'où s'élancèrent aussitôt des salamandres gigantesques et des crapauds monstrueux, qui troublèrent le calme de la nuit par leurs rauques coassements. Les hippopotames s'avancèrent en soufflant. Des crocodiles, des dragons aux yeux flamboyants nagèrent vers Némeith, et, dans les roseaux, grouillèrent des myriades de bêtes immondes et malfaisantes.

— J'ai peur! cria Hemla. Les dieux sont irrités contre nous.

Némeith tourna le dos à ces bords inhospitaliers et ne s'arrêta que lorsqu'il fut épuisé de fatigue. Un arbre creux leur servit d'abri pour le reste de la nuit. Le Gète s'endormit, mais son sommeil fut troublé par un grésillement incessant et par des battements d'ailes autour de son visage. Au matin, il vit Hemla pâle et défaite.

— Qu'as-tu, étoile du matin?

— Regarde les feuilles de cet arbre!

Il leva la tête et vit que ces feuilles noires, et immobiles malgré la

brise, étaient de grandes chauves-souris qui se tenaient suspendues aux rameaux desséchés.

— Ce sont des vampires, dit Hemla, méchants esprits des ténèbres, qui sucent le sang des mortels. J'ai prié toute la nuit, et ils ont respecté ton sommeil.

Németh se prit à rire, ramassa une pierre et la jeta dans l'arbre. Les chauves-souris s'envolèrent en obscurcissant le ciel d'une nuée puante et sinistre.

XXIV

Ils marchèrent toute la journée. Le soir venu, des rochers sur une colline, quelques arbres, une prairie arrosée par un cours d'eau les invitèrent à faire halte.

Németh eut bientôt construit une hutte; les grosses pierres servirent de murailles, les branches fournirent la toiture, et les fougères une couche pour la Ziris.

Németh s'assit et dit :

— Voici un bel endroit pour prendre quelques jours de repos nécessaire; mais après, où irons-nous, Hemla?

— Que sais-je? Les hommes nous sont hostiles, et partout le péril nous menace. Si les dieux daignaient nous protéger, nous vivrions dans quelque lieu désert comme celui-ci, sans leur demander rien que le droit de nous aimer.

— Hemla, j'ignore si tes dieux sont secourables ou non. Je ne crois qu'au mien qui règne seul sur les hommes et sur les choses, et je sais qu'on ne peut pas le tromper. Pour toi je braverai, s'il le faut, sa colère, mais elle t'atteindra en me frappant. Dors et dis-moi demain ce que tu auras résolu. Dans la vie et dans la mort je partagerai ta destinée.

Il s'endormit en travers du seuil de la hutte. Quand il s'éveilla, le soleil faisait flamboyer les terrains. Hemla souriait en rêve : la brise matinale se jouait dans sa chevelure et une abeille bourdonnait autour de ses lèvres.

En contemplant ses longs cils noirs, son doux visage, la rondeur de ses bras blancs et de ses épaules que trahissaient les nombreuses déchirures de son vêtement, le Gète, poussé par une force invincible, se pencha vers elle. Hemla ouvrit les yeux et apporta sa bouche si près

de celle de Némeith que celui-ci y trouva un baiser. Il se releva comme s'il se fût brûlé, et vit devant lui un oryx.

Cet animal, au poil fauve, était armé de longues cornes qui, plus dures que le bronze et plus aiguës que des lances, distillaient dans la blessure un venin subtil. Sa férocité dépassait celle des tigres, et le rugissement du lion ne le faisait pas trembler.

L'animal gratte la terre de ses pieds et soulève la poussière autour de lui. Ses yeux lancent des flammes et ses naseaux de la fumée. I baisse la tête et s'élance sur le Gète. Celui-ci le frappe de sa hache entre les deux cornes; l'oryx étourdi s'arrête, recule et tombe sur le flanc.

Le Gète rappela sa compagne qui s'était enfuie, et, comme ils n'avaient pris aucune nourriture depuis deux jours, l'oryx fut dépecé, rôti et mangé.

Après le repas, Hemla courut à travers la prairie en cueillant des fleurs dont elle se tressa une couronne. Elle revint s'étendre sur sa couche de fougères et chanter en jouant avec ses cheveux.

Elle appela ensuite les chiens, les agaça et les caressa. Ils bondissaient autour d'elle, et elle riait en montrant ses dents blanches. Némeith la regardait : elle lui jeta des fleurs au visage, et puis elle lui porta la main à la bouche et lui dit :

— Mords-moi comme la première fois où nous nous sommes vus.

Némeith, las de lutter contre lui-même, lui mordit les doigts et lui baisa les bras. Elle cacha la rougeur de ses joues dans la poitrine de celui qu'elle aimait.

Un bruit sinistre les rendit à eux-mêmes. Ils crurent d'abord que le vent s'élevait; pourtant le feuillage était immobile et la fumée du foyer s'élevait droite dans le ciel.

Le bruit augmentait, semblable à celui de la mer. Ils virent deux ou trois scorpions jaunâtres, gros comme le poing, qui couraient sur eux, puis une douzaine, un cent, des milliers, une armée tout entière, une invasion. Ils se poussaient, se pressaient en rangs serrés, montaient les uns sur les autres. Tout cela grouillait, crépitait, bavait et s'avançait sur une épaisseur de plusieurs coudées et sur une largeur d'un stade. Les chiens s'enfuirent hérissés de peur. Némeith enleva Hemla pâle d'effroi et se sauva à travers ces bataillons venimeux qui lui firent d'horribles piqûres.

Le fléau passé, ils revinrent vers la hutte ; mais les arbres, l'herbe, la peau d'urus, les restes du repas, tout était rasé, dépouillé, souillé. Les chiens étaient morts, couverts d'une bave gluante. Les blocs de

granit seuls avaient résisté. Il s'exhalait de la prairie, naguère embaumée, une odeur fétide, et le cours d'eau était obstrué de cadavres. La peste était là. Néméith et la Ziris s'enfuirent.

Ils gagnèrent le bord de la mer. Comme ils suivaient le pied d'une falaise, le Gète s'assit sur une roche.

— Qu'as-tu? lui demanda Hemla.

Il lui montra ses jambes enflées et lacérées par les piqûres des scorpions.

— Je ne puis plus marcher, dit-il.

Elle se désespérait, mais ne trouvait pas de remèdes contre le venin.

— J'ai froid et j'ai envie de mourir, reprit Néméith.

Et, parlant ainsi, il s'affaissa sur lui-même et tomba sans mouvement.

La Ziris lui parla en vain. Il semblait mort. Elle tenta de le soulever, elle n'en eut pas la force. Dans sa douleur, elle se jeta sur lui et le couvrit de baisers pour le rappeler à la vie. Elle conjura Ahoura Mazda, son fils Mithra et Ptah lui-même de lui rendre son ami, son sauveur, son bien-aimé.

Ces témoignages d'amour achevèrent d'irriter les dieux.

Du vaste Océan les eaux se soulèvent, se tordent et s'allongent comme de gigantesques serpents en montant vers le ciel avec les sifflements de l'ouragan et le fracas de la foudre. Hemla, éperdue, se voit entourée d'eau et de feu. Elle se cramponne au corps de Néméith et le dispute aux vagues. Le talisman de Bahavani préserve de la mort; elle le détache et le passe au cou du Gète. Puis, se redressant, elle s'écrie :

« Néréides aux chevelures d'algues vertes, filles de l'Océan amer! Marouts, génies lumineux! Savitri à la main d'or qui tue les douleurs! Oucha, aurore aux voiles brillants, toi qui ouvres les portes du jour, laissez-moi ce guerrier, votre fils par la beauté et le courage. Aidez-moi, secourez-moi, protégez-moi! »

Les flots montaient toujours et la grande euménide vit surgir, du sein des ondes irritées, une montagne de lave noire qui vomissait des flammes comme Atanor.

« O Ptah! s'écria la Ziris, viens-tu jusqu'ici faire éclater ta puissance? Oui, c'est toi, je te reconnais, dieu terrible et jaloux! détourne ta colère, je me rends à toi. Épargne Néméith, et je reviendrai dans ton temple, et je te jure de me garder pure pour toi seul. »

Elle ôta son anneau et le tendit au volcan en disant :

« Voici mon gage de soumission, prends-le. »

Le rocher flamboyant s'abîma dans les profondeurs de l'Océan. La

trombe s'affaissa et les torrents d'eau se précipitèrent dans la mer. Le soleil reparut dans une pluie d'or et Némeith rouvrit les yeux.

— Lève-toi ! lui dit la Ziris, Ptah consent à te laisser vivre.

— Ptah? s'écria le Gète, je ne le connais pas ! qu'il se montre, et s'il te veut du mal, je le combattrai.

— Tais-toi ! dit l'euménide en regardant du côté de la mer. Il pourrait t'entendre.

Elle attribuait à son dieu apaisé la guérison de Némeith, et Némeith ne remerciait que l'écume des flots dont la vertu avait dompté l'effet du venin de ses blessures.

— A présent que tu peux marcher, reprit Hemla, partons. Reconduis-moi à Sisparis. J'ai juré d'obéir aux dieux ; tu avais raison, ami, nul ne peut les tromper.

XXV

Ils suivaient le rivage en cherchant à s'orienter, quand ils distinguèrent au loin une construction immense qui semblait baigner dans la mer. Ce n'était pourtant pas un palais, car il n'y avait ni tours, ni terrasses, ni portiques.

En approchant, Némeith crut voir une hutte semblable à celle que les grands chefs barbares habitaient au sein des forêts ; mais celle-ci paraissait assez vaste pour abriter une tribu tout entière ; et quand il fut plus près encore, il jugea que c'était un traîneau destiné à emporter quelque roi avec son armée.

Mais ce n'était rien de tout cela, c'était une embarcation telle que les hommes n'en avaient encore jamais vu de semblable. Elle reposait sur une carène de six cents coudées de long, et d'innombrables poutres de quarante coudées de haut la maintenaient sur sa quille.

Au flanc de la colline qui l'abritait, on voyait les souches énormes de l'antique forêt de cèdres qui avait servi à la construire, et le chantier où se dressaient des montagnes de copeaux et de débris était large de plus d'un stade.

Dans l'intérieur de ce chantier se pressaient les cabanes et les tentes des ouvriers, qui formaient plusieurs villages avec des chemins tracés dans la sciure et la poussière. Des tourbillons de fumée noire s'exhalaient des chaudières où bouillonnait le goudron, et le rhythme des marteaux résonnait dans les forges.

Des pêcheurs avaient amarré leurs barques dans une petite anse sablonneuse qui s'avançait jusqu'au pied de l'arche. Au-dessus de l'enceinte palissadée où, depuis longues années, on travaillait à cette nef étrange, la campagne était dévastée. Quelques arbres, placés sur des roches trop escarpées, avaient été épargnés çà et là, comme pour servir de bornes dans le désert qui allait envahir le rivage. Les prairies étaient dénudées par le piétinement des animaux de trait. Les hampes fleuries des aloès, brisées par le passage des chariots, pendaient flétries sur le sol, et des nuages de poussière obscurcissaient au loin la plaine.

A travers ces nuées poudreuses, Németh vit avancer des troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres poussés par des bergers. Des femmes chassant devant elles des bandes de poules, de paons et de pintades, des chameaux et des éléphants chargés de blé et d'outres de vin, des buffles charriant des fourrages formaient comme un serpent dont la tête s'enfouissait dans la maison de bois et dont la queue se perdait dans les gorges des montagnes.

Des phalanges d'oiseaux voyageurs, des grues, des cigognes, des ibis, s'abattaient sur le faîte aigu de l'arche.

Un vieillard de grande taille activait les travaux, donnait des ordres, surveillait les approvisionnements, parlait à chacun et comptait les animaux.

Hemla reconnut en lui le mage Xizouthros. Elle déchira un pan de sa tunique et s'en voila le visage à la manière des femmes du pays d'Our. Le prêtre de Mithra pouvait-il deviner la fille du roi des rois sous les misérables haillons qui la couvraient ?

— D'où venez-vous? demanda-t-il.

— Du pays d'Our, répondit Németh à qui Hemla fit signe de ne pas la trahir.

— Tu n'es pourtant pas sujet du roi Arhimaz; tu es un blanc et beau garçon des steppes de la Scythie sans limites.

Le mage n'avait vu le chef des Gètes que recouvert de tatouages et d'ornements guerriers.

— Arhimaz est un grand roi, dit Németh, mais je ne suis pas son sujet. J'ai été seulement prendre femme chez lui; je retourne dans ma tribu et je te demande l'hospitalité.

Xizouthros leur fit signe de le suivre.

Un escalier étroit, au flanc de la carène, les conduisit dans la nef, dont les trois étages étaient divisés en de si nombreux compartiments, qu'il y avait place pour tous les arrivants.

Le mage les mena dans une salle où sa famille prenait le repas du soir en commun.

Le soleil couchant entrait par un croisillon et des oiseaux chantaient dans des cages d'osier appendues aux parois. Outre les parents de Xizouthros, une vingtaine d'hommes, tous chefs de tribus appartenant à des races diverses, se tenaient, avec leurs femmes et leurs enfants, autour de la table. Ici Dwylan et sa femme Dwybach, assis sur des sacs de semence; là Belgemer, Noach, Deucalion le pélasge sur des peaux de mouton ou sur des bottes de foin.

Le mage, préoccupé de la trombe qui s'était fait ressentir jusque dans ses parages, ne prit plus garde à ses nouveaux hôtes. Il parlait à ses amis alarmés et les réconfortait.

— Ceci n'est rien encore, disait-il, la mer n'a pas monté. Quand l'eau baignera le pied de l'arche, il sera temps de songer à nous y réfugier. Ayez confiance si vos cœurs sont purs.

Et il ajoutait : — Embarquez vos familles, embarquez vos troupeaux et vos approvisionnements, mais songez, avant tout, à emporter le plus précieux de vos biens : la sagesse, car si vous oubliez l'esprit de justice, vous arriverez à la terre nouvelle, plus dépouillés et plus nus que si vous eussiez perdu votre or et vos vêtements.

— Homme sage, lui dit Némeith, tu excuseras ma curiosité; mais je voudrais comprendre pourquoi tous ces préparatifs? Vas-tu partir pour un long voyage?

— Enfant, Ahoura Mazda m'est apparu en songe et m'a averti que le 15 du mois Dioïsios, les hommes périraient par un déluge. Il m'a ordonné de construire ce navire en bois de cèdre, d'y embarquer des vivres, de rassembler les animaux quadrupèdes et volatiles, d'avertir mes amis, mes parents et ceux qui méritent grâce devant lui, et quand les eaux monteront du fond de l'abîme, de m'abandonner à la mer.

Le Gète lui demanda :

— Tout ce que tu n'auras pas recueilli dans ton palais flottant, sera donc détruit ?

— Oui, tous les hommes et tous les animaux de la terre et du ciel seront noyés.

— Ptah sera-t-il noyé aussi? reprit Némeith.

— Il sera anéanti.

— Ce jour-là, je vous demanderai asile pour ma femme et pour moi.

Le mage allait répliquer, quand de grands cris l'attirèrent au

dehors. C'était une armée de rats et de souris qui envahissaient les chantiers. Les ouvriers frappaient, tuaient, écrasaient afin d'empêcher ces dévastateurs de pénétrer dans l'arche et d'y dévorer les provisions; mais plusieurs s'y glissèrent et l'espèce ne se perdit pas.

Et comme les laboureurs et les femmes s'affligeaient de ce fléau, le mage leur dit :

— Sachez que j'ai embarqué le tigre, le vautour et le serpent; qui sont des ennemis plus redoutables.

— Pourquoi as-tu fait cela? lui dit Pyrrha, la femme de Deucalion.

— Sache, répondit Xizouthros, qu'Ahoura Mazda n'a rien créé d'inutile et que nul n'a le droit de lui dire : ceci est nuisible ou cela est de trop. Le sage qui se voue à la connaissance des secrets divins arrive à découvrir, dans les venins et les poisons, de puissants remèdes, et si vous ne savez pas encore tirer le bien du mal apparent, ne vous en prenez qu'à vous-même et n'accusez pas le souverain bien de n'avoir pas su ce qu'il faisait.

Le soleil couché, chacun se retira.

Hemla voulut suivre les filles de Xizouthros; mais celles-ci la renvoyèrent, avec son prétendu mari, coucher dans le foin, près des bestiaux.

Elle se résigna, mais ne put dormir, tant les bêtes de l'arche crièrent, mugirent et beuglèrent toute la nuit. Némeith ne dormait pas non plus. En sentant Hemla si près de lui, vingt fois il fut tenté de l'attirer dans ses bras. Le talisman qu'elle lui avait passé au cou, lui embrasait la poitrine. Il voulut le jeter, mais en songeant qu'il avait reposé sur le sein de la Ziris, il le couvrit de baisers et se brûla le cœur plus que jamais. Il se rapprocha bientôt d'Hemla et chercha ses lèvres.

— Némeith! dit-elle, ne nous rendons pas coupables, toi envers ton ami, moi envers mon fiancé.

— Veux-tu donc épouser Thor, maintenant?

— Non, j'ai juré d'être à Ptah.

— Si tu m'aimes, consens à être à moi quand il aura été anéanti, puisque l'homme sage a prédit sa fin.

— Ne crois pas aux paroles de Xizouthros. Je connais aussi bien que lui le pouvoir et la volonté des dieux, moi la Ziris. Ahoura Mazda, l'esprit de justice, ne peut vouloir détruire ce qu'il a créé; mais le révolté Angramanyou lutte éternellement contre lui et Ptah irrité contre moi a fait alliance avec l'esprit de destruction. Ptah peut faire

trembler la terre et sortir la mer de son lit. Sache que là-bas, au pied de la falaise, il s'est présenté à moi. J'ai compris qu'il voulait ta mort et qu'il avait suscité les fléaux et les monstres contre notre amour. Pour nous détruire, il eût volontiers anéanti la terre sous des montagnes d'eau. Je me suis sacrifiée pour le monde et pour toi. Je n'appartiendrai jamais qu'au dieu des feux souterrains. Partons d'ici avant que le mage m'ait reconnue, car il croirait devoir me remettre aux mains de mon père, et je veux rentrer secrètement dans la ville des Atlantes et dans Atanor. Là je saurai résister à la volonté du roi, repousser les prétentions de l'odieux Surtur et préserver ta vie. Ptah, content de nous, te sauvera de tout mal.

Némeith ne comprit guère l'enthousiasme de la Ziris; mais il se soumit en se rappelant son propre devoir.

Ils descendirent sans bruit le long des flancs de l'arche et se glissèrent sous la carène. Des barques y étaient amarrées. Ils en prirent une et poussèrent au large.

XXVI

Dès qu'Arthémis se fut aperçue de la disparition de sa prisonnière, sa colère ne connut plus de bornes. Elle fit attacher à l'arbre de la guerre Myrrhine, qui avait laissé échapper la Ziris, et lui creva les yeux pour la punir de n'avoir pas su les tenir ouverts; après quoi elle la chassa du camp.

Elle se rendit ensuite à la caverne d'Our pour y reprendre Hemla qu'elle y croyait réfugiée.

Thor, à peine guéri de ses blessures, était insensible aux soins d'Hanaïd et pleurait Hemla. Ses compagnons engagèrent l'amazone à prendre place au feu et à puiser dans leur écuelle commune. Elle refusa et, en demandant où était la Ziris, elle leur apprit que celle-ci était vivante. Elle comprit à leur étonnement que son esclave n'était pas revenue parmi eux. Alors elle alluma la colère du Scythe en lui disant qu'elle soupçonnait le Gète d'avoir enlevé celle qu'il aimait. Thor lui demanda son appui afin qu'elle l'aidât à reprendre la fille de Satourann : c'était le plus grand désir de l'amazone.

Ils partirent avec Og, Karl, Iarl et Herser, sans s'inquiéter d'Hanaïd et d'Ized qui les eussent gênés dans leur expédition. Hu-gadarn refusa de courir après la Ziris, soutenant que Némeith la ramènerait s'il

l'avait. Il resta près de la fille du cyclope et de la Coureuse. Le brave Kimri ne doutait pas de Némeith.

A une demi-journée de marche, les amazones et les Scythes rencontrèrent Satourann et son armée. Bien qu'en petit nombre, ils s'élancèrent sur l'ennemi et firent une trouée sanglante. Les têtes furent fendues et la mêlée dura jusqu'au soir. Mais, devant les éléphants de Kaïs, il fallut renoncer à passer outre. On se retira dans la montagne.

Au jour, quand on put se reconnaître, on s'aperçut que bon nombre d'amazones manquaient à l'appel. Og, Karl et Iarl avaient disparu. Il fut résolu, entre Arthémis et Thor, que celui-ci irait en Scythie, réunirait sa tribu et marcherait sur Sisparis, tandis que la reine rassemblerait les Arimaspes et les hordes de la Tauride pour attaquer de son côté le roi des Atlantes. Le Scythe obtint que la Ziris lui serait laissée, à condition qu'il abandonnerait le Coq à la vengeance d'Arthémis.

Og, Karl et Iarl, prisonniers de Satourann, lui apprirent comment la princesse n'était plus avec eux.

Le roi, satisfait de sa victoire, laissa Arhimaz et Kaïs poursuivre leurs conquêtes sur le pays des amazones, et reprit le chemin de sa capitale en emmenant une centaine de guerrières et les Scythes, tous voués à la mort. Sitôt arrivé, il se rendit avec les kourètes au temple Atanor et se fit ouvrir la porte du sanctuaire. En l'absence de la Ziris, les euménides n'osèrent résister. Il appela ses bourreaux et se fit amener les prisonniers liés deux à deux.

L'herbe avait poussé entre les margelles disjointes du cratère éteint, et les hirondelles faisaient leurs nids sous la corniche du mur de bronze. Le roi, se penchant au-dessus du gouffre, pria le dieu Ptah de recevoir en holocauste ceux qui l'avaient irrité en aidant à la fuite de sa prêtresse, et le supplia de revenir auprès de ses adorateurs.

Karl fut amené.

— Satourann! dit-il, j'eusse voulu mourir les armes à la main, plutôt que d'être jeté en pâture à un dieu stupide; mais je ne clignerai pas les yeux devant la mort... Bourreau, frappe-moi en face.

Sa tête tomba.

Iarl dit au roi :

— Je me réjouis de ne pas survivre à mon ami. Tu m'offrirais la vie que je la refuserais.

Le bourreau le fit mourir.

C'était à Og.

— Roi de Sisparis, dit-il, on prétend que le corps vit après que la

tête est coupée. Donne-moi un fouet, fais-moi trancher le cou, et si je te frappe de ma lanière, on aura dit vrai.

— C'est ce que nous allons voir, dit le roi qui, par dédain, accéda à sa demande.

La tête du Scythe roula sur les dalles et son corps resté debout leva un bras menaçant vers Satourann, pour retomber aussitôt.

Les cadavres furent jetés dans la gueule béante du volcan, et leurs têtes plantées au bout de piques fichées en terre.

Les cent amazones eurent le même sort et ne moururent pas moins bravement. Trois d'entre elles, se tenant embrassées, se jetèrent dans l'abîme, en défiant le roi de venir les y chercher.

Ptah, gorgé de victimes, ne reparut pourtant pas, et les nuits de Sisparis restèrent plongées dans les ténèbres.

XXVII

Le lendemain de ce hideux holocauste, avant le retour de l'aube, une barque glissait dans le port et abordait au pied de la falaise. Néméith et Hemla sautèrent sur les dalles ruisselantes et gagnèrent, par des rampes entaillées dans le rocher, les quais et les rues désertes.

Ils traversèrent la grande place; des hyènes, qui rongeaient des os dans les immondices, se sauvèrent à leur approche.

— Nous sommes devant Atanor, dit le Gète, et Ptah n'est pas revenu.

— Montons dans le temple.

— Les portes sont fermées.

— Gagnons l'escalier de gauche, derrière la montagne.

Arrivés au bas des degrés, Hemla ordonna à son compagnon de lever une dalle qui recouvrait un passage secret. Quand ce fut fait, elle alluma une torche et le conduisit par de mystérieuses galeries jusque devant une porte d'ébène aux clous de bronze, qui donnait accès dans la chambre de la prêtresse.

— Attends-moi ici, dit-elle.

Il obéit.

Quelques instants après, la Ziris revint. Elle avait échangé ses vêtements en lambeaux contre une longue tunique de pourpre frangée d'or. Sa poitrine, son cou et ses bras disparaissaient sous les bijoux, et un diadème de pierreries entourait sa chevelure luisante et parfumée.

— J'ai vu les mouches d'or briller au soleil dans les fleurs embaumées des steppes, j'ai vu les rayons de la lune se jouer sur les eaux nacrées des grands marécages, mais rien de tout cela ne peut être comparé à ta beauté.

— Ne me regarde pas, Némeith ! ce n'est pas pour toi que je me suis ainsi parée ; c'est pour le dieu à qui je vais te conduire, afin qu'il me pardonne et te protége.

— N'y va pas, dit Némeith ; je ne peux me résoudre à te perdre. Viens en Gétie, oublions tout et bravons le ciel et les hommes. N'as-tu plus de courage ?

Il voulut la retenir ; mais elle lui échappa. Il la suivit jusqu'au sanctuaire de Ptah.

Des flaques rouges tachetaient les dalles noires du cratère éteint et une forêt de piques surmontées de trophées sanglants encombrait la demeure du dieu.

Hemla recula épouvantée. Le Gète jeta un cri de rage en reconnaissant les têtes de ses compagnons.

Il chercha celle de Thor. Elle n'y était point. Il respira.

La grande euménide, surmontant l'horreur qu'elle éprouvait, retira son anneau, se coupa une mèche de cheveux et les jeta dans le gouffre.

— Dieu Ptah ! dit-elle, ce n'est pas le sang des Scythes que tu veux ; c'est l'amour de ta fiancée. Reçois ces gages qui m'unissent à toi et reviens !

Un grondement semblable à celui du bronze en fusion résonna dans les entrailles de la montagne. Une fumée âcre sortit du cratère, les cadavres furent soulevés par le bouillonnement du soufre, retombèrent au fond, et une gerbe de flammes bleues jaillit dans le ciel.

Ptah recevait à merci sa grande prêtresse et l'acceptait pour épouse.

Némeith, en la voyant se vouer corps et âme à ce dieu farouche dont il ne doutait plus, arracha avec colère le talisman qu'elle lui avait donné.

— Femme de Ptah, dit-il, reprends ceci, le colosse de feu pourrait en être jaloux et se venger sur toi.

— Je prends mon époux à témoin que je te prie de le garder par reconnaissance de ce que tu as fait pour moi. Ce talisman écarte la mort.

— Je ne tiens plus à la vie, je le refuse.

Elle reprit l'amulette et fondit en larmes. Son chagrin mit le Gète

hors de lui. Il défia Ptah, et se jetant, la hache à la main, sur la colonne de flammes, il la coupa à trois reprises. Le dieu ne daigna point voir sa fureur.

Hemla entraîna Némeith hors du sanctuaire. En passant devant la porte d'ébène, il saisit la Ziris dans ses bras :

— Qu'y a-t-il derrière cette porte?

— La chambre nuptiale de celui à qui je viens de me consacrer.

Némeith enfonça d'un coup de poing la porte mystérieuse et vit, au centre d'une salle ronde taillée dans la lave et couverte de symboles étranges, un lit d'or massif richement travaillé d'où s'échappait, à travers un voile noir, une clarté rougeâtre.

Némeith arracha ce voile, en disant à la vierge de l'Atlantide :

— Où est-il donc, ton dieu? Dans la fumée de cette lampe sépulcrale? Et il prit la lampe, la jeta sur le pavé, attira la prêtresse contre sa poitrine et la dévora de baisers plus brûlants que les feux de Ptah.

Enivrée, éperdue, elle unissait ses lèvres aux siennes, lorsque des coups sourds et sinistres, partant des entrailles de la terre, comme si un ennemi invisible eût attaqué en dessous le temple et la montagne à coups de bélier, la rappelèrent à elle-même.

— Écoute, écoute, dit-elle, ne me rends pas sacrilége et parjure. N'offense pas davantage le dieu redoutable.

Des cris, des chants d'allégresse s'élevaient de la ville, les pas précipités des euménides faisaient retentir les escaliers et les voûtes d'Atanor.

Attends-moi ici, dit la prêtresse, je me dois à mon dieu, à mon peuple; je vais parler aux Atlantes, reprendre mon pouvoir, et tu pourras sortir sans danger.

— Maudit soit ton pouvoir, dit Némeith, maudits soient tes sujets et tes dieux! Je ne veux plus rien d'eux ni de toi.

Il s'enfuit.

Elle courut au temple et parut sur la plate-forme, aux yeux de la foule en délire. Ce furent des cris démesurés, frénétiques, universels. Dans tous les coins de la ville, on riait, on pleurait de bonheur, on disait :

La Ziris n'a jamais quitté Sisparis. Le Dieu Ptah la tenait cachée dans les profondeurs de son palais souterrain. Les divins époux célébraient leurs noces embrasées.

Les euménides ajoutaient :

Voyez! elle a sacrifié la mèche de cheveux des vierges et donné son anneau nuptial.

— Parle, parle, Ziris! vociférait la multitude.

— Oui, je veux parler : As, antes, éris, kourètes, kasdims, mages et mobeds, Pélasges, bergers, femmes, enfants, vieillards, hommes de toutes races et de toutes castes, qui donc a osé souiller du sang des Scythes, mes amis, la couche de mon époux? Je repousse ces offrandes abominables, dignes des vampires et des goules. A l'avenir, respectez le sanctuaire, ou je vous quitterai à jamais.

Tous accusèrent le roi, et la houle humaine se porta au palais afin d'amener Satourann faire amende honorable à la grande euménide.

Némeith, qui sortait du temple, fut reconnu pour un Scythe. Cent bras l'enlevèrent et le portèrent en triomphe par la ville. La Ziris avait conservé son prestige. Elle inspirait toujours une crainte superstitieuse et un amour immense.

Le roi des rois ne fut pas aussi content que son peuple du choix que sa fille avait fait. Il savait bien qu'elle n'était pas restée avec Ptah au fond du puits Atanor; mais il feignit de le croire. Il avait vu une partie de sa ville renversée par la colère du dieu, il ne le méprisait plus.

MAURICE SAND.

(La fin à un prochain numéro.)

MARIE-THÉRÈSE ET MARIE-ANTOINETTE

Leur Correspondance, publiée par le chevalier ALFRED D'ARNETH. — 2e édition, augmentée, avec des *Lettres* de l'abbé de VERMOND au comte MERCY. — Leipzig, Vienne, Paris, 1866.

La seconde édition du livre de M. d'Arneth, déjà mentionné dans ce recueil à plusieurs reprises, s'est enrichie de différents documents d'un haut intérêt empruntés aux archives de Vienne. Parmi des morceaux inédits jusqu'à ce jour, elle renferme d'abord un écrit de l'impératrice, daté du 21 avril 1770, jour du départ de sa fille, intitulé : Règlement à lire tous les mois. Ce sont des exhortations maternelles à la piété, au devoir, à la prudence ; l'impératrice insiste sur le respect envers le roi, la confiance envers l'époux, la réserve à l'encontre des intrigues et des affaires. Une lettre du 4 mai poursuit ces admonestations, l'on y trouve le même coup d'œil pénétrant et le même bon sens. Un frappant contraste existe entre ces pièces et deux lettres de Marie-Antoinette empruntées à l'année 1775, peu de temps par conséquent après qu'elle fut montée sur le trône : lettres adressées à un comte Rosenberg, pleines de grâce et d'abandon, mais qui ne sont point exemptes non plus d'étourderie et sont même entachées d'une teinte de frivolité. Elle se plaint de son royal époux qui ne prend intérêt qu'à la chasse et à des ouvrages de serrurier, disant qu'elle ferait mauvaise figure dans une forge, qu'elle ne saurait être Vulcain, et que le rôle de Vénus, si elle l'acceptait, ne plairait pas à son mari. Elle déplore que la première cérémonie religieuse du carême lui ait causé un rhume, ce que n'avaient point fait tous les bals du carnaval ; elle suppose que Rosenberg dira *que c'est bien fait pour cela* [1]. A l'occasion d'une entrevue avec l'ancien ministre Choiseul, elle écrit fort à son aise que naturellement la chose n'a pu avoir lieu sans que le roi en fût préalablement informé, mais que, par ce motif, elle s'était gardé de prendre des airs de solliciteuse ; qu'elle avait seulement demandé conseil au roi sur le jour où elle pourrait le mieux entretenir M. de Choiseul, et qu'ainsi le *pauvre homme* lui

[1] Les italiques reproduisent le texte français.

avait lui-même indiqué l'heure la plus favorable. *Je crois,* conclut-elle, *que j'ai assez usé du droit de femme dans ce moment.*

De moindre portée sont un certain nombre de petits billets de la reine au comte Mercy; d'une importance d'autant plus grande seize lettres à cet homme d'État du précepteur de la princesse, l'abbé Vermond. Elles commencent avec l'année 1769, alors que l'abbé, encore présent à Vienne, avait entrepris l'instruction de la jeune princesse, et vont jusqu'à l'année 1779, où des liens depuis longtemps relâchés se dénouent volontairement. Ces lettres nous montrent Vermond dans un jour incomparablement meilleur que celui dont l'éclaire le récit de Mme de Campan. Il n'est pas sans quelque vanité; il se préoccupe même assez de son intérêt personnel pour rappeler au souvenir du comte de Mercy les bénéfices qui lui ont été promis. Mais partout il témoigne du plus vif intérêt et de l'attachement le plus fidèle à son élève; il donne constamment à la princesse des conseils pleins de franchise et souvent peu agréables; il est sage, plein de tact, et, s'il ne fait preuve de supériorité, il se montre du moins cultivé, bien informé, homme de goût. Ses communications sur Marie-Antoinette confirment partout l'image que nous en tracent les lettres authentiques: d'un côté, de grands dons naturels, une volonté très-déterminée, un charme rare et une vraie bonté de cœur; de l'autre, de la répugnance pour toute occupation sérieuse et persistante, un manque d'intérêt pour les choses de l'esprit, une culture imparfaite, et par suite un fort penchant aux distractions extérieures. C'est de ces aspects, ombre et lumière, que résulte le caractère de la jeune Marie-Antoinette. Il se trouve, à la fin du volume d'Arneth, une caractéristique de la reine qui date de l'année 1776, et qui est du plus haut intérêt. Les archives de Vienne en renferment une copie faite sans doute pour Marie-Thérèse, de la main de son secrétaire Pichler. L'écrit est composé avec une connaissance du sujet qui lui sert à lui-même de témoignage, et avec une sincérité loyale aussi honorable pour son auteur que pour l'impériale destinataire. Son contenu est curieux avant tout par ce fait que, sous l'enveloppe de la gaie jeune femme amie des plaisirs, s'annonce déjà et perce l'orgueilleuse souveraine, retranchée dans sa volonté, et qui bientôt, en vertu de sa supériorité naturelle, s'emparera complétement de son faible époux. On voudra bien se rappeler que tous les témoignages connus jusqu'ici et qui ont trait à ces rapports ne commencent que plusieurs années après, lors de la naissance du premier enfant, et qu'ils nous laissaient dans la plus entière obscurité sur le développement intérieur de Marie-Antoinette à cette époque. L'écrit publié par d'Arneth, et dont Mercy lui-même est probablement l'auteur, — puisque en dehors de lui l'abbé Vermond seul pourrait être considéré comme ayant eu les informations nécessaires, et que ce dernier se serait difficilement rendu coupable des germanismes qui s'y rencontrent çà et là; — cet écrit est la première communication historique qui nous mette clairement sous les yeux la transformation de la gracieuse dauphine en l'énergique adversaire de la grande révolution.

L'on se demandera si la publication dont il s'agit apporte de nouveaux matériaux pour décider la question si débattue de l'authenticité des lettres de Marie-

Antoinette avant 1789, produites par MM. d'Hunolstein et Feuillet de Conches. Il en est ainsi, et à plus d'un égard. En premier lieu, l'éditeur, M. d'Arneth, préposé aux archives de Vienne, et qui doit être considéré comme l'un des hommes les plus compétents en cette affaire, sans s'engager dans le détail de la controverse, nous donne son jugement personnel, et regarde comme hors de doute que les publications parisiennes sont apocryphes. Il confirme partout nos observations sur l'aspect extérieur, le format et le papier, la signature et l'écriture des lettres authentiques et de celles du comte d'Hunolstein; ces dernières lui ayant été communiquées par leur propriétaire avec la même prévenance qu'à nous-même, afin qu'elles devinssent l'objet de son examen. M. d'Arneth, en second lieu, nous communique une plus longue série d'échantillons de l'écriture de Marie-Antoinette depuis 1770 jusqu'à 1780 : qui les verra ne conservera, j'imagine, pas la moindre incertitude sur le caractère apocryphe de toutes les lettres de cette époque qui prétendent mettre sous nos yeux, comme les documents de MM. d'Hunolstein et Feuillet de Conches, l'écriture de la reine en 1790. Que l'écriture de la dauphine fût telle que les lettres authentiques nous la montrent, celle d'une enfant mal habile en calligraphie, c'est un fait d'ailleurs affirmé très-catégoriquement par l'abbé Vermond.

Un autre point demeuré litigieux, c'était notre assertion que Marie-Antoinette n'avait pas correspondu avec sa sœur Marie (Christine), et par suite que les prétendues lettres à cette dernière avaient dû être fabriquées par un faussaire, lequel d'ailleurs se trahissait par la dénomination fautive appliquée à la grande-duchesse, qu'il appelle Christine au lieu de Marie. Cette proposition est démontrée par la communication que nous devons à M. d'Arneth des instructions de l'impératrice (1770), dans lesquelles celle-ci recommande à sa fille de ne pas entrer en correspondance avec des parents, à l'exception de quelques rares personnes, au nombre desquelles nous trouvons, il est vrai, le mari de Marie-Christine, mais non pas celle-ci elle-même.

L'on avait été frappé ensuite de cette circonstance, qu'un grand nombre de lettres et de billets de Marie-Antoinette, antérieurs à 1789, en partie d'un contenu tout à fait insignifiant (à supposer authentiques les autographes prétendus de MM. d'Hunolstein et Feuillet de Conches), auraient été copiés par la reine deux et trois fois, par cette même reine qui dans ce temps-là écrivait ses lettres lentement et maladroitement, et préférait à ses occupations épistolaires et de bibliothèque toute autre occupation et toute autre distraction. Or, il se trouve qu'aujourd'hui nous tenons à ce sujet, de l'abbé Vermond lui-même, d'autres singularités encore. L'impératrice, dans l'espoir de pousser indirectement sa fille vers la culture intellectuelle, avait manifesté le désir que celle-ci l'informât de ses lectures. Marie-Antoinette, qui ne se souciait point de lire beaucoup et moins encore de rien écrire sur ses études, fut mécontente des exigences de sa mère; l'abbé fit son possible pour l'incliner aux vues de l'impératrice, et s'excusa ensuite auprès du comte de Mercy sur le résultat négatif de ses efforts, invoquant d'une part la répugnance naturelle de la jeunesse aux travaux de cette espèce, de l'autre se prévalant d'une circonstance particulière que voici : Marie-

Antoinette, comme il l'écrit, était persuadée qu'aucun papier en sa possession n'était à l'abri d'espions étrangers; elle craignait qu'on n'ouvrît ses armoires à l'aide de fausses clefs ou que ses propres clefs, durant la nuit, ne fussent prises dans ses vêtements. C'est pourquoi elle n'écrivait jamais aucune lettre avant le dernier moment qui précédait le départ du courrier; c'est pour ce motif également qu'elle ne gardait par devers elle pendant une seule nuit aucune lettre reçue, mais qu'elle la brûlait sitôt lue: à telles enseignes qu'une fois voulant relire le lendemain une lettre de sa mère, elle ne crut pouvoir la mettre en sûreté qu'en la cachant dans son propre lit.

En de semblables conjonctures, une correspondance satisfaisante à propos d'études littéraires présentait en effet les plus grandes difficultés, et l'on s'en tint à la promesse d'envoyer une fois, durant le repos du carême, un pareil travail. Quiconque voudra bien peser ces circonstances, ne trouvera pas précisément très-vraisemblable que Marie-Antoinette ait reproduit deux ou trois fois, sans motif et sans but, les billets qu'elle écrivait et qu'elle en ait conservé la minute ou le duplicata.

Enfin, il faut se rappeler l'hypothèse imaginée par M. Feuillet de Conches, pour expliquer la différence de ses lettres et de celles de Vienne, lorsqu'il avançait que pour les unes l'excellent maître, l'abbé Vermond, aurait été un aide, tandis que pour les autres la jeune princesse se serait vue réduite à sa propre culture, demeurée incomplète. La correspondance de Vermond avec Mercy prouve aujourd'hui que Marie-Antoinette, embarrassée de quelque difficulté, comme cela eut lieu à propos du désir de sa mère, pouvait bien chercher auprès de l'abbé des conseils verbaux; mais que Vermond ne pouvait jamais être présent quand elle écrivait, jamais écrire en sa présence, jamais apporter un papier écrit dans sa chambre: parce que, disait la princesse, de la plus légère connaissance d'un pareil fait, naîtrait aussitôt le bruit qu'il rédigeait ses lettres. On voit que dans ce cas non plus toute la prudence de la pauvre femme ne l'a pas servie! Les marchands d'autographes du XIX[e] siècle affirment à l'envi que Vermond a souvent conduit la main de la princesse; il nous sera permis dorénavant, je l'espère, de retourner l'argument, et si quelque lettre pré sumée de Marie-Antoinette porte les traces d'une rédaction de Vermond, de la déclarer apocryphe précisément pour ce motif.

HENRY DE SYBEL.

DEUX SÉANCES ACADÉMIQUES

Deux auteurs dramatiques ont agréablement rempli la première séance, l'un, M. Doucet, en effeuillant des roses sur la tombe d'Alfred de Vigny; l'autre, M. Sandeau, en les lui renvoyant.

Un éloge d'Alfred de Vigny, quel sujet pour un peintre! Une génération tourmentée, fiévreuse, impatiente de la règle et de la tradition, portant une main irrespectueuse sur toutes les choses regardées comme saintes, se ruant contre les partisans du passé, dans des combats littéraires où l'encre coulait comme le sang, où le couteau du drame se heurtait au poignard de la tragédie; des haines violentes et des engouements fanatiques; d'étranges amours-propres et des aspirations généreuses; les statues des vieux maîtres renversées, et, sur leur piédestal, des jeunes gens de vingt ans se proclamant chefs d'école, au milieu des sifflets et des applaudissements. Et, dans un coin de l'arène, seul, loin de la mêlée, drapé dans son dédain, un poëte mystique passant sa vie dans l'adoration perpétuelle de la dignité des lettres, et s'instituant lui-même le prêtre et le dieu de son culte!

Un maître, dis-je, aurait fait ce tableau : M. Doucet ne l'a pas essayé. Est-ce timidité de néophyte, défiance d'écrivain, ou réserve de personnage officiel? Ce n'est rien de tout cela. M. Doucet, placé jeune encore dans une position délicate et ayant appris de bonne heure à connaître les hommes, a eu le tact de se conformer au goût de son auditoire et à l'esprit de l'institution académique. Il a compris (et c'est là le grand mérite de son discours) il a compris que, dans ces solennités, la louange des morts n'est que l'accessoire, et celle des vivants le principal, et il a couru au principal. Il a déclaré d'abord, sans exagération, que son entrée à l'Académie comblait tous ses vœux *et était à son cœur satisfait jusqu'à la pensée d'en former d'autres*. Après cet aveu qui a dû flatter ses collègues, sans les surprendre, il a passé de l'éloge du corps à celui des particuliers. Il a

enguirlandé de compliments les fauteuils les plus illustres de la salle; non pas de ces compliments sournois qui, murmurant autour d'un nom, comme l'abeille autour d'une fleur, semblent désirer et craindre de s'y poser. Non, M. Doucet n'a plus de ces timidités enfantines et de ces hontes virginales; il a perdu auprès des grands sa robe d'innocence:

De l'austère pudeur les bornes sont passées.

On voit en lui un homme familiarisé avec les audaces du panégyrique et les témérités de l'admiration; sa bouche sincère n'admet dans la louange ni les nuances ni les gradations: il la veut franche, entière, vigoureuse, intrépide; chez lui, point de réticences, point de ménagements; il appelle les choses par leur nom, M. Cousin, Platon; M. Guizot, Bossuet; M. Ponsard, Corneille, ou peu s'en faut. Il est le Montausier de l'éloge.

Ces traits naïfs d'une franchise aimable et courageuse ont ravi l'auditoire. On a applaudi Bossuet, Corneille, Platon et l'orateur. Mais, le dirai-je? au milieu de cet enthousiasme une pensée inquiétante s'est glissée. S'il est vrai, s'est-on dit, comme M. Doucet l'assure, *qu'on hésite parfois à louer les puissants qu'on aime, et qu'on éprouve à le faire comme un embarras secret qui vous retient,* qu'ont dû penser Corneille, Platon et Bossuet, ces augustes puissances, des sentiments d'un orateur si peu hésitant, si peu embarrassé? N'essayons pas de résoudre une question si délicate; laissons Platon, Corneille et Bossuet penser ce qu'ils voudront, et prêtons l'oreille à M. Sandeau.

Il s'est inspiré de l'éloquence du récipiendaire, l'a égalée quelquefois, et ne l'a jamais surpassée. Il a commencé par la généalogie de M. Doucet, et l'a fait descendre de Regnard en ligne directe. Puis il a montré, par l'examen de ses œuvres, qu'il était digne d'en descendre. Il lui a dit en face, avec cette rude franchise dont M. Doucet lui avait donné l'exemple: — « Vous avez écrit de jolies comédies, Monsieur, vous en avez écrit de charmantes... Votre premier ouvrage fut votre premier succès... Vous n'aviez jamais été mieux inspiré, vous n'aviez jamais touché de plus près à la perfection... Votre talent avait toujours été en grandissant... La scène n'avait pas de secrets pour vous... — » Puis sont venus les oh! et les ah! — « Ah! Monsieur, quel admirable père que ce Georges Durham! quelle verve, quel entrain dans le baron Lafleur! quelle peinture délicate! Le délicieux tableau de genre! — » Après l'écrivain, il a célébré l'homme; il a vanté l'élégance de ses mœurs, l'urbanité de ses manières; il a parlé de ses vertus domestiques, ou, comme on dit en style académique, de la *bonne renommée de son foyer*. Il a terminé en l'engageant à travailler encore, à faire des comédies. Conseil inutile! Est-ce que les Muses n'ont pas donné à M. Doucet tout ce qu'il pouvait attendre d'elles? Est-ce qu'elles ne l'ont pas récompensé de son culte sage et discret en lui accordant la fortune, le crédit, et cette place à l'Académie, objet de tous ses vœux? Lui-même déclare que son cœur est content, qu'il n'a plus de désirs, ni même la pensée d'en avoir. Pour-

quoi lui faire violence et l'arracher aux douceurs de son oreiller administratif? qu'il suive l'exemple de la plupart de ses collègues, qu'il se repose! qu'il se repose! M. Sandeau pourra s'en plaindre, mais le public se résignera.

Voilà, lecteur, la leçon de courtoisie que, dans la séance du 23 février, deux littérateurs aimables... — « Quoi, dites-vous, pas le mot pour rire dans toutes ces douceurs? pas une couleuvre sous ces fleurs, pas l'ombre d'un loup dans cette bergerie? » — Pardon, il faut être juste, M. Sandeau a bien égayé son éloge de quelques intentions malicieuses; il a bien insinué que l'aïeul Regnard n'était pas toujours content de son petit-fils, qu'il le trouvait *trop rangé*, qu'il l'accusait de *mettre de l'eau dans le vin de ses caves*. Mais, venant d'une main amie, ce sont là blessures légères, et l'excessive modestie du récipiendaire s'attendait peut-être à des traits moins innocents.

— « Et l'auteur de *Chatterton?* » direz-vous encore. — Il attend toujours son oraison funèbre. Après l'avoir enterré sous quelques anecdotes, M. Doucet l'avait porté aux nues et l'y avait laissé. M. Sandeau l'a ramené sur la terre et a tenté de l'esquisser. Il a trouvé des mots justes et heureux; il l'a bien drapé dans sa robe de lévite; il l'a appelé *le Melanchthon de la réforme littéraire, le poëte aux pudeurs de vierge, un Raphaël attristé*. Il a dit que personne n'avait vécu dans la familiarité d'Alfred de Vigny, pas même lui. On a souri à ce trait d'une grâce fine et abandonnée, et on a relevé les autres par des applaudissements. Mais quelques rencontres spirituelles ne valent pas un portrait, et on aurait préféré à ces élégances académiques une analyse faite de la main de Sainte-Beuve.

En somme, on a été satisfait de cette séance et on a trouvé qu'elle tenait plus qu'elle n'avait promis. On a su gré à M. Doucet d'avoir été modeste, à M. Sandeau d'avoir été indulgent, et à tous les deux d'avoir appuyé de l'autorité de leur exemple cette grande vérité morale, à savoir que, si les autres genres ont leurs règles et leurs limites, le triomphe du panégyrique est de n'en avoir pas.

MM. Ampère, Prevost-Paradol et Guizot

Ici le panégyrique hausse le ton; il fuit d'une aile dédaigneuse les lieux communs de la louange banale et s'élève aux hauteurs les plus sublimes, tantôt grave et profond comme une leçon de morale et de philosophie, tantôt onctueux et évangélique comme un sermon, toujours solennel et didactique.

Le dirai-je cependant? La grande séance n'a pas rempli, comme la petite, l'attente des amateurs. Est-ce la faute de l'Académie? Non. Elle ne néglige rien pour attirer la foule à ses représentations; elle varie son répertoire, elle met en scène ses acteurs les plus renommés; elle jette sur le fond un peu nu de ses conceptions dramatiques les hors-d'œuvre, aujourd'hui si goûtés, de la politique

et de la religion. Est-ce la faute des personnages? Pas davantage. Le sujet n'a pas manqué aux orateurs, ni les orateurs au sujet. M. Ampère a été dignement loué et méritait de l'être. Je crois que le public ne doit s'en prendre qu'à lui-même du succès médiocre de la pièce. Autrefois il se rendait aux invitations de l'Académie comme à de vrais solennités; aujourd'hui il y court comme à des divertissements. Et l'on sait qu'il n'y a rien de moins *amusable* que des gens qui se réunissent avec le parti pris de s'amuser.

Comme on attendait impatiemment cette fête promise! Comme on en savourait d'avance les jouissances attendues! On y assistait en imagination. On voyait le récipiendaire se lever ému et rougissant, et on applaudissait à sa pudeur modeste et à son embarras juvénile. Rassuré par cet accueil encourageant, le jeune orateur esquissait le caractère de son prédécesseur. Son pinceau courait avec légèreté sur cette physionomie mobile, ne marquant que les traits principaux et laissant les autres dans une demi-ombre savante. Il montrait son enfance bercée, pour ainsi dire, sur les genoux d'une grande dame; il faisait revivre ce monde de poëtes, d'orateurs et de politiques au milieu desquels s'était formée son heureuse jeunesse. Puis l'artiste érudit, l'aimable causeur, le voyageur infatigable, le sceptique mondain se dessinaient de profil sous les yeux charmés du public. C'était moins un portrait qu'une ébauche; mais il y a des ébauches, faites de main d'ouvrier, qui valent des tableaux. Bientôt le peintre s'animait; il sortait du cercle un peu étroit de son sujet, et s'élançait dans les vastes horizons de l'histoire et de la philosophie. On le suivait dans son essor avec une attention émue, mêlée de trouble et de plaisir. On oubliait M. Ampère, la gravité du lieu et la présence de l'auguste cénacle; on ne songeait qu'à l'orateur, on tremblait qu'emporté par la fougue de son âge il ne tombât dans les piéges de sa propre inspiration. Mais à voir l'aisance calculée de ses mouvements et la précision tranquille avec laquelle il lançait l'allusion, on ne tardait pas à se rassurer et à reconnaître en lui un athlète aguerri de longue main aux exercices périlleux de la polémique. Tous ses traits portaient juste, et l'auditoire les relevait aussitôt et les lui renvoyait en sourires et en applaudissements. Après lui se levait M. Guizot, qui, gravement, froidement, achevait les blessés. Tel était le spectacle que la curiosité publique avait rêvé.

M. Prevost-Paradol l'a trompée avec une prudence et une circonspection au-dessus de tout éloge. La sage réserve de son discours a cruellement déçu la malicieuse attente des oisifs accourus pour l'entendre, mais en revanche elle a fermé la bouche aux critiques malveillants qui l'accusaient d'être trop jeune pour entrer à l'Académie.

M. Paradol trop jeune! Ah! que ceux qui le calomnient ainsi le connaissent peu! M. Paradol n'a jamais été jeune. C'est un beau jour qui n'a pas eu d'aurore. A l'âge où les autres commencent à peine à essayer leur plume, il était déjà maître de la sienne. Son jugement était aussi sûr, son imagination aussi réglée, son style aussi ample qu'aujourd'hui. La perfection précoce de ses *devoirs* de classe décourageait ses rivaux, étonnait ses maîtres et le condamnait lui-même à ne jamais se surpasser. Tout le publiciste était déjà dans l'écolier. C'était à vingt

ans un fruit mûr pour l'Académie. Elle s'est hâtée de le cueillir et elle a bien fait : elle en pourra trouver qui auront plus de séve, elle n'en trouvera pas qui aient une saveur plus saine et plus délicate.

Il a prouvé, pour son coup d'essai, qu'il était digne d'appartenir à ce vénérable corps et qu'il pouvait en remontrer à ses maîtres dans l'art si académique et si français de parler éloquemment pour ne rien dire. Son discours est un chef-d'œuvre de diplomatie. N'y cherchez ni le philosophe, ni le politique, ni l'homme, vous n'y trouverez que l'académicien. Jamais on n'a étouffé sa pensée sous plus de fleurs, ni employé plus de talent pour ne point paraître.

Plus je relis cette admirable pièce officielle, plus j'ai peine à croire qu'un jeune homme, livré à lui-même, ait pu porter la faculté de se contraindre à cette étonnante perfection. Il faut qu'il ait été aidé ; il faut qu'une main froide et expérimentée ait guidé la sienne et lui ait imposé ces réticences calculées et ces savantes suspensions. La nature n'opère pas seule de ces prodiges ; elle se trahit toujours par quelque endroit.

Dirai-je franchement ma pensée ? Le discours de M. Paradol et celui de M. Guizot n'en font qu'un. Ce sont deux parties d'un même tout. Mentor dictait, Télémaque écrivait. Séparez ces deux morceaux, vous trouvez dans le premier de l'éloquence sans conclusions, et dans l'autre des conclusions sans éloquence. Réunissez-les, ils forment un sens complet, ils satisfont l'esprit, ils ont cette unité sans laquelle les œuvres d'art les plus brillantes restent toujours imparfaites.

Essayons de rattacher quelques membres épars de ce corps à deux têtes.

M. Prevost-Paradol. — L'Académie en m'ouvrant ses portes, a voulu honorer en moi non l'écrivain, mais la liberté d'écrire.

M. Guizot. — Bien trouvé ! L'explication est ingénieuse, mais elle est incomplète et laisse des doutes dans l'esprit. « Vous voyagiez *sur les rives du Nil*, quand la pensée de l'Académie s'est portée sur vous, en sorte que vous étiez candidat sans le savoir et que vous êtes devenu académicien presque aussitôt que candidat. » Voilà ce que vous n'osez pas dire et ce que je dis pour vous, parce qu'il est bon que le public le sache.

M. Prevost-Paradol. — Rome, cette ville vraiment unique par sa destinée entre toutes les demeures choisies par les hommes... Rome, qui portant son épée aussi loin que sa vue pouvait atteindre... Rome, qui à peine déchue de cette prodigieuse domination sur les corps, a commencé à prendre sur les âmes un empire... Rome, qui menacée enfin avec le temps dans la conservation de ce second empire, attaquée avec fureur par les uns, défendue avec foi par les autres, fixe encore aujourd'hui sur elle les regards et l'attente de tout l'univers.

M. Guizot. — Bien ! Belle amplification ! Maintenant c'est à moi de conclure, et je conclus pour vous qu'il est nécessaire de maintenir le pouvoir temporel.

M. Prevost-Paradol. — J'ai loué dans M. Ampère le poëte, l'archéologue, le professeur, l'historien, le voyageur, l'homme d'esprit. Son caractère égalait son talent. C'était un ami sûr, un cœur élevé, un bon citoyen, passionné pour son pays et pour la liberté.

M. Guizot. — A mon tour à présent! Jeune homme, il manque un trait à votre tableau, et je vais l'ajouter. M. Ampère est mort en chrétien. Égaré par les souvenirs d'une jeunesse sceptique, il a résisté longtemps à la voix de la grâce; mais enfin il a cédé. Entraîné par mon exemple, par celui de M. Cousin, de M. Villemain et de plusieurs autres de ses collègues, revenus aujourd'hui de leurs erreurs, il s'est repenti à son heure suprême, il a rendu le dernier soupir entre les bras de la religion, et son jeune confesseur l'a suivi de près dans la tombe. J'ai cru devoir donner au public, comme une leçon salutaire, ce grand exemple d'une belle fin couronnant une belle vie. « Car lorsque l'Académie, dès son origine, a voulu que le nouveau membre qu'elle acquérait et celui qu'elle chargeait de le recevoir en son nom, l'entretinssent des travaux et des mérites de celui qu'elle avait perdu, elle n'a pas institué une vaine formalité, ni demandé un banal éloge. » Elle a eu un autre but, et nous pouvons dire, monsieur, que nous l'avons rempli l'un et l'autre, chacun dans la mesure de nos forces. Vous étiez dans votre rôle en laissant dans l'ombre le côté religieux de la vie du défunt; j'étais dans le mien en le mettant en lumière. Il vous appartenait à vous de peindre le philosophe et le sage mondain : il m'appartenait à moi de peindre le converti. Nous nous sommes partagé la tâche. Vous avez charmé l'auditoire, je l'ai instruit; vous avez ouvert la séance par un beau morceau d'éloquence profane, destiné à plaire aux délicats, je l'ai terminé par un sermon dont tous les développements tendent au bien de la religion et à l'édification des fidèles. Votre discours a été l'heureux exorde du mien. Nous avons bien mérité tous les deux et du public et de l'Académie.

Qu'on juge par ces rapprochements si l'habileté de M. Prevost-Paradol a été bien habile! Il a sacrifié sa personnalité aux convenances académiques et à l'esprit de parti; il a évité de se prononcer sur toutes les questions délicates; il a craint de se compromettre et de s'engager; mais son maître, plus habile encore que lui, l'a compromis et engagé malgré lui. Il s'est approprié ses effets oratoires, il se les est assimilés, il les a rendus siens; il a tiré du suc de ses fleurs un miel qu'elles ne contenaient point. Et c'est ainsi que nous avons eu le curieux spectacle d'un libre penseur travaillant de concert avec un protestant à la défense du pouvoir temporel et à la conversion des pécheurs.

Que M. Prevost-Paradol me permette d'imiter un de ses plus beaux mouvements et de m'écrier d'après lui : — Salut, belle Jeunesse, mère des audaces généreuses et des folles témérités : la grâce couronne ton front et tes discours; tu es bonne jusqu'à la naïveté, sincère jusqu'à l'imprudence; tu ignores les détours de la ruse et les calculs de l'ambition. Chaque mot que tu prononces appelle ton âme sur tes lèvres et dans tes yeux limpides. Tu t'offres aux jugements des hommes avec la confiance ingénue d'un enfant qui tend sa joue aux baisers. Ceux qui te possèdent craignent de te perdre et ceux qui t'ont perdue regrettent tout de toi, même les tourments que tu leur as causés, même les fautes que tu leur as fait commettre. Mais ta simplicité innocente est une fleur qui passe et se flétrit vite : si tu veux la conserver longtemps cette fleur aimable, vis avec les jeunes, ô jeunesse, et garde-toi d'aller à l'Académie.

On a beaucoup loué le style de M. Prevost-Paradol et on ne le louera jamais trop. Il est puisé aux meilleures sources, noble sans emphase, élégant sans afféterie, étoffé sans raideur. Deux fois seulement, l'orateur est sorti de sa réserve, c'est quand il a célébré le triomphe de la cause de l'humanité en Amérique, et quand il a revendiqué, contre certaines théories fatalistes, les droits de la conscience dans le jugement des faits historiques. Ces deux échappées lui ont réussi, surtout la dernière, où il a montré une vraie puissance d'écrivain.

M. Guizot a paru froid, son style languissant, sa couleur terne et grise. Il a plaidé en bons termes la cause de la liberté de la presse; il a rappelé avec une mélancolie touchante ses luttes et ses revers. Quand, dans sa péroraison, faisant un retour sur lui-même, il a parlé *du penchant de ses derniers jours*, tous les regards se sont tournés avec respect vers cette vieillesse vigoureuse; puis on s'est rappelé Bossuet et *les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint*, et on a souri en pensant à M. Doucet.

Pour résumer mon impression sur cette séance, je la comparerais à un gros nuage chargé de foudre et d'éclairs; le nuage a crevé, et il en est tombé une douce ondée de métaphores.

D. Ordinaire.

POÉSIE

LE ROI DES AULNES

Qui galope encor, si tard par le vent?
Un père à cheval, avec son enfant.
Il cache l'enfant sous son lourd manteau;
Son bras le tient fort, son cœur le tient chaud.

— Pourquoi donc trembler, mon fils, dans mes bras?
— Père, vois le roi des Aulnes là-bas.
La couronne au front, méchant de regard!
— Je ne vois, mon fils, qu'un peu de brouillard.

« Viens, mon petit, écoute-moi,
» Car pour jouer je viens à toi.
» Je te donnerai de beaux habits d'or,
» Des fruits enchantés et des fleurs encor! »

— Mon père, mon père, oh! n'entends-tu pas
Ce que le démon me promet tout bas?
— Sois calme, ô mon fils, sois donc calme, enfant,
C'est dans la bruyère un souffle du vent.

« Mes filles, chéri, si tu veux danser,
» Viendront te sourire et te caresser;
» Nos rondes au bois voltigent sans bruit,
» Nous rions, chantons, et valsons la nuit. »

— Mon père, mon père, il l'a dit. Oh! vois
Les aulnes danser, dans l'ombre des bois!
— Enfant, mon enfant, quelle étrange erreur !
De vieux saules gris causent ta terreur.

« Beau petit, je t'aime; il faut à mes vœux,
» De force ou de gré, céder, je le veux! »
— Mon père, mon père, il vient, le voilà!
Sa main me saisit... Ah! j'ai souffert là!

Le père frissonne et tout palpitant
Presse dans ses bras l'enfant sanglotant;
Il galope, il vole, il arrive au port...
Hélas! sur son cœur l'enfant était mort!

Traduit de Gœthe par F. Amiel.

VARIA

LES BRIGANDS EN GRÈCE. — Ce qui va suivre est extrait par un journal allemand du Ετνικὸν Ἡμερολογιον τοῦ ἔτους, l'almanach national de la Grèce, publié à Paris (1865) en grec moderne : La Grèce est un des rares pays où l'antique brigandage subsiste encore dans toute sa fleur. Le brigand fait généralement partie de la tribu nomade qui est connue chez les Hellènes sous le nom de *Blachi* et qui se divise en deux branches, les *Sarakachani* et les *Albanoblachi*.

Les Sarakachani ont une origine déterminée, c'est-à-dire qu'ils savent où ils sont nés et qu'ils ont une patrie, en Turquie ou en Grèce, tandis que les Albanoblachi sont, pour ainsi dire, venus au monde à la belle étoile, dans l'endroit, n'importe lequel, où campait la horde. Les Sarakachani parlent le grec moderne, ils sont assez sociables, vivent sous des tentes bien faites, ne sont point sales et se marient volontiers dans leur entourage. Les Albanoblachi ont un dialecte à part, où l'on reconnaît beaucoup de mots d'origine latine ou italienne ; leurs mœurs sont barbares, leur saleté inouïe, leur mépris pour leurs voisins, auxquels ils donnent le nom de *Græki*, est un mépris absolu ; ils se tiennent complétement à l'écart des autres hommes et tout mariage avec une Grecque passe chez eux pour un déshonneur. Chrétiens de nom, ils sont soupçonnés d'être, en réalité, restés fidèles à quelque ancienne idolâtrie. Les deux tribus exécutent strictement leurs conventions réciproques et se prêtent un mutuel appui, mais, pour le commun des mortels, ils ne se font pas faute d'être hypocrites, trompeurs, chicaniers sans foi et sans vergogne. Les hommes sont forts et bien bâtis, faits pour les fatigues de la guerre, mais incapables de se plier à la discipline militaire. Les Sarakachani sont naturellement paresseux et se soucient peu de la vie pastorale ; au rebours, les Albanoblachi se livrent volontiers à des occupations paisibles, ils sont, par exemple, muletiers ou vont battre le blé ; leurs femmes tissent des étoffes. L'une et l'autre tribu n'ont aucun goût pour l'agriculture.

Ce sont là les deux sources où se recrutent principalement ces brigands grecs que le gouvernement d'Athènes a cherché tant de fois à détruire, mais qui subsistent toujours et s'en donnent à cœur joie, surtout aux frontières du royaume. La morale de ces rudes citoyens est une morale qui a sa sanction et sa sévérité. Ils traitent les femmes avec respect, non par indifférence ou par esprit chevale-

resque, mais par crainte, car ils croient que l'homme qui maltraite la femme est sûr de devenir la proie de l'ennemi et de mourir. Ils n'enfreignent point leur parole d'honneur et le plus misérable d'entre eux n'oublie jamais de réserver une part du butin pour l'église ou pour la vierge Marie. Les femmes sont attachées à leurs maris comme le chien à son maître; elles les suivent souvent dans leurs nocturnes aventures, combattent à leurs côtés aussi bravement qu'eux; elles sont, d'ailleurs, dignes d'eux en prestance et en force corporelle.

Le brigand grec supporte avec héroïsme la faim, la soif, la fatigue, les douleurs. Il apaise sa soif en mettant du plomb dans sa bouche, sa faim, en mâchant le gras qui lui sert à fourbir ses armes. Il couche à la belle étoile et la légende populaire prétend qu'il dort un œil ouvert; son manteau de poil de chèvre est imperméable comme le caoutchouc et la toile cirée. Si le Sarakachani ou l'Albanoblachi ne trouve pas de caverne pour passer une nuit d'orage, il se bâtit une cabane de branches et la recouvre de son manteau.

UNE NATION ET UNE LANGUE DONT LE DOMAINE GRANDIT TOUS LES JOURS. — M. F. Kanitz écrit ce qui suit, de Vienne, au *Globus*:

L'élément roumain absorbe peu à peu l'élément serbe dans le Banat et dans les confins militaires. Il y a environ cinquante ans, le célèbre écrivain serbe Tirol, professeur de littérature au collége de Témeswar, se plaignait déjà de la roumanisation croissante de districts entiers jadis exclusivement serbes. Le mouvement a continué et justifié ses prévisions et ses craintes. Témeswar et son territoire, peuplés presque en entier de Serbes du temps de Tirol, sont aujourd'hui une ville et un pays à peu près roumains. Une grande partie des Slaves a cédé à l'ascendant de la population rivale et a émigré dans le district de Kikinda. Beaucoup de villages roumains situés sur la rive droite du canal de Béga portent des noms serbes (ainsi Knes, Bekschkérek) et des noms tels que ceux de Brankowitch et d'Arandjélowitch trahissent l'origine serbe des familles roumaines qui les portent.

Sans aucun doute, le Serbe est supérieur au Roumain sous plusieurs rapports, ce qui n'empêche pas ce dernier de posséder certaines qualités ou, si l'on veut, certaines propriétés, qui expliquent parfaitement sa victoire et celle de sa langue sur l'élément slave. Avant toute chose, il faut signaler son invincible attachement à sa langue maternelle et sa répugnance à parler celles des peuples au milieu desquels il vit, Serbes, Hongrois, Allemands. Il n'en apprend aucune et tous apprennent la sienne, ce qui fait que le roumain est devenu l'idiome commun de toutes les nationalités du Banat, au point que le Serbe et l'Allemand, par exemple, se parlent en roumain.

Ce peuple se compose, en général, de gens modérés dans leurs goûts et peu exigeants pour les services qu'ils rendent; les propriétaires serbes les emploient volontiers comme bergers, vignerons et s'habituent à leur langue, mais le contraire n'a jamais lieu. Puis voici ce qui arrive: le travailleur roumain, vivant de

peu, épargne presque tout ce qu'il gagne et finit par devenir propriétaire à son tour. C'est ainsi qu'il s'est fondé un quartier de trois cents maisons roumaines dans la ville de Gross-Bekchkérek, où, il y a cinquante ans, on ne savait pas ce que c'était que ce peuple.

D'autre part, la différence de religion élève comme un mur infranchissable entre les Serbes grecs et les Serbes catholiques, tandis que les liens d'une même foi et d'un même culte rapprochent les Roumains des Serbes orthodoxes. Encore autre chose : le père de famille serbe cherche pour sa fille les partis les plus riches, le père roumain se contente d'un gendre peu fortuné ; aussi les jeunes Serbes demandent-ils les jeunes filles roumaines en mariage en disant : « *Nous communierons à la même coupe et le même prêtre nous bénira.* » Un proverbe serbe dit : « *Là où entre une femme valaque, toute la maison devient valaque.* » Et cela seul suffit pour expliquer la roumanisation du pays. Tous les efforts tentés en sens contraire pour serbiser les Roumains ont échoué sans retour.

UNE NOUVELLE MERVEILLE VÉGÉTALE. — Dans l'année 1850, on a découvert en Grèce, dans l'Arcadie, qui occupe, comme on le sait, le haut plateau central du Péloponèse, un nouvel et singulier arbre de l'espèce des sapins. On lui a donné le nom de sapin d'Arcadie.

« Le sapin d'Arcadie est un arbre gigantesque ; il n'est ni beau ni harmonieux de port pas plus que de feuillage ; au contraire, il est plutôt monstrueux et informe. Ce qui le distingue d'une façon caractéristique des autres espèces de sapins, c'est que lorsqu'on coupe le tronc ou n'importe quelle branche de ce tronc, de nouvelles branches, des rejetons plus ou moins nombreux croissent sur le plan de coupure et s'élève à la place de la partie retranchée, puis chacun de ces rejetons devient à son tour un nouvel arbre à rameaux horizontaux et perpendiculaires, si bien qu'avec le temps la tête de l'arbre originaire finit par être une véritable petite forêt dont l'épais feuillage est impénétrable aux regards. Les vieux sapins d'Arcadie sont des colosses et leurs troncs au bois solide ont près de vingt pieds de circonférence... Les savants qui nous ont donné cette description sont M. Heldreich, directeur du jardin botanique, et M. Schmidt, directeur de l'observatoire d'Athènes, partis au mois d'avril 1861 pour le Péloponèse, dans le but d'y vérifier s'il était vrai que la presqu'île renfermât, comme le bruit en courait, un sapin merveilleux d'une espèce à part. Ils ont rencontré l'arbre en question sur la plupart des monts d'Arcadie, mais surtout dans les gorges et sur les pentes du Ménale, derrière Tripoliza, à une hauteur variant entre deux et trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Il y forme des forêts, ou, comme le cèdre du Liban, de petits groupes, et prête un grand caractère aux paysages du pays. »

(*Die Natur.*)

ADAM A QUATRE PATTES. — Un trait caractéristique commun à beaucoup de traditions de l'Asie centrale, c'est que ces traditions font descendre d'un animal quelconque un grand nombre de peuples de cette région, qui se trouvent ainsi avoir pour premier père un Adam à quatre pattes. Selon les historiens chinois, les Goa-Gui (Kao-Tché), connus aussi sous le nom de Télé ou Chili, ont pour premiers ancêtres un loup et une belle princesse. Un roi Hun avait deux filles d'une beauté si parfaite qu'il résolut de ne les céder à aucun époux mortel. Il bâtit une haute tour dans une contrée sauvage et déserte et y renferma ses filles en disant : « Que le ciel les prenne ! » La plus jeune des deux belles demoiselles, livrée à tous les démons de l'ennui, encouragea les sentiments d'un vieux loup, qui rôda pendant une année, jour et nuit, autour de la tour et finit par s'y installer. Finalement la princesse l'épousa, malgré les supplications de sa sœur aînée.

Les Tougous (Dulgasses du père Hyacinthe) prétendent descendre d'une louve, et les Toufans (Thibétains) d'un chien. Les Chinois assurent que Batachi, chef des Mongols Khans, était le fils d'un loup bleu et d'une biche blanche (*Mémoires relatifs à l'Asie*, par Klaproth, page 204). De même plusieurs tribus de Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord se vantent de descendre du castor, de la tortue, etc. Il est clair que ces traditions sont de la plus haute antiquité et que les divers peuples chez lesquels elles se sont conservées regardaient ces singulières généalogies comme étant de celles dont on doit être fier.

Les Dikokaménni ou Kirghizes des montagnes et des rivages du lac Issyk-Koul, peuple parlant un dialecte turc (l'Ouigour) s'attribuent une origine du même genre. Voici leur légende au complet, — quelque triste idée qu'elle puisse donner de l'imagination et du sens esthétique des Kirghizes :

« La fille d'un khan avait l'habitude de faire de longues promenades avec ses quarante filles d'honneur. Un jour qu'elle retournait à son aoul (village), elle le trouva complétement dévasté; il n'y restait qu'un seul animal, un chien rouge (Kysyl Taïgan), peu scrupuleux, il paraît, puisqu'il devint le père des quarante enfants que les quarante filles d'honneur mirent au monde. »

C'est pour conserver le souvenir de cette mémorable histoire que les descendants de ce multiple mariage ont pris le nom de Kirghizes (*Kryk-Kys*, *quarante filles*). Une autre version de la légende raconte que la princesse et ses suivantes, miraculeusement fécondées par l'écume d'un lac agité par les vents, furent chassées de la tente paternelle. Elles errèrent longtemps dans le désert jusqu'au jour où les quarante filles, accusant la princesse de leur infortune, se révoltèrent contre elle et la chassèrent sur la rive opposée du Tchu. Là la pauvre fille du khan rencontra le fameux chien rouge, qui en fit une de ses femmes et lui donna un fils qu'on appela Krygyz-Beg et qui est le fondateur de la race des Dikokaménni. Persécuté par ses frères en raison de son origine, privé par eux de sa part d'héritage à la mort de son père, il les vainquit tous et resta seul maître, car il réussit à dérober, dans la tente de sa mère, le bâton et la bride qui sont les symboles du droit d'aînesse.

(*The Russiam in Central Asia*, par John et Robert Michell.)

CINQUANTE A SOIXANTE BARONS FÉODAUX DANS UNE PETITE ILE. — Les animaux féroces fuient l'homme et les champs cultivés, c'est aujourd'hui le contraire à Singapore. Il n'y avait, dit-on, pas le moindre tigre dans l'île avant sa prise de possession par les Anglais, en 1824. On racònte que le premier tigre parut dans l'île en 1835. Les géomètres chargés de lever le plan de la nouvelle colonie faillirent mourir de peur un jour qu'une de ces effrayantes bêtes se montra à quelques pas de l'endroit où ils travaillaient. Ils décampèrent sans tambour ni trompette; personne ne voulut les croire lorsqu'ils contèrent leur mésaventure, mais il fallut se rendre à l'évidence quand on vit les débris du théodolite que le tigre avait brisé en mille morceaux. Depuis ce jour, la belle et méchante bête s'est multipliée d'une manière terrible à Singapore, au point que cette petite île, qui n'a guère plus de 20,000 hectares, renferme aujourd'hui cinquante à soixante tigres, venus, à n'en pas douter, de la terre ferme, ce qui n'offre rien d'étonnant car le détroit qui sépare l'île de Singapore de la presqu'île de Malacca n'est guère plus large que le Rhin à Cologne. La colonie de tigres de Singapore se recrutant ainsi continuellement sur la terre ferme, les poursuites les plus actives ne diminuent pas le nombre de ces funestes hôtes, — bien que le gouvernement donne une prime de 125 francs pour chaque bête tuée, bien qu'une société privée de négociants en donne autant, et que nombre de tigres doivent la mort aux désirs de vengeance qui s'élèvent chez les parents et les amis de ceux qu'ils ont dévorés. Le puissant animal a, du reste, certaines habitudes qui facilitent l'exécution de ces vengeances. Généralement il entraîne sa victime à une certaine distance, en mange une partie, et revient presque toujours vingt-quatre heures après pour continuer ou achever d'engloutir sa proie. Aussi, quand on découvre quelque part un cadavre, on le laisse sur place et l'on poste sur quelque arbre voisin un bon tireur qui attend tranquillement l'heure des représailles.

Nulle part le tigre n'est un si vorace mangeur d'hommes qu'à Singapore; on prétend que, dans cette île, un homme au moins par jour est dévoré, sur une population de 100,000 âmes au plus. Au point de vue tigre, cela ne fait guère, après tout, qu'un homme par tigre tous les cinquante jours. En réalité, ce grand carnassier n'a guère à Singapore que l'homme à sa disposition pour fournir son garde-manger.

Il y a peu d'animaux sauvages dans les forêts de l'île, assez pauvre d'autre part en bêtes à cornes et en moutons. Le territoire de chasse des barons à la brillante fourrure rayée diminue tous les jours devant les progrès de la culture : reste l'homme, et le tigre en fait sa proie. Quand Singapore appartenait aux Malais, elle était à peine peuplée et le tigre n'y aurait pas trouvé de quoi vivre; plus tard, lorsqu'une nombreuse population se concentra dans la ville, mais dans la ville seule, il lui aurait été difficile de venir y chasser l'homme, mais aujourd'hui que les plantations de poivre et de gambir se sont répandues sur la plus grande partie de l'île, la bête fauve trouve de nombreuses occasions d'assaillir et de terrasser quelque pauvre travailleur chinois occupé à cueillir le poivre, à cultiver son jardin, ou peut-être à se reposer ou à dormir sur l'herbe.

(*Die Natur.*)

TROIS SIÈCLES DE RECHERCHES POUR DÉCOUVRIR UN ÉTANG ET UN HAMEAU. — Le nom d'*Eldorado*, devenu dans nos langues modernes synonyme de paradis, de pays de Cocagne, ne s'appliquait dans l'origine ni à une contrée, ni même à une ville, mais à un roi que les fantastiques imaginations du XVIe siècle se représentaient sous la forme d'un Indien couvert d'or et n'ayant qu'un œil. « C'est en 1536 que paraît pour la première fois ce nom d'*Eldorado*. Les *Conquistadores* cherchèrent d'abord le roi doré dans les Andes de la Nouvelle-Grenade, et, de proche en proche, ils poursuivirent sa demeure imaginaire jusqu'à 300 lieues plus à l'est. G. F. de Oviédo (1478-1557) annonce par lettre au cardinal Bembo que Gonzalvo Pizarro est à la recherche d'un grand prince « très-renommé dans la contrée, toujours revêtu d'or et ressemblant, de la tête aux pieds, à une statue d'or sortie de la main d'un habile orfévre. Chaque matin, ses valets de chambre lui soufflent avec de longs tuyaux de la poudre d'or sur la couche de résine à bonne senteur qui lui recouvre le corps; l'or se fixe ainsi sur la résine. Pour n'être pas gêné dans son sommeil, le roi se lave tous les soirs, mais on le redore tous les matins. » Peut-être cette légende de l'*Eldorado* eut-elle pour origine un usage répandu chez les Indiens des vallées de la Guyanne; ces sauvages ne se tatouent pas, mais ils s'enduisent le corps de graisse de tortue et se collent par-dessus des plaques de mica couleur de cuivre rouge ou couleur d'argent.

Pendant un siècle, des aventuriers sans peur, s'ils n'étaient pas sans reproches, des soldats, des marchands, des gouverneurs espagnols ou allemands — (Charles-Quint avait cédé, en 1528, la côte du Vénézuéla aux Welfer (en espagnol Belzards), banquiers d'Augsbourg, auxquels il devait de fortes sommes) — tous altérés de la sacrée soif de l'or et enflammés par les récits mensongers des Indiens, se consumèrent en expéditions à la recherche du *Dorado*. Savanes, forêts vierges, marais sans bornes, fleuves immenses, montagnes, rien ne les arrêtait, ils semaient de cadavres les innombrables sentiers qu'ils se frayaient, la hache à la main, vers la cité du roi d'or.

Après tant de gigantesques efforts vinrent le découragement, puis l'oubli; on ne pensait plus guère à l'*Eldorado*, lorsque, en 1637, le jésuite allemand Père Fritz ralluma l'imagination et les convoitises des aventuriers par ses récits sur le pays des Indiens Manoa et sur la *laguna de oro*, mais ce nouvel élan n'amena pas encore la découverte du *Dorado*, et les forêts meurtrières de la Guyanne dévorèrent des centaines d'Européens sans qu'un seul contemplât les rivages du lac merveilleux.

« Enfin, dit encore le *Globus*, le voyageur allemand Richard Schomburgk, qui explora la Guyanne anglaise de 1840 à 1844, atteignit le *Doradó*, dans l'été de 1843; à la place d'un lac de 200 milles il n'y vit qu'une flaque d'eau s'enflant avec les pluies; au lieu de l'immense cité, merveille du monde, il ne rencontra qu'un misérable village indien, Pirara. Laissons parler le voyageur lui-même : « Je me rappelle encore avec ravissement cette première matinée passée à Pirara; je sautai de mon hamac aux premiers rayons du jour et je courus jusqu'au-devant du village pour pouvoir contempler à mon aise l'étendue des savanes; le sol que je foulais était un sol légendaire; à mes pieds s'étendait la « *mar de agua*

blancas », la « *mar del Dorado* », la mer aux rivages pleins d'or, avec sa ville dorée de Manoa, la cité que cherchèrent, dès le XVIe siècle, les plus hardis aventuriers d'Espagne, de Portugal et d'Angleterre, le but de leurs odyssées, celui que poursuivait Walter Raleigh, ce grand et malheureux capitaine, dans ses quatre expéditions de 1595 à 1617, auxquelles il avait eu l'art d'intéresser à un si haut point l'imagination et l'avarice de la reine Élisabeth. J'avais donc sous mes yeux, dans ce petit lac d'Amucu, le lac immense où l'on disait que l'Esséquibo, l'Orénoque et les Amazones prenaient leurs sources, ce lac qu'Espagnols, Portugais, Anglais, Allemands avaient vu fuir devant eux comme un mirage, ce lac qui semblait les attirer à mesure qu'il s'éloignait; mais en vain cherchais-je du regard ces rivages dorés et cette ville royale et étincelante de Manoa, mes yeux ne découvraient que des joncs et de hautes herbes sur les rives marécageuses d'une flaque d'eau! »

UN PEUPLE QUI NE S'USE PAS LA LANGUE. — La langue chinoise n'a guère que quatre cent cinquante syllabes, ou plutôt quatre cent cinquante mots monosyllabiques, pour exprimer les quarante ou cinquante mille choses et idées, actions et qualités matérielles et immatérielles qui forment le domaine de la parole. La langue annamite n'est guère plus riche. « Quand j'arrivai en Cochinchine, dit un des premiers missionnaires envoyés dans l'empire d'Annam, et que j'entendis causer les Cochinchinois, et surtout les Cochinchinoises, je crus entendre gazouiller des oiseaux et je perdis tout espoir d'apprendre jamais leur langue. Tous leurs mots sont monosyllabiques, et, quand ils se ressemblent, n'obtiennent leurs diverses significations qu'au moyen de certains accents. La syllabe *daï*, par exemple, possède, grâce à différentes accentuations, vingt-trois significations à part. Dans cette langue, on ne peut pas parler sans chanter. » Ces accents musicaux, ou modulations, sont au nombre de six ou de huit dans l'annamite, le chinois, le siamois, le birmanien. « Ils y forment, dit le *Globe*, un élément considérable du langage, élément qu'ont perdu nos langues européennes, mais qui fut d'une importance capitale dans l'économie des premiers idiomes. ». Dans l'annamite actuel, la syllabe *ba*, sans accent, signifie *trois;* quand la voix s'élève et prend l'accent interrogatif, *ba* veut dire *soufflet;* avec l'accent aigu, la même syllabe désigne le *favori d'un prince;* avec l'accent grave, elle signifie à la fois une *dame* ou un *ancêtre;* avec l'accent à demi grave, c'est *quelque chose qu'on a jeté au loin*, avec l'accent à la fois grave et circonflexe (*bàâ*), c'est *ce qui reste d'un fruit qui a été pressé dans la main*. En conséquence, la phrase suivante (on pourrait, au besoin, l'allonger), — : trois dames donnent un soufflet au favori du prince, se traduit en annamite par : *ba bá ba? bà*. Ce n'est décidément pas une langue à *sesquipedalia verba*, mais tant pis pour elle!

NI ENTERRÉS NI BRULÉS. — Le désert d'Atacama s'étend entre les rivages de

l'océan Pacifique et la gigantesque muraille des Andes. Il n'y pleut jamais et les maigres torrents que lui envoie la Cordillère s'évaporent dans son air de feu ou filtrent dans son sol de sable. L'atmosphère y est d'une sécheresse absolue, la terre d'une stérilité désolante, et bien qu'il fasse partie de ce Pérou proverbial pour ses richesses, ce désert tient une place d'honneur parmi les contrées arides, sans arbres et sans eaux, calcinées par un soleil de flamme. « Les vents secs et violents qui y soufflent, dit un journal allemand, sont chargés de particules salines et conservent parfaitement les cadavres qu'on expose à leur action; aussi les anciens habitants du Pérou avaient-ils l'habitude, non pas d'y enterrer leurs cadavres, mais de les y abandonner en certains lieux sur le sol, aux pleins souffles du vent. Le docteur Reid, l'un des derniers explorateurs du Pérou, a découvert, par hasard, un de ces champs funéraires du désert d'Atacama. Hommes, femmes, enfants, six cents cadavres environ, tous bien conservés, y sont assis en rond dans une posture méditative, et s'y tiennent compagnie depuis des siècles; à côté de chaque cadavre, se trouvent une cruche pleine de maïs et un pot de terre. »

INFAILLIBLE COMME A ROME. — « Le schah de Perse actuel, dit le *Globe* de Hildburghausen, est un chasseur passionné, et il fait de fréquentes excursions dans les plaines de Téhéran et de Rages; un de ses châteaux de chasse occupe le sommet d'une colline dans le voisinage des ruines de cette dernière ville. La chasse la plus importante de l'année se tient, à la fin du mois de décembre, dans la vallée du Djedjéroud, où le monarque possède un autre château de plaisance. Quand l'endroit où doit avoir lieu la chasse a été désigné, de nombreux serviteurs, des soldats chargés de traquer le gibier, se postent sur les collines dominant le théâtre futur des exploits cynégétiques du roi; puis, le moment venu, ils poussent la bête à quatre pattes ou la gent emplumée à portée du sacro-saint canon de fusil. Si les balles des chasseurs de la suite ont atteint, en maints endroits, la bête, le coup mortel est attribué au schah. Dans la règle, le roi seul tire sur le gibier volant; il a le coup-d'œil sûr comme presque tous les Persans, mais il est myope et peut manquer son coup; pourtant on lui apporte à l'instant tout oiseau qu'il a visé, qu'il l'ait touché ou non, car il ne se peut pas que Sa Majesté infaillible brûle inutilement sa poudre. On l'a déjà compris : les traqueurs et les suivants de la chasse ont leurs carnassières pleines d'oiseaux fraîchement tués qu'ils portent en toute hâte au souverain dès qu'a retentit son coup de feu. » On admettra qu'il serait malséant de se montrer faillible sur un aussi petit sujet que la chasse quand on s'intitule dans les traités, *l'Étoile du zénith, Sa Majesté le Schah de Perse, dont l'élévation dépasse celle de la planète Saturne.*

UNE CORRESPONDANCE INÉDITE. — On annonce] la publication prochaine de la

correspondance, récemment retrouvée, de l'abbé Galiani et de Tanucci ; et l'heureux chercheur, M. Villari, de Florence, veut bien nous communiquer, avant l'impression, quelques-unes de ces très-curieuses lettres.

Il ne s'agit pas ici de quelques épîtres littéraires ou personnelles, destinées à compléter les correspondances déjà publiées du spirituel Napolitain et des encyclopédistes : rien, sous ce rapport, ne pourrait ajouter à la réputation dont, depuis Voltaire et Diderot, jouit l'auteur des *Dialogues sur le commerce des blés.*

Il faut le dire cependant, ces *Dialogues*, malgré la faveur générale dont ils jouissent, ne révélaient pas un bien grand économiste, et Turgot avait raison de dire que « l'on ne pouvait soutenir une plus mauvaise cause avec plus d'esprit, plus de grâce, plus d'adresse, de bonne plaisanterie, de finesse même et de discussion dans les détails. » Aussi n'est-ce pas plus l'économiste que le satirique ou le grammairien dont les lettres trouvées par M. Villari viennent augmenter la réputation, c'est l'homme politique que nous y apprenons à connaître.

Galiani fut secrétaire d'ambassade, à Paris, depuis 1759 jusqu'en 1769. Le chef de mission, le marquis de Castromonte, était un homme sans valeur aucune, et Tanucci, le ministre réformateur de Ferdinand III, correspondait directement avec le secrétaire d'ambassade. M. le Marquis eut beau se plaindre de son subordonné, le ministre n'en continua pas moins à lui accorder une confiance entière, et même à se moquer avec lui du pauvre ambassadeur nominal.

Les lettres, retrouvées aux archives de Naples, forment un document on ne peut plus curieux pour l'histoire intérieure de France, au moment de l'expulsion des jésuites ; et pour qui voudra étudier les causes qui amenèrent la participation de la France dans la guerre de Sept-Ans et qui déterminèrent la paix de Paris, ce document sera indispensable. Ces lettres, écrites d'un ton familier, sont en même temps de fines et spirituelles causeries qui, en éclaircissant d'un jour nouveau des faits imparfaitement connus, apprécient avec justesse les mœurs et les caractères du temps. On y entend l'écho de tous les événements contemporains, l'effet qu'ils produisirent à Paris, et le commentaire malicieux dont les accompagne le spirituel abbé.

Lorsque la nouvelle de la mort de Pierre III et de l'avénement de Catherine II parvient en France, le 9 août 1762, voici ce que le secrétaire d'ambassade mande à son ami le ministre d'État (je traduis mot à mot) :

« J'ai demandé à un savant chimiste de mes amis, homme tout chimie, nullement politique, nullement malin, quel mal était la *colique hémorrhoïdale* ; il m'a répondu *in simplicitate cordis sui* que c'est l'effet naturel du sublimé corrosif, lequel déchirant les viscères et les intestins, produit les convulsions de la colique et le flux du sang. S'il en est ainsi (ajoute le Napolitain qui a les bonnes traditions), il faut dire que les Russes sont bien novices dans l'art des poisons, puisqu'ils ont donné la préférence à celui dont les femmes du peuple (*femminille*), parmi nous, se servent pour empoisonner les souris, et qui est le plus facile à découvrir. On en savait bien plus long dans l'antique cour de Byzance. Le grand événement russe a fait plaisir ici à la foule à cause des circonstances favorables à la France qu'il va produire (l'abbé fait allusion à l'amitié de Pierre III pour le roi de Prusse) ; mais

les gens sages et honnêtes s'affligent de voir arriver ce qui est peu honnête, quoique utile. Voir détrôner un souverain par une personne qui n'a aucun droit à la couronne, et pour cette seule faute d'avoir voulu diminuer les rentes du clergé n'est pas une chose qui puisse faire plaisir à aucun honnête sujet d'aucune puissance. Car enfin, les souverains, qui voient les choses en grand et les voient telles qu'elles sont en elles-mêmes, et non telles qu'elles deviennent grâce à des circonstances extérieures et accidentelles, doivent en éprouver du chagrin et y puiser une leçon. Ce qui est certain, c'est que cet événement n'est pas arrivé fort à propos pour les jésuites (cela est écrit trois jours après le décret d'expulsion), et le parlement n'a pas manqué d'élever la voix et de recommander plus que jamais les belles libertés gallicanes qui *assurent le trône contre les assauts du clergé*. A propos de libertés gallicanes, Votre Excellence aura remarqué que les parlements de France, par ignorance ou par inadvertance, ont concédé ce que les jésuites dans leurs mémoires justificatifs, ont assuré être, à savoir que les prétentions romaines étaient des principes reçus, admis, constants dans toute l'Italie. Ils ont établi comme un fait que dans tout le pays qui s'appelle ici ultramontain, on crie anathème sur les libertés gallicanes. C'est dans cette donnée que se sont renfermées toute la défense des jésuites et toutes les attaques des *gens* du roi. Je dois avouer que j'ai été très-fâché de voir admise une proposition fausse en ceci et trop préjudiciable aux rois italiens. Des quatre propositions de 1682, trois sont nôtres, archi-nôtres de temps immémorial et certainement plus vieilles qu'elles ne le sont en France. Il ne faut donc pas que Rome prenne acte contre nous de la sottise que ces parlements ont dite. Imprimer Giannone (Galiani parle de l'*Histoire civile de Naples*, remplie d'attaques contre l'autorité du Saint-Siége) ne serait pas un remède suffisant, puisque le livre défendu de Giannone est imprimé à Palmira. J'oserais suggérer qu'il faut faire traduire Bossuet, livre que Rome n'a pas interdit et ne pourra jamais interdire, y faire ajouter, par un homme également modéré et savant, des notes historiques pour montrer que (excepté l'infaillibilité du pape, question toute théologique, nullement canonique), les autres trois propositions sont également gallicanes et italiennes. Elles sont de toutes les monarchies ; elles sont en grande partie confessées par Rome elle-même. . . . . Le livre que Rome ne pourrait interdire vaudrait, ce me semble, bien mieux que Giannone ; mais Votre Excellence en sait là-dessus plus que moi, et si j'ai parlé hors de propos, *non dictum puta.* »

Des anecdotes piquantes se mêlent à ces questions de politique générale. Un ministre meurt ; Louis XV se plaît à se moquer des ambitieux qui l'assiégent. « Il a dit à ses courtisans qu'il avait donné les sceaux à *un ministre déplacé.* On a pensé à Maurepas, à Machault, etc., et on a fait mille conjectures. Puis il s'est trouvé que le roi les reprenait pour lui-même, et il s'est trouvé qu'il avait raison de dire qu'il les rendait à un ministre à qui on avait enlevé sa charge. » Ce jour-là l'abbé était d'humeur gaie et on ne saurait lire un persiflage plus spirituel et plus charmant que le récit de la guerre du parlement et des jésuites, relativement à l'habit de l'ordre, qu'il nous donne dans cette lettre du 16 août 1762.

Dès cette époque, ainsi qu'on le voit, les préoccupations de l'opinion qui ame-

nèrent l'année suivante la paix avec la Prusse, étaient à leur comble, ainsi que nous le voyons par la lettre suivante du 30 août 1762 :

« Ce qui me déplaît, c'est que les Français sont arrivés à cet état de lassitude et d'ennui qui engendre l'impatience et qui vainc et rompt toute résistance. On veut ici la paix d'une volonté si efficace, absolue, irrésistible, victorieuse, que Jansénius lui-même ne l'avait pas plus forte. Le salut qu'on me fait dans chaque maison où je mets le pied est constamment celui-ci : *Eh bien, nous donnez-vous la paix?* N'importe quelle victoire ou bonne nouvelle qui ferait croire qu'elle prolongerait la guerre, serait reçue avec des larmes ; n'importe quel malheur au contraire qui peut hâter la paix, sera reçu avec des applaudissements d'allégresse. J'ai vu de mes propres yeux faire fête dans tout Paris de la perte de la Havane, parce que, disaient les Français, *cela nous donnera la paix*. Que Votre Excellence ne s'imagine pas que ce désir provienne ou de la stupidité de ne pas comprendre combien cette perte est grande, ou de la haine contre les Espagnols. Non, Dieu veuille que les Espagnols aiment autant les Français qu'ils en sont aimés. Mais c'est un engouement pour la paix qui ne peut mieux se comparer qu'à une *envie* de femme grosse. Maintenant je comprends comment et pourquoi on a fait la paix d'Aix-la-Chapelle (qui mit un terme à la guerre de succession d'Autriche en 1748). Depuis que je suis ici, je n'avais pas encore pu comprendre ce que c'était que cette *envie* française. Je la comprends maintenant, par ce que je la vois, mais les mots me manquent pour bien la décrire. J'en ai vu un autre exemple dans les jésuites. Les Français s'en étaient dégoûtés et fatigués. L'*envie* de ne plus entendre parler de bulle *Unigenitus* et de sacrements s'est produite. Cela a suffi. Les jésuites ont été abolis et écrasés, personne ne sait comment ni par qui. La même chose arrivera pour la paix. Elle se fera cet automne d'une façon ou de l'autre, mais elle se fera parce que les Français ne veulent plus la guerre. »

On le voit, la question des jésuites préoccupe particulièrement les esprits. Aux Etats de Bretagne, qui se tenaient à Rennes, paraît « une troupe de pauvres gentilshommes bretons, gens grossiers et sauvages qui parlent l'ancien celtique et boivent du *cidre;* avec des cris et des menaces, ils demandent la restitution *in integrum* des jésuites. » Les difficultés que ceux-ci savent soulever sont innombrables, aussi l'abbé n'est-il pas trop à blâmer quand il dit à son ministre : « Il faut conclure de tout cela que les jésuites sont gens avec lesquels, si l'on a eu le malheur de mettre la main à l'épée, il faut jeter le fourreau dans la mer. »

LA CONFÉDÉRATION GERMANIQUE. — Pendant que l'horloger remettait mon verre de montre, je liai conversation avec lui. C'était un jeune Allemand, doux et réfléchi, assez intelligent et qui avait un peu voyagé. Il m'apprend qu'il est du Luxembourg.

— Nous sommes donc Allemands et compatriotes, lui dis-je.

— Pardon, monsieur, je suis Hollandais.

— Mais ne me disiez-vous pas tantôt que vous étiez du Luxembourg. Est-ce que le Luxembourg n'appartient pas à la Confédération germanique?

— Certainement. Mais tout appartient à la Confédération germanique, et la Confédération germanique appartient à tout le monde. La Hollande, la Prusse lui appartiennent, l'Autriche, la Bavière également, et la Hongrie, la Bohême, l'Italie et le pays des Souabes. La Russie est aussi de la Confédération germanique, ainsi que la nation turque; le Rhin et le Danube sont les deux grands fleuves de l'Europe et de la Confédération germanique. Tout le monde en Europe est de la Confédération germanique. Il n'y a que les Français qui n'en soient pas. Il y a longtemps qu'ils se sont révoltés.

Pendant que je recevais ce renseignement, je regardais mon Allemand dans le blanc des yeux pour savoir s'il se moquait de moi; la sincérité, la conviction la plus entière dominaient au fond de ses yeux bleus.

— En êtes-vous bien sûr? lui demandai-je.

— Ia wohl! ja wohl! Tout le monde sait ça chez-nous.

— Au fond, lui répondis-je, après un moment de réflexion, je crois bien que vous avez raison.

Je racontais cet incident à un ami: « Même réponse m'a été faite, s'écria-t-il, non pas par un simple horloger, mais par un médecin bien posé à Berlin, M. L... Je lui parlais des mœurs et coutumes des habitants de l'Afghanistan. Mon récit parut l'intéresser. Il se recueillit un instant, puis me demanda : « Où donc est l'Afghanistan, je vous prie? Serait-ce dans la Confédération germanique? »

Nous lisons dans le *Times* que Son Altesse Royale le prince de Galles est arrivée à Windsor, mercredi soir, par le train ordinaire de sept heures dix, par le Great Western Railway. Son Altesse revient d'une partie de chasse aux faisans, la dernière de la saison. Dans cette dernière expédition l'auguste compagnie a tué cent trente-sept faisans, quatre cent quatre-vingt-quatorze lapins, une perdrix, un coq de bruyère. Quant au prince, il a tué à lui tout seul, pendant cette dernière campagne, plus de vingt-six mille pièces de gibier...

Si les chiffres sont exacts, Son Altesse Royale a tué à elle seule plus de cent cinquante animaux par jour, dimanches compris. Nous n'avons rien à objecter contre cet amusement, bien que nous comprenions la chasse autrement, mais nous demandons avec le plus grand respect, maintenant que la chasse est fermée, si le prince ne pourrait pas faire un léger effort pour mériter davantage l'affection et l'admiration du pays...

Depuis que George Ier est monté sur le trône, le temps que la famille de Hanovre a passé en Irlande peut se compter par jours, nous allions dire, par heures. Les tristes conséquences de cette conduite ne sont que trop évidentes. Quelques semaines passées par quelque membre de la famille royale, et tout

particulièrement par l'héritier présomptif au milieu de ces pauvres Laddies, dont le cœur s'égare mais s'affectionne facilement, aurait fait pour nous ramener l'affection de l'île Sœur beaucoup plus que ne feront jamais cinquante séances du parlement, dans lesquelles on fabriquera une vingtaine de lois. Le prince Royal ne pourrait-il pas prendre quelques jours sur ses parties de chasse, et faire pour l'Irlande ce qu'il a fait pour le Canada et les États-Unis? Une campagne d'automne dans laquelle ving-six mille cœurs irlandais auraient été ramenés à l'affection et à la fidélité eussent été pour l'héritier de la couronne un plus grand triomphe, et pour le pays un plus agréable spectacle que cette vaste carnassière bourrée de gibier à plume et à poil, devant laquelle nos courtisans font mine de se pâmer d'extase.

(*Saturday Review.*)

Les Irlandais doivent être loyaux envers leur souveraine, c'est entendu, mais il faut avouer que jusqu'à présent, ils n'ont pas eu grande chance de la voir. De 1690 à 1821, pendant cent trente années, aucun de nos monarques n'a mis le pied sur le rivage d'Irlande. Jusqu'à ces derniers temps, les Irlandais n'avaient guère vu qu'un roi, celui qui à la tête de son armée traversa la Boyne pour abattre leur Église, et mettre sur leur cou un joug odieux. Depuis 1821 jusqu'en 1866, on a compté cinq visites royales en Irlande, une dans l'espace d'une dixaine d'années, c'était une amélioration sur le passé; mais confessons-le, la faveur n'était pas excessive...

(*Manchestèr Examiner.*)

OPÉRATION CHIRURGICALE PAR UN SAUVAGE. — Le patient avait reçu un coup dans l'abdomen qui avait été ouvert, un demi-mètre d'intestins en était sorti, ainsi qu'une portion de l'omentum, avec une fente longitudinale de huit centimètres. A mon arrivée, je vis qu'un médecin indien avait déjà cousu le boyau avec les mandibules d'une grande fourmi. Voici comment il s'y était pris. Saisissant l'insecte qui est très-féroce, il appliquait sa tête contre les lèvres de la blessure qu'on pressait l'une contre l'autre. L'animal se mettait à les mordre avec fureur en serrant fortement ses mandibules : à ce moment l'opérateur faisait voler d'une chiquenaude, le corps de l'insecte dont la tête ne lâchait pas prise. La même opération fut répétée une quinzaine de fois, et cela suffit pour recoudre la blessure. Le boyau fut ensuite remis en place, il n'y eut pas d'inflammation, et le patient guérit promptement.

(Lettre du docteur Charles Dorat, à Santa-Anna, État de Salvador, Amérique centrale.)

L'UNITÉ ALLEMANDE. — En Bavière, les receveurs sur les lignes de chemins de fer refusent catégoriquement l'argent prussien, mais n'acceptent pas toujours les billets de banque autrichiens.

(*Wiener Presse.*)

L'aventure de Paul-Louis Courier accusé d'avoir volé du grec est restée célèbre. Le ministère prussien vient de donner un pendant à cette anecdote de réjouissante mémoire. Il a saisi un rébus.

Le coupable logogriphe avait paru dans un numéro de la *Tribune*, l'édition entière de cette publication illustrée fut saisie. Une seconde édition en tout semblable à la première, mais expurgée du dessin en question, reçut son passeport. Cela signifie, qu'à tous ceux qui ne sont pas les amis de M. de Bismark, il est défendu, sous peine d'amende, d'avoir de l'esprit.

JEUNES FUMEURS. — On s'étonne, on s'indigne en France, quand on voit des drôles de six, huit, dix ans fumer dans la rue leur cigare ou leur pipe. Dans l'Amérique du Sud on est plus précoce : on y fume positivement sa petite cigarette sur le sein de sa nourrice. Guillaume Kiesselbach, dans son voyage à la colonie allemande de Tovar, Vénézuéla, raconte que, devant une *posada* de la *Silla de Caraccas* (chaîne de montagne, de sept cents pieds de haut entre le port de la Guayra et la capitale vénézuélienne), il fut vivement surpris à la vue d'un petit négrillon « d'un an au plus, fumant joyeusement sa cigarette, qu'il tenait d'une main, tandis que de l'autre il portait de temps en temps à sa bouche la tige fraîche de canne à sucre passant chez les gens de couleur pour prévenir et combattre les vers. »

CE QU'ON PEUT APPELER UNE BELLE FAMILLE. — Un brave paysan franco-canadien, Joseph Crépeau, de Château-Richer, comté de Montmorency, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Il était marié depuis près de soixante-neuf ans et laisse cent quatre-vingt-seize fils, petits-fils, arrière-petits-fils et fils d'arrière-petits-fils ; sa femme Thérèse Trudeau, âgée de quatre-vingt huit ans, disait dernièrement en berçant un nouveau-né de la famille, commencement de la quatrième génération : « J'attends maintenant la mort ; ma tâche et mon désir sont accomplis. » Mais elle n'en est pas moins encore pleine de vie et capable, vu sa force, sa gaieté, sa lucidité d'esprit, vu surtout le chiffre des naissances du clan qui croissent en proportion géométrique, de ne pas mourir avant d'avoir vu s'ajouter quelques dizaines de descendants à son immense postérité. Le nom de Crépeau n'est pas près de s'éteindre ; sans être communs, ces exemples ne sont pas rares au Canada. En est-il un seul en France, où la race est pourtant la même ? Telle est la différence des milieux.

La petite île anglaise d'Helgoland, qui commande l'embouchure de l'Elbe, est menacée, en ce moment, non pas par les héros de Duppel, qui ont fait tant de bruit pour si peu de besogne dans les mers du Danemark, mais par une formidable armée..... de rats. Si M. de Bismarck veut bien laisser en paix cet îlot, il n'en est pas de même de ronge-maille le rat, qui mine le sous-sol d'Helgoland par d'innombrables souterrains. Les autorités de l'île, dit-on, vont prendre des mesures pour la destruction totale du peuple souriquois. Le moyen le plus pratique, sauf avis contraire dans ce siècle de subtilité, serait peut-être de mettre sur pied une armée de chats.

HAUTE FANTAISIE. — Des Anglais se sont passé la fantaisie d'aller boire du thé et du grog sur l'une des plus hautes pyramides d'Égypte, et l'on a trouvé ce caprice sublime. Il y a quelques années, l'ambassadeur anglais Rutherford Alcock se fit aussi du grog et du thé au sommet du Souci-Yama, la montagne sainte des Japonais; ses compagnons eurent même l'impolitesse de laisser aux endroits les plus révérés, des souliers, des bottes déchirées, plaisanterie que les barbares furent assez peu civilisés pour prendre fort mal. Les missionnaires catholiques, — on leur connaît cette vieille habitude, — plantent des croix partout où ils vont : cela est antique et banal, mais ce qu'il y a de vraiment neuf, c'est l'idée qu'a eue un prêtre d'installer une statue de Marie sur la tour de Babel. Le propriétaire et l'exécuteur de cette idée est le Père carmélite Maria Joseph de Jésus, de la mission de Bagdad; ayant reçu sa statue de *Notre-Dame-du-Désert*, à lui envoyée par une société pieuse de Paris, il partit avec elle pour Alexandrette, port de Syrie, gagna de là Diarbékir en caravane et s'embarqua, dans cette dernière ville, sur un radeau porté par des outres gonflées. En dix-sept jours, il descendit, par Mossoul, le Tigre jusqu'à Bagdad, où il ne prit que peu de repos. Se mettant ensuite en route avec quelques chrétiens indigènes, il atteignit, en deux jours, Hella ou Hilleh, bourg arabe voisin de l'antique Babylone. Le 16 février 1865, après trois heures de marche depuis Hilleh, il arriva enfin au pied de la tour de Babel, dont les ruines forment une véritable colline, que domine un mur d'environ soixante-douze pieds de hauteur, fendu par une profonde crevasse où le Père avait déjà caché, l'année précédente, une médaille de la sainte Vierge. Le bon carme retrouva cette médaille et sa joie n'eut plus de bornes : il lut la messe sans s'inquiéter d'une panthère qui rôdait à deux pas et gravit la muraille, opération pénible et dangereuse qui lui prit deux heures de travail et demanda l'emploi de cordes, il bénit ensuite les quatres coins de l'horizon et inaugura sa « *Reine du Désert,* » — reine *in partibus*, comme tant d'évêques.

(*Globus.*)

PRAIRIES DE CASTOR. — Sur le Mississipi, sur le Saint-Laurent, dans les savanes à perte de vue de l'*ouest lointain*, dans toutes les terres où la race française

s'implanta la première aux deux derniers siècles, on appelle *prairies de castor* des prés d'herbe vivace très-communs sur le bord des petites rivières. « On les nomme prairies de castor, dit le *Journal canadien de l'instruction publique*, parce qu'elles ont été formées de la manière suivante : les castors barrent souvent le cours des ruisseaux et rivières par des digues qui ont jusqu'à sept ou huit pieds de hauteur sur une longueur considérable. La rivière se trouvant soudainement entravée dans sa marche, les eaux débordent sur leurs rives, s'étendent au loin, et forment des lacs remplis d'arbres de l'aspect le plus étrange.

Une année ou deux s'écoulent, puis ces arbres meurent, les uns sous l'action des eaux, les autres rongés par les castors et le lac étend sa surface unie sur les cadavres des géants de la forêt.

Mais bientôt arrivent le chasseur et le colon, qui rompent les digues et renversent les chaussées; l'eau s'écoule, le lac s'évanouit; la rivière retourne dans son lit primitif; elle y retrouve sa voix gémissante étouffée dans les profondeurs du lac, et le foin, poussant à plein sol sur les rives abandonnés par les eaux, forme les prairies de castor, ressource inappréciable pour le défricheur dans ces endroits où le transport du fourrage est presque impossible. »

COMMENT LES ANCIENS FAISAIENT LE PAPIER. — Le célèbre roseau dont les anciens faisaient le papier, le *cyperus papyrus*, haut de quatre à dix pieds, se rencontre surtout en Égypte, sur les bords du Nil. Dès l'époque la plus reculée, les Égyptiens pauvres en mangeaient la principale racine, ce qui leur avait fait donner le nom de *papyrophages*. Aujourd'hui encore, crue ou cuite légèrement sur les charbons, cette racine sert de nourriture à la portion indigente de la population des rives du Nil. — Les vieux Égyptiens fabriquaient avec le papyrus des cordes pour lier les pampres de la vigne, des ficelles, des habits, des voiles, des canots (*naves papyraceæ*, Pline), des vases; les fibres leur servaient à faire des mèches de chandelle (*sellychneium papyracum*). Pour préparer le papier, on étendait l'écorce et, pour ainsi dire, la pellicule recouvrant les tiges du roseau sur une table *ad hoc*, on le faisait tremper dans l'eau chargée de dépôts du Nil, et l'on donnait la forme convenue à l'espèce de pâte qu'on obtenait de cette façon. C'est ainsi qu'on fabriquait à Alexandrie ce papier qui était l'un des principaux aliments du commerce de cette ville, peuplée d'un grand nombre de *glutinatores* (gens chargés de coller le papier), de *malleatores*, frappant avec le marteau sur le papier pour en faire des feuilles unies, d'ouvriers chargés de rouler ces mêmes feuilles, etc.

(*Globus.*)

B. R.

CORRESPONDANCE ITALIENNE

Turin, 15 mars 1866.

Monsieur le Directeur,

Je revois enfin après une longue absence cette belle ville de Turin que j'avais laissée fière de son titre de métropole, et que je retrouve prospère encore en dépit du coup terrible que lui a porté la convention du 15 septembre. En présence de cette houle humaine qui s'agite dans une enceinte toujours trop étroite pour la contenir, on serait même tenté de croire que cette vaste émigration de fonctionnaires dont la presse étrangère a tant parlé n'a laissé qu'un vide momentané bientôt comblé par de nouveaux arrivants. Mais la statistique est là avec ses chiffres inexorables pour nous apprendre au juste ce que la grande cité piémontaise a perdu par suite de l'acte diplomatique dont l'exécution rend aujourd'hui l'Europe attentive. De cent soixante mille âmes, chiffre antérieur à la guerre de 1859, la population de Turin avait brusquement atteint en 1861 celui de deux cent trente mille, réduit aujourd'hui à cent quatre-vingt-dix mille environ. Turin n'a pourtant pas trop à se plaindre jusqu'ici, et ses prudents citoyens étaient tout préparés d'ailleurs à affronter une crise plus grave que celle qu'ils ont eu à traverser : de 1860 à 1864, le nombre des théâtres, des cafés et des restaurants ne s'était guère accru, et si quelques maisons nouvelles ont surgi du sol, le prix des loyers, qui se maintient à un taux excessif, assure aux propriétaires un revenu largement rémunérateur.

Mais je voudrais envisager ici à un point de vue plus élevé la question du *trasferimento*, et apprécier l'influence morale qu'ont dû inévitablement exercer sur la population piémontaise le séjour et le départ de cinquante mille citoyens, nés dans le centre et le sud de l'Italie. On ne saurait nier que cette immense invasion de fonctionnaires qui suivit la bataille de Castelfidardo ait produit les plus excellents effets. De Suze à Verceil, la langue italienne, qui jusque-là n'était employée que dans les circonstances solennelles, devint tout à coup à la mode,

les riverains de la Doire se piquèrent de purisme, et l'on vit un beau jour placardé à la porte du palais Carignan un avis à Messieurs les députés à se réunir *al tocco*, expression qui n'est usitée qu'à Florence et qui signifie une heure après midi. Dans les hôtels, dans les cafés, dans les *trattorie*, la langue nationale prenait le dessus non pas seulement sur le jargon local, mais même sur le français : ce fut un changement à vue qui sembla, durant cinq ans, prendre tous les caractères de la solidité. Mais si l'illusion a été complète, on peut dire que ce brillant mirage est à l'heure qu'il est entièrement dissipé : Turin est en pleine réaction linguistique, l'horrible dialecte piémontais regagne le terrain perdu, il se propage dans l'armée, et le mouvement rétrograde que je signale, aurait quelque chose d'alarmant si l'on ne songeait aux progrès incessants de l'instruction primaire qui aura raison de tous les patois italiens, en Piémont aussi bien qu'en Lombardie et en Romagne. En réalité, le plus grand mal qu'ait produit en Piémont la convention du 15 septembre, ç'a été l'émigration d'un petit nombre de familles distinguées, dont les mœurs polies apportaient un correctif salutaire à ce qu'il y a d'excessif dans le caractère piémontais, dont l'énergie dégénère souvent en âpreté. Quant aux autres dommages qu'a pu subir Turin dans l'ordre intellectuel, ils sont peu appréciables, ainsi que je puis vous le démontrer par un court exposé de la situation littéraire et artistique, telle que l'ont faite ou l'ont laissée les derniers événements.

Depuis 1865, trois grands journaux seuls ont transporté à Florence le siége de leur rédaction : la *Gazette officielle*, le *Diritto* et l'*Opinione*. Le vide causé par cette défection a été immédiatement comblé par la création de plusieurs feuilles nouvelles parmi lesquelles il faut citer le journal *la Provincia*, qui s'imprime déjà à quatre mille exemplaires et qui a pour directeur un des hommes les plus intelligents de l'Italie du nord, M. Victor Bersezio. Connu par des romans attachants et spirituels tels que *Palmina* et *Gli Angeli della terra*, applaudi souvent au théâtre où il a créé un type populaire dans *Monsù Travet*, le jeune écrivain obtint, il y a quelques années, la direction littéraire de la *Gazette officielle* et l'a conservée jusqu'au moment où il lui a fallu opter entre Turin et Florence, entre des fonctions qui lui plaisaient et une province qu'il ne pouvait se résoudre à abandonner. En vrai Piémontais qu'il est, il ne balança pas un seul instant et en fondant son journal il a su se créer une situation plus avantageuse et plus indépendante. Organe des constitutionnels modérés et des amis de cette sage décentralisation que l'Italie possède encore et à laquelle la France aspire vainement peut-être, *la Provincia* a conquis le premier rang dans la presse turinaise et dépasse de beaucoup en importance *il Conte di Cavour*, le *Alpi*, la *Gazetta di Torino* et l'*Unità cattolica*. Seule la petite *Gazzetta del popolo* dirigée par un député, M. Bottero, a su, en face de ce redoutable concurrent, maintenir intacte et même étendre son influence et sa clientèle. L'œuvre du *Consorzio nazionale*, qu'elle qu'en soit l'issue, ne pourra qu'accroître la popularité du journal qui en a eu la première idée, et le directeur de la *Gazzetta* s'enorgueillit à bon droit des démonstrations enthousiastes qu'il a suscitées, et qui étaient la meilleure réponse à faire aux insinuations fâcheuses de l'honorable M. Thiers. Mais si,

faisant abstraction des principes, on ne tenait compte que du talent, il faudrait placer immédiatement à côté de la *Provincia*, l'*Unità cattolica* qui, ces jours derniers, à propos d'une fête en l'honneur de Gioberti, publiait un de ces articles pleins d'une verve amère, comme M. Veuillot pourrait seul en écrire chez nous dans ses jours d'inspiration. L'*Unità* possède à fond le secret d'accabler un homme en montrant trois lignes de son écriture, et si les Piémontais ne savaient depuis longtemps à quoi s'en tenir au sujet de leur illustre concitoyen, ils auraient dû — après avoir jeté les yeux sur cette longue série d'injures à leur adresse, extraites du *Rinnovamento* et isolées avec un air perfide, — ils auraient dû, en conscience, attacher une corde au cou de leur idole et traîner dans la fange l'effigie d'un monstre enfin démasqué. Mais sous leur simplicité apparente les Turinais cachent autant de finesse que de solidité, ils lisent l'*Unità* à huis clos par crainte du scandale, s'amusent de ses saillies et n'ont garde de la prendre au sérieux.

Outre ses feuilles quotidiennes, Turin compte encore un certain nombre de publications périodiques intéressantes ou du moins instructives, telles par exemple que la *Rivista contemporanea* à laquelle, grâce à l'habileté de son fondateur, M. Chiala, le plus brillant avenir semblait réservé et qui, après bien des vicissitudes a fini par se transformer en un recueil moitié littéraire et moitié économique, digne de plus d'attention qu'on ne lui en accorde à l'étranger. Il faut bien avouer toutefois qu'en Piémont, comme dans les autres parties de la Péninsule, la politique absorbe en ce moment tous les esprits : aussi la production littéraire est-elle plus insignifiante qu'elle ne l'a jamais été à aucune autre époque du XIXe siècle. Les théâtres dits *de prose* continuent de supplicier le public avec le *Supplice d'une femme*, et tout ce que j'ai pu découvrir d'indigène consiste en un petit drame intitulé *Marcellina* et versifié élégamment par M. Marenco fils. Meilleur poëte que son père, le jeune écrivain n'a malheureusement pas hérité des qualités qui firent de Marenco *le vieux* le rival du toscan Niccolini. *Marcellina* n'est en réalité qu'une touchante élégie dont plusieurs morceaux vraiment pathétiques sont admirablement rendus par Mme Pezzana. Cette artiste de talent qui gagne consciencieusement les 18,000 francs que lui alloue le théâtre Gerbino, est du reste assez faiblement secondée par les acteurs qui l'entourent : sauf une excellente duègne et un comique passable[1] que les Parisiens ont vu à l'œuvre lors de la première apparition de Mme Ristori, la troupe ou, comme on dit ici, la *compagnie* est au dessous du médiocre et les autres scènes turinaises sont encore plus mal pourvues. Les artistes piémontais que dirige M. Toselli sont partis pour Milan où ils font applaudir les comédies en dialecte de MM. Bersezio, Garelli et Zoppis, et depuis le commencement du carême, les gens de goût n'ont d'autre refuge que le grand sanctuaire musical qui vient de s'ouvrir avec le *teatro regio*. La saison a été inaugurée par la première représentation de *Celinda*, mélodrame tragique en trois actes, mis en musique par le maëstro Petrella. Je ne dirai rien du texte composé par M. Bolognese et qui n'est ni meil-

[1] M. Belloti-Bon.

leur ni plus mauvais que la plupart des *libretti* italiens. Quant à M. Petrella, qui est, sinon un rival, du moins une excellente doublure de M. Verdi, et qui a réussi également bien dans l'*opera buffa* et l'*opera seria*, je crois devoir un court examen à sa nouvelle partition qu'on s'accorde à considérer comme digne d'éloges.

Le début de l'opéra est assez insignifiant et l'auteur se propose de substituer à ce morceau une symphonie qui sera, dit-on, d'un plus bel effet. Vient ensuite un monologue assez peu original, chanté par le baryton, puis un *duetto* entre baryton et ténor, *duetto* fort soigné et qui pourtant a laissé l'auditoire assez froid. On a fort applaudi, en revanche, la courte mélodie que chante le soprano dans la coulisse : *Confido all'aure, confido al rio*, mais je n'ai rien trouvé de remarquable dans la seconde partie du premier acte qu'un *pezzo concertato*, fort bien conduit, et la *stretta* finale qui est courte et pleine d'entrain.

Au second acte, le baryton chante une jolie romance, l'orchestre joue une fort belle marche et le duetto final témoigne de la plus heureuse inspiration.

Dans le troisième acte on a fort applaudi un air pour soprano, plein à la fois de sentiment et d'élégance, et l'on a fait un accueil meilleur encore au *duetto* qui l'accompagne. La fin de ce dernier acte ne répond malheureusement pas au début, et l'auteur agira sagement en exécutant quelques coupures dans ce fouillis musical, où des motifs agréables et gracieux se perdent dans un chaos de notes parasites.

Somme toute, *Celinda* n'est ni un chef-d'œuvre ni le chef-d'œuvre de M. Petrella, mais c'est un ouvrage estimable qui a été écouté avec plaisir par un public aussi difficile et non moins éclairé que celui du théâtre Ventadour. L'exécution a été d'ailleurs ce qu'elle est presque toujours au *teatro regio*, c'est-à-dire excellente, et Cotogni, qui avait obtenu quelques semaines auparavant à Bologne un véritable triomphe dans l'*Africaine*, a été salué ici par des bravos aussi bruyants et aussi mérités.

Le surlendemain de cette représentation, j'ai assisté au même théâtre à une soirée tout autrement intéressante, bien qu'on ne jouât qu'une pièce du vieux répertoire, *Matilda di Shabran*. Mais le public avait lu sur l'affiche le nom des époux Tiberini, et ce couple harmonieux qui, dans une dizaine d'années, ira probablement offrir aux Parisiens « les derniers restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint, » a tout fait pour justifier le fanatisme des dilettanti turinais. Mlle Patti exceptée, je doute qu'il y ait dans le monde entier une cantatrice supérieure à Mme Tiberini. Quant à M. Tiberini, ce n'est pas seulement un excellent ténor, c'est un comédien de race, plein d'aisance dans tous ses mouvements et qui, ainsi qu'on l'eût dit autrefois, s'accommode aussi bien de Thalie que de Melpomène. Mais le plus grand charme de cette représentation résultait à mon avis de la perfection de l'ensemble. Tandis que Mme Ristori et Mlle Patti aiment à se grandir artificiellement en s'entourant d'artistes incapables, on voyait auprès des époux Tiberini le baryton Cotogni dont j'ai déjà parlé, le basso dalla Costa et le délicieux comique Catani, qui dans le rôle du poëte criait famine avec un naturel effrayant. L'orchestre, les chœurs, le ballet final et les décors ne lais-

saient rien à désirer et les nombreux étrangers qui se trouvaient dans la salle emportaient, en sortant, la conviction que Turin n'était pas encore et ne sera peut-être jamais une ville de province. Cette conclusion sera la mienne: une grande cité qui voit chaque jour une foule compacte envahir ses quatorze théâtres et les vastes salles de son université, une cité qui peut montrer à ses visiteurs le plus beau musée d'histoire naturelle que possède l'Italie, une galerie de tableaux telle que n'en auront sans doute de longtemps Lyon, Marseille ni Bordeaux, un *campo santo* monumental sans cesse enrichi par le ciseau de Vela et d'Albertoni, une cité pareille peut être fière de son présent et envisager l'avenir avec une confiance qui ne saurait être trompée.

AMÉDÉE ROUX.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les Travailleurs de la mer, par M. Victor Hugo. A. Lacroix et Cᵉ, 3 vol. in-8. — *La Contagion*, comédie en cinq actes et en prose, par M. Émile Augier. Michel Lévy, in-12.

I

Le titre du nouveau roman de M. Victor Hugo et surtout les quelques lignes du solennel avant-propos qui l'ouvre, annoncent tout d'abord une œuvre sœur, par l'inspiration première, des romans précédents du poëte : « Un triple anankè pèse sur nous, l'anankè des dogmes, l'anankè des lois, l'anankè des choses. Dans *Notre-Dame de Paris*, l'auteur a dénoncé le premier, dans *les Misérables*, il a signalé le second ; dans ce livre, il indique le troisième. A ces trois fatalités qui enveloppent l'homme, se mêle la fatalité intérieure, l'anankè suprême, le cœur humain. » Partant de cette donnée générale, si vaste, l'imagination du lecteur se met en campagne, et se trace par avance les plus gigantesques itinéraires. Le poëte aura voulu, sans nul doute, glorifier le travail humain, montrer ce que notre chétive et sublime race déploie de patience, de vaillance et de génie dans son incessant duel avec les éléments ; c'est pour cela qu'il a choisi parmi les divers champs de bataille de cette universelle guerre, celui où l'homme est en présence de son plus redouté, de son plus indomptable ennemi. Que d'épisodes variés, familiers ou sublimes, ne comporte pas ce drame qui peut embrasser tant de personnages, depuis l'humble pêcheur, rivé à la côte natale, et opérant, sur le plus obscur théâtre, pour le pain quotidien, des miracles d'énergie et d'adresse, jusqu'au glorieux navigateur, volontairement fourvoyé, pour le service de la science, dans les glaces éternelles des pôles ! Pour répondre au plan idéal que l'esprit impatient du lecteur ébauche, ce ne sera pas trop, ce semble, des conceptions les plus hardies et les plus compliquées, de tout le génie du poëte et du romancier.

Le premier chapitre du livre détruit ces téméraires hypothèses. Au lieu du drame immense, aux cent actes divers, que l'on rêvait déjà, on sent qu'on a affaire à une simple histoire d'amour. Mais, s'il y a surprise, il n'y a pas déception. De la modeste donnée qui, dans les mains d'un autre, eût à peine suffi aux dimensions d'une courte nouvelle, le poëte a fait une véritable épopée. Le mot n'a rien d'excessif ; on va le voir.

Le sujet principal est tellement simple qu'il peut se raconter en une page. Une jeune fille, nièce d'un petit armateur de l'île de Guernesey, allant, par une matinée d'hiver, au prêche de sa paroisse, s'amuse à écrire sur la neige du chemin le nom d'un passant qui marche derrière elle. Ce passant est un homme du pays, qui tient le milieu entre le petit rentier et le prolétaire. Ame naïve, cœur doux mais farouche : il n'eût jamais pensé à cette jeune fille, vu la distance sociale qui les sépare, mais cette espièglerie le fait songer. Dans ce cœur vide et chaste, l'amour jette vite de profondes, d'indestructibles racines ; mais il aime de loin, avec toute la sauvage gaucherie de sa nature énergique et inculte, avec toutes les timidités d'une passion sans espérance. Il n'oserait jamais davantage, si le hasard ne le servait. L'oncle de Déruchette, mess Lethierry, est un ancien marin de long cours, retiré de la mer, et devenu armateur, il a importé dans son île le premier bateau à vapeur (nous sommes en 182 :), qui fait le trajet de la côte anglaise à la côte française. Un jour, ce bateau échoue contre un écueil où il reste engravé. Le sauvetage de la machine, épave précieuse de ce naufrage, est reconnu par tous si impossible qu'il ne se trouve pas un seul marin assez hardi pour offrir de le tenter. Mais, devant le désespoir de son oncle, Déruchette promet d'épouser celui qui se dévouerait, et Gilliat se dévoue. Pour le mot écrit sur la neige, il a donné son cœur, pour cette parole d'enivrante espérance, il donnera, au besoin, sa vie. Il part ; pendant de longs mois, il soutient une lutte acharnée contre les éléments ; lutte contre les obstacles matériels de sa tâche, lutte, plus terrible encore, contre l'Océan qui ne veut pas rendre sa proie, et lui oppose tous ses épouvantements, ses abîmes, ses monstres, ses fureurs. Armé d'une persévérance, d'une patience, d'une vaillance héroïques, son amour triomphe de tout. Il revient vainqueur. Il a tenu sa promesse ; c'est à Déruchette de tenir la sienne. Mais la destinée qui a été si favorable, contre tout espoir, au pauvre amoureux, lui devient de nouveau contraire. Déruchette n'est plus libre ; pendant l'absence de Gilliat, elle s'est amourachée d'un autre, d'un jeune homme qui fait avec l'héroïque marin le plus complet contraste. C'est le recteur de la paroisse, nature délicate et féminine, qui a séduit tout d'abord le cœur de la jeune fille, facilement épris de l'élégance mondaine et de la beauté banale. Gilliat, à peine de retour, assiste invisible, par un cruel jeu du hasard, à l'entrevue nocturne des deux amants. Avec la décision prompte d'un grand cœur, il s'immole sans hésitation, sans murmure. C'est lui-même qui marie Déruchette à l'homme qu'elle aime, qui prévient ou lève tous les obstacles que pourrait rencontrer ce brusque mariage, facilité d'ailleurs par les formalités très-sommaires dont se contente la loi anglaise. Quand le sacrifice est consommé, il n'a plus qu'à mourir ; comme les nouveaux mariés partent pour l'Angleterre,

il va s'asseoir sur un rocher d'où il pourra suivre du regard, jusqu'à la dernière limite de l'horizon, celle qui emporte sa vie ; et il reste là, attendant que la marée montante l'engloutisse. A l'instant où le navire disparaît sous le ciel, Gilliat s'abîme dans la mer.

Voilà tout le sujet, réduit aux lignes essentielles du récit. Avais-je tort de dire tout d'abord que cette simple histoire d'amour est une véritable épopée? Elle en a toute la simplicité foncière. La fable imaginée par M. Victor Hugo, est de l'ordre des traditions qui ont, de tout temps, servi de thème aux poëtes épiques. Comme aux âges primitifs de la Grèce, une femme est ici la récompense promise aux efforts héroïques ; et le dévouement du héros des *Travailleurs de la mer* n'offre pas une moins frappante analogie avec une admirable ballade de Schiller : *le Plongeur*, qui repose visiblement sur quelque tradition populaire. Ce caractère épique se trouve encore mis en lumière par l'épisode principal du roman, le sauvetage de la machine à vapeur. C'est là que M. Hugo, non content d'y déployer toutes les ressources de sa féconde imagination, est, par un effort hardi, remonté à la manière des grands poëtes de l'antiquité. La lutte de Gilliat contre les difficultés matérielles de son entreprise et surtout contre les forces de la nature est, par la conception même, digne d'être rapprochée de certains épisodes de l'Odyssée. M. Jules Janin en a fait très-justement la remarque. Rien n'est d'un effet plus puissant que cette bataille d'un homme seul, sans autres outils que ceux qu'il se crée lui-même, sans autres armes défensives que son courage et sa patience, contre d'écrasants obstacles. C'est, à vrai dire, le seul héroïsme qui soit admirable, le seul auquel les progrès de notre civilisation aient laissé place dans la société moderne. Pour donner tout le relief désirable aux qualités de son héros, pour expliquer les merveilles de patience, d'industrie et d'énergie qu'il lui fait accomplir, l'auteur a porté dans son récit cette précision, cette netteté des détails qu'il sait seul associer aux plus audacieuses fantaisies. La prodigieuse et minutieuse tâche que Gilliat accomplit est discutée avec une abondance de faits positifs qui feraient la joie d'un charpentier ou d'un ingénieur, et qui feront, j'en ai bien peur, l'ennui du commun des lecteurs. Habitué à aborder les difficultés de ses sujets avec une franchise entière, M. Hugo ne s'est pas dissimulé que l'épisode capital, décisif, de son récit, c'était l'entreprise de Gilliat : aussi l'a-t-il placée résolûment au centre de son œuvre : elle ne remplit pas moins d'un volume. Il y a là, évidemment, pour le succès populaire du livre, un écueil que la fière conscience de l'artiste ne lui a pas permis d'esquiver, quand tant d'autres romanciers, moins sincères avec eux-mêmes, ne se seraient fait aucun scrupule de le tourner, au mépris des exigences du sujet. Les habitudes que nous tenons de notre éducation toute intellectuelle et toute littéraire, où le corps est si injustement et si complétement sacrifié à l'esprit, nous ont rendus si indifférents à cette moitié de notre vie, qui en est pourtant la base et la condition première, que, selon toute apparence, ceux des lecteurs qui ont le plus admiré, dans leur enfance, les aventures de Robinson Crusoé, ne prendront pas un intérêt aussi passionné aux prouesses du héros des *Travailleurs de la mer*.

L'auteur, qui a vu le péril sans vouloir l'éluder, semble s'être attaché à le vaincre, et nulle part, mieux que dans cet épisode de son roman, il n'a déployé toute sa prodigieuse habileté d'écrivain. S'emparant avec bonheur du cadre favorable que lui offrait tout naturellement son sujet, il l'a rempli sous toutes ses faces. Au récit des victoires de son héros, il mêle sans cesse la description de cette nature maritime avec laquelle il vit en commerce intime et familier depuis nombre d'années. Les diverses crises de la vie de l'Océan, sa flore si magnifique et si inconnue, les monstres plus étranges qui le peuplent, le style architectural de ses rochers et de ses cavernes, les créations de tout ordre qu'il renferme et qui rivalisent avec les œuvres de la sculpture et de l'orfévrerie, tout ce que l'auteur a compris sous cette antithèse : *l'art de la nature*, tout est là dans des pages souvent admirables, dignes du plus grand poëte descriptif de ce temps. Jamais ce poëte, qui manie sa langue comme les grands virtuoses manient leur instrument, avec une souplesse et une puissance qui en fait son bien propre, n'a mieux montré sa force et sa dextérité; jamais aussi, chose très-remarquable, il n'a atteint de plus grands effets par des moyens plus simples. La phrase, courte et sobre, contraste sensiblement, à certains égards, avec le style des *Misérables*, et il serait difficile de rencontrer dans ces trois volumes quelque exemple de ces magnifiques exagérations de couleur et de dessin, si attrayantes pour l'artiste, mais si répulsives pour le commun des lecteurs, qui lui ont été tant reprochées.

Par l'ampleur et la magnificence de l'ensemble, par l'abondance et la variété du détail, ces descriptions de la nature atteignent au ton poétique, et, sous ce rapport, l'exécution ne contribue pas moins que la conception à imprimer au livre un caractère d'épopée. Je ne me dissimule pourtant pas l'objection fort plausible qui peut être élevée contre cette assertion. Plus d'un esprit judicieux se scandalisera de voir rapprocher des types de la perfection classique une œuvre qui contraste avec eux d'une façon si violente. Si les qualités propres, géniales, de la poésie antique, aux plus belles époques, sont la simplicité de l'idée, la concision de la forme, comment peut-on appliquer, à titre d'éloge, ce mot d'épopée à une œuvre qui ne recule ni devant l'étrangeté de la conception, ni devant la prolixité de l'expression? Il y a là, si je ne me trompe, un malentendu fâcheux dont il serait temps de sortir. Rien ne serait plus facile à une critique étroite que d'abuser des prétendus principes de l'art classique pour interdire à l'art contemporain toute voie nouvelle. Sans doute, il y a, dans toutes les littératures, une époque où l'esprit d'une race atteint à une expression aussi forte que naturelle des idées générales qui font le fond même de la pensée humaine. Mais cette phase heureuse et pure de la vie d'une race dure peu. Le seul progrès de la civilisation amène une multitude infinie d'idées secondaires qui compliquent et raffinent les idées premières; de là une complexité de rapports, dont l'art, tenu d'exprimer fidèlement l'état des esprits, ne saurait se dispenser de subir l'influence et d'accepter le contingent. C'est ainsi que pour décrire une tempête Homère peut se contenter d'une vingtaine de vers, qui éveillaient dans l'esprit de sa race une image parfaitement exacte et complète de ce qu'il voulait représenter, tandis

que tel poëte contemporain, lord Byron ou Victor Hugo, n'ont pas trop de toute la richesse de leur imagination, de toutes les ressources de leur vocabulaire pour donner à leurs contemporains une impression analogue, quoique peut-être moins puissante. C'est là une condition inévitable des œuvres qui appartiennent à un âge avancé d'une littérature, et il serait injuste de rendre les grands écrivains responsables de ce qui est la faute et la fatalité même des choses. Si l'auteur des *Travailleurs de la mer* ne croit jamais avoir assez rendu sa pensée, s'il y revient sans cesse, s'il en fait un prisme à mille facettes, c'est qu'il veut suffire à l'abondance des rapports, à la variété des comparaisons que suggère à son esprit investigateur, à son imagination toujours en travail, le nombre illimité de notions et d'aperçus fournis, de notre temps, par la science et la réflexion.

M. Victor Hugo a encore, à mes yeux, dans *les Travailleurs de la mer,* un mérite de l'ordre le plus élevé. Tandis que presque tous les romanciers contemporains semblent se proposer pour unique but la reproduction quasi-littérale, sinon servile, de la réalité, le poëte affirme, par son exemple, la pleine liberté de l'art et le droit qu'a la pensée humaine de modifier, de transformer cette réalité, qui n'est que la matière première de ses conceptions. A certains égards, le nouveau roman nous offre un modèle de la juste mesure dans laquelle l'imagination peut se combiner avec l'observation. Pour être grandiose, Gilliat n'en est pas moins très-vrai et très-vivant. Déruchette est charmante sans être aucunement poétisée ; jamais M. Hugo n'a eu la main plus légère qu'en traçant cette figure de jeune fille qui n'est qu'une silhouette, mais attrayante par le demi-jour même où elle reste, et surtout par ceci, qu'elle est profondément *humaine.* L'auteur ne l'a placée au second plan, cela est très-sensible, que par un sentiment délicat des proportions nécessaires à la perspective, afin que son héros domine d'autant mieux l'ensemble. Si deux personnages secondaires, sir Clubin et Rantaire, ont une allure de traîtres de mélodrame qui trouble un peu l'harmonie de l'œuvre, mess Lethierry, en revanche, reste constamment dans le ton qui lui convient, et le docteur Jacquemin Hérode, doyen de Guernesey, est dessiné de main de maître. M. Victor Hugo a très-finement observé et rendu, chez ce personnage tout épisodique, ce mélange singulier d'attachement aux intérêts positifs de la vie et de dévouement aux intérêts spirituels, qui donne aux ministres de l'Église anglicane une nuance de comique originale et vive.

Comme toutes les œuvres de M. Victor Hugo et surtout les dernières, ce livre donnera lieu sans doute à des appréciations fort contraires. Le génie de l'auteur a des allures impérieuses, absolues, contre lesquelles beaucoup d'esprits, très-judicieux d'ailleurs, se croient tenus de protester. Jamais pourtant il ne me semble avoir été plus simple, plus familier, et c'est cette familiarité, poussée jusqu'à une sorte de bonhomie, qui donne aux parties pathétiques du livre un accent plus particulièrement pénétrant. Aussi le lecteur doit-il, à mon sens, se défier de toute prévention en abordant les *Travailleurs de la mer.* Si c'est une sorte de devoir de résister à la médiocrité dont les œuvres banales prétendent s'imposer à lui, il faut, en revanche, qu'il se laisse un peu faire aux grands talents. Guidé, comme il l'est, par l'esprit critique dont nous sommes saturés, il est certain de ne pas

se laisser entraîner trop loin à leur suite, et l'enthousiasme est bien le dernier danger dont il ait à se garder.

II

La nouvelle comédie de M. Émile Augier est une tentative, plus louable par la pensée première qu'heureuse dans l'exécution, de traiter le sujet qui est à l'ordre du jour, au théâtre, depuis quelque temps, et qui a fourni à M. Victorien Sardou sa dernière pièce : l'envahissement de la bonne compagnie par les mœurs et les principes de la mauvaise. L'étude sociale que l'auteur de la *Famille Benoiton* n'a fait qu'effleurer, l'auteur de *la Contagion* a entrepris de l'approfondir. Il a bien vu où était la question, il l'a bien posée, et s'il ne l'a pas résolue avec tout le succès désirable, c'est surtout la mise en œuvre imparfaite d'une idée juste qu'il faut en accuser.

L'ordonnance générale lui était tout indiquée par le sujet même : d'un côté, une famille de la haute bourgeoisie, de l'autre, les représentants de ce monde interlope que l'abaissement si marqué des mœurs a mis de plain-pied avec la meilleure société, et qui n'en est plus séparé que par une frêle barrière que les plus hardis ne se font pas scrupule de franchir. Mais ici même se révèle le défaut essentiel de la conception première. Si le vice est représenté par une courtisane du grand ton et, par un coquin de haut parage, la vertu a pour défenseur principal un père de famille honnête sans doute, fidèle aux traditions de la vieille probité bourgeoise, à tout cet ensemble d'idées libérales qu'il résume lui-même sous ce nom banal : *les principes de* 89, mais déjà mis hors de combat par la vieillesse et que l'auteur a été obligé de reléguer au second plan. Toute la part qu'il prend à l'action se réduit à sermonner des enfants émancipés que ses trop indulgentes remontrances ne ramènent pas au sentiment du devoir, et qui ne s'amendent que sous les dures leçons de l'expérience. Il est vrai que pour équilibrer les forces dans ce combat inégal, l'auteur a placé entre les deux camps un personnage mixte qu'ils se disputent : un homme énergique et loyal, qui, à un moment donné, se trouve contraint de prendre à son choix, pour arriver à la fortune, le chemin âpre et long du travail, ou le sentier de traverse beaucoup plus court et beaucoup plus aisé de l'infamie. Mais pour que cet épisode de la comédie fût vraiment digne d'intérêt, il faudrait une lutte vigoureuse entre la conscience et l'ambition du personnage. Or, ce prétendu champion de l'honneur se rend au premier assaut que lui livre la tentation, et son indignation tardive, quand elle éclate, n'a plus aucun mérite. Quel cœur d'homme d'ailleurs, fut jamais assez débile ou assez gangrené pour ne pas repousser l'outrage fait au dernier sentiment qui meurt en nous : le respect de la mémoire maternelle ?

Mal défendue par ses principaux champions, la bonne cause est bien plus faiblement représentée par les deux personnages secondaires qui y reviennent après

s'en être un instant écartés. Lucien Tenancier est un de ces fanfarons de vice qui n'ont pas même pour excuse les entraînements de l'imagination ou du tempérament. Séduit par l'ascendant prestigieux d'un brillant coquin du grand monde, il copie ses belles manières et recueille avec la ferveur d'un disciple ses sentences d'immoralité; mais ce n'est là qu'une corruption d'emprunt et toute de surface. La chute de son idole abolira, du même coup, toute cette foi du scepticisme moral, dont il défend les dogmes en récent catéchumène. Le vice ne peut jeter de fortes racines dans cette nature molle et sans consistance. Chez lui non plus, la lutte ne saurait être sérieuse entre la perversité et l'honnêteté.

Sa sœur, la marquise Galeotti, n'excède pas les proportions banales de cette corruption si répandue dans le monde opulent, qui se traduit, chez la plupart des femmes, par des habitudes excentriques et des curiosités malsaines, mais s'arrête prudemment en deçà de l'abîme où périrait leur honneur. Celle-ci a tous les menus vices qui sont à la mode, les toilettes risquées, les fantaisies du langage et de la conduite. Elle se fera habiller par un tailleur, elle parlera l'argot de la mauvaise compagnie, elle ne craindra pas de se compromettre en prenant, pour une opérette bouffe de salon où elle a un rôle, des leçons d'une célébrité du jour, moitié actrice, moitié courtisane. Elle ira même jusqu'à jouer avec de sérieux dangers; elle viendra, en visite, par bravade, par émulation avec d'imprudentes amies, chez un homme à bonnes fortunes qui lui fait la cour; mais, à la première alarme, elle jette des cris de terreur dignes de la plus vertueuse petite bourgeoise, et la voilà pour toujours guérie de sa fantaisie de jouer les grandes coquettes. Le personnage est vrai sans doute, et tracé d'après des originaux qui se rencontrent à chaque pas, mais c'est précisément pour cela que l'intérêt ne sait où se prendre dans un type si commun et si effacé.

Il faut en dire tout autant de Mlle Navarette, la comédienne courtisane, variété des *Filles de marbre*, que M. Augier a voulu rajeunir en lui prêtant le talent d'une cantatrice de petit théâtre, mais dont toute l'originalité, dans l'intrigue de la pièce, consiste à vouloir se faire épouser par l'homme dont elle est la maîtresse en titre, afin d'arborer sur son équipage la couronne de baronne. Rien de moins ingénieux que ses roueries, rien de plus usé que ses manœuvres souterraines pour ruiner son amant, le mettre ainsi dans sa dépendance, et l'obliger, quand il n'aura plus d'autres ressources, à partager sa fortune au prix d'un mariage infamant. A quoi bon faire du baron d'Estrigaud le plus fin des roués, s'il n'évente de pareils piéges, qui sont l'enfance de l'art des courtisanes, que pour y tomber sans défense?

Si aucun des personnages que je viens de parcourir ne résiste à la discussion, il serait injuste de méconnaître l'énergique tentative faite par M. Émile Augier pour ajouter, dans le baron d'Estrigaud, le héros de sa comédie, une figure capitale à sa collection de portraits des contemporains, inaugurée naguère par *le Fils de Giboyer* et *Maître Guérin*. C'était d'ailleurs une figure faite pour tenter tout son talent que celle de cet aventurier de la haute compagnie, qui, fort de dons naturels très-rares et d'une perversité acquise non moins exceptionnelle, entreprend de fonder sa fortune sur sa confiance en lui-

même et son mépris d'autrui. La politesse de ses manières, le prestige de son élégance et de son faste, séduisent les femmes ; son imperturbable aplomb, son renom de bravoure, son audace à toute épreuve en imposent aux hommes. Cœur sans faiblesse, esprit sans préjugés, santé de fer, volonté inébranlable, il réunit toutes les conditions pour suffire aux exigences d'une vie qui mène de front les plaisirs et les affaires; il a tout ce qu'il faut pour emporter de haute lutte les seuls biens qu'il estime: la fortune et la réputation. Son luxe atteste un homme de goût, curieux de tous les raffinements du comfort et de toutes les élégances de l'art. Il remplit de son nom les cent bouches de la Renommée mondaine ; un pied dans la meilleure compagnie, l'autre dans la pire, il a une maîtresse connue, une fille, qu'il affiche pour mieux cacher les maîtresses, femmes du monde, et sait tenir ses bonnes fortunes secrètes, héroïsme inouï chez un Lovelace parisien. Il a aussi, autour de lui, des disciples en rouerie qu'il forme, à ses heures perdues; enfin, chose rare, incroyable par le temps qui court, son prestige s'étend jusqu'à son valet de chambre qui le sert avec conscience et respecte en lui une intelligence supérieure. Tous ces traits de détail du personnage sont bien observés, groupés avec art, et, s'ils n'ont pas tout le relief désirable, ne laissent pas que d'être finement rendus.

Pourquoi faut-il que la conception de ce caractère pèche par la base? M. Augier a voulu faire de son héros un coquin passé — maître dans toutes les intrigues. Or, cet habile homme se laisse battre par une femme du monde fort peu rouée, qu'il ne sait pas fasciner jusqu'au bout, et mater par une courtisane dont il subit les outrageuses conditions. Ce n'est pas tout; ce coquin nous est donné tout d'abord comme un audacieux inflexible, beau joueur avec la fortune, très-résolu à « se faire sauter, » comme il dit, si jamais elle lui devient contraire. Ce moment arrive, et il se trouve que cet audacieux recèle un lâche qui préfère la plus publique infamie au suicide. Nul doute que M. Augier, en choisissant ce dénoûment, ne l'ait cru aussi conforme à la réalité qu'à la morale. A mon sens, il s'est complétement trompé.

Un coquin de la trempe du baron d'Estrigaud rompt et ne plie pas. Pour lui, plier devant le danger, à l'heure décisive, c'est se renier, c'est abdiquer l'orgueil qui fait le principe même de sa force. Acculé aux résolutions désespérées, il n'a de choix qu'entre ces deux partis : ou mourir en silence, ou, s'il s'obstine à vivre, commettre, la tête haute, l'infamie qui relèvera sa fortune. Le mariage *in extremis* avec une courtisane, par reconnaissance d'un prétendu dévouement, est une comédie dont il ne peut guère croire que le monde puisse être dupe, et qu'en tout cas, son orgueil doit repousser. Sinon, nous n'avons plus affaire au baron d'Estrigaud, au roi des roués : un coquin subalterne se substitue au personnage que nous avons vu jusque-là.

Au dénoûment que la logique lui imposait, M. Augier a préféré une donnée qui fausse le principal caractère de sa comédie, mais qui rentre dans l'ordre des moralités qu'il affectionne, qu'il a adaptées à toutes ses comédies, depuis *Gabrielle* jusqu'à celle-ci, et qui se résument dans cet éternel lieu commun, si rare dans la vie, si bien venu du public, au théâtre : le vice châtié, l'honnêteté

triomphante. Et sur ce point encore, il serait facile de démontrer que le dénoûment de *la Contagion* ne répond pas aux intentions de l'auteur. « Vos blessures, dit l'honnête homme de la pièce au principal coquin, se guérissent, comme toutes les autres, par le fer rouge. » Parole vengeresse qui soulage la conscience du spectateur, mais ne reçoit aucune application. « Ce fer rouge, » qu'on s'attend à voir paraître, ne paraît pas. La catastrophe attendue éclate dans la coulisse, à la cantonade. « Les vérités que vous bafouez, est-il encore dit dans la même tirade, s'affirment par des coups de tonnerre. » Mais le tonnerre ne foudroie personne; il gronde au loin et ne tombe pas ; cette comédie, qui avait commencé à la façon d'une pièce de Lesage, finit à la façon d'une pièce de Sedaine. Aucun des personnages, acteurs, complices ou dupes, dans toutes les turpitudes que l'auteur flagelle, ne porte la peine de ses égarements ou de sa sottise. Le jeune fanfaron de vice, qui s'était fourvoyé dans ce monde de corrompus, rentre au bercail de la famille par la porte du mariage, en épousant la jeune fille qu'il aime; l'ingénieur, qui a failli transiger avec l'honneur en acceptant un marché infâme, en est quitte pour retourner à ses travaux. La marquise Galeotti reste veuve ; très-légère expiation de ses légèretés, pour une femme qui se soucie médiocrement de convoler à de secondes noces, ayant, dit-elle, « satisfait à la conscription. » Quant à Navarette, loin d'être châtiée, elle triomphe, tout au contraire. Si elle sacrifie une part de son opulence à payer les dettes de d'Estrigaud, n'y gagne-t-elle pas le titre de baronne, sans compter les millions qui lui restent? Enfin celui dont le châtiment importerait le plus, ce semble, à la moralité de la pièce, telle que l'entend l'auteur, échappe lui-même à toute expiation. L'infâme mariage auquel il se résout est une déchéance sociale qu'il portera fièrement; voilà tout. Il imposera au besoin silence à la médisance, et, s'il n'y réussit pas, il n'en gardera pas moins ce qui suffirait à le consoler de tout le reste : l'opulence.

Sous le rapport de la moralité, telle que M. Augier l'applique au théâtre, la pièce, on le voit, ne supporte pas l'examen; et quant aux autres reproches qu'on est fondé à lui adresser, un judicieux critique les a parfaitement résumés dans cette phrase véridique : « Les personnages odieux ne s'imposent pas, et les personnages sympathiques n'intéressent point. »

Et pourtant M. Émile Augier est un des maîtres du théâtre contemporain; il est même, à cette heure, on peut hardiment le dire, l'unique espoir de la haute comédie. Il est le seul qui, à la facile peinture des mœurs, préfère la sévère et difficile peinture des caractères, mérite dont il faut, en bonne justice, lui tenir grand compte, et qui fait qu'un échec comme *la Contagion* est, au fond, plus honorable que le succès de telle autre pièce de l'école opposée, *la Famille Benoîton*, par exemple. Que manque-t-il donc à M. Augier pour atteindre enfin à des résultats dignes de ses intentions et de son talent? Rien, ce semble, sinon une observation plus patiente et plus profonde. Les éléments dont se composent ses comédies sont ramassés, pour ainsi dire, à fleur de sol. Que ne creuse-t-il davantage l'esprit, le cœur, la conscience de ses personnages? Ce n'était pas seu-

lement ses contemporains qu'étudiait et peignait Molière, c'était, dans le Français du XVIIe siècle, l'homme de tous les temps, l'homme universel.

Depuis plusieurs mois je me suis occupé presque exclusivement des nouveautés littéraires que recommandait, entre toutes, le nom de leurs auteurs. C'est là sans doute la plus urgente besogne d'un chroniqueur. Mais, vu le peu d'espace dont je puis disposer, vu surtout l'importance qu'à tort ou à raison l'opinion publique attachait à ces publications, j'ai été obligé de laisser en souffrance un certain nombre de livres qui pour n'avoir pas au même degré un caractère d'actualité, n'en méritent pas moins l'attention de la critique. Heureusement pour moi, la saison qui approche va mettre un terme à l'apparition des œuvres sur lesquelles les éditeurs ou les directeurs de théâtre fondent leurs plus lucratives espérances. Je vais donc pouvoir, dès ma prochaine chronique, commencer à m'acquitter envers l'arriéré, et, sans négliger ce qui paraîtra d'important, me mettre peu à peu au pair.

EUGÈNE CRÉPET.

CHRONIQUE POLITIQUE

I

30 mars 1866.

Voici un gouvernement issu du vote universel. Il invoque les millions de suffrages qui l'ont fondé et dit : la nation c'est moi. Il reproche à ceux qui le précédèrent, et dont il devrait moins blâmer les fautes puisqu'elles l'ont rendu possible, de n'avoir reposé que sur des bases fragiles, parce qu'elles furent restreintes, et de s'être faits les organes non du pays mais d'une classe ou d'un parti. Il affirme enfin qu'il est de tous les gouvernements le plus large, le plus solide, le plus inébranlable : — et ce gouvernement taillé dans le granit de la volonté nationale, ce millionnaire du suffrage universel répond à ceux qui lui demandent la liberté : Nous avons peur de la liberté !

Qu'on interroge les interprètes officiels de sa pensée depuis quinze ans, M. de Persigny, M. Billault, M. Rouher, et l'on recueillera ce raisonnement au fond de leurs discours parce qu'il y a cette préoccupation constante au fond de leur esprit : la liberté politique a renversé tous les gouvernements en France ; nous ne voulons pas être renversés, donc nous vous refusons la liberté politique.

La variante est connue ! Nous aimons la liberté autant et mieux que vous, et c'est pour ne pas la compromettre que nous l'ajournons jusqu'à la disparition des anciens partis. C'est plus subtil, est-ce moins clair?

Vous voulez, Monsieur Thiers, les libertés nécessaires. Il n'y a pas de libertés nécessaires, puisque la France s'en passe depuis quinze ans. Si la France voulait la liberté, elle l'aurait. Quelques grandes villes enfiévrées ne sont pas le pays ; nous avons eu huit millions de suffrages, et nous les aurions encore si nous le faisions juge de vos prétentions et des nôtres. Vous définissez la liberté une nation maîtresse de ses destinées et qui se gouverne elle-même. Dites-nous, s'il vous plaît, ce qui empêche la nation de se gouverner? Elle a fait la majorité qui nous soutient. Vous prétendez, à votre tour, M. Jules Simon, que cette majorité a été tenue par nous sur les fonts de baptême, et qu'à ce titre elle n'est pas l'expression authentique de la volonté nationale. Mais le scrutin est

secret. Qui donc empêche l'électeur de voter selon son opinion, et s'il ne vote pas selon son opinion — ou s'il n'a pas d'opinion — à qui faudra-t-il s'en prendre? Vous pensez, il est vrai, que le suffrage universel a besoin d'être éclairé, et que l'on vote dans les ténèbres lorsque la liberté de discussion et la liberté de réunion ne rayonnent pas autour du scrutin. A votre exemple, nous pensons que le suffrage universel a besoin d'être éclairé, et nous conformons nos actes à cette opinion : de là les candidatures officielles. Depuis le préfet jusqu'au garde-champêtre, chaque fonctionnaire devient un porte-flambeau; et grâce à notre savante hiérarchie le pays s'illumine de clartés administratives qui pénètrent jusque dans les plus lointains hameaux, atteignent les plus obscurs recoins et traversent d'outre en outre les masses épaisses qui s'ébranlent pour marcher au vote, déposer un bulletin, et se reposer ensuite pendant six ans de leur effort dans la confiance d'une paternelle direction. Mais la liberté, qui dans nos mains est un fanal, dans les vôtres ne serait qu'une torche incendiaire, et c'est pourquoi nous vous la refusons.

« Qu'adviendrait-il si la liberté illimitée de la presse existait? Les élections arrivent, le scrutin va s'ouvrir, les partis ne restent pas indifférents, et, au jour de l'ouverture de la lutte, ils usent de toute la puissance de la presse; dans chaque ville, dans chaque canton paraît une publication ardente, violente; les passions cherchent à bouleverser le pays.

» Que fera la justice? Elle viendra lentement, après l'élection, quand les ravages seront faits, quand les minorités seront devenues triomphantes, et la presse aura commis son troisième attentat contre les pouvoirs publics et les droits de la nation. »

C'est M. Rouher qui parlait ainsi il y a quelques jours. Le gouvernement a peur de la liberté de la presse d'abord. M. Picard a trop d'esprit pour le rassurer, et M. Jules Favre est trop éloquent. Peut-être n'est-on pas éloigné d'accorder à la chambre quelques-unes des prérogatives qui lui font défaut, de l'armer du droit d'interpellation, et de modifier pour le rendre moins difficile l'exercice du droit d'amendement. Sur ces deux points, M. le ministre d'État n'a pas voulu nous décourager, il a dit que le gouvernement *examinerait*. Nous en acceptons l'augure. Mais tant s'en faut que l'appétit renaissant de la liberté pût se contenter de ces bribes parlementaires. Le programme de l'avenir est bien autrement ample ! Tout le pays est à refaire dans le moule de la liberté. Libertés administratives, communales et départementales, liberté électorale, liberté de la presse et de l'enseignement, qui sont les droits de l'intelligence, liberté religieuse, liberté d'association et de réunion, libertés législatives, initiative des lois en partage avec le pouvoir exécutif, droit d'amendement et d'interpellation : voilà, et nous en omettons, des *desiderata* imposants par le nombre et la qualité.

Cependant le gouvernement continue à temporiser, et semble, à mesure que grandit dans la nation le désir de la liberté, en redouter davantage les effets. Qu'il y prenne garde : c'est la peur de la liberté qui a tué tant de gouvernements en France. Ils se sont suicidés. Aucun n'a subsisté, parce que tous ont pris l'effet pour la cause, et qu'ils se sont enfermés dans ce même sophisme : nul pouvoir

n'est tombé que sous un effort de la liberté, la liberté est donc l'ennemie du pouvoir.

Oui, cela est incontestable : la liberté a renversé les gouvernements, — mais ce n'est pas la liberté qu'ils ont donnée, c'est celle qu'ils ont refusée. Depuis Louis XIV jusqu'à Robespierre, depuis Robespierre jusqu'à la Restauration et jusqu'à nos jours, ou bien la France n'a pas eu de liberté, ou bien elle n'a eu que des demi-libertés. Or, méfions-nous des demi-libertés, elles sont plus fatales aux gouvernements et aux peuples que l'absence de toute liberté. Il ne faut pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce. Les libertés s'appellent et s'équilibrent mutuellement. Si vous donnez la liberté de la presse sans donner la liberté électorale et la liberté administrative, la liberté de la presse ne servira en effet qu'à accumuler sur un point une puissance de mécontentement qui finira par mettre le pays à la merci d'un coup de main. Si vous donnez les libertés parlementaires sans la liberté de la presse, la liberté électorale et la liberté administrative, des vœux non satisfaits ne cesseront au dehors de battre en brèche le parlement et finiront par l'emporter dans quelque nouvelle aventure.

Aucun gouvernement jusqu'à ce jour, pas même le gouvernement républicain de 48, n'a compris cette solidarité qui, méprisée ou méconnue, se retourne contre la liberté même.

La force destructive de la liberté est en rapport inverse de la force des gouvernements, et la force des gouvernements en rapport direct avec la somme de libertés dont ils munissent le pays. Plus un gouvernement craint la liberté, plus il se dit faible ; plus il supporte de liberté et plus il est fort. Il n'y a pas d'autre démonstration de sa force réelle que celle-là, et pas d'autre témoignage authentique de sa confiance en lui-même. Les gouvernements et les réputations à l'épreuve de la discussion sont les seules dont l'autorité morale soit prouvée.

En refusant d'affronter cette épreuve, le gouvernement se calomnie lui-même. Serait-il si faible que cela ? nous n'en croyons rien. Il a fait un pas timide, il y a quelques années. Aujourd'hui, des hommes sortis de le majorité l'adjurent de ne pas rester immobile. On leur oppose les anciens partis. Les anciens partis ! comment ne voit-on pas le parti nouveau qui s'est constitué ? Les anciens partis ! s'ils existent, qui donc a mis sur leurs lèvres, sous leur plume, le mot magique ? M. Martel, qui a signé et défendu l'amendement des quarante-six, a répété ce que depuis si longtemps la presse libérale ne cesse de dire : « On parle souvent des anciens partis ; si on veut détruire leur influence, il y a un moyen sûr, c'est de marcher contre eux armé des *libertés que désire le pays.* »

II

MM. Martel et Buffet, avec la fraction dissidente de la Chambre, croient que le pays désire des libertés. De cette conviction est né ce tiers-parti, dont chacun parle maintenant, et qui forme le gros événement de la session. Hier, l'on

pouvait encore penser que la gauche n'avait de crédit que dans Paris et quelques grandes villes, ce qui du reste ne laisserait pas d'être important. Aujourd'hui, les sceptiques ont moins beau jeu; ils doivent en croire des hommes qui sont entrés à la Chambre sous le couvert du gouvernement.

Personne ne s'y trompe. Ce qui vient de se passer est d'une signification et d'une portée immense. La majorité est désagrégée, le bloc est entamé : le courant libéral qui traverse le pays en a détaché une partie; d'autres peuvent suivre et suivront. Le gouvernement, mis en présence de ce groupe de dissidents, s'est retranché dans sa politique connue : il a plaidé, par l'organe de M. Rouher, le péril des réformes demandées. Il nous semble que le discours de M. le ministre d'État implique plus d'une contradiction et qu'il eût été facile de ramener la question à ce simple dilemme. L'on ne peut être fort si l'on est faible, ni faible si l'on est fort. Vous dites que vous êtes forts et nous ne pouvons le contester. Mais alors pourquoi craignez-vous la liberté? Il faut enfin s'expliquer. Votre force est dans le suffrage universel. La liberté et le suffrage universel sont-ils compatibles, ou bien ne peuvent-ils coexister? S'ils sont compatibles, pourquoi la liberté se fait-elle attendre depuis quinze ans? S'ils sont incompatibles, lequel des deux, de la liberté ou du suffrage universel, devrait être préféré? Le gouvernement issu du suffrage universel semble professer l'opinion de ses adversaires les plus intraitables. Il parle du moins, et malheureusement il agit comme s'il la professait. En laissant sous nos yeux depuis quinze ans le tableau d'un pays qui possède le suffrage universel et qui n'est pas libre, il met en lumière par contraste les pays voisins qui possèdent la liberté sans avoir le suffrage universel, il nous invite pour ainsi dire à diriger vers eux des regards de convoitise. Eh bien! le gouvernement ne nous convaincra pas, et malgré lui nous persisterons à croire que le suffrage universel peut et doit se concilier avec la liberté. Autrement, comme l'a dit M. Émile Ollivier : « il faudrait le maudire comme le plus grand instrument du despotisme. »

M. Ollivier a raison. Nous n'avons pas brisé le fétiche de la monarchie divine pour nous incliner devant celui de la démocratie autoritaire. Les majorités, à nos yeux, n'ont pas de valeur en elles-mêmes, et pas plus que de toute autre, nous ne voudrions de la tyrannie de l'arithmétique. Le nombre n'est rien; le droit est tout. Nous n'avons pas secoué le joug d'un Louis XIV et d'un Robespierre, sans parler de l'histoire d'hier, pour nous prosterner devant un grand lama du scrutin, et pour faire sortir des nuages d'un nouveau mysticisme politique une nouvelle idole régnant en vertu du nombre. Que le nombre proclame que la terre ne tourne pas, aura-t-il fait que ce qui est vrai ne le soit plus? Que l'arbitraire n'ait qu'une tête ou qu'il en ait des milliers, cesse-t-il pour cela d'être l'arbitraire? Il change de nom et se voile de sophismes, mais il existe.

Nous parlons ici loyalement, nous parlons comme nous pensons, estimant à nos risques et périls cette franchise plus digne du gouvernement et de nous.

La liberté et le droit résident dans l'individu, ils ont en lui leur origine et leur fin.

M. de Girardin citait récemment ces paroles de Turgot au docteur Price :

« Comment se fait-il que vous soyez à peu près le premier, parmi nos gens de lettres, qui ayez donné des notions justes de la liberté, et qui ayez fait sentir la fausseté de cette notion, rebattue par presque tous les écrivains républicains, que *la liberté consiste à n'être soumis qu'aux lois*, comme si un homme opprimé par une loi injuste était libre. Cela ne serait pas même vrai quand on supposerait que toutes les lois sont l'ouvrage de la nation assemblée; car enfin, l'individu a aussi ses droits, que la nation ne peut lui ôter que par la violence et par un usage illégitime de la force générale. »

Que vous semble de ce code de la politique, promulgué en quelques lignes dès le 2 mars 1778? Il vaut mieux que celui de M. le ministre d'État, commentant les principes de 89, et mieux aussi que la théorie de M. Thiers, qui confond l'indépendance d'un peuple, c'est-à-dire la faculté qu'il a de prononcer sur son sort, et la liberté, inhérente à la personne, inaliénable, que les peuples peuvent nier ou reconnaître, selon qu'ils ont ou qu'ils n'en ont pas l'intelligence et le respect, mais qui ramène à elle tôt ou tard, humiliés, meurtris et repentants, les peuples qui s'en éloignèrent.

Le suffrage universel est devenu le champ où croît notre avenir. Cultivons-le en tous sens par la liberté: qu'elle y creuse ses féconds sillons, qu'elle le nettoie des ronces de l'ignorance et des herbes folles de la dictature, car nous n'y récolterons que ce que nous y aurons semé.

Le suffrage universel, s'il est la souche de toute démocratie, n'est pas à lui seul la démocratie. Il est devenu notre souverain, nous lui demandons la liberté. Malheureusement, c'est un souverain qui fait ses débuts. A quoi servirait de nous le dissimuler? L'éducation politique des Français n'est pas complète. Beaucoup ne sont pas encore sortis de l'ornière du passé; ils se croient démocrates, et ne songent en réalité qu'à écraser sous le nombre ceux qui ne pensent pas comme eux. Cette funeste doctrine, le gouvernement fait-il tout ce qu'il peut pour l'extirper? Il est permis d'en douter.

Le gouvernement s'efforce de pétrir le suffrage universel dans le moule administratif: il veut des élus à son image. Et il se plaint peut-être de ne pas trouver des hommes. Des hommes! cela ne s'improvise pas plus que les arbres; il faut les enraciner dans la liberté, il faut les nourrir de la séve de l'indépendance et de la moelle de la justice. On ne trouvera des hommes que dans une nation virile, et il n'y aura jamais de nation virile que celle qui fera sa politique elle-même.

Prenez patience, nous dit-on, et ne précipitez rien : tout viendra à son heure. Vous aurez la liberté lorsque vos mœurs pourront la supporter. Nos mœurs, hélas! voit-on que l'absence de liberté les ait améliorées? Depuis que, forcément ou par indifférence, le pays s'est désintéressé des grands objets de la vie publique, voit-on que l'esprit se soit élevé en France et que les caractères se soient fortifiés? C'est le contraire qui se voit, et cela doit être; une nation qui croupit est une nation qui se corrompt. Nous nous relèverons, mais non pas en un jour: le mal a pénétré trop avant. M. Pelletan n'a pas tracé un portrait infidèle, et si l'on peut dans son discours original relever quelques traits aventurés, en somme il

n'a pas exagéré notre situation morale. M. Brame ne peut non plus être récusé sur le chapitre de la moralité du journalisme, qui vaut moins que les journalistes, et par la faute du gouvernement, puisque la législation sur la presse a jeté celle-ci dans les bras de la spéculation. M. Dupont White, que nous trouvons trop amateur d'une centralisation captieuse, mais dont nous nous plaisons à reconnaître les vifs élans vers la liberté, dans une récente et remarquable brochure[1] affirme que l'esprit baisse en France, et il ne demande pas à être cru sur parole : « L'esprit, dit-il, doit baisser dans un pays qui a pris longtemps une part active à ses affaires et qui ne l'a plus au même degré. Il doit baisser pour causes politiques, et voici comment : ou vous ne pensez plus rien sur la chose publique, la tenant pour étrangère : ou vous n'osez plus dire ce que vous en pensez : ou vous le dites par voie d'allusion, d'épigrammes voilées. Or rien de tout cela n'est viril, et cet exercice ou cette inertie de l'esprit lui est désastreux. »

Seules, les institutions de la liberté nous donneront les mœurs de la liberté. M. Ollivier a très-bien répliqué à M. le ministre d'État sur cette question de l'ajournement indéfini :

« Attendre quoi ? s'est-il écrié, un mystérieux et insondable avenir. Attendre que par un miracle, par une sorte d'inspiration surnaturelle, l'habitude et les mœurs de la liberté soient acquises tout à coup sans avoir été pratiquées. »

Nous avons été heureux de voir que M. Ollivier a cessé de compter sur le Saint-Esprit. Comptons sur nous-mêmes, c'est le commencement de la sagesse.

Dans son discours en réponse à la présentation de l'adresse, l'Empereur a dit aux députés :

« La France veut ce que nous voulons tous : la stabilité, le progrès et la liberté, mais la liberté qui développe l'intelligence, les instincts généreux, les nobles efforts du travail, et non la liberté, qui, voisine de la licence, excite les mauvaises passions, détruit toutes les croyances, ranime les haines et enfante les troubles. Nous voulons cette liberté qui éclaire, qui contrôle, qui discute les actes du gouvernement, et non celle qui devient une arme pour le miner sourdement et le renverser »

Il semblerait que nous ne possédons pas la liberté dont a parlé Sa Majesté, puisque nous avons vu diminuer l'intelligence publique, et les instincts généreux s'amoindrir avec les caractères. Non, il n'y a pas deux libertés : une liberté qui ne produise que des bienfaits, une liberté qui n'enfante que des désastres. Chercher le feu qui ne brûle pas et la lumière qui ne peut éblouir, c'est chercher l'impossible. La liberté est un élément; elle a, comme l'air, l'eau ou le feu, des propriétés inhérentes à sa nature : il faut ou bien la déclarer mauvaise et la proscrire, ou bien l'accepter avec ses inconvénients. Il existe néanmoins un moyen d'augmenter les dangers de la liberté, et c'est celui que le gouvernement a jusqu'ici employé. Il consiste à donner et à retenir, à ne rien faire qu'à demi, à ne céder de liberté que juste assez pour en faire souhaiter davantage.

[1] *La Liberté de la Presse et le Suffrage universel.*

Le décret de novembre est loin de suffire au vœu le plus général. Telle est la situation.

D'autre part, l'empire s'est établi sur un contrat synallagmatique. Il a mis en tête de sa constitution le respect des principes de 89. M. Jules Favre le lui a rappelé fort à propos, et les députés de la gauche ne laisseront pas prescrire cette promesse formelle. M. Rouher nous a informés, il est vrai, que nous nageons en plein dans les principes de 89 ; et qu'à part la liberté de la presse et la liberté de réunion, qui ne sont pas de 89 mais de 91, nous possédons tout ce qu'on nous a promis. Oserons-nous dire que l'interprétation de M. le Ministre d'État ne prouve qu'en faveur des ressources de son esprit ?

Les principes de 89 se résument en deux mots : égalité et liberté [1]. La base du régime actuel n'a pas besoin de deux mots pour se définir, il n'en faut qu'un seul : AUTORISATION PRÉALABLE. L'autorisation préalable, nous la rencontrons partout. Le régime de l'autorisation préalable s'appelle encore le régime préventif, ou discrétionnaire. Or, chaque régime a son idéal. L'idéal du régime préventif, fondé pour prévenir le mal et les excès possibles, consisterait à emprisonner les gens pour les empêcher d'abuser de leur liberté, à les guillotiner pour les empêcher de commettre des crimes. Les citoyens, sous ce régime, sont partagés en deux catégories : ceux que l'on soupçonne — et les autres ; les bien pensants et les mal pensants, les suspects et les non suspects. Nous préférons le système répressif, le gouvernement de la loi à celui du bon ou du mauvais vouloir, et nous croyons qu'il est plus conforme à ce qu'ont voulu nos pères. Et la licence ? dit-on. La licence est le contraire de la liberté politique. Celle-ci consiste à user de ses facultés conformément au droit, celle-là contre le droit. Elles ne sont pas voisines, elles sont opposées, et qui pratique l'une rejette l'autre. La liberté politique n'a rien de commun avec celle des Peaux rouges ou des Hurons : elle n'est pas la liberté du scalp.

L'arbitraire ne disparaîtra chez les individus que s'il disparaît du gouvernement.

M. Rouher a remporté une victoire éclatante sur M. Thiers et M. Pouyer-Quertier plaidant en faveur des vieilles doctrines économiques. M. Rouher a fait beaucoup pour le progrès de la liberté du commerce chez nous. Il n'est pas engoué de ce contre-sens de la liberté politique qu'on appelle la centralisation administrative. Peut-être serait-il favorable à la liberté religieuse, à la séparation des Églises et de l'État. Comment se peut-il donc qu'un large esprit, et qui voit juste sur tant de points, se refuse à l'évidence et ne se préoccupe pas davantage de ce *stock de mécontentements* dont a parlé M. Calley-Saint-Paul, et qui ne peut que s'accroître ? En sa qualité d'économiste, il sait que les stocks sont difficiles à écouler. Celui-là ne peut avoir qu'un débouché. Qu'on le lui ouvre, si on ne veut marcher vers la faillite.

[1] Ils tiennent en entier dans l'article 7 de la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen : — Le droit de chacun consiste dans l'exercice de ses facultés, limité uniquement par le droit semblable dont jouissent les autres individus.



III

Nous ne dirons que peu de chose de la politique extérieure. L'Italie est toujours entre l'enclume et le marteau. Obligée de se maintenir sur le pied de guerre sans avoir les chances de la guerre, elle a épuisé l'impôt et se demande la charité à elle-même dans une souscription nationale, qui n'est encore que l'impôt, l'impôt volontaire. Quand sortira-t-elle de cette impasse? lorsque le temporel du pape et l'occupation de Venise auront cessé. Jusque-là, ses destinées resteront en suspens et ses finances ne pourront que décliner. Il n'est besoin d'être devin pour le voir. Par une raison analogue, l'Autriche, son adversaire du dehors, n'est pas sur un lit de roses. La Hongrie n'a pas répondu sans réserve aux prévenances de François-Joseph, et les relations en se refroidissant reprennent leur caractère épineux. Entre la diète de Pesth, le sabre de M. de Bismark et les revendications nécessaires de l'Italie, l'Autriche se trouve très-mal à l'aise. Les nuages de nouveau s'amoncèlent sur sa tête; et comment empêcher les nuages de se reformer quand l'atmosphère reste chargée de vapeur et d'électricité?

On se demande si l'Autriche et la Prusse en viendront aux mains. Cela n'est certainement pas impossible, bien qu'elles ne le souhaitent ni l'une ni l'autre. Mais dans leurs rapports présents, elles sont à la merci d'une circonstance néfaste: il ne faut qu'une étincelle pour mettre en feu l'Allemagne, et précipiter le Nord contre le Midi. L'attente devient anxieuse. La France et l'Angleterre observent et s'observent. Il y a là, en effet, pour leur politique un enjeu qu'elles pourraient difficilement dédaigner. L'Europe serait bientôt aux prises si l'Allemagne se levait, du Rhin au Mincio, du Mincio au Danube il n'y a pas loin. Combien de questions posées! combien peu de questions résolues!

CHARLES DOLLFUS.

CHARLES DOLLFUS,
Directeur, gérant responsable.

IMP. L. TOINON ET C°, A SAINT-GERMAIN.

LES

GRANDES ÉCOLES

EN ANGLETERRE

PREMIER ARTICLE

Report of her majesty's commissioners, appointed to inquire into the revenues and management of certain colleges and schools, and the studies pursued and instruction given therein; with an appendix and evidence. — 1864.

Tout le monde convient que l'avénement politique des masses deviendrait un danger grave, s'il ne devait mettre assez promptement un terme à leur minorité intellectuelle. Le progrès de plus en plus irrésistible de la démocratie en Europe, depuis quatre-vingts ans, y a fait de l'instruction du peuple un intérêt de premier ordre, une question dont il est difficile d'exagérer l'importance. Il en est cependant une autre qui, sans présenter un caractère d'urgence aussi marqué, ne mérite pas moins l'attention des esprits sérieux. Cette question, bien plus délicate et plus compliquée que la première, est celle de ce qu'on appelle chez nous l'enseignement secondaire. Il faut sans doute qu'elle intéresse d'une manière bien générale et bien profonde la société actuelle; car on la voit soulevée à peu près partout en même temps. Quoique posée dans des termes différents, elle préoccupe aujourd'hui à divers degrés les états les plus avancés de l'Europe, et non-seulement ceux

qu'on peut croire encore en travail de révolution, comme l'Italie, la France ou l'Allemagne, mais jusqu'à l'État le plus solidement assis dans sa prospérité et le moins disposé, ce semble, aux innovations, l'Angleterre.

Si nécessaire qu'elle soit, on aurait tort de voir dans l'instruction du peuple une panacée politique; on a rêvé des Eldorados fantastiques, quand on a cru que tout serait sauvé si l'ouvrier et le paysan savaient lire et écrire. L'instruction élémentaire, la seule qu'on puisse espérer sans utopie d'universaliser jamais, est un instrument devenu nécessaire pour exercer avec avantage les plus simples professions; elle est une garantie d'indépendance et de sécurité dans la plupart des actes de la vie civile; elle est enfin pour quelques-uns, plus heureusement doués que les autres, un moyen d'arriver par leurs seuls efforts à un degré de culture relative: l'instruction secondaire est cette culture même. Entre une élite peu nombreuse qu'on appelle le monde savant, sorte de république indépendante des nationalités particulières et vouée exclusivement à l'étude ou à l'avancement des sciences, entre cette élite et la masse de ceux qui exercent les professions manuelles ou commerciales, se place et s'étend de jour en jour la classe des hommes éclairés, qui représente le niveau supérieur de la civilisation d'un peuple sous le rapport intellectuel. C'est en elle que se recrutent la politique, l'administration, les professions libérales, la grande industrie, le haut négoce, la littérature courante, et que se forme l'opinion publique, un des grands ressorts des États modernes. Sans doute, il serait faux d'affirmer en thèse absolue que la supériorité politique d'un peuple réponde toujours exactement à la moyenne de l'instruction générale. Il y a plus d'instruction, primaire ou secondaire, en Danemark, en Suède, en Allemagne qu'en Angleterre; ce qui n'empêche pas que dans la hiérarchie politique de l'Europe, l'Angleterre n'occupe un rang incontestablement supérieur à celui de ces trois pays. Des causes nombreuses et variées contribuent à déterminer la destinée historique d'un peuple; mais on ne saurait contester qu'entre l'esprit des institutions politiques et celui qui préside à la culture intellectuelle et morale de la partie éclairée de la nation, il n'existe des rapports de l'ordre le plus étroit; soit qu'on veuille faire dépendre le premier du second ou qu'au contraire on reconnaisse entre eux une de ces réactions réciproques qui caractérisent le jeu des organes dans un corps vivant, la correspondance est certaine, et nulle part elle n'apparaît plus visiblement qu'en Angleterre. L'étude des grands établissements où se forme la jeunesse des classes supérieures et moyennes, l'examen de leur organisation, de leurs traditions, de la discipline morale qui

les régit et des méthodes d'enseignement qui y sont mises en pratique, est, je crois, de nature à jeter un jour précieux sur certains côtés de la constitution de ce pays.

Ces établissements approchent d'une crise qu'on pourra sans doute reculer longtemps, dont on parviendra peut-être à atténuer la violence, mais qu'on ne saurait éluder entièrement. Les débats sur l'enseignement public en France, qui ont si puissamment passionné le pays il y a vingt ans, sont maintenant apaisés, et l'on serait tenté de croire que c'est pour toujours; il serait dangereux toutefois de s'en flatter, les difficultés qui les ont soulevés autrefois n'étant qu'un cas particulier du problème non encore résolu des rapports de l'État, soit avec l'Église, soit avec l'individu : il s'agira de voir un jour quelle place peut appartenir à l'Université dans un système dont la liberté serait la base. Mais quel que soit pour elle le succès de cette épreuve, elle n'échappera pas à la crise générale qui met aujourd'hui partout en question la forme et le fond de l'instruction secondaire, et que deux faits capitaux, l'un social, l'autre intellectuel, rendent désormais inévitable.

A l'heure qu'il est, l'enseignement garde encore dans tous les pays de l'Europe le caractère de son origine. Issu des profondeurs du moyen âge, composé des débris de la culture antique appropriés au service de l'Église, cet enseignement a été fondé pour faire des clercs. Lorsque, par un effet naturel du progrès, et pressés par la nécessité de se conserver, les laïques sont entrés en participation du gouvernement moral de la société et de l'enseignement donné aux clercs, il a continué d'être ce qu'il était quand ceux-ci en avaient le privilége exclusif. S'il s'est un peu élargi avec le temps, s'il a dû admettre graduellement quelques éléments nouveaux, il n'a pas essentiellement changé de caractère, il a pu se maintenir à peu près inaltéré tant qu'il n'a été destiné qu'à un petit nombre de favoris élevés à l'ombre de la puissance ecclésiastique. Il n'en n'est plus ainsi de nos jours. Si tout le monde ne le reçoit pas, tout le monde y aspire et prétend y avoir droit. On lui demande tantôt une préparation aux fonctions savantes, maintenant sécularisées, tantôt une culture intellectuelle qui réponde suffisamment à l'état des connaissances acquises, toujours une discipline correcte et un développement harmonieux des facultés naturelles. Or, il est évidemment impossible qu'un enseignement constitué dans l'origine pour former des théologiens puisse, malgré les modifications plus ou moins considérables qu'il a subies, satisfaire pleinement à des exigences si nouvelles et si variées.

Ce n'est pas tout, une révolution, plus grande peut-être que celle qu

a ouvert à tous les hommes l'accès des hautes études, s'est opérée dans l'intelligence; elle frappe d'une insuffisance radicale l'enseignement que le moyen âge nous a légué. Savoir, aujourd'hui, c'est connaître quelque chose des lois qui régissent le monde physique et le monde moral. Pour arriver à cette connaissance, il existe des méthodes régulières dont la pratique constitue les différentes sciences, et ces sciences, en donnant à l'homme une conception plus exacte des choses, ont mis à son service des forces naguère inconnues, à l'aide desquelles son empire sur le monde physique, son industrie, sa richesse se sont prodigeusement accrus. C'est à vrai dire un point de vue tout nouveau sous lequel l'esprit considère la nature et l'histoire. Or, bien que les premières découvertes sur le monde et l'établissement des méthodes remontent en partie à l'antiquité et au commencement des temps modernes, bien que les unes et les autres soient parfois sortis des écoles, c'est de nos jours seulement que la conception de lois générales et constantes, et les sciences qui en poursuivent la découverte, ont envahi l'esprit tout entier. De là l'inévitable désuétude des études auxquelles se livrait le moyen âge et des idées qui y présidaient; ces études et ces idées subsistent pourtant à beaucoup d'égards dans leur intégrité. Depuis le temps où Charlemagne introduisait le *Quadrivium* dans les écoles, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique ont sans doute un peu changé, et on ne les enseigne plus dans nos colléges tout à fait comme au IXe siècle; mais à d'autres égards l'enseignement scolaire reste infiniment au-dessous de la science actuelle, ou plutôt entièrement étranger à ses acquisitions. Au sortir des écoles, la jeunesse est forcée de réformer sur beaucoup de points ses connaissances pour se mettre au pas de la civilisation moderne. Il y a là une anomalie qui ne peut durer indéfiniment; les discussions élevées partout sur l'objet des études classiques, les adversaires quelquefois outrés qu'elles rencontrent, le prouvent d'une manière assez claire.

L'antagonisme de cet enseignement avec la condition nouvelle des classes moyennes et l'état des connaissances scientifiques, éclate particulièrement en Angleterre. En effet l'instruction classique n'y est guère abordable, au moins dans les grands établissements où elle est donnée dans toute son étendue, qu'aux enfants des classes les plus riches. Le prix élevé de ces écoles et l'esprit qui y règne leur impriment un caractère tout aristocratique. Si des enfants du peuple y sont instruits, c'est à titre de faveur gratuite, presque de charité, et l'on peut pressentir ce que chez une nation où le préjugé de la fortune est si fort, la position inférieure de ces enfants au milieu de leurs cama-

rades doit avoir quelquefois de pénible. Grâce à l'ascension continue des classes productrices depuis cinquante ans, et par suite de la légitime prétention de tous à la culture intellectuelle et à l'accroissement du bien-être, l'anachronisme de ces institutions apparaît aujourd'hui de la manière la plus choquante. Les siècles ont passé sur elles sans les entamer. Si l'on songe au traditionalisme qui est le trait dominant de l'Angleterre; si l'on se rappelle que toutes ses institutions plongent au cœur des siècles, qu'elle y ajoute et les modifie quelquefois mais qu'elle n'en abroge aucune, on comprendra facilement que les écoles y aient encore moins changé qu'ailleurs. Quand vous visitez quelqu'un de ces vieux édifices, comme Eton ou Shrewsbury, quand vous voyez les robes et les bonnets dont les enfants y sont affublés, lorsque vous entendez les dénominations des exercices ou des épreuves, que vous observez le mode d'administration ou d'enseignement, il semble que vous soyez en plein moyen âge. Il y vit en effet, autant que cela est possible au milieu de notre siècle, entouré, pressé de mille jets nouveaux qui sont nés des besoins modernes; mais il les domine encore et son ombre les empêche de se développer. Si attachée que soit l'Angleterre à son passé, et quelque souplesse qu'elle possède pour unir le culte et la conservation des vieilles choses avec l'esprit le plus hardi et le plus prompt à accueillir certaines innovations, le caractère moyen âge de ses écoles jure avec la civilisation du siècle; aussi le génie des réformes les assiége-t-il de toutes parts. La commission royale, nommée en 1861 pour faire une enquête sur la question, et dont l'admirable rapport a paru il y a un an, conclut à la nécessité de plusieurs réformes importantes. Composée d'hommes infiniment plus conservateurs qu'utopistes, elle se prononce avec timidité sans doute, mais en termes qui laissent percer un vif sentiment des besoins auxquels les écoles ne satisfont pas aujourd'hui.

Cette timidité est d'accord avec les dispositions qui dominent dans le public. Si l'Angleterre touche à ses grandes écoles, elle ne le fera qu'avec lenteur et scrupule. Telles qu'elles sont, en retard sur le progrès du siècle et pleines d'abus énormes, l'Angleterre les aime parce qu'elle y reconnaît son génie. On pourrait dire que chez nous aussi l'Université représente la France : dans cette puissante mécanique, d'où les bacheliers sortent tout faits sans que maîtres ni élèves aient pour ainsi dire à s'en mêler, il semblerait assez facile de retrouver notre condition, telle que le pouvoir absolu l'a faite. Au sommet une autocratie pleine d'elle-même, qui met en mouvement une armée de fonctionnaires sans indépendance et sans garanties, au-dessous une

masse d'intelligences broyées ensemble de manière à effacer le plus possible les originalités de l'esprit et les saillies du caractère ; l'alliance apparente et l'hostilité occulte de l'autorité laïque et de l'autorité cléricale, se neutralisant l'une l'autre ; la rhétorique pour occupation dominante, la vanité pour ressort unique, l'obéissance passive à tous les degrés de la hiérarchie pour règle absolue ; pour prétention, la possession jalouse du droit et de la capacité d'enseigner, pour prétexte enfin l'éternelle minorité du pays, incapable de présider lui-même à l'instruction des enfants, de choisir des maîtres, de créer des écoles, et qu'il faut préserver tantôt d'une invasion menaçante, tantôt des effets de sa propre impuissance ; ce serait bien là en effet la France, si la définition officielle qu'on en donne était autre chose qu'une fiction de circonstance et s'il était possible de l'accepter sans souscrire à son propre abaissement. Mais ce serait prendre, je crois, une coïncidence accidentelle pour des analogies profondes. Au contraire, on ne peut méconnaître dans les grandes écoles d'Angleterre plusieurs traits essentiels qui en font l'image en petit du pays : cette indépendance qui s'appuie sur un long passé, cette hiérarchie volontairement acceptée parce qu'elle ne coûte rien à la liberté, cette tendance pratique et ces habitudes qui visent bien moins au puéril éclat de certains exercices intellectuels qu'à la formation et à la conservation d'une race politique robuste et sensée ; leurs défauts même, qui sont nombreux et qu'on verra suffisamment dans le cours de ce travail, rattachent ces institutions au pays par des ressemblances spécifiques ; on reconnaît au premier coup-d'œil l'arbre dans le rameau.

A voir ces écoles où subsistent tant d'usages inintelligibles, où se rencontrent tant de disparates bizarres, où les enfants paraissent mis uniquement pour débarrasser la maison paternelle de leur turbulence, perdre à jouer au *cricket* une grande partie de leur temps, et contracter quelques-uns des préjugés anglais les plus déplaisants pour nous ; surtout à les comparer avec notre Université, plus d'un Français sera tenté de les prendre en dédain. Il nous semble, à nous, tout naturel qu'un ministre de bonne volonté et fécond en projets se flatte de ménager à notre patriotisme un beau triomphe en offrant aux écoles d'Angleterre un défi sur le terrain classique ; mais on aura peine assurément au-delà du détroit à s'expliquer cette méprise. On se trompe fort, chez nous, si l'on s'imagine que de beaux discours latins, de belles dissertations historiques, même quelque habile discussion d'un problème de mathématique ou de physique forment le résultat idéal qu'on se propose dans les écoles anglaises. Les institutions de nos voisins ne doivent pas se juger

sur un type abstrait : on ne les comprend qu'en les appréciant dans leurs rapports entre elles et avec le peuple qui les manie. Cela s'applique éminemment à ses écoles. On n'y vise pas à faire des latinistes, quoique les études classiques y occupent la première place ; on y prétend bien moins encore à faire des hommes, belle théorie qui défraie chaque année chez nous la plupart des discours de distribution de prix et ne manque pas de remplir d'une orgueilleuse satisfaction les pères à qui on l'expose. Dans les écoles anglaises, on fait des Anglais, rien de plus ; et qu'est-ce qu'un Anglais? Un homme chez qui les préjugés abondent et les ignorances ne manquent pas, mais solide, résistant, et qui s'identifie d'instinct avec les institutions de son pays ; un esprit peu chevaleresque, ou si l'on veut peu chimérique, égoïste même, c'est-à-dire difficile à tromper quand son intérêt est en jeu, et j'entends par son intérêt, non-seulement celui de sa bourse, mais encore celui de sa liberté et de la liberté de son pays, qui est la sienne. Si chez nous on efface, sans s'en apercevoir, le Français en voulant dégager l'homme, l'Anglais au contraire se forme de lui-même dans des moules élastiques dont chacun est une petite Angleterre. Les grandes écoles y sont à un haut degré claustrales, aristocratiques, classiques ; mais leur caractère est surtout national, et c'est ce caractère qui leur concilie l'attachement du pays tout entier. Je vais essayer de montrer, par une revue rapide de l'histoire de ces écoles, comment il s'est formé, par quelle organisation il se conserve et quels résultats il donne aujourd'hui.

I

Les établissements spéciaux qu'on désigne en Angleterre sous le nom de *Grandes Écoles* sont au nombre de neuf : Eton, Winchester, Westminster, Charterhouse, Saint-Paul, le collége des Marchands Tailleurs, Rugby, Harrow et Shrewsbury. Ces neuf écoles renfermaient à la fin de 1861 deux mille six cent quatre-vingt-seize élèves, âgés de huit à dix-neuf ans. Ce nombre, assez petit en comparaison de la population de l'Angleterre, est loin de représenter la totalité des enfants qui reçoivent une éducation de gentleman. Il est en effet deux autres catégories d'écoles secondaires, fréquentées par un nombre d'élèves bien plus considérable. La première comprend toutes les écoles privées et locales, dites *Grammar-Schools*, écoles de grammaire, qui existent dans

la plupart des villes de quelque importance : ce sont presque toujours des entreprises individuelles faites dans un but de spéculation. Quelquefois elles dépendent d'un chapitre ecclésiastique ou reçoivent une subvention de l'administration des villes ; il est impossible de formuler à ce sujet aucune règle dans un pays où tout varie au gré des volontés et des convenances particulières. On n'aura pas de peine à croire que l'enseignement n'est ni très-élevé ni très-complet dans ces établissements ; mais il en est d'autres qui égalent à tous égards les grandes écoles et qui peuvent en plus d'un point leur fournir des modèles. Cette seconde catégorie comprend d'abord les *Proprietary Colleges*, qui sont fondés au moyen de souscriptions ou de donations particulières et dans lesquels l'instruction égale, si elle ne la surpasse, celle qu'on reçoit dans les grandes écoles. Ces établissements ne sont pas, à proprement parler, publics ; il ne suffit pas de payer pour y entrer. L'avantage d'y être admis est une faveur qu'on sollicite et qu'il est réservé aux associés ou aux donateurs d'accorder : chacun dispose d'un nombre de places proportionné aux actions qu'il a prises ou à la somme qu'il a donnée. Tels sont les colléges, aujourd'hui florissants, de Cheltenham et de Marlborough, et celui qui vient d'être récemment ouvert à Malvern, dans le Worcestershire. Il faut ranger dans la même catégorie certaines fondations qui ont une destination spéciale, par exemple le collége de Rossall, établi en 1841 pour donner à peu de frais une éducation complète aux fils des membres pauvres du clergé anglican, et le collége de Wellington, fondé en 1853 pour celle des fils d'officiers morts au service ou en demi-solde. Ces divers établissements sont choses bien remarquables : ils manifestent d'une part cette puissante initiative qui est la force de la société anglaise et la met en état de pourvoir à propos, sous les formes les plus variées et sans recourir à l'intervention de l'État, aux besoins nouveaux que le temps fait naître. D'autre part ils mettent en lumière ce goût, j'ai presque dit cette manie de la hiérarchie, qui isole le plus possible chaque couche sociale de celles qui sont au-dessous d'elle, et qui inspire aux Anglais une si vive répugnance pour la promiscuité des classes inégales par la fortune.

Peut-être aurai-je l'occasion de parler en passant de ces diverses institutions, mais je m'attacherai principalement aux grandes écoles. Si le nombre de leurs élèves n'est pas grand, ils appartiennent à l'élite de la population anglaise, aux familles qui ont constitué en quelque sorte jusqu'à présent le pays actif, et qui donnent le ton à la société comme à la politique. Lord Derby se vantait que, dans son dernier ministère, parmi les treize membres du cabinet on comptait six élèves d'Eton. Si

l'on parcourt la liste des hommes d'état illustres ou distingués, sortis depuis un siècle au plus de ce seul collége, on y trouvera par exemple Robert Walpole, Bolingbroke et lord Chatham, Francis et lord North, Charles Fox, lord Granville, le marquis de Wellesley, lord Grey, lord Holland, George Canning, lord Melbourne, lord Derby, sir G. Cornewal Lewis, et l'illustre chancelier de l'échiquier, M. Gladstone. Le même collége offrirait une tradition également brillante dans les sciences et les lettres. Sans doute dans la masse nationale, au-dessus de laquelle s'épanouit cette aristocratie, fermente un esprit différent; on peut le croire du moins à quelques signes et à certaines agitations peut-être un peu factices. Toujours est-il que cette succession d'hommes d'État et d'écrivains doit, en un pays de liberté et sous un régime d'opinion, représenter avec assez de vérité cette partie de la nation dont l'opinion s'exprime, et l'on doit, dans les grandes écoles où ils se sont formés, retrouver l'origine de la société officielle.

De plus, les grandes écoles ont servi jusqu'à cette heure et servent encore de type aux autres établissements. La plupart des fondateurs ou directeurs d'écoles privées en sont sortis, ie n conservent l'esprit, les méthodes, les habitudes, et n'ont pas d'ambition plus haute que de les installer dans leurs modestes institutions. Les *proprietary colleges* hasardent quelques innovations heureuses et se montrent plus disposés à entrer dans le grand courant moderne : malgré ces efforts, ils n'offrent à tout prendre qu'une reproduction plus ou moins exacte des grandes écoles. Ce sentiment de la hiérarchie qui pousse chaque classe, quel que soit son rang, à se modeler sur celle du degré supérieur d'où elle est exclue et où elle aspire à entrer, produit ici son effet comme partout. Le caractère aristocratique des grandes écoles est ce qui en fait pour les établissements nouveaux, qui pourraient être conçus sur un plan plus démocratique et plus libre, le vrai modèle à imiter. Soit donc que l'on considère le rôle important des hommes qui en sortent, soit qu'on regarde à leur organisation, les grandes écoles nous offrent sous les traits les plus saillants et les plus exacts l'esprit qui préside en Angleterre à l'éducation des classes éclairées.

Ce qui frappe avant tout dans ces institutions, c'est leur indépendance.

La commission de l'enquête, nommée par la reine, se composait des personnages les plus hautement qualifiés et les plus éminents à divers titres; elle avait pour président le duc de Clarendon, elle comptait dans son sein le duc de Devon, lord Lyttelton, sir S. H. Northcote, M. Vaughan, et d'autres noms aussi marquants. Pour sources princi-

pales d'information elle avait les témoignages d'un grand nombre de personnes ayant occupé ou remplissant encore une fonction quelconque dans les colléges, les souvenirs encore frais des jeunes gens qui sortaient des écoles et en avaient éprouvé par eux-mêmes les résultats, enfin l'avis des hommes les plus distingués dans l'enseignement, la science, la littérature, et les plus capables de se prononcer avec autorité sur l'éducation, les méthodes et la discipline des grandes écoles. C'était beaucoup sans doute, ce n'était pas assez ; la commission crut qu'il restait une source nécessaire à consulter ; elle sentit qu'il lui serait utile, pour confirmer ou rectifier ces dépositions, de voir par ses yeux et de constater directement l'état des choses. Bref, elle désira pénétrer dans les établissements et examiner elle-même les élèves. C'est par là qu'on eût débuté chez nous, c'est par là que finit la commission anglaise. Elle dut s'adresser d'abord, pour en obtenir la faculté, aux chefs des différentes écoles ; celui de Harrow répondit :

Monsieur,

Il est à peine nécessaire de vous dire que j'ai examiné avec le soin qu'elle méritait l'importante lettre que vous m'avez adressée le 21 novembre...

Je reconnais volontiers la convenance et la réserve des termes dans lesquels vous m'avez transmis la demande de la commission ; mais persuadé que, loin de donner des résultats assurés, ce procédé conduirait presque nécessairement à des malentendus, j'ai le regret de ne pouvoir obtempérer à cette requête.

H. MONTAGU BUTLER.

Cette réponse décisive fut celle de sept principaux sur neuf. Deux seulement consentirent à ouvrir leurs écoles à la commission ; mais ils le firent de si mauvaise grâce, et en entourant cette faveur de tant d'objections et de réserves, que la commission dut renoncer à ce moyen de s'éclairer.

Qu'aurait-on dit en France, bon Dieu, d'un pareil refus ? Quelle clameur il eût soulevée, à quelles conjectures, à quelles imputations n'eût pas donné lieu un si profond mystère ? Mais un procédé de cette nature ne saurait même être supposé. En Angleterre cet acte d'ombrageuse indépendance gêna la commission sans l'étonner. C'est là ce qui constitue la force des grandes écoles, ce qui, avec la sécurité et la durée, leur assure l'influence attachée à une tradition ancienne et respectée. Toute institution qui dépend de l'État périclite avec lui et participe à ses variations. Combien de fois déjà l'Université n'a-t-elle pas changé d'esprit, sous le premier Empire, sous la Restauration, sous la

monarchie de Juillet et sous le second Empire? Il est douteux que ces mutations continuelles soient compatibles avec sa dignité, et l'on s'explique assez par elles comment ni le zèle intelligent ou brouillon des ministres, ni le dévouement et le mérite réel des membres de l'Université, ni sa supériorité à quelques égards, ni ses prétentions d'être une digue contre le retour de l'ancien régime, n'ont pu jusqu'à cette heure lui donner l'autorité ou lui assurer le respect; et loin de gagner en sécurité à être ainsi attachée au sort de l'État, l'Université y rencontre un danger de plus. On a remarqué que l'Académie est la seule institution qui date d'avant nos révolutions, et c'est la seule aussi qui ait une apparence d'indépendance. Rien ne dure que ce qui a une individualité propre; et nulle institution ne peut contracter un esprit, se pénétrer de ce qu'il y a de permanent dans les qualité nationales, les conserver, les développer, les transmettre, si elle n'est à l'abri des coups d'autorité et affranchie d'une subordination qui la laisse sans défense aux mains du pouvoir.

Cette indépendance peut être parfois gênante; on verra peut-être les grandes écoles anglaises, plus fortes que l'opinion, résister longtemps aux réformes exigées par le temps. Eh bien, le jour où l'écart sera trop grand entre ces citadelles de la tradition et les besoins légitimes de l'esprit public, elles pourront subsister dans leur intégrité; seulement la société se créera à côté d'elles de nouveaux organes; des institutions nouvelles, mieux adaptées aux nécessités modernes, naîtront en dépit des habitudes d'imitation, et permettront d'attendre que ces vieilles écoles s'étiolent ou se transforment dans une de ces crises sociales dont l'Angleterre elle-même ne sera peut-être pas à tout jamais préservée. La question de l'Université n'est grave pour nous que parce que la liberté manque; à tort ou à raison, l'opinion aura beau la déclarer insuffisante et vieillie, elle s'obstinera à répandre la lumière sur ses obscurs blasphémateurs; on ne sera toléré à côté d'elle qu'à la condition d'épouser son esprit, d'adopter ses méthodes, d'embrasser ses intérêts; elle ne se dessaisira pas de la tutelle intellectuelle et morale des jeunes générations, ou si elle consent à la partager, ce ne sera guère qu'avec le clergé, plus disposée encore à supporter une rivalité hostile que la concurrence des écoles de la liberté.

On peut, du reste, reconnaître aisément qu'il n'y a pas pour la France d'emprunts à faire à l'Angleterre en fait d'institutions, et cela parce que ces institutions, au lieu d'être des mécanismes qui se transportent ou s'imitent sont des organismes vivants. Mais ce qu'il faut reconnaître aussi c'est que ces institutions tiennent tous leurs avan-

tages, toute leur efficacité, des deux principes qui leur ont donné naissance et qui ne seraient pas moins applicables ni moins féconds chez nous qu'en Angleterre, l'indépendance et la liberté.

On ne saurait porter atteinte à l'indépendance des grandes écoles sans ébranler et bouleverser du même coup toute la loi anglaise. Mais leur résistance aux réformes les plus justifiées, si elle se prolongeait, ne serait pas uniquement imputable à un conservatisme aveugle. Chacune est un petit monde qui a sa puissance, son autorité, ses ressources, son génie, son tempérament, son histoire : dans de pareilles conditions il est naturel que toute réforme, atteignant les fibres les plus intimes, inquiète et soit difficile. Cependant elles ne résisteront pas à la longue aux effets du temps; elles les ont déjà subis comme tout ce qui a vie, et des changements graves, quoique insensibles, se sont opérés en elles. Le jeune Anglais, qui en sort aujourd'hui à dix-huit ou vingt ans soit pour entrer à l'Université, soit pour faire son tour du continent ou son voyage des Indes, ne ressemble guère à celui qui en sortait au XVI[e] siècle; ce contemporain de Stuart Mill diffère grandement du contemporain de Bacon. Bien plus, on dirait qu'à certains égards ces fondations ont entièrement dévié de leur but. Quelle est la position légale du principal d'Eton? Celle de maître ou *informateur* de soixante-dix enfants pauvres, recueillis et entretenus dans le collége. Quelle est sa position effective? Celle d'un opulent directeur des études dans un établissement qui réunit sept ou huit cents enfants appartenant à l'aristocratie de naissance ou à l'aristocratie d'argent. Il n'est pas contestable que ces écoles ont été généralement fondées dans la pensée à peu près exclusive de venir au secours du mérite outragé par la fortune, et à l'avantage particulier d'une ville, d'un village, d'une localité à laquelle le fondateur tenait par les liens de la naissance et de la famille ou par ceux d'un séjour prolongé. Aujourd'hui ces écoles ne sont guère ouvertes qu'à la richesse; leur fréquentation est un luxe que se donne à grands frais la vanité. Le temps n'est plus où l'éducation était dédaigneusement abandonnée aux enfants des pauvres comme une charité et comme une ressource contre la misère; elle est la prétention et jusqu'à un certain point l'avantage chèrement acheté des classes qui revendiquaient, il y a trois cents ans, l'ignorance comme un droit. Malgré tout, et quelque réelle et inévitable qu'ait été leur transformation graduelle, la pensée qui a inspiré la fondation de la plupart des grandes écoles plane encore sur elles et les protége; les fondateurs reconnaîtraient leur œuvre à travers les modifications qu'elles ont subies; leur

volonté expresse, les statuts qu'ils ont formulés, l'organisation dont ils ont arrêté les bases intimident encore aujourd'hui la main des réformateurs. Une des questions qui ont occupé et embarrassé la commission est la recherche des voies et moyens par lesquels il serait possible d'approprier les écoles aux exigences du présent, sans déroger à la volonté littérale de ceux qui les ont fondées. J'ai bien peur que le problème ne soit insoluble. Nous pouvons sourire de cette superstition, nous pour qui c'est un jeu d'enlever ou de replacer nos institutions comme des orangers dans leurs boîtes, et qui serons forcés de faire périodiquement table rase de toutes choses tant que nous ne leur aurons pas donné la liberté pour assise. Toutefois nous ne devrions pas oublier que c'est à cause de l'énergie avec laquelle tout se défend en Angleterre, les choses comme les hommes, que le despotisme n'y est pas à craindre.

Les grandes écoles ont toutes été fondées dans une période qui s'étend de la fin du XIVe siècle au commencement du XVIIe, du règne de Richard II à celui de Jacques Ier. La plus ancienne, Winchester, est antérieure de plusieurs générations à la Réforme et à la renaissance des lettres en Angleterre. Eton a été fondé un demi-siècle après sur le même plan. L'une et l'autre faisaient partie d'un grand établissement collégial, dont l'avancement du savoir était le principal, sinon l'unique objet; Westminster est une de ces écoles de grammaire, dépendantes d'une cathédrale ou d'un chapitre, qui après la suppression des couvents furent dotées avec leurs dépouilles ; mais cette école, héritière de celle du grand couvent de Saint-Pierre, acquit une importance particulière. Harrow, Rugby, Shrewsbury, les Marchands Tailleurs et Saint-Paul comptent parmi les nombreuses écoles fondées au XVIe siècle, ou par la couronne ou par des particuliers, en faveur d'une localité à laquelle ils voulaient assurer le bienfait de la meilleure instruction connue à cette époque. On pourrait, si l'on voulait, distinguer trois types différents, selon que les écoles sont des fantaisies de particuliers quelquefois illustres, le plus souvent obscurs, ou qu'elles ont été établies par les souverains d'Angleterre ou par des associations. Peut-être ne sera-t-il pas inutile, sans entrer dans les détails, d'effleurer ici l'histoire de ces établissements.

L'école de Winchester est située non loin de la ville, dans une petite rue à laquelle elle donne son nom. En 1380, l'évêque de Winchester, William de Wykeham, qui avait été lord chancelier sous Richard II, s'étant retiré des affaires publiques avec une grande fortune, en consacra une partie à la fondation de deux écoles jumelles, un collége à

l'université d'Oxford et une école à Winchester, où le collége devait se recruter. Au bout de peu d'années, l'édifice du collége était bâti et prêt à recevoir un warden et dix fellows, pour représenter *le collége des apôtres* (Judas en étant exclu), soixante-dix écoliers et deux maîtres pour figurer les *soixante-dix disciples* selon la Vulgate, trois chapelains et trois clercs pour représenter les *six diacres fidèles*, enfin seize choristes pour répondre aux *quatre grands et aux seize petits prophètes*. On pardonnera sans doute à un évêque du XIVe siècle d'avoir porté le symbolisme jusque dans la charité; mais le curieux, c'est que tout cela subsiste encore en 1866. Vous trouvez encore le warden, les fellows, les choristes et les soixante-dix écoliers institués par Wykeham. Seulement, autour de ce noyau, sont venus se grouper d'autres élèves, qui étaient en 1863 au nombre de 230. Les statuts primitifs permettaient d'admettre des « fils de nobles et autres personnages de valeur, amis particuliers du collége, *filii nobilium et valentium personarum dicti collegii specialium amicorum.* » Le nombre de ces hôtes, appelés aujourd'hui *commoners*, qui était de dix à l'origine, grandit peu à peu, en sorte qu'il fallut augmenter en même temps le nombre de professeurs. Telle est à peu près l'histoire des accroissements de la plupart des grandes écoles. La fondation de celle de Saint-Paul, sous Henri VII et Henri VIII, présente quelques analogies et de notables différences avec celle de Winchester. L'honneur de l'avoir fondée appartient à un chanoine de Saint-Paul, nommé Jean Colet, qui était probablement d'origine champenoise. C'était un homme d'un caractère noble et hardi, et de plus un savant homme, presque un humaniste, malgré ses fonctions ecclésiastiques; il avait visité la France et l'Italie pour s'initier à l'étude encore hérétique du grec et se mettre en relation avec les personnages les plus distingués de l'époque : il compta Erasme parmi ses amis. Le propre de cette école est d'être redevable de son existence au pur amour de la science, et quelque chose des sentiments qui en suggérèrent l'idée se traduit en ce que sa destination n'a rien de particulier; elle est établie pour donner gratuitement l'instruction à cent cinquante-trois enfants sans acception d'origine ou de nation, mais l'instruction seulement, l'école n'ayant, selon l'expression d'Erasme, ni dortoirs, ni réfectoires, *neque cœnacula neque cubicula.* Tout savant qu'il fût, ou plutôt en raison de sa science même, Jean Colet, en s'arrêtant à ce nombre de cent cinquante-trois, pouvait bien avoir dans l'idée le coup de filet miraculeux qui est rappelé au dernier chapitre de l'évangile de Jean, son patron. Depuis plus de trois siècles et demi, l'école s'est peu modifiée et peu accrue. Aussi les revenus dont elle

dispose ne sont-ils pas dépensés : des sommes considérables s'accumulent chaque année entre les mains de la Compagnie des Merciers, héritière de Jean Colet; elles montaient il y a six ans à près d'un million de francs en capital. Il est question aujourd'hui d'appliquer cette somme et les revenus qu'elle donne à une augmentation du nombre des élèves et à l'installation de l'école dans une situation et dans un édifice mieux appropriés aux exigences de l'hygiène et aux besoins actuels.

Trois autres écoles doivent aussi leur origine à la munificence de simples particuliers, ce sont Charterhouse, Harrow et Rugby. En 1537, un magnifique prieuré de Chartreux (Charter-House) étant revenu à la couronne, fut donné par elle à sir Edward North, et passa de là aux mains de la famille Howard : il devint plus tard la propriété de Thomas Sutton, qui le paya 13,000 livres sterlings. Ce curieux personnage était un grand faiseur du temps, qui s'était enrichi d'abord par la découverte de vastes gisements de houille dans une terre à lui, puis par un mariage, par des captures faites sur mer lorsqu'il était commissaire des prises, par diverses spéculations dans l'industrie et dans les banques, et, disait-on aussi, par certains procédés véreux et par son avarice; il paraît que, lorsqu'il fut devenu vieux et que sa réputation d'avare et de richard se trouva bien établie, il en profitait pour se faire céder au-dessous de leur valeur les biens de ses connaissances en leur laissant croire qu'il les dédommagerait avec usure après sa mort et qu'il les coucherait sur son testament. Vraie figure de comédie dont Ben Jonson emprunta, à ce qu'on assure, plus d'un trait. Quoi qu'il en soit, ce brave homme, selon la défense naïve d'un de ses apologistes, aurait moins généreux s'il eût été moins riche :

Si non errasset, fecerit ille minus.

Fatigué des affaires et brisé par la perte de sa femme, il fonda en 1611 dans le prieuré des Chartreux un hôpital, et une école libre « pour l'éducation, l'instruction et l'entretien d'enfants pauvres. » Par lettres patentes de Charles Ier, Sutton, mort depuis quinze ans, et les gouverneurs établis par ses statuts, reçurent le droit d'instruire à Charterhouse tel nombre d'écoliers pauvres qu'ils jugeraient convenable. Le nombre, fixé en 1627 à quarante, n'est encore aujourd'hui que de quarante-quatre ; on parle de le porter à soixante. Mais des pensionnaires payants et des externes, qui formaient en 1861 un total de quatre-vingts, y ont été peu à peu admis. On parle également de transporter cette école hors de Londres.

Harrow-sur-Hill est une petite paroisse du comté de Middlesex, qui eut au commencement du XVIe siècle la bonne fortune de donner naissance à John Lyon. Ce *yeoman*, propriétaire de divers biens situés à Harrow, Preston, Alperton, Barnet et autres lieux, les légua en 1571 à diverses personnes, pour que les revenus en fussent appliqués partie à l'entretien des chemins par lui désignés, partie à l'établissement à Harrow d'une école pour l'instruction des jeunes garçons de la dite paroisse, plus à l'entretien de deux écoliers à Oxford et de deux autres à Cambridge. La donation était mince; cependant l'école prospéra, et, grâce à la latitude laissée aux gouverneurs par les règlements que John Lyon avait établis, elle s'est développée et n'a pas aujourd'hui moins de cinq cents élèves, boursiers ou pensionnaires qui ne jouissent pas du privilége de la fondation. Le prix payé par ceux-ci forme aujourd'hui la ressource principale et presque unique, mais parfaitement suffisante, de l'établissement. C'est encore sous la même impulsion, celle de la Réforme, qu'un honnête épicier de Londres, Lawrence Sheriff, ayant fait fortune dans son commerce et s'étant souvenu en vieillissant de Rugby, son village natal, y établit une école de grammaire pour l'instruction des enfants de Rugby, Brownsover et lieux circonvoisins. C'était un homme des plus chauds pour les idées nouvelles et particulièrement dévoué à *Madame Élisabeth*, comme le prouve certaine dénonciation portée par lui à l'autorité contre un nommé Robert Farrar, son voisin, qui s'était permis en sa présence de qualifier Madame Élisabeth de *jill*, fille évaporée. Il faut croire que Lawrence Sheriff avait mal pris ses mesures ou mal choisi ceux auxquels il confia l'administration du legs destiné à l'école : car il paraîtrait que ceux-ci s'en attribuèrent les revenus au lieu de les appliquer à l'école. De là procès; l'école sortit pourtant de ces difficultés qui avaient compromis un instant son existence ; elle est à cette heure une des premières de l'Angleterre. Elle a traversé plusieurs phases qui marquent d'une manière sensible comment s'est accompli le progrès des écoles anglaises. Dans son premier âge, elle est une simple école quotidienne établie exclusivement pour deux ou trois villages; malgré les embarras qui la mettent en péril, elle grandit à partir du XVIIe siècle, en ce sens que le mot *lieux circonvoisins* est pris dans une signification plus large et appliqué à tout le comté de Warwick, dont douze gentlemen sont constitués, par acte de la chancellerie en date de 1614, à la place des deux commissaires désignés par L. Sheriff. Dans le dernier quart du siècle suivant, l'école est déjà un établissement d'utilité publique; c'est une école provinciale dont la réputation s'étend fort au delà du comté de War-

wick, dans tous les comtés environnants. Des modifications apportées de temps en temps, pendant les XVII[e] et XVIII[e] siècles, à sa constitution par la cour de la chancellerie et par la législature, l'ont faite ce qu'elle est à cette heure, un établissement national au rang des plus honorés.

Des trois écoles, qui sont dues à la munificence des souverains de l'Angleterre, Eton, Westminster et Shrewsbury, les deux dernières sont peu importantes par le nombre de leurs élèves. Celle de Westminster est une création de la reine Élisabeth : elle devait, comme on l'a vu plus haut, remplacer une école antérieure qui dépendait du monastère de Saint-Pierre, et instruire dans la connaissance *des trois langues* quarante écoliers, qui recevaient chacun une petite somme pour leur entretien dans l'école et une robe : outre ces quarante privilégiés, elle a maintenant des pensionnaires et des externes, dont le nombre approchait en 1863 d'une centaine. L'école de Shrewsbury fut établie en 1551 par Édouard VI, sur la représentation des bailiffs, bourgeois et habitants de Shrewsbury et de tout le pays — *totius patriæ ibidem vicinæ* — qui, après la suppression des couvents et des séminaires, réclamèrent une portion de leurs biens pour fonder une école. Le roi leur accorda pour cela les dîmes des prébendes de Sainte-Marie et de Saint-Chad, dotation que la reine Élisabeth augmenta dans la suite. L'administration de l'école a donné lieu à maints conflits entre les habitants de Shrewsbury et la couronne ; des actes, émanés de celle-ci, du parlement ou de la cour de la chancellerie, ont à diverses époques modifié la situation, qui n'est pas encore aujourd'hui définitivement réglée. Des réclamations se sont élevées contre le privilége exclusif auquel prétendent les habitants de Shrewsbury. Le lecteur français trouvera que c'est bien du bruit pour une école qui, en 1863, avait cent soixante-dix élèves en tout, dont vingt instruits gratuitement comme fils de bourgeois de Shrewsbury. Si faible que soit l'intérêt en jeu, il est défendu avec autant d'ardeur que s'il s'agissait du *Collége de la bienheureuse Marie d'Eton, près Windsor*, la grande école aristocratique, le type de toutes les autres, de leurs qualités, de leurs abus, de leurs imperfections, de leurs prétentions, de leurs résistances. Fondée par Henri VI, l'école d'Eton a vu la Guerre des deux roses, la Réforme, les luttes de la nation et des Stuarts, deux révolutions dont l'une a mis sur le trône une dynastie nouvelle, des guerres étrangères et des troubles domestiques, sans que rien ait arrêté son développement. La Tamise, qui baigne ses murailles et qui porte le commerce du monde, est l'emblème de son progrès tranquille. Qui pourrait dire cependant

qu'Eton n'a été pour rien dans ces diverses révolutions? Parmi ceux qui ont joué un rôle dans la politique ou la science, combien ont pris là les préjugés ou les idées qu'ils ont défendus, combien s'y sont exercés à la liberté ou à la résistance? Eton a pourtant eu ses mauvais jours. Sa prospérité parut excessive à Édouard IV, qui diminua ses dotations; son opulence tenta Henri VIII, qui jeta un œil rapace sur la riche dépouille qui lui était offerte. Déjà les commissaires royaux étaient venus à Eton pour en inventorier les revenus, et un maître écrivait sur le plan du collége ce regret mélancolique :

Fuit Ilium et ingens
Gloria Teucrorum.

Ilion fut sauvée cette fois encore, et Eton brille toujours du même éclat. Henri VI, grand admirateur de Winchester, avait chargé le principal de cette école, Waynflete, de rédiger les statuts de la nouvelle école. Celle-ci est donc une fille de Winchester, mais une fille plus belle que sa mère, *matre pulchra filia pulchrior*, comme le répondait fièrement un élève d'Eton à un élève de Winchester. L'une dépasse à peine les limites qui lui ont été tracées il y a quatre cents ans; l'autre ne se reconnaît plus dans sa splendeur actuelle. Ce n'est pas un foyer de science, tant s'en faut, et les abus y sont graves et nombreux, on le verra suffisamment; mais par ses richesses, par l'éclat de son passé, par l'ambition et l'avenir de ceux qui la peuplent, c'est la plus brillante école du monde; huit ou neuf cents élèves, qui y sont réunis, représentent depuis longtemps et encore aujourd'hui l'espérance politique du pays et la fleur à venir de la civilisation anglaise.

Une autre école, moins brillante sans doute, mais qui a pour nous un intérêt spécial, est celle des Marchands Tailleurs. Cette riche compagnie fit, en 1561, à l'aide de ses propres fonds et de souscriptions volontaires, l'acquisition du Manoir de la rose, Suffolk lane, paroisse de Saint-Lawrence, vaste habitation de sir John Poultney, chevalier, cinq fois lord-maire de Londres sous le règne d'Edouard III. Il s'agissait d'y instituer une école destinée à instruire deux cent cinquante enfants « dans les bonnes manières et la littérature. » Ce nombre n'a jamais diminué depuis, mais il a été très-peu dépassé. La haute administration de l'école est restée entre les mains de la compagnie, qui, n'étant point liée par d'autres statuts que les siens, libre de tout engagement envers le passé, peut renouveler, réformer, étendre l'institution, comme elle pourrait à son gré la supprimer. Ce qui nous intéresse, c'est l'applica-

tion que nous trouvons ici pour la première fois du principe qui est la grande force moderne, le principe d'association. C'est de ce principe en effet que procèdent les grandes institutions d'éducation les plus récentes et les plus conformes aux tendances du siècle.

Ainsi ont été fondés en 1841, avec un capital de 650 actions, le collége de Cheltenham qui a aujourd'hui sept cents élèves, et en 1843, à l'aide de souscriptions volontaires, le collége de Marlborough. La spéculation y est complétement étrangère; l'unique intérêt des actions de Cheltenham est le droit de faire entrer dans le collége un élève par action qu'on possède; pour le collége de Marlborough, cinquante livres, données en une fois, rendent le donateur éligible aux places d'administrateurs et lui donnent le droit d'avoir toujours un élève (payant) à sa nomination dans la maison. Il s'agit d'assurer aux enfants de la classe moyenne à des prix modérés une éducation de gentleman, une instruction convenable et utile, en écartant les inconvénients, si graves aux yeux d'un Anglais, de la promiscuité des rangs qui est à craindre dans les établissements tout à fait publics. Outre ces écoles, qui sont dès à présent des modèles, il en est quelques-unes d'un caractère différent et qui doivent leur origine à des sentiments tout autres, comme celles de Wellington et de Rossal que j'ai déjà mentionnées. Ce sont des créations publiques faites pour répondre à un intérêt national et venir en aide à une classe intéressante comme celle des orphelins d'officiers ou des fils de clergymen. Ces créations sont l'honneur de l'Angleterre : peut-être est-ce à la fois par un acte de sagesse et par une délicatesse de générosité que la gratuité absolue, qui flatte si sensiblement en France nos dispositions démocratiques, en est toujours bannie.

Quoique s'inspirant, comme toute chose chez nos voisins, de la tradition, ce mouvement est propre à notre époque : il ne s'arrêtera pas. Là est l'avenir de l'enseignement : des institutions, nées de l'esprit d'association désintéressée, pourront seules le préserver de l'abaissement ou le purifier de la servilité. Ce n'est pas, on en convient, à la spéculation privée qu'il appartient de le constituer, mais ce n'est pas non plus à l'État, et les dangers de ce second système sont encore les plus redoutables. Livrée uniquement aux calculs intéressés des spéculateurs, l'éducation manque de garantie et d'élévation; si elle ne vit que par l'onéreuse protection de l'État, le gouvernement ne peut manquer, en dépit du bon vouloir des gouvernants, de la diriger à ses fins, et ces fins sont toujours suspectes. L'enseignement relève directement de la pensée publique; il n'est fécond et utile qu'en raison de son

indépendance ; car il est avant tout un esprit dont la jeunesse se pénètre, c'est-à-dire une tradition, chose qui ne peut naître et se former que dans des établissements certains de durer. Il faut donc que les établissements d'éducation dépendent des vivants quant à leur direction actuelle, et qu'ils n'en dépendent pas quant à leur existence.

Aussi, quelque brillantes que soient déjà les institutions nouvelles, les vieilles écoles garderont longtemps sur elles un précieux avantage, celui de posséder une histoire. La plus humble a ses archives, où elle peut compter parmi ses enfants bien des noms illustres, où elle peut se voir mêlée aux péripéties et aux grands intérêts de l'histoire nationale. Pour se pénétrer de l'esprit de leur pays, les élèves n'ont pas besoin qu'on leur enseigne l'histoire contemporaine, c'est-à-dire qu'on s'efforce de leur en dissimuler les misères et de les infatuer de ses prétendues grandeurs. Les murailles mêmes ont leurs leçons à donner. Ces vieilles constructions sont tout un passé. C'est quelque chose sans doute de jouer, d'étudier, de dormir, là où ceux dont les noms remplissent les annales du pays, ont joué, travaillé et dormi ; de faire partie d'un corps qui n'est pas un frêle rouage dans une colossale machine, mais une institution, presque un être, indépendant et vivace ; c'est quelque chose de vivre sous une loi qui régit maîtres et élèves, éducation et discipline, et que ne peut pas détruire ou changer le caprice ridicule d'un ministre, d'un recteur, d'un inspecteur, d'un proviseur. Cette confiance tempère le sentiment de bien des abus et fait supporter doucement bien des obligations gênantes ou surannées, en donnant à tous cette sécurité qui est la dignité même

Mais pour jouir de cette sécurité, il faut se suffire à soi-même. *L'argent, l'argent, dit-on, sans lui tout est stérile*, et l'on n'a pas tort. C'est parce que dès le début ils n'ont pas dépendu des chances de la fortune que ces établissements ont grandi. Il faut observer toutefois que les revenus des grandes écoles sont loin aujourd'hui d'être proportionnés à leur importance relative ; quelques-unes des plus considérables sont les moins dotées. Je ne fatiguerai pas le lecteur en étudiant avec lui leur budget. Je dirai seulement que les dépenses communes sont la réparation et au besoin l'agrandissement des édifices, l'entretien des boursiers, intention première des fondateurs, et le payement de l'état-major des maîtres. Pour y faire face, les écoles ont deux sortes de ressources, d'une part les revenus de la fondation primitive plus ou moins accrus avec le temps, et les legs qui peuvent avoir été faits à diverses époques ; de l'autre, la rétribution des élèves payants. Les revenus des fondations de Winchester, qui n'est pas tant

s'en faut une école des plus importantes, ne s'élèvent pas à moins de 16 ou 17,000 livres sterling, tandis que ceux de Harrow, la troisième école par le nombre des élèves, atteignent au plus 1,100 livres par an. Les revenus d'Eton ont atteint en moyenne, de 1854 à 1860, au chiffre énorme de 20,570 livres, laissant, toutes dépenses faites, un surplus annuel de 6 ou 7,000 livres. La gestion des propriétés, la distribution des revenus laisse quelquefois à désirer; il y a de graves abus dans cette administration. Par exemple, c'est un usage à Eton qu'au renouvellement de tous les baux le *provost* et les *fellows* prélèvent des pots-de-vin considérables qui n'entrent pas en ligne de compte et qu'ils se partagent entre eux; ils croient qu'il en a toujours été ainsi, c'est assez pour les rassurer sur leur droit. Les vrais principes de l'économie, de l'administration et de la finance, connus et familiers aujourd'hui, n'étaient pas ceux qui prévalaient au xve et au xvie siècles. Les établissements nouveaux, organisés financièrement d'une manière plus savante, offrent des modèles sur lesquels les administrations des grandes écoles ne se presseront pas de se réformer.

Ces différences de revenus sont peu de chose encore en comparaison de celles qui proviennent des prix payés par les élèves; ces prix sont généralement assez élevés pour exclure certaines classes, et d'ailleurs fort inégaux dans les diverses écoles, aussi bien que la distribution qui est faite de la recette. Ici les prix se rapprochent de ceux qu'on peut payer en France; là ils forment une dépense qui n'est possible qu'à un petit nombre de familles. Ici les maîtres sont splendidement rétribués; là, comme à Shrewsbury, les cinq maîtres chargés de l'enseignement classique et mathématique reçoivent à peine tous ensemble une somme égale au revenu annuel d'un professeur de latin et de grec à Eton.

Ces abus, ces inégalités sont choses choquantes, même en Angleterre; l'ignorance ou la fin spéciale que se proposaient les fondateurs leur ont donné naissance, le formalisme de nos voisins les maintient. Un des grands objets de l'enquête était de les découvrir et d'y proposer des remèdes afin d'assurer une meilleure gestion et une distribution plus équitable. Les conclusions de la commission, qui se ressentent du tempérament très-conservateur de ses membres et de l'espèce d'horreur sacrée qu'inspire à tous la pensée de toucher à ces vieilles institutions, sont, comme je l'ai dit, timides et pourtant trop hardies encore, car toutes les réformes proposées ne seront pas réalisées. Les écoles résisteront et leur résistance sera soutenue; mais la nécessité et l'opinion publique finiront bien par y mettre ordre.

II

Il serait infini de faire en détail l'exposé des constitutions qui régissent les grandes écoles. Aussi bien le lecteur ne m'en saurait-il pas un gré proportionné à la difficulté du travail. Parmi ces règlements compliqués, il y a bien des choses bizarres et obscures pour les Anglais eux-mêmes, parce qu'elles se rattachent à un ordre d'idées qui n'existent plus. A l'époque de ces fondations, il était naturel, sous l'influence encore dominante de la foi religieuse, d'espérer pour ses établissements une stabilité presque absolue ; c'est d'ailleurs, il faut l'avouer, une faiblesse moins ridicule en Angleterre qu'ailleurs de prétendre bâtir sur le roc et tout régler à perpétuité. Les fondateurs des écoles se sont en effet abstenus pour la plupart de prévoir même la possibilité d'un changement. Quelques-uns, comme on le voit dans les statuts d'Eton, ont interdit dans les termes les plus formels toute modification, en fulminant contre cette tentative impie *les peines du parjure*. D'autres pourtant, et je citerai le sage fondateur de Saint-Paul, Jean Colet, ont eu la prudence de ne pas fermer la porte aux amendements qui seraient reconnus nécessaires ; mais ils ont eu soin de déterminer les formes dans lesquelles ils devraient être introduits. Du reste l'irrésistible puissance du temps a prévalu dans bien des cas sur cette prétention d'immutabilité ; dans le silence des fondateurs, le commode principe de la *désuétude* a débarrassé les établissements régis par leurs statuts des règles devenues impraticables, et il s'y est introduit, furtivement d'abord, des coutumes désormais aussi résistantes que des lois : heureux quand l'esprit n'a pas été méconnu en même temps que la lettre. Il n'en est pas moins vrai qu'à tout prendre les statuts primitifs font encore loi à cette heure ; c'est eux qu'il faut consulter pour se faire une idée exacte de l'organisation des écoles et se rendre compte des singularités qu'elles présentent.

Dans toutes les écoles, l'administration et l'enseignement relèvent de deux ordres d'autorités distinctes, mais non absolument séparées ; la séparation des pouvoirs, où l'on a cru voir une condition de toute liberté et un principe dominant de la constitution anglaise, y est au contraire rarement absolue : les diverses autorités se limitent, s'équilibrent, se superposent, mais en se pénétrant. L'autorité enseignante est généralement subordonnée à l'autorité administrative ; le principal, *head*

master, directeur responsable de l'instruction, est nommé par le corps administratif; il est à gages et amovible, comme disent les statuts en leur langage, *conductitius et amotivus*. Un corps, appelé le collége, est investi légalement des droits et pouvoirs administratifs, de la gestion des revenus, du règlement des dépenses, de l'organisation générale, de la haute surveillance de l'enseignement; en fait, les membres principaux du collége, sous des titres qui varient d'un établissement à l'autre aussi bien que l'étendue de leurs charges, exercent l'autorité, passent les actes, prennent les engagements au nom du collége tout entier. Ainsi le collége d'Eton est représenté par le *Provost* et les *Fellows* d'Eton, celui de Winchester par le *Warden* et les *Fellows* de Winchester, celui de Westminster par le doyen et les chanoines de l'Église de Saint-Pierre. La propriété légale et l'administration des revenus appartient, pour l'école des Marchands Tailleurs, à la compagnie qui l'a fondée; elle est partagée, pour l'école de Charterhouse, entre les gouverneurs de l'école et le principal officier de l'hôpital de Sutton. On chercherait en vain, au milieu de cette diversité, à ramener toutes les autorités à un même dénominateur.

On voit cependant figurer dans la plupart des colléges les *fellows* ou compagnons, importante catégorie qui fait aujourd'hui la loi dans les universités et les écoles; ce sont des personnes en possession de bénéfices, qui ont été institués dans l'origine en faveur d'hommes voués à l'étude et destinés à être les modèles et les *compagnons*, socii, des élèves, mais qui sont aujourd'hui conférés gratuitement à des gradués d'universités remplissant certaines conditions, comme d'être parents des fondateurs, natifs de certaines localités, etc. Ils forment une véritable et puissante oligarchie. Le provost d'Eton est nommé par les fellows; il doit être âgé d'au moins trente ans, fellow d'Eton ou du Collége du roi à Cambridge, bachelier en théologie, etc., qualités et conditions rarement réunies, ce qui restreint singulièrement le nombre des candidats. Les fellows sont nommés par le provost et les fellows réunis; ils doivent être élèves d'Eton et dans les ordres, être ou avoir été maîtres à Eton, et ne pas posséder un revenu de 250 francs en biens fonds. Études, discipline, gestion des revenus, tout est entre les mains de ce corps, et cette grande autorité n'est pas exempte d'abus, comme on l'a vu par l'usage des pots-de-vin dont j'ai parlé, et dont la moyenne, pendant les vingt dernières années, a été de 160,000 francs par an. Aussi les émoluments du provost et des fellows, établis par le fondateur sur un pied assez modeste, sont-ils devenus énormes; ceux du provost sont de près de 50,000 francs. C'est un traitement assez beau pour sa charge

d'administrateur et pour les fonctions ecclésiastiques qu'il exerce, et qui se réduisent à prêcher huit fois par an dans la chapelle. On choisit parmi les fellows un vice-provost, deux trésoriers, un *precentor*, préposé à la conduite générale du chœur, le sacristain chargé du soin de la chapelle, et un bibliothécaire. En face de cette administration aristocratique, celle de Westminster présente presque le caractère d'une monarchie absolue, chose qui s'explique aisément par ce fait que l'école n'a pas de biens qui lui soient propres; encore le doyen et le chapitre de Westminster peuvent-ils exercer un certain contrôle en ce qui concerne les boursiers. L'école de Harrow et l'école de Rugby offrent un type analogue, et qui diffère également des deux cas qu'on vient de voir. Dans la première, l'administration des biens et le règlement des dépenses, la nomination du principal, l'admission des boursiers, sont dévolus à un corps de six *keepers* ou gouverneurs, pris parmi les habitants *solides et honnêtes* de la paroisse de Harrow; ils se recrutent eux-mêmes, se réunissent une fois par an, et reçoivent chacun *pour leurs peines* treize shellings quatre deniers. A Rugby, l'administration appartient à douze gentlemen du Warwickshire et des comtés voisins; ils sont chargés de tout ce qui intéresse le gouvernement de l'école, sauf recours à la cour de la chancellerie pour les cas douteux et pour l'emploi des fonds disponibles. En réalité, dans l'une et l'autre école, la majeure partie des fonctions attribuées aux corps administratifs sont abandonnées, sauf ratification de ses actes, au principal nommé par eux.

Il y aurait bien à mentionner encore une autre autorité, sur laquelle il importe qu'on ne se méprenne pas. C'est celle des inspecteurs ou des *visiteurs*, mot dont la douceur indique mieux que le premier le caractère inoffensif de l'institution. Les statuts de certaines écoles désignent comme visiteurs quelques grands personnages : c'est, pour Eton, l'archevêque de Cantorbéry et l'évêque de Lincoln, auquel l'évêque d'Oxford dispute aujourd'hui cette prérogative; c'est pour Winchester, l'évêque de la ville; pour Westminster, la reine; pour Rugby, le lord chancelier, à qui les statuts donnent une assez grande part dans l'administration et dans l'interprétation des règlements. Les visiteurs n'ont rien de ce personnage redouté qui s'appelle chez nous l'inspecteur, de cette autorité menaçante et muette, qui apparaît à l'improviste, dérange les études, paralyse ou réprime l'initiative, maintient l'uniformité, juge du coup d'œil, recueille tous les bruits et s'éloigne, emportant dans ses terribles rapports, à jamais ignorés de ceux qu'ils concernent, la destinée, c'est-à-dire l'avancement ou la ruine de professeurs qu'il ne

connaît pas. Les visiteurs des grandes écoles, soit qu'ils les visitent en personne, soit qu'ils adressent aux directeurs certaines questions par écrit, n'exercent qu'un pouvoir purement moral, à la fois bienveillant et discret, sans intervenir autrement que par l'influence de leurs conseils dans les affaires de l'administration ou de l'enseignement. Ce pouvoir n'est pas de nature à corriger le défaut le plus grave de ces constitutions; il consiste, pour ne rien dire des abus de détail, dans l'esprit ultra-conservateur des corps administratifs. L'intérêt professionnel et le tempérament ecclésiastique, qui domine dans la plupart d'entre eux, opposent au progrès une résistance invincible; de là une stagnation déplorable; aussi la commission d'enquête a-t-elle proposé une réforme bien hardie sous sa forme atténuée et craintive. Pour écarter la domination d'influences locales ou professionnelles, elle propose d'attribuer à la couronne une part dans la formation des corps administratifs, de lui laisser la disposition de quelques places *toutes gratuites*, qui seraient confiées à des personnages plus mêlés aux intérêts du monde, plus au courant des besoins actuels, et qui suffiraient à renouveler l'esprit des écoles. Cette pensée d'empiétement a déjà soulevé des orages.

L'Angleterre est le pays des apparences trompeuses : il n'y a presque rien dans l'origine, l'organisation, le payement des professeurs qui ne nous soit un sujet de scandale. Nous n'y trouvons au premier abord aucune des conditions que nous jugeons nécessaires pour sauvegarder la dignité du professeur, assurer son indépendance, garantir sa capacité. Comment se fait-il cependant que la sécurité et la considération lui soient acquises à un degré inconnu chez nous? Le seul point qu'on pourrait accorder, c'est que peut-être il est inférieur aux nôtres par la capacité; encore n'en faudrait-il pas jurer. Mais aussi on ne le mesure pas en Angleterre, il se mesure par lui-même sur le pied d'un savant, quoiqu'il ne lui soit pas interdit de l'être. C'est avant tout un homme qui exerce un état spécial et dont on exige des qualités qui ne sont pas nécessairement scientifiques.

Dans la hiérarchie du corps enseignant il y a trois degrés, le principal, les maîtres assistants qui comprennent exclusivement — sauf de rares exceptions — les professeurs de langues classiques, et fort au-dessous, les simples maîtres, c'est-à-dire les professeurs de sciences et de langues modernes : on reconnaît ici les vestiges de l'esprit du moyen âge. Le principal qui est nommé par l'administration, nomme et révoque à son tour les professeurs qui sont ses collègues. Voilà la

règle générale; mais elle comporte dans les diverses écoles des modifications nombreuses. A Eton, le principal, nommé par le collége du provost et des fellows, désigne des professeurs de son choix à l'administration qui les nomme définitivement. A Saint-Paul, l'école du chanoine Colet, non-seulement l'administration, qui n'est autre que celle de la Compagnie des Merciers, a la nomination de tous les maîtres, mais encore ceux-ci doivent subir chaque année la formalité de la réélection. Le jour où elle doit avoir lieu, ils sont appelés à tour de rôle devant l'assemblée réunie, qui se compose de trente à quarante personnes; on les avertit que leur place est vacante, et on leur demande s'ils se portent candidats; lorsqu'ils se sont retirés, on les rappelle au bout d'une ou deux minutes et on leur annonce qu'ils sont réélus. Je ne sais si c'est le chanoine qui a inventé cette déplaisante cérémonie; il semble qu'on pourrait s'en dispenser aujourd'hui sans lui manquer de respect, et, quoiqu'on ne soit pas toujours délicat sur les formes en Angleterre, elle a éveillé dans les derniers temps des susceptibilités que je comprends parfaitement.

Il n'y a pas d'école spéciale de professeurs en Angleterre. Le principal d'Eton doit être simplement maître-ès-arts; il devrait aussi, d'après les statuts, être célibataire, mais le temps l'a affranchi, ainsi que tous les professeurs, de cette condition. La seule qui soit exigée du principal de Rugby, est aussi d'être maître-ès-arts d'Oxford ou de Cambridge, et d'appartenir à l'Église anglicane. A Harrow, où le principal jouit en réalité d'un pouvoir illimité, le choix des gouverneurs qui le nomment est entièrement libre : aucun titre n'est nécessaire pour remplir ce poste. Quant aux professeurs, il est d'un usage à peu près invariable dans la plupart des écoles qu'ils soient pris parmi les anciens élèves. Cette préférence est autre chose qu'une simple faveur, d'ailleurs légitime; elle repose sur ce fait que chaque école a ses particularités de discipline et de méthode, ses coutumes non écrites, ses traditions, son génie propre, qu'on tient à conserver et que nul, maître ou élève, ne saurait méconnaître impunément.

Toutefois il n'est pas d'école qui ne compte dans ses annales, et souvent avec un juste orgueil, des principaux ou des professeurs étrangers. Les fellows, parmi lesquels se rencontrent après tout beaucoup d'esprits studieux et d'hommes de mérite, sont une pépinière naturelle de professeurs; il est naturel que les choix tombent sur des hommes que le goût de la science et une vocation décidée entraînent vers une carrière presque toujours pénible à ses débuts, et qui ne promet de récompense effective qu'au bout d'un certain temps. La faveur et l'in-

trigue ont souvent part à ces choix; mais la notoriété et l'intérêt de chaque établissement en limitent ou en corrigent les effets. Certes, je ne veux pas médire du principe démocratique du concours, ni blâmer l'équitable loi de l'ancienneté; mais il est de fait que les fonctionnaires nommés au concours sont sujets, comme le brave qui s'est montré une fois dans un duel, à se reposer sur leurs lauriers; il est certain d'autre part que le suffrage public s'égare peu dans les choix importants, et qu'il éveille le sentiment toujours efficace d'une responsabilité constante. Ce sentiment suffit pour entretenir dans les écoles anglaises un corps enseignant à plusieurs d'égards irréprochable.

Il s'en faut de beaucoup que l'autorité et les fonctions du principal soient les mêmes partout. A Eton, par exemple, il gouverne exclusivement l'*école*, tandis que le *collége*, destiné aux soixante-dix *scholars* qui étaient l'objet principal du fondateur, relève du provost; mais il la gouverne sous le contrôle du provost. Il ne peut ni nommer un maître, ni donner un congé, ni changer les heures de classe, ni adopter un nouveau livre classique ou une nouvelle édition d'un livre ancien, sans sa sanction; en un mot, les rapports du directeur d'une école de huit cents élèves avec l'administration sont encore les mêmes qu'au temps où l'école comprenait seulement, à côté des soixante-dix boursiers, quelques élèves instruits par le maître et le sous-maître. Quant aux professeurs, il les consulte individuellement, mais il ne confère jamais ou presque jamais avec eux comme corps; ceux-ci pourraient aussi lui adresser leurs observations par écrit, fantaisie qui leur prend rarement; comme tous, fellows, principal et maîtres, sont aussi peu tentés les uns que les autres de mettre un terme aux abus qu'ils connaissent, ils ne s'en occupent pas, ils les sentent même d'autant moins que la plupart du temps ils en profitent, et les pensées d'innovation n'ont point d'accès dans cette forteresse du conservatisme. A l'école de Harrow, au contraire, le principal administre, réforme, améliore, innove sous sa seule responsabilité; mais d'autre part, si son autorité n'a presque pas de limites, il la tempère lui-même en réunissant les maîtres chez lui tous les quinze jours, et en soumettant à leur examen et à leur libre discussion les questions qui intéressent l'école. De même à Rugby, où l'on reconnaît en général un caractère assez composite, le pouvoir du principal est fort grand; comme presque partout, il nomme et révoque les professeurs; de plus, il leur assigne chaque année de sa pleine autorité la classe qu'il lui plaît de leur confier : s classes moyennes et inférieures sont les seules qui soient données à l'ancienneté. Mais, de même qu'à l'école de Harrow il est passé en

usage, depuis la direction du docteur Arnold, que le principal de Rugby partage volontairement avec les professeurs l'autorité qui lui est déléguée : dans une réunion mensuelle, il délibère avec eux sur toutes les mesures relatives à l'administration, à la discipline et à l'enseignement.

Reste à considérer la question essentielle de la situation pécuniaire des professeurs. Peut-être ne fait-on pas mal, en France, de leur répéter chaque année avec cette solennité propre à la langue universitaire que l'enseignement est un sacerdoce; il ne faut pas moins qu'une dignité aussi sublime pour dédommager nos professeurs de ce que leur position a de précaire et de dur. Je ne puis pourtant m'empêcher de remarquer que c'est un pauvre sacerdoce que celui dont tout le monde se joue, depuis le ministre jusqu'aux enfants. Ces emphatiques appellations ne réussiraient pas en Angleterre; il ne suffirait pas d'y vanter le mérite ou le dévouement des professeurs pour l'obtenir, ou de s'apitoyer sur le sort qui leur est fait, pour qu'ils le supportassent ; on est persuadé dans ce pays que le mérite et le dévouement ont leur prix, je dis leur prix en argent, comme tout le reste. La carrière de l'enseignement y est regardée comme une profession, et mise à peu près à son rang dans l'échelle sociale, ni trop haut ni trop bas, quoique l'inégalité se montre ici, comme partout en Angleterre, à un degré fait quelquefois pour étonner; plusieurs sont dans l'opulence, la plupart dans le bien-être, quelques-uns seulement dans une situation voisine de la médiocrité.

L'inégalité la plus caractéristique est celle qui pèse encore sur les professeurs de sciences et de langues modernes. On les admet par nécessité, on les tolère, c'est une concession forcée à l'esprit du temps : les fondateurs n'ont pas pensé à eux, aussi sont-ils tenus pour étrangers à l'économie des écoles; ils n'y ont qu'une place réduite et subalterne, — tranchons le mot, la position d'intrus. Cela ne peut durer, et ils finiront par arriver au rang de maîtres assistants; ils y sont presque à Harrow et à Rugby, sans avoir néanmoins obtenu l'égalité complète. Eton même n'a pu tout leur refuser; depuis 1851, ils ont conquis la faveur de paraître en robe hors de l'école, et, en 1861, celle de la porter à la chapelle; grande conquête qui a coûté bien des efforts. Tout conspire aujourd'hui contre cette étrange anomalie, la gloire, l'importance, l'utilité croissante des sciences, l'entraînement général des esprits dans cette direction ; mais la résistance, on n'en peut douter, sera longue et acharnée, parce qu'il ne s'agit pas seulement d'une égalité honorifique à reconnaître, mais de priviléges lucra-

tifs à partager. Le revenu de cette catégorie de professeurs se compose ordinairement d'un très-faible salaire qu'ils reçoivent du principal ou de l'école, d'une rétribution spéciale payée par les élèves de leur classe, enfin de leçons particulières; et dans beaucoup d'écoles de ces deux dernières parties seulement. Ils sont exclus des avantages qui sont les principales sources de l'opulence des maîtres assistants.

Les maîtres assistants sont sans doute professeurs avant tout; mais si l'enseignement est leur fonction principale, ils y joignent deux autres qualités, celle de maître de pension et celle de tuteur, qualités importantes bien qu'accessoires, car ce sont elles qui les enrichissent. Les grandes écoles ne sont pas des pensionnats, sauf pour le petit nombre de boursiers à l'entretien desquels la fondation a été consacrée; les autres élèves, et c'est la grande majorité, sont distribués dans des pensions privées, en nombre déterminé, et généralement tenues par les professeurs y compris le principal. Ces pensions ne sont pas un fonds librement transmissible, maisun privilége personnel, une sorte de bénéfices dont la collation appartient d'ordinaire au principal, et qui sont presque partout exclusivement réservés aux professeurs de langues anciennes. Le prix de la pension, le nombre maximum des élèves sont fixés d'une manière uniforme; mais il va sans dire que, suivant le savoir-faire ou la capacité du maître, elles jouissent d'un renom et d'un succès très-inégal. Cependant c'est là pour tous la principale source de leur revenu. Le professeur exerce une autre fonction plus originale, dont j'aurai plus tard l'occasion d'apprécier les effets sur l'éducation. Les noms expressifs de *tutor* et de *pupil* définissent assez bien les rapports qu'elle établit entre lui et ses élèves. A son arrivée à l'école, l'enfant est placé sous la *tutelle* d'un maître, qui n'est pas de toute nécessité son maître de pension. Ce tuteur reste chargé de lui pendant toute la durée de ses classes; il l'aide dans ses études, il corrige ses devoirs, il étudie son caractère, surveille son développement moral et intellectuel, lui est à la fois un conseiller et un ami. Il correspond avec sa famille, et la remplace auprès de lui, *est in loco parentis*. C'est là sans doute un idéal, et un idéal rarement réalisé. Le président de la commission avait raison de demander au Rév. E. Balston, d'Eton, s'il avait le temps d'être le père de ses cinquante ou soixante pupilles; et le révérend, qui ne paraît cependant pas homme à douter de lui-même, hésitait à répondre. Ce qui est certain, c'est que cette tutelle donne un revenu considérable.

Ainsi à des fictions innocentes se mêle pour les professeurs une réalité très-agréable. Ils sont généralement censés aux gages du principal qui leur donne une bagatelle pour rétribution de leur ensei-

gnement. A Eton chaque maître reçoit du principal quarante-deux guinées par an, mais il a chez lui une trentaine de pensionnaires, souvent beaucoup plus; il est en outre le tuteur d'un certain nombre d'élèves, qui paient chacun dix ou vingt livres par an; il se fait avec cela un revenu d'au moins quarante mille francs, et, au bout de vingt-cinq ou trente années de service, il obtient une *fellowship* à laquelle sont attachés des bénéfices quelquefois considérables. A Harrow, la somme payée par le principal à chacun des maîtres assistants a été récemment élevée de soixante livres à cent cinquante; mais le produit de la tutelle (tuition) et de la pension n'élève pas leur revenu habituel à moins de quatorze cents livres (35,000 fr.). A l'école de Rugby, toutes les sommes provenant soit des allocations personnelles fixées par les statuts, soit des diverses rétributions exigées des élèves ou du bénéfice net des pensions, sont mises en un fonds commun, qui, déduction faite de la part attribuée au principal, laisse aujourd'hui plus de 17,300 livres à partager chaque année entre les dix-huit maîtres assistants : ce partage se fait du reste très-inégalement et forme des traitements qui varient de neuf mille à plus de quarante mille francs; mais les professeurs de cette école se sont spontanément imposés une contribution destinée à la fondation de plusieurs bourses, à la dépense des prix, à l'impression de nombreuses pièces et au salaire d'un maître de cérémonies. Il nous semblera sans doute, à nous qui avons coutume de voir nos professeurs à la diète, qu'avec de si magnifiques revenus il en coûte peu de faire ces légers sacrifices, et nous n'aurons pas de peine à croire qu'une telle opulence soit une garantie d'exactitude et de respectabilité : on s'observe quand on a tant à perdre. Je dois ajouter que, dans d'autres écoles comme Westminster, Charterhouse, Saint-Paul, le sort des professeurs est beaucoup moins splendide; mais il est suffisant. Nous n'en sommes que plus choqués de la part mesquine faite, comme je l'ai dit, presque partout aux professeurs de sciences et de langues modernes : le moyen âge se sent directement menacé par eux, on dirait qu'il veut combattre l'ennemi en l'affamant.

Les principaux ont des revenus plus considérables encore : à la plupart des ressources qui enrichissent les maîtres, ils en joignent d'autres qui leur sont propres. Le principal d'Eton n'a point de pensionnaires, et son traitement réglementaire est mince : — de seize livres aux termes des statuts, et aujourd'hui de deux cent dix-neuf livres, avec un logement dans le collége. Mais ne vous hâtez pas de plaindre ce personnage; il reçoit une rétribution annuelle de chaque élève et une somme de cinq guinées de tous ceux qui entrent dans la classe supérieure; il a droit en

outre à un *présent de sortie* qu'on lui fait en quittant l'école; le produit net de cette triple source était, en 1861, de 115,000 francs; je dis le produit net, car, outre le salaire payé par lui à chacun des maîtres assistants, le principal d'Eton, comme ceux de plusieurs autres écoles, pourvoit sur son revenu brut à diverses dépenses, par exemple celle des livres de prix, l'indemnité payée aux examinateurs, etc. Celui de Harrow a un salaire de trente livres, auquel les statuts ajoutent une allocation de vingt livres *pour son charbon;* mais il reçoit aussi de chaque élève une rétribution annuelle, et il a une maison de soixante-trois pensionnaires, ce qui, toutes dépenses payées par lui pour les réparations des bâtiments, etc., lui laisse un revenu net de plus de 150,000 fr. Mieux traité par les statuts de l'école qui lui accordent 113 livres, une belle résidence, un jardin spendide et quatre acres de prés, le principal de Rugby est pourtant moins riche : de la pension qu'il dirige et de la rétribution scolaire il ne tire guère que 80,000 francs. Il en est dont les appointements sont relativement bien modestes; ceux du principal de Westminster ne montent qu'à 1,173 livres, le principal des Marchands Tailleurs a 1,000 livres d'appointements, et celui de Saint-Paul reçoit, avec un traitement fixe de 900 livres, la rente de deux maisons situées à Stepney, plus une robe neuve tous les ans.

Arrêtons-nous. J'entends le lecteur me demander grâce de ces détails et se plaindre que j'abuse de sa patience en prolongeant cette description d'institutions où il sera tenté peut-être de ne voir qu'un monument de barbarie. Il eut voulu sans doute observer tout d'abord ces écoles à l'œuvre, et apprendre sur-le-champ ce que je me réserve de lui exposer dans la seconde partie de cette étude : savoir comment elles procèdent, quelle éducation elles donnent, quels élèves elles produisent; il a hâte de les juger sur leurs résultats. Que lui importe en effet que dans les écoles anglaises les maîtres soient des nababs? S'il leur faut cinquante ou cent mille francs de rente pour être considérés chez nos voisins, toujours idolâtres de l'argent, il suffit aux nôtres d'être gens de mérite — et fonctionnaires. Que nous font ces corporations égoïstes et routinières, qui ressuscitent ou maintiennent en plein XIX[e] siècle l'époque des Tudors et des Stuarts? Un temps, un pays comme le nôtre réclament des institutions d'un autre ordre, d'un caractère social, établies sur les principes d'une organisation rationnelle, d'une hiérarchie régulière, d'une autorité sagement répartie et limitée, d'un salaire proportionné, d'une subordination au pouvoir qui exclut la possibilité de cent petits États dans l'État.

Je ne discuterai pas ces objections; beaucoup de choses, je l'avoue,

dans les écoles anglaises déconcertent ou révoltent nos idées, et le sentiment de cette opposition est peut-être entré pour une bonne part dans la curiosité trop complaisante avec laquelle j'en ai recherché les détails. Je songeais vaguement à la géométrie de ces grandes constructions rationnelles que nous aimons, fondées sur le budget de l'État, faites pour subsister par leur masse, indépendamment des individus, auxquels elles ne demandent que le concours abstrait de leur talent spécial, telles par exemple que l'Université. Les individus ne peuvent rien pour elle, tandis qu'elle peut tout contre eux; elle est faite pour les suppléer au besoin par son mécanisme, ou plutôt elle ne les supplée pas seulement, elle les supprime. Plus j'entrais dans le cœur des vieilles écoles anglaises, plus elles m'apparaissaient avec un caractère opposé, comme des réalités dans lesquelles l'individu s'incorpore, dont il faut qu'il prenne le génie, qu'il épouse les intérêts. Il me semblait que ce n'étaient pas seulement leurs mérites, mais aussi leurs bizarreries, leurs coutumes inexplicables, leurs particularités, leurs abus mêmes, par lesquels maîtres et élèves s'y attachaient. J'y trouvais enfin un capital de confiance et de dignité dont le présent bénéficie. Elles ont leurs défauts qu'on ne peut nier, et qu'il est bien aisé d'éviter aujourd'hui dans une institution créée de toutes pièces; mais ce qu'il n'est au pouvoir de personne de donner à celle-ci, c'est le salutaire ascendant qu'exerce toujours sur l'esprit ce qui a duré des siècles, c'est le prestige poétique attaché à des origines lointaines et à une longue histoire. « L'esprit des temps passés est là toujours allumé, tandis que toutes choses changent ou ont changé partout ailleurs :

« The spirit of past days unquenched is there,
While all things else are changed or changing everywhere. »

Et qui dira ce que peut avoir d'influence dans l'éducation l'idée toujours présente d'une tradition à maintenir, d'une ancienne famille à continuer? Les institutions ont aussi leur noblesse, et cette noblesse la démocratie ne la remplacera pas. Elle ne doit ni l'essayer ni le vouloir; qu'elle l'accepte plutôt, et qu'elle l'universalise à son profit.

P. Challemel-Lacour.

MARDOCHE[1]

LE MONDE

XVI

C'est au Kochersberg que s'écoulèrent les premiers mois qui suivirent le mariage. Mardoche nageait dans la félicité. Hélène lui semblait une déesse, maître Stephan un demi-dieu descendu de l'Olympe, lui-même s'appelait le nouveau Pâris, et répétait que son Hélène valait bien l'autre.

L'été passa comme un jour. Aux premiers feux d'automne, on se mit à faire des plans d'avenir. Mardoche proposa le sien, qui fut aussitôt adopté. On habiterait le Kochersberg en été, Strasbourg en hiver; une place à la bibliothèque ou dans quelque journal couvrirait la dépense. Mardoche, à la grande satisfaction de son beau-père, déclara qu'on ne travaillait bien qu'en province.

Le projet fut mis à exécution. Mardoche entra comme rédacteur littéraire au *Courrier d'Alsace*, Hélène soigna le ménage, maître Stephan reprit le chemin de son cercle. A la fin de l'hiver, il devint grand-père. Hélène avait retrouvé sa santé; elle nourrit son enfant, qui grandit à sa louange. Louis Schaeffer accepta d'être le parrain du petit Marc, il voulut témoigner ainsi à la jeune mère qu'il ne lui gardait point rancune. Peut-être n'y eût-il pu consentir si l'enfant eût res-

[1] Voir la *Revue moderne* du 1er avril 1866.

semblé à Mardoche; mais il était le vivant portrait d'Hélène, et dès le premier jour il l'adora.

En mai, on retourna à Pfulgriesheim. Mardoche trouva qu'il était mal commode d'aller en ville trois fois par semaine. Il négligea sa besogne. Du reste, il commençait à se dégoûter du métier de journaliste en province, et ses pensées reprenaient insensiblement le chemin de Paris, comme les pigeons celui du pigeonnier. Le soin qu'il mit à dissimuler ses regrets ne servit qu'à les irriter. Il ne vit plus les choses sous le même jour, et se demanda s'il n'était pas un sot d'enfouir ainsi ses meilleures années. Il avait commencé un roman en plusieurs volumes, mais il n'était pas en veine; c'était la faute de l'existence maussade qu'il menait. Bonne pour faire des ruminants et des collectionneurs, la province ne vaut rien aux gens d'imagination et de goût; elle éteint l'artiste. Strasbourg d'ailleurs n'est pas une ville française, et l'esprit s'y germanise inévitablement entre la choucroute et la théologie.

Mardoche fit sur ce thème de quotidiennes amplifications.

Un soir, il reçut au bureau du *Courrier* la visite d'un ancien camarade. Mardoche rentra chez lui très-morose. En le quittant, le visiteur avait sur les lèvres comme un sourire de commisération. Est-ce qu'il aurait déjà l'air provincial? Son parti fut pris, et comme sa femme l'interrogeait timidement sur la cause de sa tristesse, il lui répondit que ses facultés étaient perdues s'il ne retournait à Paris. Hélène, résolue sur-le-champ, se chargea de persuader son père. Maître Stephan reçut cette nouvelle à bout portant, et fut atterré. Il ne comprit rien à ce que disait son gendre. Strasbourg était à ses yeux la ville par excellence. Où trouver en France sa pareille pour l'intelligence et les solides études? Ne pouvait-on écrire qu'à Paris? Des hommes éminents étaient sortis de la province et plusieurs y avaient vécu, témoin Christian Willhelm Koch de Bouxviller. Est-ce que l'Allemagne n'avait pas vu ses plus beaux astres briller dans les plus humbles villes? Gœthe, Herder, Wieland à Weimar, Schiller à Iéna, Emmanuel Kant à Koenigsberg. Plutarque et Pindare, de Béotie, n'avaient pas vécu dans Athènes; Horace résidait à la campagne, Virgile avait écrit aux champs les Géorgiques et l'Enéide.

Mardoche répondit que la France n'était ni l'Allemagne ni la Grèce, et que les villes de province ne sont que des lunes qui se lèvent et se couchent dans l'orbite des préfectures : c'est au soleil que tout flambeau s'allume, et le soleil du monde entier, c'est Paris. Telle fut la thèse de Mardoche. Il aurait pu dire simplement qu'en province on

n'a que l'esprit qu'on possède, alors qu'à Paris on a celui de tout le monde : ce qui dispense souvent d'en garder pour soi. Paris chaque matin vous dit le goût du jour. Il veut des gens qui donnent aux choses le tour et la façon. On ne sait pas faire un chapeau en province, comment y ferait-on un livre? Mardoche triomphait. Il croyait de bonne foi qu'il lui suffirait de toucher le pavé de la capitale pour retrouver, comme Antée, la force des victorieux. Quelle autre existence il mènerait à présent, et quel autre homme il allait devenir! Il sentait les ailes lui pousser. Maître Stephan à demi-vaincu commençait à croire qu'il n'y entendait rien, n'ayant vécu qu'avec les anciens.

Le sort en fut jeté. Louis Schaeffer, pendant ces délibérations qui durèrent près d'un an, resta tremblant sous le coup d'un nouvel arrêt. Lorsqu'il apprit que le départ était décidé, il sentit se détacher de son cœur la dernière espérance.

Il fallait aviser à tirer parti de la ferme de Pfulgriesheim. Socrate insista pour qu'elle ne fût point vendue. Savait-on si l'on ne serait pas heureux de revoir un jour le Kochersberg? C'était l'île d'Ithaque. Il serait temps de vendre, si le séjour à Paris réussissait.. On chercha des locataires; plusieurs se proposèrent : on offrit jusqu'à treize cents francs par an de la maison et des terres. Socrate prétendait toujours qu'on aurait davantage en ne se pressant pas. Mais à l'entrée de l'hiver, qui était le second depuis le mariage, Mardoche accusa son ami de vouloir le retenir malgré lui et déclara qu'il se chargeait de l'affaire. Socrate alors, au nom d'un ses clients, offrit seize cents francs pour un bail de quatre années. Jamais pareil bail ne s'était signé au Kochersberg.

XVII

Le 3 décembre 1861, les émigrés du Kochersberg s'installèrent rue de l'Ouest, au quatrième étage, en face du Luxembourg.

Si Mardoche au Kochersberg s'était trouvé transporté dans un autre monde, Hélène et le père Stephan, quand ils furent dans la capitale, eurent besoin de se regarder pour croire à leur identité. Le vieillard était abasourdi par le bruit, l'indifférence de la foule agitée lui glaçait le sang. Dans cet appartement banal qui ne lui rappelait rien, il évoqua les veillées du village, et son cœur se serra comme s'il était pris dans un étau. Hélène comprit ce qu'il éprouvait, et pour ne pas aug-

menter sa tristesse refoula la sienne. Elle tâcha de remplir de sa présence et de son souffle leur logis sans âme. Elle était secondée par le petit Marc, qui dès lors s'essayait à trottiner par la chambre et faisait les délices de son grand-père.

Mardoche brûlait de montrer aux provinciaux ce qu'il appelait le vrai Paris. Il comptait se régaler de leur ébahissement. C'est lui qui fut ébahi de voir que maître Stephan et sa fille ne s'étonnaient de rien. Ils ne voyaient dans Paris que des rues. Hélène cependant admira les magasins.

— Qui donc porte toutes ces magnifiques choses? dit-elle.

Mardoche lui montra de belles dames qui passaient.

— Tu vas me trouvèr bien mal mise à présent.

— Je t'achèterai un cachemire, dès que ma pièce sera jouée.

— Tu as donc fait une pièce? Tu ne m'en avais rien dit.

— Non, je vais en faire une.

— Ah! — et l'on gagne beaucoup d'argent en faisant des pièces?

— Eugène Scribe a gagné deux millions, Alexandre Dumas plusieurs millions, Émile Augier...

— On dit que les actrices sont bien jolies, reprit Hélène en hésitant.

— Pas si jolies que toi.

Maître Stephan n'était pas à la conversation. Les mains derrière le dos, il marchait devant, silencieux. Ces froides monotonies de la pierre l'isolaient, le repoussaient en lui-même : Notre-Dame et l'Arc de l'Étoile émurent seuls sa curiosité; l'histoire avec grandeur parlait en eux. Au bois de Boulogne, interpellé par Mardoche, il avoua qu'il préférait le Luxembourg. Il ne dit pas qu'au Luxembourg il préférait le verger de Pfulgriesheim.

L'excursion dans Paris eut un bon résultat, elle fit apprécier leur quartier aux nouveaux débarqués. Il était plus calme, les gens y avaient l'air moins affairé et moins indifférents. Cela rappelait un peu la province. Maître Stephan vit passer des étudiants, il devina des confrères, et se sentit moins dépaysé. La vue des bambins et des fillettes qui jouaient dans le jardin lui rendit la nature. Les cygnes qui voguaient sur le bassin comme des esquifs vivants lui parlèrent de la Grèce.

Les jours succédèrent aux jours; on se rangea autour de la cheminée, on dressa la table, on occupa les siéges : la familiarité s'établissait entre le logis et ses habitants. Rien de tel que l'hiver pour favoriser cette intimité, et c'est sans doute la raison de l'amour que les populations du Nord portent au foyer domestique. Hélène était de ces

femmes qui transforment leur intérieur et le créent à leur image. Elle réussit à marquer de son empreinte, je ne sais comment, ces murs impassibles et sans accueil.

Héraclite se présenta rue de l'Ouest. En retournant chez lui, il rêvait d'Œdipe et de sa fille Antigone. Quel groupe! La pensée qu'il dépendait de Mardoche de briser ce chef-d'œuvre l'exaspérait. Voilà, murmurait-il, comment la Providence veille sur ses plus nobles ouvrages! Mardoche alla le voir, et, les jambes croisées sur le divan, lui raconta son mariage, sa vie à Strasbourg, le retour à Paris, et les entreprises qu'il méditait : un roman et une pièce de théâtre, la célébrité et la fortune d'un coup.

— Voyons ton budget, répondit le sculpteur. Seize cents francs de recette; un loyer de huit cents, reste huit cents pour le ménage et la toilette. Il vous en faut trois mille pour ne pas être pris par la famine. D'abord le pot-au-feu, mon cher; il est de tous les jours, il règne et commande. Un supplément de quinze cents francs est indispensable. La Gazette de Basile est morte — estimée. Nous avons le *Courrier des Arts* qui vient de se fonder. Il faut un rédacteur pour donner chaque mois une analyse des livres nouveaux. Je te recommanderai. Il y a une douzaine de concurrents, mais j'espère l'emporter.

Mardoche obtint la chose, et fut aux anges. Il comptait s'en tirer en lisant la table; sa critique n'en serait pas plus mauvaise et il lui resterait du temps pour travailler à son succès. Que ferait-il d'abord? La pièce ou le roman? Le roman, c'était long; neuf mois pour trois volumes, tandis que trois actes, cela pouvait s'enlever. Les meilleures pièces sont celles qui s'écrivent dans le feu de l'inspiration. Bonaparte improvisait la victoire. Le génie partout n'est que de l'improvisation; Mardoche en concluait, que pour avoir du génie il faut improviser.

XVIII

L'atelier d'Héraclite était le rendez-vous d'un petit nombre de jeunes homme voués à l'art, aux lettres et à la science. Différents d'aptitudes et de profession, ils avaient en commun l'amour du beau et le sérieux du caractère. Les grands mots n'étaient pas sur leurs lèvres; en revanche, ils avaient dans le cœur le désir des grandes choses. Sentant la hauteur de l'art, ils ne l'eussent abaissé pour rien au

monde, dans la crainte de descendre avec lui. L'idée ne leur venait pas de spéculer sur les engouements de la foule, et de se faire un nom comme on fait sa fortune à la Bourse. Ils souhaitaient moins d'être loués que de mériter qu'on les louât. Ces arriérés, vrais preux de l'idéal, ressemblaient aux paladins dont nous parlent les romans de chevalerie, et qui pour mériter un baiser de leur belle se risquaient en d'immortels exploits. Étrangers à l'envie comme à la vanité, il avaient de l'orgueil : mais de celui qu'il n'est pas donné à tous d'avoir, car il n'élève si haut ses prétentions que parce qu'il consacre toute une existence à les justifier. Hélas! cette belle ambition, elle peut vous perdre aussi. L'exemple du peintre Martel l'a prouvé. Après des prodiges de travail et de patience qui lui firent gravir tous les degrés de son talent, il reconnut que l'échelle de ses facultés ne pouvait atteindre au chef-d'œuvre, et vers sa quarantième année, abandonnant sa palette, taciturne, solitaire, il s'éteignit dans le marasme. Il avait de la fortune, rare privilége qu'on lui enviait, et qu'il eût donné sur l'heure pour la moindre étincelle empruntée à l'âme d'un Raphaël ou d'un Michel-Ange. Vers la fin, salons et journaux le prônaient. Ce fut l'époque où, du haut de son rêve, il se laissa glisser dans le désespoir.

L'une des plus intéressantes figures de ce groupe d'élite était Jules Bernard. Entré par conviction à Saint-Sulpice, il en était sorti de même au bout de deux ans. Tandis qu'il s'éloignait du catholicisme et s'enfonçait dans la libre pensée, Joseph Pertuys, son camarade d'enfance, après de brillants débuts au barreau et dans le monde, foudroyait d'étonnement ses amis en entrant au séminaire. Pierre Vernon l'historien, Georges David le naturaliste, Barry le compositeur, Jacques Morel le journaliste, étaient de la petite famille de la rue Vaugirard. Associés moralement, et rendus plus forts par la conscience d'une libre solidarité, ces jeunes hommes avaient eu l'idée de parer aux plus mauvaises chances à l'aide d'une association matérielle. Chacun se taxait en proportion de ses ressources, et par un contingent hebdomadaire contribuait à former le fonds d'épargne. Ils avaient le courage d'être pauvres, mais, en marchant à la renommée, ils s'assuraient contre la misère.

Mardoche dans cette austère compagnie en était venu à regretter Diogène : non pas que Diogène fût son modèle, mais du moins il l'égayait. Et puis Diogène eût été capable de lui donner un bon conseil pour sa pièce. Il arriva précisément qu'un jour, en sortant fort ennuyé de chez Héraclite, Mardoche se trouva nez à nez avec le rédac-

teur du *Tonneau*, escorté de Pharamond Robinet, journaliste en disponibilité.

— Tiens! messire Mardoche! L'on est donc revenu dans cette ville de perdition, on a cessé de se nourrir du lait caillé de la province. A la bonne heure! Un bienfait est toujours perdu, un homme d'esprit jamais. Je le disais tout à l'heure à Pharamond...Pharamond Robinet, que je te présente, le plus grand journaliste des temps modernes et de l'antiquité. Pharamond, je te présente Mardoche, second du nom, poëte de l'école de Byron, qui va dîner avec nous.

Mardoche répondit qu'on l'attendait chez lui.

— Tu as un chez toi maintenant! Demain, ma parole d'honneur, tu auras de la rente. Il faudra te mépriser. Et les principes de 89? Mon cher, la province t'a profondément dépravé. Quand on est homme de lettres, on ne niche pas. Qui niche est fini. Je sais que ta femme est un vrai camée; ce n'est pas une raison pour dire bonsoir aux camarades. Où sont-ils tes pénates?

— Rue de l'Ouest, 50.

— J'irai te voir, je serai ton contre-poison. Quand seras-tu cocu?

Mardoche ne sut s'il devait se fâcher, le sang lui monta au visage. Il prit le parti de rire. Diogène alors exposa une théorie qui lui était familière, à savoir que les maris trompés étant les plus choyés sont les plus heureux, et que la meilleure chose dans le mariage n'est pas le veuvage, comme l'a prétendu, ajouta-t-il, un rigide magistrat.

Mardoche fit mine de partir. Diogène le retint par le bouton de son habit :

— Je gage que tu travailles à un article pour la *Revue des Deux Mondes*. Allons, pas de fausse pudeur!

— Je travaille pour le théâtre.

— Bah! tu n'y entends rien. Le théâtre n'est qu'un *truc*. Nous ferons ta pièce. La petite chose du Vaudeville cherche précisément un rôle retroussé.

Un ami d'Héraclite passait, Mardoche salua.

— Tu connais ce monsieur? fit Diogène.

— C'est le peintre Martel.

— Ah! oui : un membre de l'austère club. Tu vois ce monde-là? Ce n'est pas avec de pareils pédants que tu feras ton chemin. Ils en ont pour deux siècles. D'ici là, ils converseront avec les vers. La gloire! Et ta sœur? Pour moi, je ne prends pas d'hypothèque sur la postérité. Je préfère le viager. Zut! pour la postérité. La postérité, je m'en bats l'œil.

— Le suffrage des générations futures n'empêche pas celui des contemporains, hasarda Robinet.

— Non, Robinet! ni de se serrer le ventre non plus — en attendant qu'on pourrisse. Veux-tu vivre de pommes de terre, d'eau claire et d'espérance? cherche la gloire, mon ami! c'est son menu.

— Cependant...

— O journaliste de peu de foi! à quoi serviraient les journaux s'ils ne fabriquaient pas les grands hommes. La postérité, c'était bon autrefois, comme la brouette ou le char à bœufs avant la locomotive. Nous avons aboli la postérité, nous sommes notre propre postérité.

Diogène ralluma son cigare :

— A propos, dit-il à Mardoche, on prétend que tu as un beau-père qui ressemble à Agamemnon, et qui sait le grec à faire frémir. Tu me présenteras, j'aime les bons types. Nous n'avons plus de types, il n'y a que des boursiers. Vous savez que Z... est remonté sur sa bête.

— Quelle bête? fit Robinet.

— L'actionnaire, imbécile!

Diogène avait lâché Mardoche, qui tourna les talons et s'en alla.

— J'irai te voir, lui cria Diogène. Adieu, fleur des maris, père modèle, adieu, homme épitaphe!

Mardoche eût donné beaucoup maintenant pour n'avoir pas rencontré Diogène. Que penseraient du personnage Hélène et son beau-père? Il eut été plus facile de leur expliquer l'Apocalypse : « Et de cette fumée du puits il sortit des sauterelles, qui se répandirent sur la terre, et on leur donna un pouvoir semblable à celui qu'ont les scorpions sur la terre. »

Diogène était de ceux qu'Émerson appelle des hommes *représentatifs*. Il représentait la France tombée dans le commérage, l'esprit public détourné des vastes soucis, et qui se dédommage en se nourrissant de petits scandales et de menus cancans. Diogène traitait Paris en chef-lieu d'arrondissement. Il avait créé *le Tonneau* pour l'exploitation de la curiosité bête et désœuvrée. Diogène usait de son droit, et ce n'est pas à lui qu'il fallait s'en prendre. Qui eût entendu tous ces bourdonnements si la grande voix de la capitale s'était remise à tonner?

Diogène fascinait Mardoche, comme le serpent l'oiseau-mouche. Les natures faibles subissent fréquemment un ascendant détesté. En montant ses quatre étages, il se disait qu'il profiterait de la première occasion pour rompre. Mais il pensait aussi que Diogène était

une puissance, et qu'il fallait le ménager. Il sonna à sa porte, sa femme vint lui ouvrir :

— Quelqu'un est là, dit-elle, qui t'attend. Il se dit sénateur.

— Mon oncle !

— C'est donc vrai, répliqua Hélène, tu as un oncle sénateur ! Comme on nous avait avertis à Strasbourg de nous méfier des étrangers, nous avons craint que ce ne fût quelque intrigant — ou bien un ancien fournisseur.

Mardoche éclata de rire.

— Depuis quand est-il là ?

— Oh ! depuis une grande demi-heure. Il nous a questionnés, et s'est montré très-aimable.

Mardoche entra dans la chambre en se faisant une contenance. Son oncle daigna se lever, il lui tendit une main solennelle.

— J'ai tout oublié, dit-il, mon cher neveu. Laissons le passé. Jamais je n'ai cessé de te chérir, et c'est ma sollicitude constante, quoique voilée, qui m'a permis d'apprendre ton mariage. Reçois mon compliment, ajouta-t-il, en souriant avec grâce du côté d'Hélène.

Maître Stephan s'inclina.

— Je ne suis pas sans crédit, poursuivit l'oncle, mes conseils et mon appui te sont acquis si tu ne cesses plus, comme tu sembles vouloir le faire, d'envisager avec sérieux l'existence.

L'oncle fit une pause. Il eut un nouveau sourire de bienveillance pour Hélène.

— Ce noble vieillard, reprit-il en regardant maître Stephan, est votre père, ma chère nièce. Acceptez en ma personne un second père ; tout jeune ménage a besoin de guide à Paris : ma vieille expérience est à votre service.

Tous se confondirent en remercîments. Le sénateur parla encore du luxe effréné et des mœurs de Paris ; ses tableaux firent rougir sa jeune nièce : plaisir de vieillard. Enfin, il se leva et promit de revenir. On fut le voir dans son hôtel, rue de Lille. Maître Stephan et sa fille en eurent des éblouissements.

— Est-ce que décidément mon oncle te plaît ? demanda Mardoche à sa femme quand ils furent sortis.

Hélène ne sut pas dire oui, elle n'osa pas dire non.

— Il ne m'a jamais plu, à moi, dit Mardoche. Il a beaucoup de domestiques pour la montre, au fond c'est un ladre. Il ne me prêterait pas cinq francs.

Maître Stephan trouva que Mardoche respectait médiocrement le peu qui lui restait de parenté.

XIX

Rue de l'Ouest, on trouva une lettre de Schaeffer.

Le père Stephan s'assit pour la savourer, mais dès la première ligne il bondit sur sa chaise :

— Schaeffer vient à Paris !

— Est-ce possible? fit Hélène en se rapprochant de son père.

— Tiens ! lis, dit-il, c'est écrit.

Hélène lut par-dessus son épaule :

« Cher et vénéré maître,

» J'ai résolu de vous rejoindre. Mon rêve... vous le savez... était de prêcher un jour... à Pfulgriesheim. Aujourd'hui... Pfulgriesheim est... désert, la théologie ne m'offre plus ni joie ni avenir... »

La voix de la jeune femme tombait. Maître Stephan continua : « Je ne puis vivre loin de vous; j'ai essayé, c'est impossible. Mon projet est donc de me rendre à Paris et de m'y préparer à l'agrégation; j'espère pouvoir entrer ensuite dans un lycée de la capitale. »

— Cela ne sera pas facile, observa Mardoche.

— Ton oncle est sénateur, répliqua vivement Hélène, il l'obtiendra si nous l'en prions bien.

— Schaeffer n'aura besoin de personne, dit maître Stephan; son mérite parlera pour lui. Il acheva de lire : « Dans huit jours je serai auprès de vous. »

Le brave homme en pleurant de joie se mit à embrasser sa fille.

Le lundi suivant Schaeffer arrivait à Paris. La joie n'eût pas été plus grande, si l'on avait revu la cathédrale. Mardoche fut un peu jaloux de ces effusions de tendresse. Schaeffer s'établit dans une petite chambre rue Royer-Collard. Il n'y avait que le jardin à traverser. Maître Stephan, non sans orgueil, présenta dès le jour même son élève au sculpteur. Celui-ci, dans le ravissement d'un si rare échantillon, l'introduisit dans son cercle, fit son médaillon, et le débaptisa pour l'appeler *Tibulle*. Nous ferons de même, s'il vous plaît.

A quelque temps de là, Hélène accoucha d'une fille. Marc consult

voulut que sa sœur s'appelât Lucie, à cause d'une jolie compagne qu'il rencontrait au Luxembourg et qui portait ce nom. Mardoche voyant arriver cette joie, mais aussi cette charge nouvelle, pensa qu'il ne devait plus différer d'écrire sa pièce. Il alla chez Diogène, qui lui exposa sa théorie du succès au théâtre. Diogène avait une théorie pour tout.

— Le public, dit-il, *servum pecus*, obéit toujours à un courant quelconque. Mettre sa barque dans le courant, voilà le secret — de la comédie. Ceux qui échouent ont tort, au théâtre comme partout. On peut arriver trop tard, on peut arriver trop tôt. La vogue est la vague; quand elle est à son apogée, c'est qu'elle va redescendre. Nous avons eu les *Faux Bonshommes*, on annonce les *Effrontés*. *Faux Bonshommes*, *Effrontés*, des groupes : il faut un groupe. Si nous faisions les *Poseurs?* Hein! c'est une idée, ça? Chacun pose; moi qui te parle, j'ai ma pose, tu as ta pose; on pose pour l'absence de pose. Adam posait devant Ève, Ève devant Adam. Réfléchis à notre sujet, mon petit, et va-t'en faire collection de poseurs.

Mardoche déclara net à Diogène qu'il avait du génie.

— Parbleu! répliqua Diogène.

Mardoche, quelques jours après, entrant dans un café du boulevard, y rencontra Paul Berthoud. Berthoud n'avait jamais voulu être qu'un amateur. Il avait l'encre en horreur, et se promenait les mains dans ses poches à travers le monde des lettres. S'il ne publiait rien, nul auteur en revanche qui ne s'informât de son opinion. Qu'en a dit Berthoud? Qu'en pense Berthoud? On le prenait pour confident, chacun lui faisait ses doléances. A ceux qui se plaignaient qu'on leur dérobât leur bien sans les nommer, il répondait : Vous voyez bien qu'on vous rend justice, puisqu'on vous pille. Ce dilettante ne croyait pas à la transformation des espèces, en littérature. Son axiome était que chaque profession crée son espèce sociale, de telle sorte que l'homme n'existe nulle part. Chacun regarde le monde dans son petit miroir. On incline vers telle profession plutôt que vers telle autre, mais le tohu-bohu général, la naissance, la faiblesse des goûts et la médiocrité des aptitudes amènent des substitutions tristes ou bouffonnes qui font du monde un immense quiproquo, un jeu de la force et du hasard où les vocations complètes ont seules la puissance de vaincre la mauvaise chance, de dominer la bonne et de gouverner leur destinée. Mais les vocations incomplètes, hélas! Berthoud plaignait sincèrement leurs victimes.

Il avait classé Mardoche dans la catégorie : *voltigeur des lettres*.

Le voltigeur s'empressa de lui confier son projet d'écrire pour la scène.

— Sera-ce un drame ou une comédie? demanda Berthoud.

Mardoche répondit qu'il croyait l'heure propice à la comédie.

— Il faut porter son propre fruit, répliqua le critique. M'est avis que le drame vous irait mieux. Mais vous avez en tête votre sujet. Un sujet me paraît nécessaire.

— J'en ai un, répliqua Mardoche, et c'est ce qui m'embarrasse. Depuis que j'y pense, mon cerveau est devenu une lanterne magique; une idée chasse l'autre.

— Je vous comprends : l'imagination! On ne peut s'en passer, cependant elle ne suffit pas. Molière en avait moins que vous. Si vous observiez un peu ce qui se passe sous vos yeux?

— C'est bien ce que je fais depuis une semaine; mais plus je regarde moins j'y vois. Tout est si pêle-mêle! Je suis comme le chiffonnier devant un tas. On dit que c'est la démocratie. Les angles ont disparu, les physionomies n'ont plus de relief, le vice devient banal, la passion s'énerve, les ridicules s'émoussent dans la vulgarité. Il n'y a plus de types comme au temps de Molière, où la société tenait dans un salon.

Mardoche dit cela d'une haleine, comme s'il récitait une leçon.

— Ce qui meurt, reprit Berthoud, ne fut jamais un type. Il y a des ridicules qui sont le patrimoine de la nature humaine, et qui se lèguent de père en fils. Tout change, rien ne se modifie. L'homme est l'acteur éternel qui se donne en spectacle à l'homme. Il prend d'autres habits, monte sur une autre scène et reste le même. Voyez Tartufe, il est aujourd'hui confit en philanthropie. La superbe comédie à faire : Tartufe philanthrope! Tartufe escaladant les honneurs — *ad majorem populi gloriam!* Voilà le Tartufe du XIXe siècle. Il est prêt, il est achevé; il a l'air d'attendre qu'on le joue. Que lui manque-t-il? un ouvrier.

Berthoud ne pensait plus à Mardoche, il avait fait en s'échauffant un monologue.

Mardoche crut que le discours s'adressait à lui. Au contact de cette idée, il s'alluma soudain comme un bec de gaz. Foin des *Poseurs!* Il tenait sa comédie, une vraie comédie immortelle. Diogène allait bien voir, lui et sa théorie! Quel modèle lui fournirait X..., et comment se faisait-il que le connaissant si bien, il ne l'avait jamais compris? Ce Berthoud était un colosse. Pourvu qu'il ne parlât pas de son sujet à Augier ou bien à Dumas fils, et qu'il n'en dît mot à Bar-

rière! Il fallait se dépêcher : la chose était dans l'air. Mardoche en arpentant le trottoir voyait s'ouvrir devant lui le paradis de la renommée, et — ce qui n'y gâterait rien — celui de la fortune : des cachemires pour Hélène, une bibliothèque de choix pour maître Stephan, l'établissement de Marc et la dot de Lucie! Pour lui un cheval de selle et des panatellas! L'heureux homme emportait tout cela dans les plis de son cerveau.

Il faillit se casser le nez dans l'escalier. Hélène l'attendait, assise près du berceau de sa fille, et cousant à la lumière de la lampe. Elle s'avança vers lui. Au lieu de la gronder d'avoir veillé, il lui donna le plus tendre baiser qu'elle eût reçu depuis deux ans. Elle ne s'y attendait point et devint radieuse. Son cœur, replié sur lui-même, se rouvrit et s'épanouit comme une fleur au soleil. Mardoche lui raconta ce qui s'était passé.

— Est-ce que tu m'aimeras encore, quand tu seras devenu un grand homme? lui dit-elle.

— Plus que jamais, et je te rendrai heureuse alors.

— Je n'ai pas besoin d'attendre.

Elle jeta ses bras autour de son cou, et fixa sur lui ses grands yeux bleus rayonnants : il la vit belle comme au jour de leur rencontre, et se rappelant la blonde vierge de Pfulgriesheim, il la serra contre lui.

Hélène s'endormit heureuse, ce soir-là, entre l'image de son mari et la pensée de ses enfants.

Le lendemain, Mardoche sortit de son lit dès huit heures, et voulut écrire son premier acte; il fut arrêté dès les premières lignes. Il ne réussissait pas à fixer les traits, à tracer les scènes qu'il avait crus voir se dessiner si nettement durant l'insomnie. Ne voulant pas en avoir le démenti, il s'obstina, et brocha deux actes contre vent et marée.

Après son déjeuner, il sortit de mauvaise humeur, se promena, acheta du très-beau papier, et le soir se remit à écrire. Cela ne marcha pas mieux, il ne réussit qu'à crayonner des traits épars et point de figure. Le modèle fuyait, la situation qui devait servir de cadre restait incertaine. Mardoche, qui ne voyait pas suffisamment son personnage pour le peindre, en devinait assez pour ne pouvoir se contenter d'une ébauche de fantaisie. Il était entré un jour aux Français pendant qu'on y jouait *Tartufe*. Il le lut. Cette lecture lui parut ennuyeuse, il ne put l'achever. Les nerfs agacés, il jeta là son manuscrit, que pour un rien il aurait mis au feu. Hélène venait d'entrer dans la chambre, elle s'approcha et lui dit :

— Tu travailles trop, cher ami, ne veux-tu pas te reposer en attendant le dîner.

— Je dîne en ville, répondit Mardoche sommairement. Adieu. Je rentrerai tard, ne m'attends pas.

Le père Stephan était allé à la Sorbonne, puis chez Tibulle, qu'il amena pour le dîner. Marc fut aux anges.

— Tu prendras la place de papa, lui dit-il, et ce sera bien fait.

XX

Mardoche renonça à Tartufe, et reprit les *Poseurs*. Puisque le portrait de caractère ne lui réussissait pas, il ferait des grotesques. Le grotesque est la ressource de ceux que fuit le comique. Il est le comique du dehors, facile à reproduire, tandis que le comique est le grotesque du dedans, jusqu'auquel ne pénètre que l'œil des maîtres.

Mardoche soumit ses esquisses à Diogène. Diogène trouva que cela manquait d'épices. Il voulut qu'on renforçât le ragoût. — Des mots! dit-il, beaucoup de mots à l'emporte-bouche! Les situations, les caractères : chose accessoire. On est pressé, on est blasé, on veut aller vite et ne pas s'endormir. La vapeur a tout changé. C'est d'ailleurs le mot qui peint.— Diogène avait une provision de mots, il en saupoudra la pièce. Puis, il accusa les traits, allongea les profils. Mardoche avait fait des caricatures; il fit des charges, disant que *Sardou* procédait ainsi.

Mardoche convoqua sa femme, son beau-père et Marianne, et leur lut les *Poseurs*.

Marianne trahit ses impressions en salant horriblement la soupe et en brûlant les côtelettes. Hélène et son père trouvèrent mauvais les côtelettes et la soupe, mais ils n'osèrent s'attaquer à la pièce. Mardoche, qui devait s'y connaître, prétendait que cela ne disait rien à la lecture, qu'il fallait voir. Il parlait des acteurs, qui seraient prodigieux : — On se tiendra les côtes avant qu'ils aient parlé. Les attitudes, les gestes, la physionomie! c'est l'âme d'une pièce! C'est tout! Vous vous retrouverez en pays de connaissance, beau-père, concluait-il : il y a de l'Aristophane là dedans.

Restait à faire accepter les *Poseurs* au Vaudeville. Diogène y réussit. On demanda quelques changements, et l'œuvre ajustée aux planches fut mise en répétition. Mardoche, à cette nouvelle, fit des entrechats

dans sa chambre. Il acheta un collier à sa femme, fuma un cigare de dix sous, invita Diogène à déjeuner et fit servir du champagne. Diogène fut très-drôle.

Au bout de trois mois d'allées, de venues, de démêlés avec les acteurs, avec les actrices, avec le régisseur, le grand jour se leva. Diogène remarqua que c'était la date de floraison du marronnier des Tuileries. Condé, d'après Bossuet, dormit avec calme la nuit qui précéda Rocroy; Mardoche, à la veille de la représentation des *Poseurs*, ne ferma point l'œil. Héraclite avait déconseillé cette aventure, il dut relever le moral du pauvre diable, qui claquait presque des dents à l'idée qu'il pourrait subir une défaite devant *tout* Paris. A la dernière répétition, la terreur de Mardoche devint extrême. La proximité du jugement le rendait clairvoyant, ainsi qu'il arrive à certains moribonds. Il eût volontiers retiré sa pièce, ne fût-ce que pour la remanier. C'était trop tard. Les acteurs n'avaient point marqué un grand entrain. Manqueraient-ils de confiance? était-ce un présage? Diogène se moqua de son ami. — Mon bon, lui dit-il, tu as la colique de la rampe. Affaire de conscrit qui n'a pas vu le feu. Nous serons les lions de la saison, je m'y connais. C'est étourdissant de verve, le public n'aura pas le temps de réfléchir. *L'homme qui pense est un animal perverti*. Une pièce qui laisse au spectateur le loisir de la réflexion est toujours mauvaise. Exemple : le *Misanthrope*. Réfléchir, c'est critiquer. On ne critique aujourd'hui le bon Dieu que parce qu'on réfléchit. Bien gouverner, c'est empêcher les gens de songer à leurs affaires. D'ailleurs je me suis chargé de faire la salle. Rien que *Chiffonnette* enlèverait le succès. Des hanches, de la jambe, un *chien* d'enfer : de quoi ressusciter un mort. On ne peut pas siffler. Et puis le sifflet ne va qu'avec le régime parlementaire!

Cette tirade ne rassura pas Mardoche. Mais il n'y avait plus à reculer : l'affiche était sur les murs. Crierait-elle demain sa honte ou sa gloire par la ville?

Hélène qui nourrissait son enfant ne put aller au théâtre, et son père resta auprès d'elle; il aimait mieux assister à la seconde représentation. Héraclite vint prendre Mardoche, qui se laissa emmener comme à la guillotine. Tibulle arriva au dernier moment. On partit en fiacre. Diogène attendait sur le perron du théâtre. — Salle magnifique, mon cher! s'écria-t-il en accueillant son collaborateur, les places occupées jusqu'aux strapontins, couloirs engorgés, siéges dans l'orchestre, tous les feuilletons du lundi en place! — Mardoche alla s'enfouir dans sa loge du rez-de-chaussée, et fit l'inventaire de la salle. Il y avait là, en rac-

courci, le monde des premières représentations : monde et demi-monde, financiers, gens de lettres, personnages politiques. Le sénateur n'y était pas, bien que Mardoche lui eût envoyé une avant-scène; il était représenté par son secrétaire. L'oncle eût consenti à voir son neveu produire une pièce dans *la maison de Molière,* en vers surtout. Mais au Vaudeville! Qu'était-ce que ces *Poseurs?* Quelque gaminerie. Mardoche ne lui avait pas communiqué sa pièce. Est-ce qu'il l'y aurait mis?

Mardoche, plus mort que vif, entendit retentir les trois coups d'appel. Diogène parut à l'entrée de la loge : — *All right!* fit-il, ça marche.

L'auteur se dit qu'il était perdu. Il eût voulu s'en aller, quelque chose de plus fort que la crainte le retenait. Il ne percevait, venant de la scène, qu'un bruit confus de voix qui se donnaient la réplique, dans la salle rien que rumeurs et silences. Les silences lui figeaient le sang. Quelques applaudissements, des bravos isolés de Diogène, suivis de *chut* et de murmures, laissèrent le premier acte douteux. Pendant le second, l'auteur fut plus de sang-froid : il put suivre le jeu des acteurs qu'il soufflait malgré lui, et qu'il craignait de voir broncher à la moindre hésitation. Il trouva leur jeu languissant, ils le mettaient au supplice. Sa pièce lui semblait toute changée. Pourtant c'était bien elle. Les mots disposés par Diogène, de distance en distance, partaient comme des fusées; plusieurs ratèrent. On avait applaudi la première douzaine; l'on se fatigua, et ce fut alors comme une poudre qui s'est mouillée. En dépit de la bonne volonté du public, les mots ne pouvaient jusqu'au bout tenir lieu de tout le reste.

Passablement accueillie au premier acte, au second la pièce fit eau ; elle sombra au troisième. La voyant perdue, Diogène se dissipa. Le lendemain, il déclinait toute collaboration. Mardoche était un entêté qui avait repoussé ses conseils. Il le lui avait prédit! Son article dans le *Tonneau* fut un chef-d'œuvre. L'on ne pouvait, après l'avoir lu, savoir si la pièce était tombée parce qu'elle était excellente, ou parce qu'elle était détestable. Il attribua la chute à l'inexpérience du « jeune » auteur. C'était un début. Un peu d'habileté l'eût sauvé. Diogène aurait dû dire : un peu de naïveté. Car l'habileté est la peste de la littérature contemporaine. Nous sommes des roués, et nous avons atteint le comble de l'art : l'art de nous passer de talent. Le beau mérite, en effet, de chanter quand on a de la voix!

Mardoche fut triste pendant un mois. Hélène mit sur sa blessure le baume de sa tendresse. Il n'y a que la femme pour guérir les plaies

de notre amour-propre. Quelle solitude que celle de l'homme de lettres, si elle ne la visitait point ! Mais lequel, à défaut d'un baiser ou d'une caresse, n'a rencontré au moins un regard, un sourire dans les mauvaises heures, quand la tête fléchit sous le poids du mécompte ? La femme en devinant nous épargne les confessions. C'est là son mérite et sa vertu de consolation. Relever notre courage, réchauffer nos cœurs, c'est un admirable rôle ! Nous avons remplacé la nature en beaucoup de choses, nous n'avons pas encore réussi à fabriquer la bonté. Elle est pour cela vertu trop humble, et qui ne peut servir d'enseigne. Nous n'en sommes pas fiers comme de notre esprit, de notre fortune ou de notre rang. Nous avons presque honte d'être bons. Et cependant, qu'adviendrait-il de notre pauvre planète si la bonté la quittait? Heureusement la femme reste, et la bonté ne périra point.

Hélène fut aussi dévouée que simple dans sa conduite ; cependant la mobilité de son mari fit plus que son amour. Elle le comprit et ne s'en applaudit point. Combien elle eût préféré se mesurer avec une douleur plus énergique !

Socrate saisit cette occasion pour écrire à Mardoche, et tâcher de l'éclairer sur les conditions véritables du succès littéraire. « Jusqu'à ce jour, lui disait-il, tu n'as poursuivi que des ombres. Ce que nous goûtons dans un auteur, sois-en convaincu, ce ne sont pas ses écrits, c'est lui-même dans ses écrits. De brillantes apparences, dussent-elles donner le change, restent des apparences. Pour faire un homme de lettres, de l'imagination et le désir de la célébrité suffisent. Ce qui fait l'écrivain, c'est l'emploi de ces deux forces pour l'humanité. L'imagination est féconde, à la condition qu'elle se nourrisse de la raison et du cœur, et qu'elle ne nous isole point dans la fantaisie ou dans la rhétorique. Le désir de la renommée aide aux grandes œuvres, à la condition qu'il nous arrache à nous-mêmes, au lieu de nous isoler dans notre propre contemplation. La littérature moderne a trop vécu de rhétorique et d'orgueil. Elle s'est enflée de phrases, enivrée d'adulation. Des hauteurs du romantisme, elle est tombée dans le vide : nous avons vu la fantaisie d'un côté, le réalisme de l'autre; des deux côtés l'impuissance. La patience est perdue, et la soif de réputation, la vanité maladive, ont pris la place de l'émulation que suscite l'amour du beau; les gens de lettres ont augmenté à mesure que diminuaient les écrivains. « L'escrivallerie, disait déjà Montaigne, semble » estre quelque symptôme d'un siècle desbordé : quand escrivismes-nous » tant, que depuis que nous sommes en trouble? Quand les Romains » tant, que lors de leur ruyne ? » — Je le sais : la vie est courte, la fiè-

vre vous saisit. Et puis, tant d'exemples, même illustres, vous entraînent! On s'excite jusqu'à ce que la tête bouillonne. On fait de son cerveau une serre chaude. Paris s'y prête à miracle. Dans ces tumultes et ces excitations d'une scène toujours remplie, à la vue de succès plus rapides que mérités, on sent malgré soi les prurits malsains remplacer les saines et viriles ambitions. Les nerfs vous conduisent, et le besoin d'approbation. On flatte pour être flatté, on mendie l'éloge. On néglige de se cultiver pour cultiver à tout prix le succès. On ne se gouverne plus par le désir de mieux faire, on est gouverné par les engouements, les frivolités, l'ignorance et le faux goût qu'on alimente en les exploitant. Quelques-uns résistent, et soutiennent l'honneur des lettres, qui est celui de l'esprit. Je voudrais te savoir de ceux-là. Il faut servir les lettres, non s'en servir. La littérature ne doit pas être un métier. Si elle le devient, elle descend sur le marché et subit sa loi; c'est une denrée. Le talent se met à la criée, et le génie même courtise la multitude qui dispense la réputation et l'argent.

» Les lettres de plus en plus se ploient au service d'une société où tout s'improvise, où tout s'abaisse, qui fait de la pauvreté une honte, du culte de l'esprit une niaiserie. Le tentateur est là qui visite même les saints et qui leur dit : le royaume de la terre t'appartient si tu veux quitter tes chimères. Une grande affiche fera pour toi plus qu'une grande pensée. Un titre piquant sur la couverture fera pour toi plus qu'un bon livre. Arrête le passant au collet. Pour qu'on ne se moque pas de toi, moque-toi des autres. Sois impertinent, effronté. Tu veux qu'on t'aperçoive? Ce n'est pas assez de mettre des talons, prends des échasses. Cela ne suffit pas? Grimpe sur les toits et crie ton nom.

» Eh bien! mon ami, tout cela n'est qu'illusion : dix pages où se retrouve l'homme font davantage pour conserver un nom que vingt volumes où se donnent carrière l'imagination débridée et l'ambition du succès. Ne tue pas la poule pour avoir les œufs: attends qu'elle les ponde, et si tu veux des poulets, laisse-les lui couver. »

Mardoche, qui avait gardé quelque candeur, montra l'épître à Diogène.

— Bon devoir, dit celui-ci, on a fait ses classes. Sans doute la lettre renfermait une inscription de rente. Ce détail aurait-il été négligé? Alors, mon brave, ton Esculape marche sur des nuées, et tu peux lui dire de ma part qu'on ne guérit point avec des mots les gens qui souffrent de consomption financière. Le culte de l'esprit! va-t'en voir s'ils viennent. Nous avons un estomac; c'est malheureux, mais c'est comme

çà. Il faut que la tête nourrisse la bête. Les pauvres diables ne peuvent avoir que cette doctrine littéraire. Qu'on en trouve une autre!

— Mais que faire pour réussir? car il faut réussir.

— Entrer dans une coterie. La coterie est providentielle. Tout est coterie dans le ciel et sur la terre. Une molécule, coterie d'atomes, une planète, coterie de molécules, un système solaire, coterie de planètes. Quelques-uns forment autour d'eux des groupes; les autres servent à les former. — Toi, tu appartiens à la matière diffuse. Tu es incapable de créer le moindre bolide. Agrége-toi pour exister. Tu n'as pas été à l'école normale, tu n'es pas même barbiste! Le sénateur peut te faire entrer au *Constitutionnel*, mais ça vous coule. Le *Tonneau* te tend les bras. Tu te vengeras, tu riras des autres et de toi-même. Dans quinze jours, l'univers te connaîtra.

A plusieurs reprises, Diogène avait proposé une collaboration à Mardoche, qui avait éludé l'offre; il se sentait maintenant d'humeur à accepter. Il était temps d'aviser. On vivait à grand'peine du fermage de Pfulgriesheim et des cent francs par mois qu'on tirait du *Courrier des Arts*. Hélène possédait le génie de l'épargne, et celui plus précieux encore qui en dissimule les aridités; cependant, elle était bien embarrassée lorsque Mardoche dépensait au dehors un louis ou deux. Et du matin jusqu'au soir, elle n'avait pas une heure de repos. Le père Stephan, pour la soulager, aidait à garder les enfants, berçait la petite Lucy, l'endormait, sortait avec Marc.

Diogène venait assez souvent dîner rue de l'Ouest. Le père Stephan ne l'aimait pas, Hélène en avait peur. Sa présence l'obsédait, elle restait muette quand il était là. Mardoche la grondait. — Il va te croire sotte, disait-il; il faut lui montrer que tu n'es pas si provinciale que cela. C'est bien assez que ton père lui parle d'Homère et de Sébastien Koch de Bouxviller. Diogène, interprétant cet embarras en sa faveur, pensa qu'il avait affaire à une femme négligée, et fit queques visites en l'absence de Mardoche, durant lesquelles il raconta des histoires à Hélène pour la récréer. Il eut particulièrement soin d'insinuer qu'il dépendait de lui de faire la fortune de Mardoche. Un jour, après avoir vidé son sac à nouvelles, et s'apercevant que cette tactique ne réussissait pas, il essaya d'autre chose et devint sentimental. Il s'arrêtait tout à coup dans un accès de gaieté, regardait tendrement la jeune femme, et réprimait un soupir. Hélène, sans avoir l'air de comprendre, continuait son ouvrage. Avertirait-elle Mardoche, au risque de le brouiller avec Diogène et de nuire à son avenir? Un jour, après avoir gémi sur sa solitude, Diogène crut qu'Hélène s'attendrissa it

et que le moment était venu. Il se jeta à genoux, et commença en style passablement rococo une déclaration qu'il avait trouvée je ne sais où et qu'il jugeait triomphante. Hélène, dès la première phrase, se leva et sortit. Diogène,

... Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,

se retira furieux et ne vint plus rue de l'Ouest. Il se vengea en proclamant que Mardoche avait épousé une femme qui le crétinisait.

XXI

Mardoche, depuis deux ans qu'on habitait Paris, avait mené une existence assez rangée. S'il n'avait pas toujours paru à l'heure des repas, s'il était souvent rentré plus voisin du lever que du coucher du soleil, Hélène ne s'en était pas tourmentée outre mesure : mieux vaut la liberté qu'on a que celle qu'on prend. L'idée ne lui serait jamais venue que Mardoche pût lui être infidèle. Avait-elle tort? Mardoche n'avait pas encore ressenti sa fidélité comme un asservissement. Il commençait toutefois à se lasser de tant de vertu, si même il n'en éprouvait de la confusion. Cette régularité pourrait bien être la cause d'un certain assoupissement de ses facultés qu'il croyait remarquer. Le mariage serait-il une autre province, et Diogène aurait-il raison de répéter sans cesse qu'il contient de l'opium? A quoi sert de vivre à Paris comme si l'on n'y était pas, en se renfermant dans sa coquille? Il eût mieux valu rester à Strasbourg.

Lorsque nulle impulsion du dehors ne le mettait en branle, l'esprit de Mardoche tombait dans l'inertie, et l'inertie morale n'est pas seulement l'absence du travail, c'est l'ennui, mortel ennemi des époux. Mardoche jugea que, dans l'intérêt même de sa femme et de leur bonheur, il devait se distraire. Cela lui réussit. Les soupers en joyeuse compagnie le dérouillèrent. A la bonne heure! s'écriait Diogène, voici l'ancien Mardoche qui revient : petit bonhomme vit encore. Mais il était temps! Et Mardoche se disait : Hélène ne peut se plaindre, je sens qu'elle gagne à la comparaison. Le mariage fait plus de jésuites que l'Église.

Mardoche écrivit pour le *Tonneau* quelques articles qui furent remarqués, et, s'estimant en veine, reprit son roman. En attendant

qu'il achevât ce grand œuvre, il voulut prendre une revanche de sa déconfiture au théâtre. Il avait depuis quatre ans jeté sur le papier, de loin en loin, quelques vers. La plupart dataient de sa lune de miel, ils en avaient la suavité. Ces feuilles volantes pouvaient, avec de fortes marges, composer un demi-volume in-12. Mardoche en quelques semaines compléta le volume, et, son manuscrit sous le bras, alla faire une tournée d'éditeurs. Il en vit jusqu'à six dans la journée, et fut partout éconduit avec plus ou moins de politesse, mais avec le même empressement. Des vers! D'où sortait-il? Était-il Hugo, Musset ou Lamartine? On le priait de repasser quand il serait célèbre. Mardoche rapporta chez lui son rouleau. — Voilà, dit-il à Hélène, de quoi faire des papillotes pour Lucie.

Pourtant il fit encore une tentative. L'éditeur auquel il s'adressa, un gros homme du quartier Latin, retint la *copie* et pria l'auteur de repasser. Mardoche revint, tête basse, comme un coupable résigné à son sort. Sa joie fut immense d'apprendre que non-seulement le volume serait publié, mais que s'il y avait des bénéfices (des bénéfices!), on les partagerait. Les « Fleurs de mai » parurent, et, par les soins du libraire et ceux de Mardoche, obtinrent quelques mentions favorables dans la petite presse. Diogène n'en dit rien, il désapprouvait. Les morceaux que Mardoche avait écrits pour faire nombre se composaient de vers faciles, trop faciles! La dextérité du rhythme, les rimes et les enjambements rappelaient la souplesse de ces paillasses qui dans les cirques se contournent, se cassent, se redressent, au grand ébahissement du public. Une seule chose manquait : la poésie. Les morceaux, au contraire, nés à l'heure propice, avaient ce qu'on n'imite pas : la vie et l'émotion. Héraclite en loua plusieurs; Hélène et Maître Stephan, dans une pièce intitulée le *Soir*, et dans un autre, le *Verger*, retrouvèrent un instant leur cher Pfulgriesheim.

Le volume ne se vendit pas, et l'éditeur se promit de ne plus recommencer. Cet échec, moindre en apparence que celui qu'il avait subi au théâtre, fut cependant plus sensible à Mardoche. S'il n'était poëte, il n'était rien. La sourde douleur du passé se réveilla. Mardoche eut une rechute et tomba dans le noir. Aux éloges de son beau-père, aux encouragements d'Héraclite, il répondait : — Je ferai des réclames pour les coiffeurs, elles sont payées, ou des articles pour le *Constitutionnel*. Le public est infaillible. Est-ce qu'il nous a priés d'être poëtes?

Dans toutes les carrières il y a plus d'appelés que d'élus. Mais nulle part, il faut le dire, les mécomptes ne sont aussi cruels que dans le

monde littéraire. Un pauvre diable se résigne à voir passer M. de Rothschild, s'il trouve en ce monde un morceau de pain et du tabac. L'homme qui est né avec le désir de la célébrité, et que l'imagination talonne, ne se résignera jamais à vivre obscur : il mourra cloué à son gibet.

Mardoche, avant de s'enrôler définitivement dans le corps franc de Diogène, tenta une démarche auprès de son oncle.

Le sénateur le reçut avec une gravité nuancée de dédain. Il s'adoucit lorsque son neveu, après un acte de contrition, le supplia de vouloir bien le diriger désormais. Le sénateur fit des démarches, il ne restait à prendre au *Constitutionnel* que le bulletin de la Bourse. Cela n'était pas de la compétence de Mardoche.

— Il y a M. de Saint-Lô, dit-il. Je te présenterai.

XXII

M. Boniface (de Saint-Lô) était aussi chauve d'idées que de cheveux. Mais il savait se revêtir de phrases toutes faites, et son esprit portait perruque. Le geste et l'attitude étaient d'un personnage; une douzaine de millions, honnêtement gagnés dans les draps, complétaient le prestige. M. Boniface avait, de profil, un faux air de Napoléon. A cause de cela, il se croyait destiné aux grandes choses et rêvait d'être homme d'État, en même temps que *Père des lettres* — comme François Ier ou le baron Taylor. Sa protection était acquise aux jeunes talents. S'il avait pu se résigner à n'être qu'un brave homme jouissant de sa fortune et digérant correctement, il eût compté dans la moyenne; en prétendant sortir de son cadre, il faisait dire de lui : M. Boniface est un imbécile qui a de la chance. Il avait reçu la croix parce qu'il avait fait de bonnes affaires. Pourquoi ne serait-il pas député? sénateur? baron? Ses loisirs, il les devait au pays. D'autres siégeaient sur les bancs du « temple législatif, » qui n'étaient pas plus méritants que lui ; son ami G..., par exemple, qui n'avait fait qu'engraisser des cochons et qui venait de remporter un prix, ce dont il était très-fier. M. Boniface pensait que l'espèce humaine vaut bien aussi que l'on consacre ses veilles à son amélioration.

Arrivé veuf à Paris, il était devenu la cible des mères de famille. Que l'on soit bête et chauve, cela n'empêche pas de faire le bonheur d'une femme. En conséquence, à l'âge où l'on devient grand-père,

M. Boniface recommença la carrière du mariage. Il fut épousé par une personne de vingt-deux ans, fraîche, spirituelle, jolie à ravir, et qui, grâce à lui, échappait à sa mère qui l'obsédait, et à la crainte d'épouser un capitaine en retraite ou quelque petit employé. Toutes ses compagnes envièrent son sort. Ce mariage fit que l'étoile de M. Boniface prit soudain un accroissement inespéré. Il eut un des salons les plus brillants de Paris. Ne pouvant être une personne, il devint un personnage. Afin de ne pas demeurer en reste avec la destinée, il fit confectionner un lourd in-octavo qu'il prit la peine de signer. Il s'agissait, je crois : *Du développement des intérêts industriels et commerciaux de la France, au point de vue économique, politique, intellectuel et moral.* M. Boniface, bien conseillé, répandit cet important ouvrage dans la circonscription où dès lors il semait sa candidature. S'il avait tenu dans sa main un journal qui lui appartînt, il était nommé ! Est-ce qu'on n'avait pas vu des financiers devenir directeurs de journaux, et de la Bourse passer à la presse, en témoignage du peu de distance qui les sépare aujourd'hui?

M. Boniface eût préféré acheter un journal tout fait. Il avait ses émissaires à l'affût des occasions. M. Boniface ne paraîtrait pas en nom : ce serait Pharamond Robinet. Mais le monde saurait bien vite à quoi s'en tenir, il reconnaîtrait le Jupiter caché dans son nuage, et versant ses tonnerres ou ses sourires, ses orages ou son soleil, sur la tourbe des lecteurs. Ne voyant rien venir, M. Boniface s'était décidé à fonder son organe de publicité. M. Boniface n'était dangereux que pour les gens d'esprit, et son programme — la liberté par l'ordre — n'inspirait nul effroi. Les mauvaises langues prétendirent que la gérance appartiendrait à Mme Boniface, qui n'y songeait guère, et se moquait des prétentions de son mari. En fait de politique, elle voulait plaire. Mais l'on n'est pas jolie femme impunément.

Mme Boniface était parisienne de race. Qu'est-ce qu'une parisienne? Le charme ! La parisienne peut se passer de vertu, de beauté, de raison ; de charme, jamais. Elle le respire, elle l'exhale. On trouve en tous pays des femmes qui marquent le cœur d'un cachet plus indélébile. La parisienne captive. Le propre de son joug est d'être invincible en se faisant à peine sentir : peser, insister, c'est pécher contre le goût et l'élégance. Cependant le diable n'y perd rien. Beaucoup de gens disent qu'ils détestent Paris. Ils le détestent tant qu'ils y sont ; sitôt absents, ils croient qu'ils ne s'en peuvent passer : c'est la parisienne. Une parisienne vertueuse ne sera jamais puritaine, la puritaine appuie sur sa vertu. Une parisienne pervertie ne sera

jamais grossière, toute parisienne naît femme du monde. Mais la parisienne s'en va avec le vieux Paris. La citadelle du goût est emportée, le suprême bon genre est d'avoir mauvais genre. Quand la dernière parisienne sera morte, si elle ne l'est déjà, le monde ne connaîtra plus que des prudes ou des sultanes.

Comme il est devenu plus honteux de n'avoir point d'argent que d'en voler, l'on met pour échapper au déshonneur de n'être pas riche tout son art à le paraître. De là le faux luxe, père du mauvais goût, et de pis. Mme Boniface se trouvait dans le luxe comme chez elle, et M. Boniface s'en plaignait; selon lui sa femme ne laissait pas assez voir qu'il était riche. Il en eût volontiers fait une devanture à millions. Il regrettait aussi qu'elle refusât de se faire appeler Mme de Saint-Lô, et qu'elle lui laissât ce ridicule. Mais pas plus que des diamants, elle n'eût voulu porter un nom d'emprunt. Elle n'a jamais mis de faux cheveux. Il est vrai qu'elle en possédait de véritables, et de quoi se noyer. Elle riait volontiers, et ce n'était pas seulement pour montrer des dents charmantes: la pensionnaire espiègle avait survécu dans la femme. On l'avait élevée, je crois, aux *Oiseaux*. Certaines femmes d'esprit n'ont pas de goût, il existe des femmes de goût qui manquent d'esprit: chose moins facile à expliquer. Mme Boniface avait de l'esprit qui coulait de source. Une femme du monde s'accommode à merveille de la galanterie, elle peut cueillir en passant la fleur du caprice, la passion lui est interdite. Elle l'engloutirait. Une femme du monde se doit au monde et à ses désœuvrements laborieux. Il faut qu'elle mette l'amour en petite monnaie pour s'en tirer, et la petite monnaie de l'amour s'appelle la coquetterie. Bien que Mme Boniface fût coquette, on ne disait pas d'elle : c'est une femme coquette. Le lecteur appréciera cette nuance.

Charles Dollfus.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA VIE

PREMIER ARTICLE

I

On n'eût jamais découvert dans l'être vivant le principe de la métamorphose des formes naturelles, la parenté du mouvement, de la chaleur, de l'électricité, de l'affinité chimique. L'expérimentateur a besoin de plus simples appareils. Il arrive pourtant que plus il sort de lui-même, mieux il se connaît lui-même : signe que nous ne sommes pas des points singuliers dans la courbe de la création, des monstres sans rapport avec ce qui nous entoure. Le γνωτι σεαυτον de l'antiquité s'est changé pour la science moderne en : « Connais la nature et tu te connaîtras toi-même. » L'égoïsme entêté du philosophe qui ne veut pas se dégager des limbes obscurs, des rêves et des échos sans cesse répercutés de sa propre personnalité, est justement puni par l'ignorance.

Sans sortir du monde physique, une intelligence désintéressée peut trouver les jouissances les plus vives dans la contemplation des lois qu'elle découvre ; elle arrive à sentir, si je puis parler ainsi, l'unité qui relie tant de manifestations diverses, qui embrasse tout, se mêle à tout ; elle touche l'infini sous le fini, l'immuable sous la variation, l'éternité sous le changement ; sans abdiquer, sans se condamner au suicide ou à la poursuite chimérique d'un repos absolu, elle trouve le calme et dans le calme la force. Elle a une boussole pour se guider

sur la mer troublée des sensations. Elle vit d'une vie plus pleine, plus haute, plus sereine et plus lumineuse que les pauvres âmes qui ne savent comment échapper à l'obsession d'un moi chétif, vain et misérable; comparez le musicien maladroit qui ne sait que garder la mesure et n'entend que son propre instrument et celui dont les doigts inconscients n'empêchent pas l'esprit de suivre l'harmonie de l'orchestre, qui se livre tout entier aux caprices, aux modulations de l'ensemble sonore, qui frémit avec chaque trompette, soupire avec chaque hautbois, vibre avec chaque corde ou plutôt qui, oubliant tous ces organes matériels, suit d'une aile libre le vol d'une pensée harmonieuse et divine.

Quel spectacle s'offre au savant familiarisé avec la notion féconde de la transformation des forces naturelles! quelle séduisante simplicité se révèle à lui, parmi tant de traits épais et discontinus, sous tant d'apparences éphémères, et qui pour le vulgaire demeurent sans lien apparent! Le monde, sans doute, ne lui est pas expliqué; mais, au lieu de trouver un sphinx partout où il regarde, il reste en face d'un seul sphinx. Il voit les mêmes forces jouer subtilement dans les dards que lance l'étoile immobile, dans les chœurs harmonieux des planètes portées autour de leurs soleils, dans les frémissements et les embrassements des atomes, dans l'aimant, doigt obstiné, qui cherche le pôle, dans les pures cristallisations où une géométrie qui s'ignore construit ses délicates merveilles, dans la flamme qui réchauffe et dans la rosée qui baise les pieds glacés de la nuit. Tous les mouvements, visibles ou invisibles, transports de masses, ou ondulations des particules qui composent les masses, sont régis par la même dynamique: la chaleur devient lumière, la lumière chaleur; le mariage mystique des atomes soulève les poids énormes; le choc brutal se change en pression continue, lente, tendre, pour ainsi dire. Rien ne se perd de la force éternelle, incréée, indestructible, qui flue à travers le monde en un nombre infini de canaux, toujours créatrice et toujours destructive; activité toute puissante dont nous ne percevons que la plus mince partie, et qui nous dérobe des merveilles impossibles à deviner. Tout système particulier de mouvement des atomes crée un monde nouveau de sensations, un système la couleur, un autre la chaleur. Hélas! les sens nous manquent et nombre de ces mondes sont pour nous comme s'ils n'étaient pas! Dans quelques-uns seulement, la science a pu pénétrer sans l'entremise et le guide de la sensation directe, encore s'y meut-elle comme un aveugle qui ne voit point les objets, mais qui les cherche et va toujours à tâtons.

Le principe de la conservation de la force a donné à la science moderne un caractère nouveau d'unité, de majesté : la physique, il est vrai, reste encore divisée en compartiments, mais les frêles barrières qui les séparent sont comme ces plans mobiles qui servent aux décors des théâtres, et qu'on recule ou enlève à volonté. Optique, acoustique, chaleur, tout se tient. Il n'y a plus de limites bien arrêtées entre les sciences physico-chimiques : elles se touchent ou se débordent partout. Que de points encore obscurs! que de problèmes de tous côtés surgissants! mais qui n'enlèvent rien à la grandeur de la synthèse. Le savant suit dans tous les dédoublements, les variations et les métamorphoses les forces qui produisent les mouvements ou visibles ou invisibles; il cherche les lois les plus cachées de leurs capricieuses transformations; pour le philosophe, il lui suffit presque d'être assuré que toutes les forces de la nature se réduisent à une seule force, que les lois du mouvement régissent les molécules comme les soleils, que tout marche, tout se modifie, tout cède à un *flatus* sans commencement ni fin. Cela est vrai, du moins, pour ce que nous nommons le monde physique, inorganique. Si pourtant nous entrons dans le monde vivant, nous trouvons-nous encore en présence des mêmes forces et de ces seules forces? La vie n'est-elle autre chose que la chaleur, ou l'électricité? L'homme ne sort-il pas autrement de la matrice de la création, que la planète, le cristal ou le précipité chimique? Je laisse de côté l'âme, la pensée, le mystère des mystères et ne m'occupe encore que de la vie. Je ne parle de l'homme que comme je ferais du plus misérable animal, ou, moins que cela, d'une plante. Est-ce un automate? une machine? un condensateur électrique? un laboratoire? tout cela à la fois? et rien que tout cela?

Je voudrais discuter les problèmes de la vie : mais la vie elle-même est un problème. On a fait, on fait encore de gros livres, rien que pour en donner la définition, et je n'en connais pas une qui puisse résister à une critique sévère. L'essence intime du monde inorganique échappe à notre analyse autant que celle du monde organisé; la forme du diamant et du carbonate de chaux a dans sa permanence quelque chose d'aussi miraculeux, si je puis employer ce mot, que la forme d'un lion, d'un cheval, d'une espèce quelconque; les attractions des molécules jettent un esprit philosophique dans un étonnement aussi profond, aussi aigu, aussi irritant que les attractions qui, sous le nom d'instinct, opèrent sans cesse sous nos yeux dans le monde vivant. L'affinité fait penser à la passion; la passion aux affinités. Il est tout simple que les mythologies donnent une âme à toutes les forces naturelles.

Et cependant, en face de la vie, le penseur se persuade volontiers qu'il a devant lui quelque chose d'encore plus étonnant que la lumière et le mouvement des mondes, encore plus étrange que l'obstination de l'aimant, plus incompréhensible que l'agencement d'un cristal ou le mariage des corps simples ; il y a une hiérarchie dans le mystère même. L'instinct est ici plus fort que le raisonnement : les froides splendeurs du ciel étoilé, les vertes solitudes des eaux, les hérissements des montagnes, émeuvent moins que le plus léger frôlement de la vie. Un regard, une voix, un sourire, un pleur, et nous voilà hors de nous. Il nous faut autre chose qu'un tableau, il nous faut un drame. La femme aimée doit jeter loin d'elle les saphirs, les rubis, toutes ces pierres dures, froides, anguleuses ; de ses yeux jaillit une lumière plus douce que l'opale et plus brillante que le diamant ; les anneaux d'or, signe d'esclavage, blesseraient ses mains si tendres ; qu'est-ce qui peut lutter, dans la création, contre cet être chétif, contre cette beauté éphémère, contre ce charme vainqueur de la vie, surprise en ses frissons, ses palpitations, ses mollesses et ses ardeurs ?

J'ai gravi les plus hautes pentes de la montagne ; plus d'arbres, les derniers conifères ont disparu, vaincus dans leur duel inégal contre le vent ; l'âme a froid sur ce désert de pierres qui confine au désert du ciel. Çà et là croît une fleur, isolée, pauvre étrangère qui se réfugie entre quelques blocs de rocher ; qu'elle semble belle dans sa simple parure ! comme l'œil s'attache à ses fins contours, à ses couleurs rougissantes ! — Est-elle fille de la terre ou du vent ? Que fait-elle là, oubliée, ignorée, plus inutile que le minéral enfoui dans le filon souterrain ? Elle charme, elle étonne plus encore.

Partout nous cherchons la vie : mais la nature animée n'appartient pas depuis longtemps à la science : la poésie jalouse l'a longtemps gardée pour elle. A la fin du siècle dernier, l'histoire naturelle est encore descriptive, toute en tableaux, elle cherche la magie du style, pour se rapprocher de la magie de la création. Buffon, correct, élégant, grave, observe les animaux comme Adam pouvait regarder sa cour obéissante du paradis terrestre. Le médecin n'est plus méprisé, bafoué sur la scène, comme au temps de Molière : mais à peine sa profession, comme aujourd'hui encore en Angleterre, est-elle considérée comme libérale. L'anatomiste, qui pince, fouille et déchire les chairs, semble au vulgaire un vil boucher : la religion le réprouve et lui refuse jusqu'au cadavre de « l'image de Dieu ; » il devra se contenter des maudits, des suppliciés ; on lui livre cette charogne comme aux corbeaux les morts oubliés sur le champ de bataille.

Les formes de la vie ont toujours frappé l'attention de l'homme; les premières ébauches de l'art n'en sont que des imitations naïves et ses plus beaux triomphes que des reproductions fidèles; mais les forces de la vie ne pouvaient être connues, tant qu'on n'entrait point sous l'épiderme, tant que les classifications se basaient sur des similarités ou des dissemblances purement extérieures; l'histoire naturelle perdait le temps à renouer ce qu'elle nommait la « chaîne des êtres; » c'était une grande revue, une sorte de dénombrement homérique. Quand elle s'occupait des organes, c'était seulement des organes extérieurs, visibles; elle ne savait rien des merveilleuses métamorphoses qui s'opèrent dans le tissu même et dans les profondeurs de l'être.

Le progrès de la science est marqué par trois grandes étapes : elle ne connaît d'abord que des individus : c'est la science pittoresque; plus tard, elle ne voit que des organes : c'est la science anatomique; enfin, elle n'analyse plus que des tissus et des forces : c'est la science histologique et physiologique.

Par un contraste naturel, autant la méthode va en se compliquant, autant les résultats gagnent en grandeur et en simplicité. Au début, on ne se sert que des yeux, mais l'infinie variété des plantes et des animaux jette l'esprit et la mémoire dans une inextricable confusion; la délimitation des espèces n'est soumise à aucune règle rationnelle, fixe et précise; le monde animé reste un Éden en désordre, une sorte d'arche de Noé : l'anatomie descriptive et comparée permet déjà de deviner quelque chose du plan de la nature, elle en découvre ce qu'on pourrait appeler les styles divers; les individus s'effacent devant de grands groupes, que la paléontologie suit à travers tous les âges [1].

[1] La première tentative faite pour classer les animaux conformément à leurs affinités est celle de Linné. Il distinguait six classes : les mammifères, les oiseaux, les amphibies, les poissons, les insectes et les vers; chaque classe se subdivisait en ordres hiérarchiquement rangés. Cuvier et Van Baër, échappant les premiers à la servitude des anciens préjugés, renoncèrent à établir une série hiérarchique, unique et linéaire; tous deux, moins occupés des apparences extérieures que de l'organisation interne, reconnurent dans le monde animal quatre formes typiques, *plans* ou *embranchements*. La zoologie de Cuvier se résume dans le tableau suivant :

Premier embranchement. — *Animaux vertébrés :* Classe 1, mammifères; classe 2, oiseaux; classe 3, reptiles; classe 4, poissons.

Deuxième embranchement. — *Animaux mollusques :* Classe 1, céphalopodes; classe 2, ptéropodes; classe 3, gastéropodes; classe 4, acéphales; classe 5, brachiopodes; classe 6, cirrhopodes.

Troisième embranchement.— *Animaux articulés :* Classe 1, annélides; classe 2, crustacés; classe 3, arachnides; classe 4, insectes.

Quatrième embranchement. — *Animaux rayonnés :* Classe 1, échinodermes; classe 2, vers intestinaux; classe 3, acalèphes; classe 4, polypiers; classe 5, infusoires.

On ne croit plus à « la chaîne des êtres ». Le règne animal n'est plus comparé à une suite d'étoiles de diverses grandeurs, rangées les unes derrière les autres : il fait penser plutôt à un groupe de constellations dont chacune aurait ses soleils, ses planètes et ses satellites. Admirez quelle simplicité éclate en cet apparent désordre! Comme toutes les formes viennent, en un lit de Procuste, se ranger sous les mêmes niveaux. Les individus disparaissent, le temps lui-même s'efface; tout ce qui a vécu, tout ce qui vit encore semble une variation d'un thème éternel. L'animal apparaît comme l'ébauche plus ou moins parfaite d'une force, asservie à une idée; et non-seulement l'animal, mais l'espèce, mais la famille, mais l'ordre. Ce n'est pas assez pourtant : il ne suffit pas de montrer les parentés, les affinités de tous les êtres vivants : l'anatomie ne les a étudiés que dans leur structure, elle a fait la *statique* de la vie. Mais la vie est surtout mouvement; la physiologie vient la dernière étudier la *dynamique* vitale; elle s'occupe moins de l'animal que de l'organe, de l'ouvrier que de la fonction : Bichat le premier devine que l'être n'est pas véritablement connu, si l'on n'en connaît les matériaux; son histologie, sa nomenclature et sa définition des tissus peuvent être fautives; il lui restera toujours le mérite d'avoir entrepris l'analyse de la matière vivante, d'avoir cherché ce qu'on pourrait nommer les corps simples de l'organisation, d'avoir découvert entre les diverses parties de la création animée des parentés encore plus profondes et plus fondamentales que celles que signale l'anatomie comparée.

Au point où elle est arrivée, la science de la vie est vraiment devenue la science des sciences; elle ne s'est développée qu'à la faveur de leurs découvertes; mais elle les domine toutes. Les classifications, les descriptions d'espèces peuvent sembler des jeux faciles à celui qui est habitué à forcer la vie dans ses retranchements les plus intimes.

Van Baër, guidé surtout par ses recherches embryogéniques, arriva au même résultat que Cuvier, comme le prouve le tableau suivant :

I. *Radiata.* — *Evolutio radiata* : Développement procédant d'un centre et produisant des parties identiques dans un ordre radiaire.

II. *Mollusca.* — *Evolutio contorta* : Développement qui produit des parties identiques recourbées autour d'un espace conique ou autre.

III. *Articulata.* — *Evolutio gemina* : Développement qui produit des parties identiques sur les deux côtés d'un axe, et se refermant sur une ligne opposée à l'axe.

IV. *Vertebrata.* — *Evolutio bigemina* : Développement qui produit des parties identiques sur les deux côtés d'un axe, grandissant par en haut et par en bas et se refermant sur deux lignes.

Il faut remarquer que les protozoaires, bien qu'ayant une structure bien définie, ne trouvent point une place naturelle dans aucun des embranchements construits par Cuvier.

Avec un petit nombre de matériaux, résultant du mariage de quelques principes immédiats, il recompose idéalement toute la création. Il voit tous les êtres dans un seul être; l'être entier dans quelques cellules vivantes. Il assiste à une création sans fin, féconde en merveilles toujours nouvelles. L'infiniment petit lui explique l'infiniment grand. Il demande à la maladie le secret de la santé, à la mort celui de la vie. C'est à bon droit que Comte a mis le *médecin*, le *physiologiste* au sommet de sa hiérarchie scientifique. Que ne sait-il pas ou plutôt que ne doit-il pas savoir? Y a-t-il rien de plus complexe, de plus merveilleux, de plus admirable que cette machine humaine dont tous les ressorts doivent lui être familiers? L'homme expliqué, reste-t-il rien d'obscur dans la création? L'homme inexpliqué, quelle science peut nous satisfaire?

II

Les conceptions sur la vie se sont toujours moulées fidèlement sur l'état de la science. Cette servitude involontaire se fait sentir dans toutes les philosophies et aucun système n'y a échappé. L'inanité, le vide et la stérilité s'y trahissent partout, sous le luxe des images et la confusion verbeuse des raisonnements, dès qu'on les étudie à la lueur de la science moderne. Qu'il faut de patience pour suivre même les plus beaux génies dans le dédale de tant d'erreurs grossières : on souffre de les voir s'épuiser dans leur lutte contre un inconnu qui les domine et les écrase. L'orgueil de leur pensée trouve son châtiment dans l'obscurité du langage. Ivres et repues de mots, ballottées entre ciel et terre et ne trouvant à se fixer nulle part, les métaphysiques ne peuvent même arriver à se détruire mutuellement : sous des noms nouveaux, un siècle les porte à l'autre, toujours aussi insaisissables, aussi enflées de chimères et de contradictions. La science positive n'aurait garde d'entreprendre contre tant de systèmes oubliés ou dont le souvenir est seulement conservé par quelques érudits, une guerre en règle qui serait sans but et sans gloire. Elle se montre et ils disparaissent, comme les étoiles pâlissent aux rayons de l'aube rougissante. Elle n'est pas toute la vérité, mais elle est la vérité : l'erreur peut la défier, elle n'a pas besoin de défier l'erreur.

Il y a pourtant, dans les métaphysiques, quelque chose que la science ne doit point mépriser : c'est la métaphysique. Car ne cherche-t-elle pas

elle-même à créer à son tour une synthèse, non plus immobile et enfermée en des contours inflexibles, mais mouvante, animée et capable de transformations ? A voir les ruines de tant de systèmes qui encombrent l'histoire de la philosophie, elle s'assure que l'expérience et la méthode inductive sont les seuls guides sûrs de l'esprit humain; mais d'une autre part elle ne peut s'empêcher d'admirer comment certaines idées, à travers tous les âges et dans l'anarchie de toutes les doctrines, ont servi de pôle à la pensée, comment toutes les philosophies ont tissé sur ces fonds leur trame fragile et légère. Elle retrouve parfois avec étonnement ses découvertes les plus étonnantes en germe et comme ensevelies dans quelque conception générale, échappée à un génie créateur. Enfin, la rapidité même de ses progrès, en tempérant sa juste fierté, lui inspire un reste d'intérêt pour tant de constructions idéales, élevées pour l'éternité et si promptement écroulées.

Si l'on cherche à établir, pour plus de simplicité, une classification dans les systèmes relatifs à la vie, il semble qu'on puisse les réduire à trois classes et les grouper sous les noms suivants : 1° l'*animisme*; 2° le *vitalisme*; 3° le *dynamisme*. Le dynamisme lui-même se peut dédoubler en deux systèmes; 1° le *dynamisme vital* et 2° le *dynamisme physique*.

Sous le nom d'*animisme*, j'embrasse toutes les théories qui subordonnent d'une manière absolue le corps à une âme, principe immatériel, impondérable et intangible.

L'animisme reconnaît deux substances, ou plutôt deux essences, l'esprit et la matière, et fait de la seconde la docile servante de la première. L'être vivant est un automate dont tous les mouvements sont réglés par l'action d'une cause immatérielle, que cette cause soit souveraine et libre ou qu'elle ne soit qu'une émanation d'une volonté éternelle et infinie. La théorie n'explique pas, elle n'a jamais expliqué, pas plus au temps de Descartes qu'au temps de Platon, comment une substance peut être immatérielle et dépourvue d'étendue, comment ce qui n'a pas d'étendue, de poids, de réalité perceptible, peut exercer une action sur la matière, la mouvoir, l'agiter, la conduire en ses transformations. Elle creuse un gouffre entre l'esprit et le corps et ne nous apprend pas comment il est franchi dans chaque mouvement, dans chaque sensation, dans chaque détermination volontaire.

Toutes les écoles qui se sont laissé entraîner à dédoubler la substance éternelle ont affecté de diviniser l'une de ses moitiés, de mépriser la seconde. Pourtant, si vous me montrez un monde double, à quelle moitié dois-je donner la préférence, si toutes les deux sont nécessaires

et incréées? Si l'une est l'œuvre de la seconde, pourquoi trouverais-je la création indigne du créateur? De tout temps, il y a eu pourtant un spiritualisme qui a refoulé la matière d'un pied dédaigneux, qui n'a prétendu vivre que dans le domaine des idées pures et des abstractions sans corps; on doit peut-être à cette préoccupation de l'esprit humain les plus beaux transports des plus nobles génies : que signifie donc cet effort fait pour arracher l'homme aux chaînes de la vie quotidienne, aux misérables entraves du temps et de l'espace ? Il n'est qu'une aspiration à la vérité éternelle, indépendante de notre frêle existence comme de tout le reste, une tentative faite pour nous rapprocher de la loi d'où découlent toutes les formes, toutes les apparences, tous les phénomènes. Nous ne pouvons nous élancer à la vérité que par la pensée : et à cause de cela nous sommes enclins à croire que le principe pensant est identique avec la cause d'où découle la législation de l'univers.

L'apparente simplicité de l'animisme pur et simple ne couvre au fond qu'énigmes et que confusion. Son dualisme n'arrive qu'à faire deux parts dans l'ignorance humaine : il condamne à la stérilité la science de l'âme, parce qu'il ne sait où la fixer, la science de la matière, parce qu'il ne fait plus aucune distinction dans la matière, considérée comme indifférente, plastique et revêtue seulement de propriétés d'emprunt.

L'animisme pur laisse face à face le corps et l'âme : en ce faisant, il ne pense qu'à l'homme, à l'âme pensante; l'embarras commence dès qu'on lui montre une chose vivante qui ne soit pas l'homme. Que faire? Faudra-t-il attribuer aussi une âme à la bête, à la plante? le principe de l'âme différerait donc du principe pensant? Faudra-t-il considérer les mouvements spontanés de la vie comme le résultat de simples propriétés matérielles? mais si la plante doit cesser d'être une merveille, si l'animal n'est qu'un vil automate, ne pourra-t-on être conduit à trouver l'âme superflue chez l'homme lui-même? Je puis, comme Malebranche, battre mon chien et m'étudier à le mépriser : mais si sa douleur ne me semble plus que grimace physique, si ses cris ne sont qu'un phénomène acoustique, que dois-je penser de la bête humaine, de ses passions, de ses emportements, de ses agitations? L'animisme n'a jamais su définir son propre empire : tantôt il ne revendique que l'homme, l'être pensant par excellence, et rejette pêle-mêle tous les règnes dans l'abîme confus et béant de la matière; tantôt, effrayé de son isolement, il ressaisit et ramène dans ses possessions naturelles tout le règne animal et se trouve même contraint d'y annexer

le règne végétal, tout ce qui a une vie, si humble, si dégradée et vile qu'elle puisse être.

L'animisme ne saurait donc prétendre à être le spiritualisme par excellence : en fait, il oscille sans cesse du spiritualisme au matérialisme, de Platon à Aristote ; Platon compare l'âme au pilote qui conduit le navire, et voit dans la mort une délivrance ; pour lui l'âme unie au corps souffre de la sensibilité et du désir ; dégagée de son enveloppe terrestre, elle se repose dans la raison. Aristote se moque de ces âmes qui changent de corps comme on change d'hôtellerie. L'âme, suivant lui, n'est pas le corps, mais ne peut être sans lui, non plus que la lumière sans corps lumineux. La fonction nutritive est une de ses facultés tout comme la pensée. Le spiritualisme des Pères de l'Église, et notamment de saint Thomas, n'habite point de plus hauts étages. L'*Ange* reconnaît tous les droits de la bête. « L'âme, écrivait saint Thomas, est tellement la réalité du corps animé, que c'est *par elle* qu'il est corps, corps organique et faculté vivante. » L'âme, séparée du corps par la mort, ne jouit plus d'une vie complète, elle attend la trompette du jugement dernier pour recommencer à vivre pendant toute l'éternité. La résurrection des corps nous est promise en même temps que l'immortalité.

Stahl, l'auteur de la *Vraie théorie médicale*, est le continuateur d'Aristote et de saint Thomas. Son âme n'est pas seulement, comme celle de Descartes, une âme pensante : elle pense et vit à la fois. Elle bâtit le corps, en choisit les matériaux dans les éléments inorganiques, les groupe, les entretient, les nourrit, les guérit : elle préside à toutes les fonctions organiques. Pensante, elle a pleine conscience d'elle-même ; vivante, elle n'a plus qu'une conscience sourde, une sorte de sens obscur de la continuité de ses opérations. Tantôt elle se connaît, tantôt elle s'ignore. Tantôt elle est le *moi*, et tantôt elle reste séparée du *moi*. On devine sans peine et l'on a maintes fois répété les objections qu'on peut soulever contre un système qui se tient sur les confins périlleux de la psychologie et de la physiologie. En vain Stahl s'attache-t-il à distinguer la connaissance consciente et la connaissance inconsciente, le λογος et le λογισμος, l'âme raisonnante et l'âme raisonnable.

Il écrit quelque part : « C'est pour penser, et non pour autre chose que l'âme existe, car il n'y a rien dans l'univers qui égale en beauté la pensée. » Mais quoi ! il faut aussi qu'elle s'occupe des besognes vulgaires de la nutrition, de la déglutition, de la salivation. Si le sang circule, c'est que l'âme le veut. Oui, l'âme d'Aristote, qui ignorait la circulation du sang, promenait des globules tout comme

celle d'Harvey. Quel malheur que le λογος, ou la science infuse, ne puisse faire des confidences au λογισμος, à la science acquise et raisonnée ! La physiologie serait d'un coup achevée et n'aurait plus besoin des Claude Bernard et des Robin. Mais l'âme de Stahl fait, hélas ! de la physiologie sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose. Je suis assuré, grâce à Claude Bernard, que dans mon foie je fabrique du sucre ; ma science n'empêche pas que j'en fasse peut-être beaucoup moins que mon voisin qui l'ignore. Qu'est-ce donc que cette âme, à la fois si savante et si ignorante, si souveraine et si servante ? Si la machine corporelle est son ouvrage, elle doit l'être chez les animaux comme chez l'homme. Aussi Stahl croit-il à l'âme des bêtes, et pour être logique il devait croire même à l'âme de la plante.

Avec toutes ses contradictions et ses étrangetés, il n'est pas étonnant que l'animisme ait repris faveur de nos jours. C'est la première tentative systématique faite pour coordonner le monde moral au monde physique : le système a une simplicité, une grandeur incontestables ; il satisfait la curiosité de l'esprit en la faisant descendre dans les demi-jours et les obscurités de la vie organique, mais il n'est pas le phare lumineux qui domine le confus océan matériel. Cette doctrine est aujourd'hui le port où se réfugient nombre d'esprits distingués [1] qui ont perdu foi dans la psychologie et se sont convaincus de sa stérilité. A force de regarder sa propre image, Adonis n'apercevait plus rien dans le miroir troublé de l'eau. Personne ne veut plus écouter le dialogue perpétuel du *moi* avec le *moi*. On a assez démontré qu'il y a des faits internes, que leur étude constitue une science indépendante, et cette science même, on l'attend en vain. Elle s'annonce toujours, elle n'arrive jamais.

L'animisme est un merveilleux refuge pour les philosophes, qui, sans déserter le drapeau du spiritualisme, veulent boire aux eaux des sciences modernes, s'instruire, apprendre. Une doctrine qui soumet la matière à l'esprit, mais qui régente toute la matière ! Un pont jeté entre les landes de la métaphysique et les riches domaines que la science défriche ! Comment n'être pas tenté de le franchir ? On se promet qu'on le repassera et qu'on retournera, la moisson faite, au désert. L'avenir montrera comment ces promesses seront tenues.

L'animisme moderne donne déjà le meilleur signe de vitalité : il se

[1] Bouillier, *Du principe vital et de l'âme pensante*. — Tissot, *l'Animisme ou la matière et l'esprit conciliés*. — Albert Lemoine, *le Vitalisme et l'Animisme de Stahl*.

divise. Jouffroy avait tenté de séparer nettement le terrain de la physiologie et celui de la psychologie : tout phénomène qui se produit devant la conscience était pour lui un phénomène psychologique, que le moi d'ailleurs fût actif ou passif, volontaire ou obéissant ; tout le reste était livré à la physiologie. Le moi conscient, soit de son activité, soit de sa passivité, voilà la part exclusive et sacrée de l'âme ; elle ne revendiquait rien autre. Mais si l'âme peut sortir de ce cercle profond, si elle gouverne à la fois les opérations intellectuelles et les opérations vitales, que devient-elle comme conscience, comme personne morale, comme cause libre et volontaire ? Grand embarras ! L'un dira que le moi n'est pas toujours ni forcément conscient ; l'autre, que l'âme a encore conscience, quand elle accomplit ses basses fonctions vitales. Pauvre moi ! que deviens-tu quand tu ne te connais plus toi-même? Pauvre conscience, quand tu n'es plus que le battement des artères, le retrait du muscle, le suintement d'une muqueuse ? Chose étrange ! des deux parts les arguments sont excellents, ingénieux, persuasifs. Il est certain que le *moi* (j'aimerais mieux dire l'*unité de l'être*) se passe souvent de conscience si l'on entend par celle-ci une façon d'examen, d'analyse, de recherche. Il est également certain que jamais nous ne sommes abandonnés par je ne sais quel sentiment continu de la vie organique, quel sens vital, sourd, intime et confus. Des phénomènes sans nombre peuvent être invoqués à l'appui de l'une comme de l'autre théorie. Qui ne voit pourtant que la première incline à rattacher les faits vitaux à l'âme, la seconde, les faits intellectuels au corps ! L'une respecte la liberté de l'âme, la grandit même, en lui ouvrant non-seulement le champ de la pensée, mais encore celui de la matière. L'autre humilie l'âme devant des instincts, des nécessités générales, devant les lois souveraines qui régissent la matière :

« Desinit in piscem mulier formosa superne. »

L'âme porte encore sa tête altière dans le ciel, mais par les pieds elle se rattache et se fixe, s'enracine à la terre. Écoutez ces déclarations :

« La vie ne s'explique que par un principe vivifiant, distinct du corps, incorporel par conséquent. Et comme l'âme est un principe de cette nature, dont les rapports connus avec le corps permettent d'étendre son action jusqu'à l'organisation, au développement et au maintien de la vie, l'analogie conduit à l'animisme.

» Mais l'animisme doit s'entendre de tout ce qui a vie, depuis l'or-

ganisation la plus simple jusqu'à l'homme. Le spiritualisme ne peut plus se soutenir qu'à cette condition. Si les animaux n'ont pas d'âme, pourquoi l'homme serait-il animé? Des différences de degré ne constituent pas des différences essentielles. Les zoophytes ne s'expliquent pas plus sans l'action d'une âme que les animaux de l'ordre le plus élevé. Les plantes elles-mêmes sont inconcevables sans un principe indivisible d'action qui en réalise le type, qui le conserve, le vivifie, le développe. Or, un pareil principe est encore une âme... Ou des âmes dans les plantes, ou pas de nécessité visible d'une âme dans l'homme[1]. »

Les études des animistes modernes, bien qu'un peu incohérentes, embarrassées et sans méthode, méritent pourtant d'exciter un profond intérêt. Jamais une philosophie spiritualiste n'avait admis aussi franchement que l'activité de l'âme n'est pas toujours volontaire et libre; consciente ou non, on reconnaît une sorte de lumière instinctive, intérieure, profonde, qui surveille et éclaire les opérations de la vie organique. On ne laisse plus au sein de la matière, considérée comme une sorte de tout indivis, et dans toutes ses parties également vil, les énergies organiques et vitales confusément mêlées aux forces physiques ordinaires. On n'abandonne plus avec une dédaigneuse indifférence au corps le soin et le pouvoir de s'organiser, de vivre, de sentir. On ne confond plus la nature inorganique et la nature organisée, comme le faisaient les philosophies qui ignoraient les distinctions établies par la chimie moderne. On ne s'occupe pas seulement de l'âme, mais du *lieu* de l'âme pour parler comme les géomètres. On ne lui refuse plus toute puissance organique, toute participation à la vie, tout concours dans les opérations qui ne sont point purement mentales; on veut que le corps et l'âme ne soient pas seulement mariés, mais qu'ils s'épousent, se fondent, se pénètrent dans l'unité de l'être vivant. Nous sentons-nous doubles? Des particules nouvelles traversent incessamment nos veines, nos muscles et jusqu'à nos os, comme les pensées nouvelles traversent notre esprit; le flux des molécules ne s'arrête non plus que celui de nos rêves, de nos sentiments, de nos calculs. Cette infinie variété de phénomènes simultanés, depuis le plus humble jusqu'au plus élevé, est comme suspendue à quelque chose d'unique: qu'importe le nom qu'on donne à cette force inconnue? elle nous fait ce que nous sommes, elle est notre tout.

[1] Tissot, *De l'Animisme*, page 490.

III

Le spiritualisme de Descartes déchire tout lien ontologique entre l'esprit et la matière et les laisse face à face, dans un état d'opposition perpétuelle. Pour que cette opposition devienne harmonie, Leibnitz est contraint de faire intervenir incessamment une volonté suprême. Dieu tient dans ses mains les fils qui meuvent les corps et ceux qui meuvent les âmes : dès l'origine des choses ces mouvements ont été réglés de façon à se correspondre. L'harmonie préétablie exige que tel muscle de mon corps se contracte au moment précis où j'aurai telle volonté : système ingénieux, mais arbitraire, artificiel et presque enfantin, que l'instinct repousse invinciblement, sans le secours du raisonnement. Comment rejoindre pourtant les deux parts de l'être, l'esprit et les corps? On peut rapporter au *vitalisme* tout système qui en explique l'action réciproque à l'aide d'un principe intermédiaire. Une telle tentative ressemble trop à un expédient, pour ne point mettre une critique sévère sur ses gardes. Pour rattacher l'esprit et la matière, on vient loger entre eux un principe mixte, un entremetteur, qui ira de l'un à l'autre et leur apprendra à vivre en bon accord. Mais le problème est-il résolu, quand le dualisme devient trinité, quand à deux substances, l'une spirituelle, l'autre corporelle se surajoute une troisième substance ambiguë, bâtarde et mal définie? Si le mariage peut s'opérer directement entre le corps et l'âme, à quoi sert ce nouveau principe? et si rien ne leur est commun, comment agira-t-il? il n'aura point prise sur l'âme, s'il est matériel, ni sur le corps, s'il est spirituel. Saurait-il être à la fois l'un et l'autre? Non, puisque nous supposons impossible la fusion, la pénétration réciproque.

Différera-t-il en essence et de l'un et de l'autre? Mais pouvons-nous imaginer quelque chose qui ne soit ni corporel ni spirituel? qui puisse évoquer la pensée, sans être la pensée, remuer la matière, sans être la matière? Donner à l'énigme une formule nouvelle, est-ce découvrir l'énigme?

Dans le système des trois principes, pensée, matière, vie, le dernier est une façon d'interprète qui connaît la langue de deux interlocuteurs, incapables de se comprendre. Le rôle souverain dans le plan de la nature reviendrait alors, non plus à l'âme, mais à la vie.

Il y a dans l'esprit humain un tel goût pour les transactions, pour les compromis, et ce qu'on pourrait nommer les demi-jours, que la théorie

des trois principes est revenue dans l'histoire de la philosophie sous une foule de formes diverses.

Je suis obligé de distinguer entre le vitalisme proprement dit ou la doctrine des trois substances et le vitalisme qui ne considère point la vie comme un principe, une entité, mais simplement comme une force. Ce dernier doit plutôt se rattacher au dynamisme. L'embarras consiste à classer beaucoup de doctrines qui flottent perpétuellement du vitalisme au dynamisme. Barthez lui-même ne consent jamais à définir la vie; il en parle tantôt comme d'une substance, tantôt comme d'une cause ou force; c'est parfois une abstraction, parfois un principe que modifie l'âge, le climat, la maladie. Il ignore si le principe vital est « une substance ou seulement un mode du corps humain vivant. » « Je personnifie, dit-il encore, le principe vital pour pouvoir en parler d'une manière plus commode. » Ailleurs il écrit : « La chose qui se trouve dans les êtres vivants et ne se trouve pas dans les morts, nous l'appellerons âme, archée, principe vital, x, y, z, comme les quantités inconnues des géomètres. » (*Éléments de la science de l'homme.*) Dans une classification philosophique, le système de Barthez mérite d'autant mieux d'être rangé dans le dynamisme que les attributions de son principal vital sont toutes dynamiques. Il gouverne en effet : 1° les forces musculaires et motrices; 2° les forces sensitives; 3° la chaleur vitale (mais la chaleur n'est qu'un mouvement); 4° les sympathies (qui ne sont que des transmissions sourdes de mouvements dans la matière organisée). Les successeurs de Barthez n'ont pas toujours été aussi prudents que leur maître : ils ont fait du principe vital une âme de seconde majesté; ils l'ont regardé comme une essence différente et de l'âme et du corps. Une physiologie qui considère la vie comme une substance, se range au niveau de l'ancienne physique qui expliquait l'électricité par un fluide électrique, la lumière par un fluide lumineux. C'est déjà trop d'user de mots semblables pour la commodité du langage, comme dit Barthez. Qui croit aujourd'hui au fluide électrique? La vie n'est point une substance qui passe dans les germes, qui s'infuse dans les liquides de l'organisme, qui soude les particules du corps et les met en mouvement : ce n'est point l'*archée* de Paracelse et de Van Elmont logée dans les organes comme un voyageur dans une hôtellerie, qui commande au corps et qui obéit à l'âme.

IV

Si ce qui nous donne vie n'est ni l'âme, ni un principe différent de l'âme et du corps, que peut-ce être encore? une force; impossible de chercher plus arrière et plus bas. Qu'est-ce que la vie, sinon un mouvement? et le mouvement ne se peut imaginer sans des forces qui le produisent. « Les corps qui ont vie, disait Descartes, ne sont que de petits ruisseaux qui coulent toujours. » Le tourbillon vital charrie sans cesse des matériaux nouveaux à travers des moules qui pendant quelque temps se conservent.

Des forces, des formes, voilà à quoi se réduit le monde animé comme le monde inorganique; mais dans le premier, tout équilibre est un équilibre mobile : les apparences y sont changeantes et couvrent sous leur voile éphémère des changements bien plus rapides encore. Des forces de tout genre s'emprisonnent momentanément dans une sorte de champ clos et s'y livrent une guerre perpétuelle.

L'esthétique ne saisit dans le vaste domaine de la vie que les formes; la science moderne y poursuit les forces. Entre les premières et les secondes, il y a des liens mystérieux que l'on ne cherche, que l'on ne soupçonne pas encore. La géométrie de la nature inorganique, si simple, réduite aux lignes droites et aux plans, est à peine achevée; comment aurait-on pu trouver déjà les lois de la géométrie organique, si complexe, si muable? La vie ne se plaît qu'aux courbes, aux ondulations, aux rondeurs; elle flue, elle s'enferme et s'enroule, et, obéissant à des polarités cachées, semble concentrer et resserrer toujours ses matériaux; elle n'en laisse fuir que le moins qu'elle peut en angles aigus, en pointes acérées; elle construit des ouvrages si merveilleusement noués et ajustés que les plus grands génies ont peine à en reproduire sur la toile ou par le marbre les délicates enveloppes.

La science peut du moins pénétrer dans ces merveilleux ouvrages, examiner quels matériaux y sont employés et comment ils y trouvent une place. Le dynamisme considère tous les phénomènes vitaux comme des mouvements : il a pourtant deux manières de les interpréter : 1° ils sont l'effet des forces universelles auxquelles est soumis le monde physique; 2° ils supposent des forces spéciales et différentes de toutes celles que recèle la nature inorganique.

Je nommerai, pour plus de netteté, le premier de ces systèmes le *dynamisme physico-chimique*, le second le *dynamisme vital*. Les phéno-

mènes si variés du monde physique ne sont plus regardés que comme des transformations de mouvement. J'ai montré ailleurs de quelle façon la force vive répandue dans une masse peut s'y métamorphoser soit en chaleur, soit en électricité, soit en déplacements atomiques. Rien ne s'en perd; quand elle ne produit plus de mouvements visibles, elle accélère ou modifie des mouvements invisibles de nature variée. On a fait voir aussi comment chaque mode particulier du mouvement invisible se traduit en une *qualité*, une propriété physique particulière; et, comme on peut supposer dans l'atome, ou dans la molécule complexe, des ordres, des systèmes de mouvement extrêmement divers, il en faut conclure que les corps peuvent jouir d'une richesse de propriétés en quelque sorte illimitée.

Il n'y a rien *à priori* d'absurde à supposer que la force vive qui dans la matière inorganique produit chaleur, électricité, couleur et le reste, puisse donner naissance, en certains cas, aux combinaisons plus complexes de la matière organique et que, ces composés une fois formés, elle leur imprime ces mouvements spéciaux que nous surprenons dans l'être vivant. La formation d'un cristal est une création tout comme la formation d'une cellule. Nous n'avons aucun droit de poser des limites à la grandeur, à la fécondité, à la puissance de cette énergie que nous savons répandue dans les corps et dont rien ne saurait être distrait ou perdu.

Ce dont il est peut-être permis de s'étonner, c'est que la théorie dynamique de la vie ait pu être devinée à une époque où l'on était habitué à n'observer d'autre mouvement que le mouvement visible des masses et où l'on n'avait surpris encore aucun lien entre la mécanique grossière des déplacements, des translations et la mécanique raffinée des oscillations, des vibrations, des rotations. Comment appliquer une géométrie toute rectiligne et rigide, en quelque sorte, à ces composés élastiques, traversés d'actions et de réactions perpétuelles, qui forment les tissus vivants? En vain multipliez-vous les leviers, les points d'appui; en vain vous composerez et décomposerez les forces dans ce dédale tourbillonnant et confus. On devine instinctivement qu'ici les poids, les masses ne sont pas tout et qu'il y a autre chose que de vulgaires ressorts. L'être vivant n'est pas un automate ordinaire.

Mais la métaphysique ne saurait devancer la science; et longtemps le dynamisme physique ne fut qu'une sorte d'*automatisme*. Le génie de Descartes dépassa pourtant cette notion toute grossière. L'histoire de la philosophie charrie des lieux communs dont personne ne prend plus

la peine de rechercher l'origine. On entend sans cesse répéter que Descartes regardait l'homme comme un automate : bien loin de se contenter d'une théorie purement mécanique des mouvements vitaux, il avait, au contraire, avec une pénétration qui lui fait le plus grand honneur, deviné que tous ces mouvements sont entretenus par la chaleur vitale. Il lui plaît d'exposer sa théorie sur une « statue ou machine qu'il forme exprès le plus semblable possible à l'homme, » mais ce n'est point avec des poids et des ressorts qu'il met son automate humain en mouvement, ni par l'application de forces ordinaires. Écoutez plutôt les dernières lignes de « l'Homme » :

« Je désire que vous considériez après cela que toutes les fonctions que j'ai attribuées à cette machine, comme la digestion des viandes, le battement du cœur et des artères, la nourriture et la croissance des membres, la respiration, la veille et le sommeil ; la respiration de la lumière, des sons, des odeurs, des goûts, de la chaleur, et de telles autres qualités dans les organes des sens extérieurs ; l'impression de leurs idées dans l'organe du sens commun et de l'imagination ; la rétention ou l'empreinte de ces idées dans la mémoire ; les mouvements intérieurs des appétits et des passions ; et enfin les mouvements extérieurs de tous les membres, qui suivent si à propos tant des actions des objets qui se présentent aux sens et des impressions qui se rencontrent dans la mémoire, qu'ils imitent le plus parfaitement qu'il est possible ceux d'un vrai homme ; je désire, dis-je, que vous considériez que ces fonctions suivent tout naturellement en cette machine de la disposition de ces organes, ni plus ne moins que font les mouvements d'une horloge, ou autre automate, de celle de ses contrepoids et des roues ; *de sorte qu'il ne faut à leur occasion concevoir en elle aucune autre âme végétative ni sensitive, ni aucun autre principe de mouvement et de vie, que son sang et ses esprits agités par la chaleur du feu qui brûle continuellement dans son cœur, et qui n'est point d'autre nature que tous les feux qui sont dans les corps inanimés.* »

Traduisons, si vous voulez, cette phrase dans la langue scientifique moderne ; que veut-elle dire, sinon que tous les mouvements vitaux sont une transformation de la chaleur respiratoire ; et dans les mouvements vitaux, Descartes comprend jusqu'aux impressions, jusqu'au travail de l'imagination, de la mémoire, et des passions. « Parce que nous avons éprouvé dès l'enfance, écrit-il au commencement de son *Traité sur la formation du fœtus*, que plusieurs des mouvements du corps obéissent à la volonté, qui est une des puissances de l'âme, cela nous a disposés à croire que l'âme est le principe de tout ; à quoi aussi

a beaucoup contribué l'ignorance de l'anatomie et des mécaniques; car, ne considérant rien que l'extérieur du corps humain, nous ne nous sommes point imaginé qu'il eût en lui assez d'organes ou de ressorts pour se mouvoir de soi-même en autant de diverses façons que nous voyons qu'il se meut; et cette erreur a été confirmée de ce que nous avons jugé que les corps morts avaient les mêmes organes que les vivants, sans qu'il leur manquât rien autre chose que l'âme, et que toutefois il n'y avait en eux aucun mouvement...

» Au lieu que, lorsque nous tâchons à connaître distinctement notre nature, nous pouvons voir que notre âme, en tant qu'elle est une substance distincte du corps, ne nous est connue que par cela seul qu'elle pense, c'est-à-dire qu'elle entend, qu'elle veut, qu'elle imagine, qu'elle se ressouvient et qu'elle sent, parce que toutes ces fonctions sont des espèces de pensées; et que, puisque les autres fonctions que quelques-uns lui attribuent, comme de mouvoir le cœur et les artères, de digérer les viandes dans l'estomac et semblables, qui ne contiennent en elle aucune pensée, ne sont que des mouvements corporels, et qu'il est plus ordinaire qu'un corps soit mû par un autre corps que non pas qu'il soit mû par une âme, nous avons moins de raison de les attribuer à elle qu'à lui...

» Et encore que ces mouvements cessent dans le corps lorsqu'il meurt et que l'âme le quitte, on ne doit pas inférer de là que c'est elle qui les produit, mais seulement que c'est une même cause qui fait que le corps n'est plus propre à les produire et qui fait aussi que l'âme s'absente de lui...

» Et afin qu'on ait d'abord une générale notion de toute la machine que j'ai à décrire, je dirai ici que c'est *la chaleur* qu'elle a dans le cœur qui est comme le grand ressort et le principe de tous les mouvements qui sont en elle. »

Ces extraits montrent combien peu le dynamisme de Descartes diffère de celui des physiciens modernes; dans l'homme-machine de la philosophie cartésienne, la chaleur est la source, la fontaine de vie; tout est son œuvre exclusive, sauf la pensée qui reste la fonction propre de l'âme : « même les mouvements qu'on nomme *volontaires*, écrit Descartes au même endroit, procèdent *principalement* de la disposition des organes, puisqu'ils ne peuvent être excités sans elle, quelque volonté que nous en ayons, bien que ce soit l'âme qui les détermine. » L'âme volontaire est contrainte d'emprunter l'aide du moteur vital, moteur tantôt docile et tantôt désobéissant.

Le dynamisme thermique de Descartes était véritablement une

intuition du génie : songez qu'il fut formulé avant les découvertes qui ont créé la physique, la chimie, l'anatomie modernes. La métamorphose de la chaleur en une infinie variété de mouvements fut pressentie, devinée, deux siècles avant les expériences qui établissent les ois de la transformation de la chaleur en travail.

Le travail de la vie n'est, aux yeux des dynamistes modernes, qu'une variété du travail universel : la force qui remue les mondes ne diffère point, en essence, de celle qui resserre ou dilate les chaînons d'une fibre musculaire. Mais l'analyse scientifique ne s'occupe pas de *la force;* elle étudie *les forces*, c'est-à-dire les transformations diverses de l'énergie universelle. Dans la variété des mouvements, elle opère une classification, elle découvre des systèmes particuliers de mouvements, auxquels correspondent autant de propriétés naturelles. Elle assiste à la transformation de ces systèmes de mouvements les uns dans les autres, la chaleur devenant électricité, l'électricité affinité chimique, la vibration moléculaire convertie en déplacement de masses. En face de l'être vivant, la science peut se demander si les systèmes de mouvements qui s'y opèrent ne sont pas d'un autre ordre que ceux qu'elle a trouvés dans le monde inorganique ou s'il y faut en ajouter un autre ou quelques autres, pour rendre compte de tous les phénomènes. Les forces physico-chimiques ordinaires s'y transforment-elles, oui ou non, en quelque force particulière, qui soit le propre de l'organisation? Nul dynamiste n'admettra aujourd'hui que cette force hypothétique soit soustraite aux lois générales de la transformation des forces; elle n'entre point dans le moule vivant comme un conquérant envahit une province; elle ne saurait être qu'un allié des forces ordinaires, un auxiliaire : entre elles, toute hiérarchie serait hors de propos, puisqu'elles sortent les unes des autres et rentrent les unes dans les autres. Subordonne-t-on la chaleur à la lumière, ou la lumière à la chaleur? Qui s'avise de donner le pas à l'affinité chimique? la force vitale, s'il y a une force vitale, doit donc se contenter d'aller de pair avec les autres forces.

Le dynamisme physico-chimique croit pouvoir se passer de toute force vitale : il lui suffit, pour expliquer l'admirable mécanisme de l'organisation, des forces ordinaires. C'est cette doctrine qui m'occupera d'abord.

V

Je prends pour point de départ le corps simple, l'élément irréductible de la chimie. On en connaît aujourd'hui soixante-dix environ, mais seize seulement se retrouvent dans l'organisme le plus complexe, celui de l'homme. Ce n'est point d'ailleurs comme corps simples qu'ils s'y manifestent, ils y entrent dans des groupes qu'il faut d'abord faire connaître.

Parmi les composés en nombre infini, que crée l'affinité, la chimie fait une distinction : elle nomme les uns organiques, les autres inorganiques; les premiers servent plus particulièrement à entrer dans la trame des êtres vivants ou organisés, les autres, sans en être tous absolument exclus, n'y paraissent que secondairement.

Le composé organique ne vit point; mais sans lui nulle vie n'est possible. Y a-t-il pourtant quelque chose qui, au point de vue de l'affinité chimique, distingue essentiellement une molécule organique d'une molécule inorganique? rien, absolument rien. L'une et l'autre sont le produit des mêmes forces, affinité, chaleur, électricité, etc. Le protéisme des corps, dont s'occupe spécialement la chimie organique, est assurément très-remarquable, mais l'art peut les produire comme la nature. Voici du carbone, de l'hydrogène, de l'oxygène; la synthèse, par des méthodes variées, peut combiner ces corps et obtenir une multitude indéfinie de composés organiques, par exemple les carbures d'hydrogène, les alcools et leurs dérivés. Elle ne reproduit pas seulement de toutes pièces les corps que l'analyse découvre dans la nature vivante : elle crée un monde artificiel; la chimie trouve quinze à vingt corps gras dans la nature, elle peut, s'il lui plaît, en faire des millions. Elle n'a pas encore réussi à créer dans ses cornues les bases organiques et les matières albuminoïdes; mais rien n'arrête ses ambitieuses espérances [1].

« Nos méthodes sont susceptibles de développements énormes; mais nous avons dû les appliquer seulement dans les cas les plus simples, c'est-à-dire en procédant des éléments et en transformant les premiers composés qui résultent de leur combinaison. Ici d'ailleurs les cas les

[1] On a pu reproduire artificiellement l'urée, certains alcalis naturels tels que la glycollamine, la leucine, etc.; jusqu'à présent on n'a pas encore fait de toutes pièces la quinine, la morphine, la strychnine, la vératrine, etc.

plus simples sont les plus décisifs : les formations que nous avons exposées sont, en quelque sorte, la base de l'édifice synthétique, puisqu'ils procèdent des éléments minéraux. Ce sont les premières assises sur lesquelles viendront successivement se placer les assises supérieures, jusqu'à la construction complète de l'édifice, c'est-à-dire jusqu'à *la reconstruction de tous les composés naturels, qui nous apparaissent comme développés sous l'influence de la vie*, et jusqu'à la connaissance précise de toutes les lois qui président à la formation des composés organiques [1] ».

Berthelot considère les êtres vivants comme formés par l'assemblage de substances définies, comparables par leurs propriétés fondamentales aux substances minérales, formées des mêmes éléments, obéissant aux mêmes affinités, aux mêmes lois chimiques, physiques et mécaniques. On ne peut admettre, avec Buffon, qu'il existe dans le corps des êtres vivants un élément organique particulier qui ne se retrouve pas dans les minéraux. « Quelle que soit l'origine chimique, dit Berthelot [2], d'un corps qui se rencontre dans la nature, nous pouvons affirmer que sa formation doit dépendre des mêmes réactions fondamentales que nous employons pour le produire dans les laboratoires. » Il n'y a pas deux chimies, une du minéral et l'autre de l'animal. Des artifices très-divers peuvent, soit dans le laboratoire, soit dans l'être vivant, être employés pour la formation d'un composé déterminé; mais ces artifices mettent toujours en jeu les mêmes affinités. La vie ne suspend, ne viole pas les lois chimiques : elle est sans cesse soutenue et activée par leur action.

Claude Bernard n'a pas sur ce point d'autres opinions que M. Berthelot. « Dès qu'on entre, dit-il, dans l'étude des mécanismes propres aux phénomènes de la vie, on s'aperçoit bientôt que la spontanéité apparente dont jouissent les corps vivants, n'est que la conséquence toute naturelle de certaines circonstances bien déterminées, et il nous sera facile de prouver qu'au fond les manifestations des corps vivants, aussi bien que celles des corps bruts, sont rattachées à des *conditions d'ordre purement physico-chimique* » [3]. Le célèbre physiologiste ne croit pas qu'il soit nécessaire de faire intervenir une force spéciale qui vienne en aide dans l'organisme vivant aux forces physico-chimiques. La cause première de la vie, créatrice et directrice à la fois, restera toujours hors de la portée de l'esprit humain, la science positive trouve

[1] *Leçons sur les méthodes générales de synthèse*, par Berthelot, page 488.
[2] *Idem*, 40.
[3] *Revue des Deux Mondes*, t. LVIII, page 644.

la machine vivante créée et n'y cherche que les causes prochaines, qui déterminent les phénomènes; pour elle, l'organisme n'est qu'une machine qui fonctionne en vertu même de ses éléments constituants, et sous l'influence des conditions physico-chimiques qui agissent sur eux. Un déterminisme perpétuel fait sortir les mouvements des mouvements, les fonctions des fonctions, les rapports des rapports, la vie de la vie. Le corps vivant jouit sans doute des propriétés les plus merveilleuses, ses mécanismes sont d'une délicatesse inimitable; mais toutes ses facultés trouvent leur moyen d'action et leur aliment dans les conditions physico-chimiques du milieu qui les enveloppe et du milieu interne où s'agitent les organes.

Examinons pourtant de plus près comment est composée cette machine mystérieuse, où tant de forces emprisonnées se font sans cesse équilibre. Des corps simples on passe à ces composés organiques, qu'on nomme les *principes immédiats.* Cette première étape ne nous fait pas encore entrer dans le domaine de la vie proprement dite. Les principes immédiats ne sont que les matériaux bruts de l'organisation. Leurs molécules déjà complexes s'associent entre elles pour former ce que la physiologie moderne nomme les *éléments anatomiques*. Les principes immédiats sont les couleurs broyées avec lesquelles la nature composera son tableau. La synthèse chimique revendique dans son domaine tous les principes immédiats : elle n'a point prétendu encore pouvoir construire les petits édifices où les principes immédiats s'agencent en proportions variables pour devenir en quelque sorte les différentielles de la substance vivante. L'affinité chimique ne perd pas son empire dans ces frêles constructions; elle sert à les élever, à les étayer, à les renverser : mais en est-elle le seul architecte ? et n'a-t-elle besoin, dans ces nouveaux ouvrages, d'autres secours que des forces ordinaires ?

Il est difficile de résoudre cette question, puisqu'on n'a jamais reproduit un élément anatomique. La connaissance même de ces éléments est encore dans l'enfance. On ne les a, pendant longtemps, pas distingués des *tissus* eux-mêmes et cependant ils sont aux tissus ce que les corps simples sont aux composés chimiques ; les éléments n'apparaissent jamais qu'entremêlés les uns aux autres. C'était déjà beaucoup que de reconnaître l'existence des tissus, leurs caractères anatomiques et physiologiques, indépendants du siége et de la forme des organes. L'histologie fait plus : elle déchire en quelque sorte l'étoffe de la vie, et cherche une trame, une structure, des fils de nature et de couleur diverses. Si malhabile qu'elle soit encore, elle sait que tous les tissus

sont composés par un certain nombre d'éléments, qui jouissent de propriétés physiques et chimiques définies, et caractérisés par une structure spéciale. Chacun a son individualité et son rôle dans le travail vital. Ces petits organismes élémentaires ont une vie propre, une façon d'autonomie ; on peut les étudier à l'état de santé et de maladie: si l'animal souffre, c'est parce que parmi ces milliards de petits êtres ou individus qui sont la substance de tout son corps, une certaine famille est malade et ne peut plus accomplir sa fonction. La médecine ne peut avoir de fondement solide que la connaissance approfondie de toutes les propriétés des tissus et de leurs parties constituantes. Chaque élément a son aliment propre, son mode de développement; il y a pour chacun des poisons spéciaux. L'oxyde de carbone empoisonne les globules rouges du sang; il les tue en les minéralisant, parce qu'il en chasse l'oxygène et forme avec le reste un composé stable (hématoglobuline); le curare empoisonne, c'est-à-dire ôte les propriétés vitales aux nerfs moteurs; il tranche pour ainsi dire le trait d'union entre ceux-ci et les nerfs de la sensibilité. Peut-être détruit-il dans le sang les particules qui nourrissent le nerf moteur: c'est ce qu'on ignore encore. La strychnine abolit la vie dans les nerfs de la sensibilité.

Les éléments anatomiques sont les corps simples de la vie: ils peuvent être fluides ou solides, amorphes ou posséder une figure; ce sont les dernières parties auxquelles on puisse, par simple dissociation, sans destruction physique ou chimique, ramener les tissus. Bichat le premier les reconnut bien nettement, sans toutefois les distinguer suffisamment des tissus, qui ne sont que des mélanges. Aujourd'hui encore, la description individuelle et méthodique des éléments n'est pas faite; elle reste confondue avec celle des tissus, qui résulte de leur association: ce qui entraîne de nombreuses erreurs en physiologie comme en pathologie. Tout élément a un lieu, un mode et une époque d'apparition qui lui est propre. C'est à tort qu'on les a tous quelquefois embrassés sous le nom de cellules ; la structure cellulaire n'est qu'une des formes propres aux éléments; il y en a d'autres, telles que la structure fibreuse, tubulaire, etc. On ne voit d'abord que des cellules dans l'embryon, mais postérieurement des fibres, des tubes, etc., s'y développent, qui ne sont point de simples cellules métamorphosées. Les éléments apparaissent dans un certain ordre, les uns après les autres, avec toutes leurs propriétés, leurs vertus propres, élasticité, contractilité, innervation. La naissance d'un être n'est que la génération successive d'éléments anatomiques qui

s'associent pour former des organes, génération toute spontanée qui a lieu dans le sein des germes, et qui continue au sein de l'être pendant toute la durée de sa vie. Il n'y a point, suivant Robin, d'élément primaire type, d'où sortent tous les éléments définitifs par simple voie de métamorphose. Les éléments sont de véritables *espèces vitales* qui sortent distinctes et complètes du mélange des principes immédiats. Pendant l'état fœtal, les cellules embryonnaires fournissent les matériaux à la genèse des éléments ; plus tard, ces matériaux sont chassés dans le torrent de la circulation. La genèse vitale continue sans cesse, dans la santé, dans la maladie, sur les plaies, sur les membranes séreuses, dans les tumeurs ; les maladies ne sont que des écarts de l'activité incessante qui remue ces petites vies qui composent notre vie.

Le développement des éléments anatomiques au sein d'un être vivant fait penser aux cristallisations qui s'opèrent dans un filon ou à la surface d'une lave. Les eaux ou les vapeurs qui circulent dans le filon déposent des espèces minérales pures et bien caractérisées dans un ordre qui n'a rien d'incertain ni d'arbitraire ; ces zones, ces bandes successives que le mineur connaît si bien représentent grossièrement les tissus de l'être vivant. Chaque filon a eu sa genèse, qui a duré des milliers de siècles ; les moindres fluctuations dans la vitesse, la chaleur, la composition chimique des courants qui l'ont traversé ont eu leur reflet dans les ondulations et les caprices de la cristallisation. L'apparition spontanée, successive et quelquefois rhythmique d'espèces minérales qui n'ont pas une molécule chimique commune, n'est-elle pas une sorte de sélection aussi étonnante que celle qui dans l'être vivant fait surgir les éléments anatomiques les plus variés au sein des matériaux nourriciers ? Les minéralogistes ignorent absolument dans quel ordre et de quelle manière doivent s'opérer les cristallisations successives dans un mélange de substances en fusion ; ou du moins ils n'ont sur ce sujet que des données vagues et fondées uniquement sur l'expérience acquise dans l'industrie. La vitesse du refroidissement, les proportions des parties mélangées, leurs masses mêmes, les pressions, tous ces éléments ont une influence encore ignorée dans le phénomène.

Si l'on ne sait pas des choses aussi simples, si la chimie ne peut se placer dans des circonstances favorables à la formation d'une foule d'espèces minérales, si elle est impuissante à reproduire une seule des roches que nous offre la nature, ou le granite, ou le mélaphyre, ou la diorite, est-il étonnant qu'elle ne sache point créer avec des matières

organiques des milieux favorables au développement de ces êtres complexes que nous nommons éléments anatomiques? Elle ne sait pas faire le diamant, tel qu'elle le trouve dans la nature, et le diamant n'est qu'une forme d'un corps simple, du carbone; comment saurait-elle reproduire une cellule, avec quelques principes immédiats, corps gras, amidon, etc.? Elle ignore les lois qui président à la géométrie fixe et statique des cristaux; comment devinerait-elle celles qui président à la géométrie mouvante de la vie? Il ne suffit pas que vous lui donniez des molécules composées, des principes organisables, elle ne pourra pas en tirer un simple élément anatomique, ni *à fortiori* un tissu ou un être vivant. Il lui faudrait des complicités qui lui manquent, celle du temps d'abord, la plus subtile et la plus rétive; il lui faudrait des balances bien autrement délicates que celles de nos laboratoires; il lui faudrait connaître la géométrie invisible des molécules vivantes, les groupements prodigieux de leurs atomes; les formules numériques qui représentent la composition des principes immédiats n'apprennent plus rien déjà sur ce que l'on pourrait nommer leur architecture : comment se figurer celle des éléments anatomiques, où entrent les principes immédiats en proportions si diverses? Si vous me dites combien il y avait de blocs de marbre dans le Parthénon, est-ce que je connais le Parthénon? S'avise-t-on de peser la Vénus de Milo?

La genèse des éléments est le grand mystère de l'anatomie générale; pour les tissus mêmes, elle ne les considère que comme de simples mélanges. Les éléments de même espèce se groupent pour les former; se soudant sans se confondre, comme des hommes qui se donneraient la main. Outre des tissus solides, le corps renferme aussi des humeurs formées par le mélange de principes immédiats nombreux et tenant des éléments anatomiques en suspension, sous forme de globules ou de cellules. L'étude des humeurs fait partie de l'anatomie au même titre que celle des tissus. Ces matériaux liquides ou solides se groupent et concourent enfin à former des organes.

Dans la formation des tissus, des humeurs, des organes, nous n'avons aucune force nouvelle à faire intervenir. Certains éléments anatomiques étant donnés, ils composeront par simple groupement, juxtaposition et mélange, les parties complexes d'un organisme. On s'est beaucoup disputé pour savoir si les organes font les fonctions, ou les fonctions les organes. Ce qu'il semble plus vrai de dire, c'est que les éléments anatomiques font à la fois les organes et les fonctions. Certains éléments sont tout passifs et par leur réunion constituent

simplement la charpente osseuse de l'individu ; d'autres sont conjonctifs, donnent l'élasticité, la cohésion aux diverses parties ; un groupe important, formant les tissus glandulaires, muqueux et épithéliaux, se retrouve dans les organes dont les fonctions constituent la vie nutritive. Une classe plus noble encore d'éléments, qui constitue les tissus musculaire et nerveux, sert d'instrument aux fonctions animales de la sensibilité et du mouvement.

Dans chaque fonction importante de l'économie, l'acteur principal est un élément particulier : dans le phénomène de la respiration, c'est le globule sanguin ; dans la digestion, un élément glandulaire ou épithélial, qui possède une propriété sécrétive ; dans la sensibilité, le tube nerveux sensitif ; dans le mouvement, l'élément nerveux moteur et l'élément musculaire.

N'est-ce point chose merveilleuse que de voir la science moderne réduire toute l'anatomie physiologique et morbide à l'étude de quelques éléments ? De leurs combinaisons infinies sont sorties toutes les formes du monde animé, ou présent ou passé. Sur les lois qui président aux combinaisons des éléments anatomiques, la science n'a rien à nous apprendre ; elle se contente de nous dire que ce ne sont pas des unions opérées molécule à molécule ; elle n'observe dans les tissus qu'une simple contiguïté physique et mécanique, elle peut en dissocier les parties constituantes sans opérer des décompositions chimiques. Elle reconnaît des solidarités de tout genre entre les éléments anatomiques, mais ignore sous quelles influences électives les uns se forment plutôt ici, les autres là, pourquoi ils s'associent de telle ou de telle façon, comment ils servent à reconstruire sans cesse les mêmes organes, les mêmes formes, les mêmes types. Dire que chaque élément anatomique naît avec sa figure propre, ce n'est pas encore expliquer la figure de l'animal. Nous sentons bien d'instinct qu'il y a entre ces choses une connexion nécessaire et profonde, mais nous ne pouvons la préciser, ni en entreprendre l'analyse. Les enfants ont un jeu dit de patience, où ils recomposent un dessin avec des fragments découpés en tous sens. Mais qui recomposera un être vivant, si humble qu'il soit, avec ses éléments anatomiques, à supposer même qu'il n'en manque pas un seul ? Entre un nombre infini de combinaisons laquelle choisir ? et dans ce nombre infini, une seule est la vraie, celle de la nature.

L'histologie n'est donc pas le dernier mot de la physiologie : elle en est plutôt, si je puis parler ainsi, l'abécédaire ; sans son secours, on ne peut rien comprendre au corps vivant ; mais son cercle n'embrasse

qu'une partie des mystères de la vie. Ne lui demandez pas ce que ç'est que l'espèce ; ne lui demandez pas même ce que c'est que l'individu; la géométrie de la vie lui échappe : elle ne sait rien des lois qui modèlent et perpétuent les formes ; elle n'a point le secret des métamorphoses qui forment le cycle de l'existence éphémère d'un être ou de l'existence séculaire d'une espèce ; elle est, en face de la nature, comme serait un enfant devant un livre où il pourrait épeler des mots mais dont il ne comprendrait pas le sens.

La science se contente aujourd'hui de rechercher au fond d'une action physiologique un phénomène physique ou chimique bien défini. Cela fait, son but immédiat est atteint. Tant qu'elle n'a pas mis le doigt sur ce phénomène physico-chimique qu'elle cherche, elle se console en disant que l'action qu'elle analyse est une action vitale. Pour les uns, ce mot couvre simplement l'ignorance; pour les autres, il enveloppe un ordre de phénomènes et de forces qui diffère de tout ce qu'on observe dans le monde inorganique.

VI

Y a-t-il dans l'être vivant des manifestations qui en dernière analyse ne puissent pas être réduites à des phénomènes physico-chimiques? Outre les forces ordinaires connues des physiciens et des chimistes, les physiologistes en trouvent-ils d'autres en jeu dans les organismes animés? Ceux qui répondent à ces questions par l'affirmative ne prétendent plus pour cela soustraire les forces vitales à la loi générale de la transformation des forces. La vie se lie seulement dans leur pensée à une métamorphose particulière de l'énergie potentielle des substances organiques, la mort à une métamorphose en sens inverse. Quand l'oxyde de carbone, entrant dans le sang, tue en les minéralisant les globules du sang, il n'amène, il n'emporte aucun principe inconnu et mystérieux, il met simplement en jeu des affinités normales. Si toutefois des mouvements se produisaient dans le corps vivant qu'on ne pût mettre en comparaison avec les mouvements que provoque l'affinité, la chaleur, l'électricité, le magnétisme, etc., on serait assurément en droit d'affirmer que les organismes vivants se prêtent au jeu de forces particulières, issues temporairement des forces physico-chimiques.

Deux ordres de phénomènes sont principalement invoqués par ceux qui penchent vers cette opinion, les phénomènes nerveux et les mou-

vements musculaires. Le dynamisme physico-chimique est contraint de ranger les mouvements nerveux parmi ceux qui dépendent de l'électricité : assimilation d'autant plus naturelle que l'électricité est le moyen d'investigation communément employé pour étudier le système nerveux. Elle ne résiste pas cependant à une critique un peu sévère. La *force nerveuse*, en donnant ce nom à la cause inconnue des mouvements qui se propagent dans les nerfs, ne doit pas être confondue avec l'électricité. La condition essentielle à l'établissement d'un courant électrique, c'est un circuit, un *circulus*, dans lequel des actions chimiques et physiques puissent se propager sans trouver en quelque sorte de point d'arrêt. Le circuit électrique n'a pas de fin; le nerf a deux bouts, il plonge d'un côté dans l'animal, de l'autre dans le monde externe; c'est un trait d'union. Que les tubes nerveux ou les muscles soient quelquefois traversés de courants, cela n'a rien de surprenant : mais on ne doit point en inférer que toute action nerveuse soit simplement électrique.

Les nerfs sont de mauvais conducteurs de l'électricité, plus mauvais que les muscles; leur conductibilité n'est égale qu'à celle de l'eau un peu salée. Quand on réunit par un bon conducteur les surfaces de section d'un nerf avec les surfaces naturelles, on n'obtient que des traces d'électricité.

Pour les saisir, Dubois Raymond a dû avoir recours à un appareil d'une extrême délicatesse. Ce savant physiologiste attribue aux nerfs une force *électrotonique*, par quoi il exprime que lorsqu'un courant électrique traverse un tube nerveux sur une certaine étendue, il se répand en dehors du circuit comme par l'effet d'un tension qui se fait sentir en tout sens.

Les molécules nerveuses jouissent sans doute d'une sorte de solidarité, et leurs mouvements font plutôt penser au magnétisme qu'à l'électricité. Toute agitation moléculaire qui se produit sur une partie d'un nerf se transmet à quelque distance; les contractions se répandent souvent fort loin, par un effet analogue à la transmission de la force vive dans le phénomène vulgaire du coup de fouet. Est-il permis de comparer le courant électrique, dont la vitesse est si prestigieuse, au courant nerveux, qui, suivant Helmholtz, a seulement une vitesse de trente-deux mètres par seconde?

Certains animaux, il est vrai, la torpille, la raie (comme l'a montré Robin), ont de véritables appareils électriques; mais là encore l'électricité est plutôt à l'état de tension que de courant. Les nerfs, sous l'influence de la volonté, peuvent ou empêcher ou produire la sépa-

ration des deux électricités. En irritant le nerf sécréteur de l'organe qui produit l'électricité, on provoque aussi la décharge ; mais ce phénomène bizarre n'est pas encore bien analysé et doit se ramener à certaines combinaisons de mouvements qui restent inconnus.

L'empoisonnement des nerfs ne peut guère se comparer à l'interruption du courant électrique dans un circuit. Dans le cas particulier de l'empoisonnement du nerf moteur par le curare, qui a été si savamment analysé par Claude Bernard, l'action du poison se localise à l'extrémité musculaire de ce nerf : cette action est si fugace, si étrange, que dans l'empoisonnement d'une glande seule, il suffit de laver l'extrémité du nerf moteur avec du sang non empoisonné pour que les propriétés vitales reparaissent immédiatement. La vie peut encore persister dans un nerf, lors même qu'il reste entièrement insensible à l'irritation du courant électrique ; ce cas se présente, par exemple, dans la paralysie saturnine.

Si les nerfs n'étaient que des fils électriques, comment expliquerait-on que les courants n'y peuvent jamais changer de sens? Pourtant, on le sait, il y a deux espèces de nerfs, les uns sensitifs, les autres moteurs, dans lesquels le courant nerveux a une direction toujours constante. Les uns ne font que porter des sensations, toujours aux mêmes points; les autres ne font que porter le mouvement à tous les organes, à ceux de la locomotion, aux vaisseaux, aux appareils sécréteurs.

Une fois développée, la force nerveuse reste comme enfermée dans le contenu des tubes nerveux; elle ne se perd point, ne se transmet point dans les autres liquides de l'organisme.

Aussi le nerf ne peut-il jamais agir directement sur ces liquides, ou sur les corpuscules qu'ils charrient, tels que les globules du sang.

L'action du nerf sur le muscle est un mystère qui n'a jamais été bien expliqué : si l'on voulait se contenter d'analogies pour s'en rendre un compte grossier, il faudrait peut-être la comparer à une induction. Je compare un moment les molécules d'une fibre musculaire à autant de petits cylindres de fer doux, placés les uns derrière les autres à petite distance; le courant nerveux s'établit dans le voisinage. Au même moment les molécules musculaires s'aimantent pour ainsi dire, se polarisent; ces petits aimants se jettent les uns sur les autres; de là, une contraction, une diminution dans la longueur de la fibre et un mouvement correspondant des parties auxquelles le muscle est attaché. Je ne présente point cette hypothèse comme une théorie scientifique, mais plutôt pour montrer qu'on peut découvrir quelques analogies entre des phé-

nomènes physiques ordinaires et les phénomènes nerveux. Je n'en conclus pas, loin de là, à identifier à la force magnétique la force nerveuse et musculaire : de ce qu'il y a une certaine parenté entre le magnétisme et l'électricité, on ne doit point croire à leur identité. De ce qu'on peut saisir des ressemblances vagues entre les forces physiologiques qui remuent muscles et nerfs et les forces électriques et magnétiques, on n'a point davantage le droit de les identifier. On sait seulement que tout mouvement imprimé à l'extrémité d'un nerf sensitif s'y transforme en un mouvement de nature spéciale qui se répand de proche en proche jusqu'au centre nerveux : en ce point, la vibration se métamorphose encore et se répercutant dans le nerf moteur se transforme finalement, par l'intermédiaire des muscles, en mouvement organique. Il faut, apparemment, jusqu'à trois transformations successives de la force pour qu'un mouvement organique réponde à une sensation extérieure. Le clignement des paupières, par exemple, est séparé par un triple phénomène de l'apparition inattendue de l'objet qui a effrayé l'œil : courant nerveux ascendant dans la rétine, courant nerveux descendant dans le nerf moteur de la paupière, mouvement des muscles de la paupière.

Dans les deux systèmes, les tubes nerveux semblent avoir la même composition; leurs fonctions diffèrent en fait, mais on ne comprend pas pourquoi les uns exercent et les autres n'exercent pas une action inductive sur les muscles. Telle est la ressemblance entre les deux espèces de nerfs qu'il est extrêmement difficile de les distinguer dans l'enchevêtrement des centres nerveux.

La transmission du mouvement nerveux d'un système à l'autre est une métamorphose semblable aux transformations ordinaires des forces. Mais dans l'encéphale, qui est le centre nerveux le plus noble, cette transformation coïncide d'une part avec une sensation, de l'autre avec un phénomène de volonté. La sensation semble le mouvement particulier de la substance cérébrale qui sert de lien entre les deux organismes sensitif et moteur : mais, physiologiquement, qu'est-ce que la volonté? La science n'est pas en état de répondre à cette question. On peut affirmer toutefois que la volonté n'est point une force qui se crée elle-même; elle met seulement en liberté des forces emmagasinées dans l'organisme, et leur imprime une direction déterminée. Ainsi le mécanicien sur sa locomotive peut, en tournant un régulateur, faire entrer la vapeur dans les cylindres moteurs et remuer tout un train : il touche un levier et les lourdes voitures démarrent. Il n'y a aucun rapport absolu entre le très-faible essor qu'il imprime au régulateur et la force qui entraîne

des poids immenses avec une extrême vitesse. On peut supposer un organisme assez bien agencé, assez délicat pour que la force élective ou directrice qui met en action une force motrice soit absolument insignifiante. On conçoit ainsi que le léger ébranlement d'une sensation puisse déchaîner une quantité considérable d'énergie potentielle.

L'encéphale seul sert de point de départ aux mouvements dits volontaires; les autres centres nerveux transforment les impressions en mouvements involontaires, dits réflexes. Chaque partie de la moelle a son département moteur, ses esclaves particuliers : la moelle commande aux mouvements du cœur et de la circulation, aux actes de sécrétion et de nutrition; le bulbe rachidien, aux mouvements de la respiration; le cervelet sert de régulateur à la marche. Les ganglions du grand sympathique sont le centre de phénomènes plus obscurs; ils possèdent aussi le pouvoir réflexe, mais c'est à la condition que leurs connexions avec l'axe cérébro-spinal demeurent entières. Les ganglions du grand sympathique tiennent sous leur dépendance spéciale les filets vaso-moteurs, c'est-à-dire les nerfs moteurs des vaisseaux. La moelle allongée et la moelle épinière jouent le rôle d'une force directrice inconsciente; l'instinct s'y est logé comme dans le cerveau la volonté. La tête représente le moi, l'individu; l'axe cérébro-spinal représente l'espèce. On a remarqué que les actions réflexes se localisent et s'isolent d'autant plus facilement que l'animal tient une place plus humble dans l'échelle organique. La volonté trouve en nous-mêmes toutes sortes de frontières; nous sommes incessamment traversés d'une multitude de courants nerveux, dont le sens et la direction nous échappent; agités de mouvements inconscients, sympathiques, subordonnés les uns aux autres, que nous ne pouvons ni empêcher ni guider, et dont nous ne sentons qu'une sorte de retentissement général, vague et confus.

Bichat le premier aperçut nettement cette vie double; il sépara les fonctions de nutrition ou de la vie organique des fonctions de relation ou de la vie animale. A chacune d'elles il attribua un organisme nerveux spécial, à la première la chaîne ganglionnaire du grand sympathique, à la seconde l'axe cérébro-spinal. La physiologie n'admet plus cette distinction absolue : elle a reconnu l'unité du système nerveux, et découvert les liaisons entre les deux systèmes; elle ne considère plus les ganglions du grand sympathique comme autant de petits cerveaux absolument indépendants.

L'influence du grand sympathique sur le diamètre des vaisseaux a été démontrée dans ces dernières années; elle s'exerce surtout sur les vaisseaux de moyen et de petit calibre qui pénètrent dans le sein des

organes. Les nerfs de ce système gouvernent les fibres de la tunique musculaire des vaisseaux : leur paralysie amène une augmentation de calibre, des engorgements sanguins et une surélévation de température. Par son action sur le calibre des vaisseaux, le grand sympathique réagit nécessairement sur les phénomènes sécrétoires.

Le système nerveux ne peut être subdivisé en départements absolument indépendants : il fait penser plutôt à une armée en bataille. Une volonté combine et règle les principaux mouvements : mais le général en chef, qui remue les énormes masses des combattants, n'entend pas tous les cris de commandement ; il ne voit point, il ne connaît point tous ses soldats : leurs émotions ne sont pas les siennes. Partout se jouent des drames qu'il ignore ou dédaigne. Sa pensée reste dans une sphère où n'arrive point chaque cri de triomphe ou de douleur; sa volonté libre se meut au-dessus de ces milliers de volontés obéissantes. Et pourtant, général et soldats ne font, à vrai dire, qu'un; ils doivent vaincre ensemble ou succomber ensemble.

Si obscurs que demeurent encore les phénomènes nerveux, on ne peut les considérer que comme des transmissions variées de mouvements qui s'opèrent par les filets sensitifs, les cellules nerveuses et les filets moteurs. On n'a pas encore bien pénétré les lois de ces transmissions : l'on demeure confondu devant les différences de propriétés des centres nerveux, où l'on rencontre toujours la substance grise, mais où tantôt entre en action la volonté individuelle, tantôt cette sorte de volonté spécifique qu'on nomme l'instinct. Il n'en est pas moins certain que tout travail nerveux est accompli aux dépens d'une certaine quantité de force. Il est toujours accompagné de changements physiques et chimiques opérés dans les tissus ; chaque fois que des nerfs moteurs contractent un muscle, une certaine quantité de chaleur est mise en liberté, la substance musculaire se brûle deux fois plus vite qu'à l'ordinaire et il s'en exhale deux fois plus d'acide carbonique. C'est pour cela que les exercices violents activent la combustion naturelle de tous les éléments que le corps doit rejeter, pour être sain. L'oxygénation, qu'on pourrait définir la santé, ne s'opère pas seulement dans les capillaires. Helmholtz a découvert que, dans les actions musculaires énergiques, les produits azotés de la sécrétion urinaire sont augmentés : ces produits sont enlevés aux muscles, qui changent donc de constitution chimique pendant leur contraction.

La force nerveuse ne peut plus être engendrée, dès qu'on met obstacle à l'accès du sang; aussi la décapitation, qui arrête le flux du sang dans l'encéphale, entraîne-t-elle la mort immédiate; la rupture du

cœur ou d'un gros tronc vasculaire entraîne le même effet, en suspendant l'arrivée du sang sur l'axe nerveux cérébro-spinal.

Durant la nuit elle sommeille, parce que la respiration et la circulation sont ralenties. Toute dépense extraordinaire de force nerveuse est suivie d'un profond abattement, qui n'est que l'indice d'une usure extraordinaire des tissus.

Les moindres modifications dans la composition du sang se trahissent de suite par les phénomènes de l'innervation : ainsi s'explique l'action des toniques, des stimulants, des poisons. Dans le laboratoire du corps vivant, l'affinité chimique se joue en mille canaux divers, elle transforme incessamment les matières que lui livre la nutrition; elle fournit ici des éléments anatomiques nouveaux, ici du travail moteur, ailleurs du travail nerveux. Le corps en bonne santé est comme une ville bien aérée et draînée, d'où les miasmes et les immondices sont promptement expulsés ; le corps malade, une ville dont les égouts sont bouchés, et les aqueducs à sec. La quantité de force vive que l'alimentation livre au corps doit être, si l'on me permet le mot, aménagée avec prudence. Ce n'est pas quand la provision est presque épuisée, qu'il faut demander aux centres nerveux un surcroît d'activité, ni aux muscles, ces esclaves muets, des efforts exceptionnels. Si la vie consciente et volontaire est trop exigeante, la vie réflexe et spécifique souffrira forcément. N'essayez point surtout d'obtenir de l'enfance une tension cérébrale trop patiente et trop continue. L'excès de force a besoin de se dépenser, chez elle, en mouvements, sa vie étant plus vasculaire que nerveuse. La croissance absorbe une quantité considérable d'énergie vitale : il n'en faut point faire dériver une trop forte proportion vers le cerveau. L'enfant aime le mouvement comme l'oiseau : il se baigne dans l'air, dans la joie, dans le bruit : ne jetez point trop vite le mors à cette jeune liberté, avide de sensations, curieuse et remuante : laissez-lui goûter cette santé pleine et débordante et se livrer, heureuse, au flux qui l'emporte.

AUGUSTE LAUGEL.

ÉTUDES D'ÉCONOMIE THÉATRALE[1]

LES

THÉATRES LYRIQUES DE PARIS

LE THÉATRE-ITALIEN

I

Il se produisit au siècle dernier deux influences universelles qui se continuent encore aujourd'hui, mais déjà moins absolues l'une et l'autre : l'esprit français et l'opéra italien. Je ne les compare point, bien entendu, pour l'importance, et mon dilettantisme ne va pas jusqu'à mettre en balance la gloire des cavatines avec ce magnifique mouvement d'idées qui mit le monde en fermentation, et aboutit à l'explosion de 89. Si j'ai rapproché ces deux choses si parfaitement dissemblables et inégales, c'est qu'elles eurent leur grand éclat et leur grande diffusion à la même heure. Il y eut un instant où la musique italienne mena plus grand bruit à Paris que l'Encyclopédie elle-même ; et pendant que notre esprit critique et libéral se propageait de toutes parts, partout aussi l'Italie faisait rayonner au

[1] Voir la *Revue moderne* des 1er janvier et 1er février 1866.

loin sa virtuosité merveilleuse. Tous les rois se faisaient voltairiens et dilettanti ; il leur fallait des philosophes français à leur cour, mais aussi des *maestri* et des virtuoses italiens ; et faute d'avoir suivi la mode, la royauté française se fit de mauvaises affaires : la première émeute fut celle des bouffons en 1752.

Bientôt il n'y eut plus ni capitale ni ville de premier rang qui n'eût son opéra italien. Géographiquement, l'empire de la musique italienne n'a fait que s'étendre de nos jours ; elle a multiplié ses stations, elle en a mis partout, de Moscou à Lisbonne, de Dublin à Constantinople, puis elle a conquis tout le nouveau monde. Et ce ne sont plus seulement ses productions qu'elle exporte et fait valoir ainsi, elle y mêle des œuvres françaises ou allemandes ; c'est sous forme italienne que *Guillaume Tell, le Freyschütz, les Huguenots, la Juive, la Muette* sont connus en bien des pays. Dieu sait comme le génie de Weber ou de Meyerbeer est compris et respecté la plupart du temps par les virtuoses italiens ! Mais ces truchements sont indispensables : si imparfaite qu'elle soit pour certaines traductions, la langue du *si* est encore la seule langue universelle en musique.

Il n'y a que l'opéra italien en Amérique. En Russie, en Angleterre, en Espagne, c'est encore l'opéra italien qui prédomine, en dépit de quelques beaux opéras russes, de quelques opéras anglais estimables, de quelques jolies zarzuelas madrilènes. Le pays qui a vu créer *le Freyschütz* n'a plus rien à envier ni rien à emprunter, en fait de drame lyrique, à la patrie de Cimarosa et de Rossini, et pourtant nous voyons que, malgré les chefs-d'œuvre de Weber, et malgré la croisade patriotique entreprise par lui, continuée par Mendelssohn et Schumann, et tournée presque au terrorisme par M. Wagner, l'opéra italien a conservé encore ses droits séculaires à Vienne et à Berlin. Il semble que la bonne Allemagne ne veuille pas oublier que l'opéra lui est venu d'outre-monts, et que toute une dynastie de ses grands musiciens, Handel, Hasse, Mozart, Gluck et Meyerbeer eux-mêmes en leur première manière, ont travaillé dans le cadre et l'idiome italiens.

En France enfin, où l'opéra sérieux et l'opéra comique sont depuis longtemps adultes, ont leurs modèles propres et leurs conditions définies par le caractère national dans un sens très-sensiblement différent des traditions de l'opéra italien, celui-ci s'est installé pourtant à demeure et a pris place parmi nos institutions publiques. Il recevait, il n'y a pas bien longtemps encore, une subvention de l'État, et il ne manque pas d'artistes et d'amateurs français pour demander qu'elle lui soit rendue. Le Théâtre-Italien a du moins gardé la qualification de

Théâtre impérial qu'il partage avec l'Opéra, l'Opéra-Comique, la Comédie-Française, l'Odéon et le Théâtre-Lyrique.

II

Les titres sont anciens; ils remontent, si l'on veut, à ces représentations musicales qui se firent en 1548 à Lyon, et que Brantôme raconte en grand détail, ajoutant qu'on n'avait rien de tel en France, et que nos comédiens de la Basoche ne pouvaient s'y comparer. Depuis ces premières visites des *Gelosi* (ainsi se nommaient les Bouffes au XVIe siècle), bien des troupes italiennes vinrent successivement nous inculquer le goût du drame lyrique et stimuler nos compositeurs à s'exercer en ce genre...

Je choisis mes expressions avec soin, pour rester dans les limites de la stricte vérité. Les historiens les plus autorisés de la musique ont décrété, et tout le monde a docilement répété après eux, que notre musique dramatique était née de l'*imitation* de l'opéra italien. Grâce à Dieu, l'imitation est moins facile qu'on ne pense, au moins ne l'est-elle pas à tout le monde : le tempérament personnel ou national ne saurait, le voulût-il même, abdiquer tout à fait. On n'emprunta guère autre chose aux Italiens que la forme générale, que le cadre du drame lyrique; mais le travail et l'inspiration furent toujours français. Quand, par exemple, on rappelle le Ballet comique de la Reine, organisé en 1581, par Baltazarini, valet de chambre de Catherine de Médicis, à l'instar des *feste teatrali* de Florence, il serait bon de remarquer que le poëme était de La Chesnaye, et la musique des maîtres de la musique du roi, Claudin Lejeune, Salmon, Beaulieu; après cela on ajouterait très-justement que ce ballet servit de modèle à tous ceux qui furent donnés sous Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, toujours avec des musiciens français.

Quand on rappelle l'influence très-réelle des troupes italiennes appelées par Mazarin, sur la création de notre opéra, il serait bon de constater aussi que les premières partitions françaises de Lambert et de Lulli différaient essentiellement de celles de Rossi et de Cavalli par le style et les formes du livret, et que tout d'abord le caractère de notre drame lyrique fut soigneusement distingué de celui des Italiens. Après cela l'on conviendrait de bon cœur que les représen-

tations d'*Euridice* et de *la Finta Pazza*, avaient donné aux musiciens et aux poëtes français l'idée de faire aussi des opéras.

Il en fut précisément de même pour l'opéra comique. Il est hors de doute que les premiers opéras bouffes, représentés à Paris, déterminèrent la vocation de Monsigny et de Philidor, que Grétry étudia d'abord en Italie, que les traductions de la *Serva Padrona* et du *Pittore innamorato* et de dix autres opérettes italiennes, marquèrent un sensible avancement dans le style de la composition et dans le goût du public; n'oublions pas cependant que l'opéra comique existait avant cette invasion italienne de 1752, et que, même après, tous les petits chefs-d'œuvre de ce genre naissant, *les Troqueurs*, *Rose et Colas*, *Tom Jones*, *le Tableau parlant*, et jusqu'au *Devin du village* de Rousseau, cet ardent néophyte de la musique italienne, accusèrent tous moins de parenté avec la *Serva Padrona* qu'avec *la Chercheuse d'esprit* de Favart et les autres petites comédies de la foire Saint-Laurent, mêlées de chansons gauloises, de brunettes, de vaudevilles. Encore une fois, l'influence italienne se réduisit à stimuler, à aiguillonner le génie français, tardif en cette voie; il y eut émulation, non pas imitation, et ce fut tant mieux. Tel n'est pas l'avis des historiens auxquels nous faisions allusion tout à l'heure : sous prétexte que les Italiens étaient alors plus près de la perfection dans leur genre que nous dans le nôtre, on ne veut juger du mérite de nos premiers compositeurs que par leur docilité à se conformer quelquefois aux patrons italiens du même temps; ce qui leur manque en qualités italiennes leur est imputé à crime, ce qu'ils apportent en qualités natives et vraiment françaises est compté pour rien.

Cependant, lorsqu'on arrive à Gluck, on n'ose plus dire que le type fourni par les Pergolese et les Jomelli était le seul véritable. La prépondérance se déplaçait déjà ou du moins se contestait. Quelques années plus tard, l'opéra italien allait se laisser donner ses plus beaux modèles par un allemand, par Mozart. Plus tard encore, Weber allait mettre au monde des chefs-d'œuvre qui nous paraissent d'une conception plus élevée, d'un style plus profond que les plus heureuses productions du sol italien, et conséquemment plus dignes d'être prises pour sujets d'étude et d'utile admiration.

Ce qui est vrai des œuvres, l'est aussi des interprètes. L'école de chant italienne est admirable, elle l'a été surtout; ses virtuoses ont atteint l'idéal dans un certain sens, mais dans un certain sens seulement. Tout en les admirant et en les étudiant, nos artistes ont eu raison de

suivre un autre instinct, de se faire un autre goût. Les Lemaure, les Sophie Arnoud, les Saint-Huberti, chantaient mal, cela est bientôt dit : les partisans des bouffons l'affirmaient, s'appuyant sur cet excellent motif que ces chanteuses n'avaient pas les qualités des virtuoses artificiels ou naturels d'outre-monts : pour bien juger le procès, il eût fallu mettre à l'essai dans le rôle d'Armide un sopraniste ou un soprano bien roucoulant d'Italie. *La Servante maîtresse* de Pergolese fut jouée tour à tour en italien et en français, à Paris. Quand le rôle passa ainsi de la Tonelli à Mme Favart, la virtuosité dut y perdre, mais je jurerais que l'esprit, le naturel et la bonne grâce n'y perdirent pas : je n'en veux pour témoin que le redoublement de succès obtenu par le petit chef-d'œuvre après le départ des Bouffons.

A mesure qu'on se rapproche de notre temps, la prévention devient moins affirmative ; on accorde que Mme Branchu, la sublime interprète de Gluck, et Garat, le premier maître de chant de notre Conservatoire, pouvaient bien valoir les Raffanelli et les Grassini, et que feu Martin dans son genre avait quelque mérite.— Sous la Restauration l'école italienne jouit d'une floraison magnifique et suprême : Paris eut la jouissance privilégiée d'une réunion de chanteurs telle qu'on n'en avait peut-être jamais vue et qu'on n'en reverra jamais ; en même temps le rossinisme s'élevait à l'horizon et menaçait de tout envahir. Mais à ce moment un répertoire d'un ordre au moins égal commençait à s'édifier à l'Opéra français, et ce fut Rossini qui en posa la pierre angulaire ; il se trouvait aussi que notre première scène possédait des artistes comme Nourrit, comme Mlle Falcon, pour soutenir l'honneur et les droits du chant français.

On rappelle avec complaisance que Duprez revint d'Italie transformé, le fait est notoire, mais il est assez plaisant qu'il en soit revenu moins italien qu'il n'y était allé : il en rapportait un style, un goût, un sentiment dramatique tout à fait différents de ceux que Rubini faisait briller à Ventadour, avec un talent égal mais non supérieur. Et par un jeu singulier du hasard, l'Opéra et le Conservatoire français achevaient l'éducation de Mario, qui devait sitôt retourner à sa nationalité véritable et devenir le plus italien des ténors. Ces sortes d'échanges entre les écoles se sont multipliés chaque année davantage, et c'est aujourd'hui un fait ordinaire, constant. Que d'artistes allemands ou français ont passé par la scène italienne ! Et qui pourrait dire de quel côté l'obligation était plus grande ! C'est tout au plus si les Italiens sont en majorité à Covent-Garden et au Théâtre de Sa Majesté à Londres.

Nous ne sommes pas très-partisan de ces sortes de mélanges qui risquent de brouiller tous les styles, tous les goûts et tous les talents; nous croyons, malgré de brillantes anomalies, que la musique d'un pays a toutes chances d'être mieux comprise et mieux exécutée par les artistes nationaux, et qu'il n'y a guère à espérer d'en obtenir autrement l'idéal. C'est un principe que nous osons à peine énoncer, tant il va au rebours de toutes les habitudes et de toutes les tendances qui caractérisent notre époque. On y reviendra quelque jour, quand on sera las de cette confusion des langues, de cette Babel musicale.

Pour le moment, il ne faut plus parler de l'école de chant italienne, et nous le disons, tout en protestant de notre vive admiration pour certains artistes, dont le talent a je ne sais quel air d'exception qui confirme notre règle. Quand la Patti nous est venue d'Amérique et d'Angleterre, ce n'était qu'une grande artiste de fantaisie; d'année en année, elle a pris du style à Paris. Fraschini, qui consacre à peu près exclusivement à Verdi sa belle voix et son goût si pur, est sans doute un artiste de race; mais la voix plus exercée et mieux rompue, la méthode plus étudiée et plus diverse, et l'intelligence scénique de Faure témoigneraient plutôt d'une bonne école, s'il pouvait être question d'école aujourd'hui.

III

Je me suis trop étendu sur ces réserves et ces distinctions : c'est que j'ai l'esprit encore tout plein des panégyriques et déplorations enthousiastes qui s'élevèrent à l'envi l'hiver dernier, quand la question de la subvention fut remise à l'ordre du jour : on pouvait croire qu'il y allait de l'existence de la musique en France, et qu'un peu plus, le chant serait perdu sans retour... N'exagérons point, de grâce ; on peut, sans rien forcer, en venir aux mêmes conclusions. Nous tenons autant que personne à notre Théâtre-Italien, et sommes bien d'avis qu'on lui vienne en aide s'il est besoin. Il suffit pour cela que ce soit un des plus brillants ornements de la civilisation parisienne et qu'il y ait là des chefs-d'œuvre incontestés et des artistes de grand talent. Ce n'est pas tout l'art, non certes, mais c'en est un des beaux côtés, et la France a pris la noble coutume de s'intéresser au génie étranger; elle s'est toujours trouvée assez riche pour payer, non-seulement sa gloire, mais celle des autres nations. N'a-t-elle pas, il y a quelques années, acheté

un seul tableau de Murillo 600,000 francs ? N'y a-t-il pas un chapitre ouvert au budget des beaux-arts pour entretenir et compléter au Louvre la galerie des maîtres de la peinture italienne ? Pour justifier une telle institution, il n'est pas besoin de renier ni de rabaisser le Poussin, Lesueur, David, Géricault, Léopold Robert et notre école de peinture contemporaine, si riche et si vivante.

Cela étant et sans conteste, il y aurait une inconséquence flagrante à ne rien faire pour s'assurer la jouissance du *Don Juan* de Mozart, du *Mariage secret* de Cimarosa, du *Barbier* de Rossini, qui sont chefs-d'œuvre au même titre que la *Joconde*, l'*Antiope* ou la *Sainte-Famille*, à ne pas aider dans l'occasion le théâtre qui est, qui devrait être au moins, une sorte de musée de l'opéra italien.

En faisant valoir les raisons qu'il y aurait de rendre la subvention au Théâtre-Italien, nous indiquons du même coup les obligations qui en seraient la conséquence légitime. Je suppose que le théâtre donne plus de la moitié des représentations d'une saison à un seul maître qui ne soit même pas le plus grand, M. Verdi, par exemple, et qu'en revanche il reste des années entières sans faire entendre une note de Mozart ou de Cimarosa, y aurait-il lieu de le privilégier d'un titre officiel et d'un subside public au nom de l'art ?

Les directeurs du Théâtre-Italien ne semblent pas se douter des trésors dont ils se privent :

... Fortunatos nimium sua si bona norint !...

L'incendie qui dévora les archives, en 1838, détruisit en même temps tout souvenir et toutes traditions. Quand, par hasard, on veut remonter un ouvrage qui sort du courant habituel, il faut le faire copier au Conservatoire ou le faire venir des magasins d'un éditeur de Milan. Il n'y a plus rien qui rappelle incessamment, visiblement à l'impresario l'ensemble historique des chefs-d'œuvre de l'opéra italien ; rien qui plaide la cause de ces vieux maestri qui devraient être à Ventadour ce que sont Molière et Racine à la Comédie-Française.

Il y a donc, de ce côté encore, un répertoire à régler ; il serait expédient de le faire sans plus attendre, d'autant qu'il n'y a plus à espérer désormais beaucoup d'œuvres nouvelles (ce *Crispino*, qui fit tant de plaisir à la fin de la saison dernière, date de vingt-cinq ans). M. Verdi sera sans doute le dernier des grands maestri, et encore l'est-il moins par le style et la beauté de la composition que par je ne sais quelle

fougue et quelle fièvre. Il faut l'admirer à certains endroits, mais il n'est pas à étudier, et ce ne sont pas ses partitions qui peuvent nous empêcher de dire que l'éducation musicale, si florissante au dernier siècle en Italie, est en pleine décadence. Se relèvera-t-elle? Rien ne le promet, et voici qu'au contraire, la nouvelle Italie se porte à la politique, au commerce, à l'industrie, à toutes les facultés d'ordre pratique qu'elle avait été obligée de négliger pendant deux ou trois siècles, tandis qu'elle se rassasiait longuement et presque uniquement de gloire musicale. L'avenir lui étant formé au moins pour un temps, l'opéra italien devrait songer à faire le recensement de ses richesses passées, afin d'en composer le meilleur recueil. L'opéra d'*obligo* consisterait en quelque belle reprise classique et les plus anciens ouvrages nous paraîtraient les plus nouveaux. Quelle surprise, en effet, peut nous causer telle œuvre de Donizetti remise au répertoire, fût-ce après dix ans d'oubli, ou tel opéra de Verdi, n'eût-il jamais été joué à Paris? Ces deux maîtres tiennent déjà les deux tiers de la saison, nous connaissons leur manière.

Faudrait-il remonter jusqu'à Pergolese? — Et pourquoi non? Avec *la Serva padrona*, ce prototype de l'opéra bouffe, la galerie des *maestri* serait complète, et nous prétendons que ce ne serait pas seulement une formalité pieuse : Mme Penco et Zucchini ont chanté *la Serva*, et l'ont chantée à merveille; la traduction en a été reprise avec succès à l'Opéra-Comique. Ce petit chef-d'œuvre fait peu d'embarras d'ailleurs et servirait de lever de rideau à certains spectacles un peu courts, tels que *Cenerentola* ou *le Barbier*. — Vient ensuite dans l'ordre des temps, Mozart avec *Don Juan* et *les Noces* qui ne font pas question; — puis Cimarosa avec *le Mariage secret* : et Paisiello, son rival, dont le succès fut encore plus grand par toute l'Europe, Paisiello n'aurait-il pas même un opéra au répertoire, *Nina* ou *la Molinara* par exemple? — Il conviendrait aussi de reprendre *Tancredi*, car rien ne représente aujourd'hui dans le répertoire la première phase du génie rossinien. Toutes les phases diverses de l'opéra italien devraient figurer dans ce musée historique que nous rêvons. En résumé cinq chefs-d'œuvre de Mozart, de Cimarosa, de Paisiello et de Pergolese que nous avons cités tout à l'heure, quatre ou cinq opéras de Rossini (*Tancredi, Cenerentola, Il Barbiere, Semiramide, Otello*), trois de Bellini (*I Puritani, Norma, la Sonnambula*), trois de Donizetti (*Lucia, l'Elisire, Don Pasquale*), trois de M. Verdi (*Rigoletto, Il Trovatore, la Traviata*), formeraient un ensemble équitablement distribué, très-divers et complet; tel serait le fonds éternel et immuable du répertoire.

A ce répertoire fixé et, pour ainsi dire, stéréotypé, se mêleraient quelques autres opéras qui, sans obtenir les honneurs de la reprise annuelle, ont droit de reparaître à des intervalles plus ou moins longs : *L'Italiana in Algieri*, *la Gazza ladra*, *Matilda di Sabran*, *Il Pirata*, *Poliuto*, *Anna Bolena*, *Un Ballo in maschera*, etc. Si je ne craignais d'effaroucher le dilettantisme un peu futile de la majorité des abonnés de Ventadour, j'inscrirais en tête de ce répertoire intermittent quelques ouvrages de vieux maîtres, comme *Cosi fan tutte*, *la Clemenza di Tito* et *l'Idoménée* de Mozart, *l'Italienne à Londres* de Cimarosa, *le roi Théodore* ou *la Frascatana* de Paisiello...

La plupart de ces titres sont peu connus et donneraient au programme que nous nous aventurons à proposer, un air d'invraisemblance qu'on ne peut en vérité lui attribuer, car tous les ouvrages dont nous l'avons composé, ou bien appartiennent au répertoire courant ou bien se recommandent par une valeur de génie incontestable ; et ceux-ci même, surtout deux ou trois, qui sembleraient inédits à la génération présente, ayant fait leurs preuves de succès à quelque date assez récente, il est permis d'affirmer qu'à moins de négligence et de maladresse, ils ne perdraient jamais leur légitime influence sur le public.

Le Théâtre-Italien de Paris est moins éloigné que tout autre de notre utopie et n'aurait que peu d'efforts à faire pour la réaliser. Mais y songe-t-on ? N'a-t-on pas des tendances tout autres ? La présente administration de Ventadour nous paraît s'attacher surtout à la fortune du maestro en vogue ; elle prodigue du Verdi à ses abonnés autant qu'ils en peuvent souhaiter en ce moment, sinon plus. Nous savons que de telles saisons seraient trouvées parfaites à Milan ou à Naples, que les théâtres là-bas sont livrés encore plus exclusivement au *verdisme*, s'il est possible, mais nous savons aussi que les dilettanti parisiens ont toujours, par complexion, différé des dilettanti de la Péninsule.

Ceux-ci ne sont capables que d'une sorte de musique à la fois, seulement ils s'en passionnent jusqu'au fanatisme. Rossini avait tué net pour eux les vieux maîtres bouffes ; aujourd'hui les voici qui adorent presque uniquement Verdi, et ils l'adoreront jusqu'au jour où ils le mettront de côté pour n'en plus parler. A cette époque, peut-être, *le Trouvère* et *Rigoletto* seront-ils encore joués à Paris... Si quelque lecteur italien se récriait à ce que je viens de dire, je lui demanderais ce que sont devenus, en Italie, le *Matrimonio segreto* et les œuvres de la jeunesse de Rossini, *Cenerentola*, *l'Italiana*, qui firent fureur il y a cin-

quante ans et ne sont plus jouées que chez nous. Le dilettante français est moins fanatique, mais il est plus fidèle. Si vive, si vertigineuse qu'ait été ici la première vogue de Rossini, jamais on ne lui avait point sacrifié Mozart ni Cimarosa. Cette fidélité est, si je puis ainsi parler, complémentaire de l'hospitalité française : nous avons accueilli tant de génies, et de si grands, venus de toutes parts, qu'il devient difficile à Verdi, ce nouvel hôte, d'accaparer la maison entière, d'absorber toute notre sympathie et toute notre admiration. Il est très-aimé à Paris, il a deux ouvrages à l'Opéra, deux au Théâtre-Lyrique, il doit avoir naturellement plus large place au Ventadour, mais, s'il y devenait tyrannique, il abrégerait d'autant son règne. Que notre théâtre italien lui soit encore ainsi voué pendant un an ou deux, et je réponds qu'il se fera une réaction sensible contre lui; peut-être passera-t-on de l'extrême engouement à l'extrême injustice. On sera excédé de ces procédés violents et bornés, et l'on redemandera à grands cris les émotions idéales de *Don Juan*, la grâce infinie des *Nozze*, la saine et délicieuse gaieté du *Matrimonio*, la verve éblouissante et l'exubérante richesse de Rossini, les douces élégies de Bellini, la belle passion de Donizetti, toutes choses qui valent bien la *furia* du maestro parmesan.

Mais non! Ce n'est pas ainsi que le public témoigne ses mécontentements; il oublie tout simplement ce qu'on lui fait oublier, et renie même les chefs-d'œuvre, ne les reconnaissant point s'ils lui sont mal présentés. Un abonné, la plupart du temps, ne sait ni ne daigne se plaindre, il ne sait que se retirer. Insensiblement donc, l'abonnement se défera, et je crois que c'est, hélas! en grande partie, un résultat accompli. J'appelle sur ce point l'attention de l'honorable *impresario:* faites, si vous voulez et si vous pouvez, quinze ou vingt représentations du *Trovatore*, de *Rigoletto* avec le public de passage, soit! mais il ne faut pas compter à la fois sur des vogues de cette espèce et sur l'abonnement.

Au temps de la grande prospérité du théâtre, une vingtaine d'ouvrages se succédaient au répertoire, ne prenant guère plus de trois soirées chacun : alors la salle entière était louée pour toute la saison. Mais, de bonne foi, ne faut-il pas tout l'esclavage de l'habitude et de la mode pour se résigner à entendre six mois durant la même musique? Depuis quelque temps, il est vrai, nous voyons Donizetti disputer le répertoire à Verdi, mais ce sont les deux maîtres qui ont le plus d'analogies de style, et deux maîtres, c'est trop peu. *Le Barbier* et *la Somnambule* sont presque seuls admis à rompre cette monotonie. Lorsqu' o s'apercevra de la satiété du public, on voudra peut-être restaurer en

toute hâte les œuvres trop longtemps laissées à l'écart; ce ne sera pas sans peine, car les artistes en auront perdu le sens et le goût. Il y aura une période de doutes, d'embarras. Qu'on impose donc à la direction, ou plutôt qu'elle s'impose à elle-même l'obligation si peu cruelle, si salutaire, de ne sacrifier aucune de ses ressources ; et l'on n'aura plus à craindre de tels malentendus entre le public et le théâtre. Quel puissant répertoire que celui qui ferait alterner régulièrement Rossini avec Mozart, Bellini avec Pergolese, Donizetti avec Paisiello, Verdi avec Cimarosa! Quel attrait inépuisable, éternel, dans cette combinaison des génies les plus variés! Les vieux et les nouveaux maîtres, loin de se nuire, se serviraient et se feraient valoir par le contraste. Il n'est pas à craindre que ceci tue cela : la vie serait plutôt redoublée de part et d'autre.

La précédente administration, longtemps sollicitée par la critique, avait commencé à entrer dans cette voie, et ne s'en était pas repentie. Elle avait repris le *Matrimonio segreto*, et c'était un des opéras qui comptaient toujours le plus de morceaux *bissés*. *Cosi fan tutte*, restauré après quarante ans d'oubli, fut le grand succès de l'hiver de 1863 : seul, il balançait la fortune de la Patti, qui tue maintenant tout le reste. La reprise des *Lombards*, avec les mêmes interprètes, eut, au contraire, une chute des mieux caractérisées : ce sont là des faits dont il faut tenir compte, et qui prouvent que le Théâtre-Italien de Paris n'est pas seulement le théâtre du dernier maître.

IV

Je sais que le principal obstacle n'est pas dans les préférences du directeur, mais dans la paresse ou l'éducation bornée des artistes. Ils arrivent, pour la plupart, d'Italie, avec un bagage tout fait qu'ils ne se soucient pas d'augmenter; le vieux répertoire, qui est pour eux l'inconnu, leur est naturellement suspect. C'est là un obstacle, mais non pas un obstacle insurmontable. Naudin fut étonné de trouver son plus grand succès dans *Cosi fan tutte* qu'il n'avait pas abordé, dit-on, sans quelque défiance; avec sa belle romance : *Una aura amorosa*, il se vit tout à coup le héros d'une saison. *Le Mariage secret*, monté sans plus d'enthousiasme, en vint aussi à se faire aimer passionnément de ses interprètes : dès la première reprise, ils s'étaient empressés d'y rétablir plusieurs morceaux supprimés ; il n'y avait pas d'œuvre qui fût mieux jouée d'ensemble;

le trio des femmes surtout, par Mmes Penco, Alboni et Marie Battu, était une merveille de chant et de comédie.

Personne n'a jamais nié que *les Nozze di Figaro* fussent supérieures à *Cosi fan tutte* et un *Mariage secret;* comment se fait-il qu'on reste cinq ou six ans sans les jouer et que la dernière reprise ait vécu trois soirée à peine? Personne ne conteste la valeur idéale du *Don Juan*, pourquoi vient-il de se dérober piteusement après deux représentations, et n'en a-t-il obtenu qu'une l'hiver dernier? Serait-ce la faute du public? Assurément non. Puisque *les Noces* ont eu trois cents représentations au Théâtre Lyrique. Ce même théâtre étudie en ce moment même le *Don Juan* de Mozart, concurremment avec l'Opéra, et l'on peut prédire à coup sûr un double triomphe pour le vieux maître. Le miracle est bien simple : c'est que sur les scènes françaises, on prend la peine d'étudier les œuvres avant de les offrir au public : de là cet intérêt, cet air de vie dont ne se doutent pas les concerts de Ventadour. Il m'a été donné, il y a quelques années, d'assister à des répétitions du Théâtre-Italien : il ne s'en fait qu'une ordinairement pour chaque ouvrage. Les chanteurs ne faisaient que fredonner, repasser le rôle à mi-voix, pour s'assurer simplement qu'ils s'en pourraient souvenir le lendemain : l'orchestre jouait à l'avenant, il n'était là que pour prendre les mouvements des chanteurs. Quant à la mise en scène, quant à l'action dramatique, elle devait s'improviser devant le public.

Une reprise de *Linda* ou de *Maria di Rohan* n'en demande peut-être pas davantage. Mais il faudrait pourtant se mettre bien dans l'esprit qu'on n'improvise pas une interprétation de *Don Juan*. Est-il besoin d'en rappeler les raisons principales? Elles sont dans le travail plus complexe et plus délicat des parties vocales et de l'orchestre, dans la spécialité d'un style relativement ancien et mal compris de la plupart des virtuoses, dans l'importance accordée par le maître à la vérité scénique, dans le nombre et la haute valeur des morceaux d'ensemble.

Y avait-on pris un peu plus garde, au moins cette fois, en prévision d'une grande lutte artistique avec les deux opéras français? Je ne le pense pas, et certes il n'y paraissait guère; on assure même que certaine artiste s'est autorisée d'une position exceptionnelle pour ne pas daigner assister aux études de l'ouvrage. Après cela, il ne faudrait s'étonner que d'une chose, c'est que l'exécution des ensembles n'ait pas été plus défectueuse encore. En vérité cela n'est pas sérieux. Le premier devoir serait de choisir dans la troupe tous les artistes qui son le plus digne du chef-d'œuvre : l'a-t-on fait? Il conviendrait aussi de

se résigner à plusieurs répétitions. Il serait essentiel enfin de ne jamais laisser passer une année sans donner *Don Juan*, tant bien que mal; car d'une année à l'autre les représentations servent jusqu'à un certain point de répétitions et le travail des reprises est abrégé d'autant. Cette sollicitude particulière et suivie ne ferait pas éclore des Garcia ni des Lablache, mais elle donnerait aux artistes dont on dispose, toute la valeur dont ils sont susceptibles, et rachèterait les défaillances individuelles par l'assurance et le *modelé* de l'exécution générale.

Mais ce que nous disons là suppose une troupe fidèle et bien unie; et c'est encore un point sur lequel l'honorable *impresario* nous paraît avoir de tout autres préoccupations que les nôtres. Supposant, et bien à tort, que le public parisien est avide de diversité et de nouveauté quand même, il a entrepris de faire défiler devant lui un grand nombre d'artistes différents. C'est même à cette intention qu'il avait sollicité et obtenu de cumuler la direction de Ventadour avec celle du théâtre royal de Madrid; chacun de ses pensionnaires était engagé pour les deux scènes et devait passer les Pyrénées au moins une fois chaque hiver. Puis on a imaginé d'envoyer quelques détachements de la troupe à Rouen et à Bruxelles. Tel chanteur est engagé seulement pour un mois et demi, tel autre pour tel nombre déterminé de soirées. Quelle perfection d'ensemble irions-nous demander à des artistes dont quelques-uns sont arrivés l'avant-veille, en partiront après-demain, et qui se rencontrent au théâtre comme dans une auberge? Ceux-là n'ont ni le temps ni le besoin de rien apprendre : ils ne chantent que dix ou douze fois devant un public et n'ont que juste le temps de passer en revue leurs trois ou quatre rôles favoris : on ne peut vraiment leur refuser de débuter et de faire leurs adieux dans les pièces où ils sont le plus sûrs d'être applaudis, et comme ils choisissent tous celles qui sont le plus à la mode, il s'ensuit que nous entendons continuellement les mêmes airs, les mêmes duos et les mêmes chœurs. Apprendre un rôle nouveau est souvent un acte de bonne camaraderie, mais quand il s'agit de reprendre une œuvre qui n'est sue de personne, pour l'amour de l'œuvre elle-même, la mauvaise volonté est unanime.

Il n'en va pas ainsi d'une troupe véritable, j'entends d'une troupe homogène et à demeure. Là, chaque artiste se sent obligé d'avoir un nombre assez varié de rôles pour renouveler la curiosité et l'admiration du public : une œuvre nouvelle au répertoire est au contraire une bonne fortune. Il est obligé aussi de se perfectionner en chaque

rôle et de faire toujours mieux, car on le compare à lui-même, et ce serait déchoir déjà que rester stationnaire. Tous d'ailleurs s'affinent et se forment mutuellement par l'assurance et l'entrain qu'ils prennent à jouer d'habitude ensemble, et par le plaisir d'une parfaite simultanéité de verve et de sentiment.

Ajoutons qu'il s'établit à la longue une sorte d'éducation réciproque du public et des artistes. C'étaient des chanteurs admirablement doués, chacun pour sa part, que les Rubini, les Tamburini, les Lablache, les Malibran, les Sontag, les Grisi; je tiens cependant pour certain que s'ils parvinrent à la perfection, c'est qu'ils chantaient toujours ensemble : les diamants se polissent entre eux.

Et ces grands talents s'épuraient et s'élevaient à la fois, dans une intime et féconde solidarité. On n'avait à craindre aucune de ces dictatures artistiques, qui usurpent parfois et absorbent toute la vie d'un théâtre.

V

On sent bien que nous venons de faire allusion à la diva Patti. Parlons à l'aise de cette dictature; il y va presque de la vie du théâtre, d'ailleurs la question est d'un intérêt général : elle ne se restreint pas aux frontières de l'Opéra italien.

L'apparition d'un artiste merveilleusement doué est toujours une bonne fortune pour les théâtres, pour le public et pour l'art. Mais il peut venir un moment où cette bonne fortune tourne à mal, où cette conquête ait son revers, ses servitudes et ses décomptes onéreux, et ce moment critique on peut l'indiquer avec précision : c'est quand le succès passe à l'état de vogue, quand l'admiration dégénère en engouement irraisonné, quand le public aveuglé, prévenu, devient incapable de voir les défauts de l'artiste aimé et les qualités de ses camarades. Nous supposons celui-là supérieur à ceux-ci : tant qu'il ne s'agit que de préférence, que le succès est proportionnel et l'admiration comparative, tout est bien; au delà commence l'injustice et le danger. Or il n'y a pas de raison pour que le mal ne s'aggrave de lui-même ensuite et ne se précipite par sa propre pente, car les autres artistes froissés se découragent et arrivent à ne plus se valoir eux-mêmes, il n'y a plus de troupe, plus de théâtre alors, il n'y a qu'une idole.

Et qu'on ne dise pas qu'il ne peut en être autrement, que c'est la rançon de tout talent extraordinairement doué. N'a-t-on pas vu, il y a vingt ans, plusieurs artistes sublimes régner ensemble à Ventadour? Lekain étouffait-il le succès de Préville, de la Dumesnil, de la Clairon? Talma, celui de la Duchesnois et de Mlle Georges? Mlle Mars, celui de Molé, de Fleury, de Monrose? La vogue périlleuse de Mlle Patti n'a qu'un précédent, mais illustre, et dont le souvenir est proche : Rachel eut ce don fatal de tout anéantir autour d'elle dans un théâtre qui comptait des artistes d'un mérite incontestable, Beauvallet, par exemple, Polyeucte excellent, Ligier, reste admirable. Et pourtant nous nous souvenons tous que la salle se vidait aussitôt que Rachel avait dit son dernier vers, sans pitié pour Ligier ni Beauvallet, et, ce qui est bien pis, sans respect pour le chef-d'œuvre de Racine et de Corneille. D'ordinaire, une comédie de Molière finissait la soirée : Molière était joué devant les banquettes, et pourtant c'était Samson, Geffroy, Provost, Régnier, et ils avaient tout le talent dont on a bien voulu depuis s'apercevoir. Certes, quand la tragédienne de génie se retira, ce fut une éclipse cruelle, une perte irréparable pour l'art; et pourtant, il faut le dire, le répertoire n'a repris ses droits et la prospérité n'est revenue au théâtre qu'à partir de ce moment. Je mets à part, bien entendu, la tragédie qui paraît décidément compromise, mais aujourd'hui l'on écoute Molière, Beaumarchais, l'ensemble de la Comédie est bon et le théâtre vit.

Le succès de Mlle Patti n'est pas encore si tyrannique. Quand elle joua Zerline récemment, la salle entière resta pour la scène sublime du dénoûment, bien que l'exécution ne promît rien que d'ordinaire. Toutefois, la pente est déjà trop sensible, et, si l'on n'y prend garde, on arrivera bientôt à pareille annihilation de la troupe et du répertoire. Fraschini ne chante plus avec le même soin et la même foi qu'à ses débuts, l'injustice relative du public l'a découragé et refroidi; les autres cantatrices, à part la jeune Vitali qui ne doute de rien, renoncent à lutter, elles savent que ce serait peine perdue devant l'indifférence préventive du public. Les meilleurs opéras sont ceux qui ont l'honneur d'être chantés par l'artiste favorite, et le jour où il lui prit fantaisie d'exhumer un des ouvrages les plus médiocres et les plus justement oubliés de Donizetti et d'y mettre ses plus beaux effets dramatiques, *Linda di Chamouni* se trouva être aussitôt le premier des opéras italiens. C'est ainsi qu'un talent destiné à servir et à rehausser brillamment le génie des maîtres, peut tourner à leur détriment, à leur confusion.

Non, un artiste, si merveilleusement doué qu'on le suppose, ne tien-

dra jamais lieu d'une troupe, car l'art dramatique n'est pas un monologue; jamais surtout ce talent ne compensera l'effacement de tout un répertoire. Ajoutons que, sur ce point, comme sur certains autres que nous avons eu l'occasion de marquer, les purs intérêts de l'art sont précisément d'accord avec les données les plus positives de l'économie théâtrale. Il paraît que l'honorable impresario dit à qui veut l'entendre qu'il serait ruiné sans la Patti. Nous croyons, nous, que c'est précisément par elle qu'il risque d'être ruiné, et nous espérons le lui prouver avec une précision presque mathématique. Il a dû constater qu'à mesure que les recettes de *la prima donna* trop *assoluta* se sont élevées, les autres ont décru à proportion ; nous lui prédisons à coup sûr que si les premières s'élèvent encore de 15 à 18 ou 20,000 francs, les secondes seront d'une nullité tout à fait dérisoire. Et qu'il ne s'imagine pas qu'il ne s'agit que d'un simple déplacement dans le succès et qu'il retrouvera son compte ; voici, selon nous, le vrai criterium : s'il ne se donnait que des représentations de la *diva*, il n'y aurait que bénéfice, cela va sans dire (combien de temps cette vogue durerait-elle avant de s'épuiser? c'est une autre question) ; si la *diva* faisait la moitié des représentations, il y aurait balance ; si elle ne joue qu'une fois sur trois, il y a forcément déficit. Une simple indisposition de quinze jours produit une différence à peu près irréparable ; enfin, une rupture d'engagement, un départ, mettrait tout à fait le théâtre à mal, au moins pour un certain temps. Le nom seul du Théâtre-Italien, entouré du prestige d'un passé si longuement glorieux, est un fonds d'une valeur imprescriptible et sur lequel on peut toujours édifier à nouveau. Mais que de peine il faudra pour rétablir cet accord parfait du répertoire, des artistes et du public que l'artiste phénoménale a dérangé !

Que faire dans l'état présent ? nous dira-t-on. — Il y aurait, ce nous semble, deux procédés : le plus élémentaire consisterait à ne pas pousser soi-même à cette vogue anormale, à ne pas se faire le complice actif d'une anomalie dont on est la première victime. La présente administration, persuadée que c'est Mlle Patti qui la sauve, a mille petits soins pour surexciter et surmener son succès. Je ne citerai qu'un détail, par lui-même assez insignifiant, mais très-significatif en ce qu'il est la marque visible et l'aveu quasi-officiel du mal dont nous parlons. Ne s'est-on pas avisé de *numéroter* à part les représentations de la Patti ! Autant vaudrait crier aux abonnés et au public : « Voici l'essence et la quintessence du Théâtre-Italien ; c'est un petit répertoire exceptionnel ; gardez-vous bien de le confondre avec le commun des représentations données par le commun de la troupe... » Du jour où le

Théâtre-Italien a un artiste en représentations, il se condamne à n'avoir aussi le public qu'en représentations. N'est-ce pas compromettre la ressource sérieuse, fixe, constante de l'abonnement de saison, pour suivre la vogue aléatoire d'une exception?

Au lieu de favoriser ingénument et sans nécessité ce courant perfide, il conviendrait de porter le meilleur de ses efforts vers l'endroit qui faiblit, c'est-à-dire sur les spectacles qui alternent avec les représentations privilégiées, et ne négliger pour cela aucune des ressources qu'on possède, choisir les œuvres dont la valeur propre et la réputation sont le plus considérables, y mettre les artistes les plus convenables, et travailler avec un soin opiniâtre à perfectionner l'exécution d'ensemble. A défaut d'un impresario qui n'est qu'administrateur et se récuse pour les fonctions de directeur de la scène, il faudrait un chef d'orchestre ou un chef de troupe doué d'initiative, un Habeneck ou un Nourrit. Mais hélas! quels tristes chefs d'orchestre voyons-nous se succéder au pupitre, et qu'ils sont loin de ces Girard et de ces Tilmant, qui tinrent la même place, il y a vingt ou trente ans! Fraschini est excellent chanteur, mais, loin de diriger une répétition, il aurait plutôt besoin d'être animé, surexcité. C'est donc une sorte de régisseur revêtu d'une grande autorité de caractère et de réputation, un Ronconi par exemple, qu'il faudrait pour donner la vie à ces exécutions languissantes.

Je me résumerai en disant que, lorsqu'on possède un artiste exceptionnel, il faut certes le garder précieusement, mais ne se donner ni paix ni trêve jusqu'au jour où l'ensemble de la troupe et du répertoire aura aux yeux du public pour le moins autant d'intérêt que lui. C'est à quoi veille la Comédie-Française, à quoi elle réussit parfaitement. Elle a des acteurs de premier mérite, et ce sont eux qui gouvernent; ils se sont bien gardés de donner trop de relief à leurs personnalités; ils s'appliquent, au contraire, à se fondre dans le reste de la troupe pour reporter sur elle tout ce qu'ils ont d'importance; au-dessus de tout ils placent le culte du répertoire qui leur a été transmis et dont ils sont les premiers serviteurs. Il en résulte un ensemble puissant qui défie tous les accidents et événements, un ordinaire qui vaut mieux que les plus surprenants phénomènes, une prospérité certaine et soutenue qui se moque des succès de vogue. Oui, Beaumarchais et Molière exercent autant et plus d'action sur le public que les pièces nouvelles. Cela n'empêche pas *le Fils de Giboyer* et *Maître Guérin* d'être de grands succès, ni Provost, Geffroy, Regnier, Got, Bressant, d'être les meilleurs comédiens de leur temps, mais enfin le théâtre vit par lui-même. Quand

un théâtre en est là, il a sa fortune assurée, et n'a plus qu'à se laisser aller aux conséquences d'un heureux organisme.

> Vivite felices, quibus est fortuna peracta
> Jam sua.....

VI

Le Théâtre-Italien jouira de cette fortune quand il lui plaira; déjà même il en a joui à une autre époque qui n'est pas loin de nous. Je sais qu'il est plus facile d'évoquer le souvenir de cet âge d'or que d'en obtenir le retour, et que la direction du Théâtre-Italien est autrement incommode et hasardeuse qu'au temps des Severini, des Robert et des Vatel. Avec tout l'or du monde et en fouillant tous les théâtres italiens disséminés en Europe et en Amérique, on ne retrouverait pas l'équivalent de ce quatuor de virtuoses qui créa *les Puritains* à Paris : Rubini, Lablache, Tamburini et la Grisi, — non pas seulement le duo d'*Otello*, tel qu'il fut chanté, en 1821, par Garcia et la Pasta. Or, ces artistes, avec un talent si extraordinaire, se contentaient d'appointements plus modestes que les nôtres et faisaient à peu près double service. Le théâtre allait à merveille avec un seul ténor ou deux, une seule basse, un seul baryton, deux ou trois prime donne; chacun de ces artistes chantant également le bouffe et le pathétique. Lablache, à lui seul, enserrait dans sa vaste poitrine la basse profonde, la basse chantante et la basse bouffe; Rubini chantait aussi bien Edgardo et Almaviva. Aujourd'hui il faudrait au moins deux troupes, une pour le chant *spianato* et le mélodrame, l'autre pour le chant orné et le répertoire comique. Le personnel de Ventadour est trois fois plus nombreux qu'il y a vingt ans, et les cadres ne semblent jamais bien remplis ! On ne peut cependant nier les efforts et les sacrifices de l'impresario !

N'avons-nous que de vains compliments de condoléances à lui offrir? Nous croyons avoir fait mieux dans cette étude. On peut, nous en sommes convaincus, se rapprocher au moins de l'utopie rétrospective, et d'abord il faudrait en reprendre les deux conditions fondamentales, à savoir le répertoire régulièrement varié, la troupe homogène et fixe.

Le répertoire, on l'a sous la main, il n'y aurait qu'à le répartir équitablement entre les sept ou huit maîtres et leurs meilleures œuvres, et à

le stéréotyper ainsi. — Pour ce qui est des artistes, c'est un point qui ne dépend pas de l'impresario seul; sa mission n'est pas de les former, mais seulement de les bien employer. Que les conservatoires et les maîtres de chant de l'Italie s'en souviennent: du jour où l'opéra italien cesserait d'avoir de bons virtuoses, il serait bien compromis; car c'est par excellence un opéra vocal: ni le travail harmonique ni l'orchestre ne le soutiendraient beaucoup. Quand le chant fait défaut on aperçoit aussitôt le dénûment de tout le reste. Veillez donc à ne jamais laisser voir le dessous du chant, sauvez les traditions de la virtuosité vocale.

Quoique la décadence de cette école de chant soit très-sensible, tout n'est pourtant pas désespéré. Il y a encore de brillants artistes, à l'état d'exceptions; la troupe de Ventadour en compte deux de premier mérite; deux ou trois autres, bien dirigés ou stimulés, tiendraient dignement leur partie dans un bon ensemble. Le plan du directeur n'est pas de donner à ses meilleurs sujets des doublures plus ou moins heureuses, mais de trouver ou de former au plus vite de bons chefs pour les emplois qui sont pauvrement tenus aujourd'hui. La troupe, telle que nous la concevons, plus égale en ses diverses parties essentielles, mais sans double emploi, serait moins nombreuse. Les artistes, une fois réunis, seraient fixés ensemble par des engagements à long terme; et l'on verrait tous ces talents grandir et se perfectionner par une émulation incessante. Cet ensemble, expressément formé pour lui-même ou plutôt en vue du répertoire, et non pour remplir tant bien que mal un cadre et servir d'entourage à quelque artiste annoncé en vedette, cet ensemble, disons-nous, serait tellement solide que les talents les plus extraordinaires le rehausseraient sans l'écraser, s'y ajouteraient et ne l'annuleraient point.

Nous sommes persuadés que l'accord d'une telle troupe et d'un tel répertoire assurerait la vie du théâtre. Si pourtant, après tout cela, il restait prouvé que l'Opéra-Italien, non plus qu'aucun autre théâtre de musique, ne peut suffire à ses charges, nous serions les premiers à demander le rétablissement de la subvention.

Nous n'admettons pas l'idée que Paris soit privé d'une scène italienne, quand toutes les capitales, petites ou grandes, en possèdent; il est plus inadmissible encore que cette scène soit réduite à une situation inférieure ou précaire, car elle a de grandes traditions à soutenir et l'amour-propre national y est tout particulièrement intéressé.

L'Opéra appartient au monde officiel et à la portion la plus fixe de la haute société parisienne; Ventadour est plutôt le rendez-vous favori du grand monde international, et s'il est vrai que Paris ait la prétention

d'être plus que la capitale de la France, il doit se résigner aux frais de représentation. Le gouvernement, qui sait qu'il n'y a rien de plus nécessaire que le superflu dans la civilisation, et qui a si généreusement dépensé six cent mille francs pour un seul tableau de l'école espagnole, comprendrait sans doute que les cent mille francs dont le Théâtre-Italien a besoin pour assurer ses finances et faire ce qu'il doit, sont peu de chose au prix de tant de chefs-d'œuvre et de virtuosités, de souvenirs et de jouissances toujours nouvelles, de services rendus dans une large mesure à l'art national, de titres anciens et non prescrits, d'ornement et d'illustration ajoutés à la civilisation parisienne.

GUSTAVE BERTRAND.

LE

COQ AUX CHEVEUX D'OR

RÉCIT DES TEMPS FABULEUX[1]

XXVIII

Néméith, résolu à arracher de son cœur le souvenir d'Hemla, se souvint des offres qu'il avait faites à la fille du cyclope. Il se promit d'aller la chercher dans la grotte d'Our, pour l'emmener en Scythie; mais, avant de partir, il voulut tenir une autre promesse envers Mouza.

La veuve de Kayo-Marath observait le deuil de son époux. Les fenêtres de son palais étaient murées. Dès qu'elle sut que le Gète se présentait, elle le fit venir.

— Voici le scalp de ton vieux kourète, dit-il, je te l'avais promis, je te l'apporte.

Elle accepta le cadeau et l'accrocha au mur; puis, d'un air indifférent, elle dit :

— Il avait peu de cheveux, et tu en as une profusion. Il était vieux et tu es jeune. Il était laid et tu es beau. Tu l'as tué et tu viens, selon la coutume de ta tribu, offrir ta vie en échange de la sienne. Je te pardonne, reste avec moi.

[1] Voir la *Revue moderne* des 1er février, 1er mars et 1er avril 1866.

— Mouza, je ne viens pas ici pour partager ta couche. Je n'aime pas les mangeuses de pierres.

— Dis plutôt que tu me trouves laide depuis qu'Hanaïd m'a défigurée; mais je lui ferai ce qu'elle m'a fait.

— Par ma hache! si tu veux mourir, tu n'as qu'à la toucher seulement; tu sais si je tiens parole.

— Coq! je tiens aussi mes serments, et j'ai juré par le tombeau d'Osiris qu'Hanaïd mourrait de ma main.

— Si je te tuais tout de suite, cela m'éviterait la peine de revenir. Mais Hanaïd est hors de ta portée, et quand elle sera en Gétie, tu n'as qu'à venir l'y chercher. Je t'y attends pour te remplir le ventre de cailloux.

Il partit et, trois jours après, il était dans le ravin d'Our.

En entrant dans la caverne, il trouva Hanaïd seule. Hu-gadarn avait été pêcher dans la cascade avec Ized.

La fille du cyclope se leva, vint à lui et lui demanda :

— La Ziris est-elle morte, que tu reviens seul?

— La Ziris est morte pour Thor et pour moi. Me voici pour te demander d'être ma femme.

— Tu t'es souvenu de moi et j'en suis heureuse, Néméith. Je consens à être à toi.

Et, comme gage, elle lui donna un baiser.

Hu-gadarn et Ized entraient en ce moment. La coureuse pâlit et s'appuya sur le kimri pour ne pas tomber.

— C'est mon fiancé! leur dit la fille du cyclope.

Ized baissa la tête.

On apprit au Gète l'alliance d'Arthémis et de Thor et le départ de celui-ci pour la Scythie. Néméith, pressé de questions sur Hemla, avait beaucoup à dire, et pourtant il ne parla longuement que des monstres et des fléaux qui peuplaient l'Atlantide.

Le lendemain, des cris qui partaient du ravin les firent courir aux armes.

— C'est la voix de mon père! s'écria Hanaïd.

C'était en effet Bolkaï, suivi de nombreux esclaves. Après les premiers moments de joie, le cyclope apprit à sa fille que le roi Satourann avait pardonné aux Scythes et à tous, pour complaire à la grande euménide. Hanaïd n'avait donc plus rien à craindre et pouvait retourner à Sisparis.

Au milieu du souper, Néméith leva sa coupe pleine et dit au cyclope :

— Le coq aux cheveux d'or, chef de la tribu des Gètes, qui ne compte pas moins de quarante mille guerriers sous ses étendards, demande à remplacer, auprès de toi, le fils qui t'a été enlevé. Donne-moi ta fille pour épouse.

Bolkaï regarda Hanaïd avec surprise; mais comme elle approuvait les paroles du Gète, il fit de la tête un signe d'assentiment.

Le Gète reprit :

— Hanaïd, il est d'usage chez vous de faire un cadeau à la jeune épousée; mais je n'ai ni l'Atlantide ni le pays d'Our à t'offrir; car tu vaux tout cela.

— Ce serait trop; donne-moi ta parole de me traiter avec indulgence.

— Je te le promets, répondit le coq.

Il vida sa coupe, la remplit de nouveau, la passa à la jeune Atlante; elle but et mit sa main dans la sienne.

C'en était assez pour que Némeith considérât Hanaïd comme sa femme; mais Bolkaï ne vit là qu'une promesse et voulut que le mariage se célébrât à Sisparis, selon les rites de Ptah, dans Atanor, où la grande euménide consacrerait leur union. Némeith trembla, et demanda si sa volonté et celle d'Hanaïd ne suffisaient pas. Le cyclope repondit négativement. Le Gète se résigna et consentit à partir le lendemain. Hu-gadarn offrit à son tour à Ized de boire avec lui.

— Chef aux rudes cheveux, dit-elle, je suis touchée de cette marque d'amitié. Mais il ne me suffit pas d'avoir galopé en croupe derrière toi, harponné des poissons argentés en ta compagnie et emprunté ta peau d'ours contre le froid des nuits, pour que je doive t'accepter comme époux.

Puis, se tournant vers Némeith :

— Coq! le jour où je vous ai tous sauvés chez Civa la péri, tu m'avais promis une grâce.

— Est-ce donc pour devenir la seconde femme du Gète que tu me refuses? demanda Hu-gadarn.

Ized rougit et répondit :

— Je ne veux pas me marier.

— Que souhaites-tu alors? dit Némeith.

— Je voudrais ne pas quitter celle qui va être ta compagne, ton bien, ta chose.

— Si Hanaïd y consent, pourquoi te refuserais-je?

La coureuse vint lui baiser la main pour le remercier. Elle s'agenouilla ensuite devant la jeune épouse et, courbant le front jusqu'à terre, elle lui prit le pied et le posa sur sa tête en disant :

— Le Gète est ton maître et je suis ton esclave.

Hu-gadarn, se voyant méprisé de cette fille, en prit du dépit et partit pour ses plaines.

Trois jours après, Némeith, paré de ses plus belles peintures, la hache au flanc, et tenant par la main la fille du cyclope, gravissait les marches du temple Atanor.

Tous les parents et cyclopes de Bolkaï avaient tenu à honneur d'assister aux noces d'Hanaïd, la belle aux yeux de gazelle.

La Ziris reçut les fiancés dans une salle basse, les fit asseoir sur un lit placé au-dessous d'une statue du dieu des flammes, et leur versa sur la tête l'huile de ban.

Elle était pâle et sa main tremblait; Némeith était plus pâle encore. Elle plaça devant eux un citron, du miel, un lotus, un jujube, un coing, un raisin blanc et sept baies de myrte sur un plat de bois.

— Prenez et mangez ces prémices de la terre votre mère, et qu'Ahoura Mazda écarte de vous le méchant Angramanyou, vous donne la santé, de longs jours et une nombreuse postérité.

Bolkaï prit un bâton blanc et le rompit en disant au Gète :

— Je te cède mes droits sur ma fille : elle doit te suivre partout, appartenir à toi seul, et si elle manque à ses devoirs, tu peux la tuer sans que je t'en puisse empêcher.

Une des euménides coupa une mèche de cheveux et fendit la tunique de la fiancée. Pendant ce temps, les parents et amis appelaient sur ce couple toutes les bénédictions des dieux du ciel, de la terre et des eaux.

Les flûtes, tambourins et crotales firent retentir l'air.

Le cyclope fit don de cinq sacs de fèves, deux de blé et d'un médimne de poudre d'or aux vierges du feu qui accompagnèrent les époux jusqu'à la porte de leur demeure.

La Ziris alla cacher ses larmes au fond du sanctuaire.

Il y eut table ouverte et les jardins du cyclope furent à peine assez grands pour contenir les nombreux conviés. Satourann daigna lui-même honorer de sa présence la demeure de son forgeron et le félicita tout bas de marier sa fille au chef des quarante mille coqs de la Gétie.

Au nombre des présents que reçurent les jeunes époux, il se trouva un coffret d'or qui attira l'admiration de tous. Quand Hanaïd l'ouvrit, il en sortit une vipère : c'était le cadeau de Mouza. Ized l'écrasa de son talon nu.

Les danses, les repas, les chants et les cérémonies durèrent trois

jours. Un groupe de jeunes filles et de péris représenta dans une danse la révolution des astres dans le ciel. L'une d'elles se distingua particulièrement par sa légèreté, sa force et sa grâce. Elle sauta, tourna et pirouetta pendant deux heures sans reprendre haleine. Néméith reconnut en elle Gorgo qu'il avait rencontrée, une nuit, emportant un cadavre.

Il se livra, lui aussi, à la danse de sa tribu. Il s'avança au milieu d'un cercle de femmes qui, sur sa recommandation, gloussaient comme des poules. Il agitait les bras ainsi que des ailes, sautait, grattait la terre, se dressait sur ses ergots et imitait le chant du coq. En se pavanant, il s'approcha de Gorgo, la prit par le cou et l'embrassa. La jeune fille tressaillit sous cette brusque attaque, le regarda de ses yeux flamboyants et le mordit aux lèvres.

Le Gète n'attacha pas plus d'importance à ce baiser de bête féroce qu'au sien propre qui faisait partie de la danse du coq et qui, par hasard, était tombé sur Gorgo.

XXIX

Ized avait compris que Néméith épousait Hanaïd par désespoir, comme celle-ci l'acceptait par résignation. Elle voulut profiter de sa découverte. Le lendemain des noces, elle tint à la jeune épouse des discours si étranges qu'Hanaïd la considéra comme frappée de folie et la menaça de la colère du Gète. Ized alla pleurer de rage et de honte dans le jardin. Néméith la trouva couchée dans l'herbe et lui demanda la cause de sa douleur.

— Je voudrais être morte, dit-elle, je n'ai ni parents ni amis ; je suis comme un chien errant. Hanaïd m'a gardée par compassion, mais elle ne me rend pas l'affection que je lui porte. Personne ne m'aime et je ne puis aimer personne.

Néméith chercha à la consoler.

Elle se jeta dans ses bras et lui dit :

— Aime-moi !

— Oublies-tu que je suis marié ?

— Chez les Atlantes un homme peut avoir autant de femmes qu'il en peut nourrir.

— Tu disais à Hu-gadarn ne vouloir jamais te marier !

— J'ai changé d'idée, prends-moi pour épouse.

— L'usage de ma tribu me commande de n'en avoir qu'une.

— S'il en est ainsi, ne parlons plus de mariage. Fais de moi ce que tu voudras, et si je n'ai pas su te plaire, tue-moi après.

La brune Ized était jolie; elle montrait tant d'amour, que Némeith la retint. Il allait lui rendre ses caresses passionnées, quand, tout à coup, il la repoussa rudement, se leva et dit :

— Va-t'en, et que le soleil couchant ne te retrouve pas sous le toit qui abrite ma femme.

Ized bondit et prit la fuite.

Elle courut chez Mouza et obtint une entrevue.

— Si tu veux te venger de la fille du cyclope, je peux t'en faciliter les moyens avant qu'elle parte pour la Gétie.

Mouza était étendue sur un lit de poupre. Elle se leva, courut à un coffre, en retira des poignées de pierreries, et, les tendant à la coureuse :

— Prends ceci, je veux te faire riche.

— Mouza ! ce ne sont pas des présents qu'il me faut, répondit Ized en la regardant fixement. C'est du sang. Il y a trop longtemps que je souffre. Le sang noiera ma douleur.

Durant la nuit, elles mûrirent leur projet de vengeance.

Le lendemain, côte à côte dans un char, elles sortaient de Sisparis, suivies de deux esclaves noirs. A un stade de la demeure d'Hanaïd, Ized sauta à terre et dit à la veuve de Kayo-Marath :

— Va m'attendre dans ce bois et que Savitri m'enlève ton amitié, si je ne t'amène celle qui t'a coupé le visage.

— Je t'attends, répondit Mouza.

La coureuse savait que le cyclope était à sa forge et que le maître, c'est ainsi qu'elle appelait Némeith, était allé tuer un daim.

Se présentant hardiment devant Hanaïd, elle dit :

— Héla, déesse de la mort, est aveugle; elle frappe le vieillard à la fin de sa carrière aussi bien que le jeune guerrier au début de son bonheur.

— Que veux-tu dire? s'écria Hanaïd tremblant de crainte.

— Némeith est mort, un sanglier l'a tué. Viens relever son cadavre dans ce bois sur la colline.

Hanaïd sortit éperdue. Ized la tirait par la main pour qu'elle courût plus vite; elle l'entraîna sous bois.

Haletante, épuisée, la femme du Gète tomba au pied d'un arbre.

Au même instant, Mouza et ses esclaves se jetèrent sur elle et la

garrottèrent. Elle comprit qu'Ized l'avait attirée dans un piége et la livrait à son impitoyable ennemie.

— Ized, dit-elle, tu m'as odieusement trahie ; que mon sang retombe sur ta tête !

Ized haïssait Hanaïd depuis que le Gète avait méprisé son amour ; mais, en la voyant vaincue et désolée, sa tendresse pour elle se réveilla ; elle voulut la délivrer.

Mouza, impitoyable, lui dit :

— Hanaïd est ma proie, elle doit mourir !

— Chienne, fille de chienne ! cria Ized, que Mrytiou, le gardien des cadavres, s'abatte sur toi et que Roudra te perce de ses flèches venimeuses !

Et, indignée, elle se jeta sur elle et la frappa au visage.

Mouza ordonna à ses esclaves :

— Emparez-vous de cette méchante bête et tuez-la.

Mais la coureuse aux jarrets d'acier les défia de l'atteindre, et s'élança à la recherche du Gète, afin qu'il vînt au secours de sa femme. Elle se repentait du mal qu'elle avait fait.

Mouza fit attacher Hanaïd au tronc d'un caroubier et lui arracha ses vêtements ; puis, s'armant d'une lanière de cuir d'hippopotame, elle lui enleva un lambeau de chair.

— Ceci n'est que pour me mettre en appétit, dit-elle en riant.

La jeune femme pleura de rage et de douleur ; mais le lieu était trop loin de toute habitation pour que ses cris fussent entendus.

La couschite la frappa jusqu'à en avoir chaud, et chaque coup laissait un sillon sanglant sur la peau blanche de sa victime.

Hanaïd se révolta contre la souffrance et, pour braver son ennemie, se mit à chanter. Mouza en fureur s'empara du coutelas d'un esclave ; Hanaïd chantait toujours.

— Fille de malheur, je veux te rendre ce que tu m'as fait ! cria la couschite. Je vais te fendre la joue et les lèvres.

Mais comme elle lui portait le fer au visage, un tigre, attiré par l'odeur du sang, bondit devant la féroce Mouza. Elle recula, les esclaves prirent la fuite. La bête fauve s'avança en rampant ; ses mâchoires craquaient et ses yeux brillants d'éclairs plongeaient dans ceux de Mouza. Celle-ci n'en put soutenir l'éclat, elle eut peur et voulut se retourner pour fuir ; mais le tigre lui sauta sur les épaules et d'un coup de dent lui broya le crâne. Elle tomba en jetant un cri si terrible qu'il fut entendu de Sisparis. L'animal la dévora sous les yeux d'Ha-

naïd, puis vint s'étendre à ses pieds, bâilla, la regarda d'un air repu, se lécha les pattes et s'endormit.

La fille du cyclope était muette d'horreur. Appeler à son secours, c'était réveiller ce terrible compagnon ; rompre ses liens, c'était impossible, elle était brisée sous les coups ; et pourtant elle ne perdit pas tout espoir. Elle pria tout bas :

— Varouna, dieu du ciel, je reçois ce châtiment en punition de mes fautes ; que ta puissance soit reconnue, ô toi qui m'as soutenue dans la douleur. Tu m'as aidée à ne pas me plaindre devant cette fille d'Angramanyou et tu l'as réduite à néant. Laisse-moi vivre, toi qui abaisses les forts et relèves les faibles. Éloigne de moi cette bête redoutable, instrument de ta justice divine. Je jure de ne plus laisser ma pensée suivre l'homme qui a méprisé ta volonté en refusant mon alliance. A l'avenir, je veux mettre tous mes soins à plaire à celui que tu m'as donné pour époux.

Malgré elle, le souvenir de Thor vint pourtant encore l'assaillir. Elle se vit reportée, dans le passé, au jour où il avait accepté l'hospitalité chez elle et l'en avait remerciée par un baiser sous les grands arbres de son jardin.

Le tigre se leva... les songes s'envolèrent. Il s'approcha, elle ferma les yeux et crut sentir ses dents aiguës lui entrer dans la chair. Elle jeta un cri et s'évanouit.

XXX

Quand elle reprit connaissance, elle se vit entourée de parentes et d'amies ; elle était sur sa couche. Son père la regardait avec de grosses larmes dans les yeux. Némeith était assis au soleil, sur le pas de la porte, et le tigre gisait à ses pieds.

— Prends garde ! s'écria-t-elle, le tigre est là !

— Je l'ai tué, répondit le Gète.

— Non, non ! il se repaît du sang de Mouza, il fait craquer ses os ; il lui dévore les entrailles ; chasse-le, il vient sur moi !...

Hanaïd avait l'esprit frappé. Elle finit pourtant par comprendre que Némeith, en chasse dans les bois, avait été averti par Ized et était arrivé à temps pour tuer le tigre.

La fièvre s'empara d'elle, et son état fut bientôt jugé désespéré par les Hakamins qui pratiquaient la médecine à Sisparis.

La Ziris, attristée de la perte de cette fille qui avait partagé ses dangers, vint lui apporter des consolations.

— Prêtresse de Ptah, dit-elle, toi qui sais lire dans les cœurs, regarde dans le mien et vois le mal que tu m'as fait !

Elle demanda ensuite pardon à son père de n'avoir pas su empêcher la mort de son frère.

— Je ne t'accuse pas, répondit le cyclope ; meurs en paix.

Elle le remercia et lui baisa les mains.

Puis, se dressant sur sa couche, elle appela Némeith et dit :

— Je me sens mieux et veux me lever. Aide-moi.

Et tout bas elle ajouta pour lui seul :

— Je veux aller mourir dans le jardin.

Son époux fit signe aux assistants de rester, et il la conduisit au dehors.

— Je ne peux marcher plus loin, dit-elle, porte-moi auprès de la vasque de granit rose.

— Pourquoi là ?

— Je te le dirai.

Quand il lui eut obéi :

— Écoute, dit-elle. Le jour où tu m'as parlé d'amour dans la caverne, tu savais que j'aimais Thor, et, bien qu'il eût tué mon frère, je n'eusse pas renoncé à lui s'il ne m'eût dédaignée. Je me suis donnée à toi par colère ; tu t'es montré doux et bon pour moi, et j'aurais été méprisable de ne pas reporter sur toi mon affection. Mais je n'ai jamais pu oublier Thor. J'ai été une épouse infidèle par le cœur. Pardonne-le-moi, Némeith ; mais ton ami était pour moi l'égal d'un dieu. C'est ici que j'ai reçu de lui un premier baiser, le seul, hélas ! C'est ici que je veux mourir en pensant à lui... Regarde, le voici ! il revient à moi pour me rendre son amour.

Elle se leva, fit trois pas, jeta un cri et retomba morte au milieu des fleurs.

Némeith, en relevant la tête, vit Ized en face de lui. Elle était pâle, elle avait les dents serrées et les yeux hagards.

— Je t'avais chassée, lui dit-il, que viens-tu faire ici ?

— T'offrir ma vie en échange de la sienne.

— Je ne veux pas d'un monstre tel que toi pour femme, tu le sais.

— Tu ne m'entends pas. C'est moi qui suis cause de sa mort ; fais-moi mourir.

— Il me répugne de te tuer ; aie le courage d'un homme.

— Je me tuerai ; mais je te demande une dernière grâce. Laisse-moi suivre les funérailles.

— Soit !

La morte fut déposée sur un drap de lin. Ized lui coupa furtivement ses deux longues tresses brunes; mais, au lieu de les remettre à son époux, elle les cacha sur son sein.

Revêtu comme pour un jour de fête, le corps d'Hanaïd fut brûlé en présence de toute sa famille et ses cendres déposées dans le sanctuaire de la maison du cyclope.

La coureuse partit le soir même pour la caverne d'Our. Quand elle y fut, elle passa la journée à visiter les endroits où elle s'était assise mainte fois avec Hanaïd, se promena longtemps auprès de la cascade où elle l'avait vue s'ébattre dans l'eau et se plut à se rappeler toutes ses paroles.

La nuit venue, elle boucha l'entrée de la grotte; puis, à la clarté vacillante d'un feu de genévrier, elle réunit en une seule tresse les cheveux de la fille du cyclope, en éprouva la solidité, fit un nœud coulant, et, après l'avoir baisé à plusieurs reprises, en fixa le bout à une saillie du rocher.

Elle monta sur une pierre, passa la tête dans le nœud et, ayant appelé trois fois Hanaïd, elle s'élança dans le vide. Un instant le bout de ses pieds agiles effleura le sable comme si elle eût voulu fuir devant la mort; mais bientôt ils pendirent immobiles et glacés. Le feu de genévrier pétilla une dernière fois et s'éteignit.

Tout rentra dans l'ombre et le silence.

Elle avait vingt ans et une famille d'hermaphrodites lui avait donné le jour dans cet antre.

XXXI

Rien ne retenant plus Némeith en Atlantide, il prit congé de Bolkaï et partit seul pour la Gétie. Le trajet était long, il y avait des déserts à traverser, et le cheval que lui avait donné son beau-père tomba fourbu. Il n'avait plus de pierres précieuses pour s'en procurer un autre; mais il compta sur son casse-tête et sur les alliés du roi qui tenaient toujours la campagne. Il marcha toute la première nuit.

Le lendemain il vit un campement, celui d'Arhimaz, et se glissa comme un renard le long des palissades.

Des chevaux, les pieds entravés, broutaient le gazon. L'un d'eux, à la robe noire, à la crinière touffue comme celle du lion, aux jarrets tendus comme des balistes, à l'œil farouche et aux naseaux frémissants, fixa l'attention du Gète.

— Ce coursier me portera dans ma tribu, dit-il en allant se cacher dans les broussailles.

Il vit Arhimaz sauter sur ce cheval, — c'était le sien, — et sortir avec une escorte.

— J'aurai la bête avant la nuit, pensa le coq.

Il suivit Arhimaz à distance, le laissa s'engager sous bois et le rattrapa de toute la vitesse de ses jambes.

Le roi d'Our et ses cavaliers marchaient sans défiance. Le soleil était couché, quand tout à coup Németh sauta en croupe d'Arhimaz.

Il lui serre le cou de sa main puissante pour étouffer ses cris, le couche sur sa selle, lui arrache son glaive et pique le cheval avec la pointe.

Le noir coursier a bientôt mis entre lui et l'escorte trois collines, deux vallées et un cours d'eau.

Le roi veut se débarrasser du Gète ; mais celui-ci, doué d'une force supérieure, le plie comme un roseau et lui lie les mains, en disant :

— Tiens-toi donc en repos et remercie-moi de ne t'avoir pas tué.

— Que veux-tu de moi, démon de la nuit ?

— Je ne voulais que ta monture.

— Par les rayons du soleil ! mon cheval Aswa n'a pas son pareil. Ses sabots sont plus durs que le fer et son poil plus luisant qu'un bouclier d'Égypte. Garde-le et remets-moi à terre.

— Non, j'aime mieux t'avoir pour compagnon de voyage. Je veux t'emmener en Gétie, tu y trairas mes juments.

— Laisse-moi me racheter, je te donnerai cent jeunes vierges qui rempliront cet office mieux que moi.

— Où sont-elles ?

— Dans mon palais d'Asgard, viens-y avec moi.

— Oui, j'irai avec toi, mais en revenant de Gétie avec toute ma tribu.

Comme ils parlaient ainsi, ils furent entourés par un gros d'amazones.

Le Gète, qui se savait admiré d'elles, se nomma.

Arthémis, qu'il n'avait pas vue, poussa son cheval sur le sien et s'écria :

— Ah ! c'est toi, coq ! Je t'avais pourtant défendu de te présenter jamais devant moi.

— Je ne te cherchais pas, Arthémis.

— Je te ferai crever les yeux, dit-elle en lui enfonçant les ongles dans la poitrine.

Néméith répondit sans colère :

— J'aurai le regret de ne plus voir les tiens.

— Tu es un lâche, le plus lâche des hommes.

— Par le Dieu père ! tu en as menti, Arthémis.

Puis s'adressant aux filles guerrières :

— Ai-je donné quelque preuve de lâcheté devant vous?

— Non, non, répondirent les amazones.

La reine leur imposa silence et dit :

— Parce qu'un méchant coq se dresse sur ses ergots, vous voilà toutes coquetant pour lui comme des poules.

L'une d'elles répondit :

— On ne traite pas aussi mal que tu le fais un vaillant chef, et nous l'estimons toutes.

Arthémis reprit :

— Coq, que tiens-tu caché sous ta peau d'urus? Aurais-tu encore la fille de Satourann en ton pouvoir? Rends-moi mon esclave, voleur !

Le Gète éclata de rire et lui dit :

— La Ziris est dans Atanor auprès de son époux de feu, et ce que je tiens là est le roi d'Our.

— Arhimaz? s'écrièrent toutes les amazones.

— Oui, Arhimaz que j'emmène prisonnier en Gétie.

— Tu m'as volé une esclave, rends-moi un roi, s'écria Arthémis, et je tâcherai d'oublier ton injure.

— A condition que tu ne le tueras pas?

— Non, j'en veux faire mon allié.

Néméith enleva le roi d'Our à bout de bras et le mit en travers du cheval de l'amazone.

Celle-ci, remplie de joie, s'écria :

— Au camp !

Quand ils y furent, le Gète ramassa quelques poignées de fougères, coupa trois branches dont il se fit un abri et allait s'étendre dessous, quand Arthémis se présenta devant lui :

— Crois-tu que je vais te souffrir auprès de mes guerrières? Tu sais bien que cela n'est permis à aucun homme?

— Je n'apporte pas ici la peste.

— Souviens-toi d'Antharès.

— Tu as le cœur dur, Arthémis, et la pauvre fille n'était pas coupable.

— Tu m'a doublement offensée cette nuit-là, et tu mériterais....

— Ton pardon, clarté de la nuit ! Que faut-il que je fasse pour l'obtenir ? Veux-tu des chevelures ? Ce sont les plus beaux cadeaux qu'on puisse se donner entre guerriers. L'ennemi n'est pas loin, j'irai t'en chercher.

— Des chevelures ? dit-elle avec des yeux brillants de désir ; oui, j'en veux cent.

— Dis tout de suite que tu veux me faire tuer ou ne me revoir que dans cinq ou six lunes. As-tu jamais scalpé cent guerriers en une nuit, toi ? Tu te moques de moi.

— J'en veux cent, reprit-elle.

— Tu les auras.

Néméith, profitant des ténèbres, s'aventura du côté des retranchements de Kaïs et d'Arhimaz qui avaient établi leurs camps à vingt parasanges de celui des amazones.

Aswa franchit cette distance en moins de trois heures. Il bondissait comme un cerf et semblait voler plutôt que courir dans la nuit. Le Gète ne regretta plus Asp.

Le camp d'Arhimaz était en émoi. Les guerriers, munis de torches, galopaient à travers bois et maquis en appelant leur roi. En reconnaissant son cheval monté par le Gète, quelques-uns coururent sur lui. Il en eut bientôt percé trois de sa lance; les autres tournèrent bride. Ce n'était pas ce que voulait Néméith. Il leur donna la chasse et en jeta deux autres par terre. Cinq chevelures ornaient déjà le poitrail d'Aswa, quand il se présenta devant les palissades. Par ses cris de défi, il attira les guerriers hors du camp; ils se ruèrent sur lui au nombre de quarante. La nuit était sombre, mais Néméith voyait dans l'obscurité comme les chouettes, il frappait de son terrible casse-tête les soldats les plus chevelus, tandis que ceux-ci, emmenés loin de leurs feux, s'attaquaient souvent dans les ténèbres. Vingt d'entre eux avaient mordu la poussière, quand le Gète disparut subitement.

L'ennemi, ne le voyant plus, rentra sous ses tentes, remettant au lendemain le soin de donner la sépulture à ses morts.

Néméith laissa son cheval dans un fourré et retourna à pas de loup moissonner une trentaine de chevelures. Quand il revint au camp d'Arthémis il faisait jour.

La reine avait engagé le roi d'Our à manger avec elle. Ils étaient assis à terre, sous l'arbre de la guerre, au milieu des chiens, des chevaux et des amazones.

— Roi, disait Arthémis, tu voulais t'emparer de mon royaume et je peux maintenant m'emparer du tien, tu es en mon pouvoir et je peux te tuer; mais je te laisse la vie si tu veux faire alliance avec moi contre Satourann.

— Le roi des rois est bien puissant.

— Il le sera moins si tu abandonnes ses bannières.

— Qu'Arthémis retire ses amazones de mon royaume, me donne en otage cent de ses vierges guerrières pour mon gynécée et je lui abandonne les plaines d'Éleuzine jusqu'aux montagnes d'Our.

— Tu me céderais ce que je possède déjà, répondit-elle en levant les épaules avec mépris. Apprends d'ailleurs qu'Arthémis ne reçoit pas de conditions, elle en impose.

— Par les piliers du ciel ! je ne puis mieux faire.

— S'il en est ainsi, je ferai mieux, cria l'amazone en lui courbant le front sous ses pieds.

Et d'un coup de hache elle lui abattit la tête.

— Je ne t'avais pas livré Arhimaz pour le tuer, dit Némeith.

— Vas-tu me reprocher un si mince cadeau? Tu ferais mieux de tenir tes promesses.

Et Arthémis, plaçant la tête du roi au bout de sa lance, la brandit en l'air en criant à ses amazones :

— A l'ennemi ! aux chevelures!

Elles sautèrent sur leurs chevaux nus et s'élancèrent en hurlant sur les camps d'Arhimaz et de Kaïs. Plus rapides que leurs javelots, elles arrivaient au but avant eux. Arthémis franchit les palissades. Les soldats d'Our tremblèrent à la vue de la tête de leur roi. Les lignes de chariots furent rompues et le torrent des filles guerrières ne s'arrêta que devant les éléphants de Kaïs. La reine, connaissant l'effroi que ces montagnes de chair inspiraient aux chevaux, ordonna de mettre pied à terre. On combattit sans trêve ni merci. Kaïs vit ses mammouths, dont il était si orgueilleux, rouler dans la poussière et écraser dans leur chute ses brillants archers; il rallia le reste et battit en retraite.

Cette journée livrait à l'Amazone tout le pays d'Our.

Le soir, Némeith rapporta un paquet de trophées sanglants dans sa hutte de branchages et s'endormit. Il fut réveillé par Arthémis qui, les bras croisés et debout, dans un rayon de lune, l'interpella ainsi :

— Crois-tu mériter mon pardon en te vantant de choses impossibles ? Où sont les scalps que tu m'as promis ? Allons, debout, et va-t'en.

— Par Heimdall ! tu n'es pas généreuse de me reprocher un peu de sommeil.

Il prit des poignées de chevelures et les répandit aux pieds de la féroce jeune fille. Elle sauta dessus avec autant d'avidité qu'une péri eût sauté sur des bijoux.

— Compte-les ! dit le Gète.

Elle les compta, et, rayonnante de joie, s'écria :

— Coq ! il y en a cent ! Tu es un homme et je suis contente.

— Cela ne mérite-t-il pas un baiser?

— Cent ! répondit-elle en se jetant dans ses bras. Je t'aime ! et malheur à qui oserait te disputer à moi.

Néméith, surpris de ce transport, lui dit en riant :

— Je me doutais bien que tu étais une femme et je suis fier d'avoir vaincu ton orgueil, mais je n'ai jamais souhaité que ton amitié. Une guerrière telle que toi est grande devant un guerrier ; son amour est à craindre.

— Pourquoi ? dit l'amazone. Tu crains donc quelque chose, toi, le brave des braves ?

— Je crains qu'à force de commander à des femmes tu n'oublies que je suis un homme. Je veux être le coq rouge qui chante au sommet du frêne Ygdrasill et non le porc qui rôde au pied pour ramasser les faînes.

— Coq, reste avec moi et sois mon frère d'armes comme tu es celui de Thor ; mon amitié te donnera confiance dans mon amour.

— Comptes-tu me prendre pour époux si j'accepte?

— Peut-être.

Cette réponse ne satisfit pas le Gète. Il voulait traiter d'égal à égal avec la superbe amazone et il ne lui convenait pas de n'être que son favori.

Elle vit sa fierté et se retira irritée, mais éprise, emportant les chevelures dont elle se fit une couche. Elle s'endormit sur ces sanglants trophées, comptant vaincre bientôt la méfiance de celui qu'elle aimait.

Le lendemain, deux amazones étaient attachées à l'arbre de la guerre, sur l'ordre d'Arthémis. Elle leur fit couper la langue pour avoir parlé à Néméith hors de sa présence. Quand il apprit la cause de cette punition, il courut près de sa farouche amie et la menaça de la

quitter. Elle parla plus haut que lui, l'accusa de la trahir avec tout son camp et entra dans une si violente colère qu'elle alla jusqu'à le frapper. Il méprisa ses coups, la traita de femme et lui lia les mains.

Elle souffrit cet affront, s'humilia et promit d'être plus humaine; mais, le soir même, une de ses amazones ayant souri au coq en passant près de lui, elle attendit qu'il se fût éloigné et frappa la jeune fille d'une flèche empoisonnée.

Le Gète le sut et prit l'amazone en dégoût.

Le jour suivant, profitant d'une chasse dans les bois, il lança son cheval Aswa à travers les ravins et les précipices, et partit pour ne plus revenir.

XXXII

Aswa eut bientôt franchi les plaines d'Éleuzine. Néméith prenait plaisir à éprouver sa vigueur.

— Aswa! lui criait-il, coupe le vent, dévore l'espace, emporte-moi vite au pays des hommes libres. Aswa, toi dont les sabots font jaillir des éclairs dans la nuit noire, quittons ces plaines maudites où ne poussent que les pierres, courons aux gras pâturages de la Gétie, tu pourras y brouter sans baisser la tête; un cheval tel que toi doit manger debout comme un guerrier à l'approche de l'ennemi. Aswa, tu seras mon ami. Emporte-moi loin de la cruelle guerrière, loin de la douce Hemla, loin de tout, loin de moi-même.

Il avait dépassé les montagnes d'Our quand il s'arrêta pour prendre un peu de repos sous une roche.

Il se noua au bras la bride de son cheval afin qu'il ne pût ni lui être enlevé ni s'enfuir.

Des sanglots qui partaient d'une broussaille à côté de lui l'éveillèrent avant le jour.

— Qui pleure de la sorte? demanda-t-il.

On ne lui répondit pas, tout rentra dans le silence. Il pensa que c'était la plainte de quelque animal et saisit sa hache. De nouveaux gémissements le convainquirent que c'était un être humain.

Il s'approcha prudemment, et, dans l'obscurité, posa la main sur une femme : elle était couchée la face contre terre; il la releva et lui demanda :

— Quelle est la cause de ta douleur? Parle, et si j'y puis apporter quelque soulagement, je le ferai.

— Il me semble te reconnaître à la voix, répondit-elle ; n'es-tu pas le coq aux cheveux d'or !

— Tu l'as dit.

— Tu ne me reconnais donc pas, toi?

— Par le vent des steppes ! il fait par trop noir. Qui es-tu?

— Je suis Myrrhine.

— Si tu es la belle fille qui dormait devant la hutte où la Ziris était prisonnière, j'ai bien failli te tuer.

— Homme ! tu aurais dû le faire, tu m'eusses épargné d'être traître par amitié pour toi, et Arthémis n'eût pas commis une lâche action en me crevant les yeux. Je suis aveugle et mendiante.

— Myrrhine, je suis cause de ton malheur ; je t'offre un asile dans ma tribu et je prendrai soin de toi.

— Je ne verrai pas ta chevelure flamboyante, mais j'entendrai le son de ta voix, ce sera ma consolation. J'accepte.

Au jour, Némeith la prit en croupe et Aswa continua sa course furieuse. L'amazone lui demanda s'il était monté sur l'aquilon.

Six jours après, ils s'engagèrent dans les montagnes de Kaf, les franchirent et s'arrêtèrent dans de vastes plaines herbues semées de grands marécages et de bouquets de bois.

Des guerriers poursuivaient dans la brume les courlis et les cormorans.

Némeith fit retentir l'air du chant du coq. Aussitôt, du milieu des fourrages, à droite, à gauche, de tous côtés, au loin sur les steppes, des milliers de cavaliers brandirent leurs armes, hurlant de joie, criant aussi en coqs, et accoururent au-devant de lui.

— Regarde mes guerriers, comme ils sont grands et forts, dit-il à Myrrhine.

— Tu oublies que tout est nuit pour moi.

— Pauvre fille ! être privée de la vue, c'est avoir déjà un pied dans l'antre d'Héla.

Ils furent bientôt au milieu du principal village de sa tribu : c'était des milliers de tentes en cuir soutenues par des perches, et des rangées de chariots de bois recouverts d'osier, qui servaient à transporter le campement.

En voyant le chef aux cheveux d'or, les filles et les femmes qui filaient de la laine ou préparaient le repas du soir, quittent leurs occupations, se parent d'une plume ou d'une fleur et viennent à sa rencontre ; les enfants à demi nus cessent de se rouler, de se battre et d'effaroucher la volaille en cherchant à imiter le cri des poulets ; les

jeunes gens, qui courbaient sous le joug la tête des bœufs de trait, abandonnent leur ouvrage; ceux qui ramenaient les troupeaux épars dans les pâturages, activent leur marche, et leurs cris de joie excitent les chiens roux qui aboient aux jambes des cavales hennissantes.

Les guerriers et les anciens, qui ont été se couvrir le visage et le corps de leurs peintures de fête, reviennent avec les enseignes de la nation acclamer leur chef.

La tribu du coq se livre tout entière à la danse, après quoi des moutons sont égorgés et les outres circulent.

Au milieu du repas, Némeith, qui a fait asseoir Myrrhine à côté de lui, la prend par la main et, la montrant à l'assemblée :

— Celle qui a été plongée dans les ténèbres pour m'avoir aidé à remplir les devoirs de l'amitié, a droit à l'estime des guerriers et à la pitié des femmes. Je ne crois pas faire trop pour elle en l'adoptant pour ma sœur. Me promettez-vous de la protéger et de la respecter? Toute la tribu lui cria : Oui !

Myrrhine, tremblante, dit :

— L'honneur de t'avoir pour frère vaut pour moi la lumière du jour.

Elle saisit la main que lui tendait le Gète, voulut la porter à ses lèvres, mais elle s'affaissa sur l'herbe.

Les privations, la honte, le chagrin et ce trop grand bonheur l'avaient tuée.

MAURICE SAND.

(La suite à un prochain numéro.)

UNE

RELIGION NOUVELLE

DANS L'ASIE CENTRALE

On trouve dans un livre publié par M. le comte de Gobineau [1] de curieux détails sur le bâbisme, cette religion qui a pris naissance en Perse il y a quelques années, et qui menace de s'y substituer avec le temps au mahométisme shiite. Il est intéressant d'assister, au milieu de notre siècle, à l'enfantement d'une religion dans cet Orient, berceau des religions, et de surprendre à l'œuvre l'esprit qui les fait naître. Ce fait, d'ailleurs, n'est pas isolé, et ce siècle de la critique aura pu deux fois, de son observatoire européen, voir se reproduire, à l'orient et à l'occident, le même phénomène. Presque en même temps, les vieilles races de l'Asie et la jeune société américaine ont paru travaillées d'un même besoin de révélation nouvelle, et, dans le nouveau et dans l'ancien monde, l'esprit religieux, ce vivace instinct de l'humanité, a fait ses miracles ordinaires. L'exode des Mormons, leur voyage à travers le désert à la recherche d'une nouvelle patrie, peuvent être comparés aux combats et aux souffrances des Bâbis : le même sentiment a pour effet, suivant les lieux, la résistance pacifique et la fuite lente devant la persécution, comme chez les sectaires de Joseph Smith, ou la lutte armée et le martyre comme chez les partisans fanatiques de Mirza-Ali-Mohammed.

Plusieurs publications ont fait connaître chez nous la nouvelle société

[1] *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale*, par M. le comte de Gobineau, ministre de France à Athènes, un vol. in-8, Didier. Outre l'histoire du bâbisme, le livre de M. de Gobineau contient les considérations de l'auteur sur la nature de l'esprit oriental et des détails intéressants sur la naissance, en Perse, d'un art dramatique national.

dont Brigham Young est le chef religieux et civil dans les montagnes Rocheuses. Le bâbisme n'était guères connu avant la publication du livre de M. le comte de Gobineau. Nous empruntons à ce livre d'un diplomate qui connaît l'Orient, ses langues, ses mœurs et son esprit, les détails suivants, également intéressants pour l'histoire et la psychologie, sans parler de leur intérêt dramatique. Nous y joindrons, toujours d'après la même autorité, des renseignements sur la religion nouvelle, sorte de panthéisme mystique où se reconnaît, à un haut degré, le caractère persistant de l'antique génie oriental, en travail de combinaison avec des éléments nouveaux dont plusieurs accusent l'influence des idées européennes.

I

Mirza-Ali-Mohammed, qui se donna à lui-même le titre de Bâb, c'est-à-dire de Porte, comme étant la seule porte par laquelle on puisse arriver à la vérité, vivait à Shiraz vers 1843, à peine âgé de dix-neuf ans. En véritable asiatique, il se montra, dès son jeune âge, passionné pour les idées religieuses, et de plus fort enclin aux nouveautés. Il connut les évangiles dans les traductions protestantes, fréquenta les Juifs, rechercha les Guèbres, et lut avec prédilection les livres qui traitent des sciences occultes et de la théorie des nombres. Le pèlerinage de la Mecque, qu'il accomplit très-jeune, loin de le ramener aux idées musulmanes, paraît avoir produit sur son esprit un effet tout contraire. On croit que ce fut au pied même de la Kaaba qu'il résolut de travailler à la destruction de l'islam. Ce fut là aussi qu'il s'attacha ses premiers disciples, ceux qui devaient, bientôt après, jouer un rôle actif dans la propagation de sa doctrine.

Après sa visite à la Mecque, Ali-Mohammed voulut aller voir à Koufa la mosquée en ruines où Ali fut assassiné. Quelles qu'aient été ses réflexions au souvenir de ce meurtre, lorsqu'il était lui-même sur le point d'entrer dans la voie qui devait le conduire fatalement au martyre, loin de l'ébranler, ces réflexions ne firent que le confirmer dans sa résolution. De retour à Shiraz, il commença à faire lecture de ses premiers écrits à ses compagnons de voyage. Sans attaquer le fond de l'islam, et tout en conservant pour lui un respect extérieur, il entreprenait d'en changer l'esprit et de remplacer la simplicité du dogme arabe par une philosophie religieuse mieux appropriée à la nature persane, subtile et mystique.

Le nouveau prophète joignait à la beauté physique une grande simplicité de mœurs et une grande douceur de caractère. Le prestige de sa personne et de sa parole est constaté par le témoignage unanime de tous ceux qui l'ont connu. Il avait l'éloquence qui remue et qui touche. Quant à son style, M. de Gobineau ne partage pas l'admiration qu'il excite en Perse. Les livres d'Ali-Mohammed, écrits en arabe, restent bien loin, selon lui, du Koran,

de ce livre d'une religion qui est en même temps le monument d'une langue. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est l'immense impression produite à Shiraz par l'apparition du nouveau révélateur. De nombreux auditeurs affluèrent autour de lui. Le jour, il prêchait dans les mosquées et dans les colléges; le soir, retiré dans sa chambre avec l'élite de ses partisans, il les initiait aux secrets de la vraie doctrine. Ses premiers discours publics eurent un caractère surtout polémique; il y frondait ardemment les vices du clergé : genre d'attaque aisément populaire, là surtout où les représentants de la religion officielle joignent à la corruption l'intolérance. Les moullas de Shiraz s'émurent, comme on devait s'y attendre; mais ils avaient affaire dans Ali-Mohammed à forte partie. Provoqué par eux à des luttes publiques de paroles, où ils espéraient le confondre, ce fut lui qui les confondit et les démasqua devant le peuple. Impitoyable et terrible dans sa critique de leur conduite et de leur doctrine, il ne leur laissa de ressource que dans le recours à l'autorité pour sauver à la fois leur influence et l'orthodoxie menacées par cet audacieux et éloquent novateur.

Leur appel à la cour fut imité par le Bâb qui, de son côté, écrivit à Téhéran une lettre d'explication. Les deux dépêches arrivèrent en même temps à leur adresse. Mis en demeure de se prononcer, à son grand embarras, le gouvernement, qui n'a pour l'orthodoxie qu'un médiocre zèle, et qui favorise assez volontiers les dissidents de tout genre, eût peut-être suivi, en cette occasion, sa politique traditionnelle; d'autant plus que le premier ministre était alors Hadji-Mirza-Aghassi, vieillard fantasque, dont l'humeur s'accommodait fort des querelles théologiques, et qui n'aurait pas mieux demandé que de mettre le Bâb aux prises, dans des conférences tenues à Téhéran, avec les docteurs de l'islam. Mais il en fut empêché par l'intervention du sheikh Abdoul-Housseïn. Ce personnage très-sage et très-considéré, jurisconsulte plus encore que théologien, s'étant rendu auprès du ministre, lui remontra vivement l'imprudence de laisser détruire la religion existante pour lui substituer une doctrine inconnue, dont les conséquences pouvaient être funestes à l'autorité qu'il était chargé de défendre. Ses arguments produisirent leur effet, et le Bâb, non-seulement ne fut point appelé à Téhéran, mais reçut défense de s'y montrer. De plus, on lui enjoignit de ne plus sortir de sa maison et de s'abstenir de toute prédication, de tout enseignement public.

Un tel résultat ne pouvait satisfaire les moullas qui avaient espéré mieux. Quant au Bâb, il se soumit sans hésiter; mais les Bâbis, comme on pense, ne manquèrent pas de triompher, interprétant, à leur honneur, ce refus de discuter comme un aveu de l'impuissance de leurs adversaires. Le peuple fut du même avis. Ali-Mohammed, encouragé par le nombre croissant et par l'enthousiasme de ses partisans, fit un pas de plus, et, au lieu du Bâb, il déclara qu'il était le *Point*, c'est-à-dire non plus la porte, mais le générateur de la vérité, non plus un simple prophète, mais une manifestation

vivante de la divinité. Le titre de Bâb, ainsi devenu vacant, tomba en partage à un certain prêtre du Khorassan, Moulla-Housseïn-Boushrewièh, destiné à jouer un rôle considérable dans ces commencements du bâbisme. Il fut choisi pour ce haut rang parmi les dix-huit apôtres élus qui déjà entouraient Ali-Mohammed et partageaient avec lui la vénération de ses fidèles. C'était un homme de grand savoir et de grande énergie. Une conviction réfléchie, née lentement dans ses entretiens secrets avec le maître, devait faire de ce disciple d'Ali-Mohammed le chef actif et bientôt l'apôtre guerrier de la religion dont l'*Altesse sublime* (c'était le nom nouveau du révélateur) était le prophète inspiré et pacifique.

Moulla-Housseïn-Boushrewièh fut chargé d'aller en missionnaire dans l'Irak et le Khorassan, emportant avec lui, comme titres de sa mission, les ouvrages de son maître. Il se rendit d'abord à Ispahan. Il y produisit une grande impression, et il en fut de même à Kashan où il alla ensuite : il fit plusieurs conversions, tant dans le peuple que parmi les savants. A Téhéran, s'il ne prêcha pas en public, il ne laissa pas d'attirer à lui bon nombre de ceux qui étaient venus le visiter par curiosité. Mandé devant le roi et devant le premier ministre, il leur présenta la religion nouvelle comme une conciliation désirable, au point de vue politique, entre les doctrines musulmane, chrétienne et juive, et fit valoir l'intérêt qu'il y avait, selon lui, en un temps où les relations se multipliaient avec l'Europe, à se rapprocher des opinions européennes, notamment par l'abolition de l'impureté légale et par la restriction de la polygamie, deux points importants dans le bâbisme. Ces perspectives de réforme, par lesquelles il tentait d'amener à une entreprise glorieuse des volontés languissantes, furent probablement ce qui dégoûta Mohammed-Shah et son ancien précepteur, devenu son ministre, Hadji-Mirza-Aghassi, de s'associer aux vues de Moulla Housseïn-Boushrewièh. L'indifférence religieuse, qui avait été d'abord favorable aux Bâbis, se tourna contre eux quand il fut bien compris à la cour qu'il s'agissait de quelque chose de très-sérieux. On se débarrassa du missionnaire par l'ordre de quitter Téhéran dans le plus bref délai, sous peine de la vie.

Battu de ce côté, le lieutenant du Bâb (c'est ainsi que l'on continuait d'appeler dans le public le révélateur) ne se découragea point; mais ayant fait avertir deux autres missionnaires partis après lui de Shiraz, il s'entendit avec eux sur ce qu'il y avait à faire dans la conjoncture. Le résultat de la délibération fut que Moulla-Housseïn-Boushrewièh abandonnerait Téhéran pour se rendre dans le Khorassan, où l'on espérait qu'il trouverait les circonstances plus favorables. C'était, on s'en souvient, son pays natal. Un autre des missionnaires qui se partagèrent alors l'apostolat de la Perse était Hadji-Mohammed-Ali-Balfouroushi, personnage très-vénéré des Bâbis; celui-ci était l'apôtre du Mazendérân où il obtenait de grands succès. Le troisième missionnaire était une femme, et c'est une des apparitions les plus frappantes dont se glorifie cette religion. D'une beauté extraordinaire, elle était en même

temps d'une pureté de mœurs qui ne paraît pas avoir été jamais contestée, au milieu des aventures de son apostolat public. Son éloquence égalait sa beauté, du moins au jugement de ses compatriotes. Native de Kazwin, fille et femme de Moullas, initiée de bonne heure dans les entretiens des membres de sa famille à toutes les subtilités de la controverse religieuse, elle avait tout quitté, parents, époux, maison, pour se livrer corps et âme à la propagation de la doctrine des Bâbis. Elle avait rejeté, au scandale des uns, aux applaudissements des autres, le voile que la coutume et la religion imposent aux femmes de la Perse, et en prêchait le dépouillement avec l'abolition de la polygamie. Le souvenir de l'enthousiasme qu'elle inspira est demeuré consacré dans son nom populaire de Gourret-Oul-Ayn, *la Consolation des yeux*, sous lequel elle est généralement connue. Pour les sectateurs du bâbisme elle est *Son Altesse la Pure*, presque l'égale de l'*Altesse sublime*.

Ces choses se passaient vers la fin de 1847. Moulla-Housseïn-Boushrewièh, s'étant rendu à Meshhed, y fut l'objet de manifestations hostiles de la part du clergé ; il fut même arrêté et passa quelque temps dans le camp du prince gouverneur, Hamzé-Mirza, alors occupé sur la frontière à guerroyer contre les Turkomans ; mais s'étant échappé, il s'enfuit à Nishapour ; et là, changeant soudain d'attitude, profitant d'une révolte de soldats qui avait jeté le désordre dans le pays, il prit lui-même les armes. Avec une petite troupe qu'il forma, et qu'entretint le zèle d'un néophyte, homme riche et considérable, il parvint à tenir la campagne, donna courage à ses partisans et fit de nouvelles recrues. La majorité du peuple semblait pencher pour les novateurs. Cependant Moulla-Housseïn ne se pressait pas de commencer la lutte, il semblait même plutôt désireux de l'ajourner, lorsqu'une attaque dirigée contre lui par les musulmans de Miamy le força de livrer un combat dans lequel il eut le dessous. Mais une nouvelle qui se répandit vint accroître pour lui les chances favorables : Mohammed-Shah venait de mourir, et la Perse entrait par cette mort dans une de ces crises d'anarchie qui, dans l'Asie centrale, ne manquent jamais de signaler un changement de règne.

A cette nouvelle, Moulla-Housseïn, dont les espérances se trouvaient ainsi ranimées et encouragées, résolut de quitter le Khorassan et de transporter la lutte dans le Mazendéran où, réuni à son collègue Hadji-Mohammed-Ali-Balfouroushi, il pensait pouvoir la poursuivre avec plus d'avantages. Le peuple du Khorassan est intelligent et belliqueux ; il habite un territoire où, sur des espaces immenses, souvent fertiles mais peu cultivés, sont parsemés de grands villages, aux habitations superposées et ceintes d'un grand mur épais, que leurs propriétaires savent défendre au besoin contre les Turkomans, lorsqu'une des vedettes placées en observation a signalé dans la plaine une bande de ces pillards. Les Mazendéranis, au contraire, dont une opinion peut-être injuste fait les Béotiens de la Perse, sont une population agricole, mais peu guerrière, au point de laisser les Turkomans envahir leur territoire et y faire des prisonniers sans même tenter de se défendre. Le

Mazendérân renferme des vastes rizières et des forêts profondes ou des générations d'arbres s'écroulent les unes sur les autres et tombent en poussière sur un sol spongieux. On y trouve aussi des maréoages, qu'entretiennent des rivières, les seuls grands cours d'eau de la Perse proprement dite[1]. Un tel pays, ainsi peuplé, parut au lieutenant du Bâb préparé tout exprès pour la guerre qu'il méditait. Il y trouva, en arrivant, outre Mohammed-Ali-Balfouroushi, la belle prophétesse Gourret-Oul-Ayn, qu'entourait une troupe enthousiaste, à laquelle cette femme extraordinaire avait su inspirer, pour sa personne et pour sa doctrine, le dévouement le plus fanatique. Avec eux était Mirza-Iaia, enfant de quinze ans, déjà marqué du sceau divin comme successeur prédestiné du Bâb lui-même.

Les trois chefs ainsi réunis, chacun ayant avec lui ses hommes, on campa dans le hameau de Bedesht, où l'on s'était rencontré, et là, Consolation des Yeux entreprit d'animer, par une harangue pathétique, le zèle de ses coreligionnaires. Dans le discours qu'elle prononça, assise sur un trône, et le visage découvert selon son habitude, elle insista surtout sur l'obligation pour les femmes, Dieu ayant besoin de tous les siens, de mettre de côté la réserve ordinaire de leur sexe, pour se livrer, comme elle-même, à l'apostolat. Son exorde était à peine achevé qu'elle était déjà interrompue par les larmes et les gémissements de l'assistance. Non-seulement elle émut ses auditeurs, mais son discours, répété et commenté, valut, assure-t-on, de nombreux partisans au bâbisme. La nuit suivante, il fut tenu conseil entre les chefs. Après en avoir délibéré, on se sépara de nouveau. Gourret-Oul-Ayn resta dans le pays avec les siens pour y continuer la propagande, tandis que Mohammed-Ali retournait à Balfouroush et que Moulla-Housseïn-Boushrewièh s'enfonçait au cœur de la contrée pour y chercher des sectateurs dans les villages perdus au fond des bois. Mais il dut bientôt marcher sur Balfouroush pour y porter secours à Hadji-Mohammed-Ali qu'un parti d'orthodoxes avait attaqué. La lutte s'engagea de nouveau avec des alternatives de succès et de revers pour les Bâbis. Afin de se ménager une retraite, Moulla-Housseïn-Boushrewièh bâtit un château fort dans un lieu appelé *Pèlerinage du Sheikh-Tebersi*. Ce fut une espèce de grosse tour, ayant le soubassement en pierre et les étages supérieurs en bois, avec trois rangs superposés de meurtrières, avec force portes et poternes, des puits, des passages souterrains, des magasins de vivres, pourvue enfin de tout ce qu'il fallait pour qu'une garnison énergique pût s'y défendre longtemps. Ayant ainsi sa forteresse et son centre d'opérations, le bâbisme se trouva dans une position assez respectable, en état de se maintenir même avec la chance contraire, et de résister

[1] Le Mazendérân est l'*Hircanie* des anciens. On y cultive le riz, le coton, la canne à sucre. Firdousi, l Homère persan, nous a conservé dans le Shah-Nameh une chanson populaire qui célèbre l'aspect gracieux et le printemps éternel du Mazendérân. Cette charmante fécondité, rapprochée de la réputation de sauvagerie faite à l'Hircanie, est l'indice du contraste que présente en effet la nature du Mazendérân.

au besoin au déploiement de la puissance royale, dans le cas où l'on enverrait contre lui une armée.

Les Bâbis ne tardèrent pas à faire l'épreuve de leur force. Nasreddin-Shah avait succédé à Mohammed-Shah sur le trône de Perse. Le nouveau roi, ou plutôt son ministre, Mirza-Taghi-Khan, Emir-Nizam, « un des hommes de valeur que l'Asie ait produits dans ce siècle », dit M. de Gobineau, en promenant ses regards sur le royaume où régnait une certaine agitation, ne pouvait manquer de les arrêter sur le château des Bâbis comme sur le point le plus menaçant; il devait y faire d'autant plus d'attention que, depuis qu'ils possédaient un château fort, les Bâbis avaient montré plus d'audace et que, dans l'exaltation nouvelle de leurs espérances, ils ne se faisaient pas faute de mêler à leurs prédications religieuses des prédictions politiques où l'avénement du Bâb, en qualité de souverain universel, était annoncé comme prochain. Des proclamations, dont l'effet était immense, étaient jetées dans la foule populaire campée autour du château dans des huttes de roseaux et des cabanes de branches sèches, toujours prête à recevoir avec un respect religieux les saints personnages qui de temps en temps faisaient apparition au milieu d'elle. On lui annonçait qu'elle n'avait qu'un an pour se décider, qu'après cette époque le monde entier appartiendrait au Bâb. On lui laissait croire que ceux qui mourraient pour la foi nouvelle ressusciteraient en chair et en os pour devenir rois ou princes d'un des pays, tant de l'Europe que de l'Asie, sur lesquels le Bâb étendrait incessamment sa domination. De telles idées fanatisaient les masses; ce n'était pas, d'ailleurs, la première fois que des croyances du même genre avaient, dans des circonstances analogues, manifesté leur puissance sur les imaginations humaines. On comprend que de telles excitations, de jour en jour plus vives et dont le succès allait croissant, ne pouvaient manquer d'attirer la répression de tout gouvernement qui ne serait pas disposé à abdiquer devant les novateurs et à leur céder la place. Aussi, quand les grands du Mazendérân se présentèrent à la cour pour y saluer le jeune roi, reçurent-ils l'ordre de prendre à leur retour dans le pays les mesures nécessaires pour mettre promptement fin à la sédition des Bâbis.

Le résultat fut une coalition de gentilshommes qui, sous le commandement de l'un d'entre eux, Aga-Abdoullah, s'en alla attaquer le château du Sheikh-Tebersi; mais une sortie nocturne faite à propos par Moulla Houssein Boushrewièh fut suivie d'un massacre dans lequel périrent un grand nombre de musulmans, et Aga-Abdoullah lui-même. L'impression produite par ce massacre fut terrible et profonde; toute la province tomba dans la stupeur; on regarda les Bâbis comme des hommes extraordinaires, invincibles; peuple, chefs, officiers royaux, et surtout les Moullas tremblèrent; on cria vers Tehéran. L'émir Nizam, furieux de cet échec et indigné d'une terreur qu'il ne comprenait pas, envoya sur les lieux, pour en finir, le prince Mehdi-Kouli-Mirza avec le titre de lieutenant du roi et des pouvoirs

extraordinaires. Mais le succès ne devait pas répondre encore à son attente. Le Shahzadèh eut beau appeler à son aide les nomades du Laredjân et se vanter hautement de la destruction prochaine des Bâbis et du bâbisme; l'enthousiasme sauvage des sectaires allait triompher encore une fois de l'armée, assez mal disciplinée d'ailleurs, qu'il conduisait contre le château du Sheikh-Tebersi. L'armée royale, surprise par une tempête de neige, tandis qu'elle gravissait les sentiers de la montagne, était déjà à moitié désorganisée, lorsqu'une troupe de trois cents Bâbis, commandés par Moula Housseïn, la surprit au milieu des ténèbres, dans le village de Deskès où elle s'était refugiée, et où chefs et soldats, et le prince lui-même, vaincus par la fatigue, se livraient au sommeil. Les Bâbis, qui étaient faits aux intempéries de leur climat, et pour qui la tempête était un auxiliaire, fondirent sur cette foule endormie comme s'ils eussent été conjurés avec les éléments pour y porter l'épouvante et la mort. Ce fut une scène effroyable; le feu se joignit au glaive; plusieurs personnes considérables périrent dans cette nuit. Le prince lui-même, cerné dans la maison où il s'était retiré, ne dut son salut qu'à la fuite. Plus heureux que tant d'autres, il put s'échapper du village et gagner le désert. En un clin d'œil, cette armée qui devait anéantir jusqu'aux derniers restes du bâbisme, était dissipée; on eût dit que le génie irrité du bâbisme avait en main l'épée même de la colère divine et des exterminations bibliques. Rien ne résista, sauf une poignée de gens d'Ashref, qui, s'étant retirés un peu à l'écart du village dans une position assez forte, se firent tuer jusqu'au dernier, sans pouvoir néanmoins, par cet exemple d'héroïsme, ranimer le courage du reste fugitif de l'armée royale qui les voyait en se dispersant lentement succomber. La victoire des Bâbis fut complète, le butin immense. Cependant il n'avait pas été conquis tout à fait sans péril, et même un des saints du bâbisme, Hadji-Mohammed-Ali Balfouroushi avait été blessé assez gravement en combattant contre les Ashréfis.

Une seconde attaque fut dirigée contre la forteresse des Bâbis par Abbas-Kouli-Khan, chef du Larejdân et type accompli du nomade, qui se vantait de réduire seul la rébellion, invitant d'ailleurs ironiquement Son Altesse Royale, Mehdi-Kouli-Mirza, à venir être témoin de ses prouesses. Celui-ci, qui savait mieux à quoi s'en tenir sur la valeur des Bâbis et sur la force de leur position, lui envoya du moins du renfort. Les Bâbis laissèrent la nouvelle expédition s'approcher d'eux sans faire aucun mouvement, ni plus ni moins que s'ils eussent été morts ou glacés de terreur; ils envoyèrent même des parlementaires demander grâce; à quoi le Serdar, persuadé de les tenir bientôt, répondit en promettant de les pendre. Mais une belle nuit, fidèles à leur tactique, les assiégés font une sortie, et, s'avançant rapidement vers le camp des assiégeants, commencent d'égorger les dormeurs. Cette attaque subite jette le désordre parmi les troupes du Serdar qui, réveillé et surpris par la confusion faite autour de lui, veut en vain s'opposer à la déroute.

Forcé de reculer, tout ce qu'il peut faire est de rallier autour de lui quelques hommes et de ne céder que pas à pas, en combattant. Comme il se défendait ainsi, posté avec ses braves derrière un petit rempart de pierres qu'ils avaient élevé à la hâte, un homme à cheval paraît, conduisant les Bâbis; c'était Moulla-Housseïn en personne. Signalé aussitôt, il reçoit deux coups de feu, l'un à la poitrine et l'autre dans le côté. Grièvement blessé, le chef bâbi n'en continua pas moins à diriger les mouvements de ses compagnons aussi longtemps qu'il le crut utile; après quoi il se retira. Le jour venu, les musulmans se trouvèrent maîtres du champ de bataille, et le Serdar, après avoir vu décapiter sous ses yeux par ses soldats les cadavres des bâbis, put écrire au prince pour lui annoncer ce qu'il appelait sa victoire. Son succès était à la vérité plus grand qu'il ne le croyait lui-même; car Moulla-Housseïn était à peine rentré dans le château, qu'on avait dû le porter mourant sur son lit. Il expira en recommandant aux siens la fermeté la plus inflexible. Par son ordre, on fit un secret du lieu de sa sépulture, sans doute afin de dérober aux outrages des musulmans le cadavre de ce premier martyr du bâbisme.

Cependant le Serdar Abbas-Kouli-Khan-Laredjani s'était retiré sans attendre une seconde sortie des Bâbis qui ne trouvèrent plus personne devant eux. De son côté Mehdi-Kouli-Mirza s'était mis en marche sans rien savoir. Le prince, ayant reçu en route les messages ambigus de Serdar, touchant la prétendue défaite et la ruine des Bâbis, continua néanmoins d'avancer; puis, connaissant enfin la vérité, il vint s'établir à une lieue et demie du château, dans le village de Kashek, et fit commencer un mur d'investissement afin d'enfermer les ennemis dans leurs murailles. Instruit par l'expérience, il recommanda la vigilance aux sentinelles, de crainte de quelque nouvelle surprise. Afin d'attaquer les Bâbis derrière leurs remparts, il fit construire des tours égales et mêmes supérieures en hauteur aux différents étages de la forteresse; de plus, il fit venir de Téhéran deux pièces de canon et deux mortiers. Le moment critique était venu pour les sectateurs du Bâb, privés de leur chef militaire. Néanmoins ils ne perdirent point courage; mais, excités à persévérer jusqu'à la fin dans la résistance par les dernières paroles de Moulla-Housseïn, ils se mirent en devoir d'accomplir son testament. Ils élevèrent leurs fortifications pour faire face à l'ennemi, qui, du haut de ses tours d'attaque, s'était flatté de les réduire par un feu plongeant continu. A demi écrasés sous leurs murailles croulantes, ils se retranchent derrière leurs décombres, se font des retraites souterraines d'où ils continuent intrépidement la défense. Profitant un jour d'un désordre qui s'était mis dans le camp des assaillants, ils sortent tout à coup de leurs ruines, animés au combat par les cris aigus des femmes et des enfants, ils franchissent en courant les amas de débris, dans le dessein de bouleverser les tranchées et de mettre le feu aux tours. Mais ils trouvèrent à qui parler. Reçus à coups de fusil, ils parvinrent cependant à jeter le désordre dans les tranchées et à démolir une tour.

Le siége durait depuis quatre mois. Les Bâbis, avec une constance inébranlable, remplaçaient par des ouvrages nouveaux leurs fortifications renversées; leur résolution ne s'était pas démentie un seul instant, aucun signe de découragement ne trahissait en eux la fatigue de cette longue lutte. Sur ces entrefaites, un nouveau chef arrive de Tehéran pour remplacer l'incapable Mehdi-Kouli-Mirza. Grâce à l'énergie et à la fermeté du nouveau général, l'Afsher-Souleiman-Khan, les travaux sont repris avec une activité toute nouvelle. L'heure fatale avait enfin sonné pour les Bâbis du Sheikh-Tebersi; la famine régnait dans la forteresse, les défections et les apostasies commençaient, un traître avait révélé à l'ennemi l'état désespéré de la garnison. Ceux qui restaient fidèles ont recours, pour soutenir leur vie, à un moyen qui témoignait de l'excès de leur détresse : le cheval de Moulla-Housseïn, mort des suites des blessures qu'il avait reçues dans le dernier combat, où son maître avait succombé, ce cheval sacré, qu'on avait enseveli avec respect, est déterré, et l'on s'en partage les lambeaux qu'on fait cuire avec de la farine d'ossements. Ainsi repus misérablement, le reste héroïque des assiégés se disposait, au moment où le dernier assaut était donné au château par les troupes royales, à se frayer, le fer à la main, un passage vers la forêt; mais ils ne purent y réussir; ils avaient le nombre contre eux. Une mêlée effroyable, où le pistolet remplace le fusil et le poignard le sabre, a lieu dans les fossés, sur les murs en ruines, sur les tours. Des Bâbis ayant parlé de capituler, on parlementa. Après quelques pourparlers, il fut convenu que les survivants se rendraient sans condition. On vit alors sortir du fort deux cent quatorze cadavres vivants, dont un certain nombre de femmes. On parut d'abord les traiter avec quelques égards, ils eurent des tentes, des vivres; mais le lendemain, les chefs musulmans ayant invité les principaux Bâbis à un déjeuner, ceux-ci furent saisis traîtreusement et garrottés; ensuite on les mit à mort en leur ouvrant le ventre. On tua aussi les autres Bâbis, y compris les femmes et les enfants, et jusqu'aux transfuges, qui avaient cru sauver leur vie par la trahison, le tout pour le plus grand honneur de Mahomet et de l'islam. Quelques-uns seulement des plus marquants, et à leur tête Moulla-Mohammed-Ali-Balfouroushi, avaient été réservés pour une exécution publique; elle eut lieu sur la place de Balfouroush, à la grande joie des Moullas qui croyaient voir finir en eux une secte détestée. Les condamnés moururent en silence.

La Perse entière avait à ce moment les yeux sur les Bâbis. M. de Gobineau nous la représente comme frémissant sous l'impression de la doctrine nouvelle et dans l'attente des conséquences qu'elle allait sans doute produire encore, s'il se trouvait parmi les Bâbis quelque autre homme aussi audacieux que Moulla-Housseïn. Cet homme se trouva. L'insurrection qui eut lieu dans le Khamsèh, et qui mit aux mains des sectaires une partie de la ville de Zendjân, avec d'immenses richesses; cette insurrection qui, comme celle du Mazendérân, contraignit la puissance royale à un grand

déploiement de force militaire pour la réduire à grand'peine, en témoignant une fois encore de la vitalité prodigieuse du bâbisme, rendit le gouvernement plus que jamais convaincu de la nécessité qu'il y avait d'en finir avec lui. Je ne suivrai pas M. de Gobineau dans le récit très-dramatique des événements qui se passèrent à Zendjân. Là, comme dans le Mazendérân, les Bâbis firent preuve d'un enthousiasme fanatique et d'une bravoure opiniâtre, et l'on vit se répéter sur ce nouveau théâtre quelques-unes des scènes terribles ou émouvantes qui avaient signalé la défense du château du Sheikh-Tebersi. A Zendjân, comme au Sheikh-Tebersi, les Bâbis perdirent leur chef avant d'avoir épuisé la résistance, et, comme Moulla-Houssein, Moulla-Mohammed-Ali-Zendjâni exhorta en mourant ses compagnons à s'armer d'une constance à toute épreuve, promettant à tous ceux qui mourraient dans la foi la résurrection prochaine et glorieuse. A Zendjân, comme au Sheikh Tebersi, il y eut quelques apostats et beaucoup de martyrs ; l'enthousiasme religieux eut des triomphes et des défaillances et se couronna d'un diadème de sang. Un fait mérite d'être noté, soit vrai, soit légendaire : trois des sectaires, qu'on avait conduits à Téhéran, y ayant été condamnés par le terrible émir Nizam à se voir ouvrir les veines, prédirent à ce ministre qu'il périrait un jour du même supplice ; ce qui arriva en effet quatre ans plus tard. M. de Gobineau, qui raconte cette prophétie, n'en a pu garantir la vérité ; il n'a pu attester que sa confiance dans la sincérité de ceux qui la lui ont rapportée. L'émir étant mort de la même manière que les trois Bâbis exécutés par son ordre, une telle coïncidence a dû sembler assez frappante à des esprits prévenus pour leur paraître un arrêt de la justice divine ; et de là à la faire prédire au bourreau par les victimes elles-mêmes, il n'y avait plus qu'un effort bien léger, une conséquence toute naturelle pour l'imagination en travail de légende.

Pendant que le bâbisme, à peine né, se donnait ainsi son baptême guerrier dans le sang de ses partisans, le Bâb, son fondateur et son chef spirituel, se tenait à Shiraz, à demi caché dans sa maison, plongé dans ses méditations religieuses et comme étranger à ce développement de sa doctrine. On l'avait d'abord laissé en repos. Mais, après l'insurrection du Mazendérân, il avait été arrêté et conduit à Tjerigh, où il était tenu dans une captivité assez douce. Cependant l'émir Nizam n'était pas homme à méconnaître le danger d'une religion qui, vaincue sur deux champs de bataille, n'en continuait pas moins de se propager et d'affirmer sa puissance sur les esprits. Il y avait des Bâbis partout en Perse, le ministre le savait bien, et maudissait l'imprévoyance de son prédécesseur qui avait laissé grandir le mal ; il voulut être plus sage et crut avoir raison du bâbisme en s'attaquant au Bâb lui-même, non pour le tuer, il n'y pensa pas d'abord, mais pour le convaincre publiquement d'erreur et de charlatanisme. Dans son plan, le novateur devait être amené à Téhéran où il serait mis en présence des plus savants docteurs de l'islam qui n'auraient pas de peine à le

confondre; mais les rapports qu'on lui fit de la personne du Bâb et de la séduction qu'elle exerçait sur tout ce qui entrait en contact avec lui, ce qu'il apprit de son savoir, de son éloquence, le firent changer de dessein; il fallut se rabattre à la condamnation à mort. Le premier ministre s'y résolut à regret. Mirza-Taghi-Khan n'ignorait pas ce que gagnent les révélations, dans la foi des peuples, au martyre des révélateurs.

Le Bâb fut tiré de sa prison de Tjerigh et transporté, avec deux de ses disciples, dans la citadelle de Tébriz. Il y comparut devant un conseil composé de commissaires royaux et des principaux Moullas et présidé par Hamsé-Mirza, frère du ministre. Le Bâb y discuta avec ses adversaires, et, d'après les récits des musulmans eux-mêmes, il paraît que ce fut victorieusement. Ce que voyant, on coupa court, et on lui annonça sa condamnation. L'exécution devait avoir lieu le lendemain. Ce jour-là, le Bâb et ses deux disciples sont tirés de grand matin de leur prison. Ils avaient les fers aux mains et au cou; on attache au carcan de chacun d'eux une longue corde dont un ferrath tenait le bout, ensuite on les promène par les rues et les bazars en les accablant de coups et d'outrages. Conduits chez un théologien fameux, et delà chez un membre important du clergé, qui interrogèrent le Bâb sur ses doctrines, les musulmans assurent qu'il les renia; ils prétendent même qu'il pleura et demanda grâce, mais leur témoignage est ici plus que suspect; on voit trop bien que leur intérêt était de déshonorer sa mort. Ce qui est certain, c'est qu'il fut renié par un des deux disciples qui l'accompagnaient, qui poussa même l'insulte jusqu'à lui cracher au visage. Mais l'autre disciple resta fidèle jusqu'à la mort, ce qu'on peut regarder comme une preuve indirecte de la persévérance du Bâb lui-même; car, s'il eût commencé par se renier, on ne comprendrait ni le respect que lui témoigna jusqu'à la fin le compagnon de son martyre, ni le remords que montra plus tard celui qui l'avait trahi, redevenu, après sa mise en liberté, un des plus fervents et des plus intrépides confesseurs de la doctrine. Au coucher du soleil, les deux condamnés furent conduits sur le rempart qui est d'une hauteur excessive et construit en briques; on leur passa des cordes sous les aisselles et, après les avoir fait descendre le long du mur, on les tint suspendus à quelques pieds du sol. En face d'eux, la foule se pressait sur une place immense. On fit ensuite avancer les soldats chargés de faire feu. Ce fut alors qu'on entendit distinctement Moulla-Mohammed-Ali, le disciple fidèle, dire au Bâb : « Maître, n'es-tu pas content de moi ? » En ce moment la décharge a lieu. Le disciple est tué sur le coup; mais, par un hasard singulier, les balles ne font que couper la corde qui tenait le maître suspendu, sans lui faire aucune blessure. Le Bâb tombe sur ses pieds, se relève et se met à fuir. S'il se fût jeté dans la foule stupéfaite et tout près de crier au miracle, il n'est guères douteux, de l'avis même des musulmans, que le peuple de Tébriz n'eût pris les armes et qu'une insurrection n'eût éclaté dans la seconde capitale du royaume. Nul ne peut dire ce qui en fût arrivé,

la dynastie Kadjare était au moins sérieusement menacée; mais le Bâb, étourdi et troublé, s'était réfugié après sa chute dans un corps de garde; on l'y acheva à coups de sabre. Son cadavre fut traîné pendant plusieurs jours dans les rues de la ville, puis jeté à la voirie.

Tout semblait fini par ce supplice, rien n'était fini. Vaincu, décapité, le bâbisme fit le mort pendant quelque temps; mais il ne l'était pas et il ne tarda pas beaucoup à en donner la preuve. Le nouveau Bâb, Mirza-Iaia, qui avait pris le nom d'*Altesse éternelle*, était allé s'établir à Bagdad, où il vivait en sécurité et se tenait en communication permanente avec les nombreux pèlerins persans des sanctuaires de Kerbela et de Nedjef. A la différence de son prédécesseur, l'Altesse sublime, qui avait vécu absorbée dans ses méditations théologiques et dans la composition de ses livres sacrés, celui-ci semble avoir pris la doctrine surtout par le côté politique. Son but est le renversement de la dynastie régnante et son remplacement par une dynastie nouvelle. Toutefois il avait interdit à ses religionnaires toute tentative d'insurrection, se réservant le choix de l'heure et des moyens pour agir. En 1852, le ministre persécuteur des Bâbis tomba en disgrâce et mourut du supplice qui lui avait été prédit. Bientôt le bruit se répandit que le roi-même était menacé de mort. Une tentative d'assassinat eut lieu, en effet, un matin que le monarque était sorti à cheval de son palais de Niaveran, pour la promenade. Mais, malgré l'audace des assassins, cette tentative ne produisit qu'une blessure sans gravité. Les coupables étaient au nombre de trois et servaient depuis quelque temps comme jardiniers dans les jardins royaux; ils furent reconnus pour Bâbis. L'un d'eux avait été tué au moment même de l'attentat par un homme de la suite du prince. Les deux autres nièrent obstinément qu'ils eussent des complices. Néanmoins un complot était chose probable, et la police se mit en devoir d'en rechercher les auteurs. Notons en passant que la police est très-bien organisée à Téhéran; c'est, dit M. de Gobineau, un legs des Sassanides que les kalifes ont conservé précieusement. Par son activité et sa vigilance, elle parvint à surprendre une réunion clandestine des principaux Bâbis. Quarante personnes sont arrêtées, entre lesquelles Gourret-Oul-Ayn, la femme apôtre, qui avait disparu tout à coup du Mazendérân après y avoir opéré de nombreuses conversions, principalement parmi les Juifs. On la conduit chez le kalentèr Mahmoud-Khan, qui la confie à la garde de sa femme. Le reste est jeté en prison, et peu après conduit à Niaveran. Il ne fut pas fait d'autre capture. Les Bâbis avertis se tenaient tranquilles, et, obéissant en silence à la volonté du chef, ils ne tentèrent aucune insurrection.

Cependant l'inquiétude régnait à la cour de Niaveran. L'air autour du roi était chargé de soupçons, le prince lui-même plein de méfiance. On savait qu'il y avait des Bâbis un peu partout et rien ne prouvait qu'il n'y eût pas des traîtres auprès du trône; on sentait vaguement l'existence d'un vaste complot dont on avait espéré en vain tenir le fil; à peine saisi, ce fil s'était

rompu. Les deux assassins n'avouaient rien, sinon l'ordre qu'ils avaient reçu de « couper la tête du roi, » ordre qu'ils avaient voulu exécuter à la lettre; sans haine personnelle contre le souverain, ils déclaraient avoir agi en vertu d'un commandement qu'il ne leur était pas permis de discuter. Ni les menaces ni la torture ne purent leur arracher rien de plus. On n'eut pas plus de succès avec les autres prisonniers ; il y avait cependant parmi eux des femmes et des enfants, mais ce fut en vain qu'on essaya de tous les moyens pour les faire parler. Tous, sans distinction de sexe ni d'âge, montrèrent la même inflexible fermeté; tous répondirent : « Nous n'avons pas de complices. » Cette dureté de conviction religieuse, qu'on avait déjà observée dans les martyrs de Mazendérân et de Zendjân, devait imposer aux inquisiteurs en même temps qu'elle redoublait l'inquiétude du gouvernement. Le premier ministre, Mirza-Agha-Khan-Nouri, qui avait pris le titre de Sadr-è-Azam, à l'exemple des grands vizirs de l'empire ottoman, homme d'une grande sagesse, conseilla d'user de douceur. Il fut convenu qu'on cesserait de rechercher les Bâbis. Quant aux prisonniers ; on relâcherait tous ceux qui consentiraient à renier la doctrine, sans leur rien demander de plus. Par une disposition dont le motif dut être parfaitement compris de tout le monde, ceux qui persévéreraient dans leur erreur devaient être distribués aux grands officiers de l'empire, au corps des mirzas, aux mestoufis, etc., pour qu'ils fissent d'eux selon leur plaisir ; c'est-à-dire, selon les vues du premier ministre, pour qu'ils prouvassent au roi leur fidélité par la manière dont ils feraient mourir leurs prisonniers, et qu'en même temps ils partageassent avec le souverain la responsabilité de ces exécutions sanglantes. De cette façon, s'il y avait des Bâbis cachés parmi eux, ils allaient être contraints de se compromettre ou devant le roi, ou devant leurs coreligionnaires.

Nous avons laissé Gourret-Oul-Ayn chez Mahmoud-Khan. Le kalentèr avait subi, comme tout le monde, le charme de sa prisonnière. Il ne cessa de lui témoigner un respect auquel se joignait peut-être un autre sentiment, et s'efforça de lui persuader d'abjurer, au moins des lèvres, sa religion, cette simple formalité, d'ailleurs sans conséquence, puisque personne ne croirait à une véritable abjuration, devant sauver sa vie et sa liberté ; mais il ne savait pas à quelle femme il avait affaire. Consolation-des-Yeux pensait, elle aussi, que *la vie ne vaut pas un mensonge*, elle avait soif du martyre ; elle répondit au kalentèr : « Demain, à midi, vous-même mettrez le feu à mon bûcher, et moi, je rendrai par ma mort un témoignage éclatant à Dieu et à Son Altesse. Mais écoutez ce que je vais vous dire. Le maître que vous servez, Mahmoud-Khan, ne vous récompensera pas de votre zèle. Vous périrez cruellement par son ordre. Que ma mort vous serve de signe, et tâchez, avant de mourir, d'élever votre âme à la connaissance de la vérité. » Le lendemain, Gourret-Oul-Ayn fut conduite à Niaveran et y confessa le bâbisme. Ramenée à Téhéran, dans la citadelle, on lui mit sur la tête ce voile

des femmes persanes qu'elle avait rejeté, on l'étendit sur un de ces tissus de paille grossière dont on double les tapis de laine ou de feutre; ensuite on l'étouffa avec des chiffons, de sorte que les flammes ne dévorèrent qu'un cadavre; puis on jeta ses cendres au vent. La prédiction qu'elle avait faite au kalentèr s'accomplit. Accusé d'accaparement dans une famine, il fut sacrifié par le roi, bien qu'innocent, pour apaiser une insurrection populaire. Mandé dans le palais, dont l'émeute battait les portes, il y trouve le maître revêtu du manteau rouge, appelé *le manteau de la colère.* A cette vue, le pauvre kalentèr se sent perdu; il se trouble, balbutie; les bourreaux le saisissent, lui arrachent la barbe, le frappent de verges, et enfin, sur l'ordre du roi, de plus en plus furieux, l'étranglent.

Je citerai ici la réflexion de M. de Gobineau. « Je n'ai nullement, dit-il, l'intention de donner à entendre qu'on doit croire ou ne pas croire aux miracles que je rapporte: je ne m'occupe pas de ces choses; mais il importe de remarquer que les affaires religieuses, en Asie, dans le temps qui court, comportent l'existence de miracles; qu'il s'en fait, qu'on les voit, qu'on le cite, qu'on y croit et qu'on s'en sert comme d'arguments, et ce sont en effet des arguments, puisqu'ils ne trouvent pas seulement créance chez les sectaires qui s'en autorisent, mais qu'ils sont acceptés sans hésitation par les adversaires eux-mêmes. »

Les autres prisonniers qui avaient assisté, à Niaveran, à l'interrogatoire de Gourret-Oul-Ayn, ne montraient pas moins de constance. Tous, à la demande qui leur fut faite, répondirent qu'ils étaient Bâbis, et parmi eux, l'un des plus ardents à confesser la doctrine fut ce même disciple qui avait renié le maître à Tebriz, lors du supplice du Bâb; il aspirait maintenant à expier dans son sang sa trahison. Les prisonniers furent distribués de la manière qui avait été décidée; chaque courtisan eut le sien, et quelques-uns en eurent deux. On vit alors à Téhéran un spectacle qu'on n'y a pas oublié; on vit des enfants et des femmes marcher dans les rues entre les bourreaux, les chairs ouvertes, avec des mèches allumées qui flambaient dans les blessures. Les victimes chantaient: « En vérité, nous venons de Dieu et nous retournons à lui. » Un des suppliciés tombait-il en chemin, il était relevé à coups de fouets ou de baïonnettes. Debout, il se remettait à chanter. Des enfants expirèrent dans le trajet. Les bourreaux jetèrent leurs cadavres sous les pieds de leurs pères et de leurs sœurs, qui marchèrent dessus sans presque les regarder. Ce fut ainsi qu'on arriva au lieu de l'exécution, au milieu du profond silence de la foule; là s'acheva le drame sanglant dont la fin fut couverte des ombres de la nuit. Rien n'avait ébranlé la constance des condamnés; pas un renégat ne s'était trouvé parmi eux, il n'y avait eu que des martyrs.

II

Arrêtons-nous après cette exécution à partir de laquelle une nouvelle ère commence pour le bâbisme, et disons un mot de la doctrine qui, dans l'espace de six ans à peine écoulés depuis sa naissance, avait pu produire ces effets inattendus et extraordinaires. Si l'on devait juger de cette religion nouvelle par l'enthousiasme qu'elle a excité, il faudrait la regarder comme une conception de la plus haute valeur, et le Bàb comme un des plus grands génies religieux qui aient paru dans le monde. Le lecteur jugera s'il doit prendre de lui cette idée.

La doctrine religieuse du Bâb est une théologie mystique qui renouvelle sur Dieu les idées des anciennes philosophies orientales; elle y mêle des spéculations orientales sur les nombres, et, ce qui en est la partie la plus originale, une théorie des révélations qui les fait aboutir au Bâb en ce moment, sans les clore à lui.

Bien que le Bâb ait donné, comme Mahomet, l'unité de Dieu pour fondement à sa religion, le bâbisme diffère profondément de l'islam sur lequel il affecte de vouloir se greffer. Non-seulement le panthéisme est au fond de la doctrine, mais M. de Gobineau prétend même y découvrir un germe de polythéisme. Il nous montre la religion nouvelle sautant à pieds joints par-dessus l'islam et le christianisme pour aller rejoindre dans l'antiquité le magisme et le chaldaïsme. Cependant le Bâb admet Mahomet parmi les révélateurs; il fait de même pour Jésus-Christ. Christianisme et mahométisme étaient des révélations bonnes pour leur temps, que le bâbisme vient à son tour dépasser dans le sien. On ne peut nier, d'ailleurs, que le Bâb et ses disciples n'aient fait des efforts pour mettre la doctrine en harmonie avec l'esprit de l'époque, et l'on a vu que Moulla-Housseïn, en expliquant au premier ministre la nouvelle religion, l'avait présentée comme pouvant, mieux que le mahométisme shiite, s'allier avec les idées européennes. Ce qui est évident et résulte des faits mêmes, c'est le rapport de cette doctrine avec une disposition générale des esprits, surtout parmi les savants et les philosophes de la Perse. On dirait, en effet, d'une restauration, qui, préparée par le travail naturel de l'esprit persan, tendrait, en effaçant les traces de l'importation et de la domination étrangères, à rendre au génie national la possession de lui-même et la liberté de ses manifestations.

Quand on lit, dans le livre très-intéressant à plusieurs égards de M. de Gobineau, les renseignements sur le travail secret qui, depuis l'époque où le génie national, abattu par la conquête, a commencé de relever la tête et de rappeler ses souvenirs, n'a cessé de transformer l'islam, de le compliquer de traditions et d'idées provenant de l'esprit persan, appartenant à la nationa-

lité persane, on ne s'étonne pas de cette espèce de retour au passé et de la faveur qu'a rencontrée à son début une religion d'un caractère tel qu'est celui du bâbisme. La Perse ne tient au mahométisme que par la fiction qui fait d'Ali le représentant de l'idée nationale. A part ce lien tout conventionnel, il n'existe presque rien de commun entre la foi islamite et les idées qui règnent aujourd'hui en Perse chez les hommes préoccupés de questions religieuses. Au contraire, le bâbisme semble le successeur naturel du soufisme dont il reproduit les tendances panthéistes et le mélange de matérialisme avec un spiritualisme raffiné. Il s'offre aux Persans comme l'héritier attendu de cette philosophie orientale, vieille comme l'Asie, qui depuis sa renaissance sous la dynastie des Séfewis, n'a cessé de battre sourdement l'islam en brèche et d'entretenir les esprits dans le goût des spéculations métaphysiques. Par ses idées sur Dieu, le Bâb se rattache à Moulla Sadra, le maître par excellence de l'école persane, et à Hadji-Moulla-Hadi de Sebzewar, le plus illustre des philosophes contemporains. Quand il parut, on sentait généralement le besoin de quelque chose de nouveau qui pût donner satisfaction aux esprits affamés de religion et de controverse. Ce qui prouve combien la religion nouvelle répondait à ce besoin, c'est la rapidité avec laquelle elle se répandit, envahissant presque instantanément, non-seulement la Perse entière, mais une partie de l'Inde et de la Turquie d'Asie. Un fait significatif, soigneusement relevé par M. de Gobineau, c'est que plusieurs des disciples du Bâb ne l'ont pas connu personnellement. Consolation des Yeux, qui mourut si vaillamment en lui rendant témoignage, n'avait jamais conversé avec l'Altesse Sublime. Bien plus, celui qui fut reconnu pour le successeur du Bâb, dès son vivant, ne l'avait jamais vu et ne le vit jamais. On ne peut donc attribuer à aucune séduction de sa personne les conquêtes de la doctrine, elle triompha par sa puissance propre et par l'à-propos de son apparition. Il y eut comme un trait de lumière parti de Shiraz, qui se répandit au loin et illumina soudainement les personnages éminents appelés, d'accord avec le maître et presque en même temps que lui, à incarner en eux la révélation nouvelle.

J'ai dit que le point de départ du bâbisme était le même que celui de l'islam; c'est, en effet, la reconnaissance d'un Dieu unique révélé par des prophètes. Mais la différence ne tarde guère à s'accuser entre le monothéisme bâbi et le monothéisme musulman. Le dieu des Bâbis, cette unité éternelle, immuable, loin de se renfermer en lui-même, est, au contraire, un principe de vie toujours en expansion; il se meut, il agit, il crée sans cesse. Ce Dieu a créé le monde au moyen de sept paroles : la force, la puissance, la volonté, l'action, la condescendance, la gloire et la révélation, lesquelles ont en elles la plénitude active de la vertu qu'elles représentent. Dieu possède bien d'autres vertus, il en possède à l'infini, mais il n'en a manifesté que sept seulement dans la création de cet univers. Son caractère essentiel, comme unité primitive, c'est de pouvoir à son gré prolonger ou retirer, en tout ou en par-

tie, les applications de ses vertus. Quant à l'unité *supputée*, c'est-à-dire à la créature émanée de Dieu, elle se distingue de lui par la privation de toute action émanatrice; elle n'est plus Dieu, mais elle n'est pourtant pas complétement séparée de lui, et, au jour du dernier jugement, elle se confondra de nouveau avec lui dans l'unité éternelle.

Telle est, d'après l'exposé fait par M. de Gobineau, la théologie du bâbisme, résurrection d'idées empruntées aux antiques philosophies de l'Orient et à la philosophie même que l'islam avait nourrie dans ses écoles. Quant à la théorie de la révélation chez les Bâbis, elle a cela de particulier qu'elle n'attribue pas au Bâb d'avoir révélé la vérité complète, mais seulement, comme avaient fait avant lui les prophètes ses prédécesseurs, la portion de vérité nécessaire pour l'époque où il a paru. Le Bâb se déclare supérieur à Mahomet, lequel était supérieur à Jésus, et il annonce pour l'avenir une autre révélation qui viendra compléter la sienne. C'est, comme on voit, l'idée de progrès introduite dans la religion; et, s'il est vrai que, sous d'autres rapports, le Bâb n'ait fait que répéter ce qui avait été dit avant lui, par ce côté du moins il s'est montré novateur et fils de son temps. Cette théorie découle, d'ailleurs, assez naturellement de ce qu'on vient de lire sur la nature de Dieu et sur sa manière de se manifester. On remarquera sans doute aussi le rapport de cette religion progressive avec les idées qui se font jour aujourd'hui dans le sein du christianisme, et qui ont pour but de substituer à un dogme immobile une révélation continue, suivant d'âge en âge le développement de l'humanité.

De même que le bâbisme n'est pas le dernier mot de la vérité, de même aussi le Bâb n'est pas à lui seul toute la révélation nouvelle. Le Bâb n'est pas le seul prophète du siècle, il est seulement le Point de la manifestation. Ceci demande à être expliqué. J'ai dit que les nombres jouaient un grand rôle dans le bâbisme. En donnant aux lettres de certains mots, qui expriment en arabe la vie et l'unité, leur valeur numérique, en les joignant au nombre sept, expression de la création, le Bâb est arrivé à voir dans le chiffre 18, donné par l'addition et complété par une dernière unité, l'expression numérique de Dieu lui-même. Or, de ces dix-neuf unités, la dix-neuvième, le Point, est celle à laquelle la doctrine assigne la signification la plus haute, c'est celle qui donne la vie à toutes les autres. Ayant ainsi formé son nombre sacré, le Bâb déclare qu'il doit présider à tout, soumet toutes les mesures de temps et d'espace à la division par 19, introduit le même principe dans la jurisprudence, le commerce, et fonde enfin sur lui son organisation sacerdotale. Tout collége de prêtres dans l'avenir devra être composé de dix-huit personnes, auxquelles, à l'instar du Point, devra présider un chef qui sera le résumé, le sommet de cette Unité, représentation vivante de l'Unité divine. Dès l'origine, l'Unité a été composée de dix-neuf personnes, parmi lesquelles le rang suprême appartenait au Bâb, mais sans autre supériorité que celle de la mission à remplir, aucune

relation de supériorité ou d'infériorité n'existant dans la nature de Dieu. A l'heure qu'il est, l'Altesse Sublime est remplacée par l'Altesse Éternelle. Notons que, dans ces dix-neuf personnes, qui composent ensemble l'incarnation de la manifestation divine, il doit nécessairement y avoir une femme. Au début ce fut la Consolation des Yeux; c'est aujourd'hui Son Altesse la Purifiée.

C'est dans cette conception qu'il faut chercher l'essence même du bâbisme. Toutes ces apparitions de prophètes sont, comme le monde lui-même, des émanations de Dieu; ce sont autant de paroles divines. Les prophètes ne sont pas Dieu, mais ils sont cependant quelque chose de plus que des hommes; ce sont des êtres qui viennent de Dieu plus réellement et retournent à lui plus rapidement que les autres. Par eux, par la révélation éternelle, se maintient ininterrompu le rapport entre le créateur et la créature. A des degrés divers, chaque fidèle est honoré de la communication avec l'essence divine. Faute d'une pareille infusion, la nature humaine ne pourrait rien; c'est ce que, dans le langage chrétien, on appelle *la grâce*. A la mort d'un prophète, d'un saint, son âme ne quitte point la terre, mais elle s'adjoint à une âme déjà vivante qui remplit alors la mission exercée, pendant sa vie, par celui qui vient de disparaître. Après la mort du Bâb, plusieurs ont cru que la puissance du Point avait passé à Consolation des Yeux; mais l'opinion orthodoxe est celle qui la fait se transmettre immédiatement à Mirza-Iaia, à qui elle appartient incontestablement aujourd'hui. En général, quand on croit voir un fidèle remplir une mission analogue à celle de quelque saint personnage, soit bâbi, soit des révélations antérieures, la croyance publique l'assimile aussitôt à ce personnage; pour elle, c'est l'iman Riza, c'est Ali, etc. Le Bâb a passé lui-même pour la résurrection de Mahomet. Toutefois ce n'est pas là une renaissance qui rappelle en rien la métempsycose indienne : les rôles seuls sont semblables, les personnes tout à fait différentes.

On s'étonnera peut-être qu'une doctrine fondée sur de pareilles spéculations, mélange d'obscurités et de puérilités, ait pu exciter un tel enthousiasme, non-seulement parmi les esprits éclairés préparés à la recevoir et à la comprendre, mais dans le peuple même, et qu'elle ait eu pour la propager des apôtres si fervents, des martyrs si résolus à la confesser jusque dans les plus cruels supplices. Ce serait mal connaître la nature humaine en général et la nature orientale en particulier. Ces exaltations de la foi et du dévouement, qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même et le font verser son sang pour ses croyances, attestent bien moins la valeur des conceptions religieuses à l'occasion desquelles on les voit se produire, que la générosité et la persistance de certains instincts au fond même de la nature humaine. Les martyrs ne sont pas les *témoins* de la divinité, mais de l'humanité; leur sang, qui rejaillit jusqu'au ciel, coule du cœur de l'homme. Certaines circonstances historiques déterminent dans les âmes ces dispositions d'où sortent, au moment propice, les miracles de

l'enthousiasme religieux. Le sentiment qui les fait naître n'est pas toujours pur d'alliage, parfois des idées philosophiques reçoivent une interprétation grossière; nous en avons vu un exemple dans la façon matérielle dont le vulgaire des Bâbis comprenait la résurrection, toute idéale dans la doctrine du maître, étendant d'avance la main sur les honneurs et les richesses dont la souveraineté universelle du Bâb devait les pourvoir. Il faut bien aussi reconnaître dans le bâbisme, sous l'habit asiatique, des idées qui, à ce point de civilisation où nous sommes parvenus, ont le don de passionner chez nous les esprits : telle est cette idée européenne et moderne du progrès, qu'on retrouve avec quelque surprise à l'œuvre pour transformer la religion chez un peuple de l'Asie. L'influence de cette idée se fait sentir en plus d'un point de la doctrine du Bâb. J'y reviendrai tout à l'heure.

Toutefois, si la religion du Bâb a eu son époque héroïque, la phase dans laquelle elle est entrée depuis 1852 semble mieux convenir à sa nature. Sa marche est désormais celle d'une doctrine secrète qui recrute en silence ses adeptes. Ces mêmes bâbis, qui souffraient si courageusement le martyre, pratiquent aujourd'hui le ketmân, cette dissimulation des Orientaux. Obéissant à un nouveau mot d'ordre, ils cachent leur religion et la renient au besoin sans nul scrupule. Aussi ne peut-on plus calculer leur nombre. Cependant on estime à cinq mille ceux qui sont actuellement à Téhéran. C'est beaucoup, surtout si l'on considère que le bâbisme est particulièrement répandu dans les classes éclairées, parmi les savants. Un grand nombre d'écrits, où cette doctrine est enseignée, circule mystérieusement dans le public, formant sans cesse des prosélytes. Ces livres sont, en premier lieu, les écrits du Bâb lui-même, dont le principal est celui qu'il a intitulé *Biiyan*, « l'Exposition, » et qui contient, en effet, l'exposé du dogme nouveau. Ce premier *Biiyan* date de 1848; il est écrit en arabe. Une autre « Exposition » est en persan. M. de Gobineau a traduit un troisième *Biiyan*. On pourra juger, en le lisant, du ton qui règne dans ces écrits prophétiques. Outre ces livres sacrés, il y en a d'autres déjà assez nombreux, et tous écrits d'une manière énigmatique, de sorte qu'un profane peut les lire sans en pénétrer le sens et qu'ils ont besoin, pour être compris, d'un commentateur qui en explique chaque mot à celui qu'on veut initier.

Le bâbisme ordonne peu de prières et seulement dans des occasions déterminées; il ne prescrit ni ne défend les ablutions, si fréquentes dans les rites religieux du mahométisme. Le bâbisme a cependant aussi son culte. Après le triomphe de la doctrine, des sanctuaires devront s'élever sur les tombeaux des martyrs et chaque fidèle aura son oratoire dans sa maison. Aux fêtes solennelles, le service divin sera célébré en grande pompe, en des temples décorés d'étoffes précieuses, aux sons des voix et des instruments; mais ces cérémonies seront rares. Les prêtres y siégeront sur des trônes. Tous les fidèles devront porter des amulettes; il y en aura d'une forme pour

les hommes et d'une autre pour les femmes, et une confiance entière sera due à ces talismans. La foi dans les combinaisons des nombres et des lettres est un des traits du bâbisme.

Le bâbisme est une religion douce et humaine, bien qu'il ne se pique pas de tolérance et ne la demande pas pour lui. Dans son code, l'infidèle ne possède rien, il n'est pas membre de l'État. D'ailleurs, sa vie doit être respectée; et il est permis aux Babis d'avoir avec lui des relations de commerce, même d'amitié.

Le Bâb se montre partout très-favorable au commerce et n'est pas hostile au luxe. Bien que mystique, on ne le voit pas faire abandon des intérêts matériels; mais, au contraire, il recommande fortement à ses adhérents la vie pratique, de laquelle doit résulter le bien-être pour tous. Tout en faisant aux riches une obligation de l'aumône, il proscrit la mendicité, si en honneur chez les peuples musulmans comme un signe de détachement et une preuve de sainteté. Non-seulement les riches vêtements, les bijoux précieux sont permis, ils sont recommandés par la religion nouvelle. Les Bâbis doivent surtout se parer le jour de leur mariage : « Habillez-vous de soie au jour de vos noces, dit le Bâb, et, si vos moyens vous le permettent, ne portez que cela. Et quant à ces vêtements dont vous serez couverts au moment du mystère de votre bonheur, faites-les faire d'or et d'argent. »

Un des côtés les plus touchants de la doctrine du Bâb est sa sollicitude pour les femmes. On a vu qu'il leur enlevait leur voile; il ordonne aux maris de leur prodiguer les parures et tout ce qui peut faire valoir leur beauté : « Ornez votre ornement! glorifiez votre gloire! » Il veut qu'elles assistent au repas que tout fidèle doit donner chaque jour à plusieurs hôtes. Il n'ignore pas combien leur présence est nécessaire à la sociabilité qu'il veut établir [1]. Le Bâb attache une grande importance au mariage, et, s'il ne défend pas absolument la polygamie, il s'y montre du moins fort opposé. Il tolère, il est vrai, une seconde femme, mais il n'approuve pas qu'on use de la tolérance; et, quant aux concubines, il les interdit sévèrement. Il abolit le divorce. Le Bâb ne montre pas moins de tendresse pour les enfants. On voit en lui l'intention bien marquée de combler, par la constitution de la famille, la grande lacune des sociétés asiatiques, et de guérir une de leurs plaies les plus funestes.

L'idéal bâbi semble être une société théocratique dans laquelle le pouvoir sacerdotal dominerait et réglerait tout. Il est à peine question, dans

[1] « La séparation de la femme est une calamité que les Persans, qui ont compris combien les mérites des femmes apportent de bienfaits dans les sociétés européennes, considèrent comme déplorable. » Le sertip ** Khan me disait un jour : « Nos usages, en mettant la femme hors du commerce de la vie sociale, nous privent de la meilleure moitié de notre population. » (Extrait d'une lettre écrite de Téhéran, citée par M. Vivien de Saint-Martin, *Année géographique*, t. IV, p. 232.)

les livres du Bâb, du gouvernement civil, et l'on ne voit pas trop quelle place un tel gouvernement pourrait tenir dans l'organisation de la société qu'il a rêvé d'établir. M. de Gobineau voit dans le silence du prophète sur cette question un signe de l'indifférence politique qui caractérise, suivant lui, une société vieillie. J'y verrais plutôt la marque d'un esprit absolu qui, dans ses abstractions religieuses, n'a pas l'air de douter qu'un gouvernement purement spirituel ne doive suffire à conduire les peuples, sans aucun moyen coercitif; ou peut-être, ce qui n'est pas invraisemblable, une précaution cachant l'arrière-pensée de confondre dans les mêmes mains le pouvoir civil avec le pouvoir religieux. La législation du Bâb se montre à nous désarmée de toute contrainte dans l'application. L'impôt dû au chef de l'État est déterminé par la loi d'après la fortune de chacun, mais son prélèvement ne doit jamais avoir lieu par la force, et l'acquittement de la contribution constitue pour les Bâbis une obligation simplement morale et religieuse; le texte sur ce point est positif, il est cité par M. de Gobineau. Il en doit être de même des amendes qui forment une des deux sortes de pénalités légales. Quant à l'autre genre de châtiment, il échappe, par sa nature même, à toute coercition, puisque la peine infligée est l'abstention de tout commerce charnel du mari avec sa femme pendant un laps de temps déterminé. Le premier Bâb, âme douce et religieuse, n'était pas un génie politique. Il n'a complété par aucune sanction matérielle ses prescriptions pourtant minutieuses; l'application n'était pas son affaire. Mais, de même qu'il s'est trouvé un Moulla-Housseïn-Boushrewièh pour donner au bâbisme enfant sa rapide virilité, de même, si la religion bâbie doit triompher un jour, il se trouvera sans doute quelque génie pour constituer la société bâbie d'après des idées plus positives. A en juger par ses actes connus depuis son avénement, Mirza-Iaia, le second Bâb, pourrait bien être ce génie pratique.

En résumé : comme religion, une théologie panthéiste et mystique, résurrection archéologique mêlée d'idées modernes, animée par des passions contemporaines et par le sentiment national; comme théorie sociale, une théocratie réalisant à sa manière quelques-uns des rêves du socialisme européen, une sorte de saint-simonisme oriental aspirant à l'établissement du bien-être matériel dans la société par le gouvernement spirituel, tel nous apparaît le bâbisme dans l'étude de M. de Gobineau. Quel sera son avenir? Personne sans doute ne peut le savoir ; on peut seulement reconnaître et signaler quelques indices d'un travail qui s'opère actuellement en Perse et auquel la religion nouvelle semble s'associer. Le mahométisme shiite paraît assez sérieusement menacé. Des infiltrations de plus d'un genre ont coulé dans l'esprit des Persans modernes, à travers les fissures et les brèches faites à l'édifice religieux fondé par la conquête arabe. De ces infiltrations, plusieurs distillent des idées européennes. Il est impossible de prévoir ce que donnera le mélange de ces idées étrangères avec le vieux fond asiatique

qui s'agite en ce moment dans une ébullition nouvelle. M. de Gobineau a cité de curieux exemples de la façon dont les Orientaux transforment en se l'assimilant ce qu'ils nous empruntent. Quoi qu'il en soit, la Perse fait de son mieux aujourd'hui pour se mettre à l'unisson de la civilisation européenne, et son souverain actuel semble vouloir seconder ce mouvement, soit que l'esprit nouveau l'entraîne lui-même, soit qu'il ne veuille pas laisser à d'autres l'avantage de représenter le progrès aux yeux de son peuple. Une correspondance de Téhéran nous apprend l'institution, en 1862, d'une espèce de consulte formée de personnages marquants, et dont l'office est d'entendre à certains jours les propositions que tout Persan aura le droit de faire sur toutes les affaires du pays, sauf, bien entendu, celles de haute politique. L'un des membres de cette consulte est Hassan-Ali-Khan, ancien ambassadeur à Paris, qui a voyagé en Europe, et qui a vu tous les grands États européens. Hassan-Ali-Khan, qui, dit-on, possède l'oreille de son maître, a, pour le servir dans ses projets de civilisation, une partie des quarante-deux élèves qu'il avait amenés avec lui à Paris, en 1859, et parmi eux des agriculteurs, des chimistes, des ingénieurs., des industriels, des militaires. Par leurs soins, la Perse est appelée à retrouver son agriculture et sa viabilité du temps des Sassanides et des Séfewis, avec le perfectionnement dû à la science européenne; peut être aura-t-elle bientôt des chemins de fer, dont S. M. Nasreddin désire, dit-on, la construction, et qui achèveraient de faire de ce pays ce que sa position géographique l'appelle a être, l'intermédiaire naturel entre l'Europe et l'Asie. Le bâbisme sera-t-il la religion du peuple régénéré que de tels indices nous font entrevoir? Verrons-nous, dans une variété asiatique, un nouveau triomphe de cet esprit de nationalité, qui sera un des traits caractéristiques de notre siècle, et qui prend, pour se manifester, les formes les plus diverses, poésie, littérature, philosophie, religion, archéologie, philologie, etc., suivant les pays et les races?

Depuis la bataille de Nehavend et la perte du vieil étendard de la monarchie perse, de ce fameux *tablier du forgeron* qui, dans les temps fabuleux, avait servi au renversement d'une dynastie étrangère, probablement sémitique, la Perse semble n'avoir jamais retrouvé qu'incomplétement, et pour de courts intervalles, sa prospérité antique. Les dynasties étrangères s'y sont succédé, tombant les unes sur les autres, et à l'avénement de celle qui règne aujourd'hui, le royaume entier était en proie à l'anarchie. La dynastie Kadjare, laquelle eut pour fondateur, vers la fin du dernier siècle, Aga-Mohammed, tyran cruel mais monarque habile, est d'origine turque. D'un autre côté, la religion shiite n'est devenue pour la Perse une religion nationale que par opposition aux kalifes de Bagdad, représentants du sunnisme; c'était une première protestation contre la conquête. Le bâbisme peut être considéré comme une protestation plus radicale, bien que, fidèle aux habitudes de l'esprit oriental, il n'ait pas voulu rompre entièrement avec la tradition mahométane. Le bâbisme se rattache au shiisme en ce point spéciale-

ment que les partisans du premier Bâb le donnaient comme un descendant d'Ali, bien que la généalogie ne fût pas peut-être très-authentique. Or, en sa qualité d'Alide, Mirza-Ali-Mohammed pouvait, comme tout membre de cette famille sacrée, se croire des droits au trône de Perse, et son rôle de prophète religieux lui en conférait de plus personnels suivant les idées orientales : c'est ce que M. de Gobineau a très-bien exposé. On a vu dans notre récit quel accueil avait été fait à la religion nouvelle par le second successeur d'Aga-Mohammed. La question religieuse est devenue depuis ce temps une question politique. Les persécutions essuyées par le bâbisme, son hostilité, déclarée aujourd'hui, bien qu'enveloppée de prudence et de mystère, contre le gouvernement du Shah, représentant officiel, mais non incontestable, du shiisme et de la nationalité persane, pourraient bien avoir pour conséquence, dans un temps donné, le renversement de la dynastie Kadjare. Un tel événement n'aurait rien que de très-naturel dans les idées et les traditions de la Perse. De sa retraite de Bagdad, où nous l'avons laissé, Mirza-Iaia surveille les progrès de la religion dont les destinées lui sont confiées, prêt à les livrer, quand il le jugera utile, à de nouvelles chances de guerre. « Il n'est pas temps », répondait-il dernièrement à l'un de ses partisans qui le pressait de prendre les armes. Le moment où il dira : « il est temps » sera un moment critique pour le roi Kadjar. Quoi qu'il en soit, n'est-ce pas un étrange et bien caractéristique mouvement, que celui qui tend à combiner, dans un état d'Asie, d'anciens éléments empruntés à la Perse d'Ardisher-Babigan et de Kei-Khosrou avec des idées européennes, ce qu'il y a de plus vieux avec ce qu'il y a de plus nouveau ?

L. de Ronchaud.

Depuis que la division s'est mise dans l'Église réformée de Paris, on parle beaucoup d'orthodoxie. Où est la charte de l'orthodoxie réformée ? Elle est dans la *Confession de la Rochelle*. C'est là qu'il convient de chercher les dogmes constitutifs du parti. Ils s'y trouvent déduits avec rigueur, et logiquement coordonnés. Le péché originel, la rédemption et la grâce forment la trame de la croyance orthodoxe, et cette trame est si admirablement tissée dans l'œuvre que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, qu'elle ne peut être entamée sur aucun point sans que tout menace de se défaire.

Le dogme primordial de l'orthodoxie s'appelle le péché originel. De ce dogme sortent tous les autres.

Qui affirme le péché originel ou la chute en Adam, affirme l'incapacité de l'homme de se relever par ses propres forces : d'où la nécessité d'un Rédempteur. Ce rédempteur, s'il est homme lui-même, sera sujet au péché d'Adam ; dès lors, ayant lui-même besoin de rédempteur, il ne pourra être le Rédempteur : d'où la nécessité d'un miracle, et du Verbe fait chair. Jésus est donc né d'une vierge par l'opération du Saint-Esprit ; il est Dieu, consubstantiel au Père et au Saint-Esprit : d'où le dogme de la Trinité. Si le Rédempteur est ce qu'il est, si par son sacrifice il a racheté volontairement nos péchés, s'il les a lavés dans son sang, quiconque croit en lui possède le salut, quiconque n'y croit pas est damné : d'où le salut par la foi. Les bonnes œuvres ne suffisent pas au salut, parce que la foi alors serait inutile : il faut donc subordonner les œuvres à la foi. Mais l'homme né pécheur ne peut croire sans assistance du Saint-Esprit : la foi est par conséquent

un fruit de la grâce. Dieu inspire et choisit ses élus. Il les choisit comme il lui plaît, car il ne doit rien à personne, autrement l'homme aurait le droit d'appeler son juge en jugement : la doctrine de la foi gratuite est donc celle de l'élection.

Les hommes qui ont fait la *Confession de la Rochelle* n'avaient pas peur de la logique : leur foi et leur courage furent intrépides ; leurs affirmations sont héroïques.

On va s'en convaincre.

LA CONFESSION DE FOI DE LA ROCHELLE

I. Nous croyons et confessons qu'il y a un seul Dieu, qui est une seule et simple essence, spirituelle, éternelle, invisible, immuable, infinie, incompréhensible, ineffable, qui peut toutes choses, qui est toute sage, toute bonne, toute juste et toute miséricordieuse.

II. Ce Dieu se manifeste tel aux hommes, premièrement par ses œuvres, tant par la création que par la conservation et conduite d'icelles. Secondement et plus clairement, par sa Parole, laquelle au commencement révélée par oracles, a été puis après rédigée par écrit aux livres que nous appelons l'Écriture sainte.

III. Toute cette Écriture sainte est comprise aux livres canoniques du Vieux et du Nouveau Testament, desquels le nombre s'ensuit : les cinq livres de Moïse, savoir : Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome. *Item*, Josué, Juges, Ruth, le premier et le second livres de Samuel, le premier et le second livres des Rois, le premier et le second livres des Chroniques, autrement dits Paralipomenon ; le premier livre d'Esdras. *Item*, Néhémie, le livre d'Esther, Job, les Psaumes de David, les Proverbes ou sentences de Salomon ; le livre de l'Ecclésiaste, dit le Prêcheur ; le Cantique de Salomon. *Item*, le livre d'Ésaïe, Jérémie, Lamentations de Jérémie, Ézéchiel, Daniel, Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Abakuk, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie. *Item*, le saint Évangile selon saint Matthieu, selon saint Marc, selon saint Luc et selon saint Jean. *Item*, le second livre de saint Luc, autrement dit les Actes des Apôtres. *Item*, les Épîtres de saint Paul, aux Romains une, aux Corinthiens deux, aux Galates une, aux Éphésiens une, aux Philippiens une, aux Colossiens une, aux Thessaloniciens deux, à Timothée deux, à Tite une, à Philémon une. *Item*, l'Épître aux Hébreux, l'Épître de saint Jacques, la première et la seconde Épîtres de saint Pierre, la première, la deuxième et la troisième Épîtres de

saint Jean, l'Épître de saint Jude. *Item*, l'Apocalypse ou Révélation de saint Jean.

IV. Nous connaissons ces livres être canoniques, et la règle très-certaine de notre foi, non tant par le commun accord et consentement de l'Église, que par le témoignage et persuasion intérieure du Saint-Esprit, qui nous les fait discerner d'avec les autres livres ecclésiastiques, sur lesquels, encore qu'ils soient utiles, on ne peut fonder aucun article de foi.

V. Nous croyons que la Parole qui est contenue en ces livres, est procédée de Dieu, duquel seul elle prend son autorité, et non des hommes. Et d'autant qu'elle est la règle de toute vérité, contenant tout ce qui est nécessaire pour le service de Dieu et de notre salut, il n'est pas loisible aux hommes, ni même aux Anges, d'y ajouter, diminuer ou changer. D'où il s'ensuit que ni l'antiquité, ni les coutumes, ni la multitude, ni la sagesse humaine, ni les jugements, ni les arrêts, ni les édits, ni les décrets, ni les conciles, ni les visions, ni les miracles, ne doivent être opposés à cette Écriture sainte, mais, au contraire, toutes choses doivent être examinées, réglées et réformées selon elle. Et suivant cela, nous avouons les trois symboles, savoir : des Apôtres[1], de Nicée et d'Athanase[2], parce qu'ils sont conformes à la parole de Dieu.

VI. Cette Écriture sainte nous enseigne qu'en cette seule et simple essence divine, que nous avons confessée, il y a trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le Père, première cause, principe et origine de toutes choses. Le Fils, sa parole et sapience éternelle. Le Saint-Esprit, sa vertu, puissance et efficace. Le Fils éternellement engendré du Père. Le Saint-Esprit procédant éternellement de tous deux, les trois personnes non confuses, mais distinctes, et toutefois non divisées, mais d'une même essence, éternité, puissance et égalité. Et en cela avouons ce qui a été déterminé par les conciles anciens, et détestons toutes sectes et hérésies qui ont été rejetées par les saints docteurs, comme saint Hilaire, saint Athanase, saint Ambroise et saint Cyrille.

VII. Nous croyons que Dieu en trois personnes coopérantes, par sa vertu, sagesse et bonté incompréhensible, a créé toutes choses, non-seulement le ciel, la terre et tout ce qui y est contenu, mais aussi les esprits invisibles, desquels les uns sont déchus et trébuchés en perdition, les autres ont persisté en obéissance. Que les premiers s'étant corrompus en malice, sont ennemis de tout bien, par

[1] Le symbole des apôtres affirme, comme l'on sait, entre autres la descente de Jésus aux enfers et la résurrection de la chair.

[2] Le symbole d'Athanase a pour objet spécial d'établir le christianisme sur la foi en la Trinité. Il commence ainsi :

« Quiconque désire être sauvé doit, avant toutes choses, faire profession de la foi chrétienne universelle.

» A moins qu'il ne la garde en entier inviolablement, sa perdition éternelle est infaillible.

» Cette foi chrétienne consiste à croire un seul Dieu dans la Trinité, et une Trinité dans un seul Dieu, sans confondre les personnes et sans séparer l'essence, car autre est la personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit. »

conséquent de toute Église. Les seconds ayant été préservés par la grâce de Dieu, sont ministres pour glorifier le nom de Dieu, et servir au salut de ses élus.

VIII. Nous croyons que non-seulement il a créé toutes choses, mais qu'il les gouverne et conduit, disposant, ordonnant selon sa volonté, de tout ce qui advient au monde; non pas qu'il soit auteur du mal ou que la coulpe lui en puisse être imputée, vu que sa volonté est la règle souveraine et infaillible de toute droiture et équité; mais il a des moyens admirables de se servir tellement des diables et des méchants, qu'il sait convertir en bien le mal qu'ils font, et duquel ils sont coupables. Et ainsi en confessant que rien ne se fait sans la providence de Dieu, nous adorons en humilité les secrets qui nous sont cachés, sans nous enquérir par-dessus notre mesure; mais plutôt appliquons à notre usage ce qui nous est montré en l'Écriture sainte pour être en repos et sûreté, d'autant que Dieu, qui a toutes choses sujettes à soi, veille sur nous d'un soin paternel, tellement qu'il ne tombera point un cheveu de notre tête sans sa volonté. Et cependant il tient les diables et tous nos ennemis bridés, en sorte qu'ils ne nous peuvent faire aucune nuisance sans son congé.

IX. Nous croyons que l'homme ayant été créé pur et entier, et conforme à l'image de Dieu, est, par sa propre faute, déchu de la grâce qu'il avait reçue, et ainsi s'est aliéné de Dieu, qui est la fontaine de justice et de tous biens, en sorte que sa nature est du tout corrompue. Et étant aveuglé en son esprit, et dépravé en son cœur, a perdu toute intégrité sans avoir rien de reste. Et bien qu'il ait encore quelque discrétion du bien et du mal, nonobstant nous disons, que ce qu'il a de clarté, se convertit en ténèbres quand il est question de chercher Dieu, tellement qu'il n'en peut nullement approcher par son intelligence et raison. Et bien qu'il ait une volonté par laquelle il est incité à faire ceci ou cela, toutefois elle est du tout captive sous péché, en sorte qu'il n'a nulle liberté à bien, que celle que Dieu lui donne.

X. Nous croyons que toute la lignée d'Adam est infectée de telle contagion, qui est le péché originel, et un vice héréditaire, et non pas seulement une imitation, comme les Pélagiens ont voulu dire, lesquels nous détestons en leurs erreurs. Et n'estimons pas qu'il soit besoin de s'enquérir comme le péché vient d'un homme à l'autre, vu que c'est assez, que ce que Dieu lui avait donné n'était pas pour lui seul, mais pour toute sa lignée; et ainsi, qu'en la personne d'icelui nous avons été dénués de tous biens, et sommes trébuchés en toute pauvreté et malédiction.

XI. Nous croyons aussi que ce vice est vraiment péché, qui suffit à condamner tout le genre humain, jusqu'aux petits enfants dès le ventre de la mère, et que pour tel, il est réputé devant Dieu; même qu'après le baptême, c'est toujours péché quant à la coulpe, bien que la condamnation en soit abolie aux enfants de Dieu, ne la leur imputant point par sa bonté gratuite. Outre cela, que c'est une perversité produisant toujours des fruits de malice et de rébellion, tels que les plus saints encore qu'ils y résistent, ne laissent point d'être entachés d'infirmités et de fautes pendant qu'ils habitent en ce monde.

XII. Nous croyons que de cette corruption et condamnation générale, en laquelle tous les hommes sont plongés, Dieu retire ceux lesquels en son conseil éternel et immuable il a élus par sa seule bonté et miséricorde en notre Seigneur Jésus-Christ, sans considération de leurs œuvres, laissant les autres en cette même corruption et condamnation, pour démontrer en eux sa justice, comme aux premiers il fait luire les richesses de sa miséricorde. Car les uns ne sont point meilleurs que les autres, jusqu'à ce que Dieu les discerne, selon son conseil immuable qu'il a déterminé en Jésus-Christ devant la création du monde; et nul aussi ne se pourrait introduire à un tel bien de sa propre vertu, vu que de notre nature nous ne pouvons avoir un seul bon mouvement, ni affection, ni pensée, jusqu'à ce que Dieu nous ait prévenus et nous y ait disposés.

XIII. Nous croyons qu'en icelui Jésus-Christ tout ce qui était requis à notre salut nous a été offert et communiqué. Lequel nous étant donné à salut, nous a été quant et quant fait sapience, sanctification et rédemption : en sorte qu'en déclinant de lui, on renonce à la miséricorde du Père, où il nous convient avoir refuge unique.

XIV. Nous croyons que Jésus-Christ étant la sagesse de Dieu et son Fils éternel, a revêtu notre chair, afin d'être Dieu et homme en une personne, même homme semblable à nous, passible en corps et en âme, sinon en tant qu'il a été pur de toute macule. Et quant à son humanité, qu'il a été vraie semence d'Abraham et de David, bien qu'il ait été conçu par la vertu secrète du Saint-Esprit. En quoi nous détestons toutes les hérésies qui ont anciennement troublé les Églises; et notamment aussi les imaginations diaboliques de Servet, lequel attribue au Seigneur Jésus une divinité fantastique, d'autant qu'il le dit être idée et patron de toutes choses, et le nomme Fils personnel et figuratif de Dieu; et finalement lui forge un corps de trois éléments incréés, ainsi mêle et détruit toutes les deux natures.

XV. Nous croyons qu'en une même personne, savoir, Jésus-Christ, les deux natures sont vraiment et inséparablement conjointes et unies, demeurant néanmoins chacune nature en sa propriété distincte : tellement que comme en cette conjonction la nature divine retenant sa propriété, est demeurée incréée, infinie et remplissant toutes choses; aussi la nature humaine est demeurée finie, ayant sa forme, mesure et propriété; et même bien que Jésus-Christ en ressuscitant ait donné l'immortalité à son corps, toutefois il ne lui a pas ôté la vérité de sa nature. Et ainsi, nous le considérons tellement en sa divinité, que nous ne le dépouillons point de son humanité.

XVI. Nous croyons que Dieu envoyant son Fils, a voulu montrer son amour et bonté inestimable envers nous, en le livrant à la mort, et le ressuscitant pour accomplir toute justice et pour nous acquérir la vie céleste.

XVII. Nous croyons que par le sacrifice unique que le Seigneur Jésus a offert en la croix, nous sommes réconciliés à Dieu pour être tenus et réputés justes devant lui parce que nous ne lui pouvons être agréables, ni être participants de son adoption, sinon d'autant qu'il nous pardonne nos fautes, et les ensevelit. Ainsi nous protestons que Jésus-Christ est notre lavement entier et

parfait, qu'en sa mort nous avons entière satisfaction, pour nous acquitter de nos forfaits et iniquités dont nous sommes coupables, et ne pouvons être délivrés que par ce remède.

XVIII. Nous croyons que toute notre justice est fondée en la rémission de nos péchés, comme aussi c'est notre seule félicité, comme dit David. C'est pourquoi nous rejetons tous autres moyens de nous pouvoir justifier devant Dieu ; et sans présumer de nulles vertus, ni mérites, nous nous tenons simplement à l'obéissance de Jésus-Christ, laquelle nous est allouée, tant pour couvrir toutes nos fautes, que pour nous faire trouver grâce et faveur devant Dieu. Et de fait, nous croyons qu'en déclinant de ce fondement, tant peu que ce soit, nous ne pourrions trouver ailleurs aucun repos, mais serions toujours agités d'inquiétude : d'autant que jamais nous ne sommes paisibles avec Dieu, jusqu'à ce que nous soyons bien résolus d'être aimés en Jésus-Christ, vu que nous sommes dignes d'être haïs en nous-mêmes.

XIX. Nous croyons que c'est par ce moyen que nous avons liberté et privilége d'invoquer Dieu, avec pleine fiance qu'il se montrera notre Père. Car nous n'aurions aucun accès au Père, si nous n'étions adressés par ce médiateur. Et pour être exaucés en son nom, il convient tenir notre vie de lui, comme de notre chef.

XX. Nous croyons que nous sommes faits participants de cette justice par la seule foi, comme il est dit, qu'il a souffert pour nous acquérir le salut, afin que quiconque croira en lui ne périsse point. Et que cela se fait, d'autant que les promesses de vie qui nous sont données en lui, sont appropriées à notre usage, et en sentons l'effet quand nous les acceptons, ne doutant point qu'étant assurés par la bouche de Dieu nous ne serons point frustrés. Ainsi la justice que nous obtenons par la foi, dépend des promesses gratuites par lesquelles Dieu nous déclare et testifie qu'il nous aime.

XXI. Nous croyons que nous sommes illuminés en la foi par la grâce secrète du Saint-Esprit, tellement que c'est un don gratuit et particulier que Dieu départ à ceux que bon lui semble, en sorte que les fidèles n'ont de quoi s'en glorifier, étant obligés au double, de ce qu'ils ont été préférés aux autres. Même que la foi n'est pas seulement baillée, pour un coup aux élus pour les introduire au bon chemin, mais pour les y faire continuer aussi jusqu'au bout. Car comme c'est à Dieu de faire le commencement, aussi c'est à lui de parachever.

XXII. Nous croyons que, par cette foi, nous sommes régénérés en nouveauté de vie, étant naturellement asservis à péché. Or, nous recevons par foi la grâce de vivre saintement et en la crainte de Dieu, en recevant la promesse qui nous est donnée par l'Évangile, savoir : que Dieu nous donnera son Saint-Esprit. Ainsi la foi non-seulement ne refroidit pas l'affection de bien et saintement vivre, mais l'engendre et excite en nous, produisant nécessairement les bonnes œuvres. Au reste, bien que Dieu, pour accomplir notre salut, nous régénère, nous réformant à bien faire, toutefois nous confessons que les bonnes œuvres que nous faisons par la conduite de son Esprit, ne viennent point en compte pour nous justifier, ou mériter que Dieu nous tienne pour ses enfants, parce que nous

serions toujours flottants en doute et inquiétude, si nos consciences ne s'appuyaient sur la satisfaction par laquelle Jésus-Christ nous a acquittés.

XXIII. Nous croyons que toutes les figures de la loi ont pris fin à la venue de Jésus-Christ. Mais bien que les cérémonies ne soient plus en usage, néanmoins la substance et vérité nous en est demeurée en la personne de celui auquel gît tout accomplissement. Au surplus, il nous faut aider de la loi et des prophètes, tant pour régler notre vie, que pour être confirmés aux promesses de l'Évangile.

XXIV. Nous croyons, puisque Jésus-Christ nous est donné pour seul avocat, et qu'il nous commande de nous retirer privément en son nom vers son Père, et même qu'il ne nous est pas licite de prier, sinon en suivant la forme que Dieu nous a dictée par sa Parole, que tout ce que les hommes ont imaginé, de l'intercession des Saints trépassés, n'est qu'abus et fallace de Satan, pour faire dévoyer les hommes de la forme de bien prier. Nous rejetons aussi tous autres moyens que les hommes présument avoir pour se racheter envers Dieu, comme dérogeants au sacrifice de la mort et passion de Jésus-Christ. Finalement, nous tenons le Purgatoire pour une illusion procédée de cette même boutique, de laquelle sont aussi procédés les vœux monastiques, pèlerinages, défenses du mariage et de l'usage des viandes, l'observation cérémonielle des jours, la confession auriculaire, les indulgences et toutes autres telles choses, par lesquelles on pense mériter grâce et salut. Lesquelles choses nous rejetons, non-seulement pour la fausse opinion du mérite qui y est attaché, mais aussi parce que ce sont des inventions humaines, qui imposent joug aux consciences.

XXV. Or, parce que nous ne jouissons de Jésus-Christ que par l'Évangile, nous croyons que l'ordre de l'Église, qui a été établi en son autorité, doit être sacré et inviolable, et partant que l'Église ne peut subsister sinon qu'il y ait des pasteurs qui aient la charge d'enseigner, lesquels on doit honorer et écouter en révérence quand ils sont dûment appelés, et exercent fidèlement leur office. Non pas que Dieu soit attaché à telles aides ou moyens inférieurs, mais parce qu'il lui plaît nous entretenir sous telle bride. En quoi nous détestons tous Fantastiques qui voudraient bien en tant qu'en eux est, anéantir le ministère et prédication de la parole de Dieu et des sacrements.

XXVI. Nous croyons donc que nul ne se doit retirer à part, et se contenter de sa personne, mais que tous ensemble doivent garder et entretenir l'union de l'Église, se soumettant à l'instruction commune et au joug de Jésus-Christ; et ce en quelque lieu où Dieu aura établi un vrai ordre de l'Église, encore que les magistrats et leurs édits y soient contraires, que tous ceux qui ne s'y rangent, ou s'en séparent, contrarient à l'ordonnance de Dieu.

XXVII. Toutefois, nous croyons qu'il convient discerner soigneusement, et avec prudence, quelle est la vraie Église, parce que par trop on abuse de ce titre. Nous disons donc, suivant la parole de Dieu, que c'est la compagnie des fidèles qui s'accordent à suivre cette Parole et la pure religion qui en dépend, et qui profitent en elle tout le temps de leur vie, croissant et se confirmant en la crainte de Dieu, selon qu'ils ont besoin de s'avancer et de marcher toujours plus outre. Même quoiqu'ils s'efforcent, qu'il leur convient avoir incessamment

recours à la rémission de leurs péchés, néanmoins nous ne nions point que parmi les fidèles il n'y ait des hypocrites et réprouvés, desquels la milice ne peut effacer le titre de l'Église.

XXVIII. Sous cette créance nous protestons que là où la parole de Dieu n'est point reçue, et où on ne fait nulle profession de s'assujettir à elle, et où il n'y a nul usage des sacrements, à parler proprement, on ne peut juger qu'il y ait aucune Église. Partant, nous condamnons les assemblées de la papauté, vu que la pure vérité de Dieu en est bannie, esquelles les sacrements sont corrompus, abâtardis, falsifiés ou anéantis du tout; et esquelles toutes superstitions et idolâtries ont la vogue. Nous tenons donc que tous ceux qui se mêlent en tels actes, et y communiquent, se séparent et se retranchent du corps de Jésus-Christ. Toutefois, parce qu'il reste encore quelque petite trace de l'Église en la papauté, et même que la vertu et substance du baptême y est demeurée, joint que l'efficace du baptême ne dépend pas de celui qui l'administre, nous confessons ceux qui y sont baptisés n'avoir besoin d'un second baptême. Cependant à cause des corruptions qui y sont, on n'y peut présenter les enfants sans se polluer.

XXIX. Quant est de la vraie Église, nous croyons qu'elle doit être gouvernée selon la police que Notre-Seigneur Jésus-Christ a établie. C'est qu'il y ait des pasteurs, des surveillants et des diacres, afin que la pure doctrine ait son cours, que les vices soient corrigés et réprimés, et que les pauvres et tous autres affligés soient secourus en leurs nécessités; et que les assemblées se fassent au nom de Dieu, esquelles grands et petits soient édifiés.

XXX. Nous croyons tous vrais pasteurs, en quelque lieu qu'ils soient, avoir même autorité et égale puissance sous un seul chef, seul souverain et seul universel évêque, Jésus-Christ; et pour cette cause, que nulle Église ne doit prétendre aucune domination ou seigneurie sur l'autre.

XXXI. Nous croyons que nul ne se doit ingérer de son autorité propre pour gouverner l'Église, mais que cela se doit faire par élection, en tant qu'il est possible et que Dieu le permet. Laquelle exception nous y ajoutons notamment, parce qu'il a fallu quelquefois, et même de notre temps (auquel l'état de l'Église était interrompu), que Dieu ait suscité des gens d'une façon extraordinaire pour dresser l'Église de nouveau qui était en ruine et désolation. Mais, quoi qu'il en soit, nous croyons qu'il se faut toujours conformer à cette règle. Que tous pasteurs, surveillants et diacres aient témoignage d'être appelés à leur office.

XXXII. Nous croyons aussi qu'il est bon et utile que ceux qui sont élus pour être super-intendants, avisent entre eux quel moyen ils devront tenir pour le régime de tout le corps, et toutefois qu'ils ne déclinent nullement de ce qui nous en a été donné par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce qui n'empêche point qu'il n'y ait quelques ordonnances particulières en chacun lieu, selon que la commodité le requerra.

XXXIII. Cependant nous excluons toutes inventions humaines, et toutes lois qu'on voudrait introduire sous ombre du service de Dieu, par lesquelles on voudrait lier les consciences; mais seulement recevons ce qui fait et est propre pour nourrir la concorde, et tenir chacun, depuis le premier jusqu'au dernier, en obéis-

sance. En quoi nous avons à suivre ce que Notre-Seigneur Jésus a déclaré quant à l'excommunication; laquelle nous approuvons et confessons être nécessaire avec toutes ses appartenances.

XXXIV. Nous croyons que les sacrements sont ajoutés à la Parole pour plus ample confirmation, afin de nous êtres gages et marreaux de la grâce de Dieu, et par ce moyen aider et soulager notre foi, à cause de l'infirmité et rudesse qui est en nous, et qu'ils sont tellement signes extérieurs, que Dieu opère par eux en la vertu de son Esprit, afin de ne nous y rien signifier en vain; toutefois, nous tenons que toute leur substance et vérité est en Jésus-Christ; et si on les sépare, ce n'est plus rien qu'ombrage et fumée.

XXXV. Nous en confessons seulement deux, communs à toute l'Église, desquels le premier, qui est le baptême, nous est donné pour témoignage de notre adoption; parce que là nous sommes entés au corps de Christ, afin d'être lavés et nettoyés par son sang, et puis renouvelés en sainteté de vie par son Saint-Esprit. Nous tenons aussi, bien que nous ne soyons baptisés qu'une fois, que le profit qui nous est là signifié s'étend à la vie et à la mort, afin que nous ayons une signature permanente, que Jésus-Christ nous sera toujours justice et sanctification. Or, bien que ce soit un sacrement de foi et de pénitence, néanmoins parce que Dieu reçoit en son Église les petits enfants avec leurs pères, nous disons que par l'autorité de Jésus-Christ les petits enfants engendrés des fidèles doivent être baptisés.

XXXVI. Nous confessons que la sainte Cène (qui est le second sacrement) nous est un témoignage de l'union que nous avons avec Jésus-Christ, d'autant qu'il n'est pas seulement une fois mort et ressuscité pour nous, mais aussi nous repaît et nourrit vraiment de sa chair et de son sang, à ce que nous soyons avec lui, et que sa vie nous soit commune. Or, bien qu'il soit au ciel jusqu'à ce qu'il vienne pour juger tout le monde, toutefois nous croyons que par la vertu secrète et incompréhensible de son Esprit, il nous nourrit et vivifie de la substance de son corps et de son sang. Nous tenons bien que cela se fait spirituellement, non pas pour mettre au lieu de l'effet et de la vérité, imagination, ni pensée; mais d'autant que ce mystère surmonte en sa hautesse la mesure de notre sens, et tout ordre de nature. Bref, parce qu'il est céleste, il ne peut être appréhendé que par la foi.

XXXVII. Nous croyons (ainsi qu'il a été dit), que tant en la cène qu'au baptême, Dieu nous donne réellement et par effet ce qu'il y figure. Et partant, nous joignons avec les signes la vraie possession et jouissance de ce qui nous est là présenté. Et ainsi, tous ceux qui apportent à la table sacrée de Christ une pure foi, comme un vaisseau, reçoivent vraiment ce que les signes y testifient; c'est que le corps et le sang de Jésus-Christ ne servent pas moins de manger et de boire à l'âme, que le pain et le vin font au corps.

XXXVIII. Ainsi nous tenons que l'eau étant un élément caduc, ne laisse pas de nous testifier en vérité le lavement intérieur de notre âme au sang de Jésus-Christ, par l'efficace de son Esprit, et que le pain et le vin nous étant donnés en la cène, nous servent vraiment de nourriture spirituelle, d'autant qu'ils nous

montrent comme à l'œil la chair de Jésus-Christ nous être notre viande, et son sang notre breuvage. Et rejetons les Fantastiques et Sacrementaires, qui ne veulent recevoir tels signes et marques, vu que Notre-Seigneur Jésus prononce : Ceci est mon corps, et cette coupe est mon sang.

XXXIX. Nous croyons que Dieu veut que le monde soit gouverné par lois et police, afin qu'il y ait quelque bride pour réprimer les appétits désordonnés du monde. Et ainsi qu'il a établi les royaumes, républiques et toutes autres sortes de principautés, soit héréditaires ou autrement, et tout ce qui appartient à l'État de justice, et en veut être reconnu auteur : à cette cause il a mis le glaive en la main des magistrats pour réprimer les péchés commis non-seulement contre la seconde table des commandements de Dieu, mais aussi contre la première. Il faut donc, à cause de lui, que non-seulement on endure que les supérieurs dominent, mais aussi qu'on les honore et prise en toute révérence, les tenant pour ses lieutenants et officiers, lesquels il a commis pour exercer une charge légitime et sainte.

XL. Nous tenons donc qu'il faut obéir à leurs lois et statuts, payer tributs, impôts et autres devoirs, et porter le joug de subjection d'une bonne et franche volonté, encore qu'ils fussent infidèles, moyennant que l'empire souverain de Dieu demeure en son entier. Ainsi nous détestons ceux qui voudraient rejeter les supériorités, mettre communauté et confusion de biens, et renverser l'ordre de la justice.

Telle est la confession de foi orthodoxe de l'Église réformée de France. A ce sombre *credo* qui semble écrit avec du sang, et qui nous offre l'image d'un Dieu qu'il faudrait mépriser et combattre s'il existait, car il serait l'iniquité et le mal, nous opposons cet autre *credo* en un seul article :

Nous croyons que Dieu ne peut s'emprisonner dans aucune formule : qu'il est dans tout ce qui nous unit et nous élève; qu'il est absent de tout ce qui nous divise et nous abaisse.

CHARLES DOLLFUS.

NOTICES ET CRITIQUES

Le Travail, par JULES SIMON. — *Les Apôtres*, par ERNEST RENAN.
Dante et Gœthe, dialogues, par DANIEL STERN.

Du travail pour ceux qui veulent travailler, — une croyance pour ceux qui veulent croire : tels sont les problèmes que notre temps est appelé à résoudre.

Ces problèmes sont ardus, ils passionnent, et cela se comprend, puisque la vie humaine est l'enjeu du débat. Telle est l'importance de la question économique et de la question religieuse, que si nous devions croire à la possibilité de luttes acharnées dans ce siècle, c'est autour de ces deux points que nous appréhenderions de les voir s'élever. Mais la liberté nous les épargnera. Elle seule peut nous les épargner. Il faut donc remercier M. Jules Simon d'avoir traité, avec le remarquable talent de vulgarisation et la clarté toute française qui le caractérisent, ce sujet du *Travail*, et, comme dans l'*École*, de nous avoir fournis d'un dossier complet et bien raisonné, en proscrivant à chaque page, au nom du bon sens et de l'expérience, l'esprit sectaire qui serait l'écueil du présent comme il a été celui du passé.

Remercions M. Renan de rejeter également cet esprit néfaste dans la sphère religieuse, et tout en se défendant de faire de la propagande, de prendre rang au nombre des apôtres de la religion du pur esprit, qui voit Dieu, non dans nos haines, dans nos passions et nos préjugés, dans nos confessions de foi exclusives et nécessairement incomplètes, mais dans tout ce qui est beau et grand, dans tout ce qui est bien, noble et généreux. M. Renan fait du prosélytisme; et lorsque, du haut de sa curiosité, il laisse tomber un sourire compatissant sur les hommes d'action, il agit à sa manière, et j'ajoute : il veut agir. Agir, c'est être. M. Renan est. Plus on agit, plus on est; mieux on agit, mieux on est. Il ne faut pas proscrire l'action, l'action est notre loi et notre devoir : il faut seulement l'élever en élevant ses sentiments, en mettant sa volonté au service d'une notion supérieure, d'un plus profond et plus large amour de l'humanité. Cette œuvre de propagande humaine, M. Renan la poursuit avec nous. Nous

voudrions toutefois qu'il ne fût tolérant que pour les choses qui, du point de vue supérieur où il se tient, doivent être tolérées, nôn pour les autres. Si Mme de Stael avait entièrement raison, et si *tout comprendre* était *tout pardonner*, nous resterions immobiles dans l'intelligence, et pardonnant plus à mesure que nous comprendrions davantage, nous désapprendrions de combattre le mal en apprenant à le connaître mieux. Or, le mal doit être détesté et combattu parce que le bien doit être aimé et servi, et que l'instinct du bien, le besoin du mieux est dans nos cœurs.

Sauf ces réserves, qui portent sur quelques passages et non sur l'esprit fondamental de l'ouvrage [1], nous nous associons à la pensée de l'illustre écrivain lorsqu'il dit :

« Rien n'est plus faux que le rêve de certaines personnes qui, cherchant à concevoir l'humanité parfaite, la conçoivent sans religion. C'est l'inverse qu'il faut dire. La Chine, qui est une humanité inférieure, n'a presque pas de religion. Au contraire, supposons une planète habitée par une humanité dont la puissance intellectuelle, morale, physique, soit double de celle de l'humanité terrestre, cette humanité-là serait au moins deux fois plus religieuse que la nôtre... Il est même probable qu'à ce degré de sublimité, dégagé de tout souci matériel et de tout égoïsme, doué d'un tact parfait et d'un goût divinement délicat, voyant la bassesse et le néant de tout ce qui n'est pas le vrai, le bien ou le beau, l'homme serait uniquement religieux, plongé dans une perpétuelle adoration, roulant d'extases en extases, naissant, vivant et mourant dans ce torrent de volupté. L'égoïsme, en effet, qui donne la mesure de l'infériorité des êtres, décroît à mesure qu'on s'éloigne de l'animal. Un être parfait ne serait plus égoïste; il serait tout religieux. Le progrès aura donc pour effet d'agrandir la religion, et non de la détruire ou de la diminuer. »

Cette conclusion est aussi celle que l'on pourrait placer à la fin du beau livre que *Daniel Stern* vient de publier, et sur lequel nous reviendrons. Dans les *Dialogues sur Dante et Gœthe* que nos lecteurs ont pu apprécier, et dont ils ont eu la fleur, l'âme de la liberté respire. C'est un livre vécu et pensé sur les hauteurs. Un style magistral, ample et limpide sert dignement la pensée de l'écrivain, et la grande cause qu'il aime : l'accroissement de l'humanité dans l'homme.

CHARLES DOLLFUS.

Organisation du Crédit Populaire. — Les Banques du Peuple en Allemagne, par EUGÈNE SEINGUERLET. — Paris, Librairie Internationale, Lacroix, Verboeckhowen et Cie.

Les banques populaires, fondées en Allemagne par l'initiative de M. Schultze Delitzch, sont pour nos lecteurs d'anciennes connaissances. Pendant que la *Revue*

[1] La *Revue* consacrera prochainement une étude spéciale aux *Apôtres*.

Germanique étudiait ces institutions nouvelles, M. Seinguerlet ouvrait en leur faveur une campagne dans les colonnes du *Temps*. Ses articles ont été refondus et réunis en une brochure qui est une véritable monographie de la matière. Leur auteur est un avocat convaincu du principe de la *Selbsthülfe*, du gouvernement de soi-même par soi-même. L'ingérence de l'État n'a pas eu de plus vigoureux adversaire; ce n'est pas lui qui a la naïveté de croire au gouvernement comme en une providence officielle, de s'adresser à l'administration comme à une paternité collective. Que les sociétés coopératives soient une simple affaire de crédit, ou qu'elles soient avant tout une œuvre de dévouement, dans l'une ou l'autre alternative, elles sont hors de la compétence de l'État qui doit les ignorer autant qu'elles l'ignorent.

Tel est le principe du livre que nous avons sous les yeux. Au premier abord, l'argumentation pratique ne semble pas correspondre exactement avec la donnée théorique, mais un peu de réflexion les concilie bientôt. Après avoir prouvé contre l'État, l'auteur s'adresse au gouvernement pour qu'il réforme au plus tôt la loi qui ne permettait pas jusqu'à présent l'implantation en France des banques allemandes organisées sur le principe de la solidarité collective de tous les membres pour toutes les opérations sociales. On pouvait ne pas avoir grande confiance dans une loi qui risquait fort d'être spéciale, et dont la gestation s'opérait péniblement dans les cartons ténébreux du conseil d'État; on n'était pas satisfait de ce qu'on avait, mais on redoutait l'inconnu. Quoi qu'il en soit, le nouveau projet de loi sur les sociétés coopératives va être publié, et l'opinion publique va en être saisie. Espérons que M. Seinguerlet sera content.

En écrivant ce livre, M. Seinguerlet a bien mérité de la France et de l'Allemagne qu'il tend à rapprocher par l'estime et la sympathie réciproques; il a bien mérité de la cause coopérative qui, nous l'espérons bien, finira par rendre impossibles ces guerres civiles et ces guerres internationales dont la seule appréhension assombrit aujourd'hui tous les esprits.

Élie Reclus.

VARIA

LA VIE A CARACCAS. — Caraccas, dit M. Willhelm Kiesselback, dans le *Globus*, est située dans une vallée que la *Silla de Caraccas*, haute d'environ sept mille pieds, sépare de la mer. C'est la capitale du Vénézuela; elle avait à peu près trente-cinq mille habitants avant le tremblement de terre qui en a semé le sol de ruines ombragées aujourd'hui par de pittoresques palmiers. On dit que, lors de cette catastrophe épouvantable, une caserne pleine de soldats disparut tout entière dans un gouffre profond que la convulsion venait d'ouvrir et qui se referma aussitôt. Caraccas est renommée au loin par ses femmes. (Le beau sexe y est, dit-on, — mais la chose n'est pas croyable, — six fois plus nombreux que le sexe laid!) Où l'on voit le mieux ces superbes femmes dans toute leur splendeur, c'est lorsqu'elles dansent la *Cubana*, la *Cachuka* ou le *Bolero*. Le pied de ces gracieuses créatures est si menu qu'on le tiendrait tout entier dans la main.

Les relations des jeunes gens des deux sexes sont réglées, à Caraccas, par des usages à part. Au commencement de chaque année, toute jeune *senora* se choisit un cavalier qui prend le titre de *compadre* (compère) et lui donne celui de *comadre* (commère). Le *compadre* est tenu d'être, pendant toute l'année, le chevalier servant de la belle; il l'accompagne à l'église, au bal, à la promenade du matin, et il est presque inouï qu'il abuse de cette poétique intimité à laquelle le respect et la crainte de l'opinion publique ôtent une partie de ses dangers.

Rien n'est délicieux comme les promenades du matin à Caraccas ; le chevalier servant prend dans sa main le pied de sa *comadre*, l'appuie sur son genou et dépose doucement la légère *senora* sur la croupe de son cheval, et les voilà qui se mettent à courir dans les odorantes forêts de palmiers. Les chevaux vénézuéliens ont un trot si doux qu'on peut presque toujours leur poser sur la croupe un verre plein jusqu'au bord sans qu'il en tombe une seule goutte d'eau. De temps en temps, le cavalier ouvre avec son *machete* une noix de coco dont il boit ou fait boire à sa compagne le suc blanc comme du lait, si rafraîchissant quand on est fatigué et échauffé par les secousses d'une chevauchée rapide. Après la promenade,

les dames, qui ne s'exposent jamais au soleil, afin de conserver la blancheur de leur teint, déjeunent, prennent un bain chaud et vont se balancer, rêver et dormir dans leur hamac jusqu'au soir, moment chéri de la danse accoutumée.

J'étais à Caraccas quand le nouveau président, Jose Tadeo Monagas, vint de la Guayra pour jurer dans la cathédrale serment de fidélité à la constitution. J'assistais à la cérémonie ; quand la solennité fut terminée, je mis, sans y penser, mon chapeau sur ma tête ; un curé qui se trouvait près de moi me fit remarquer que je commettais une inconvenance; pour réparer ce petit accident j'invitai aussitôt mon censeur à venir prendre un petit verre de *mintjulip* dans la *posada* voisine, et ce prêtre sévère ne se fit pas répéter l'invitation. Dans la soirée, il y eut, sur la place publique, une espèce de combat de taureaux en l'honneur du nouveau président, mais je dois dire qu'on n'y tua pas les pauvres bêtes, les *toreros* couraient au galop de leurs chevaux derrière les taureaux, tournaient précipitamment bride et saisissaient violemment l'animal par la queue, exercice où se distingua surtout l'ancien président, le vieux *Clanero* (chasseur de bœufs dans les *Clanos* ou plaines herbeuses), Jose Antonio Paëz, brave et digne homme d'origine indienne, qui a loyalement et courageusement servi sa patrie et qui, nouveau Cincinnatus, cultive en paix, sur ses vieux jours, la *hacienda* (ferme) de Maracon.

Caraccas est bâtie, à la méthode américaine, sur un plan régulier; les rues s'y coupent à angle droit. Les maisons n'ont qu'un étage, à cause de la fréquence des tremblements de terre qui rend dangereuses les constructions hautes, lourdes et massives. En revanche, les demeures regagnent en surface ce qu'elles perdent en élévation. Les maisons de gens riches consistent généralement en un corps de logis carré entourant une cour centrale, sur laquelle débouchent, le long d'un corridor, les portes des appartements. Cette cour, généralement ombragée de palmiers et pourvue d'un jet d'eau, sert d'habitude de salon. Les chambres manquent de décoration artistique, aussi bien que les façades; on n'y voit ni statue, ni tableaux, mais elles se parent des plus beaux meubles d'Europe. Si l'on veut bien considérer qu'il n'y a eu, jusque dans ces derniers temps, aucune route carrossable entre Caraccas et son port de la Guayra, et que tout devait être transporté à dos de mulet, on se fera une idée de ce qu'a pu coûter, par exemple, de faux frais telle glace garnissant la muraille du haut en bas.

Les relations sociales à Caraccas sont très-développées, et tout s'y fait de la manière la plus gracieuse : pas d'invitations; les messieurs s'engagent eux-mêmes et engagent leurs amis chez telle ou telle dame, tenant, le soir, salon ouvert, comme toute maîtresse de maison à Caraccas. Le souper ayant lieu à cinq heures, les soirées ne se compliquent ni de festins ni de collations nocturnes. Aucun domestique, aucun nègre n'entre dans les salles; ce sont les cavaliers eux-mêmes qui offrent les rafraîchissements aux dames; on ne manque guère, vers la fin de la soirée, de danser au son du piano, après quoi les belles créoles se séparent, après s'être embrassées à bouche-que-veux-tu pendant que les messieurs se morfondent en les regardant.

Dans les relations sociales, au sein de ce monde créole, règne une langue

excessive en figures et en exagérations : on y appelle son âne « mon mulet, » son mulet « mon cheval, » son cheval « mon homme, *hombre.* » On s'y fait sans sourciller les compliments les plus énormes. Le plus petit drôle reçoit de son père le nom de *senor* (monsieur) ; malheur à celui qui se permettrait d'appeler « mon garçon » le plus imberbe des gamins. La formule la plus bizarre comme la plus usitée dans le Vénézuéla est : « *tout à votre disposition !* » (*Muy á sa disposicion de usied*) quatre mots qui, en réalité, n'ont aucune espèce de signification. Que quelqu'un, par exemple, trouve à son goût la montre ou tout autre bijou appartenant au premier venu, celui-ci se voit aussitôt contraint, de par la politesse vénézuélienne, à mettre l'objet vanté à « l'entière disposition de sa seigneurie, » — mots en l'air dans les relations de créole à créole, mais que les étrangers prennent souvent très-au sérieux. Un jour, à l'*hacienda* de Maracon, chez l'ancien président Jose Antonio Paëz, un Anglais qualifia de superbe un cheval très-beau, en effet, de race oubanaise : « Il est tout à la disposition de votre seigneurie, » fit le général avec un geste de prodigalité magnanime. John Bull ne se le fit pas dire deux fois : il monta en selle, remercia, et s'éloigna, laissant le donateur involontaire dans l'ahurissement.

Moi-même| je me vis une fois dans une situation singulière, grâce à cette formule abusive. J'avais fait, aux eaux d'Irincheras, la connaissance d'un juge en première instance que j'accompagnai à mon retour à cheval, jusqu'à Valencia, sur la Tacurigua. Arrivé dans cette ville, le susdit juge m'invita à passer la soirée chez lui. Sa fille, jolie et délicieuse créature, nous joua du piano d'une manière tout à fait distinguée et je me trouvai naturellement engagé à lui faire quelques compliments sur ses talents musicaux. Le père alors, la prenant par la main : « *Senor*, dit-il, ma fille est à votre pleine et entière disposition, » ce qui voulait tout simplement dire : « Vous êtes bien honnête ! »

Ainsi la vie coule douce et légère à Caraccas, mais non pour tout le monde, car on rencontre souvent dans les rues des gens dont le seul aspect glace le sang dans les veines. Ces malheureux, qui sont fort nombreux, souffrent et se meurent de la lèpre ou de l'éléphantiasis, mot qui doit venir de ce que les membres des malades grossissent au point de ressembler à des jambes d'éléphant. Un Français, appelé Antoine, me mena un jour à cheval dans le quartier des lépreux qui, séparé de la ville, s'étend sur le flanc de la montagne. Nous y vîmes, devant les portes des maisons, une véritable multitude de gens des deux sexes, la tête et les membres horriblement gonflés, les yeux démesurément grossis, ayant perdu tout ou partie de leurs doigts des pieds, la figure contractée et tout à fait idiote. Mon compagnon français attribuait cette épouvantable maladie à l'usage immodéré de la chair de porc, cette viande malsaine qui engendre les trichines, dont on parle tant aujourd'hui, et que Moïse défendit jadis avec tant de sévérité à son peuple d'Israël, par motif d'hygiène. Pourtant, l'éléphantiasis ne borne pas à Caraccas, ses ravages à la classe pauvre qui se nourrit plus spécialement de viande de porc ; elle sévit aussi sur la classe riche, où elle se propage par hérédité, en sautant très-souvent (comme dans la plupart des affections) des grands-pères et des grand'mères aux petits-fils sans toucher

les pères. On me fit connaître, plus tard, une maison opulente où, malgré toutes les précautions, les jeunes filles devenaient lépreuses à quinze ans, et j'y vis une charmante et gracieuse enfant épargnée jusqu'alors parce qu'elle n'avait pas atteint l'âge fatal, mais son destin ne devait pas lui pardonner.

Les hommes qu'on voit souvent dans les rues nu-pieds et sans doigts, doivent la perte des susdits doigts de leurs pieds non à la lèpre, mais à un petit insecte blanc, la *nigua*, qui dépose ses œufs dans la chair et fait peu à peu tomber en pourriture tout le doigt auquel elle s'est attaquée. Un médecin allemand, établi à la Guayra, m'apprit que les Vénézuéliens assez malheureux pour recevoir la visite de la *nigua* extirpaient les œufs avec une aiguille et saupoudraient la blessure de cendres de cigare, mais que ce moyen ne réussit pas toujours. Aussi me donna-t-il de la pierre infernale. Un jour que j'avais constaté sur mon pied un nid de ces diaboliques insectes, je brûlai la place attaquée avec ma pierre infernale et j'étais guéri et hors d'atteinte dans les quarante-huit heures.

LA BEAUTÉ AU POIDS. — Ce n'est pas seulement chez les Persans et les Turcs que la beauté se juge au poids. Le peuple qui s'est formé, dans l'oasis de Touat, du mélange des Arabes, des Kabyles et jusqu'à un certain point des nègres, semble avoir la même esthétique que ses coreligionnaires orientaux. Une chose, dit Gérard Kohlf dans les *Mittheilungen*, une chose surprend à Ain-Salah (capitale commerciale de Touat), c'est le nombre des femmes grasses. A peine le beau sexe d'Ain-Salah a-t-il atteint sa vingtième année que déjà ses plus charmants représentants, toutes ces femmes pour lesquelles les poëtes ont prodigué l'épithète de *gazelle*, prennent un embonpoint tellement démesuré qu'elles ont toutes les peines du monde à se remuer ; on prétend que l'énorme obésité dont elles sont affligées si jeunes provient du lait et du beurre de chamelle dont elles se nourrissent. Le sexe laid ne s'en afflige pas, loin de là : plus une femme est grasse à Ain-Salah, plus elle y enchaîne l'homme sous les lois de sa beauté.

UN RÉVEIL CHEZ LES NÈGRES DE LOUISIANE. — Voici ce qu'écrit au *journal allemand de New-York* son correspondant de la Nouvelle-Orléans :

Ceux qui ont voyagé dans les États du Sud l'ont souvent remarqué et constaté, l'un des traits caractéristiques du nègre des États-Unis d'Amérique, c'est sa passion pour les démonstrations religieuses bruyantes. On a dit que les Chinois ne peuvent se représenter le courage, sans donner à cette mâle vertu les *gongs* et les *tam-tams* pour principal attribut : ainsi des nègres, qui ne conçoivent pas d'idée pieuse sans accompagnement de tambours. Non-seulement ces braves Africains font le plus possible de leur culte une espèce de spectacle à grand tapage, mais, semblables en cela aux fakirs de l'Inde, ils mêlent à leurs céré-

monies religieuses tout ce qu'ils ont de plus raffiné en fait d'exercices musculaires et de tours de force.

Impossible de n'être pas violemment surpris et quelque peu stupéfait, quand on considère de sang-froid les scènes de ce qu'on appelle en style chrétien moderne *un réveil* dans les églises fréquentées par les nègres. Il y a quelques jours, j'assistai dans une église de la Nouvelle-Orléans à l'un de ces *réveils*, et, franchement, les acteurs de ce drame comique s'y démenaient comme des bêtes fauves en cage plutôt que comme des hommes, c'était indescriptible et grotesque. Un missionnaire du Massachusets allait baptiser un certain nombre de nègres nouvellement convertis. Devant l'autel était un grand réservoir rempli d'eau, dont les néophytes s'approchaient, l'un après l'autre, pendant que le reste de l'assemblée chantait, criait, hurlait, frappait du pied. Des groupes dansaient en chantant, d'autres s'embrassaient et se serraient la main; une négresse sautait d'arrière en avant et d'avant en arrière par-dessus une chaise; d'autres, assises dans des coins, criaient à fendre la tête « hi! hi! »

Dès qu'un néophyte s'approchait de l'eau sainte, un silence profond s'établissait, mais dès que le baptême était consommé et que le nouveau chrétien s'était rangé, à son tour, sur une plate-forme de l'autre côté du réservoir, le tumulte, les hurlements recommençaient. La régénérée (presque toutes les personnes qu'on baptisa ce jour-là étaient des négresses) se livrait alors sur la plate-forme à des exercices de gymnastique tellement violents et extraordinaires qu'on eût dit que ses os et tout son corps allaient craquer; elle criait à s'égosiller, tapait des pieds, et faisait avec ses mains et ses jambes une multitude de gestes plus que singuliers, on pourrait dire indécents et obscènes. Cette petite représentation acrobatique durait jusqu'au moment où l'exécutante tombait épuisée, à peu près évanouie et raide comme un morceau de bois, sur quoi une demi-douzaine d'hommes la relevaient, la prenaient dans leurs bras et l'emportaient. Sept négresses furent baptisées cette journée-là dans la même église; toutes firent les mêmes exercices terminés par le même épuisement, le même évanouissement, la même disparition de la scène. Toutes les fois qu'une nouvelle chrétienne, à l'issue de sa chorégraphie et de sa gymnastique, passait, portée à bras, devant le révérend missionnaire du Massachusets, ce saint homme entonnait une doxologie; il tournait les yeux, et, les mains jointes au-dessus de la tête, il permettait à ses lèvres sérieuses aux coins pincés de se dilater dans un sourire chrétiennement béat. Voilà un habile gaillard qui s'entend à enthousiasmer son monde jusqu'à la folie, pour faire ou sous prétexte de faire une œuvre agréable au « Dieu des armées ».

Ce tumulte, ce sabbat, dont nous n'avons donné qu'une idée affaiblie, dure souvent des nuits entières; le voisinage n'en dort pas, mais il ne faut pas s'en plaindre, ou gare à messieurs les révérends méthodistes et baptistes!

LA PEINE DE LA CROIX EXISTE EN CHINE. — On lit, à ce propos, ce qui va suivre dans les *Transactions de la société ethnologique* d'Angleterre : « L'exécution eut lieu le 28 octobre 1863. Le criminel était un brigand bien connu qui faisait profession d'enlever les jeunes filles pour les prostituer ensuite... Il fut condamné à la décapitation, peine des plus terribles aux yeux des Chinois. Ces braves Orientaux croient, en effet, que qui perd un membre en ce monde-ci ne le recouvrera pas dans l'autre. Comme le brigand en question souhaitait fort de ne pas ressusciter sans tête, il demanda à être crucifié. On lui fit cette grâce et l'on apporta une croix latine où le malheureux fut lié et cloué aux mains et aux pieds. Ses cuisses furent assurées contre le bois de la croix par une chaîne de fer; à sa poitrine fut attachée une ficelle soutenant un morceau de papier où se lisaient le nom et les forfaits du crucifié. Un autre papier, pendant à son bras gauche, portait le nom et les titres du juge qui l'avait condamné. Quand le malheureux eût été cloué en présence des magistrats, quatre coulies portèrent la croix sur une place publique; ils l'y plantèrent et l'y laissèrent toute la journée. Le soir, ils la rapportèrent dans la prison pour que le crucifié ne pût pas être délivré par ses amis. A la pointe du jour la croix fut replantée. C'est le mercredi matin que le crucifiement avait eu lieu; le mercredi soir, à cinq heures, le criminel, parlant à Jones, se plaignait de la soif et de fortes douleurs à la poitrine. Le jeudi, il dormit quelques heures lorsque la croix eut été rapportée dans la prison. Personne n'avait le droit de donner à manger et à boire au pauvre diable, et pourtant il se tenait au pied de sa croix une véritable foire où l'on venait de près et de loin et où les marchands de viande faisaient d'excellentes affaires. Le dimanche soir, le crucifié n'était pas encore mort. Un étranger pria le Taotaï de mettre fin à tant de souffrances; le Taotaï fit alors boire au malheureux un verre de vinaigre, croyant qu'il en mourrait; pourtant le crucifié vivait encore lorsqu'on rentra la croix dans la prison où deux soldats lui cassèrent les jambes à coups de bambou, puis finirent par l'étrangler. Les Chinois affirment que la crucifixion n'est pas une peine ancienne dans l'Empire du Milieu et quand on compare les détails que nous venons de raconter avec ceux que fournit le Nouveau Testament sur la mort de Jésus-Christ, on arrive à conclure que ce sont les jésuites qui ont donné aux Chinois l'idée de ce nouveau supplice.

CINQ CLIMATS VOISINS OU SUPERPOSÉS. — La Bolivie, ou Haut-Pérou, appartient à la zone tropicale, puisqu'elle s'étend entre le douzième et le vingt-sixième degré de latitude australe; son climat serait donc très-chaud et pénible ou dangereux à l'Européen sans l'altitude très-considérable de la masse du pays; la Bolivie est généralement formée de hauts plateaux extrêmement élevés, formés ou sillonnés par des montagnes de 15,000 à 21,000 pieds de hauteur, géants de l'Amérique, qui ne le cèdent qu'aux pics sublimes de l'Himalaya. C'est presque toujours sur ces hauts plateaux que se sont établis les cultures, les villes, les

villages boliviens; ainsi une bonne partie de la population de la république a pour patrie ou pour séjour le haut plateau d'Oruro, la *Altiplanicie centrale de Bolivia*, vaste d'environ dix millions d'hectares, élevée de 3,682 à 4,197 mètres, autrement dit de 11,335 à 12,920 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est au nord de cette haute plaine que se creuse le lac de Titicaca, long de 180 kilomètres, large de 45, d'une étendue de plus de 800,000 hectares et d'une profondeur de 672 pieds. De ce lac sort le Desaguadero, rivière qui va se perdre au sud du haut plateau, dans le lac de Pampa-Aullagas, long de 110 à 115 kilomètres, large de 25, vaste de 280,000 hectares.

Ce climat varie en Bolivie beaucoup plus suivant l'altitude que suivant la latitude. « Il fait très-chaud dans le bas pays, dit un excellent article des *Mittheilungen*, tant dans les plaines du nord que dans celles qui s'étendent à l'orient des Cordillères et sur les rivages de l'océan Pacifique. En revanche, les pays de montagnes ont, selon leur altitude, un climat froid, tempéré, chaud, brûlant.

» Qu'on descende des plus hauts plateaux dans les plaines les plus basses, et l'on verra constamment la fertilité du sol s'accroître en même temps que le climat s'améliorer au point de vue de la chaleur et, avec ce changement de température, marchent de front celui de la flore et celui de la faune. Dans les régions les plus élevées on ne rencontre guère que la yareta, mousse résineuse d'un rouge jaunâtre, tandis que, dans les régions basses, ce ne sont qu'ananas, champs de café, arbres à coton, etc. Dans les terres hautes paissent la vigogne et la guanaque; dans les terres basses rôde le jaguar.

» On compte dans la Bolivie cinq régions climatologiques distinctes :

» 1° *La Puna brava* comprend toutes les régions montagneuses entre 12,000 pieds et la limite des neiges éternelles, terres froides, rudes, inhospitalières.

» 2° *La Puna*, comprenant toutes les contrées entre 10,300 et 12,000 pieds, déjà un peu moins froide que la précédente ; les pommes de terres, les choux, l'orge, les oignons y croissent. C'est le pays des lamas et des vigognes.

» 3° Les *Cabezeras de valle*, ou terres comprises entre 9,000 et 10,300 pieds. Le climat y est déjà assez chaud et agréable. Le blé, le maïs, la plupart des légumes d'Europe y croissent, mais pas toujours très-bien.

» 4° Les *Valles* ou *Medios yungas*. On désigne ainsi les vallées entre 5,000 et 9,000 pieds. Le climat y est chaud et agréable. Tous les fruits des champs et des jardins y croissent avec une extrême abondance.

» 5° Les *Yungas* sont toutes les terres, plaines, vallées ou montagnes, dont l'altitude au-dessus du niveau de la mer ne dépasse pas 5,000 pieds. Ce nom de Yunga paraît venir de la province Yungaz qui s'étend, dans les basses plaines du département de Veni, entre le Nevado de Illimani et le Huayno Potosi. Cette heureuse région produit le coco, le café, le cacao, la canne à sucre, les bananes, les ananas, tous les fruits tropicaux.

» Toutes ces régions s'étendent parallèlement à la Cordillère, de l'ouest à l'est, de façon qu'à mesure qu'on avance vers l'orient, le climat ne cesse de devenir plus chaud et plus humide, la pluie plus fréquente, le sol plus fertile et, tandis

que les trois premières régions ont des saisons comme en Europe, on ne connait dans les deux dernières que le printemps perpétuel. Quant au désert d'Atacama, compris entre l'Océan et les neiges éternelles de la Cordillère, bien qu'on y trouve toutes les températures, on le compte comme appartenant à la Puna et à la Puna brava, parce que le manque presque absolu de pluies du ciel et d'eau courante en fait une région tout à fait stérile.»

AVIS AUX GÉOGRAPHES ET AUX GOURMETS. — Le docteur Bernstein est un savant allemand que le gouvernement hollandais de Batavia a chargé d'explorer, au point de vue scientifique, une partie de ses vastes et belles colonies des mers de la Sonde. Pendant trois ans, ou à peu près, il a couru d'île en île et visité tour à tour les Moluques orientales, et, en particulier, les îles de Ternate, Batjan, Halmahéra, Morotaï, Gebeh, Waigion, etc. On aura une idée de son activité quand on saura qu'il a collectionné dans son voyage pour le musée royal hollandais de Leyde, 181 mammifères, 1,917 oiseaux, 212 reptiles, 211 poissons, 588 coquillages et 12,215 insectes. Il s'est, du reste, remis récemment en route pour continuer et compléter ses explorations.

Bernstein a découvert dans l'île de Sajoang, sur le détroit de Patientie, un immense jet, ou, si l'on veut, un volcan d'eau chaude, qu'il a vu, mais dont il n'a malheureusement pas pu s'approcher d'assez près. Le fameux Geyser d'Islande a donc trouvé un rival dans les mers de la Sonde.

La seconde découverte est d'un ordre moins élevé. « Dans le milieu de janvier, dit le *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, commença la saison des pluies qui rendit bientôt impossibles les excursions à longue portée, en transformant en marais impraticables plusieurs contrées de l'île de Batjan. Cela n'empêche pas le docteur Bernstein d'entreprendre une expédition dans les montagnes de Sabella, qui s'élèvent au sud-est du village de Labouha. Les naturels du pays l'avaient fortement détourné de son entreprise, car, disaient-ils, la montagne est habitée par de mauvais esprits et de grands et dangereux serpents. Notre voyageur ne se laissa pas arrêter par leurs superstitieux bavardages, mais il n'en trouva pas moins l'exécution de son projet fort rude et il lui fut bien difficile de rencontrer son chemin dans des forêts que le pied de l'homme n'avait pas encore foulées. En suivant le lit desséché du Soubou-Soubou, il réussit pourtant à atteindre presque le sommet de la montagne et à gravir jusqu'à la hauteur de 4,366 pieds. Les fatigues de cette ascension furent richement récompensées par la découverte d'une grandiose forêt d'arbres à muscade. Cette forêt commence à une altitude de 2,600 pieds et monte jusqu'à 3,800. Un calcul à simple vue donna au naturaliste un chiffre de 1,700 troncs portant au bout de leurs branches des muscades beaucoup plus grosses que celles qu'on a récoltées jusqu'à aujourd'hui. Les expériences qu'on a faites en Hollande sur les spécimens envoyés par le docteur ont prouvé que ces nouvelles muscades sont meilleures, et de beaucoup, que les muscades ordinaires.»

ÉTERNELLE HISTOIRE DU FORT ET DU FAIBLE. — Un proverbe espagnol prétend que Lima est le paradis des femmes, le purgatoire des hommes, l'enfer des mulets et bourriques; on pourrait de même dire que la colonie de Queensland est le paradis des blancs et le purgatoire, sinon l'enfer, des pauvres noirs australiens; les blancs vont y faire fortune et y fonder des familles sous un climat charmant et salubre; les noirs y sont traités comme de méchantes bêtes. C'est au moins ce qui ressort d'un article d'un journal australien cité par le *Australian and New Zealand Gazette :*

« Nos informations ne proviennent pas d'une source intéressée et partiale; nous les puisons dans une brochure de M. G. S. Lang, de Melbourne, homme tout à fait respectable, qui a, pour se prononcer dans la question, l'expérience de plusieurs années. M. Lang traite d'abord des indigènes australiens au point de vue général, de leur vie en tribu, de leur gouvernement, de leurs lois, de leurs coutumes matrimoniales, de leur droit de propriété, de leur religion, de leurs superstitions, de leur intelligence, enfin de leurs relations avec les blancs : « On a généralement, dit-il, considéré les indigènes australiens comme une des races les moins intelligentes de la terre, mais j'ai quelques raisons de n'être pas si pessimiste à leur égard. Ceux qui n'ont vu ces pauvres sauvages que paressant et vagabondant au milieu des colons, ne peuvent pas se faire une idée exacte de ce qu'ils sont véritablement à l'état naturel. Je les regarde comme pleinement égaux aux Indiens de l'Amérique du nord en fait de subtilité diplomatique, d'habileté et d'énergie à la guerre ». Comme preuve de son dire, M. Lang rappelle le grand barrage qu'ils ont construit pour prendre du poisson sur le Haut-Darling, leurs connaissances en astronomie, leur poésie, leur musique, leur adresse à la chasse, leurs huttes joliment construites, leurs armes de paix ou de guerre habilement travaillées. Passant ensuite à la question pratique, M. Lang établit avec une grande autorité que les guerres de voisinage entre colons et indigènes sont toujours suscitées par des causes où la faute est aux blancs; d'abord le gouvernement n'a jamais reconnu chez les sauvages ni police, ni autorité, ni propriété personnelle ou collective; puis on a dérobé aux pauvres noirs leurs territoires de chasse sans leur donner de compensations, les blancs s'étant saisis du pays sans prendre plus souci des intérêts, des droits, de la vie des indigènes que si ces derniers étaient des kanguroos ou des chiens sauvages; enfin, toutes les fois qu'il s'élève des contestations entre les noirs et les colons, si les noirs sont généralement les agresseurs, le tort originaire en est au gouvernement qui n'a pas eu la précaution d'assigner aux sauvages un territoire délimité quand leur contrée a été occupée par les blancs. Pour empêcher les pauvres diables de voler le bétail, on n'a qu'un procédé : les éloigner impitoyablement; aussi leur coupe-t-on le chemin de leurs réservoirs, l'approche des criques et des rivières, ce qui fait qu'ils manquent parfois d'eau pendant des six mois entiers; il ne peuvent plus boire qu'au risque de leur vie. Dans leur désespoir, à toute extrémité, ils engagent une guerre à mort contre leurs spoliateurs. »

Dans toute l'étendue de cette splendide colonie de Queensland, « la destruction totale et, pour ainsi dire, aveugle des noirs a été poursuivie dans ces dernières

années par les blancs avec une cruauté, un sang-froid presque uniques dans l'histoire des établissements européens en Australie ». On les y massacre avec la même insensibilité, la même tranquillité d'âme que s'ils n'étaient que de la vermine. M. Lang dit avec raison que la rapidité avec laquelle cette destruction marche à son but terrible et fatal, a pour cause principale l'emploi par le gouvernement queenslandais d'un corps de police indigène ; choisir des agents de la force armée parmi les naturels, c'est, en fait, déchaîner sauvages contre sauvages. Du reste, quand un colon est tué, l'habitude reçue est de massacrer en masse tout ce qu'on peut atteindre d'indigènes, sans distinction de sexe et d'âge, quel que soit le temps écoulé depuis le meurtre et quelque incertitude qui plane sur les véritables auteurs du crime ». Tout ceci fait, en somme, peu d'honneur à la *libérale* Angleterre.

UN HOMME ET UNE BALEINE, DRAME A DEUX PERSONNAGES. — Divers journaux canadiens et, en particulier, le *journal de Lévis*, racontent, sous le titre de « voyage merveilleux sur une baleine », une terrible aventure qu'on croirait inventée, mais il nous semble que la naïveté et l'honnêteté du style du narrateur témoignent de sa bonne foi de brave homme :

Voici un fait aussi terrible que miraculeux, arrivé à la Rivière-au-Renard (district de Gaspé)... L'été dernier, je fis rencontre à la Rivière-au-Renard, de M. N. Bernier, marchand à Saint-Thomas, comté de Montmagny. Par un beau matin, nous décidâmes tous deux d'aller faire une promenade sur l'eau et, en même temps, de pêcher la morue. Un vent favorable nous transporta bien vite à une distance d'environ cinq milles du rivage; nous jetâmes le grappin et nous nous mîmes à pêcher. A notre grande satisfaction, nous prenions beaucoup de poissons, mais cette satisfaction, jointe à la douce sécurité que nous donnait la vue de la mer, alors unie comme une glace, devait bientôt se changer pour nous en de terribles angoisses.

.... Laissant mon ami continuer à pêcher, je m'endormis, mais quelle fut ma consternation lorsque j'entendis tonner à mon oreille ces mots lugubres avec l'accent le plus déchirant : au secours! au secours! A ce cri de terreur, je me trouve debout comme soulevé par un bras invisible; mes regards se portent en vain sur la berge et sur l'eau : mon ami a disparu! Un nouveau cri vient m'arracher à ma stupeur et je vois M. Bernier, une gaffe à la main, monté sur le dos d'une baleine : je me hâte de lever le grappin pour me diriger vers lui, mais en vain, car la baleine pousse un souffle épouvantable et part avec une vitesse extraordinaire. Déjà elle est à perte de vue. « O Éternel! m'écriai-je, vous qui avez su conserver Jonas dans le ventre d'une baleine, vous serait-il plus impossible de protéger mon ami perdu sur le dos du même monstre! » Revenu un peu à moi, je pensai à m'en retourner et fis voile vers terre. Le deuil fut bientôt répandu dans le village et les postes voisins, car M. Bernier y était généralement aimé.

L'esprit torturé, le corps brisé de fatigue, je me couchai de bonne heure pour me livrer plus isolément aux pensées que me donnait la triste fin de mon ami.

Soyez étonné avec moi ! Le matin, de bonne heure, je suis réveillé par des coups frappés à la porte de ma chambre. Je fais entrer. Que vois-je? Est-ce un fantôme ou un homme? Non! ce n'est pas un fantôme; c'est bien un homme. C'est M. Bernier qui vient en souriant me donner une poignée de main. Je croyais rêver et cependant c'était bien lui en personne. Vous comprendrez facilement ce que j'éprouvais à la vue de mon ami pour ainsi dire ressuscité pour moi, puisque je l'avais cru mort. Il me raconta comme suit sa terrible aventure :

« Peu de temps après que tu fus endormi, me dit-il, je vis venir une masse noire que le courant amenait droit à nous. Je la laissai s'approcher, et, à mon grand étonnement, je m'aperçus que c'était une baleine; je la crus morte, mais malheureusement elle n'était qu'endormie. Elle s'arrêta d'elle-même tout près de la berge et je résolus de m'en emparer. « Ah! ah! me disais-je, si je puis réussir à l'attacher à l'embarcation, je vais surprendre M. Richard et lui dire que j'ai pris cette baleine à la ligne. » Je montai dessus avec une gaffe et un bout de corde afin de trouver moyen de l'attacher (sans doute en enfonçant la gaffe en manière de harpon et en y fixant la corde). J'avais le dos tourné à la barque pendant cette opération; tout à coup je m'aperçus que j'étais déjà fort éloigné de toi. A ce moment, j'appelai au secours, et je crois que ce sont mes cris de terreur, poussés de toute la force de mes poumons, qui réveillèrent le monstre. La baleine partit comme une flèche. Malgré ma frayeur épouvantable, j'eus la bonne idée de lui enfoncer la gaffe dans le dos pour pouvoir me maintenir. Le coup que je lui donnai dans ce but la fit redoubler de vitesse; l'eau poudrait comme la neige agitée par un grand vent. Je ne pouvais rien voir, je ne savais de quel côté nous allions; entièrement découragé, j'étais souvent sur le point de me laisser glisser à l'eau; mes forces m'abandonnaient et j'offrais pour la dernière fois mon âme à Dieu lorsque, tout à coup, j'aperçus une terre vers laquelle nous nous dirigions. Au bout de quelques minutes, je reconnus cette terre pour l'île d'Anticosti, à dix-huit lieues de la côte du sud. Là, l'espérance que ma baleine pouvait échouer ranima mes forces et augmenta mon courage, mais voilà tout à coup que ma bête voulut plonger. Je lui donnai de forts coups de gaffe qui la firent revenir à fleur d'eau, et, en même temps, je lui distribuai quelques coups de couteau qui la firent redoubler de rapidité; quelques minutes de plus, et j'arrivais à terre. Tu ne peux comprendre, mon cher ami, quel fut mon désespoir lorsque je vis le monstre tourner avec une effrayante vitesse et prendre la direction de cette côte du sud éloignée de dix-huit lieues. Je crois mes derniers moments arrivés, mes forces m'abandonnent, la terreur s'empare de moi et déjà je me sens glisser à l'eau. Au bout d'une heure de mortelles angoisses où je n'avais vu que le ciel et le monstre qui m'emportait, je distingue enfin la terre du sud. Déjà j'aperçois la Rivière-au-Renard, mais, changeant de course, ma monture tourne à l'est. Je vois toujours la terre où je reconnais

l'Anse-au-Griffon, le Cap-des-Rosiers et la Vieille. Un moment la baleine semble vouloir gagner l'Océan, mais Dieu, dans sa bonté, voulant me sauver, m'inspire l'idée de lui asséner de violents coups de gaffe sur le côté gauche de la tête pour la diriger vers le sud.

» Se voyant ainsi maltraité, le monstre reprend sa course première, soufflant de toutes ses forces et allant plus vite que le vent. Je passe près de plusieurs pêcheurs qui, loin de venir à mon secours, font voile vers la terre, me prennent pour le diable. J'arrivai ainsi vis-à-vis du Cap-des-Rosiers et je me tiens prêt à me jeter à l'eau au premier mouvement de la baleine pour changer de direction, mais, grâce à Dieu, je n'ai pas cette peine. Ma monture était trop effrayée pour voir la terre et elle arriva à toute vitesse sur les galets du cap où elle s'échoua. Quelques pêcheurs vinrent à moi et m'amenèrent à terre. »

Voilà, dit en finissant le narrateur, M. David Richard, de Saint-Thomas, la terrible aventure arrivée à M. Bernier, telle qu'il me l'a racontée lui-même. Elle doit prendre place au premier rang parmi les choses étranges du XIX[e] siècle.

MÉFIONS-NOUS DES CHINOIS ! — Il ne suffira pas toujours de dix à quinze mille Anglo-Français pour entrer à Pékin, et peut-être verrons-nous les jours où il faudra de grandes armées européennes et de rudes batailles pour faire entendre raison aux cervelles quelque peu entêtées de l'empire du Milieu. Pour le moment l'Europe, vis-à-vis de la Chine, ressemble à l'Henri IV de Voltaire qui combat et triomphe, en courant, mais pénétrons-nous bien d'une probabilité, ou tout au moins d'une possibilité que l'avenir prochain pourrait bien démontrer : avec sa population de plus de trois cents et peut-être de plus de cinq cents millions d'hommes d'un esprit médiocre, mais bien constitués, sobres, persévérants, méprisant la mort, l'empire des Fleurs, ou des Magots si l'on veut, pourra devenir l'empire des Armes. Malgré l'absence à peu près complète de patriotisme, autre que le patriotisme local, si jamais l'esprit de discipline finit par prendre rang dans la liste de ces vertus d'ordre moyen qui font la moralité du Chinois, ce brave Jaune arrivera à se tenir sous les armes avec la même raideur que le plus immobile des Prussiens. Ce n'est pas à dire qu'il vaudra l'Européen sur le champ de bataille, mais il sera capable de résistance et il aura pour lui les gros bataillons dont parlait Turenne. Ce qui se passe en ce moment en Chine pourrait bien être un signe des temps.

« Depuis que le gouvernement chinois, dit l'*Homeward Mail*, n'a plus rien à craindre des rebelles, depuis qu'il respire plus facilement, il prend avantage de la tranquillité comparative qui règne dans le pays pour essayer de rétablir le pouvoir central dans la plupart des dix-huit provinces de l'empire. A ces idées de restauration s'allie l'attention, rendue évidente par plusieurs faits, d'exclure tous les étrangers du service de la douane et de la direction des opérations militaires. Sachant par expérience qu'ils ne trouveront jamais chez les étrangers de

serviteurs vraiment fidèles, les officiers chinois ont résolu de ne négliger aucune occasion de s'instruire dans l'art moderne de la guerre; après quoi ils étendront le bénéfice de leur nouvelle science à l'administration militaire de toutes les provinces de l'empire. Déjà, dans le sud comme dans le nord, ils remplacent canons, mortiers, fusils, mousquets, obus, cartouches, capsules; toute espèce de munitions de guerre se fabrique maintenant dans divers établissements. Leur joie d'avoir fait tant de progrès dans cette science nouvelle est grande, mais elle ne doit pas nous surprendre. Dans le peu de temps qu'ils ont eu des relations avec les étrangers, les Chinois ont appris à connaître l'étendue de leurs ressources. Que la Chine entre aujourd'hui en guerre, ses soldats ne sont pas encore exercés comme l'étaient les Cipayes lors de leur révolte, mais ses arsenaux sont mieux fournis et il y a plus de ressources pour les remplir à nouveau en cas de besoin. De plus, pendant leur contact avec les représentants des différentes nations d'Europe et d'Amérique, les Chinois ont appris les éléments du droit international, et, déterminés comme ils le sont à n'accorder que le moins possible, ils en savent d'ores et déjà assez pour jeter des bâtons dans les roues, quand il s'agira de négocier et d'entrer ou de rester en relations avec l'étranger.

ON DEMANDE DES MARIS POUR LES VEUVES DE BRAHMANES. — Ce qui va suivre est un fait capital pour l'histoire de la civilisation et du progrès dans cette immense presqu'île de l'Inde, qui renferme le sixième, et peut-être le cinquième de la race humaine, deux cents millions d'hommes, tant Aryas que Sémites, Jaunes et surtout Dravidas.

On lit dans l'*Homeward Mail* : « Le premier mariage de veuve hindoue dans la présidence de Bombay s'est célébré, le 23 novembre 1865, près de Bandora, en présence d'une belle assemblée de gentilshommes du pays. Le courageux Hindou qui a eu le courage de jeter le gant aux préjugés et aux traditions de sa race est un avocat du barreau de Pouna, ville qui est la patrie du bel objet de son choix. « Femme et mari, dit un journal hindou du cru, appartiennent à des familles également illustres, également influentes dans la capitale des Peichouas.» En théorie, les opinions saines et libérales gagnent tous les jours du terrain chez les indigènes qui ont joui du bienfait de l'éducation européenne, mais dans les cas pareils à celui du mariage des veuves, la pratique n'ose plus se tenir à la hauteur de la théorie. On répugne, on hésite, faute de courage, à braver l'opinion, à choquer le préjugé de la masse ignorante de ses compatriotes; on craint de se jeter dans un abîme de difficultés sociales, ce qui est une appréhension fondée. A la suite de ce mariage, il a été publié dans les colonnes du journal hindou précité, une annonce curieuse, mais qui n'est, croit-on, autre chose qu'une plaisanterie. Cette annonce a pour en tête: « *On demande des maris pour des veuves de Brahmanes.* »

Donnons ici ce spécimen d'annonce matrimoniale chez les sujets anglais de l'Inde :

« Les personnes qui auraient un pressant désir de voir s'établir, chez les veuves de brahmanes, la coutume de se remarier selon les rites de la religion hindoue, sont priées de communiquer au secrétariat de l'*Indo prakach* les noms des messieurs qui voudraient contracter de semblables unions. Ces messieurs doivent avoir de seize à vingt ans, être bien élevés, ou, si leur éducation n'est pas complète, être en train d'achever leurs études. On préférera ceux qui ont de la fortune, mais on ne rejettera pas, faute de moyens pécuniaires, les hommes qui auront un bon caractère ou qui auront reçu une bonne éducation. Les mariages seront célébrés en bonne forme, avec la publicité habituelle. » Signé : *un partisan du mariages des veuves.*

Comme contraste à ce signe indéniable de progrès dans les idées des habitants de l'Inde anglaise, le *Pionnier* nous raconte qu'une veuve vient de se brûler de propos délibéré dans un village de la ligne de Jubbulpore, à 25 milles environ d'Allahabad, sur la frontière des territoires Rewah. « La veuve qui allait se sacrifier, dit le *Pionnier*, était la femme d'un barbier. Quand son mari rendit le dernier soupir, elle déclara avoir l'intention de ne pas lui survivre et, depuis, elle resta constamment sourde aux supplications de ses voisins, qui, lassés à la fin de sa persévérance, la laissèrent à son idée et vinrent assister à l'effroyable cérémonie. Autant que nous avons pu le savoir, la veuve n'était pas le moins du monde sous l'influence d'un *Bhang*. Elle cédait aux obsessions de ce que nous appellerons, faute d'un meilleur terme, ferveur religieuse. Le moment venu, elle s'assit sur le bûcher, tenant son mari mort sur ses genoux. En même temps, on entassait autour d'elle des fagots jusqu'à la hauteur de ses épaules et l'on enduisait ses cheveux de *ghee*. Ses bras brûlaient qu'elle conversait encore avec ceux qui étaient près d'elle, et elle ne cessa de leur parler que quand la flamme et la fumée lui eurent coupé la voix ».

CORMORAN, LE BON APOTRE. — Personne ne fut jamais plus avisé que le cormoran du bon La Fontaine. Pêcheur adroit et heureux, — « tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même, » — il mena, dans sa verte jeunesse, un vrai train de gastronome, mais « lorsque le long âge eut glacé le pauvre animal » et lui eut enlevé, avec la sûreté du coup d'œil, cette alliance de patience et de promptitude qui fait le pêcheur émérite, cormoran le bon apôtre, vieux et subtil personnage, adressa aux poissons ses clients un beau petit discours par exorde et péroraison, et les persuada de se laisser porter par lui « dans un endroit transparent, peu creux, fort étroit. » Là, il les mangea tous, l'un après l'autre, au besoin du jour.

Sans être aussi profondément retors, les cormorans de l'hémisphère austral viennent de faire preuve d'un bon esprit d'observation et d'un grand fonds de bon sens pratique. Le gouvernement anglais a réussi, avec bien des peines et des

soins, à peupler de poissons importés d'Europe, et surtout de saumons, les rivières de la Tasmanie, beaucoup plus fraîches que celles du grand continent voisin l'Australie, beaucoup mieux courantes et beaucoup moins sujettes à la sécheresse, vu l'humidité du climat de l'île, assez semblable à celui de l'Europe occidentale du Nord. La Derwent et le Lachlan sont les deux cours d'eau sur lesquels se sont surtout dirigés les efforts du gouvernement anglais.

Dans quelle langue inconnue, sur quel télégraphe mystérieux, par quels chemins de l'air cormoran a-t-il appris la nouvelle et les détails de cette grande entreprise de pisciculture de l'administration coloniale? On ne sait; mais, un beau jour, ces empennés piscivores, accompagnés d'autres oiseaux de proie, se sont abattus en corps de peuple sur les rivages de la Derwent et du Lachlan. Là ils s'occupent avec tant de zèle, tant de succès, tant d'esprit de suite à la chasse du poisson, que les rivières seront dépeuplées avant peu de temps, si l'on ne procède contre eux aux mesures de rigueur. Les colons du pays ont déjà ouvert le feu; ils ne vont plus sans leur fusil sur les bords de la rivière et ils se sont donné pour mot d'ordre de tirer impitoyablement sur tout oiseau pisciphage, cormoran ou autre.

UN ROI PATRIARCAL, PERCEPTEUR ET MAGICIEN. — Le vaillant et persévérant voyageur anglais, Samuel White Baker, doit d'ores et déjà se considérer comme immortel depuis qu'il a découvert, sur les indications de Speke et de Grant, le lac immense de M'woutan N'zigé, qui est au cours de Nil ce que serait à celui du Rhône un lac qui, situé à une petite distance au-dessous du lac de Genève, servirait de réservoir aux torrents du Jura et de la Savoie. Par une manie qui devient décidément fatigante et qui est le plus grand défaut des voyageurs anglais, Baker a donné au M'woutan N'zigé le nom de lac Albert « en mémoire du grand homme (sic) qui vient de mourir ». Le temps approche où il n'y aura plus sur terre que des villes, contrées, rivières, lacs, montagnes de *Wellington*, *Waterloo*, *Victoria*, *Albert*, etc. En vertu de la même manie, l'explorateur a appelé *chutes de Murchison* la splendide cascade de 120 pieds de hauteur que le Nil forme entre le lac Victoria et le lac Albert, mais, au moins, ce nom a-t-il quelque chose de géographique, étant celui du président de la société de géographie de Londres, homme qui a bien mérité de la science.

Dans le cours de son expédition à la recherche de son lac, Baker et sa femme, — héroïne que n'ont fait plier et reculer ni fièvres sans quinine pour la guérir, ni coups de soleil, ni averses tropicales, ni flèches empoisonnées des nègres, ni l'hippopotame, ni le crocodile des eaux vaseuses, ni les marais, ni les jongles, hautes herbes où la marche est toujours un supplice et parfois un danger, — Baker et sa femme ont rencontré, dans leur voyage de deux années, des rois, roitelets, chefs, principicules bien intéressants : mais le plus amusant de tous est le bon Katchiba, roi du pays d'Obbo, plateau d'environ 4,000 pieds d'altitude au-dessus du niveau

de la mer, bordé à l'est par les montagnes de 8,000 pieds qui séparent le bassin du Sobat de celui du Nil Blanc.

Le vieux Katchiba a cent seize enfants vivants, plutôt plus que moins; chacun d'eux gouverne un village ou une fraction de tribu du pays d'Obbo. « Katchiba, dit Baker lui-même, dans les « *Proceedings of the royal geographical society* », est célèbre au loin comme magicien ayant la pluie à ses ordres : toutes les tribus voisines le considèrent comme un puissant sorcier. Il attire ou éloigne la pluie au moyen d'un simple sifflet fait de corne d'antilope. Malheureusement pour sa renommée de magicien, il m'arriva, un jour, de siffler beaucoup plus fort en mettant les doigts dans la bouche que lui avec son fameux sifflet et, dès ce moment-là, je passai pour le plus grand et le plus puissant des maîtres de la pluie, et l'on ne cessa de courir à moi pour me supplier d'attirer ou de conjurer les abats d'eau. »

Le ministère des finances de sa majesté Katchiba est monté sur un pied économique : pas de bureaux, cela va de soi; le service actif se centralise et se résume dans la personne même du roi qui est à la fois son ministre des finances, sa cour des comptes, ses receveurs, ses contrôleurs, ses percepteurs, ses caissiers. De payeurs il n'en est guère, Sa Majesté partageant ainsi les revenus de l'État : « tout pour moi, rien pour la chose publique! » « Quand Katchiba, dit Baker, visite ses loyaux sujets, c'est à cheval sur les épaules d'un homme, suivi de quelques familiers et d'une de ses femmes portant la bière destinée à rafraîchir le royal cavalier et sa plébéienne monture. Il parcourt ainsi ses domaines en percevant l'impôt. Si des citoyens rétifs se refusent à payer, il maudit et frappe de stérilité les chèvres et les poules de ces déloyaux, et menace d'éloigner la pluie. » C'est bien le cas de dire, non du vieux roi, mais de son peuple, *ô sancta simplicitas !*

DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL DANS L'INDE. — L'Inde marche. La prospérité de l'université de Calcutta et le développement du journalisme indigène le prouvent. « Aux derniers examens, disent les journaux anglais de Calcutta, le nombre des candidats qui se sont présentés pour entrer à l'université a été plus grand que jamais; on a compté, en effet, 1,239 Hindous, 61 musulmans, 85 chrétiens et 115 de religion non spécifiée, en tout 1,500. En dehors de l'anglais, sur ces 1,500 candidats, 53 ont choisi le latin comme langue dans laquelle ils voulaient être examinés; 20 ont demandé le sanscrit; 20 l'hindi; 19 l'ourya; 11 le persan; 1,288 le bengali. 447 étudiants ont passé le premier examen qu'on subit après deux ans d'études : 341 étaient Hindous; 15 mahométans; 14 chrétiens; 77 appartenaient à d'autres religions; 1 a été examiné en grec; 6 en latin; 8 en sanscrit; 1 en persan; 3 en hindi; 376 en bengali; 52 en urdu (l'une des langues les plus répandues et les plus développées de l'Inde, formée vers le XIe siècle, du mélange d'éléments sanscrits, persans et arabes). La liste des candidats au titre de « bachelier ès arts » n'est pas encore close; elle contiendra environ 120 noms.

Des 108 qui sont arrivés au terme de leurs études, 69 sont Hindous; 3 sont chrétiens; 36 ne sont ni l'un ni l'autre, et il n'y a pas un seul musulman; 4 seront examinés en sanscrit, un en persan, 4 en urdu et 99 en bengali ».

On voit que l'immense majorité des candidats ou étudiants se fait interroger en bengali. Cette langue, parlée comme son nom l'indique assez en Bengale, par trente à quarante millions d'individus, appartient au groupe des langues indo-européennes et dérive du sanscrit. Elle a une littérature riche et variée, et le nombre de ses journaux, dont quelques-uns parfaitement rédigés, s'accroît tous les ans. Voici, d'après le *Christian Observer* de Calcutta, cité par le *Homeward Mail*, quels sont l'esprit général et l'importance des principaux journaux de la presse bengali partagée, comme toute autre, en libéraux et conservateurs. « Le mieux fait de tous est le *Som Orokach*, publié dans un village, à quelques milles au sud-est de Calcutta, sous la direction d'un *pundit* calcuttien, homme fort habile et fort instruit, mais très-imbu de l'ensemble d'idées et de préjugés qu'on pourrait appeler *bengalisme*. Viennent ensuite, égaux en mérite, deux journaux de Dacca, le *Dacca Prokach* et le *Bigyapani*: le premier est un avocat décidé des idées brahmanistes; le *Bigyapani* vogue dans les mêmes eaux, mais il est moins exalté. L'*Hinduhitaishini*, journal hebdomadaire, aussi imprimé à Dacca, et rédigé avec beaucoup de talent, est l'organe d'une société formée, il y a quelque temps, pour la conservation de la nationalité hindoue. Cette société fait preuve d'un véritable esprit de persécution, mais les rédacteurs de l'*Hinduhitaishini* écrivent avec modération et présentent les doctrines hindoues sous une forme moins exclusive qu'on pourrait le croire. Une autre publication hebdomadaire, très-estimée, est le *Bharatranjan*, qui paraît à Berhampore et qui soutient les intérêts du brahmanisme. Ses éditeurs ne sont pas ennemis du gouvernement anglais, mais ils murmurent constamment de ce que l'on préfère donner les places d'employés aux Européens plutôt qu'aux Bengalis, et il leur tarde de voir toutes les terres du pays aux mains des autochthones, aussi manifestent-ils beaucoup d'aigreur contre les planteurs européens de thé et d'indigo et contre les Bengalis qui ont cédé des terres aux étrangers. En revanche, deux journaux quotidiens de Calcutta, le *Purnachandrodoy* et le *Bhaskar*, affirment hardiment que la plupart des propriétaires étrangers sont les bienfaiteurs du pays, et nient qu'ils soient en butte à la haine du peuple de Bengale. Le *Probhakar*, autre journal de Calcutta, paraît aussi tous les jours. »

B. R.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le Travail, par M. JULES SIMON, Lacroix, in-8. — *Histoire des idées morales et politiques en France au* XVIIIe *siècle*, par M. JULES BARNY, Germer-Baillière, in-16. — *Les Encyclopédistes*, leurs travaux, leurs doctrines et leur influence, par M. PASCAL DUPRAT, Lacroix, in-12. — *Espagne et Beaux-Arts*, mélanges, par M. LOUIS VIARDOT, Hachette, in-12. — *Revue critique d'histoire et de littérature*, Franck, in-8. — *La petite Revue*, Pincebourde, in-16. — *La question de l'enseignement des langues classiques et des langues vivantes*, par M. AMÉDÉE DE CAYX DE SAINT-AYMOUR, Dentu, in-8.

I

M. Jules Simon poursuit avec une consciencieuse persévérance la série des études de philosophie sociale qui lui donnent une place à part entre les publicistes actuels. Après avoir débuté par les idées générales qui régissent toute société, et que discutent ses livres bien connus de philosophie morale : *le Devoir*, *la Religion naturelle*, *la Liberté*, l'honorable écrivain est arrivé aux moyens d'application sans lesquels toutes les théories politiques sont condamnées à la stérilité. Il a facilement discerné les grosses questions, celles d'où dépend en très-grande partie la solution de toutes les autres, et qui, partant, lui ont paru le plus urgentes à étudier. De là ses deux précédents livres : *l'Ouvrière* et *l'École*. Dans celui dont nous allons parler, avec le laconisme qui nous est imposé par notre cadre, M. Jules Simon aborde une question d'un intérêt plus général encore.

Il la traite, moins en économiste qu'en philosophe. Rejetant avec raison, comme trop restreinte, la définition de J.-B. Say, il embrasse son sujet dans toute son ampleur, et revendique hautement le droit du labeur intellectuel à entrer dans une définition complète du travail, à un titre égal à celui du labeur purement manuel. Le point de vue qui domine le livre et en relie les diverses parties, c'est précisément la conciliation urgente, nécessaire, de ces deux termes de la question. Le chapitre de début sur les différentes sortes de travail maintient la prééminence qui leur est due, à la science, à l'art, surtout à la spéculation philo-

sophique, mais, le principe une fois démontré, l'auteur s'occupe presque exclusivement de la condition de l'ouvrier prolétaire dans le passé et dans le présent. Un chapitre très-substantiel, plein de recherches curieuses et aboutissant à de judicieuses conclusions sur le danger du monopole en matière d'industrie, renferme une histoire succincte du travail manuel en France. Les chapitres, qui suivent, sont consacrés à l'examen du problème social, tel qu'il est actuellement posé, et aux diverses améliorations que comporte, dans la pratique, la condition du travailleur.

M. Jules Simon rejette d'abord certains palliatifs qui ont été essayés, à diverses époques, pour circonscrire, sinon pour fermer, cette immense et douloureuse plaie du prolétariat : il ne veut ni de la protection de l'État, ni du patronage du riche, sous quelque forme qu'ils se produisent, parce qu'en somme ce ne sont que des formes diverses d'un funeste et impuissant mode d'assistance : l'aumône. « On doit tout, dit-il, à ceux qui ne peuvent rien par eux-mêmes. On ne doit aux autres que le soleil et le champ de bataille : la justice et la liberté! »

Il y a un remède plus pratique, plus bienfaisant, préférable à tous égards : l'association. L'ouvrier ne pourra, en effet, se dispenser de toute protection étrangère, que quand il se protégera lui-même ; pour cela, il n'a qu'à vouloir. Que les faibles mettent en commun leur faiblesse, qu'ils concentrent sur un but solidaire leurs ressources, si exiguës qu'elles soient, et ils seront forts ; ils suffiront aux dures exigences de leur condition si précaire et si onéreuse. C'est cette idée-mère de l'association que M. Jules Simon présente successivement sous les principales formes qu'elle a revêtues en ces dernières années, tant chez nos voisins, en Angleterre et en Allemagne, que chez nous.

L'association peut se proposer, soit isolément, soit simultanément, trois buts distincts : ou maintenir et élever le taux des salaires ; de là, ces coalitions qui ont été l'occasion d'une loi récente et imparfaite ; ou tâcher de rendre le salaire actuel suffisant, si modique qu'il soit, par l'épargne et l'économie sur la dépense ; de là les sociétés coopératives pour l'approvisionnement et la consommation, pour la construction de logements plus salubres, plus commodes et moins chers, etc. ; enfin ouvrir au prolétaire l'accès du capital par la transformation du salaire en participation aux bénéfices ; de là, les sociétés de crédit mutuel et de production.

En discutant ces applications variées d'un même principe, l'auteur entremêle le récit de ce qui a été déjà fait à l'examen de ce qu'il reste à faire pour perfectionner ces instruments rudimentaires du progrès social, et surtout pour en propager l'usage. Rien de plus curieux que l'histoire de la fondation de cette société anglaise de consommation, qui s'intitule les *Équitables pionniers de Rochdale* ; rien de plus instructif que les commencements de la banque populaire si célèbre en Allemagne sous le nom de *Société d'avances de Schultze-Delitzch*. En France même, ce mouvement économique a déjà produit d'intéressants résultats. M. Jules Simon nous apprend que parmi les associations ouvrières nées au plus fort de la tempête politique de 1848, toutes n'ont pas sombré, que plusieurs ont prospéré, qui subsistent encore. Bien plus, le mouvement a repris avec une acti-

vité tout à fait inespérée depuis quelques années, et, pour le dire en passant, il est curieux de constater qu'après avoir presque entièrement cessé en 1851, à la date du coup d'État, il a subitement repris en 1863, lors de la recrudescence des idées libérales. « Il devient même si rapide, à partir de cette époque, qu'il est presque impossible de le suivre, surtout à Paris. »

Le livre de M. Jules Simon est un véritable manuel à l'usage de tout lecteur curieux de connaître l'état de la question, et cette question a plus d'importance qu'un examen superficiel ne porterait à le croire. Les expériences déjà faites de ces divers modes d'association n'ont sans doute rien d'absolument concluant. Beaucoup d'essais partiels ont échoué, et il n'est pas encore certain qu'ils puissent ni s'acclimater en France, ni se propager dans de vastes proportions. Un point est pourtant, dès à présent, hors de discussion : comme le dit l'auteur avec une logique irréfutable : « Du moment qu'une association réussit, rien ne saurait prouver qu'une association ne peut pas réussir. » La question a d'ailleurs un si puissant intérêt d'actualité que le gouvernement lui-même a dû s'en occuper et qu'un projet de loi sur les sociétés coopératives est, en ce moment, à l'étude. Personne n'aura, jusqu'ici, plus activement contribué que M. Jules Simon à répandre dans le public les notions nécessaires pour se faire une opinion sur cette délicate et complexe question. Il faut lui savoir le plus grand gré de consacrer à cette tâche, plus utile que brillante, un talent d'exposition qui réunit à un rare degré les deux qualités essentielles de genre : la solidité et la clarté. Ajoutons que le résultat bienfaisant de ce livre consciencieux ne sera pas seulement de porter la lumière sur des questions encore mal connues ; il y règne d'un bout à l'autre, cet esprit libéral et tolérant, cet amour de la justice et de la vérité, qui peuvent si puissamment servir à faire pénétrer la morale dans la politique et, par suite, hâter l'établissement définitif de la démocratie.

A ce dernier point de vue, un écrivain non moins dévoué au progrès de la même cause, M. Jules Barny, lui a récemment rendu un éminent service par la publication d'une *Histoire des idées morales et politiques en France au* XVIII*e siècle.* En imprimant ce cours, fait il y a quelques années à l'académie de Genève, l'auteur n'a prétendu, dans sa modestie, que le destiner aux jeunes gens ; mais il ne s'adresse pas moins, comme il le remarque d'ailleurs lui-même, à ceux dont l'âme est restée jeune. Le premier volume de cet ouvrage, plein de faits et d'idées, ne comprend que trois des principaux écrivains qui ont opéré la grande révolution intellectuelle dont nous sommes issus : l'abbé de Saint-Pierre, Montesquieu, Voltaire. En préférant cette forme vivante à la méthode purement dogmatique, M. Barny a pensé avec raison qu'il ajouterait l'intérêt de la biographie à celui de l'analyse des idées. L'étude sur l'abbé de Saint-Pierre est neuve sur bien des points, et nous fait entièrement connaître un esprit généreux qui, faute du talent d'écrivain, ne s'est jamais fait lire. Il est pourtant le premier promoteur de certaines idées qui ont fait leur chemin dans le monde, depuis, telles que la paix perpétuelle, l'abolition du célibat des prêtres, la diffusion de l'instruction primaire dans les campagnes, etc.

Sur Montesquieu, M. Barny a trouvé moyen d'être intéressant, après tant

d'autres, par la précision de sa critique. Il relève avec toute raison une confusion de mots et de choses qui jette parfois dans l'esprit du lecteur une fâcheuse ambiguïté : ainsi, pour ne signaler que la principale, l'auteur de *l'Esprit des lois* comprend sous une même dénomination : le gouvernement républicain, deux formes complétement distinctes déjà chez les anciens auxquels il emprunte ses exemples ; la forme démocratique et la forme aristocratique.

M. Barny réfute encore çà et là des définitions inexactes, celle de la liberté, par exemple, qui ne consiste pas, en effet, comme le voudrait Montesquieu, « à faire ce que nous devons vouloir, » ce que nous commande la loi morale, mais en général tout ce qui n'est pas contraire à la liberté et aux droits d'autrui. Sur ces divers points, et sur d'autres, qui n'ont pas moins d'importance, M. Barny indique avec sagacité ce qui manque en rigueur philosophique au génie de Montesquieu, mais il est encore bien plus empressé à louer l'heureuse influence exercée par l'illustre écrivain sur la réforme de la législation pénale, à citer avec admiration tant de passages où il a revêtu les idées les plus justes et les plus humaines, les principes les plus élevés et les plus féconds, d'une expression tantôt originale et pittoresque, tantôt noble et profonde, mais toujours caractéristique et personnelle. Quant à Voltaire, M. Barny n'a pas distingué avec un coup d'œil moins sûr la part si considérable qui lui revient dans l'élaboration des idées libérales de son temps. Il rend toute justice à l'apologiste de la tolérance, au commentateur du traité des *Délits et des peines*, à l'infatigable redresseur de torts qui ne cessa de protester contre les iniquités de la justice, contre les restes de barbarie que le XVIIIe siècle gardait encore dans ses institutions et ses lois. Voltaire n'a pas sans doute, comme Montesquieu et plus tard J.-J. Rousseau, une doctrine politique précise et formulée en axiomes. Il a fait mieux, il a mis au service des éternelles idées de raison et de justice l'esprit le plus étincelant, le bon sens le plus acéré, et il a plus contribué que tous les théoriciens à la popularité des principes élémentaires d'où devait sortir la plus grande révolution morale et politique. « Ce qui fait sa grandeur, dit très-justement M. Barny, c'est l'esprit d'humanité ». Nous souhaitons vivement que ce premier volume, qui forme d'ailleurs un ensemble, soit promptement suivi d'un second qui comprendra sans doute la fin de cet utile et consciencieux travail.

Parmi les publications qui se rattachent au même sujet, il convient de distinguer aussi un court mais substantiel livre de M. Pascal Duprat, qui continue comme écrivain la lutte qu'il a longtemps soutenue comme journaliste et comme homme politique, pour la cause des idées libérales. Son étude sur les Encyclopédistes complète, en un sens, le travail de M. Barny. A côté des grands écrivains qui sont les principaux promoteurs du progrès, il y a, dans chaque époque, d'importantes œuvres d'un mérite inférieur, sans doute, et qui pourtant ne rendent guère moins de services. Mais si elles contribuent très-puissamment à former l'esprit des contemporains, et jouissent, à ce titre, d'une bruyante popularité, en revanche, quand les idées qu'elles ont émises ou propagées sont dépassées ou négligées, elles tombent fatalement dans un injuste oubli ou dans un discrédit presque complet. Tels sont, au XVIIe siècle le Dictionnaire de Bayle, et au XVIIIe

l'Encyclopédie. Et toutefois, à défaut de l'intérêt d'actualité ou de la gloire littéraire, ces grands travaux, soit individuels, soit collectifs, gardent une importance historique dont la postérité doit leur tenir grand compte, car le siècle où ils se sont produits, s'y est reflété tout entier. M. Pascal Duprat a pensé avec raison qu'il accomplirait une tâche utile en rappelant à notre oublieuse génération ce que fut, pour les contemporains, cette Encyclopédie, si peu lue aujourd'hui. Son livre, très-clair, très-bref, et d'autant plus accessible à la masse des lecteurs, donne une idée très-suffisante de la formidable machine de guerre qui, pendant vingt ans, de 1751 à 1771, battit en brèche, à ciel ouvert, ou mina sourdement des remparts qui semblaient alors inexpugnables : on y suit le développement souvent entravé par des obstacles de toute sorte, mais repris avec une courageuse persévérance, de cette compilation à laquelle prirent successivement part tous les principaux écrivains du temps, et qui fit l'éducation de la génération, relativement obscure, mère de la génération illustre de 1789.

II

M. Louis Viardot vient d'avoir l'heureuse idée de rassembler en un volume de Mélanges les plus importants morceaux qu'il a donnés, depuis trente ans, à nombre de publications périodiques, ou publiés isolément en brochures. Tout écrivain, jaloux de l'honneur de son nom, fait très-sagement de laisser ainsi un testament de sa pensée, au lieu de confier à la critique et au public, dont l'attention est si distraite et si surmenée, le soin d'inventorier sa succession littéraire.

Le nouveau livre de M. Viardot, *Espagne et Beaux-Arts*, s'explique déjà par son titre. Il se rapporte tout entier, dans ses diverses parties, aux deux principales études qui ont été pour l'auteur l'objet d'une prédilection constante. On sait combien M. Viardot a contribué à propager en France l'œuvre déjà si populaire de Cervantes, par la remarquable traduction qui fut choisie naguère pour les illustrations de G. Doré. Le présent volume de Mélanges contient nombre de travaux qui viennent se grouper tout naturellement autour de cette traduction, et montrent quelle part importante revient à leur auteur dans les relations de littérature internationale que notre temps a établies avec l'Espagne. Voici d'abord une élégante traduction (la seule, croyons-nous, qu'il y ait dans notre langue) de l'*Histoire de Lazarille de Tormès*, ce début et ce chef-d'œuvre, malheureusement inachevé, de la littérature picaresque. Dans l'introduction qui précède, M. Viardot nous prouve que le roman français du XVIII[e] siècle, ne doit guère moins à l'Espagne que la tragédie du XVII[e], et que Lesage notamment, tout imitateur de génie qu'il est, n'en a pas moins emprunté à la littérature d'outremonts presque toute la matière de son œuvre, depuis *le Diable Boiteux* jusqu'à *Gil-Blas*.

A côté de cette étude pleine des résultats d'une ingénieuse érudition, mentionnons une étude sur les *Romances*, cette part si considérable de la littérature primitive de l'Espagne. Si M. Viardot nous paraît s'exagérer sensiblement la valeur de l'essai plus méritoire qu'heureux tenté par un poëte contemporain, don Angel Saavedra, pour ressusciter un genre littéraire à jamais mort, comme toute œuvre spontanée du génie populaire, il nous donne du moins de précieux renseignements sur l'origine de cette noble branche de la poésie épique moderne. Je préfère encore à ce travail une rapide analyse de l'auto-biographie si curieuse de la Monja-Alferez (la Nonne porte-enseigne), une aventurière mexicaine du XVIe siècle, dont le livre a été traduit en français, en 1830, par don Joaquin Maria de Ferrer, et je tiens surtout à signaler un opuscule intitulé : *La vérité historique sur don Carlos d'Autriche, fils de Philippe II*, où M. Viardot, devançant de vingt ans les recherches de MM. Mérimée et Mignet, a réfuté le premier la pathétique mais apocryphe tradition sur laquelle Schiller a édifié son admirable drame. Enfin je signalerai l'*Étude sur l'histoire des assemblées nationales en Espagne*, important morceau d'histoire où des recherches d'érudition spéciale sont fécondées par un esprit libéral très-énergique, et qui a eu l'honneur de devenir le manuel de l'opposition en Espagne, lors du premier appel de Cortès sous la régence de Marie-Christine (1835).

Dans la seconde partie de ces Mélanges, consacrée aux Beaux-Arts, M. Viardot a judicieusement admis les opuscules publiés naguère par lui sous ce titre : *Comment faut-il encourager les arts?* Il y traite avec une courageuse franchise cette question fort controversée et d'un si haut intérêt pratique. Il n'a pas de peine à démontrer que l'assistance officielle est, en somme, beaucoup plus nuisible qu'utile aux arts et même aux artistes, puisqu'elle s'adresse beaucoup moins au talent supérieur, qui n'en a guère besoin pour vivre, qu'à la médiocrité qu'elle suscite et fait végéter. M. Viardot établit de tout point cette thèse, décisive en pareille matière : « Les encouragements de l'État sont aussi impuissants à faire naître ou à faire progresser un art quelconque qu'à empêcher ou retarder sa ruine, quand l'heure fatale a sonné. » Et non content de l'asseoir sur de solides raisonnements, l'auteur éclaire son opinion par de nombreux et très-curieux exemples pris dans la biographie des plus grands artistes, musiciens et peintres, de tous les temps. On sait quelle est la compétence de l'auteur des *Musées de France* en matière de peinture; dans une causerie sur les Beaux-Arts, autre opuscule également inséré dans ces Mélanges, M. Viardot, sous prétexte d'exposer une discussion entre deux champions des écoles italienne et allemande, résume en moins de cinquante pages toute l'histoire de la musique depuis deux siècles. En somme, ce nouveau volume achève de montrer toute l'étendue des études de l'auteur. Peu d'écrivains de notre temps ont témoigné d'une aussi grande variété de connaissances. Si aux travaux que nous venons de mentionner, on ajoute les ouvrages de tous genres publiés dans le cours d'une longue carrière : *les Musées de France et d'Europe*, *l'Histoire des Maures en Espagne*, *les Chasses en France*, les traductions de Gogol et de Pouschkine, faites en collaboration avec M. de Tourgueneff, etc., on arrivera à un ensemble de publications qui assignent

à M. Louis Viardot une place fort honorable parmi nos polygraphes les plus distingués.

III

Il s'est fondé, dans ces derniers temps, plusieurs recueils périodiques qui répondent à certains besoins, et, en les recommandant, je crois moins faire acte de confraternité littéraire que rendre service à nombre de nos lecteurs.

La *Société des Bibliophiles* forme, on le sait, un groupe assez nombreux d'amateurs distingués, et le public lettré lui doit la révélation de curieuses pièces inédites ou la réimpression de précieux textes déjà connus, mais notablement améliorés ou augmentés dans ces nouvelles éditions. Ce qui manquait dans cet ordre de publicité spéciale, c'était un organe périodique, un journal; pour peu que le succès l'encourage, la *Petite Revue* peut aspirer à ce rôle qu'elle ne remplit encore qu'à moitié, sous le titre modeste qu'elle a pris, et grâce au concours de collaborateurs non moins modestes, puisqu'ils se dérobent sous l'anonyme. Elle donne chaque semaine une livraison pleine de bribes littéraires recueillies avec un goût curieux et fin, et qui se recommandent par leur origine, car ce sont presque toujours des reliefs de poëtes et d'auteurs célèbres. Dans un demi-siècle, on ira chercher dans la *Petite Revue* des matériaux pour une anthologie du XIX[e] siècle. A ces pièces souvent inédites, presque toujours oubliées ou inconnues, émanant pour la plupart de coryphées de l'école romantique, Victor Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve, Baudelaire, voire même de leurs adversaires, C. Delavigne et Ponsard, la *Petite Revue*, fidèle aux antécédents de la *Revue anecdotique* dont elle a recueilli l'héritage, joint encore maints détails biographiques ayant leur prix, principalement des *intérieurs* de célébrités contemporaines, qui complètent l'idée qu'on se fait de l'homme par la description du milieu qu'il habite. Une autre spécialité de la *Petite Revue*, c'est de relever avec une grande sûreté de coup d'œil et parfois avec une amusante véracité de langage, les erreurs ou bévues de toute sorte qui déparent les publications les plus graves et les plus renommées; à tous ces titres, on est donc certain d'y trouver chaque semaine une heure d'agréable lecture discursive. N'est-ce pas quelque chose? Combien de gros recueils périodiques n'en offrent pas toujours autant!

La *Revue critique d'histoire et de littérature*, qui compte à peine trois mois d'existence, se recommande à d'autres égards. Elle répond à un besoin très-urgent et du monde savant et de cette élite du public lettré qui recherche de préférence les lectures sérieuses; elle est également hebdomadaire et signale, sous forme d'analyses ou de critiques, signées des noms les plus compétents, cette quantité considérable d'écrits qui se publient sur les points les plus opposés de l'Europe savante. C'est là une tâche toute spéciale et dont aucune grande Revue ne peut s'acquitter, si jalouse qu'elle soit de faire une place aussi considérable que possible à des renseignements indispensables pour qui veut s'orienter dans le dédale

de plus en plus compliqué de la littérature contemporaine. Cette classe de lecteurs, qui chaque jour va s'augmentant, a un très-haut intérêt à être tenue en quelques pages au courant de tout ce qu'il importe de savoir, soit qu'on se contente d'un compte rendu concis mais substantiel, soit qu'on préfère profiter de ces précieuses indications pour juger par soi-même du mérite des ouvrages signalés ou analysés. La *Revue critique d'histoire et de littérature* répond jusqu'ici avec succès aux exigences du vaste programme qu'elle a implicitement accepté en se fondant. En même temps qu'elle rend compte des ouvrages qui s'adressent à la masse du public lettré, elle recherche et discute avec un soin tout particulier les écrits spéciaux, consacrés à certains points obscurs ou ardus, et que la plupart des lecteurs ne peuvent aborder (car ce serait s'engager dans une recherche infinie), mais dont il faut pourtant connaître au moins les résultats ou les conclusions, sous peine d'être distancé par le progrès incessant de la science. L'immense champ de l'érudition littéraire et historique est sans cesse parcouru par la nouvelle Revue, et cela d'une extrémité à l'autre, du sanscrit au bas-breton, des antiquités scandinaves aux inscriptions gallo-romaines, des chansons de geste aux plus récentes études biographiques. Parmi les signataires des articles figurent ceux de savants spéciaux qui font autorité, et parmi lesquels il convient de distinguer, bien qu'ils se cachent modestement sous l'anonyme, les fondateurs de cette intéressante Revue, MM. P. Meyer, Ch. Morel, G. Paris, H. Zotenberg. Tout leur présage une longue et honorable carrière; un prompt succès leur permettra sans doute de donner encore plus d'ampleur à leur utile entreprise.

Au nombre des publications, qui rentrent dans le même ordre d'études scientifiques, je tiens à signaler une récente brochure, tant pour le sujet qui s'y trouve traité, que pour l'empreinte d'esprit net et sérieux qu'elle porte à chaque page. La *Question de l'enseignement des langues classiques et des langues vivantes*, tel est le titre de cet opuscule signé du nom d'un nouveau venu, M. Amédée de Cayx de Saint-Aymour. L'auteur, que l'on devine jeune à la vivacité de son zèle, a pris occasion d'un récent débat engagé au Sénat, dans le cours de la discussion de l'adresse, pour soulever une question trop négligée jusqu'ici, même de l'Université qu'elle intéresse pourtant à un si haut point. Il s'agit de savoir si l'on continuera à suivre pour l'enseignement pédagogique les errements routiniers des vieilles méthodes, ou si l'on adoptera enfin les méthodes scientifiques que la philologie comparée met, dès à présent, à la portée de l'intelligence des adolescents, sinon des enfants. M. de Cayx de Saint-Aymour n'a pas de peine à établir cette thèse fondamentale, qu'il sait bien devoir être taxée de paradoxe, mais qui n'en est pas moins parfaitement sensée, savoir qu'il est possible de ne pas restreindre l'étude des langues anciennes, d'y ajouter celle des langues modernes, et cela sans allonger le temps du collége, en abrégeant même d'une façon notable le nombre des heures et des années de travail. La solution du problème est tout entière dans ce simple expédient : changer la méthode, substituer à des procédés empiriques et surannés des procédés logiques et rationnels. On a jusqu'ici enseigné isolément chaque langue; il s'agit d'embrasser dans un enseignement commun, simultané, les membres d'une même famille reliés entre eux par

tous les degrés d'une parenté directe et collatérale. Le moyen d'y parvenir est élémentaire ; il suffit, pour tous les mots exprimant une idée de quelque importance, de remonter, par les diverses branches du système indo-européen, jusqu'à un type primitif auquel se rattachent, par la dérivation, les types secondaires, particuliers à chaque idiome principal. On comprend quelle puissance l'idée de série apporte à cette méthode beaucoup moins compliquée qu'il ne semble, surtout si on attend, pour l'appliquer avec toutes ses conséquences, l'âge ou la raison vient pleinement en aide à la mémoire. En un mot, ce qui s'est fait si longtemps pour une seule langue, d'une façon aussi fastidieuse que baroque, avec le fameux *jardin des racines grecques*, il est possible, il est même facile de le faire pour toutes les branches du système indo-européen. Quant aux difficultés plus ou moins sérieuses que l'application du principe peut rencontrer dans la pratique, c'est à l'expérience et à la réflexion qu'il appartient de les résoudre : elles sont venues à bout d'obstacles bien autrement formidables. L'auteur de la brochure, d'ailleurs, a prévu l'objection ; avec une modération qui fait grand honneur à son jugement, il demande peu d'abord ; il ne veut pas d'une réforme brusque ni radicale. Il lui suffirait de voir admettre et affirmer le principe par la création de chaires spéciales à la Sorbonne et à l'École Normale. Tout donne à penser que l'enseignement officiel sera tôt ou tard obligé d'adopter ces conclusions parfaitement justifiées par cette réflexion élémentaire, qu'il est bien différent d'apprendre par routine ou par logique. Je ne puis en tout cas qu'adhérer, pour ma part, à la thèse soutenue par l'auteur de cette attachante brochure ; j'y reconnais l'inspiration familière d'un professeur éminent de linguistique qui est au nombre des collaborateurs de la *Revue moderne*, M. H. Chavée. Par ses écrits comme par ses cours, il a contribué à propager le goût d'études aussi attrayantes quand on y pénètre, que rebutantes au premier abord ; il a déjà formé plusieurs élèves distingués, parmi lesquels M. de Cayx de Saint-Aymour prend dès aujourd'hui rang, et il aura l'honneur d'avoir posé, un des premiers, une de ces questions scientifiques auxquelles l'avenir appartient.

EUGÈNE CRÉPET.

CHRONIQUE POLITIQUE

I

29 avril.

Commençons par nos propres affaires. M. de Bussière rentre en triomphateur à la Chambre. Il n'en avait pas douté. Strasbourg a nommé M. Laboulaye, la campagne M. de Bussière; il y avait aux champs plus d'électeurs qu'à la ville, et la ville a eu tort. M. de Bussière, paraît-il, est l'homme des paysans. Nous ne leur en faisons pas de reproche; les paysans alsaciens parlent allemand: l'on a bien dit que M. Laboulaye le parlait aussi, mais, s'il le parle, c'est le bon. Il n'a pas pu se faire entendre. D'ailleurs, libéral et rural ne riment guère. Les convictions de M. de Bussière sont plus conformes aux « lenteurs agrestes, » elles ne sentent pas la fièvre; elles ont la calme et prudente allure du bœuf dans le sillon. Il faut savoir se contenter de peu. Bien qu'il fût déjà parmi les très-modérés, l'honorable député que Strasbourg vient de rejeter, s'était montré moins humble dans ses prétentions lors de sa première élection. Il a fallu qu'il vît les choses de près pour se persuader que notre mécanisme gouvernemental ne laisse rien à désirer. M. de Bussière a usé de son droit, les électeurs ont usé du leur; ils se sont donné un mutuel témoignage d'indépendance. Car l'indépendance d'un homme comme M. de Bussière ne saurait être suspectée. M. de Bussière est riche, sa position dans le Bas-Rhin et celle de sa famille sont considérables : quelle raison dès lors aurait-il de n'être point indépendant? On a parlé de ses fonctions de directeur de la Monnaie, à Paris. Nous ne croyons pas que cette qualité soit pour rien dans le revirement d'opinion qui a ramené volontairement le candidat devant ses électeurs. On avait pensé aussi que M. de Bussière était, après l'équipée des 46, une sonde entre les mains du pouvoir, et qu'au risque de se sacrifier, il était bravement descendu dans les abîmes du scrutin. Nous n'avons point partagé davantage cette manière de voir, et nous estimons simplement que M. de Bussière est satisfait. Quels sont ceux qui veulent plus de libertés? Ceux qui n'en ont pas assez. M. de Bussière trouve qu'il en pos-

sède suffisamment. Rien ne le gêne, ne l'amoindrit dans le régime sous lequel nous vivons; et s'il ne se sent pas contraint ni diminué, pourquoi croirait-il que d'autres puissent l'être? Chacun ne répond que de son opinion, et notre manière de voir est notre manière de sentir. Si le nombre des mécontents dépassait celui des satisfaits, le vote universel le dirait, et les mécontents auraient gain de cause. Puisqu'ils ne l'emportent pas, c'est qu'il existe dans le pays un plus grand nombre de citoyens contents de leur sort, — et qui s'en plaindra?

Il n'y a que des intérêts aujourd'hui, tout fanatisme a disparu. Les gens qui estiment la liberté pour soi, pour la dignité qu'elle procure à l'homme et au citoyen, sont des visionnaires tellement clairsemés qu'on les peut négliger dans les calculs politiques, ainsi qu'on néglige les infiniment petits en géométrie. Le culte de la liberté pour la liberté est celui d'une aristocratie infime qui peut être de grand poids aux yeux de Dieu, sans peser un milligramme dans la balance du suffrage universel. Les intérêts font et défont les gouvernements, cela ne nous effraye point. Les intérêts qui se retranchaient autrefois dans le privilége, ne pourront plus se liguer que dans la liberté. La liberté tend à devenir l'intérêt de tous les intérêts. C'est là-dessus que nous comptons pour la voir enfin s'implanter en France.

Lorsque toutes les catégories d'intérêts, financiers, agricoles, commerciaux, industriels, intellectuels, moraux, religieux, auront été tour à tour lésés par l'absence de liberté, nous les verrons s'unir dans une conspiration unanime en faveur du droit commun. Leur incompatibilité est factice, leur hostilité transitoire, et c'est parce qu'ils ne se sont pas encore compris qu'ils ne se sont pas encore rencontrés dans une même revendication. Cela viendra, ils verront que la chose qu'ils ont en commun s'appelle : liberté. Le négociant désire un régime qui lui permette de faire le plus d'achats et de ventes, l'homme pieux la liberté de prier. Le fabricant veut la liberté de fabriquer, le professeur la liberté de professer, l'homme de lettres la liberté d'écrire, l'orateur la liberté de parler ; le forgeron veut la liberté de forger. Chacun peut désirer la liberté pour lui seul, car l'homme est monopoleur de sa nature ; il ne peut plus désormais la demander pour lui sans la concéder aux autres.

Il s'agit de faire comprendre au paysan que lui aussi fait de la prose sans le savoir, et qu'il désire la liberté lorsqu'il souhaite de meilleures récoltes, des chemins plus rapides pour les conduire sur un plus grand nombre de marchés, beaucoup de bras, peu d'impôts en argent et en hommes. Un jour le paysan saura que le gouvernement le plus libéral est celui qui rapporte le plus et coûte le moins, que la gloire c'est du sang et de l'argent, que la liberté c'est de la paix et de la prospérité. D'après le recensement de 1851, la valeur de la propriété territoriale en France était estimée à 80 milliards, le revenu brut à 5 milliards, le revenu net à 3 milliards. Le chiffre des charges hypothécaires dont la propriété territoriale est grevée, peut être évalué à 10 milliards. C'est donc un chiffre de 600 millions d'intérêts à faire disparaître chaque année du revenu net. Qu'on y ajoute 600 millions environ d'impôts payés sous toutes les formes par la terre, ce sont 1,200 millions à retirer de 3 milliards de revenu net de la propriété foncière.

Voilà le bilan approximatif de la terre. Ajoutons : voilà les faits sur lesquels on doit s'appuyer si l'on veut faire entrer les campagnes dans le mouvement libéral. Le fisc, qui grève la terre de contributions croissantes et de droits de mutation, les emprunts qui soutirent l'épargne du sol et pour ainsi dire lui dérobent son fruit, les grandes armées permanentes qu'il faut payer deux fois, en hommes et en impôts : telles sont les causes principales qui font la cherté des produits, parce qu'elles entrent comme éléments constitutifs dans leur prix de revient. L'enquête agricole ne nous vaudra pas d'autres révélations. Le préjudice est pour la campagne et pour la ville ; ce qu nuit à l'une ne profitera jamais à l'autre. Mais parlez simplement au paysan de liberté, il ne vous comprendra pas ; pour l'emporter sur vous, le maire, le curé, le maître d'école, quelque riche propriétaire n'aura qu'un mot à dire, un mot pratique emprunté à sa langue, à ses occupations ou préoccupations de l'heure présente. Le paysan est-il pour la liberté ? Non. Est-il contre la liberté ? Pas davantage. Il est pour ce qui lui paraît représenter son intérêt au moment de l'élection, et c'est pour cette chose-là qu'il vote. Si cette chose ne se montre pas clairement, il sera pour telle personne qu'il connaît et qui lui inspire de la déférence, pour telles insignes qu'il vénère : pour le baudrier du garde-champêtre, pour l'écharpe de M. le maire, pour la soutane de M. le curé. Jean Claude a coutume de les saluer avec respect quand il les rencontre dans les champs ou par les chemins, quoi d'étonnant s'il les salue de son vote au scrutin ? Le paysan a gardé le respect, que l'ouvrier des villes a perdu. Il estime la hiérarchie des fonctions et celle de la fortune. Un fonctionnaire, un millionnaire lui procurent des éblouissements. Si le fonctionnaire et le millionnaire habitent près de lui, s'ils lui parlent son langage et lui tendent la main, Jean Claude ne se connaîtra plus de joie et d'orgueil. Que la période électorale arrive, Jean Claude va se trouver sollicité en sens divers. Les professions de foi, les oui, les non, les rumeurs, les choses qui se disent et celles qui se murmurent, tout va contribuer à dérouter le pauvre homme. Il tombera dans l'ahurissement le plus complet, il ne saura plus à qui entendre. Cependant, autour de lui, l'autorité veille ; elle veille aussi sur sa conscience, elle l'illumine. Jean Claude avec effroi apprend des choses inouïes : il s'agit de renverser le gouvernement, de déchaîner les vandales ; il s'agit d'une averse de centimes additionnels, et qui sait ? de pis encore. Jean Claude frémit. Jean Claude est ému : à la veille du vote, M. le sous-préfet, voire même, ô ciel ! M. le préfet en personne daigne faire sa tournée. Que voulez-vous que fasse Jean Claude plus frappé que saint Paul ? Il sera terrassé. Ajoutez que le jour du scrutin, quand il se présentera au bureau devant le conseil assemblé, s'il a gardé par miracle quelque velléité d'opposition, il lui faudra affronter une épreuve qui réclame tout simplement de l'héroïsme ; car les bulletins officiels sont sur le bureau, et si Jean Claude, sous les regards de la municipalité, néglige d'en saisir un, et dépose dans l'urne un joli papier de sa façon, Jean Claude se trahit, Jean Claude s'accuse, Jean Claude se dénonce ! Il est jugé, c'est un ennemi du gouvernement, un contempteur de l'ordre et l'adversaire de toute autorité. Vous représentez-vous l'existence de Jean Claude le lendemain, et tous les jours suivants,

en présence de ses supérieurs, de ses amis, de sa famille? Non, c'est trop exiger : Jean Claude prendra le bulletin officiel qu'on lui présente. Et voilà comment le scrutin est secret. Des bulletins imprimés vous attendent, vous pouvez les ignorer; mais ils vont parler si vous n'y touchez.

Donc, ne nous étonnons pas que M. de Bussière l'ait emporté. Nous appartenons aux paysans : ils sont les plus nombreux. Il faut bien qu'ils aient quelque chose en leur faveur, puisque l'on n'a pas vu jusqu'à présent que le monde ait été mené par eux. Nous aimons le laboureur; c'est à lui que nous devons le pain du corps; mais ce n'est pas de lui, jusqu'à ce jour, qu'est venue la nourriture des intelligences. Celle-là croît dans les sillons de la pensée, elle naît des esprits labourés par la discussion; elle s'élabore au milieu des agglomérations humaines. Détruisez les villes dans n'importe quel pays, et dites ce qu'y deviendra le progrès! Les campagnes possèdent un esprit de modération qui est bon, et nécessaire; toutefois, quand l'initiative passe des villes aux champs, il nous semble que le rapport naturel est renversé, et que la civilisation chevauche à rebours. Les villes ont les défauts de leurs qualités, mais elles ont aussi les qualités de leurs défauts. Toutes les agglomérations d'hommes mettent en fermentation l'esprit humain, et la fermentation est indispensable à la vie intellectuelle comme à la vie physique. Portée au delà d'une certaine limite, elle devient de la fièvre, et la fièvre peut devenir délire et vertige. Là est certainement le danger des entassements humains, travaillés par les passions, fouettés des désirs du bien-être, de la fortune, du rang et du pouvoir, enflammés de l'esprit de concurrence, au sein desquels naissent à chaque instant, du choc des inégalités sociales, l'étincelle des révolutions. Ce péril des agglomérations urbaines ne peut être nié, il augmente avec la population. Les plus grandes villes sont les plus révolutionnaires, et lorsqu'il arrive qu'un pays est organisé de telle sorte qu'il s'enferme dans une capitale, l'on peut être asssuré que ce pays-là, tant qu'il n'aura pas renoncé à cette monstruosité politique, restera condamné aux coups de force. Les villes sont les officines de la civilisation, elles veulent être contenues les unes par les autres, et modérées par l'influence rurale, elles ne peuvent être arrêtées dans leur mouvement sans risque d'explosion. C'est en elles, parce qu'elles ont plus d'intelligence, que les besoins de l'intelligence se font le plus sentir, et que, par suite, les libertés qui se rattachent à la manifestation des intelligences sont revendiquées avec le plus d'énergie. La vie de l'esprit est plus intense à Paris qu'à Carpentras, elle est plus active à Carpentras que dans un hameau. Qu'on ne dédaigne pas les campagnes, elles ont leur rôle, qui est de servir de lest; mais qu'on ne dédaigne pas non plus les villes qui sont les ressorts de la civilisation. N'espérons pas écraser ces ressorts. Un pareil calcul, que du reste nous ne prêtons pas au gouvernement, serait un bien faux calcul, et le résultat final le démontrerait infailliblement. Il est raisonnable de respecter la loi des choses, parce qu'on ne peut la détruire. Elle a la dernière victoire. Or, il est certain que le suffrage universel, qu'on l'ait prévu ou non, a rendu les campagnes numériquement prépondérantes, et que cette prépondérance n'est pas en faveur du développement de la liberté. A l'encontre de ce fait qui vient de

s'énoncer encore une fois, d'une manière si claire, dans l'élection du Bas-Rhin, et qui est la leçon de cette élection, que faut-il conseiller au gouvernement? de réformer le suffrage, et de le proportionner à l'échelle de la population, en un mot de rendre le vote progressif? Cela irait contre le but, et d'ailleurs la France égalitaire ne le souffrirait pas. Que le gouvernement renonce aux élections administratives dans lesquelles il croit triompher, et qui sont en réalité les victoires de Pyrrhus. Si le gouvernement n'interposait son rempart de fonctionnaires entre les villes et les campagnes, celles-ci ressentiraient davantage l'action de celles-là : il y aurait entre elles de plus vifs contacts, les populations urbaines usant du droit légitime qui leur appartient communiqueraient leur impulsion aux populations rurales, en même temps qu'elles rencontreraient chez elles un frein souvent utile. Mais ces rencontres intermittentes et fortuites à l'époque des scrutins produiraient peu de résultat, en dehors d'une constitution départementale ou provinciale qui marierait les deux éléments d'une facon permanente : je veux dire en dehors de conseils communaux libres, de conseils cantonaux et départementaux libres, ayant la pleine gestion des intérêts propres à la commune, au canton, au département.

Entre les élans parfois irréfléchis des villes, et l'inertie routinière des campagnes, entre les culbutes et l'immobilité, il y a quelque chose. Ce sont les lois du mouvement national acceptées et réalisées dans les institutions. Que le pouvoir ne se paye point d'illusions : la puissance numérique n'est pas la puissance effective; il faut pour être fort avoir la puissance morale de l'esprit, qui régit le monde. Cette puissance éconduite s'amasse en orages et nourrit la foudre.

II

Ce n'est pas M. de Bismark qui craint la foudre : il est né pour conspirer avec elle.

Il est admis que l'Allemagne n'existe pas et qu'elle veut exister : c'est la révolution en principe. Il est admis que la Prusse et l'Autriche ne peuvent se souffrir, qu'elles ont des intérêts contraires, des tendances opposées, des vues hostiles : c'est la guerre inévitable dans un temps donné. A la révolution, M. de Bismark promet un parlement allemand sorti du vote universel; à l'Autriche, il jette un arrogant défi de guerre.

L'Autriche a treize millions d'habitants engagés dans la Confédération germanique, plus de vingt millions non confédérés, Roumains, Slaves, Hongrois, Italiens. L'Autriche obéit donc à deux politiques : une politique allemande, une politique étrangère. Elle est allemande d'un côté, elle ne l'est pas de l'autre. Il en résulte qu'elle oscille, sans pouvoir se fixer, entre deux pôles, et qu'elle est vouée aux incertitudes et aux contradictions. Elle sait qu'elle a une rivale, pour ne pas dire une ennemie, du côté où elle regarde l'Allemagne : c'est la Prusse,

qui, sans même s'augmenter d'un pouce de terrain, gagne en puissance tout ce que perd l'Autriche. Or, l'Autriche ne veut pas que la Prusse soit omnipotente. A l'égard de ses possessions extra-germaniques, l'Autriche n'est pas moins inquiète, parce qu'elle n'est pas moins menacée. Pour rester une grande puissance, sinon un grand peuple (car il n'y a pas de grand peuple dans ce ramassis de peuples), elle maintient ses lambeaux toujours près de se déchirer, elle ne peut y réussir qu'au prix d'une grande armée sur pied de guerre : et c'est la ruine de ses finances. C'est aussi l'accroissement de haine contre elle, car il faut des soldats pour contenir les peuples qui désirent lui échapper, et il faut des impôts frappés sur ces peuples pour avoir les soldats chargés de les contenir. De ce cercle vicieux du despotisme, l'Autriche ne peut sortir, elle ne peut que s'y enfermer pour y périr étouffée. Cependant elle espère en un moyen de salut. Elle voudrait se faire garantir ses possessions par la Confédération germanique; endosser son billet aux princes ou à leurs délégués rassemblés à Francfort. Tous ses actes y tendent. Dans cet espoir elle a convoqué le congrès princier qui avorta si misérablement. Au comte de Bismark qui lui fait échec avec sa proposition démocratique d'une assemblée nationale fille du suffrage universel, qu'a-t-elle répondu? qu'elle repoussait cette insidieuse et satanique proposition? Non pas, elle tient meilleure école de diplomatie. Elle y consentirait, à la condition seulement qu'elle serait représentée dans ce parlement par le nombre des votes dont elle dispose sur toute la surface de son empire. Ce qui veut dire qu'elle y consentirait si elle était sûre d'y avoir la majorité. La contre-proposition autrichienne ne pouvait être prise au sérieux à Francfort.

Le malheur de M. de Bismark, c'est que sa proposition, ou plutôt sa personne, a le même sort. On ne veut voir dans son projet qu'une arme de guerre contre l'Autriche. Le terrible ministre du roi Guillaume, s'il aimait la liberté, commencerait par la Prusse, dit-on, en vertu de l'adage ainsi modifié : liberté bien ordonnée commence par soi-même. S'il aimait le suffrage universel, il l'aurait d'abord appliqué aux duchés de l'Elbe, et n'eût pas déposé le germe d'une guerre dans la convention de Gastein. Quelques députés réunis à Berlin et se demandant ce qu'on devait espérer pour la patrie de ce don magnifique émané de la générosité du ministre casse-cou, ont été unanimes pour dire que Son Excellence n'inspirait aucune sécurité, qu'il fallait la craindre, surtout *dona ferentem*, et que si l'idée d'un parlement national, populaire, était le vœu de ceux qui rêvent la patrie allemande, cette idée et M. de Bismark juraient de se trouver accouplés. Il paraît qu'à Berlin, malgré Hegel qui y professa longtemps, on n'a pas encore réussi à allier les contraires. En ce qui nous concerne, si nous étions allemand, nous prendrions au mot le ministre prussien, parce que M. de Bismark, dût-il jouer du suffrage universel mieux que personne, nous sommes certain que le suffrage universel finirait par se jouer de M. de Bismark, et qu'une assemblée allemande une fois constituée sous ses auspices et par son initiative, il se trouverait contraint d'être allemand et libéral, ou de n'être plus. Mais nous ne sommes pas allemand.

Les choses en étant là, et les États secondaires restant fort perplexes entre la Prusse et l'Autriche, voulant la paix et ne la désirant pas néanmoins avec une extrême ferveur au profit de l'influence autrichienne, M. de Bismark a fait des agaceries à la Bavière et lui a laissé voir qu'elle pourrait supplanter l'Autriche. En même temps, il a accusé l'Autriche d'armer et de menacer la concorde de l'Allemagne, alors que lui, M. de Bismark, n'avait rien fait, rien dit qui pût faire soupçonner de sa part la moindre velléité agressive. On a ri derechef au nez de M. de Bismark, et l'on a trouvé la plaisanterie assez forte : particulièrement, à ce qu'il paraît, le représentant de l'Angleterre à Berlin. Cependant, la phase des protocoles n'étant pas épuisée, l'on a protocolé. Le 21 de ce mois, M. de Bismark, mis, dès le 18, en demeure de désarmer le 25, a répondu au comte de Mensdorff, le 23, par l'organe de M. de Werther, qu'il désarmerait dans l'exacte mesure où l'Autriche désarmerait elle-même. On n'en était plus à prétendre qu'aucun préparatif n'a été fait en vue de la guerre. C'est un progrès dans la vérité, mais l'application restait à trouver. Qui constatera dans quelle mesure s'opérera le désarmement de l'Autriche? la Prusse. Et qui fera le compte des désarmements de la Prusse? l'Autriche. Nouvelle série de griefs et nouveaux motifs d'hostilité. Entre deux, nouveaux embarras, nouvelles tribulations de ces pauvres États intermédiaires, maintenus entre l'enclume et le marteau. Ce n'est pas tout. La réforme fédérale n'ayant pas été repoussée d'emblée par l'Autriche, celle-ci, dans la séance du 21, en a saisi la diète, à laquelle elle a proposé de nommer une commission spéciale à l'effet d'examiner l'offre de la Prusse, d'en préciser les termes et l'esprit restés dans le vague. Le Hanovre, dans la même séance, a appuyé la proposition, déclarant en même temps que « le gouvernement hanovrien ne saurait concilier avec l'idée qu'il a de la liberté nécessaire pour s'entendre sur des questions si importantes et de la dignité des gouvernements allemands, notamment de ceux des petits et moyens États, que l'Autriche et la Prusse soient dans l'attitude des préparatifs de guerre extraordinaires, pendant que les États fédéraux délibéreraient sur la réforme fédérale et s'efforceraient d'arriver à une entente. » Le Hanovre a dit le mot de la situation, il a parlé pour tous les moyens et petits États. La Saxe de même. Que les États moyens s'accordent pour demander préalablement à tout le reste le désarmement de la Prusse et de l'Autriche. On peut douter qu'ils soient unanimes sur ce point, et plus encore qu'ils soient écoutés. Si d'ailleurs l'Autriche se soumet à leur vœu (et c'est son intérêt), M. de Bismark est capable de faire un nouveau coup de tête pour ne point sortir de sa spécialité. Qu'arriverait-il, s'il annonçait que la Prusse se retire de la Confédération, sans cesser pour cela de poursuivre ses projets de réforme? Il entraînerait à sa suite quelques États secondaires, et le schisme bientôt serait la guerre. De quelque côté qu'on envisage la difficulté, elle ne paraît pas devoir se résoudre par la conciliation. Une médiation soit au dedans, soit au dehors, n'est guère probable, et l'on sait de reste ce que valent ces arbitrages et s'ils mènent au but. Le sort des duchés laissé en suspens, le prétexte du litige subsiste.

La guerre et la révolution en Allemagne se tiennent, et la révolution fédérale peut seule arracher l'Allemagne à cette situation d'où la guerre menace constamment de naître entre l'Autriche et la Prusse. Mais l'assemblée de Francfort, qui est une assemblée de souverains, jouets tantôt de l'Autriche et tantôt de la Prusse, ne pourra jamais se convertir en assemblée nationale. La commission déléguée par elle pour examiner la réforme fédérale ne peut que se prononcer contre l'introduction dans cette réforme du principe démocratique. Cette commission ne représente pas les peuples, mais les princes et les rois, comment tendrait-elle vers la démocratie? Comment ferait-elle une révolution qui serait pour le moins l'anéantissement des moyennes et petites souverainetés, et qui, appelant à l'existence une assemblée législative unique, ne pourrait tendre qu'à l'unité de pouvoir exécutif? Il n'y a donc dans la nomination de délégués pour l'examen du projet prussien qu'un ajournement, et non une solution des inextricables difficultés où s'agite le pays : la révolution et la guerre ne sont pas écartées.

Le succès dans la guerre, ce sont les alliés. Quels alliés aura, ou quels alliés aurait M. de Bismark? La Russie, dit-on, qui a sa revanche de Crimée à prendre, — et de plus les provinces danubiennes; l'Italie, qui ne peut être qu'avec ceux qui sont contre l'Autriche. Des rumeurs nous arrivent des Alpes, que n'apporte pas un vent pacifique. Mais avec qui serait la France? Avec qui l'Angleterre? Là se trouve le point délicat. La France est-elle en mesure, par un énergique *veto*, d'empêcher la guerre d'éclater? Oui, si elle agit d'accord avec l'Angleterre, et si, d'un ton péremptoire, les deux puissances déclarent qu'elles seront contre l'agresseur. Alors, sans doute, M. de Bismark y réfléchirait; car on a beau être casse-cou de naissance et par vocation, il est certaines choses que l'on n'affronte pas, à moins de renoncer à tous les appels du bon sens. Mais l'union de la France et de l'Angleterre qui, dans l'état présent de l'Europe, peut trancher les questions de paix ou de guerre, se fera-t-elle explicitement et de telle sorte qu'il n'y ait qu'une voix, un seul et même dessein, une seule et même pensée, une seule et même volonté en face de toutes les prévisions? Il est permis d'en douter, tout en le regrettant, car, s'il existe des points de rapprochement, il en est d'autres aussi, et la guerre qui nous menace est de celles qui conduisent partout; elle mène dans toutes les directions, vers tous les problèmes qui mettent l'Europe en souci depuis des années, et qui l'empêchent de dormir tranquille.

Mais la difficulté capitale, l'obstacle principal à la paix de l'Europe vient de l'Autriche. Question italienne, question danubienne, question allemande, elles se rattachent toutes à la situation de l'Autriche. M. de Bismark lui-même n'a de force que la faiblesse de l'Autriche; si l'Autriche était allemande et libérale, ses visées s'évanouiraient et ne seraient que bulles de savon.

Que l'Autriche restitue la Vénétie contre indemnité et du coup elle met de son côté la France et l'Angleterre, elle détache l'Italie de l'alliance prussienne, elle se délivre du boulet qu'elle traîne à son pied, et qui peut la faire descendre

dans l'abîme, car l'Autriche est plus esclave de l'Italie que l'Italie ne l'est de l'Autriche.

Elle fait mieux. En dépouillant de leur caractère belliqueux des complications aggravées par ses iniques prétentions, elle permet à l'Europe de respirer.

La Vénétie ne peut plus être qu'une cause d'affaiblissement pour l'Autriche. Mais cela est trop clair pour qu'elle le reconnaisse. Les peuples, comme les particuliers, obéissent d'abord à leur amour-propre; et l'amour-propre, qui fait faire tant de sottises, sert à les entretenir.

CHARLES DOLLFUS.

CHARLES DOLLFUS,
Directeur, gérant responsable.

IMP. L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

L'ÉMIGRATION FRANÇAISE

EN ALLEMAGNE[1]

L'ÉMIGRATION A VIENNE

M. de Calonne. — Le comte de Mercy-Argenteau. — Le comte de La Marck. — Le prince de Ligne et son salon. — Madame de Staël.

I

Nous nous proposons d'achever aujourd'hui, par une revue rapide des principales figures de l'émigration française à Vienne, la série des portraits ou plutôt des esquisses réunis sous cette rubrique que nous empruntons à l'unité d'un sort commun bien plus qu'à celle d'idées semblables ou d'une égale valeur.

La bonne fortune de quelques découvertes parmi les documents inédits d'une *Histoire* encore à faire, celle de la révolution française à l'étranger, nous permet d'ajouter à certains de ces portraits, déjà ébauchés par d'habiles mains, quelques touches et surtout quelques lumières. Notre intention se borne donc pour le moment à présenter au lecteur, sous des aspects nouveaux, quelques personnages de sa connaissance. Entre ceux-ci, la première place, qui n'est pas la place d'honneur, appartient chronologiquement à ce ministre fatal de Louis XVI, ministre non moins fatal des princes ses frères, qui, imperturbablement acharné à mettre au service de la monar-

[1] Voir la *Revue germanique* du 1er mars 1865.

chie toutes les ressources d'une habileté sans principes, ne réussit qu'à compromettre la cause qu'il défendait sans trop y croire, et ne parvint à sauver du naufrage de ses illusions, de son crédit et de sa fortune, qu'une incontestable mais frivole réputation d'homme d'esprit.

La lutte entre l'action et la temporisation, entre Louis XVI ou plutôt Marie-Antoinette et l'émigration, symbolisée et personnifiée dans le perpétuel conflit de l'agent du roi, le baron de Breteuil, et de l'agent des princes, M. de Calonne, n'est point de ces questions qu'on puisse agiter et surtout résoudre en quelques lignes. Négligeant donc à dessein le but et les moyens, les caractères, les vicissitudes et les résultats de l'émigration militante — un des plus curieux chapitres de cette histoire encore à faire dont nous avons parlé, — nous nous bornons à indiquer, pour y placer nettement la figure sémillante de ce premier de nos héros, le fond nécessaire du tableau.

C'est au milieu des obstacles les plus puérils, de l'impatience aveugle des princes et des résistances plus prévoyantes de la reine, à laquelle le danger avait improvisé une sorte de génie politique, que s'agite et se débat, comme une alouette dans le lacet, de 1790 à 1795, ce ministre aventureux, perpétuellement condamné aux rôles ingrats, et descendu d'une rivalité non sans gloire contre Necker, à un duel d'expédients avec un adversaire inférieur, ce baron de Breteuil, le premier et le plus opiniâtre de ses ennemis.

Le baron de Breteuil n'avait sur M. de Calonne qu'un avantage, qui supplée parfois à tous les autres, celui de la position. Il était l'homme du roi, de la légalité, de la patience, le plénipotentiaire secret de cette contre-révolution anodine, inavouée, rêve suprême et illusion désespérée de la monarchie réduite à attendre du temps des moyens hasardeux, à esquiver le danger sans le détruire, à faire enfin consister le salut dans l'art de retarder sa perte.

Pour les derniers conseillers de la royauté, héritiers du mandat mais non du génie d'un Mirabeau, avant ces deux dates terribles du 20 juin et du 10 août, la Révolution n'était qu'un accès de frénésie démocratique issue du virus américain, qu'un accident passager d'une maladie destinée à finir d'elle-même. Il fallait donc, selon eux, se bien garder de pousser au délire, par d'imprudents défis, la fièvre populaire, et s'abstenir d'opposer au torrent ces digues inutiles qui, bientôt emportées, en augmentent la fureur et la force. Grâce à ces adorateurs stériles du principe monarchique, qui se bornaient à mettre en sûreté la statue du dieu, et se faisaient un mérite de leur inertie et un courage de leur patience, la première moitié du règne de Louis XVI se borna à laisser faire la Révolution, et l'autre moitié à ne pas oser l'arrêter, et tout cela, moins encore faute de caractère que faute d'idées. C'est aujourd'hui un fait avéré que la Révolution, brusquement sortie de ces préliminaires anodins de la réunion des Notables, de ces que-

relles mesquines des États généraux, surprit tout le monde. L'immense travail souterrain de plusieurs siècles d'abus et de résistances, d'arbitraire et de philosophie, se découvrit soudain aux yeux épouvantés comme une mine gigantesque dont l'explosion, qui ne semblait destinée qu'à la ruine d'un ministère, allait faire sauter une monarchie et une société tout entières. Personne n'ignore que les premiers révolutionnaires, les précurseurs parlementaires et littéraires, depuis d'Esprémesnil jusqu'à l'abbé Raynal, reculèrent devant leur propre ouvrage. Ce qui détermina d'abord le succès des novateurs, c'est qu'ils employèrent à accepter résolument la Révolution et toutes ses conséquences le temps que les partisans de la royauté perdirent à ne pas y croire, ou au moins à s'y habituer. De là la perpétuelle distance qui se trouva toujours entre des adversaires dont les uns persistaient à regarder encore en 1790 comme une révolte ce qui, depuis le 14 juillet 1789, était une révolution.

Peut-être, en effet, selon les prévisions pusillanimes des derniers conseillers de la déchéance royale, la Révolution se fût-elle calmée, après s'être assouvie, si elle n'eût été autre chose que l'explosion subite d'un besoin de réformes trop longtemps comprimé, et la victorieuse revanche de l'esprit d'égalité enfanté par la philosophie. Mais ce ne furent là que les caractères passagers, que les causes accessoires de la Révolution. En 1791, époque où commence le duel diplomatique et épistolaire de M. de Breteuil et de M. de Calonne, les susceptibilités nationales, bientôt exaspérées par le danger de la patrie, avaient creusé entre l'ancien et le nouveau régime une incompatibilité profonde. Les deux leviers sur lesquels s'appuya la Révolution furent l'esprit d'indépendance et l'esprit de possession. C'est l'implacable inquiétude de ce sublime égoïsme de l'orgueil national et de l'orgueil territorial qui a engendré l'héroïsme militaire, sans lequel la liberté naissante périssait étouffée par l'invasion. Ajoutez à cela la force et la vitesse acquise par deux années de triomphes impunis, et, comme l'avoue M. de Breteuil, « non contrariés. » Le mouvement tendait ainsi fatalement, irrésistiblement à son but extrême. La Révolution n'était plus un accident, mais une loi; un fait politique, mais un fait social; un fait français, mais un fait européen; un fait actuel, mais un fait éternel.

L'illusion de M. de Montmorin, de M. de Breteuil, de ces monarchiens à courtes vues, à esprit étroit, — qu'il ne faut pas confondre avec ce grand parti constitutionnel qui compte dans ses rangs, à des places et à des degrés divers, les Mounier, les Malouet, les Lally-Tollendal, les Montlosier, les Sénac de Meilhan, les Rivarol, mais surtout les Mallet du Pan, les Bailly, les Lameth et les Barnave, tous ces hommes illustres qui emportèrent à l'étranger ou à l'échafaud le regret de la réforme progressive et le désespoir de la liberté pacifique, — l'illusion des défenseurs de la dernière heure fut de croire triompher de la Révolution, non en la combattant, mais en la fatiguant, comme si les révolutions n'étaient pas de leur nature infatigables !

Ils osaient compter, pour toute victoire, sur le suicide de leurs ennemis. Ils espéraient que la Révolution userait, en quelque sorte, ses dents sur leur inertie; que, comme un cheval déchaîné, épuisée par ses propres excès, elle viendrait un jour tendre, mourante, une bouche soumise au frein à peine relâché.

M. de Calonne et les princes, auxquels la patience était plus difficile, parce qu'ils étaient, en leur qualité d'émigrés, plus malheureux et plus coupables, voulaient, sans perdre de temps, une contre-révolution à main armée, faite avec l'aide des puissances au nom du principe égoïste de la solidarité des souverains et de l'élastique intérêt de la sécurité européenne. Fermant les yeux sur un avenir qui pouvait être un humiliant démenti à ce qui leur restait de patriotisme, affectant de croire désintéressé un appui qu'on leur marchandait, ils excitaient, avec l'arrière-pensée de le réprimer plus tard, le zèle de défenseurs suspects et peu disposés à faire sans compensation positive une guerre des plus chanceuses, puisque des prétextes y combattraient contre des principes, et des soldats contre des citoyens.

M. de Calonne, nous aimons à le croire, se flattait, *à part lui*, d'une restauration moins complète et moins odieuse que celle que rêvaient tout haut, à côté de lui, ces préjugés incorrigibles auxquels il avait fait la guerre en 1787, mais qui, insensibles aux leçons de l'exil, ne devaient se rendre qu'à celles de la défaite et de la misère. Il semble même résulter de sa *Correspondance* qu'il se mêlait aux divers mobiles de son zèle comme un certain amour-propre d'auteur. Le ministre de la convocation des Notables croyait être pour quelque chose dans celle des États-généraux, et il s'acharnait contre la Révolution moins pour l'arrêter complétement que pour l'empêcher de gâter ces réformes qu'il considérait un peu arbitrairement comme son ouvrage. Il y avait dans M. de Calonne, ex-parlementaire, ex-intendant de province, aristocrate de surface plus que d'essence, et royaliste par occasion plutôt que par conviction, ce fonds amer d'expérience et de scepticisme qui, sur plus d'un point, lui fait tenir un langage qui ne diffère pas beaucoup de l'impertinence révolutionnaire ou plutôt constitutionnelle. C'était un avocat sans illusion, qui avait trop touché aux abus de l'ancien régime pour le défendre sans restriction. C'est par ses antécédents, par ses fautes et par ses vices que M. de Calonne appartenait surtout à la réaction ultrà-royaliste. Il eût été volontiers républicain, s'il n'eût pas été ministre et s'il eût été honnête.

Ces mélanges et ces contrastes, cette corruption philosophique et libérale au milieu des apparences de l'orthodoxie la plus radicale, sont un des côtés les plus piquants de cette physionomie mobile du ministre sans pouvoir d'un parti sans idées, se heurtant, comme lui, à toutes les contradictions. Que dire, en effet, de cette politique de casse-cou du comité, dont le pétulant, le généreux et l'étourdi comte d'Artois n'était que l'instrument tout en croyant en être le chef? On y prenait pour base de revendications égoïstes

et inexorables les vœux des bailliages et la déclaration du 23 juin, qui comprenaient la Révolution tout entière, et on la combattait, sans s'en douter, en l'affirmant. On s'y associait avec l'étranger au nom de la patrie, et l'on s'étonnait naïvement des tergiversations intéressées de ces auxiliaires couronnés, laissant passer systématiquement l'occasion du salut, parce qu'ils attendaient celle du démembrement. M. de Calonne le sentait, et voilà pourquoi il harcelait M. de Cobentzl, M. de Kaunitz, M. de Mercy, pour faire sortir la question de l'intervention armée des limbes diplomatiques; voilà pourquoi il aiguillonnait la marche de ces imperturbables temporisateurs, qui n'avançaient jamais que sur le papier, sourds à ses prières, à ses prophéties, et laissant protester sans cesse ces échéances de trois mois, dont l'agent du comte d'Artois renouvelait sans cesse l'impuissant ultimatum. Il est curieux de lire ces mises en demeure aux formes de supplique, humblement impérieuses et respectueusement impertinentes, que multiplie le diplomate aux abois de la contre-révolution trop pressée. Il n'est resté à M. de Calonne, de ces efforts stériles, que le mérite original d'être demeuré, à force d'esprit et de grâce, au-dessus de toutes les déceptions du rôle de Cassandre. Il y avait de la bonne race française dans cet aristocrate paradoxal, dans ce politique de salon, esquivant par une épigramme le ridicule de sa situation et se vengeant de son odieux par un bon mot, portant dans les affaires l'aplomb de l'ancienne galanterie, et traitant la fortune rebelle comme une jolie femme à caprices. Que de verve, de ressources et de courage inutilement prodigués ainsi par lui pendant deux ans! que de temps perdu à essayer de remplir le tonneau des Danaïdes ou à fixer la roue d'Ixion! Ces tours de force mythologiques eussent été plus faciles, ces châtiments de l'ancien enfer plus doux, que de s'évertuer à faire marcher vite des souverains qui ne voulaient pas arriver à temps, que de s'épuiser à prêcher sa croisade de réaction chevaleresque à des Don Quichotte qui raisonnaient comme Sancho Pança. C'est dans cette lutte contre l'impossible qu'on se prend tour à tour de sympathie pour ce séduisant personnage, si bien nommé le plus profond des hommes frivoles, et de pitié pour les épreuves qu'eurent à subir, entre le double feu de la Révolution et de l'émigration, ces courageux et inutiles médiateurs, apôtres et martyrs de la raison et de la modération au milieu des impatiences de la haine et des intolérances de la force. M. de Calonne n'a point mérité une place dans ce groupe des royalistes constitutionnels, boucs émissaires de l'émigration, qui, lorsqu'elle était polie, les traitait dédaigneusement de « monarchiens, » et qui, lorsqu'elle était spirituelle, les comparait à des « incendiaires qui se feraient pompiers. » Le mot pourrait bien être d'un de ces « vieux renards autrichiens, » les Kaunitz ou les Mercy.

La seule chose qui put consoler M. de Calonne, c'est que M. de Breteuil ne réussit pas plus que lui, malgré les pleins pouvoirs du roi et les bénéfices d'une patience qui lui tenait lieu de talent. Ni les *enragés* de l'émigra-

tion, ni les modérés, ni les aristocrates, ni les monarchiens, ne triomphèrent du parti pris des Puissances, que la Révolution, empruntant pour les étonner davantage la voix même de Louis XVI, surprit dans leurs pourparlers par la foudroyante déclaration de guerre du 18 avril 1792. Quand le volcan éclata ainsi au dehors, et vomit jusqu'en Russie les débris du trône et la lave de la liberté, on en était encore aux déclarations platoniques et aux arrangements spéculatifs de la convention de Pilnitz, manifestation imprudente à force d'être pusillanime, qui dévoilait à la fois l'hostilité des puissances et leur faiblesse, et ne servit qu'à amuser l'impatience du comte d'Artois sans tromper la perspicacité de M. de Calonne [1].

Il nous reste, pour montrer en quelque sorte notre héros en action, et pour éclairer sa physionomie de 1791 à 1795 de la lumière de la rampe, à exposer brièvement un des épisodes de son odyssée diplomatique, une des scènes de cette tragi-comédie de l'émigration.

On sait que M. de Calonne, patronné par la coterie Polignac et surtout par le comte de Vaudreuil dont il payait les dettes, était parvenu en 1783 (3 novembre) à se saisir du ministère. On sait qu'il s'y préoccupa beaucoup plus de faire oublier Necker que de le remplacer, de faire autrement que de mieux faire, et de réussir que d'avoir raison; on sait enfin qu'il tomba, coupable surtout de n'avoir pas réussi, au milieu d'une impopularité aussi grande que la popularité de son rival. Il n'en garde pas moins le mérite d'avoir le premier eu les idées de la situation et le courage de ces idées. Les moyens lui firent défaut et eussent encore plus manqué à tout autre. Disgracié, poursuivi, en butte à tous les reproches, hormis à celui d'avoir fait sa fortune, car il sortit pauvre du ministère, M. de Calonne se réfugia à Londres, où l'histoire le montre prodiguant les réponses à ses accusateurs et les critiques à son rival Necker, mais où la chronique scandaleuse nous le montre aussi se vengeant de l'abandon de Marie-Antoinette, en corrigeant dans une intimité suspecte les *Mémoires* de Mme de la Motte. C'est le même homme, devenu riche grâce à son mariage avec la veuve d'un financier, Mme d'Harveley, que nous trouvons successivement épuisant le reste de son autorité à donner à Louis XVI, entraîné par Necker, d'inutiles avis (9 février 1789); dépensant une activité stérile pour obtenir un mandat aux États-généraux, enfin, dès 1790, consacrant son intelligence, son activité et son dévouement à diriger les démarches et à mériter la confiance du comte d'Artois. On rencontre sur toutes les routes en Italie, en Allemagne, jusqu'en Russie, cet homme d'acier, au tempérament de Lorrain, à l'esprit de Gascon. Toutes les chancelleries regorgent de ses lettres et de ses mémoires, où la même situation le trouve toujours armé de nouveaux arguments, et où sa vivacité sait plaire à ceux même qu'elle contredit le plus. Rien ne l'étonne,

[1] Léopold II ne faisait pas mystère du but de cette mystification diplomatique. — *Souvenirs diplomatiques du* XVIIIe *siècle, le comte de Mercy-Argenteau,* p. 141.



rien ne le décourage, rien ne le rebute. Il a l'adresse, l'opiniâtreté et l'élasticité félines; il est de ces spirituels imperturbables qui, jetés à la porte, rentreraient au besoin par la fenêtre, le chapeau à la main. Tous les prétextes, tous les artifices, tous les subterfuges lui sont bons pour maintenir sans l'afficher la situation prise et pour revenir à la charge sans conflit. L'art des indispositions subites, des raisons imprévues n'a pas de secrets pour lui; il allègue à tout propos, par exemple, *des réparations à faire à sa chaise*, et il colore des détails les plus ingénieux ce vulgaire moyen de comédie; il serait homme au besoin à se faire verser à la porte du premier ministre qui a refusé de le recevoir. C'est avec ces traits piquants que nous apparaît ce voyageur de l'émigration, d'après les lettres que nous trouvons de lui dans divers recueils.

Nous apprenons dans ces lettres combien les imprévoyantes démarches et les négociations prématurées du comité d'émigration de Turin, présidé par le comte d'Artois et inspiré par M. de Calonne, étaient désagréables au roi et à la reine, dont elles compromettaient l'attitude expectante, et auxquels elles fermaient ces voies d'évasion laborieusement ménagées à la faveur d'une apparente résignation au nouvel ordre de choses. Les lettres de Marie-Antoinette à cette date sont pleines des appréhensions et du mécontentement que lui causaient ces impatiences remuantes qui la plaçaient dans la double alternative de manquer l'occasion qu'elle guettait, ou de devoir son salut à des gens dont elle redoutait les services. La correspondance de M. de Mercy respire les mêmes inquiétudes, causées surtout par la crainte de voir échapper au profit de la Prusse, excitant sous main le comité de Turin, le rôle décisif qu'il rêvait pour la circonspecte Autriche, affectant de ne croire qu'aux pouvoirs de M. de Breteuil, et qu'au mot d'ordre des Tuileries.

Ces pouvoirs du roi à M. de Breteuil, assez vagues pour tout permettre et tout désavouer, sont du 20 novembre 1790.

C'est avec l'année 1790 que le comité de Turin commence à passer de la phase de spéculation à la période active de ses intrigues et de ses efforts, essayant de faire coïncider ses ouvertures avec des soulèvements dans le Midi, destinés à les appuyer d'un argument décisif. Dès le 1er janvier 1791, le comte d'Artois ouvre le feu épistolaire qui ne s'arrêtera plus et que les seaux d'eau de la diplomatie autrichienne auront tant de peine à éteindre. C'est ici que commence l'épisode diplomatique que nous nous proposons de raconter, et où ressort si vivement, sur le cadre assez terne des phrases de chancellerie, la figure brillante de M. de Calonne.

Par sa lettre du 1er janvier 1791, le comte d'Artois annonçait à l'empereur Léopold II qu'elle lui serait remise et développée par « la personne » sans contredit le plus en état de lui présenter le vrai tableau de la position de son malheureux frère, de la reine, de sa patrie et de la sienne » en particulier. »

« M. de Calonne, disait le prince, mérite toute ma confiance par son atta-
» chement sans bornes au roi, mon frère, par la supériorité de ses talents et par
» un dévouement que rien ne peut altérer. Votre Majesté jugera elle-même si je
» suis loin de lui rien exagérer. »

M. de Calonne, aux termes de cette missive d'introduction, avait charge de se concerter d'abord avec MM. de Flaschlanden et d'Escars, deux des chefs de cette armée d'émissaires de l'émigration, où l'on compta plus de diplomates que de soldats, et de supplier Sa Majesté d'accorder une audience intime au comte d'Artois lui-même, qui allait, muni d'une lettre approbative du roi de Sardaigne, son beau-père, se mettre en route sur les pas de son envoyé. Cette permission que M. de Calonne allait solliciter pour lui, le comte d'Artois allait l'attendre à Inspruck, première étape de l'évolution que l'émigration, découragée au Midi par le peu de succès de ses tentatives, allait faire du côté du Nord, remplaçant Turin par Coblentz. La lettre du roi de Sardaigne, à travers ses éloges pour le prince, ne respire nullement l'ennui d'être déchargé de la responsabilité de son séjour. Le 9 janvier, fin de non recevoir de Léopold, d'une politesse glaciale, fondée sur l'incompatibilité absolue entre les intérêts de Louis XVI et de la famille royale (préparant déjà leur évasion du 20 juin 91), et une démonstration des puissances. L'apathie systématique du souverain allemand trouvait parfaitement son compte à ces démarches contradictoires des Tuileries et de Turin.

Le 15 janvier 1791, le comte d'Artois, de Venise, essayait de tourner l'obstacle en alléguant le désir secret du roi et de la reine d'être secourus, désir plus puissant à ses yeux que leur répugnance apparente. Le prince annonçait son départ pour Laybach.

Enfin paraissait M. de Calonne, voilé négligemment d'un *incognito* des plus faciles à percer, et invoquant en faveur de sa témérité « une utilité » supérieure à toute apparence d'inconvénient. »

M. de Calonne déclarait aller attendre chez son neveu, le baron d'Escars, sous le masque du nom de *Dommartin*, l'autorisation de l'empereur de se présenter devant lui.

« En toute autre circonstance, ajoutait l'ingénieux diplomate, la position où
» le sort m'a mis et où mes résolutions m'ont fixé, ne m'aurait laissé de désir que
» pour le repos; mais en cette occasion, non-seulement je suis entraîné par un
» dévouement sans bornes à un prince qui attache par ses bontés autant qu'il se
» fait admirer par ses grandes qualités; non-seulement, je le suis aussi par le
» sentiment que je dois à ma patrie dont les malheurs peuvent paraître avoir
» pour cause éloignée ce que j'avais entrepris pour la servir; mais de plus, etc... »

Suivait la phrase de compliments obligatoires pour excuser autant que possible la date de la lettre : *A quatre lieues de Vienne, le 19 janvier* 1791.

Cette lettre avait été apportée par le baron d'Escars. L'empereur, pris au dépourvu, charge M. de Cobentzl, vice-chancelier de l'empire, de faire savoir le *jour même* au malencontreux voyageur que, pour raison majeure, il ne peut ni le recevoir, ni recevoir son maître, ni même espérer voir ce dernier en Italie.

M. de Calonne, piqué au vif, se dérobe à son tour derrière son neveu, qui accuse réception (le 20) au vice-chancelier de son paquet, dont son oncle ne manquera pas, suivant son désir, de lui notifier la remise. En effet, M. de Calonne, le 21 à midi, informe M. de Cobentzl de l'étonnement, de la douleur et de la soumission que lui inspire un avis si imprévu et si contraire à des intérêts dont l'empereur n'est qu'inexactement instruit, et qu'il croit servir en les compromettant. Il allègue, pour justifier le délai dont il a besoin, le fâcheux état de sa voiture, et, retiré dans son auberge de Sigartskirchen, il décoche au ministre sa flèche du Parthe, c'est-à-dire un *Abrégé de l'exposé des faits*, qu'il était chargé de développer, et dont le comte d'Artois apportait les preuves.

Cet exposé débute avec un imperturbable aplomb par l'affirmation solennelle que « le roi et la reine ont abandonné la résolution de sortir de Paris. « On en a la certitude et des preuves multipliées. »

Par malheur pour cette affirmation, sur laquelle repose tout le plan de M. de Calonne, au même moment où il débutait par cette assertion catégorique, la reine Marie-Antoinette la démentait sans le savoir, par sa lettre du même jour, 20 janvier, à M. de Mercy, où la reine expose l'état des dispositions secrètes des Tuileries, si bien dissimulées qu'elles échappent à l'œil des ennemis et des amis eux-mêmes, et où elle déclare désirer fort « que » son frère d'Italie ne soit pas reçu à Vienne. »

Elle ajoute ces mots significatifs :

« Ce voyage ne peut que me compromettre de toute façon, puisque celui » qui veut l'entreprendre y va sans notre aveu, et que tous ses alentours et » amis ne cessent de dire des horreurs de moi. »

M. de Calonne, on le voit, jouait de malheur. Il s'en doutait un peu lorsqu'il formulait, au § 2 de ses *Conclusions*, cette proposition désespérée :

« Que le roi et la reine étant décidés à ne pas sortir de Paris, les laisser » dans la situation à laquelle ils s'abandonnent, c'est les laisser périr, c'est » les exposer beaucoup plus *qu'en les secourant malgré eux.* »

Secourir le roi et la reine *malgré eux*, à tort et à travers, au risque de les perdre, toute la politique aveugle, étroite, aventureuse, têtue de l'émigration militante est dans ce mot plein d'implacables lumières. Il n'est pas besoin d'insister davantage sur la physionomie politique et diplomatique du personnage chargé de notifier et de justifier de pareilles aberrations. La position que s'était faite M. de Calonne était bien conforme à son esprit et à son caractère. Il devait finir par un paradoxe comme il avait commencé, et s'user à faire sortir la restauration du désintéressement des puissances,

comme il s'était déjà épuisé à arracher, par la convocation des Notables la réforme des abus à ceux même qui en profitaient, et à demander l'abolition des priviléges aux privilégiés eux-mêmes.

De tous ces efforts, de toutes les fatigues de ce long et pénible voyage, M. de Calonne n'emporta que la satisfaction stérile d'avoir couché à Vienne au mépris de la défense de l'empereur, sous prétexte de berline brisée. Et il repartit, le 23, sur ce trop léger triomphe. Pendant ce temps, M. de Breteuil, sans se déranger de son observatoire de Soleure, se mettait en relations avec M. de Mercy, pour concerter avec lui les mesures à prendre dans l'intérêt du projet d'évasion qui devait, le 22 juin, échouer si misérablement à Varennes.

De 1791 à 1795, M. de Calonne continua à porter le poids de plus en plus lourd de ce rôle de négociateur marron et d'ambassadeur *in. extremis*. Il y avait sacrifié sa tranquillité, sa fortune, ce reste de crédit que donne le silence aux hommes d'État déchus qui savent se taire. En 1796, il rompit, ou plutôt laissa se dénouer d'eux-mêmes, les liens qui attachaient son esprit vivace et son activité toujours robuste à ce cadavre politique de l'émigration. Il continua d'écrire sur l'état de la France et les questions du moment, mais retranché dans ce repos d'où l'on ne peut qu'observer avec indépendance. Le dernier acte important de sa vie, sa dernière apparition à ce soleil de la publicité qu'il avait affronté si souvent, nous montrent, en achevant de peindre un esprit et un caractère capables de toutes les évolutions qui peuvent s'agiter entre deux extrêmes, que l'ancien ministre de Louis XVI, l'ancien émissaire du comte d'Artois, n'était pas de ceux auxquels la leçon de l'exil n'avaient rien fait apprendre ni rien fait oublier. Le portrait de cet homme qui dérobe à la sympathie ce que lui refuse la conscience, et qui plaît assez pour se passer d'estime, ne serait pas complet si nous ne retrouvions, durant le brillant hiver de 1801 à 1802, M. de Calonne, autorisé à rentrer en France sur la demande du prince de Galles, promenant, dans les salons et même les antichambres du consulat triomphant, les derniers restes de sa verve et de son élégance, brûlant ses dernières illusions aux lumières de cette cour improvisée le lendemain de la victoire, et faisant une dernière fois des dupes dans la personne des solliciteurs acharnés à saluer en lui un futur ministre des finances. Nul ne peut dire si cette conquête ne tenta pas un moment l'ambition d'un homme qui voyait avec raison, dans ces débris de l'ancien régime, des modèles de courtisans, et si M. de Calonne, qui avait charmé Bonaparte par sa profession de foi, toujours contradictoire et toujours paradoxale, de fidélité à la monarchie sans hostilité pour le grand homme chargé de lui préparer les voies, n'eût pas été bientôt, comme Talleyrand et Narbonne, appelé aux honneurs du pouvoir ou plutôt du conseil ; car, pour des finances naissantes, il faut avouer que sa réputation eût été plus compromettante qu'utile. M. de Calonne était trop spirituel et trop prodigue pour savoir compter. Sa mort subite (29 octobre 1802) le dispensa d'un refus ou

d'une acceptation également dangereux. Il ne mourut point ministre, mais il mourut lui-même, et cette fin prématurée, mais si opportune qu'elle ressemble à une épigramme, achève merveilleusement le portrait. En véritable homme du XVIIIe siècle, d'une liberté de langage et d'une licence de mœurs qui avaient survécu à la Révolution et à l'émigration, M. de Calonne reculait devant les gênes de l'uniforme, peu fait pour son originale légèreté. Il s'en allait sur une dernière pirouette, juvénile septuagénaire, emporté par une mort le dispensant de la contrainte de se taire et de la honte d'être sage.

II

Au moment où M. de Calonne s'occupait de cette mission originale que nous avons racontée, deux hommes dont l'histoire intime ni l'histoire diplomatique de la Révolution ne sauraient négliger les figures, vouaient à la cause de la monarchie aux abois le secours d'une expérience impuissante et d'un dévouement désespéré. Tandis que M. de Fersen, continuant le rôle chevaleresque qui rend son nom si sympathique à la postérité, parcourait l'Allemagne au nom de Gustave III, pour trouver à ce souverain condottiere, prêt à entrer résolûment en campagne et à commencer pour la reine une romanesque croisade, les subsides qui lui manquèrent toujours, M. le comte de Mercy-Argenteau, à Bruxelles, et M. le comte de La Marck, à ses côtés, travaillaient, l'un à résoudre le problème d'une intervention à la fois agressive et pacifique, utile et désintéressée, l'autre à rallier à Marie-Antoinette, dont il eût voulu débarrasser l'initiative de l'inutile contrôle d'un roi incapable, les dernières sympathies et les derniers efforts du parti constitutionnel. Car si le comte de Mercy-Argenteau, blanchi sous le harnais des vieilles traditions politiques, Nestor de cette classique diplomatie dont l'Ulysse était le prince de Kaunitz, n'alla jamais certainement dans sa plus grande hardiesse au-delà de la limite du monarchisme tempéré, le comte de La Marck avait donné le spectacle, encore peu commun, d'un grand seigneur *wonckiste*, c'est-à-dire démocrate à Bruxelles, et courtisan libéral à Paris.

M. de Mercy-Argenteau, quoique Autrichien, appartient au moins indirectement à notre cadre, ayant été déclaré, par un étrange décret de la Convention, en dépit de l'inviolabilité de son caractère d'ambassadeur, *Français et émigré,* et traité en conséquence dans son hôtel de Paris et dans sa terre de Chenevières.

Pour le comte de La Marck, Français par sa terre de Raismes, par son sang versé à la tête d'un de nos régiments, par son élection comme député aux États-généraux, par son intime liaison avec le duc d'Orléans et Mirabeau, par les services qu'il essaya de rendre à la fois à l'ordre et à la liberté, il a droit aussi au titre d'émigré, mais dans le sens le plus noble, le plus hono-

rable et le plus triste du mot. M. de La Marck, qui avait une double patrie, n'abandonna celle qu'il avait adoptée que lorsqu'il en fut abandonné lui-même. A l'étranger, puni de ses antécédents par une longue méfiance et une longue inaction, il dut à cette noble disgrâce le privilége de ne point combattre contre la France, et de se faire dans la retraite une sagesse exempte de vengeance. Partisan de la révolution modérée, ami du duc d'Orléans et de Mirabeau en même temps qu'admirateur et défenseur de Marie-Antoinette, le comte de La Marck est un des modèles les plus purs, et comme le type même de l'aristocrate libéral à une époque où ce type était rare, et il a exprimé avec une éloquence presque pathétique, dans un document important qu'on lira plus loin, les épreuves qui furent la suite de ce courage d'idées, en même temps que les vicissitudes et les déceptions douloureuses d'une opinion si éloignée de celles que lui avaient données d'abord une éducation et les influences du rang. Mais avant de donner cette lettre, si instructive et si touchante de La Marck à Sénac de Meilhan, il importe d'esquisser la progression d'événements qui provoqua la progression même de ses idées, et pour mieux faire ressortir les lignes principales de cette vie caractéristique, de lui donner pour repoussoir celle du comte de Mercy lui-même, qui, en raison de l'intimité de leurs relations, s'en séparerait d'ailleurs difficilement.

Le comte de Mercy-Argenteau (Florimond-Claude) était né à Liége, en 1722. Il appartenait par adoption à une famille originaire de la Lorraine, à la maison de Mercy, illustrée par une succession de vaillants capitaines, presque tous tués au champ d'honneur. Florimond-Claude était l'unique fils issu du mariage du feld-maréchal d'Argenteau avec une comtesse de Rouvroy. Il entra de bonne heure dans la diplomatie, et son aptitude spéciale, favorisée par les circonstances, l'y fit marquer dès sa jeunesse. En 1766, après avoir été successivement ambassadeur de la cour de Vienne à Turin et à Pétersbourg, il fut envoyé à Paris, où il devait occuper jusqu'à la fin de 1790 le poste de représentant de l'Autriche. Le comte de Mercy eut une grande part au mariage du dauphin, depuis Louis XVI, avec l'archiduchesse Marie-Antoinette, et reçut à cette occasion le collier de la Toison-d'Or. Ces précédents lui assuraient une influence prépondérante à la cour de Versailles, influence que justifiait, outre ses services, la double qualité de Français (depuis la réunion de la Lorraine), à titre de comte de Mercy, et d'Autrichien, conseiller naturel d'une princesse de ce pays. Cette qualité de Français lui avait été conservée en dépit de ses fonctions d'ambassadeur étranger, par un diplôme de Louis XV, octroyé sur la demande du duc de Choiseul. Depuis lors, on trouve la main de M. de Mercy dans toutes les compositions de ministères français, et après avoir servi d'intermédiaire à la faveur passagère et funeste du cardinal de Brienne, en 1787, on le voit négociant, en 1788, le retour de Necker aux affaires [1].

[1] *Le comte de Mercy-Argenteau*, par M. Th. Juste, p. 52.



C'est à partir de 1788 que devient surtout intime sa liaison avec celui qui demeurera jusqu'à sa mort son collaborateur indépendant et son auxiliaire irrégulier, le comte de La Marck [1], Belge tout à la fois et Français comme lui, mais plus libéral et plus hardi que lui, qu'il est indispensable d'introduire à son tour sur la scène.

Auguste-Marie-Raymond, prince d'Aremberg, était né le 30 août 1753, à Bruxelles. Il avait dix ans lorsque son père, dont il était le quatrième enfant et le second fils, y revint rapportant de la guerre de Sept-Ans le grade de feld-maréchal et la grand'-croix de l'ordre de Marie-Thérèse. A quinze ans, le prince Auguste, formé pour les armes dans une famille et à une époque toutes militaires, s'essayait déjà à ce noble métier, avec ses frères, en qualité de cadet au régiment du duc Charles de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas. A la fin de 1768, l'heureux hasard de la prédilection de son grand-père maternel, le comte Louis de la Marck, changea le cours de ses destinées, et au lieu d'entrer dans l'armée autrichienne, le prince Auguste passa au service de France, comme futur colonel du régiment allemand de La Marck, dont son aïeul avait et lui cédait la propriété. Le jeune prince devint donc Français, en vertu d'une concession de Marie-Thérèse, autant que le comportait sa qualité de prince souverain de l'Empire. Il arriva à la cour de France à l'âge de dix-sept ans, presque en même temps que l'archiduchesse Marie-Antoinette, dauphine présente, future reine, et sous des auspices qui lui assuraient un brillant avenir. Ses qualités personnelles, son courage, son esprit, sa galanterie chevaleresque, firent bientôt du jeune sous-lieutenant, plus tard colonel du régiment de La Marck, un des seigneurs les plus accomplis de la cour la plus brillante encore de l'Europe, malgré la décadence des mœurs et des caractères. Son titre de grand d'Espagne de première classe lui assurait les priviléges de nos ducs et pairs. Sa belle conduite à la bataille de Gondehour, dans l'Inde, où il fit sa première campagne et reçut une grave blessure, son duel fameux avec un de ses officiers, le Suédois Peyron, qui tomba mort en le laissant mourant, l'amitié du vicomte de Noailles, du vicomte de Ségur, du prince de Nassau-Siegen, la protection du comte d'Artois, enfin les bontés presque paternelles du comte de Mercy-Argenteau, ami de son père, le mirent bientôt aux premiers rangs par le mérite et le succès, comme il y était par la naissance.

En 1789, le comte de La Marck, devenu par son mariage avec Mlle de Cernay, propriétaire de la terre de Raismes, près de Valenciennes, entrait comme député de la noblesse du bailliage du Quesnoy, avec le duc de Croy pour collègue, aux États-généraux. A partir de ce moment commence entre les deux hommes qui se heurtèrent dans M. de La Marck jusqu'à ce qu'ils se furent, non sans peine, fondus dans un seul, cette lutte généreuse qui rend sa vie si intéressante et si caractéristique. Par son sang, son éducation, son

[1] *Correspondance entre le comte de Mirabeau et le comte de La Marck*, publiée par M. de Bacourt, t. I, *Introduction*, p. 10 et suiv.

respectueux dévouement pour la reine, sa déférence presque filiale pour M. de Mercy, son affection enthousiaste pour le prince de Ligne, le comte de La Mark appartenait aux traditions du passé, comme par sa liaison de goûts, de plaisirs, de cœur et d'esprit, avec le duc d'Orléans, le marquis de La Fayette, le vicomte de Noailles et les deux Ségur, il se sentait attiré avec eux vers les idées auxquelles appartenait incontestablement l'avenir. Il devait avec son beau-frère, le duc d'Ursel, jouer dans les troubles du Brabant un rôle qui, moins contrarié par les circonstances, eut ressemblé à celui d'un La Fayette flamand. On ne s'étonne donc pas de le voir céder dès 1788 au prestige qui environnait déjà Mirabeau, et accepter avec empressement la proposition que lui fit Sénac de Meilhan de lui procurer sa connaissance. Cette première entrevue entre deux hommes qui devaient se trouver liés du premier coup par une sorte de mutuelle attraction, admiration chez l'un, estime chez l'autre, eut lieu à un dîner chez le prince de Poix, gouverneur de Versailles, ou M. de Meilhan put satisfaire de près la curiosité passionnée qui l'y avait amené en compagnie de la princesse de Poix, du comte et de la comtesse de Tessé, du vicomte de Noailles et du marquis de Mun, attirés par le même désir de voir et d'entendre « le monstre. »

Ainsi commencèrent ces relations qui devaient aboutir en 1790 à la négociation fameuse qui valut à la monarchie l'appui tardif du héros de la Révolution, appui demeuré stérile malgré les efforts combinés de M. de Mercy et de M. de La Marck pour le rendre fécond. Ce n'est point ici le lieu d'analyser ni même d'apprécier cette mystérieuse et inutile intervention, dont le résultat le plus clair a été cette *Correspondance* conservée à la postérité par M. de La Marck lui-même, qui, selon Mirabeau mourant, devait être son principal titre de gloire et qui est demeurée plus incontestablement un des monuments historiques et politiques de la période révolutionnaire.

Il faut la lire pour se faire à la fois une idée des illusions d'un grand homme, des préjugés de la cour, de la faiblesse de Louis XVI, de l'intrépide intelligence de la reine, de l'impuissance des meilleurs conseils, des meilleures vues et des meilleures intentions quand la fuite de l'occasion propice leur a enlevé l'unique force capable de contrebalancer l'élan populaire; enfin et surtout, des efforts héroïques de La Marck pour faire triompher l'homme qu'il regardait comme le seul capable de perdre et le seul capable de sauver la monarchie. Il n'eut ni la gloire de réussir, ni la consolation d'être apprécié. Des services aussi discrets, aussi constants, aussi dévoués, balancés par les gages qu'on l'accusait d'avoir donnés, en France et en Brabant, aux idées nouvelles, ne lui permirent pas d'aller au-delà de l'estime de ceux qu'il servait, et dont il ne posséda jamais la confiance. La *Correspondance* de Marie-Antoinette récemment publiée de divers côtés ne permet pas le moindre doute sur ce point douloureux. M. de La Marck, suspect aux deux pays et aux deux partis par sa modération et sa loyauté même, n'emporta de ses efforts, poursuivis stoïquement jusqu'à l'époque du départ et du retour de

Varennes, que ces satisfactions de conscience, que trouble, même chez les plus hautes natures, l'humiliation de la disgrâce. Le comte de La Marck ne retira d'autres titres de sa campagne ultra-diplomatique que cette disgrâce, compensée par l'amitié fidèle du comte de Mercy-Argenteau et le titre d'exécuteur testamentaire de Mirabeau, qui l'honore, il est vrai, plus que les faveurs égoïstes et les récompenses banales de la royauté. Au mois de septembre 1790, le comte de Mercy-Argenteau avait été appelé à La Haye, tout en conservant son titre d'ambassadeur à Paris, devenu par le fait de la Révolution une dangereuse sinécure, avec la mission de pacifier et de réorganiser les Pays-Bas, rentrés après une courte rébellion sous la domination autrichienne. Il y fut rejoint, en octobre 1791, par le comte de La Marck qui ne voyait plus de moyens de servir la monarchie en France, et qui rentrait volontiers auprès d'un homme investi du titre de plénipotentiaire et dont la confiance lui ménagerait sans doute l'occasion d'être utile au gouvernement et peut-être à la liberté de son pays. La clôture des travaux de l'Assemblée constituante et l'acceptation de la constitution par le roi Louis XVI justifiaient en le favorisant cet intermède dans un rôle devenu trop ingrat, même pour un ami désintéressé. Le dévouement lui-même a ses fatigues et ne peut se passer longtemps d'espérance. M. de La Marck demeurait d'ailleurs en correspondance avec M. de Montmorin, dernier et faible conseiller intime du roi constitutionnel.

C'est à Bruxelles que M. de La Marck vit pour la première fois les émigrés, et les émigrés d'avant-garde, ces politiques de salon, dont les préjugés incorrigibles, les intrigues absurdes, la légèreté, la vanité et l'ineptie ont arraché à l'ironie vengeresse de Chateaubriand, dédaigné par eux, et de Rivarol qui leur rendait le mépris qu'ils ne lui cachaient pas, le sobriquet « *d'émigration fats.* » Ces ardélions de l'exil payaient d'ingratitude l'hospitalité tutélaire de M. de Mercy, se moquaient sans façon du « vieux renard autrichien » la bouche encore chaude de ses dîners, troublaient, faute de mieux, le pays qui les avait accueillis, et c'est à eux que l'on doit la révélation indiscrète d'un mystère de la vie privée du vieux diplomate qui était, à ce qu'il paraît, moins célibataire de réalité que d'apparence, ayant consacré par un mariage secret ses anciennes relations avec une comédienne du Théâtre-Italien, cette spirituelle et galante Rosalie, dont le comte de Tilly, dans ses *Mémoires*, a curieusement tracé le portrait et raconté les incartades. Les commérages mis en circulation à cet égard par l'abbé de Pradt, l'abbé Louis, ou autres mouches du coche de l'émigration, ne sont pas tout à fait une calomnie, comme le prétend M. Juste, car nous les avons retrouvés dans des correspondances inédites, antérieures de beaucoup à l'époque. Le commerce ou au moins le voisinage de tels soutiens de l'autel et du trône n'était pas fait pour arracher le comte de La Marck aux justes dégoûts que lui donnaient à la fois, en France, la réalisation trop prompte de ses prévisions, et à la cour de Vienne le refus dissimulé sous des formes évasives de Léopold II de lui

reconnaître dans l'armée autrichienne le grade qu'il avait perdu dans l'armée française. Cette négociation, vivement appuyée, autant que le comportaient la réserve de sa position et de son caractère, par le comte de Mercy, favorisée à sa prière par le prince de Kaunitz, n'avait reçu du froid Léopold que la solution insuffisante de ce billet du 6 juillet 1791 :

« Mon Prince, je vous renvoie ci-joint votre rapport sur le comte de La Marck.
» En attendant, vu les circonstances actuelles des affaires de France, et comme
» on ne sait pas encore positivement quelle part a eue le dit comte dans tout ce
» qui s'est passé ci-dessus, vous lui ferez pour à présent une réponse dilatoire,
» dans laquelle, sans lui refuser pourtant sa demande, vous chercherez à gagner
» du temps, en lui disant que vous attendez mon retour à Vienne, pour être à
» même de lui donner une réponse positive [1]. »

Ce n'est en effet que vers le mois d'août 1792, et sous François II, successeur de Léopold, que le comte de La Marck rentra officiellement au service d'Autriche, en qualité de général-major (mais sans parvenir à être employé activement) et quitta son titre de comte de La Marck pour reprendre celui de prince d'Aremberg.

Quand il renonça ainsi à servir directement la reine de France, le comte de La Marck était découragé, non de voir ses efforts méconnus, mais de les voir inutiles. Sa dernière illusion venait de s'évanouir misérablement devant les obstacles insurmontables que Marie-Antoinette trouvait dans sa qualité d'étrangère, dans la méfiante apathie du roi, dans son propre caractère. Le double programme du chevaleresque La Marck, et qui fait encore plus d'honneur à ses intentions qu'à ses lumières : *la reine sur le trône ou la reine à cheval !* tombait devant des susceptibilités, des incompatibilités, des impossibilités de toute espèce. La Marck, par ses deux lettres à M. de Mercy, du 28 septembre et du 10 octobre 1791, qui contiennent ses dernières vues et ses dernières prophéties, donne, pour ainsi dire, sa démission, autant qu'un pareil homme était capable de la donner.

Après la retraite de l'armée autrichienne, malgré les sages et prévoyantes objections du comte de Mercy, le prince Auguste d'Aremberg se fixe avec lui au château de Brulh, près de Cologne, en proie à un travail d'esprit dont la mort tragique de Louis XVI et de Marie-Antoinette expliquent les douleurs. C'est au milieu de ce deuil si respectable d'un homme qui avait à la fois fait tant de sacrifices au passé et au présent, à la monarchie et à la liberté, et dont l'expérience amère se résolvait seulement en doutes et en regrets, qu'il perdit ce maître, cet ami, ce protecteur, le comte de Mercy-Argenteau. L'ancien ambassadeur, invité par la cour de Vienne, au mois de juillet 1794, à se rendre en Angleterre pour se concerter avec M. Pitt, mourut peu de jours

[1] *Le comte de Mercy-Argenteau*, par Th. Juste, p. 122.

après son arrivée à Londres, le 26 août, avant d'avoir pu même ouvrir sa mission.

Le baron de Thugut, qui gouverna l'Autriche autant que l'empereur, de 1794 à 1802, appela le prince d'Aremberg auprès de lui, et le berça longtemps de l'espoir d'un rôle militaire actif, remplacé, au mois d'avril 1795, par une mission extraordinaire auprès de la cour d'Espagne qui se détachait sourdement de la coalition, et auprès de *Monsieur*, réfugié à Vérone sous le titre de *régent*. Cette mission, contrariée dans son but effectif par la paix avec l'Espagne et la retraite des armées autrichiennes, laissa à M. d'Aremberg des impressions et des déceptions telles qu'elle acheva de réduire au désir de la retraite et de l'inaction un homme qui, en résumant et caractérisant sa carrière politique, disait plus tard, en 1826, ces mots significatifs :

« D'après la position que le hasard m'avait donnée dans le monde... mon » métier était de défendre les institutions existantes, *autant que la raison le pour-* » *rait comporter*[1]. »

Il y a tout un monde dans cette ferme et loyale réserve, tout un monde de douleurs et d'idées. Le comte de La Marck n'avait pas traversé impunément une révolution qu'il avait d'abord désirée, et qu'il n'avait pu ensuite, en la maudissant dans ses excès, s'empêcher d'admirer dans certains de ses résultats. Trop avancé en âge pour une de ces évolutions complètes qui exigent le courage et le bonheur de la jeunesse, il se trouvait encore trop jeune pour vouer les restes de son activité à des principes et à des préjugés qu'il condamnait sans vouloir les combattre et sans pouvoir les servir. Voilà les sentiments à la fois généreux et égoïstes, intrépides et pusillanimes qui expliquent la décision, inexplicable jusqu'ici, du prince d'Aremberg de se retirer, de quitter tout service actif, et de se retrancher dans la vie spéculative. Nul ne pouvait soupçonner jusqu'à ce jour (et M. de Bacourt, son très-digne dépositaire et confident, ne paraît pas l'avoir deviné lui-même) pourquoi le prince d'Aremberg, après avoir passé quatre années à solliciter un emploi, y renonça par des motifs assez énergiques pour lui faire refuser ce qu'il avait demandé, si on le lui eût offert. Une belle et éloquente lettre, retrouvée par nous dans les papiers de Sénac de Meilhan, va nous révéler pour la première fois l'étendue du mal, du noble mal que lui avait communiqué l'amitié d'un Mirabeau, et auquel le prince d'Aremberg ne vit d'autre remède que la retraite et le silence. Ce mal, c'était l'amour de la liberté; c'était la lutte de l'expérience et de la tradition dans une âme généreuse et loyale, qui hésite entre l'abandon complet des souvenirs de son rang et de son nom et la fidélité superstitieuse ou hypocrite à des idoles

[1] *Correspondance entre le comte de Mirabeau et le comte de La Marck*, *Introduction*, p. 5.

auxquelles il ne pouvait plus croire; c'était le duel intérieur de l'aristocrate et du constitutionnel, du respect pour les victimes et du juste mépris des erreurs et des fautes de la monarchie. M. d'Aremberg, qui n'avait d'ailleurs ni les insouciances d'un Calonne, ni les souplesses d'un Talleyrand, concluait naturellement au seul parti qui convînt à la fois à sa fidélité et à sa loyauté, à sa conscience et à sa raison. Il se condamnait, non sans douleur, à l'abstention en pleine maturité; il allait expier dans la solitude, l'obscurité, la pauvreté même, les scrupules d'une intelligence qui reculait devant la conséquence de la vérité, et le malheur d'une situation pleine d'antécédents si variés et si différents, qu'elle ne lui permettait ni de demeurer dans l'ancien monde, ni d'entrer résolument dans le nouveau.

Nous n'ajouterons pas d'autre commentaire à la belle lettre à Sénac de Meilhan; nous nous bornerons à la faire précéder de quelques mots du prince d'Aremberg lui-même à une époque très-postérieure, et qui sont comme les étincelles de la lumière aujourd'hui complète :

« Arrivé à Vérone, » raconte-t-il dans les Notes autobiographiques qui ont été » enchassées par son digne exécuteur testamentaire dans son *Introduction* « j'y » vis *Monsieur*, auquel les personnes de son entourage donnaient le titre de » *Monsieur le Régent*. Je m'acquittai du message de l'empereur. *Monsieur* rejeta bien » loin l'idée que l'Espagne négociait avec la France; il m'assura qu'il n'en était » rien et ne pouvait pas en être question. Ce prince était à ce sujet bien mal » informé, car un mois après, la paix était signée entre l'Espagne et la Répu» blique française. Mon audience dura plus de deux heures, et à raison de l'im» portance des événements qui agitaient alors l'Europe, je la trouvai bien insi» gnifiante. *Monsieur* se faisait de grandes illusions et voyait les choses, non » comme elles étaient, mais comme il aurait désiré qu'elles fussent.....

» ..... Les succès des armées françaises en Italie, au commencement de l'an» née 1796, me firent songer que je pourrais finir par me trouver bloqué dans » Gênes, et comme je n'avais reçu aucune nouvelle destination, et que la mis» sion dont j'étais chargé expirait par le fait même de la retraite des armées » autrichiennes et par le blocus de Gênes, je me déterminai à partir pour la » Suisse. Je m'arrêtai d'abord à Zurich; et *c'est là qu'après de mûres réflexions* » *dont il serait superflu de rendre compte ici, je pris la résolution de quitter le ser*» *vice actif*. Je restai pendant près de deux ans en Suisse; ma santé était fort » altérée..... Je retournai plus tard à Vienne où je me fixai définitivement, » ayant perdu toute ma fortune, et n'ayant pour ressources que mon traite» ment de général-*major* en non-activité. C'est alors que me vint l'idée de tracer » les *souvenirs* que je finis ici [1]. »

C'est le 6 février 1795, deux mois avant de partir pour cette mission qui

[1] *Correspondance*, etc. *Introduction*, p. 271, 273.

lui réservait ses dernières déceptions et ses dernières leçons (il quitta Vienne au commencement de mai 1795), que le prince Auguste d'Aremberg écrivait à Sénac de Meilhan, intermédiaire de sa liaison avec Mirabeau, émigré, étonné, découragé comme lui, et comme lui hôte de Vienne depuis la fin du siècle la lettre que voici :

« Si vous n'avez pas oublié, mon cher Meilhan, la tendre amitié qui depuis » longtemps m'attache à vous, vous concevrez la joie que j'ai éprouvée en appre» nant votre projet de venir incessamment à Vienne. Par une suite des circons» tances qui ont transplanté tant d'hommes et tant de choses, je me trouve ici » depuis près de quatre mois, et vraisemblablement j'y resterai jusqu'au prin» temps. Le prince de Ligne m'avait d'abord fait craindre pour vous les diffi» cultés qu'on oppose à l'arrivée des autres Français à Vienne. Je me suis assuré » par moi-même qu'elles seraient facilement levées, ne fussiez-vous pas dans » une classe à part, honoré et distingué comme vous l'êtes par une pension qui » vous a donné une autre patrie. Vous, d'ailleurs, mon cher Meilhan, par votre » esprit, par vos ouvrages, la carrière que vous avez remplie, par tous les » titres qui vous ont conduit à être connu de l'impératrice, vous vous trouvez » le vrai, l'utile sujet de tous les souverains, l'aviseur des gouvernements, enfin » cosmopolite ou, pour mieux dire, sujet essentiel de tous les pays qui ne sont « pas encore devenus la conquête de la démocratie et de l'anarchie. Présentez» vous donc ici avec tous ces titres, sans oublier, si vous le voulez absolument, » le passeport qui vous a été envoyé par le comte de Trautmansdorff, et vous » serez bien reçu.

» Le plaisir que j'aurai de vous revoir sera supérieur à tous ceux que j'ai » connus depuis bien des années. Certes, vous ne pouvez pas vous exagérer la » joie et le contentement que j'éprouverai en vous embrassant.

» Voilà près de quatre ans que nous ne nous sommes vus. Depuis, nous ne nous » sommes pas écrit. Trop de choses à dire à la fois, trop de choses impossibles à » communiquer par la voie de la poste, voilà ce qui m'a retenu. Mais j'ai » toujours porté dans ma pensée le projet de déposer en vous les circonstances » dont j'ai été le témoin et les incidents secrets qui ont concouru, plus que les » causes connues, à nous conduire où nous en sommes. Beaucoup de choses ont » passé devant moi, dont la cause et le ressort ne m'étaient pas cachés, mais le » secret auquel j'ai été contraint a produit contre moi la calomnie la plus » active. J'ai trop méprisé peut-être la malveillance et la bêtise, j'ai trop compté » sur la victoire définitive de la vérité et de la justice, tandis que ces deux der» nières choses sont les hasards de l'humanité, et que les deux autres en sont » l'essence.

» Telle chose, vous le savez, est contraire à la raison, qui ne l'est pas à l'expé» rience. Je ne me le suis pas assez répété. Mais voilà mon seul tort; en présence » de mon tribunal intérieur et de mes amis les plus sévères, je n'en ai aucun.

» Oui, mon cher Meilhan, vous n'avez jamais eu plus raison qu'en disant *qu'il* » *n'y avait pas en moi un seul muscle qui ne fût aristocrate* [1].

» A travers beaucoup de chagrins, j'ai éprouvé néanmoins une grande satis- » faction, je dirai presque une consolation suffisante, en apprenant que vous, » loin de moi, ignorant ma position secrète, sur le seul souvenir de mon carac- » tère et de l'estime que vous m'accordiez, avez pris constamment ma défense. » Le prince de Ligne, aussi juste dans sa volonté qu'aimable dans tout le cours » de sa vie, ce qui est tout dire, m'a répété plusieurs fois ses disputes avec vous » à mon occasion. Vous seriez d'accord à présent. Nous logeons presque » ensemble. Je le vois sans cesse, et c'est toujours ce qu'il y a de mieux, quand » on est dans le même pays que lui. Je ne me souviens plus de ce qu'il a pu » répéter d'écho sur moi, que pour être plus content de ce qu'il exprime d'après » lui-même. J'avais affaire à des gens qui hors le mérite non contesté d'une » émigration précoce, en quoi il n'était pas en mon pouvoir de les imiter, ne » pouvant soutenir un équitable examen de leur conduite et de leur politique, » sont devenus, par cela même, des juges inexorables. *Coblentz, comme Paris, a* » *eu son esprit de secte, son intolérance et sa démocratie* [2].

» Quel siècle pour la méditation, mon cher Meilhan, et combien, pour ceux qui » font usage de leurs pensées ces deux dernières années n'ont-elles pas dû » produire de nouvelles observations! Quiconque, après une telle instruction » vivante, ne vaut pas cent fois mieux, valait sans doute auparavant peu de chose. » Ce n'est pas l'histoire d'un homme qu'on peut écrire, c'est celle des hommes » en général et l'on sait aujourd'hui à quel degré ils sont dignes de pitié. Cet » exemple a manqué à Tacite, à Machiavel et à Montesquieu. On peut même » aujourd'hui révoquer en doute la force de ces écrivains, en voyant tant d'idées » républicaines répandues dans leurs ouvrages. La seule réputation de profon- » deur qui puisse encore leur rester, c'est l'opinion vraie ou fausse que de » notre temps, témoins des mêmes événements, ils auraient mieux fait que » nous, qui, entraînés par de si grandes nouveautés, ne pouvons pas même sortir » de la plus médiocre routine.

» *Mais que faire aujourd'hui? Où trouver des généraux? La guerre est changée* » *dans ses données, et dans ses moyens, et dans ses causes. On trouve des ministres* » *hommes d'État? La question de la liberté et de la prédestination des hommes semble* » *transportée de la métaphysique dans la politique. Qui ramènera les hommes au* » *point où ils doivent être pour être gouvernés?* Les Chinois restreignent les con- » naissances dans la petite classe des lettrés. Le reste est conservé dans l'igno- » rance, sauvegarde du bonheur des hommes. Le gouvernement n'y est pas

[1] Oui, les muscles étaient aristocrates, par suite de la race et de l'habitude; mais l'esprit, vérité dure à s'avouer pour un aristocrate, était libéral, fatalement et heureusement libéral. N'oublions pas la date et les circonstances de cette confession, qui n'avoue, en quelque sorte, que ce qu'elle cache.

[2] La vérité arrache les mêmes aveux et les mêmes expressions à M. de Raigecourt dans ses lettres à M. de Bombelles, qu'il nous a été donné de voir.

» influencé par une secte de philosophes, l'administration par une secte d'éco-» nomistes. Mais dans nos gouvernements d'Europe, que nous reste-t-il? Je » doute même que les souverains et leurs cabinets aient apprécié où est le véritable » danger. *Il est surtout dans ce quelque chose d'épidémique qu'on a toujours remarqué » dans les idées humaines, et qui se fait sentir davantage aujourd'hui, parce que de » proche en proche toutes les idées se sont portées à vouloir juger l'autorité. Sous ce » rapport, la contagion est déjà universelle. Il y a dans l'esprit de tous les pro-» priétaires, et même des grands de tous les pays, une portion de démocratie d'autant » plus à redouter que chacun, en cela, se juge mal soi-même, étant mal jugé par les » autres. Chacun conçoit à sa manière, à son gré, les conditions de son aristocratie, » ou de ce qu'il appelle sa soumission et sa confiance au bonheur de son pays. Voilà la » faible barrière qui nous sépare encore de la France.*

» Je voulais vous parler de moi, et je vous parle des autres. A Paris, je n'ai » pas cessé d'être dévoué, à tous risques et périls, au roi et à la reine. Je les » voyais très-fréquemment, je leur parlais avec franchise sur leur position, leur » conseillant ce que je croyais utile et me soumettant ensuite à leur volonté, » quelle qu'elle fût. Hors de la France, je me suis tenu sans cesse auprès d'un » homme dont les intentions, les lumières, le caractère public, honorent celui » à qui il accordait, j'ose dire, confiance depuis quatre ans. Cet homme, M. de » Mercy, méconnu en beaucoup de points, injustement attaqué par les émigrés » dont il était un des plus utiles appuis, me tenait à portée de connaître et d'ap-» précier les événements politiques. Depuis sa mort, je suis venu ici, j'y suis » général-major. Je demande et j'attends d'être employé. Je ne suis peut-être » pas encore à bout de triompher de la malveillance que les sots ont créée » contre moi, et cela, parce qu'il y a des choses qu'on répète toujours, par cela » seul qu'on les a dites une fois. J'ai acquis, depuis que vous ne m'avez vu, » une grande patience; je la tiens, je crois, de la conviction de ma conscience » et de toutes les injustices que j'ai eues à supporter. Quant au matériel de mon » existence, je suis ruiné, ou, pour mieux dire, je ne dois rien et je n'ai rien, » pas même encore d'appointements. J'ai conservé ma santé. Avec cela, on peut » supporter beaucoup. Je n'ai rien à faire. Sans avoir jamais été bien gai, j'ai » peut-être l'air de l'être moins. Mais je ne suis point oisif, et dans aucun temps, » je n'ai moins connu l'ennui. De cet ensemble il résulte, mon cher Meilhan, » que je ne suis point à plaindre, c'est-à-dire que je ne veux ni ne dois être » plaint, et que, loin de cela, je connaîtrai encore une vraie satisfaction, quand, » nous retrouvant ensemble, nous aurons à causer sur des malheurs bien capa-» bles de nous faire oublier les nôtres. *C'est, je crois, tout ce qui reste à faire, » quand on est spectateur impuissant de si grands événements.*

» Arrivez donc bien vite, mon cher Meilhan, si vous partagez un peu le désir » que j'ai de me retrouver avec vous.

» PRINCE AUGUSTE D'AREMBERG [1]. »

[1] Lettre inédite, communiquée par M. le comte Le Couteulx de Canteleu.

III

Le prince d'Aremberg rentra à Vienne, après un séjour de deux ans en Suisse et un arrêt forcé de près de quinze mois à Paris, où l'empereur Napoléon, qui appréciait sa valeur et voulait se l'attacher, le retint, avec ce mélange de caresses et de menaces dont il faisait le régime des grands seigneurs indépendants, rebelles à ses faveurs; il n'y rentra que pour y assister en quelque sorte à l'agonie de Sénac de Meilhan[1]. Il ne quitta cette triste hospitalité qu'en 1804, époque à laquelle il rentra dans sa patrie et y put recouvrer une partie de sa fortune, dont il jouit noblement jusqu'au 26 septembre 1833.

Auprès de lui vivait à Vienne, depuis la Révolution, un homme dans une position à peu près égale à la sienne (c'est-à-dire vieilli, appauvri, négligé), mais que son esprit et son caractère mettaient au-dessus de l'adversité. Gracieux jusque dans ses défauts, coquet jusque dans ses larmes (la mort prématurée de son fils, tué en Champagne en 1792, lui arracha les seules qu'il versa jamais), le prince de Ligne portait avec la plus aimable légèreté le deuil d'un passé frivole, jouant jusqu'au bout avec la fortune et se vengeant de ses rigueurs par des bons mots. Incapable de ce sentiment profond d'impuissance et de désespoir, de ces généreux regrets, de ce pathétique découragement, de cette mâle mélancolie du prince d'Aremberg, son voisin, toujours jeune sous ses cheveux blancs, dissimulant ses rides avec des sourires, il se consolait de tout par cette insatiable curiosité qui le poussa à vivre jusqu'en 1814. Toute la philosophie de cet homme de cour aurait tenu dans un vers de Voltaire. C'était le scepticisme de l'épicurien[2]. Et toute sa politique consistait dans l'art de flatter avec esprit les souverains dont il était le commensal, ou à les bouder avec grâce. Il n'admirait, disait-il, « que ceux avec lesquels il avait soupé[3]. » Et le témoignage d'un homme qui avait soupé avec Louis XV, avec Louis XVI, avec Frédéric II et Joseph II, Catherine-*le-Grand* et Marie-Thérèse-*la-Grande*, n'était pas sans agrément ni sans valeur. Il détestait la Révolution française qui ne lui avait pas fait grand mal ni même grand peur, pour le mal qu'elle eut pu lui faire, mais surtout parce qu'elle avait troublé la galanterie, dépoli les mœurs et

[1] Sénac de Meilhan mourut à Vienne, le 5 avril 1803.

[2] « La véritable philosophie, disait-il, est le plaisir : qu'on y ramène seulement tous ses » devoirs. » On devine ce que peut être le devoir qu'on n'accomplit qu'avec plaisir.

[3] Il ne pouvait s'empêcher de regarder Napoléon comme un homme extraordinaire. Il lui pardonnait presque d'avoir battu les Autrichiens, parce qu'il avait aussi battu la Révolution. Seulement il disait de lui à M. de Talleyrand, avec un dédain tant soit peu aristocratique : « Mais où donc avez-vous fait connaissance avec cet homme-là? Je ne pense pas » qu'il ait jamais soupé avec nous. »

fermé les salons, peut-être aussi parce qu'elle lui avait tué son fils. Mais il n'avait jamais conçu l'idée qu'un grand seigneur comme La Marck pût se commettre dans un mouvement populaire. Il répondit aux ouvertures qui lui étaient faites lors des troubles du Brabant par le chef du parti flamand, un révolutionnaire à l'eau de rose cependant, dont l'état-major était fait de nobles et de prêtres : « qu'il ne se révoltait jamais en hiver. » Et il lui témoigna tout le mépris qu'un homme comme il faut doit à un avocat qui s'expose à être pendu. Tout au plus eut-il pris quelque plaisir à l'anarchie polonaise, parce qu'on y buvait beaucoup, qu'on y parlait beaucoup, qu'on s'y battait beaucoup, et cela entre seigneurs et évêques. On peut juger au surplus des différences intellectuelles et morales qui seules peuvent expliquer entre le prince de Ligne et le prince d'Aremberg une liaison dont l'attrait fut surtout dans le contraste, par cette lettre à Catherine II, donnée à Sénac de Meilhan en guise d'introduction auprès de la grande souveraine. Un tel billet peint mieux un homme que toutes les paroles :

« Dans les temps bizarres de la France où des gens de lettres se sont faits des » hommes d'État, il est juste qu'un très-grand homme d'État ne devienne qu'un » homme de lettres. C'est sous ce rapport et sous celui de l'enthousiasme pour » Catherine-le-Grand que j'ai été enchanté de voir passer ici M. de Meilhan, » fuyant les bienfaits de son pays comme un autre fuirait la persécution.

» Appelé à tout dans tous les temps, et même dans celui-ci, estimé peut-être » de gens qu'il n'estime pas, ruiné par eux pour la valeur de 100,000 livres de » rentes, et allant mettre son bureau à huit cent milles de chez lui! C'est bien » fait, car sa véritable patrie est celle du génie. Il semble que Votre Majesté n'a » vaincu que pour lui. Il paraît que ses ukases et tout son règne lui appartien- » nent. Il dévore tout l'empire, fondations, établissements, magnificences, récom- » penses, alliances, bienfaits, traités et batailles sont à lui.

» Je suppliais il y a quatre jours, Votre Majesté, de demander pour elle à l'im- » pératrice de Russie la place d'historiographe. Je crois que j'ai eu tort et qu'il » vaut mieux se fier à M. de Meilhan, qui vous verra, madame, bien mieux que » vous ne vous voyez. Votre Majesté Impériale m'a quelquefois fait l'honneur de » me parler d'elle-même avec trop de légèreté. Sa glace ne vaut rien ; d'ailleurs » sa toilette ne dure qu'un moment.

» Quel plaisir j'ai eu à voir M. de Meilhan, dont j'ai été le sujet lorsqu'il pou- » vait être le Grand-Mogol d'une province où j'ai des terres. C'est lui qui par sa » sagesse et la douceur de son administration, avait prouvé qu'on pouvait être » heureux sans jacobins, motions, veto, aristo, démo, et noms grecs ou anglais.

» Je n'avais pas osé demander de ses nouvelles, je craignais autant de le savoir » en haut de la roue de la Fortune que de la Grève. Je l'aime encore mieux chassé » par lui-même, et qui, comme l'aiguille aimantée, se tourne vers le nord ainsi que » nos cœurs, et les vers de celui qui, ayant cru un moment que de s'appeler *Louis* » *Ségur* diminuerait le mal, avoue à présent que c'est un *conte* et un *comte*

» comme il était lorsque nous admirions ensemble que la liberté, chassée de » tous les pays qui l'appellent, s'est réfugiée dans celui où l'on en jouit, sans » avoir besoin de la nommer.

» Il ne faut pas que M. de Meilhan soit le seul qui en soit privé. Il se doit à la » postérité bien plus que Votre Majesté Impériale, et si, par malheur il la voit en » beau depuis son arrivée en Russie, et depuis sept heures du matin jusqu'à dix » heures du soir, il faut bien qu'il le dise, et que sa vie de législateur et de jar» dinière de Czarcoskelo soit omise dans les fastes de l'histoire. Il est fort aisé de » raconter, et si Votre Majesté Impériale avait songé à se faire un seul ami dans » les gazetiers, cela suffirait pour bien des gens. Mais il faut remonter à la source » et voir d'où part ce torrent de succès.

» Virgile disait un mot d'Auguste dans ses *Églogues* et Horace dans ses *Odes*. » Racine pensait aux *Plaideurs* et Boileau à sa *Satire* sur les *Femmes* en laissant » quelques beaux vers sur Louis XIV. Voltaire mettait en vers la *Gazette* de Fon» tenoy. Il faut un historien au règne de Catherine-*le-Grand*.

» J'en ai plus dit hier à M. de Meilhan dans une conversation, de trois heures, » à la vérité, sur le compte de Votre Majesté Impériale, que toute l'Europe ne » lui en a appris jusqu'à présent. J'ai mis ma gloire à remarquer la sienne, et à » la faire remarquer. N'allez pas, madame, nous faire du tort à tous les trois, en » nous parlant des hasards, comme vous faites quelquefois par modestie[1]. Mettez » au moins, à côté de ce chapitre prétendu, celui des accidents dont la réparation » est toujours due à votre courage et à votre fermeté. Le bonheur ne se soutient » pas sans *le bien joué*, et la balle ne vient qu'aux bons joueurs. On joue mal à » Kistowo. Heureusement, j'ai quelquefois des espérances de répandre quelques » petites gouttes de sang pour Votre Majesté Impériale. Une saignée de la victoire » est bien plus saine que celle d'un sot chirurgien. Je ne veux pas pourtant mou» rir pour Votre Majesté, mais vivre trente ou quarante ans pour la voir tout » au moins tout ce temps.

» LIGNE[2]. »

On sait que Sénac de Meilhan ne réussit pas dans ses fonctions d'historiographe. Il est si facile de dégénérer en historiogriffe! Il lui manquait, en présence de cette gloire dont il n'avait pas eu l'éblouissement et qu'il fallait juger sur son déclin, cette légèreté de main et cette souplesse féline du courtisan par excellence. Qu'on relise le billet du prince de Ligne, ce chef-d'œuvre de spirituel papillotage, et on y apprendra l'art de jouer avec le feu et d'esquiver le danger en le bravant. Et il y avait du danger même à louer, avec Catherine, qui n'entendait pas à demi-mot, prenait les compliments à contresens, et les roses pour des pavés. Le prince de Ligne était passé maître en cette frivole et brillante escrime, pour laquelle il ne faut pas être trop philo-

[1] *Œuvres choisies du prince de Ligne*, publiées par Albert Lacroix, 1860, t. III, p. 15.
[2] Lettre inédite communiquée par le comte Le Couteulx de Canteleu.

sophe. Catherine-*le-Grand* exprima son mécontentement à Sénac avec une sorte de grandeur tartare. Elle lui envoya le brevet d'une pension de 6,000 roubles, et le pria de se taire. Il poussa l'obéissance jusqu'à s'en aller, pour n'être pas en reste.

Le prince de Ligne demeura jusqu'en 1814 l'oracle de la société de Vienne, l'arbitre du goût, le patriarche de la mode. Son modeste salon était le dernier temple de l'ancien esprit et de l'ancienne urbanité française. Car le prince de Ligne était vraiment Français à force de le paraître. Il en convenait lui-même, et il écrivait de Tœplitz, le 20 juillet 1807, au prince d'Aremberg :

«... Jugez de son plaisir (*de Talleyrand*) d'être reçu par moi. Car il n'y a plus » de Français au monde que lui, vous et moi, qui ne le sommes pas[1]. »

C'est dans cette curieuse et toujours spirituelle lettre qu'on peut lire le récit de l'impression que fit Napoléon victorieux sur un homme qui avait eu l'honneur de l'intimité du grand Frédéric. Il a beau s'en défendre, il ne peut s'empêcher d'admirer. Le monde nouveau, dans la personne de ce représentant titanique, force à s'incliner, fût-ce de mauvaise grâce, le vétéran de l'ancien monde. Au reste, jusque dans ses préjugés de race et de rang, le prince de Ligne a de ces révoltes de bon sens, de ces hardiesses d'esprit qui le remettent à la hauteur de tous les événements. Il a sur les émigrés, sur la cour de France, sur les fautes des uns et des autres, des haussements d'épaules traduits en un trait qui est parfois tout un jugement. La Révolution française ne lui a pas inspiré que des lazzis. Elle a surtout attiré, par la rénovation de l'art militaire, l'attention et même les sympathies d'un homme qui était né général autant que courtisan, et qui avait parfois la franchise des camps. Il a, ce royaliste émérite, des *par delà*, comme on disait de Mirabeau, qui sont furieusement constitutionnels. Il regagne par ses épigrammes le terrain perdu par ses compliments. A force de rire de tout, il se montre parfois terriblement impartial. Il est telle de ses étincelantes fusées qui, pour la critique de l'ancien régime, vaut un boulet de la Révolution.

C'est cette unité faite de contradictions, cette harmonie faite de contrastes, qui constituent peut-être le charme principal, l'irrésistible attrait de cette physionomie mobile de courtisan indépendant, d'égoïste sensible, de voluptueux capable de tous les courages, de persiffleur susceptible de tous les enthousiasmes, d'honnête homme vicieux, d'impie ami des jésuites, d'écrivain-amateur à bonnes fortunes de maître. Un seul artiste a su saisir au vif et au vol, comme dans un éclair, cette figure de jeune homme à cheveux blancs, d'aïeul étourdi, de maréchal galantin, de moraliste de salon et de philosophe de la frivolité. C'est Isabey, dont l'ébauche de 1812 est un chef-

[1] *Correspondance entre le comte de Mirabeau et le comte de La Marck*, note 22 de l'*Introduction*, p. 333 du t. Ier.

d'œuvre dans une miniature, comme le prince de Ligne fut un grand homme... d'esprit.

Il nous est demeuré, outre ce portrait de peintre, des portraits littéraires qui ne sont pas à dédaigner, et par lesquels nous nous plaisons à contrôler le nôtre. En outre, grâce à des écrivains et des biographes nationaux dont cet heureux modèle semble avoir échauffé la verve flamande, nous sommes riches de témoignages plus particuliers [1] : c'est à eux qu'il faut demander les informations plus intimes qui nous permettront de tracer l'esquisse de l'unique salon de l'émigration à Vienne, celui du prince de Ligne, où a passé un moment ce météore d'éloquence et de génie appelé madame de Staël.

IV

Le premier en date est le comte Ouvaroff, autre exemple du privilége qu'ont possédé certains étrangers de s'assimiler nos idées, nos mœurs et notre langue à un degré presque original. Le comte Ouvaroff a été ministre de l'instruction publique en Russie, après s'être fait, par le commerce des cours et des salons de l'Europe, pendant sa jeunesse, une éducation que rien ne remplace. Rien ne saurait non plus remplacer sa *relation* de ses rapports avec le prince de Ligne, regardée à bon droit comme un modèle d'urbanité, de finesse et de goût.

« Ce fut, dit-il, en 1807 que j'eus l'occasion de voir à Vienne le prince de » Ligne. Un homme qui, depuis si longtemps, faisait parler de lui, me semblait, » à moi adolescent, devoir être un monument délabré, une sorte de Nestor en » caducité; jugez de mon étonnement, quand je trouvai que le prince de Ligne, » à soixante-douze ans, conservait presque toute la vigueur de l'âge mûr! D'une » taille élevée, se tenant fort droit, ayant gardé la vue, l'ouïe et surtout un excel- » lent estomac, extrêmement répandu dans la société, empressé auprès des » femmes et tout resplendissant de son élégante frivolité, le prince de Ligne se » piquait de traiter les jeunes gens en camarades, et l'on peut imaginer l'empres- » sement avec lequel je me trouvai admis dans le nombre. Il avait conservé » beaucoup de cheveux, et comme il les portait poudrés, son beau visage, bien » qu'un peu ridé, n'offrait aucune trace de décrépitude. L'uniforme militaire lui » allait bien et la croix de Marie-Thérèse s'entrelaçait noblement sur sa poitrine » avec l'ordre de la Toison-d'Or. Il avait perdu une partie de ses biens dans les » révolutions de la Belgique et mangé l'autre. D'une fortune immense, substituée

[1] *Le feld-maréchal prince de Ligne*, par le baron de Reiffenberg (juillet 1845), t. XIX des *Mémoires* de l'Académie royale de Bruxelles. — *Le prince de Ligne ou un écrivain grand seigneur, à la fin du* XVIII*e siècle*, par M. T. Peetermans. Bruxelles.

» en partie à son fils cadet, le prince de Ligne n'avait gardé qu'une modeste » maison sur les remparts de Vienne, que, par antiphrase, on nommait *l'Hôtel de* » *Ligne* [1]. »

Cette maison du rempart était une sorte de tour qui n'avait qu'une pièce par étage; aussi le prince l'appelait-il en riant son *bâton de perroquet*.

Outre cette habitation ordinaire, le prince possédait une sorte de résidence d'été, de villa de plaisance où il se rendait, les jours de soleil, « dans » un vieux carrosse traîné par deux chevaux blancs, dont la lenteur contras- » tait avec la vivacité de leur maître. »

» Cette retraite champêtre était sur le Kalemberg ou Léopoldsberg, montagne » qui domine Vienne. La maison, qu'il appelait *son refuge*, était petite mais com- » mode. Elle avait été bâtie sur l'emplacement d'un monastère fondé en 1628 par » Ferdinand II. Léopold le rétablit après le siége de Vienne ; Joseph Ier l'agran- » dit; Joseph II le supprima. Depuis, le prince l'avait acheté. Sur la porte prin- » pale était gravée sa sentence favorite, sa devise de famille :

« Quo res cumque cadunt, semper stat *linea* recta. »

» Sur le côté qui fait face au Danube se lisaient neuf vers français de sa com- » position; l'un d'eux exprimait énergiquement le calme de sa belle âme.

« Sans remords, sans regrets, sans crainte, sans envie. »

» Le jardin, grand comme une épitre de Lacédémonien, était délicieux dans son » exiguité. D'un pavillon suspendu sur le Danube, on découvrait Vienne dans » toute son étendue [2]. »

La maison du rempart était la demeure banale, officielle, publique, ouverte à tous les amis connus ou inconnus. La promenade au Léopoldsberg, où l'on n'allait qu'aux beaux jours, était l'asile privilégié des conversations intimes, le rendez-vous des vrais amis.

A la maison du rempart, on dînait de bonne heure en famille autour d'une table servie dès quatre heures et aussi frugale que cordiale. Le prince de Ligne y mangeait presque entièrement à lui seul, par distraction ou par gourmandise, les petits plats qu'on lui servait, en dédommageant ses convives affamés et charmés par une conversation qui faisait oublier, comme les *histoires* de Mme Scarron, l'absence du rôt.

[1] *Esquisses politiques et littéraires*, par le comte Ouvaroff, etc. Paris, Gide et Ce, un vol. in-8, p. 120.

[2] Baron de Reiffenberg, p. 41.

Là se pressait une nombreuse société, composée surtout des étrangers de distinction qui n'avaient garde d'oublier, après avoir présenté leurs hommages à l'empereur, d'apporter au prince de Ligne, majesté d'esprit et de goût, le tribut de leur admiration et de leur respect; société, on le comprend, un peu mêlée et parfois uniquement composée de nobles sots ou de curieux sans valeur. Après avoir essayé de se débarrasser de leur empressement par ces formes d'une moquerie douce et d'une politesse ironique qui lui étaient familières, le prince risquait parfois le grand parti : il prenait alors congé de ses admirateurs importuns *à la française*, selon son expression, c'est-à-dire qu'il s'esquivait sous un prétexte décent, sautant les marches de son escalier avec la prestesse d'un page, et se précipitant avec un compagnon choisi et complice dans sa voiture, qui l'emportait au Burg ou à la grande Redoute « riant de cette espièglerie d'écolier et du désap» pointement de tous les parleurs insipides qui allaient le chercher pour en » être écoutés [1]. »

Mais voici maintenant la description du salon du Bastion aux grands jours, quand le prince de Ligne, heureux d'un auditoire digne de lui, se plaisait chez lui autant que s'il eût été hôte.

« Là se réunissait son aimable famille, composée de deux filles mariées [2] et » d'une troisième, alors chanoinesse; là venait affluer périodiquement tout ce » que Vienne offrait de plus recherché, soit en vieilles femmes au ton exquis et » aux grandes manières, soit en femmes jeunes et pleines d'agréments; c'était » tantôt un groupe d'Anglais, lesquels, disait le prince de Ligne, voyageaient » pour leur agrément, et non pour celui des autres; tantôt des Russes qu'il affec» tionnait de préférence. Il y venait peu d'Allemands, si ce n'est quelques débris » du temps de l'empereur Joseph, ou quelques grands seigneurs des Pays-Bas, » exilés comme le vieillard de Virgile ou comme l'hôte lui-même loin de » leurs pénates domestiques. A ces visiteurs toujours empressés se joignaient » quelques émigrés de haute volée, le comte Roger de Damas [3], le marquis de » Bonnay, et quand au milieu de ce groupe mélangé on distinguait un homme » à l'œil de feu, à la physionomie basanée et méridionale, c'était Pozzo di Borgo, » qu'un charme de conversation différent de celui du prince de Ligne attirait » vers lui, et dont l'esprit original, passionné et tout à fait de notre temps faisait » admirablement ressortir l'esprit du XVIIIe siècle du prince de Ligne [4]. »

[1] *Fêtes et souvenirs du Congrès de Vienne*, etc., par le comte A. de La Garde. Paris, Appert, 1843, t. I, p. 33.

[2] La princesse de Clary, la comtesse de Palfy. Son fils Louis Eugène, père du prince actuel, ancien ambassadeur de Belgique à Paris, mort le 2 mai 1812, à Belœil, avait épousé la comtesse E. D'Oultremont.

[3] Voir son portrait au t. II des *Œuvres choisies*, p. 95.

[4] Ouvaroff, p. 121. 122.

Veut-on avoir, en dehors des paroles trop citées, médailles délicates dont la circulation a effacé le coin, une idée de cette conversation, qu'on peut caractériser par ce qu'il disait lui-même de Casanova : *Chaque mot est un chapitre, et chaque pensée un livre?* Si l'on parlait du vrai bonheur, il disait qu'il n'en avait goûté que quatre jours : celui où il mit pour la première fois son uniforme ; le soir de la première bataille à laquelle il assista ; le jour où on lui avoua pour la première fois qu'on l'aimait, et celui où il était sorti après sa petite-vérole. » Si l'on parlait politique, il disait : « Ne dégelez pas les peuples froids, » ou bien : « La » France n'est devenue ingouvernable que depuis qu'elle a malheureu- » sement cessé d'être frivole. » Il n'aimait les républiques que dans l'eau ; la liberté ne lui semblait convenir qu'aux insulaires, parce que volant mais ne nageant pas, elle demeurait chez elle et n'allait pas gâter les nations heureuses d'être tyrannisées. Un moment après, il blâmait le comte d'Egmont, qui n'était à ses yeux qu'un homme de guerre, très-chétif homme d'État, mort en bon chrétien, mais en pauvre citoyen, et ni en soldat ni en grand seigneur, demandant pardon au roi des torts *qu'il n'avait pas eu l'honneur d'avoir*. Parlait-on des femmes, il avait, en songeant à la position que le monde leur a faite, une manière qui n'était qu'à lui de s'écrier : « Comment y a-t-il tant d'honnêtes femmes ? » C'était là une exclamation naturelle dans la bouche d'un des derniers amants de Mme Du Barry [1].

Voilà l'homme en bloc, alors qu'il était surtout admirable dans le détail. « Que serait-ce, « s'écriait Mme de Staël, » si vous l'aviez entendu ? »

Ce mot nous amène à elle, à son fameux voyage de 1808 à Vienne, où, longtemps après, dans un certain monde, on datait encore de cette visite en disant : « Lorsque Mme de Staël était ici [2]. » Quand le prince alla voir à l'hôtel *du Cygne*, où elle était descendue l'illustre étrangère, il s'informa du motif qui l'amenait à Vienne. Le regardant de son grand œil noir fascinateur, elle lui dit : « Je viens mettre mon fils à l'école du génie. » — « Il y était dès sa naissance, madame, » répondit le prince en s'inclinant. Ce compliment a valu à ce charmant auteur de trente-six volumes qui ont ruiné son libraire, le soin que prit Mme de Staël de faire elle-même le triage du bon et du mauvais grain, et de signer la *Préface* de ce *Choix* exquis qui ne contient pas tout le prince de Ligne, mais le meilleur, le prince de Ligne seul digne de la postérité, en grand habit enfin, et non en chemise, comme il le disait lui-même de son fatras.

C'est encore au comte Ouvaroff qu'il faut demander le tableau et les détails de cette singulière intimité de Mme de Staël avec un homme qui avait

[1] « Mme Du Barry, dont il fut, après Louis XV, l'amant favorisé, et pour laquelle il fran- « chit les murs de l'abbaye du Pont-aux-Dames, où Louis XVI l'avait fait enfermer. » (Ouvaroff, p. 129.)

[2] La Garde, p. 267.

trop d'esprit pour permettre à une femme d'en avoir autant que lui, et qui, galant jusqu'à la dernière heure, promenant encore, peu de jours avant sa mort, sur les remparts de Vienne ou au Prater, ses attentes amoureuses et frileuses [1], pardonnait volontiers à une femme d'être bête, comme Rivarol, pourvu qu'elle fût jolie [2]...

« Dans ce petit salon grisâtre, modestement meublé et si étroit qu'il était
» difficile de s'y placer debout quand il y avait du monde, parut un soir Mme de
» Staël...
» D'abord, le prince de Ligne se trouva médiocrement prévenu en sa faveur.
» L'exaltation dramatique de Corinne lui paraissait quelque peu ridicule, et son
» néologisme, en fait d'esprit de salon, lui était antipathique. En France, avant la
» Révolution, le prince de Ligne n'avait guère vu, et il avait fort peu goûté
» M. Necker. Mme Necker l'avait prodigieusement ennuyé, et, de l'ambassadrice
» de Suède, il ne gardait que le souvenir d'une personne dont la laideur n'était
» pas douteuse. Vivement attaché à la reine Marie-Antoinette, et chevaleresque-
» ment épris d'elle, le contact du ministre génevois ne pouvait être que déplai-
» sant au prince de Ligne. Il fallait toute l'aménité de son caractère, toute
» l'exquise délicatesse de ses manières pour ne plus voir dans Mme de Staël,
» fugitive et déjà proscrite en 1808, qu'une nature d'élite et tout exceptionnelle,
» qui par les éminentes qualités de son cœur autant que par la haute portée de
» son esprit, avait droit à la bienveillance générale... »

Par une sorte de tacite compromis plein d'indulgences et de délicatesses réciproques, on s'entendit pour ne songer qu'à ses qualités et se pardonner ses défauts, surtout pour ne jamais parler *sérieusement* de la Révolution française. De cette façon ces deux personnages, si bien faits pour s'adorer et se disputer, pour se contredire et pour s'entendre, firent un excellent ménage d'esprit. Quand ils étaient seuls, c'est-à-dire libres l'un de l'autre, la franchise reprenait ses droits, la critique corrigeait l'enthousiasme, et la sincérité se faisait jour par des revanches où la malice avait encore sa pointe de galanterie. Dans ce duel courtois de réticences et de sous-entendus, peut-être même Mme de Staël conserve-t-elle l'avantage de la générosité. Quelle analyse pénétrante, bien que volontairement émoussée par la sympathie, dans ce que Mme de Staël a dit, en quatre pages qui valent un livre,

[1] La Garde, p. 458.

[2] Il est vrai qu'il n'attendait guère et qu'il échappait bien vite à la déception par un bon mot. Ses dernières préférées étaient deux juives fort belles qu'il voyait assidûment, mais qu'il quitta brusquement un jour, en leur adressant le billet suivant par lequel il esquivait heureusement la défaite. « Vous savez, Mesdames, que j'ai toujours été un de vos adorateurs les
» plus empressés; vous n'avez ni enfants, ni chiens; ce qui m'a donné tout de suite une
» grande idée de votre mérite; mais mes jambes se refusent à grimper vos escaliers. Adieu,
» vous êtes décidément les dernières que j'aie adorées au troisième. » (Ouvaroff, p. 133.)

de ce *style parlé* du prince de Ligne écrivain, de ces défauts de sa plume qui sont une grâce dans sa conversation, de cet accord et de cet ensemble de ses idées malgré ses contradictions : « C'est celui que le naturel et la » vérité mettent à tout. »

Quel portrait à la fois magistral et féminin que celui-ci :

« Vous voyez devant vous ce que le prince de Ligne vous écrit. Il donne de » la vie à tout parce qu'il ne met de l'art à rien... Ceux qui le connaissent » savent qu'il est impossible d'être plus étranger à toute espèce de calcul. Ses » actions sont toujours l'effet d'un mouvement spontané. Il comprend les choses » et les hommes par une inspiration soudaine, et l'éclair plus encore que le jour » semble lui servir de guide. Il se croit né heureux, parce qu'il est bienveillant, » et parce qu'il plaît au sort comme à ses amis. Il jouit de la vie comme Horace. » Mais il l'expose comme s'il ne mettait aucun prix à en jouir... On peut soup- » çonner que dans les dernières guerres, le prince de Ligne eût souhaité qu'on » lui offrît plus souvent l'occasion d'exercer sa valeur française contre des Fran- » çais; c'est la seule peine d'ambition qu'on aperçoive dans un homme dont il » faudrait louer la philosophie, s'il y en avait à se contenter de plaire et de » réussir toujours... »

Puis, si elle songe, avec son cœur de femme et de mère, à cette unique douleur d'un homme que l'admiration de l'armée, la sympathie populaire, le respect des gens de cœur et la visite des gens d'esprit de tous les pays, consolaient des disgrâces de ces dernières années où il pardonnait tout au sort qui l'avait tant gâté autrefois, tout, excepté la mort de son fils; si elle s'étonne, en le plaignant, de l'héroïsme de cet esprit qui ne se ressent pas de ses regrets, alors elle s'attendrit et nous attendrit avec elle. Elle nous peint d'un mot ces heures de solitude et d'abandon où, la blessure de son cœur se rouvrant, il pleurait son fils avec sa gloire. Elle fait ressortir, avec la complaisance d'une estime émue, ce trait inattendu qui complète l'originalité de cet homme si léger, qui eut un sentiment si profond; de cet homme si inconstant, qui lui demeura fidèle; de cet homme enfin, maître et esclave du monde et de la mode, et qui sut ne pas rougir d'être inconsolable.

« Il a perdu une grande fortune avec une admirable insouciance, et il a mis une » fierté bien rare à ne rien faire pour réparer cette perte; enfin, le calme de son » âme n'a été troublé qu'une fois; c'est par la mort de son fils aîné, tué en » s'exposant dans les combats comme son père. C'est en vain alors que le prince » de Ligne appelait à son secours sa raison et même cette légèreté d'esprit qui » non-seulement sert à la grâce, mais quelquefois aussi peut distraire des peines » de l'âme. Il était blessé au cœur, et ses efforts pour le cacher rendaient plus » déchirantes encore les larmes qui lui échappaient. Cette crainte de paraître » sensible quand on s'est permis quelquefois de plaisanter la sensibilité; cette

» pudeur de la tendresse paternelle dans un homme qui n'avait jamais montré
» aux autres que ses moyens de plaire et de captiver; tout ce contraste, tout ce
» mélange du sérieux et de la gaieté, de la plaisanterie et de la raison, de la
» légèreté et de la profondeur, font du prince de Ligne un véritable phénomène;
» car l'esprit de société, à l'éminent degré où il le possède, donne rarement
» autant de grâce en laissant autant de qualités. On dirait que la civilisation s'est
» arrêtée en lui à ce point où les nations ne restent jamais, lorsque toutes les
» formes rudes sont adoucies, sans que l'essence de rien soit altérée... »

Ce chef-d'œuvre finit par ce dernier éloge, où la restriction est douce comme l'épine légère de la rose embaumée :

» Le privilége de la grâce semble être de s'accorder également bien avec tous
» les genres, tous les partis et toutes les manières de voir. Elle ne touche à rien
» assez rudement pour blesser, ni même assez sérieusement pour convaincre, et
» jamais elle n'ébranle la vie qu'elle embellit [1]. »

Le prince de Ligne n'a guère parlé de Mme de Staël, de peur d'en trop dire et de faire briller son esprit aux dépens de sa reconnaissance ; mais il est impossible de ne pas croire qu'il songeait à elle lorsqu'il écrivait :

« L'imagination a plus de charmes en écrivant qu'en parlant. Les grandes ailes
» doivent se ployer pour entrer dans un salon. Si elle est trop vive, trop ardente,
» il faut l'arrêter; car en conversation, trop de feu refroidit, trop de traits blesse,
» trop d'esprit humilie. Pour plaire, il faut savoir descendre et se mettre à la
» portée du plus grand nombre. »

Ce fut là à peu près son unique vengeance des éloquents essors qui poussaient parfois Mme de Staël hors des limites et comme qui dirait des frontières de la neutralité politique, malgré les efforts consciencieux du prince d'Aremberg.

« Le prince Auguste d'Aremberg, l'ami de Mirabeau et du duc d'Orléans, *et*
» *qui sympathisait à ce titre avec les idées de Mme de Staël, tout en se rapprochant*
» par sa position sociale des antécédents du prince de Ligne, semblait le point
» d'intersection entre ces deux intelligences si contrastées; le dieu terme qui
» veillait à ce que le domaine de chacune d'elles fût scrupuleusement respecté.
» Il serait difficile d'exprimer le plaisir infini que nous donnait ce ravissant
» spectacle. Jamais le prince de Ligne ne fut plus fin, plus coquet, plus ingé-
» nieux ; jamais Mme de Staël ne fut aussi brillante; seulement, il y avait en lui

[1] Mme de Staël, *Préface des Pensées et Lettres du maréchal prince de Ligne.*

» une légère, une imperceptible teinte d'ironie qui, sans blesser Mme de Staël, lui » opposait une sorte de résistance passive qui n'était pas sans attrait pour elle. » Quand Corinne s'envolait au septième ciel par une explosion d'inimitable élo- » quence, le prince de Ligne la ramenait petit à petit, dans son salon de Paris. » Quand lui, à son tour, se jetait follement dans les causeries parfumées de Ver- » sailles et de Trianon, Mme de Staël se hâtait d'indiquer en quelques paroles » brèves et énergiques l'arrêt de cette société condamnée à périr de ses propres » mains. On se trouvait entraîné tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, sans qu'il » fût possible de leur décerner le prix; personne d'ailleurs, n'eût voulu les » mettre d'accord, tant cette lutte était de bon aloi et de bon goût. Empressons- » nous de dire que dans ces charmants assauts il n'y avait rien d'apprêté, rien » de factice; c'étaient deux natures différentes qui se produisaient sans efforts; » c'étaient deux habiles jouteurs qui se renvoyaient la balle avec courtoisie : » vivacité d'expressions soudaines, toujours polies et naturelles; causerie facile, » presque négligée, qui allait de l'un à l'autre au hasard; soin extrême d'éviter » toutes les aspérités de la parole; bonhomie réciproque, si l'on peut se servir » de ce mot. — Tel était le trait distinctif de ce feu d'artifice inouï, dont les » merveilleuses fusées se retracent encore avec délices à ma mémoire... »

La société de Vienne eut pour Mme de Staël la galanterie courtoise du prince de Ligne; on la fêta à l'envi, et, selon la coutume encore en vigueur, on lui offrit ces spectacles de salon dont la vogue est éternelle, parce qu'ils permettent à chacun d'essayer du rôle et du costume qui lui sied le mieux, et satisfont à la fois l'amour-propre de ceux qui se montrent sur ces théâtres improvisés et de ceux qui les regardent, et pour lesquels ils y sont montés. D'ailleurs le prince de Ligne et Mme de Staël aimaient avec une égale passion à jouer la comédie, que tous deux jouaient mal, par la bonne raison qu'ils étaient, comme Mme du Deffand, de ceux qui ne sont bons acteurs qu'au coin du feu, sans le savoir. Malgré l'estime qu'on avait partout pour le prince, on ne flattait qu'à demi ce goût malheureux, et on le réduisait prudemment aux rôles les moins hasardeux, ceux de notaire au dénoûment ou de laquais porteur d'une lettre, dont il s'acquittait avec plus de résignation que d'à propos.

« Encore, dit M. Ouvaroff, s'il jouait le rôle du notaire, arrivait-il au milieu de » la pièce, et quand il endossait la livrée pour apporter une lettre, il continuait » à rester en scène, disant tout bas : « Mais, mon Dieu, est-ce que je vous » gêne ? »

» A l'arrivée de Mme de Staël, on monta plusieurs pièces, entre autres *Les* » *Femmes Savantes*, dans laquelle elle eut le grand rôle de Philaminte. Le comte » Louis Cobentzl, ami et compatriote du prince de Ligne, connu par ses ambas- » sades en Russie et en France, et son ministère de 1805, joua *Chrysale* avec une » verve et un talent à faire envie à un acteur consommé. Sa sœur, Mme de Rom-

» beck, inimitable et gracieux mélange de cœur et d'esprit, de folie et de raison,
» fit le rôle de Martine. Arthur Potocki et moi, les plus jeunes de la bande, on
» nous *grima* de toutes les façons, on nous affubla d'énormes perruques, et nous
» parûmes, lui en Vadius, moi en Trissotin. La pièce fut jouée avec quelque
» ensemble et fit plaisir ; quelques allusions malignes ne furent point épargnées
» à Mme de Staël.

» Une autre fois, elle joua une pièce de sa façon, nommée *Agar dans le désert*,
» et qui est, je crois, imprimée dans le recueil de ses œuvres. Ce fut à cette occa-
» sion que le prince de Ligne, me prenant à part après la représentation, me
» dit : Cher petit, (il me nommait souvent ainsi), n'êtes-vous pas enchanté et ne
» trouvez-vous pas la pièce excellente? Mais, à propos, quel est donc son titre?
» — *Agar dans le désert*, répondis-je naïvement. — Eh ! non, non, cher petit, vous
» vous trompez, c'est *La Justification d'Abraham*. »

La carrière politique du prince de Ligne avait fini avec Joseph II. Il répétait souvent « qu'il était mort avec lui. » Le ministre parvenu Thugut, qu'il avait traité comme un Chamillart, l'avait traité à son tour comme Chamillart fit pour Bonneval, son héros de prédilection. Il se considéra comme chargé de faire les honneurs du passé et les honneurs de Vienne à l'élite du monde civilisé. Et ces fonctions gratuites l'occupaient plus que l'administration de son régiment de trabans, ou la présidence du conseil de l'ordre de Marie-Thérèse.

« Le plus infatigable des *flâneurs*, le prince de Ligne était partout, au théâtre,
» aux guinguettes, dans le Prater, beaucoup dans les salons et peu à la cour.
» A Vienne, tout le monde, petits et grands, le saluait avec plaisir ; de loin, on
» le voyait venir, soit à pied, enveloppé d'un manteau demi-militaire, soit dans
» son carrosse gris, attelé de deux chevaux blancs et sur lequel s'épanouissait,
» sous la couronne princière, le large écusson de ses ancêtres, portant d'or à la
» bande de gueules, surmonté du *cri* de la grande maison d'Egmont, de laquelle
» celle de Ligne est issue... Derrière ce carrosse était monté un Turc que le prince
» Potemkin lui avait donné à l'assaut d'Ismaël, et qui, pour cette raison, portait
» le nom de la ville[1]... »

L'époque du congrès de Vienne fut comme un regain de succès et de crédit pour le prince de Ligne ; sa gloire, au moment de n'être plus qu'un souvenir, redevint une brillante réalité. Elle se renouvela, en quelque sorte, et se consacra dans l'applaudissement de tout ce que Vienne comptait de diplomates et de personnages illustres. Tous daignèrent rire des lazzis dont le malin maréchal lançait de temps en temps contre la fastueuse inutilité du congrès une dernière bordée ; tous tinrent à honneur, souverains et ambas-

[1] Ouvaroff, p. 133.

sadeurs, de se montrer une fois dans leur vie les admirateurs de la vieillesse, de l'esprit et du malheur. Il est vrai qu'il était difficile d'être plus jeune en cheveux blancs et plus spirituellement malheureux que le prince de Ligne. Il paya sa dette de reconnaissance à tous ces hôtes illustres venus à Vienne pour donner à l'Europe le spectacle d'un congrès « qui dansait plus qu'il ne marchait, » en leur donnant à son tour « le spectacle de l'enterre» ment d'un feld-maréchal. » Il mourut à point, ainsi qu'il le leur avait promis, plus en épicurien qu'en chrétien, le 13 décembre 1814, âgé de plus de quatre-vingts ans.

Ainsi finit cet homme qui a été aussi aimable qu'on peut l'être quand on trouve le sentiment ridicule, et aussi honnête qu'on peut l'être sans vertus. Ainsi mourut en jouant cet homme qui voulait tout faire en jouant, même le bien. C'est en jouant qu'il fit sa gloire, elle se compose de lettres et de bons mots, tout ce qu'il faut pour être ce qu'il fut en effet, un héros de saillies « le seul étranger, dit Mme de Staël qui, dans le genre français, » soit devenu modèle au lieu d'être imitateur. »

M. de Lescure.

MARDOCHE[1]

LE MONDE

XXIII

Un jeudi de janvier, jour de grande réception, Mardoche fut introduit par son oncle dans le salon de M. Boniface.

Quand le sénateur l'eût présenté, il se trouva au milieu de cette cohue comme un homme à la mer. Héraclite, qui fréquentait la maison, n'était pas encore arrivé; Mme Boniface, après quelques gracieuses paroles adressées au nouveau venu, avait dû songer aussitôt à ses fonctions de maîtresse de maison. M. Boniface causait avec un petit monsieur chamarré qui ressemblait à une bouteille de Leyde, et qui portait autour du cou un grand cordon rouge. Mardoche ne savait quelle contenance tenir, il lui semblait que les regards se dirigeaient vers lui comme des flèches parties de tous les coins. Avisant un groupe de causeurs, il se dirigea vers lui; c'était un îlot.

Le dos à la cheminée, les bras croisés, majestueusement nonchalant, un personnage d'une cinquantaine d'années occupait le centre du demi-cercle formé autour de lui. Il semblait écouter à peine, son œil terne flottait de l'un à l'autre, tandis qu'un sourire complaisant, que sans doute il s'adressait à lui-même, errait sur ses lèvres. Par intervalles, il daignait réprimer un bâillement : Astolphe était chez lui. On rencontre

[1] Voir la *Revue moderne* des 1er avril et 1er mai 1866.

dans tout salon de ces familiers qui se prélassent, font la roue, remplissent les fauteuils et la conversation, toisent les nouveaux arrivants, ont l'air de recevoir les gens chez lesquels ils sont reçus, et respirent en dieux blasés l'encens dont ils ne pourraient se passer un seul instant.

La conversation roulait sur les candidatures proposées pour un fauteuil vacant à l'Académie. Le candidat d'Astolphe était Astolphe. On le savait, et l'on immolait ses concurrents à ses pieds. Il se régalait de cette hécatombe, tout en demandant grâce hypocritement pour les victimes. Mardoche n'eût osé souffler mot. Cependant, lorsqu'on vint à jeter comme en passant (avec beaucoup de timidité) un nom qui sonnait haut, et qui fit faire une grimace au personnage comme s'il avalait une arête, Mardoche crut devoir montrer son goût en matière littéraire. Il ramassa, pour l'appuyer d'un franc éloge, le nom qu'on avait laissé tomber avec une négligence affectée. A ce coup de trompette, le visage d'Astolphe prit la nuance du fromage de Brie, sa bouche se contracta, et son œil terne soudain devint féroce. Mardoche avait marché sur la vipère. Un silence général se fit dans le groupe. Astolphe, que cette pause embarrassait, fut le premier à se remettre :

— *Monsieur* a parfaitement raison, dit-il — en jaugeant l'intrus et en laissant tomber ses paroles une à une comme du plomb fondu — personne plus que R... ne mériterait de prendre place à l'Académie, s'il suffisait encore pour cela de bien écrire...

— Et qu'il ne fallût pas bien penser, se hâta d'ajouter le petit Gaston, qui dînait chez Astolphe les mercredis et faisait la cour à sa femme.

Mardoche eût souhaité d'avoir une trappe sous ses pieds. Il prit le parti de s'éloigner.

— Quel est ce petit monsieur que je ne connais pas? demanda le majestueux Astolphe, en poursuivant le fuyard d'un regard venimeux.

— Personne ne le connaît, répondit Gaston, c'est un bohème. Quelle tenue ! M. Boniface devrait veiller à ne point recevoir des gens de cette sorte : ils font tache dans son salon.

— Ils le déshonorent, ajouta un autre interlocuteur.

M. Boniface avait vu de loin se rembrunir le visage de l'olympien, il accourait. On voulut savoir de lui quel était ce débraillé, et Mardoche fut criblé d'épigrammes. Le pauvre Boniface, rouge comme une pivoine, prétexta humblement ses relations avec le sénateur, dont Mardoche — par hasard — se trouvait être le neveu, il plaida les circonstances atténuantes, mais se promit bien de laisser à la porte

désormais le folliculaire, et de ne pas lui confier le feuilleton de son journal.

Pendant ce temps, blotti dans l'angle d'une croisée, le poëte déconfit assistait au dialogue suivant entre deux jeunes hommes du meilleur air :

— Trois millions.

— Jolie?

— Les hanches un peu fortes, la taille courte.

— Bossue?

— Guère, mais elle n'a plus qu'un œil : assez beau du reste.

— Diable!

— Trois millions net, et pas de belle-mère.

— J'y réfléchirai.

Héraclite, qui avait aperçu Mardoche dans son coin, vint l'y rejoindre. Il s'amusa beaucoup de son aventure. Mardoche le pria de le mettre au courant des habitués de la maison, afin de lui épargner de nouvelles infortunes.

— C'est ici, dit Héraclite, le salon éclectique par excellence. On y vient des quatre points cardinaux, et notre gâchis social s'y peut étudier à merveille. Ceux qui ont encore des opinions les déposent en entrant, avec leur paletot, et les gens qui se sont injuriés le matin s'évitent poliment; le salon est assez peuplé pour qu'ils puissent ignorer leur mutuelle présence. Plusieurs ne viennent ici qu'aux jours de grande réception; quelques-uns ne font qu'entrer, saluer et sortir, ils ont paru, le salon s'est illuminé de leur présence éphémère : M. Boniface est content. Ce soir, le rappel a été battu sur toute la ligne, et la Babel est splendide. Voici, là-bas, faisant sa cour à la jolie maîtresse du lieu, le célèbre philosophe X... tombé en quenouille. Il ne s'est pas fait ermite, n'ayant jamais eu le diable au corps. Son voisin, excellent homme, qui descend de saint Paul par Jansénius, a été illuminé de la grâce — sur le chemin de Compiègne. Il cause avec notre illustre gallican, qui a fait sa carrière d'homme d'État en gros souliers, ce qui permet de marcher dans tous les chemins. Le savant R... qui traverse le salon, tout miel et tout sourire, quêtant les regards, ceux des dames surtout, est un courtisan sans honte, sinon sans reproche. Il a servi et servira tous les pouvoirs, en mendiant de titres et de rubans. Il se croit un homme public, et n'est qu'une fille publique.

Appuyé au piano, V..., l'apôtre-prophète, fait un monologue. Son rêve est d'unir un jour le Pape et César. Il croit fermement (ce qui lui fait honneur) à la réconciliation finale de tous dans la fraternité

universelle. La maladie, la misère, la mort elle-même disparaîtront : ce sera l'âge d'or. Nous saurons alors tous lire et écrire, et nous serons saint-simoniens. Il est fâcheux que le monde n'ait pas commencé par là. P..., le sceptique de l'école de Montaigne, l'écoute en souriant. Celui-là serait bien fâché de croire à quelque chose, croire marquant toujours une étroitesse de l'esprit. Le doute seul est illimité. Peut-être a-t-il raison : le doute est fait pour l'homme, mais l'homme n'est pas fait pour le doute. L'orthodoxe M... qui se rapproche d'eux pense que le monde a été créé par un monsieur du nom de Jehovah, et il affirme, parce que la Bible le raconte, que la baleine avala le prophète Jonas. Il regrette de ne pouvoir croire davantage, et il affirmerait avec joie que Jonas avala la baleine, si la Bible le disait.

Le jacobin G... est en train de gesticuler contre la peine de mort. Il défend Lacenaire et décapite Mme Roland, c'est d'ailleurs un homme très-doux. Il n'a rien de commun avec son voisin B... qui prétend que la politique est l'art des transactions, et qui pour se montrer homme d'État transige toujours. Le journaliste S..., qui se dirige vers nous, est son propre Bossuet, il écrit l'histoire de ses variations. Variant invariablement, il ne varie jamais. Son collègue R..., qui vient de le saluer, prêche l'indépendance des peuples ; malheureusement il ne prêche pas d'exemple.

— Quel est ce petit monsieur qui nous lorgne et qui a l'air si impertinent ? demanda Mardoche.

— Un monsieur qui ne porte jamais que des pantalons et des opinions du dernier genre, fait sa raie derrière la tête et méprise les gens qui mettent mal leur cravate. Il irait tout nu, si c'était la mode.

En cet instant, deux accords se firent entendre. Un pianiste qui « faisait fureur » exécuta deux morceaux de sa composition à la grande satisfaction du public, et à la sienne. Il avait compris que l'attaque d'épilepsie sur le piano était usée comme preuve de génie, et c'est le genre séraphique qu'il avait adopté. En jouant il restait en extase — devant son œuvre. On entendit ensuite une cantatrice des Italiens, quelques chansonnettes comiques, et un violon prodige que promenait dans les salons son cornac bien intentionné. Après l'intermède musical, le salon se vida et Mardoche crut qu'on se retirait. Héraclite lui apprit que l'heure du buffet était venue ; il l'entraîna dans la salle à manger. Astolphe faisait l'aimable auprès de la dame du logis tout en mangeant une glace. Il faillit la laisser tomber à la vue du folliculaire et d'Héraclite, sa bête noire. Mme Boniface, qui détestait les pédants, en femme d'esprit, remarqua aussi-

tôt le déplaisir d'Astolphe, et se tournant vers Mardoche, elle lui offrit du ton le plus aimable une tasse de thé. Mardoche n'eût pas été plus heureux de recevoir une couronne. L'austère Astolphe voulut tourner bride. Mme Boniface lui coupa la retraite en lui présentant Mardoche : « un jeune écrivain, dit-elle, dont on m'a conté le plus grand bien, et qui est désormais de mes amis. Je compte sur vous, cher monsieur, qui aimez la jeunesse et le talent, pour vous en souvenir à l'occasion. Astolphe s'inclina, et dès qu'il put, gagna la porte.

— Sur quoi a donc marché Astolphe, ce soir ? demanda Boniface à sa femme.

— Je ne sais, répliqua celle-ci, peut-être sur sa candidature.

La pendule marquait une heure, le salon était presque désert; on allait se trouver réduit au petit groupe des intimes, ceux que Mme Boniface nommait les siens et qu'elle gardait, disait-elle, pour la bonne bouche. Héraclite, admis au nombre de ces privilégiés, eût pu rester, mais il jugea que le moment était venu d'emmener Mardoche. Mme Boniface, en train de causer avec un jeune attaché d'ambassade, qui ne se croyait pas obligé de faire le sphinx pour avoir l'air de savoir ce qu'il ignorait, s'aperçut de la retraite méditée par le sculpteur et rappela les fuyards. Héraclite fut grondé d'avoir voulu s'esquiver, et forcé de s'asseoir avec Mardoche dans le petit cercle qui s'était formé, près de la cheminée, autour de la jeune femme. M. Boniface était allé se coucher : on avait vacance.

Il ne restait que l'attaché d'ambassade, Paul Berthoud, le jeune Anatole, turfiste, et Mardoche.

— De qui allons-nous médire ? fit Mme Boniface en avançant vers les chenets son pied mignon. Voyons, monsieur le diplomate, contez-nous les nouvelles.

— Madame, la grande nouvelle, c'est le discours de M. le marquis de Boissy au sénat.

— A-t-il fait une nouvelle descente en Angleterre ?

— Il a dit que l'empereur pouvait se tromper...

— Quelle hardiesse !

— Et qu'il avait ajouté à la gloire de César en écrivant son histoire.

— Ceci est moins hardi.

— Est-il vrai, monsieur Anatole, que M. de X... ait eu l'autre jour de fâcheuses distractions au baccarat ?

— Ce détail est exact, madame ; mais que voulez-vous que fasse un gentilhomme ruiné qui se voit obligé de soutenir l'éclat d'un grand nom ?

— C'est juste, interrompit Héraclite, il faut qu'il vole.

— Ou qu'il se marie, observa finement Anatole, ce qui serait pire.

— Pour sa femme.

— A propos, s'écria l'attaché, j'oubliais une nouvelle étourdissante : Listz entre dans les ordres.

— Dans celui de commandeur ?

— Il se fait abbé.

— J'irai me confesser chez lui, dit Mme Boniface.

— Il aura l'air costumé, remarqua Mardoche. Dira-t-il la messe ?

— Il en composera.

— Cela ne vaudra pas mieux.

— Il sera cardinal, j'en réponds, ajouta Berthoud.

— Pape !

— Anti-pape !

— Nous aurons..... l'austère-Listz, risqua Mardoche.

Anatole poussa trois hourrahs.

— Et le monde des lettres ? fit Mme Boniface en se tournant vers Berthoud.

— Il *chronique* de plus en plus ; la chronique triomphe sur toute la ligne. Il n'y a plus que chroniqueurs... et chroniqués.

— Plusieurs journaux annoncent, interrompit Mardoche, que Son Excellence le ministre de l'instruction publique vient de souscrire à la *Poésie des Larmes* de M. Belmontet.

— La littérature est sauvée, s'écria Héraclite.

— On parle d'un volume de Victor Hugo sur Shakspeare...

— Un géant embrassant un géant, s'écria Anatole.

— Qui trop embrasse mal étreint, riposta Berthoud.

— Saviez-vous, dit Anatole, que la baronne de G... porte de faux diamants ?...

— Et de fausses dents !

— Et de faux cheveux !

— Un faux teint !

— Moins faux que son langage.

— Elle n'a rien de vrai.

— Que sa bêtise.

On était lancé. Mardoche, d'emblée, passa maître dans ce jeu de raquettes de la causerie parisienne. Autant la présence d'Hélène l'avait rendu sot à Pfulgriesheim, autant celle de Mme Boniface l'éperonnait. Il amusa, il fut étincelant, et lorsque vers deux heures il se retira :

— J'espère qu'on vous verra souvent, lui dit Mme Boniface de son plus doux parler, et comme si elle connaissait ce mot d'un ancien, que la voix est la fleur de la beauté. Nous recevons les jeudis soirs, mais je suis chez moi tous les jours, entre cinq et six heures... pour mes amis.

Elle lui tendit la main, une main tiède et satinée qui lui donna le frisson, et qu'il eût voulu garder toujours dans la sienne.

XXIV

Quand Mardoche fut dans la rue, et que la lourde porte cochère eût retenti derrière lui, il huma l'air à pleins poumons, tout son être se dilatait dans le ravissement. — Quelle femme! Quelle adorable créature! s'écriait-il tout haut en marchant. Il ressemblait à un homme qui aurait bu d'un vin capiteux, le bouquet de la parisienne lui montait à la tête. Héraclite, qui connaissait le phénomène, et qui de plus connaissait Mardoche, ne se mit pas en frais de contradiction. Pauvre Hélène! pensa-t-il. Le sculpteur philosophe était de ceux qui, surtout en matière d'amour, observent le principe de non-intervention, et qui estiment que les plus grands désastres viennent de ceux qui prétendent les empêcher.

Les hommes qui ont vécu, c'est-à-dire survécu à leur jeunesse, n'aiment plus guère dans les femmes que deux choses : la satisfaction de leur vanité et celle de leurs appétits. La poésie est partie, il reste le satyre embusqué derrière ses convoitises. La grâce et la beauté deviennent le régal de sens fourbus ou blasés. Mardoche n'en était pas là; il ne déshabillait pas les femmes à première vue, ce qui souvent n'est pas difficile, beaucoup y mettant du leur. En fait de bonnes fortunes, il ne s'était pas élevé très-haut, et malgré ses trente-quatre ans, il était aussi neuf aux plaisirs mondains qu'un séminariste. Ce n'est pas qu'il n'eût jeté plus d'un avide regard dans les parages du luxe; souvent il s'était arrêté en hiver, le soir, avant de rejoindre son galetas, devant quelque somptueux hôtel ouvert à la file des voitures, et derrière les glaces, il avait vu se dessiner de ravissants profils qui l'avaient fait songer. En ces échappées fugitives, il avait entrevu un paradis de houris terrestres, des épaules nues, des yeux plus étincelants que les diamants, des femmes resplendissantes de beauté, emportées dans un vertige aux bras de leurs danseurs; et le

cœur palpitant, noyé dans un rêve de volupté, de satin et de dentelles, il s'était jeté sur sa couche solitaire et froide sans y trouver le sommeil : les délicieux fantômes l'y avaient suivi.

Il est superflu dès lors de vous dire que Mardoche devint éperdument amoureux de Mme Boniface.

XXV.

M. Boniface était tout entier à la création de son journal.

Mardoche non-seulement obtint son feuilleton, mais il l'eut avec des émoluments presque doubles de ceux qu'il espérait : huit mille francs ! Non-seulement il ne fut pas exclu des grandes réceptions du jeudi, mais il fut des petites et des moindres. On l'invita à dîner à la barbe d'Astolphe, qui trouva que M. Boniface se montrait bien faible en cette circonstance... et bien aveugle ! Astolphe ne l'était pas moins chez lui, et M. Boniface ne comprenait pas qu'il pût n'y point voir clair.

Pharamond. Robinet, qui avait compris la situation, tenait ferme pour Mardoche, et le portait aux nues. Le nouveau journal fut baptisé dans une scène fort agitée, où l'on discuta nombre de titres. Un rédacteur proposa *le Clairon*. Pourquoi pas *le Zouave* ? dit Robinet. *L'Arc-en-Ciel* conviendrait assez, répliqua le petit Christophe — à cause de la fusion des partis. — La motion fut rejetée, c'était un titre d'assurance, et puis le public y verrait malice. M. Boniface, qui sortait d'une méditation profonde, mit en avant : *Le Télescope*. Il expliqua que le journal avait pour mission de découvrir les vérités les plus lointaines au firmament de l'avenir, et de guider les peuples, à leur lueur, sur l'océan du présent... Chacun s'inclina, et l'on continua de chercher. Soudain Mardoche s'écria : *L'Étendard !* — *L'Étendard !* répéta le chœur avec enthousiasme. *L'Étendard !* c'était un trait de génie, cela flamboyait, cela rutilait et flottait. Robinet, transporté, serra Mardoche dans ses bras. M. Boniface crut devoir en faire autant; toutefois, il ne comprenait pas pourquoi l'on avait, sans rien dire, écarté *le Télescope*.

Robinet se mit à l'œuvre. Un million de prospectus furent lancés, il en arriva jusque chez les Lapons. La nouvelle feuille promettait de régénérer, en un tour de main, les cinq parties du monde. Robinet était un journaliste très-mûr, il était même faisandé. Cela ne l'empêchait pas de déclarer que la presse est un sacerdoce, et le journaliste un prêtre du progrès. C'est à la façon des prêtres qu'il agissait en

effet, car il sacrifiait tout à son dieu : c'est-à-dire à son journal. Il en avait déjà chevauché quelques-uns et les avait tués sous lui; cela tourmentait un peu M. Boniface. Les mortels étaient par Robinet classés en abonnés et non abonnés, abonnables et non abonnables. Robinet savait que les deux puissances qui mènent le siècle sont la réclame et la vapeur; en conséquence, le moindre chaudron devenait tambour sous sa main, la moindre guenille drapeau. Après être resté deux mois sur le chantier, annoncé, prôné et trompetté, *l'Étendard* fut lancé toutes voiles dehors, sur la mer de l'abonnement, pavoisé d'articles à effets, de programmes et de primes. Le navire au départ éclata de babord et de tribord. Les rédacteurs eux-mêmes en étaient assourdis. Mardoche tira un feu d'artifice de premier choix et mérita les compliments de la galerie. Dans le repas qui couronna ce grand jour, il fut placé auprès de Mme Boniface qui voulut bien faire les honneurs de la cérémonie. Mardoche, au dessert, se montra très-entreprenant et demanda la faveur d'un entretien particulier.

— Non, monsieur, lui fut-il répondu, vous avez triomphé comme écrivain aujourd'hui, triompher deux fois vous tournerait la tête. D'ailleurs, votre femme vous attend. Elle est délicieuse, on me l'a dit, et vaut mieux que moi. Que les hommes sont ingrats ! Allons, volage époux, rentrez et soyez sage.

Mardoche rentra à moitié gris, à la fois mécontent et fasciné. Hélène était encore levée, quoiqu'il fût deux heures du matin ; elle l'avait attendu.

— Eh bien, dit Mardoche, tu n'es pas couchée! A quoi songes-tu? On dort au Kochersberg.

— J'ai voulu t'attendre et t'embrasser.

— Une autre fois, je te prie de ne pas m'attendre. Cela te fatigue, et c'est parfaitement inutile.

Hélène promit qu'elle ne veillerait plus.

Le lendemain Mardoche passa chez un bijoutier, et rapporta une bague avec un brillant pour sa femme. Hélène le gronda d'avoir fait cette dépense, elle fut heureuse pourtant qu'il eût songé à elle. Nos femmes devraient se méfier des cadeaux qui leur arrivent comme s'ils tombaient du ciel; en général, ils viennent d'ailleurs : l'époux paie sa rançon.

Tandis que l'*Étendard* voguait, non sur les flots de sa clientèle, mais sur les millions de M. Boniface, Mardoche fut mené grand train par sa passion. Il dépensait ses nuits à courir les salons à la suite de Mme Boniface. Au bout de l'hiver il n'en pouvait plus. Ses nerfs étaient

agacés au possible, et sa femme ne savait plus comment le prendre. Elle avait peur qu'il ne tombât malade. Pâques arriva, le monde se mit à chômer, et Mardoche eut plus de repos. La vie du jour succédant à celle de la nuit, le soleil printanier à l'éclat des lustres et des bougies, il reprit un peu de couleurs et son irritation se calma. Mais ce fut pour tomber dans l'abattement. Hélène observa qu'il était singulièrement préoccupé, et qu'il se perdait en des rêveries profondes, durant lesquelles ses yeux restaient fixés dans le vague sur quelque objet invisible. Il avait parfois l'air d'un somnambule, et ne sortait de son mutisme que pour faire des réponses ou des questions qui dénotaient le plus étrange oubli des choses environnantes. A quoi donc songeait-il? Ce n'était plus à présent le souci d'argent qui l'absorbait, car jamais il n'avait rêvé pareille fortune; ce n'était pas davantage le besoin de réussir : il avait réussi. Ainsi pensait Hélène. Qu'avait-il donc? Elle s'était accoutumée depuis quatre ans aux fluctuations de son humeur; les alternatives de travail, de loisir, les petits incidents domestiques, l'influence de la température à laquelle il était soumis en esclave, cela suffisait pour expliquer bien des contrastes. Mais depuis quelques mois, ce n'était plus la même chose, et puisque rien dans leur ménage n'était changé, il fallait bien qu'une transformation si notable eût sa cause au dehors. Cette cause occulte, qu'elle ne pouvait saisir, devint l'angoisse d'Hélène. Mardoche ne lui disant rien, elle craignait de lui déplaire en l'interrogeant; elle savait du reste qu'il n'aimait pas qu'on l'interrogeât. Hélène se serait bien gardée de rien confier à son père, elle excusait son mari de son mieux toutes les fois que maître Stephan l'entretenait des singularités de conduite et de langage qu'il remarquait dans son gendre. Et maître Stephan de son côté n'osait insister, car il ne pouvait à présent se défendre de l'affreuse pensée que la vie extravagante de Mardoche le pourrait un jour conduire jusqu'à la folie. Point d'hygiène! point d'hygiène! répétait-il tristement. Ah! s'il voulait suivre le conseil que si souvent il lui avait donné de lire les anciens, et ceux d'entre les modernes qui sont la santé de l'esprit : un Molière, un La Bruyère, un Lafontaine! C'est du pain, lui disait-il, cela a poussé comme le blé en pleine terre, on ne s'en lasse pas. Mais il voyait bien que Mardoche préférait la sauce et les épices, et qu'en fait de littérature ils n'étaient pas de la même cuisine. Pour le tenter, car il croyait de son devoir de ne pas se décourager, il lui fit cadeau à Pâques d'un beau Plutarque et d'un Virgile, qu'il tenait lui-même de son père. Mardoche le remercia,

mais ce fut tout : pour lui le monde en ce moment tenait dans les yeux de Mme Boniface.

En sa qualité de critique de théâtre, Mardoche était obligé d'assister aux premières représentations. Il vivait bien près des coulisses. Le sénateur, dont les visites rue de l'Ouest devenaient plus fréquentes, laissa deviner charitablement ce qu'une pareille existence, combinée avec les relations mondaines, pouvait offrir de danger à ceux que ne maintiendraient point des principes sévères. Ces insinuations, quoi qu'elle en eût, troublèrent Hélène. Elle eut beau se dire qu'il faut avoir confiance en son mari et en Dieu, sa tranquillité disparut; le soupçon l'avait effleurée. Pour agiter l'onde paisible, il suffit d'une aile d'oiseau qui la rase en passant. Qu'une parole amie eût fait de bien à ce pauvre cœur agité! Mais à qui se confier? Dirait-elle ses chagrins à Héraclite? Non, ce serait accuser Mardoche, et de quel droit? Elle pouvait encore moins s'adresser à Tibulle, car à ses yeux surtout il fallait qu'elle parût heureuse.

XXVI

L'Étendard cinglait vers l'écueil. Pharamond Robinet n'avait jamais vu, criait-il, succès pareil : cela dépassait toutes ses espérances. M. Boniface qui payait n'était pas de cette opinion, mais Robinet se portait à charme : écrire beaucoup, toujours, c'était pour lui une condition de santé. Il se soûlait d'encre, il inondait le journal de sa prose liquide, et sa verve, qui coulait indifféremment sur toute espèce de sujets, n'avait d'analogue que la fameuse bouteille de Robert-Houdin. Cependant l'ambition perd aussi les journalistes. Robinet se croyait taillé pour la grande éloquence, il ne voyait dans le journal qu'un tremplin capable, à l'occasion, de le faire bondir jusqu'au sein de l'assemblée législative. Ah! M. Boniface, si vous aviez su quel rival vous réchauffiez de vos capitaux! L'occasion attendue se montra à l'horizon. Il y avait un député à élire dans l'une des circonscriptions du Nord, où l'ex-fabricant de drap avait fait fortune. M. Boniface se frotta les mains; la fortune venait à lui, il ne manquerait pas à la fortune. Robinet fut dépêché pour préparer le terrain. *L'Étendard* avait alors cinq mois d'existence. Son rédacteur en chef partit, bourré d'exemplaires : pendant que nous vous pousserons, dit-il à son patron,

nous donnerons un bon coup d'épaule à l'*Étendard*. En mon absence, c'est Brulart qui dirigera la barque.

— Brulart, fit M. Boniface avec surprise, mais c'est un clérical.

— Soyez sans inquiétude, maître, reprit Robinet, il m'a promis de changer d'opinion.

— Cependant...

— Vous, restez à votre poste et laissez-moi faire. A l'heure propice je vous appellerai, vous viendrez et vous vaincrez.

Robinet donna l'accolade à M. Boniface, et partit.

Sa campagne fut parfaite. Il caressa les influences, noua des relations, écrivit, pérora, invoqua les principes de 89, et répandit à profusion l'*Étendard*, rédigé pour la circonstance. On lui fit comprendre qu'une vingtaine de mille francs pour un orphelinat avanceraient beaucoup les choses. Robinet promit la somme, et dans une réunion qui eut lieu au sujet de cet établissement, il prit la parole, s'attendrit, attendrit, pleura, fit pleurer, parla de saint Vincent de Paul, de Jésus-Christ, de Mirabeau, de l'enseignement du peuple, du XIXe siècle, du progrès et de la ci-vi-li-sa-tion. L'*Étendard* reproduisit le discours en gros caractères, avec la signature de son rédacteur en chef en caractères d'enseigne. Cependant le jour du scrutin approchait, et M. Boniface s'étonnait de n'être point appelé sur le lieu du combat pour décider de la victoire par sa présence. Il s'étonnait encore davantage que l'*Étendard*, qui, au début, avait toujours accolé son nom à celui de Robinet, laissât le nom de ce dernier couvrir de plus en plus le sien : ainsi qu'on voit la lune, humble satellite, envahir le soleil. Chaque jour il rentrait dans l'ombre, et l'éclipse menaçait de devenir complète. Déjà, à son insu, elle était totale dans les journaux de la localité. Mme Boniface qui ne se mêlait guère de politique, mais qui souhaitait de voir son époux nommé afin qu'il fût plus souvent absent de chez lui, l'expédia incontinent sur le lieu du litige.

M. Boniface arriva quatre jours avant le vote. Cela n'était pas sur le programme de Robinet, qui tenta de filer doux, mais qui ne put masquer ses batteries. Dès le lendemain M. Boniface ne pouvait douter qu'il avait été joué. On restait bouche béante quand il parlait de son élection. Vous y avez renoncé en faveur de M. Pharamond Robinet, lui répondait-on de toutes parts. Robinet, mis en demeure de s'expliquer, s'expliqua. Il avait fait l'impossible pour lancer M. Boniface, les choses malheureusement avaient pris malgré lui un cours inattendu. Contraint de s'avouer enfin que M. Boniface ne réussirait pas, et voyant se produire cet étrange phénomène, à savoir que tous les efforts que faisait

Robinet pour son ami tournaient à son propre avantage, il avait dû, en le déplorant, se sacrifier à la dernière heure pour ne pas laisser péricliter leur commune cause. Car, en définitive, de quoi s'agissait-il? Des personnes? Non, mais des idées et du progrès. Les personnes n'étaient rien; M. Boniface l'avait dit lui-même et fait imprimer avec autant d'élévation que de justesse. Quand M. Boniface était arrivé, Robinet avait la plume à la main pour lui narrer au long ce qui s'était passé. Il savait qu'il risquait l'amitié de M. Boniface et sa position à l'*Étendard*; et n'était-ce pas là précisément un témoignage irrécusable en sa faveur, la preuve éloquente qu'il avait agi, non par des mobiles inférieurs, égoïstes et vulgaires, mais en vertu des intérêts supérieurs de la société? L'échec eût été pour l'*Étendard*. Robinet avait donc retiré la candidature de M. Boniface afin de lui épargner cette humiliation, comptant bien d'ailleurs que ce sacrifice aux principes de 89 serait transitoire, et que lui, Robinet, une fois à la chambre, influent dans le pays, ferait nommer M. Boniface dans une circonscription voisine, plus favorable évidemment à son honorable ami.

M. Boniface furieux repartit pour Paris. Robinet fit une profession de foi splendide et ne fut pas nommé, quoiqu'il eût fait raser les électeurs à ses frais par trois barbiers, durant quinze jours.

La rédaction en chef de l'*Étendard* passa en d'autres mains; ce ne fut pas pour longtemps, et la feuille multicolore s'en alla au souffle croissant du déficit, « où va la feuille de rose et la feuille de laurier. » Elle avait vécu dix-huit mois. La paix soit avec elle!

XXVII

Mardoche perdait sa place et ses dix mille francs. Il ne s'en attrista guère. Ce n'est qu'à Mme Boniface qu'il songeait. Il ne l'avait pas quittée de l'hiver; l'été venu, elle était partie pour sa campagne de Meudon, je crois que pour Mardoche elle avait prolongé au delà de sa coutume son séjour à la ville. Mme Boniface avait-elle marché sur les plates-bandes conjugales? avait-elle eu des amants? Mardoche se posait cette question. Et quelle parisienne n'en a pas, dira quelque fat qui veut faire croire qu'il n'a jamais rencontré de cruelles. La coquetterie sauve certaines femmes, elle est le liége qui les empêche d'enfoncer. Beaucoup d'adorateurs, c'est une parure de plus; un amant, je l'ai dit, c'est une gêne toujours, et souvent un péril. Il y a les parenthèses, mais quand

on ouvre une parenthèse, sait-on quand on la refermera? Des nœuds qu'on croyait de fleurs deviennent d'airain. J'ignore ce que pensait là-dessus Mme Boniface. Toutefois, il est des circonstances qui vous mettent sur la pente. Pour les femmes, la plus grave, Balzac l'a pensé, c'est d'avoir passé trente ans. Mme Boniface en avait trente-cinq, quoiqu'elle en parût trente à peine. Cet âge est le vrai cap des tempêtes, et beaucoup y font naufrage. Qu'il est cruel de se dire qu'on va vieillir sans avoir entendu le langage de la passion, sans avoir respiré son ivresse et senti son étreinte. Mainte femme, je présume, emporte par delà la quarantaine le regret de n'avoir point faibli, alors qu'il n'est plus temps et que derrière elle s'est couché, pour ne plus reparaître, le soleil de sa jeunesse et de sa beauté. L'amour, dit un adage arabe, est la religion des femmes : ne mettent-elles pas l'amour dans la religion lorsqu'elles ne peuvent plus mettre la religion dans l'amour?

Mme Boniface n'avait point d'enfants, son cœur était sans remparts. Il y a toujours des *on dit* plus ou moins charitables qui bourdonnent autour des jolies femmes. On disait donc que M. Boniface avait eu l'honneur de rivaliser avec le marquis de G..., un grand seigneur d'aussi pure race que ses chevaux, ayant mené à grandes guides sa fortune et son nom. Était-ce vrai? Dieu le savait, lui qui sait tout, mais dans ces sortes d'affaires le monde ordinairement doit se contenter de bienveillantes suppositions. Il lui reste ainsi le plaisir de mettre dans ses conjectures même les plus vraisemblables une part de médisance, et de se régaler de sa friandise, le scandale. La légende du marquis était déjà de l'histoire ancienne, car elle datait au moins de quatre ans; Mardoche en recueillait les derniers échos. Ayant rencontré une fois le marquis dans ses visites du soir, rue des Écuries d'Artois, il l'avait trouvé d'une respectueuse impertinence. Le célèbre turfiste était un homme de grand air. Qui n'a son singe, qui n'est le singe de quelqu'un? Le marquis ne singeait personne et beaucoup le singeaient; entre autres le petit Anatole, fils de bourgeois qui se moquait de son père dont il ne parlait jamais qu'en l'appelant : l'auteur présumé de mes jours. A vingt-six ans, cet estimable jeune homme était poussif; le marquis, sauf les rhumatismes et la cinquantaine, tenait bon. Athlète du plaisir, il avait le tempérament de fer des vrais viveurs; il eût mis sur le flanc une légion d'Anatole. Mardoche n'avait pu s'empêcher d'admirer cet homme régence égaré parmi nous, qui n'avait aucun préjugé de son rang et qui en gardait tout le prestige extérieur; à l'inverse de beaucoup d'autres qui, très-inférieurs

par leur jargon et leurs manières à leurs valets de pied, n'ont conservé de leurs aïeux qu'une morgue ridicule. M. Boniface l'appelait « ce diable de marquis, » il eût voulu avoir une fille, afin de la lui donner, de mettre du blason dans sa famille, et puisqu'il n'était pas baron, de pouvoir dire au moins : mon gendre le marquis. Qu'on explique la chose comme on voudra, Mardoche n'était pas fâché de croire que ce gentilhomme avait eu les bonnes grâces de la femme aimée. Cela irritait encore son désir de penser qu'il pourrait être jugé digne de succéder à un pareil héros. Lui aussi, il cherchait à imiter le marquis, et sa désinvolture avec les femmes. Il avait pris le tailleur d'Anatole, soignait ses gilets et ses cravates. Cependant Mardoche commençait à s'emporter; son amour prenait le mors aux dents. Mme Boniface, bien qu'elle eût la main savante, comprenait qu'elle l'avait trop éperonné pour le retenir désormais. D'autre part, le congédier lui eût trop coûté; elle s'était tellement accoutumée à le voir, à l'entendre, qu'il eût manqué dans sa vie. Elle commençait à s'avouer qu'il faudrait peut-être céder. Et serait-ce donc si terrible? Non, mais les conséquences! Cette crainte revenait toujours: puis-je être assuré qu'il sera discret? Si même il ne parle point, n'y a-t-il pas cent autres façons de dire, de crier sans le savoir : je suis son amant! Or, le monde pardonne tout à une femme, excepté de se laisser afficher. Quoi que vous fassiez, il peut vous absoudre, — à la condition que les dehors ne vous condamneront pas. Les dehors sont tout à ses yeux, parce que lui-même n'est qu'un assemblage de fictions convenues. Qui touche à son hypocrisie est sans excuse, il le détruit. Soyez innocent, qu'importe? si les apparences vous accusent, vous êtes coupable. Que ne respectiez-vous les convenances! C'est à la sincérité que le monde en veut.

Mme Boniface connaissait la loi. Et pourtant elle commençait à rêver de perdre le paradis, comme Ève, pour le trouver. Que faire à la campagne, à moins qu'on n'y songe? La solitude des bois qui répandent l'ombre avec le mystère durant les brûlantes journées, le recueillement après le tourbillon des salons et de l'hiver : autant de conseillers perfides qui chuchotent à votre oreille. Ces voix, que Jeanne d'Arc n'entendit pas, elles accompagnaient partout Marguerite et lui versaient leurs murmures. Une langueur secrète, qu'elle aimait, l'enveloppait, la pénétrait, filtrait dans toutes ses veines, possédait son corps, et lui faisait goûter d'avance, dans le doux énervement de la volonté, la volupté de la défaite. Lorsque, plongée dans ses rêveries, les yeux vagues, elle se promenait dans les allées du parc à la suite de ses visions, elle sentait monter à sa tête, des profondeurs confuses de la vie,

quelque chose comme le vertige qui sort des abîmes. Son roman lui tombait des mains; elle en lisait un autre au dedans d'elle, plus émouvant et plus doux.

M. Boniface n'aimait pas la villégiature. Il passait ses journées en ville, et souvent les nuits. Ses appartements dans l'aile gauche de l'hôtel (Mme Boniface habitait l'aile droite) restaient ouverts tout l'été. Marguerite recevait volontiers dans sa maison de Meudon, elle s'était toutefois réservé le lundi et le samedi, et ces jours-là, Mardoche et deux ou trois amis avaient seuls accès; pour les autres on avait la migraine, et la châtelaine devenait pendant vingt-quatre heures la belle au bois dormant. Mardoche arrivait toujours par le premier train. Il était censé pour sa femme aller chez M. Boniface, qui ne pouvait plus se passer de lui, disait-il, et en avait fait son secrétaire.

Un jour, contre son ordinaire, il n'arriva que dans la soirée, et fut s'asseoir, muet, dans un coin de la chambre. Le temps était à l'orage, l'air suffoquant. Marguerite voulut savoir pourquoi Mardoche se taisait, elle alla vers lui timidement. En cet instant, un éblouissant éclair sillonna le ciel, illumina la chambre, et la foudre éclata sur le parc avec un retentissement formidable. Mardoche ne bougea pas.

— J'ai peur, dit Marguerite, la foudre est tombée près d'ici.

— Elle ne tombera jamais dans votre cœur, répliqua Mardoche avec un accent d'âpre ironie.

— Vous m'en voulez?

— Oui, et j'en ai le droit. Mais vous avez aussi le droit de ne pas m'aimer, je le reconnais. Il fallait m'avertir seulement que vous ne m'aimeriez jamais...

Il faisait presque nuit. Un nouvel éclair, immédiatement suivi d'une explosion de tonnerre, effraya Marguerite. Pendant une seconde, la pluie qui tombait par torrents, et le souffle furieux du vent qui courbait les peupliers du parc comme des roseaux, restèrent en suspens; un silence redoutable et mystérieux se fit, on eût dit que la nature épouvantée retenait son haleine.

— Dieu va nous frapper! dit la jeune femme dont tout le corps frissonnait d'émotion.

— Et pourquoi nous frapperait-il? Dieu a voulu l'amour.

— Il a voulu le devoir.

— Le devoir! si quelqu'un l'offense ici, n'est-ce pas moi? Et c'est pour vous, qui l'invoquez! Mais je pars, vous ne me reverrez plus; je vais faire mon devoir. Adieu!

Mardoche se dirigea vers la porte. Les éléments s'étaient de nouveau déchaînés.

— Restez, s'écria Marguerite en se précipitant vers lui.

— Vous m'aimez donc?

Elle ne répondit pas. Il voulut l'embrasser; elle se retrancha derrière le piano :

— N'approchez pas, dit-elle, ou je ne vous aime plus!

— Vous m'aimez donc?

— Un peu...

Mardoche s'avança; elle essaya de fuir, elle supplia : une partition se trouvait à sa portée, elle s'en fit un bouclier. Faible égide! Mardoche la saisit et l'enleva dans ses bras; pâle, frissonnante, la tête renversée, elle ne réussissait plus à fuir ces lèvres qui cherchaient les siennes, et ce regard qui buvait son âme. L'univers fuyait, elle perdait pied.

En cet instant, la voix de M. Boniface retentit dans l'escalier. M. Boniface avait la voix d'un homme dont les poumons sont logés à l'aise dans une vaste poitrine. Marguerite qui n'entendait plus le tonnerre, entendit la voix de M. Boniface :

— Mon mari! s'écria-t-elle, et se dégageant elle courut devant la glace, répara en toute hâte le désordre de sa chevelure; mais elle ne put effacer l'animation de ses joues ni l'humide éclat de ses yeux: quand M. Boniface entra, ses lèvres vibraient encore. Son mari lui fit compliment sur sa bonne mine, et remercia Mardoche du zèle aimable qu'il témoignait en la venant voir : — Moi, je la néglige un peu, dit-il, je n'aime pas la campagne, et Marguerite est souvent seule; je sais gré aux amis qui veulent bien remplacer auprès d'elle un trop indigne époux. Ayant prononcé ces paroles, il baisa sa femme au front — et retint son hôte à dîner; mais n'était-ce pas lui qui était devenu l'hôte de la maison? Ce soir-là, je dois le dire, on le trouva plus importun que jamais. De quel droit emmena-t-il Mardoche à Paris?

XXVIII

Mardoche, le lendemain, prévint sa femme qu'il passerait la journée à Meudon, et que probablement il ne rentrerait pas, M. Boniface ayant besoin de ses services pour un travail urgent.

Hélène éprouva tout le jour une grande anxiété. Lorsque vint la nuit et qu'elle fut couchée, son angoisse redoubla. A chaque voiture qu'elle entendait dans la rue, elle se levait sur son séant et tendait l'oreille. La voiture passait. Pourquoi donc avait-elle la fièvre? — Est-ce la première fois qu'il reste dehors? Il m'a avertie que sans doute il ne rentrerait pas. M. Boniface a besoin de lui. Mais ce M. Boniface possède, dit-on, une femme ravissante, ces parisiennes ont tant d'attraits! celle-ci ne me connaît pas, moi, pauvre fille, que lui importe! Mardoche m'aime, et l'on ne trahit pas ceux qu'on aime. — Non! il ne ment pas, il n'a jamais menti. Allons! je veux dormir. Pourquoi ne revient-il pas? il aurait pu retourner à Meudon demain. Il sait comme elles sont longues les nuits passées à l'attendre! Je ne lui en veux pas, il faut qu'il se distraie, qu'il voie des gens d'élite; nous ne pouvons lui suffire. Il n'est pas né pour se confiner dans la société d'une simple femme et d'un vieillard. Quel silence dans la rue! On se croirait à Pfulgriesheim. Les moissons sont rentrées au Kochersberg, les collines dépouillées. Voici que les veillées vont commencer. Ah! que nous serions heureux là-bas! — On a parlé dans la chambre à côté?... c'est Marc qui rêve tout haut. Il sait lire à présent, grâce à son grand-père. Dans six semaines ce sera le jour de naissance de Lucie. Chers enfants! Ils dorment paisiblement, ils ne savent rien des chagrins de leur mère. Mardoche croit en Dieu, cependant il ne va pas à l'église... Il sonne à Saint-Sulpice... une heure! Il ne rentrera pas. Ah! une voiture!... elle approche, encore... encore... elle ne s'arrête pas. Mon Dieu! que je suis malheureuse! — Elle étouffa ses sanglots dans son oreiller.

Depuis longtemps la dernière voiture avait passé. Hélène entendit sonner deux heures, et puis trois; enfin, vaincue par la fatigue, elle s'assoupit. Mais elle se réveilla bientôt; les pavés étaient muets. Une confuse lueur pénétrait dans la chambre. Croyant que c'était l'aube, elle sortit de son lit, alla voir à la fenêtre : la lune se levait pâle au-dessus des grands arbres séculaires.

Avant de regagner sa couche, elle visita le sommeil de ses enfants, dans la petite chambre qui restait ouverte à côté de la sienne, se sentit apaisée, et s'endormit. Il était dix heures lorsqu'elle se réveilla. La première voix qu'elle entendit fut celle de Mardoche. Avait-elle eu un cauchemar? Elle l'appela, il vint l'embrasser et dit que M. Boniface ayant été obligé de rentrer en ville dans la matinée, il l'avait accompagné. Hélène fut honteuse, sa conscience lui reprochait ses soupçons, elle ne put se retenir de raconter à son mari ce

qu'elle avait souffert, et lui en demanda pardon. Mardoche lui pardonna. Il fut tout le jour plein de douceur pour elle et de prévenances. Quels yeux limpides il avait trompés, quel cœur confiant il avait trahi ! Il essayait de se rassurer. Elle n'en saurait jamais rien ; il n'avait pas cessé de l'aimer, il l'aimait autrement que Marguerite, il l'aimait mieux s'il ne l'aimait plus. Rien au fond n'était changé, puisqu'il avait pour elle la même estime et la même tendresse. Il se rappela à propos qu'il avait lu quelque part, que les choses n'ont d'importance que celle que nous leur attribuons, et faisant aussitôt l'application de cette maxime, il s'ingénia à diminuer dans son esprit la portée de sa liaison avec Marguerite.

Comme c'était dimanche, il voulut, après déjeuner, sortir avec son beau-père, Hélène et les enfants. On alla s'asseoir dans la pépinière. Maître Stephan avait emporté son Plutarque.

— Cela sent déjà l'automne, et me rappelle le jour de ton arrivée au village, dit Hélène, en caressant son mari d'un sourire.

Mardoche rougit. Hélène lui serra doucement la main. — Je t'aime bien, dit-elle.

Un sentiment de repentir, aigu comme l'acier, pénétra Mardoche.

Le père Stephan, en ouvrant Plutarque, venait de tomber sur un de ses passages favoris, qui se trouve au commencement de la vie de Périclès. Il voulut le lire aux jeunes gens. Ceux-ci se rapprochèrent de lui, et le digne vieillard, l'œil radieux, traduisit :

« Il est certain que les sens extérieurs, selon l'impression qui les frappe, saisissent fortuitement tout objet, et c'est peut-être une nécessité qu'ils observent les choses de près, qu'elles soient utiles ou ne le soient pas. Il en va différemment de l'esprit. Quiconque a envie d'en faire usage, peut toujours l'exercer et le tourner du côté où il veut. D'où le devoir de ne poursuivre que ce qu'il y a de meilleur, non pas seulement pour le contempler, mais afin de grandir au dedans par cette contemplation. Une couleur est agréable à l'œil alors que par sa fraîcheur et sa pureté elle le rafraîchit et le fortifie ; il faut aussi que nous dirigions notre cœur vers les objets qui, par le plaisir qu'ils éveillent en lui, l'animent au bien qui lui est inné. Tel est l'effet des actions de la vertu, dont la seule connaissance excite déjà le vivant désir qui conduit à les imiter. »

XXIX

A quelque temps de là, Hélène se trouvait seule à la maison. Son père assistait à un cours de la Sorbonne, et Mardoche était parti pour Meudon; les enfants se promenaient au Luxembourg avec Marianne. Il faisait un beau temps d'octobre, et le soleil, en vieil ami qui vient prendre congé, visitait la petite chambre où chantait à tue-tête un canari. Hélène s'assit près de la fenêtre avec son ouvrage. Il y avait des caresses dans l'air. Deux petits nuages voguaient dans la direction du Kochersberg. Elle les suivit longtemps : Soyez mes messagers, ô chers petits nuages que j'envie, murmura-t-elle. Son regard, en s'abaissant, tomba sur les rosiers qu'elle avait emportés à Paris, et qu'elle cultivait avec un tendre soin. Elle chercha de l'eau pour les rafraîchir; Tibulle entra pendant qu'elle les arrosait.

— Vous n'oubliez pas vos roses, dit-il.

— Ni mes amis, répondit-elle. Les fleurs viennent de Pfulgriesheim; ce sont d'autres roses, ce sont les mêmes rosiers. Voici la troisième année qu'ils fleurissent depuis notre départ, et c'est chaque fois comme si mes souvenirs refleurissaient en eux. Quelque chose leur répond au fond de moi et nous parlons ensemble du pays natal.

Les paupières d'Hélène se mouillèrent. Tibulle songeait aux vers d'Anacréon : « La rose, dit-il, est l'haleine des dieux, le charme des mortels, la parure des grâces dans la saison fleurie des amours. L'amour a des doigts de rose, les nymphes des bras de rose, et Vénus est appelée par les poëtes la déesse au teint de rose. Cette fleur chasse tous les maux, elle protége la tombe des morts. »

Une fugitive rougeur, un reflet des roses qu'il chantait, passa sur son visage; mais il reprit aussitôt sa pâleur. Hélène crut qu'il allait défaillir. « Elle protége la tombe des morts, » répéta Tibulle avec lenteur en la regardant. Poussée par je ne sais quel pouvoir, Hélène approcha ses lèvres de son front et y mit un baiser.

Quand elle se retourna, Diogène était debout sur le seuil de la chambre.

— Mille pardons de vous avoir dérangés, dit-il avec un calme parfait, je venais pour entretenir Mardoche d'une affaire importante. Je n'ai trouvé personne pour m'annoncer.

Hélène, plus morte que vive, balbutia que son mari était sorti, et

Diogène se retira en saluant d'un air presque solennel. Il tenait sa revanche !

Lorsqu'il eut refermé la porte, Hélène et Tibulle restèrent consternés. Ils n'osaient se communiquer leurs pensées, ils craignaient même de se regarder. Tout à coup Tibulle s'écria :

— Je vais le rejoindre, je lui expliquerai...

Et sans qu'Hélène songeât à le retenir, il se précipita dans l'escalier. Diogène avait disparu.

Hélène pensa que le bon Dieu voulait la punir. Quel crime pourtant était le sien?

Tibulle était à peine loin depuis cinq minutes, lorsqu'on sonna de nouveau à la porte. Hélène alla ouvrir, c'étaient sans doute les enfants. Elle se trouva en présence de l'oncle. Le sénateur sentait la pommade, et l'on voyait que le fer, auquel il s'était condamné, venait de passer dans ses favoris teints. Hélène fit ce qu'elle put pour se montrer accueillante, et même gaie. Afin de se donner une contenance, elle prit sur sa table l'ouvrage commencé, une robe pour Lucie; mais ses doigts tremblaient tant qu'elle eut toutes les peines du monde à enfiler son aiguille.

Le sénateur s'était assis près d'elle.

— Seule ! dit-il en modulant sa voix sur le ton d'une tendre compassion, toujours seule à la maison, chère enfant. Et toujours quelque besogne en main ! cela n'est pas bien, vous vous tuez à la peine comme si vous étiez une pauvre ouvrière. A votre âge, et quand on a vécu à la campagne, l'on a besoin de grand air, de promenade et de soleil. Allons, un bon mouvement, ma voiture est en bas, je vais vous conduire aux Champs-Élysées; cela vous amusera de voir passer le monde. Votre quartier est si désert et si monotone ! Vous devriez l'abandonner. Il n'est pas permis de vivre en recluse, d'ensevelir tant de grâce et de jeunesse ! Dieu ne veut pas cela. Vous n'allez jamais au spectacle... j'ai une loge à l'Opéra, une autre aux Français. Pourquoi ne me demandez-vous rien? Vous ne m'aimez donc pas, ou vous doutez de ma tendresse?

— Il ne me manque rien... mon oncle, et vous savez que nous aimons cette vie; elle sied à nos goûts autant qu'à notre position.

— Votre position? Vous êtes cruelle, chère Hélène. Ne suis-je pas riche? Je n'ai point d'autre famille que vous. Vous êtes ma fille... Souffrez que je songe un peu à votre bonheur, puisque vous y pensez si peu.

Il la considéra tendrement, et reprit :

— Causons raison, et ne doutez plus de l'intérêt que je vous porte, cela me fait trop de peine. Je veux votre bien, celui des vôtres. Quel sera le sort de vos enfants? Mardoche ne s'en inquiète pas. Mais laissons cela. Je crains fort que tout ne marche pas ici à votre gré, au gré de ceux qui vous aiment. Vous ne dites rien et faites bon visage, cependant votre petit cœur est triste. N'espérez pas me le cacher, vous avez du chagrin...

Hélène recula sa chaise et retira la main qu'on voulait saisir.

— Oui, vous avez des peines, toute votre personne parle quand vous croyez vous taire. Ces beaux yeux qu'un homme d'honneur devrait préserver des larmes au prix de sa vie, ils ont pleuré en cachette bien souvent, depuis un an... Si vous aviez le bonheur d'être née catholique, le prêtre recevrait l'aveu de votre âme ; vous déposeriez en ses mains votre fardeau. Mais vous êtes d'une religion qui vous emprisonne dans un muet tête-à-tête avec Dieu. Or, la majesté de Dieu est si grande, si austère! Croyez-moi, il faut au cœur humain, au cœur féminin surtout, un confident pour qu'il n'éclate pas; la parole nous a été donnée par le créateur pour que nous déchargions dans le sein de l'amitié quelque chose de ce poids de la terre qui nous écrase.

— Mais, reprit la jeune femme rougissante, n'ai-je pas mon père... n'ai-je pas... mon mari?

Le sénateur rapprocha encore sa chaise.

— Votre père, dit-il, vous ne voudriez pas le désoler, en lui confiant un chagrin que le digne homme, enfermé dans ses livres, ne comprendrait pas ainsi que ceux qui ont vécu, et que la connaissance des choses d'ici-bas met plus à même de vous diriger. Car c'est une direction, ce sont de bons conseils qu'il vous faut.

Hélène oppressée ne savait plus que dire, et son père ne rentrait pas! Le sénateur parut se recueillir, et comme s'il se faisait violence à lui-même :

— C'est, au fond, de Mardoche qu'il s'agit, continua-t-il, de sa conduite envers vous. Je ne veux pas dire qu'il vous oublie, c'est impossible! Mais vous qu'il devrait adorer à deux genoux, quel souci prend-il de vos peines ou de vos plaisirs? Sa vie est ailleurs. Ah! ma pauvre enfant, il est heureux que vous ignoriez les abîmes de la vie parisienne, et combien surtout un homme de lettres... Je ne suis pas venu pour vous affliger, je suis venu seulement pour vous prémunir. Pauvre chère petite femme! ne pleurez pas, je ne puis vous voir pleurer. Je donnerais mon sang — ma fortune ne suffirait pas — pour effacer

une seule de ces larmes. Le malheur, après tout, est moins grand que vous ne pensez, il y a des ressources. Et puis, à quoi servirait de vous désoler? nous ne devons rien aux ingrats. Si Mardoche vous oublie, s'il oublie d'assurer votre présent et votre avenir, l'avenir de ses enfants, confiez-vous en moi. A quoi donc servirait la fortune, si on ne l'employait à réparer un peu les iniquités du sort...

— O mon oncle! vous êtes bon! s'écria Hélène qui se leva toute droite. Une inspiration lui était venue : si elle racontait à son oncle ce qui venait de se passer, si elle lui demandait conseil? Cette fois, elle lui abandonna sa main, et le sénateur l'attirant à lui :

— Oui, mon enfant, dit-il avec une paternelle effusion, ce sera la joie de ma vie de vous rendre la sérénité. Rien ne me coûtera, et je ne vous demande en retour qu'un peu de ce cœur que vous avez si généreusement prodigué à qui ne le mérite pas. Qu'est-ce qu'un pareil trésor en échange de tout l'or du monde! Voyons, ce petit cœur, bat-il bien fort?

En disant cela, il fit un geste comme pour s'en assurer. La jeune femme, interdite, recula. Ne sachant ce qu'elle devait penser, hésitante entre l'indignation et la crainte de se méprendre, elle scrutait le visage de cet homme avec des yeux où luttaient la défiance, la prière et la surprise. Elle était adorable dans cette attitude de colombe effarouchée.

Le vieillard le pensa, car il perdit tout sang-froid. Hélène ne pouvait plus douter. Immmobile devant lui, les yeux flamboyants de mépris, superbe et pâle.

— Sortez d'ici! dit-elle.

Le vieillard essaya de le prendre sur le ton dégagé de la plaisanterie.

Elle ouvrit la porte, et d'un geste lui montra le chemin. Il s'arrêta sur la première marche, et se retournant :

— Pauvre enfant, lui dit-il, c'est un père que vous avez offensé. Vous le rappellerez un jour, car moi sorti, c'est la misère qui entrera ici. Elle se chargera de parler pour moi — le pire malheur, vous le saurez, n'est pas que Mardoche soit l'amant de Mme Boniface!

Il ferma la porte. Hélène s'appuya contre la muraille du vestibule. Ses oreilles bruissaient, elle croyait entendre des flots monter en tournoyant par-dessus sa tête. Deux secondes après, elle tombait inerte sur le plancher.

L'oncle, dont les mœurs étaient aussi faux teint que les favoris, se disait au fond de son coupé : elle y viendra!

XXX

Lorsque Hélène sortit de son évanouissement, elle s'estima heureuse de ce que personne ne fût encore rentré; en s'appuyant aux murs, elle put rentrer dans sa chambre et s'asseoir. Un peu de vinaigre qu'elle respira, la ranima tout à fait. Mais en face de quelle réalité elle s'était réveillée; mieux eût valu mourir. Il est l'amant de Mme Boniface! ses pensées en tumulte se précipitaient dans cette unique pensée comme dans un gouffre. Un orage subitement éclate dans la montagne, descend en torrents et dévaste la vallée, emportant tout sur son passage : l'âme d'Hélène et son existence, en une minute, avaient été ravagées. — Qu'allait-elle faire? Elle irait voir cette femme, et par ses pleurs et ses supplications, lui arracherait son mari. Elle l'attendrirait au récit de leur amour passé, elle lui parlerait de leurs enfants; elle la fléchirait. Toute fiévreuse, mais décidée, elle jeta son châle sur ses épaules, abaissa son voile, et se dirigea vers la rue de Vaugirard. Le sculpteur la reçut dans son atelier, où la pauvre femme se laissa tomber sur une chaise, épuisée et gonflée de sanglots. Elle fit à l'artiste, après un long silence, le récit de ce qui s'était passé.

— Je veux la voir, dit-elle enfin, et j'ai compté sur vous. Vous la connaissez, vous m'accompagnerez.

Héraclite essaya de combattre cette résolution :

— Si vous ne m'accompagnez, j'irai seule.

Telle fut sa réponse. Rendez-vous fut pris pour le lendemain. Maître Stephan, lorsque sa fille rentra, fut frappé du bouleversement de ses traits.

— Tu n'es pas malade, lui demanda-t-il.

— Non, mon père, je ne suis que fatiguée.

— Tu veilles trop, tu sors trop peu. Va-t'en quelque fois à la campagne, à Saint-Cloud, à Meudon; Mardoche, j'en suis sûr, t'y conduira volontiers. Ça lui fera du bien, à lui aussi.

Hélène devint blanche comme la nappe. Son père accourut vers elle.

— Est-ce que tu te sens mal?

— Non, non, et pour vous obéir j'irai demain jusqu'à Saint-Cloud. Notre ami Héraclite m'accompagnera.

— Pourquoi pas ton mari? pourquoi pas moi? Emmèneras-tu Marc, au moins?

— C'est une fantaisie que j'ai de vous laisser tous à la maison,

et vous, mon père, en votre qualité de bonne d'enfants : vous savez que je ne suis pas tranquille lorsque vous n'êtes pas là. Quant à... Mardoche... je crois en vérité qu'il ne se soucierait pas de cette excursion, et mieux vaut ne lui en rien dire. Il a ses occupations, vous savez, et ses plaisirs. D'ailleurs, ce doit être un mystère; peut-être vous en dirai-je le mot dans quelques jours.

Le père Stephan, qui pour la première fois rencontrait chez sa fille une volonté qui ressemblait à un caprice, au lieu de s'en formaliser fut presque joyeux de pouvoir obéir. Il fit toutefois ses conjectures, et la plus plausible qu'il trouva, c'est qu'Hélène allait visiter quelque petite maison de campagne où ils s'installeraient, après expiration de leur bail rue de l'Ouest.

XXXI

A l'heure indiquée, Hélène se trouva à la gare, Héraclite l'attendait. Durant le court trajet ils parlèrent peu. Héraclite cependant ne put s'empêcher de lui demander ce qu'elle comptait faire.

— Je ne sais, répondit-elle, point d'esclandre, je vous assure. Soyez tranquille. Je veux qu'elle ait pitié de moi, voilà tout : elle aura pitié si elle a un cœur, et puisqu'elle l'aime il faut qu'elle ait un cœur.

Ils arrivèrent. Héraclite sonna à la grille du parc. Le concierge qui vint ouvrir informa les visiteurs que Mme Boniface était souffrante depuis la veille et gardait le lit. Héraclite croyant à une défaite, donna sa carte et pria qu'on la fît parvenir. Un domestique s'avançait. Il reconnut Héraclite et pressa le pas. L'on apprit de lui qu'en effet Mme Boniface gardait le lit depuis la veille, qu'elle avait une forte fièvre, et qu'on craignait la scarlatine. — Madame sans doute s'est refroidie en restant trop tard dehors, ajouta-t-il en manière d'apologue, les soirées deviennent humides, et le parc dans cette saison n'est plus bon après le coucher du soleil.

En ce moment parut le docteur; il sortait de la maison, Héraclite lui demanda des nouvelles de la malade.

— Je crains que la chose ne prenne mauvaise tournure, dit l'homme de l'art; c'est une scarlatine à n'en plus douter, et qui ne veut pas sortir. Il n'y a presque pas de rougeur à la peau, la fièvre cette nuit a énormément augmenté; le pouls est à cent trente, la tête se prend.

— Pauvre dame ! s'écria Hélène, a-t-elle des enfants ?

— Elle n'en a point, répliqua le docteur, et il regarda la jeune femme plus attentivement. Hélène devint cramoisie. — Héraclite était aussi embarrassé qu'elle. Le docteur dont ce n'était pas le métier de faire le juge d'instruction, salua ses interlocuteurs et s'éloigna.

Les voyageurs rentrèrent dans Paris.

Héraclite s'informa chaque matin à l'hôtel de l'état de Marguerite. Le quatrième jour il apprit qu'elle était morte dans la nuit.

Mardoche n'était plus rentré depuis quarante-huit heures. Il avait pris gîte dans une auberge, près de la maison, et n'avait cessé de rôder autour du parc, épiant durant le jour les entrées et les sorties, les yeux attachés pendant la nuit sur la chambre de la malade, à travers les persiennes de laquelle filtrait la clarté de la veilleuse. Blotti derrière sa croisée, il vit sortir le cercueil, qu'on transporta à Paris, et le lendemain au Père Lachaise, en grande pompe, avec tous les funèbres panaches et les somptuosités lugubres de la mort. M. Boniface trouva quelque soulagement à sa douleur dans un enterrement de première classe, tel qu'une princesse eût pu le rêver. Cela lui coûta trente mille francs avec les accessoires ; le monument qu'il fit sculpter cinquante. Que n'eût-il pas fait pour la défunte ? Les salons durant une heure prirent le deuil d'une jolie femme ; mais pour une étoile de beauté qui disparaît, une autre se montre à l'horizon. Mardoche, quand le cortége se fut écoulé et que la tombe resta déserte, eut son tour. Il se jeta sur la terre fraîchement remuée, appela Marguerite, lui répéta tous les noms qu'une rapide ivresse avait mis sur leurs lèvres. Le crépuscule envahissait la ville des morts. Hagard, livide, le malheureux reprit le chemin de Paris, et vers onze heures, je ne sais comment, se retrouva chez lui. Les vêtements, et jusqu'au visage souillés de boue, il alla s'enfermer dans sa chambre, se jeta sur son lit, et tirant de sa poitrine un médaillon, il se mit à le baiser avec frénésie : il parlait tout haut en pleurant.

Pendant un mois, chaque jour il alla passer plusieurs heures au cimetière. Rarement on le voyait aux moments des repas ; absorbé, l'œil fixe, son air était effrayant, et ses enfants même n'osaient plus ouvrir la bouche en sa présence ; ils avaient peur de lui. Il crut nécessaire de dire à sa femme qu'il souffrait de migraines ; Hélène feignit de le croire, maître Stephan qui ne savait rien, pensait : voilà la folie qui pose ses jalons. Il consulta Socrate ; Socrate répondit qu'il irait à Paris, et qu'il ne s'agissait probablement que d'un accès d'hypocondrie. Hélène essayait de persuader à son père que Mardoche était absorbé dans un

grand ouvrage, et maître Stephan avait l'air de n'en pas douter. Ainsi ils se trompaient mutuellement, dans le désir de s'épargner un chagrin. Hélène toutefois craignait aussi, par instants, pour la tête de Mardoche. Ce désespoir muré allait peut-être le tuer. Elle fut sur le point cent fois de se jeter à ses pieds en lui disant : Cher adoré ! parlons d'elle, parlons de Marguerite ! — En vérité, si elle avait pu ressusciter la maîtresse de son mari, même pour la jeter dans ses bras, elle l'aurait fait sur l'heure. Chez l'homme, il n'y a que l'amour-propre ou la satiété qui triomphe de l'amour ; chez la femme, il y a la compassion.

Personne n'exigera que je dise les péripéties de ce drame intérieur de deux âmes déchirées, que le mariage unit et qui ne peuvent se joindre. Au bout de plusieurs semaines, Mardoche, sortant de sa torpeur, parut se rappeler qu'il y avait auprès de lui une femme et des enfants. Le désespoir se lassait. Ah ! s'il avait pu forger à sa victime une volonté sur l'enclume de la douleur ! Mais c'est plus débile encore que Mardoche sortit de cette violente et dernière épreuve. Hélène cherchait quelque voie par où elle pût pénétrer jusqu'à son mari, et le reposséder. Elle avait déjà, avec l'aide des enfants, obtenu quelque bonne parole en passant : pâle rayon à travers un brouillard. Mardoche avait recommencé de jouer avec Lucie, qui était irrésistible lorsqu'elle tendait à son père ses petits bras potelés. Qui aime ses enfants ne doit jamais être regardé comme perdu ; leur charme innocent triomphe des plus grandes tristesses, et l'on peut remonter en s'appuyant sur eux les échelons de la vie.

Malheureusement, en devenant moins sombre et moins triste, Mardoche ne devint pas moins désœuvré. Il traînait les jours après lui comme des boulets. L'apathie avait suivi le désespoir, il ne s'intéressait plus à rien et l'avenir l'occupait moins que jamais. Hélène était bien près de perdre courage, car les enfants grandissaient, son père avançait en âge, et ce peu d'années passées à Paris l'avaient plus vieilli que ne l'eussent fait dix ans écoulés au Kochersberg. Il est vrai que maître Stephan ne se ménageait pas ; il donnait quatre leçons de grec par semaine, et s'était mis à faire des dissertations sur ses auteurs favoris, avec l'intention de les proposer à quelque recueil savant. Les jambes, et chose plus grave, la vue du vieillard faiblissaient depuis quelque temps. Hélas ! disait-il, vais-je devenir aveugle ? Non qu'il craignît de se trouver enfermé dans le souvenir, il n'avait rien à se reprocher. Mais quelle affliction de ne plus voir sa fille et ses petits enfants ! Et surtout, quelle amertume de se sentir tout à fait inutile, pesant du poids de son âge et de ses infirmités sur un

ménage déjà trop chargé. Il goûtait pourtant encore quelques joies, ses jours de grande fête étaient ceux où sa fille sortait avec lui, et que sans se donner le mot, ils se dirigeaient ensemble vers les quais. Hélène tenait toujours en réserve pour la circonstance une pièce de monnaie, et malgré qu'il se gendarmât et prétendît que son plaisir était de feuilleter et non d'acheter, comme celui du vrai chasseur est de quêter et non de tuer le gibier, ils rentraient rarement sans avoir fait l'acquisition de quelque précieux bouquin. Maître Stephan défendit formellement à sa fille de prendre de l'argent lorsqu'ils sortiraient, et pour mieux la préserver de toute tentation, il évitait maintenant de diriger vers le quai leurs promenades. C'est que les choses étaient au pis, et que l'hiver s'annonçait avec son surcroît de dépenses. Hélène avait beau se faire couturière et tailleur tour à tour, les habits des enfants s'usaient, le père Stephan aurait eu grand besoin d'un bon paletot, la garde-robe de Mardoche, reste d'une récente splendeur, s'en allait en loques, ce dont il n'avait souci désormais : pour comble de malheur on touchait à l'échéance du trimestre, et l'on devait déjà deux termes; fournisseurs, boulanger et boucher, qui voyaient monter la misère, ne voulaient plus rien livrer à crédit. Marianne refusait obstinément ses gages. La dernière limite était atteinte. Il fallut, bon gré mal gré, s'ouvrir de la situation aux amis de Strasbourg et consentir à recevoir l'avance du loyer de la ferme de Pfulgriesheim.

Mardoche, au *Tonneau*, ramassait chaque mois une centaine de francs; Diogène lui faisait des avances, espérant ainsi le retenir dans ses filets. Du reste, il ne lui avait rien dit encore de la scène à laquelle le hasard l'avait convié chez lui; provisoirement, le régal intime de ce mystère lui suffisait. Il était vengé de la pruderie d'Hélène, et puisqu'il pouvait toujours parler, il la tenait à discrétion : un scandale lui eût moins profité. Hélène lui savait gré de son silence; cependant elle souffrait cruellement de l'idée que quelqu'un au monde pût la soupçonner, et elle se promettait bien de confier à Mardoche sa faute, dès qu'il lui témoignerait de nouveau un peu de tendresse.

XXXII

Noël était revenu. Hélène pour rien au monde n'aurait renoncé à faire un arbre aux enfants. Le matin de ce grand jour, elle se rendit à l'église de Pentemont, dans la rue de Grenelle, et pria pour les siens

avec une ferveur inusitée. La neige ne cessa de tomber durant le service, et ce n'est pas sans fatigue qu'elle regagna à pied le logis. Le concierge la rejoignit dans l'escalier, et lui remit la clef de l'appartement, que son père avait laissée en sortant avec les enfants. Il était deux heures, Hélène supposa que les enfants avaient voulu voir la neige et qu'ils avaient entraîné dehors leur grand'père. Pourvu qu'il ne leur arrive rien, pensait-elle, il fait glissant et l'on n'entend pas venir les voitures; sans doute ils n'auront été qu'au Luxembourg. Un coup de sonnette retentit qui la soulagea. Elle alla ouvrir, et ne vit que Marc, tout essoufflé.

— Mon Dieu, qu'est-il arrivé? Grand'père, Lucie, où sont-ils?

— Ne t'effraie pas... maman... ce ne sera rien... grand'père...

— Eh bien! parle vite...

— Grand'père, dans la rue... près d'ici... a glissé, il est tombé sous une voiture...

Sans plus rien écouter, Hélène s'élança dans l'escalier.

Dans la loge du concierge, il y avait du monde rassemblé. Elle entra et vit son père assis, les yeux à demi clos; auprès de lui les deux passants qui l'avaient porté jusque-là. La petite Lucie pleurait à chaudes larmes, en voyant entrer sa mère elle se précipita vers elle; le père Stephan ouvrit les yeux, vit sa fille et lui sourit :

— Ne t'inquiète pas, lui dit-il, ce n'est qu'un accident. Le pied m'a glissé, voilà tout. Remercie ces braves gens qui m'ont ramené ici. Merci, mes amis... je vous remercie.

Les passants arrêtés dans la loge se retirèrent, le père Stephan monta l'escalier avec l'aide seulement de sa fille. Il refusa de se mettre au lit. A quoi bon? Il n'avait pas de mal, ni blessure ni contusion. Cela parut peu de chose en effet; cependant, la commotion avait dû retentir dans l'épine dorsale et au cerveau, car depuis ce jour les forces s'en allèrent. Les mains du vieillard restèrent agitées d'un tremblement nerveux, ses jambes devinrent de plus en plus faibles, au point que trois semaines après il pouvait à peine aller d'une chambre à l'autre. Ses beaux yeux limpides s'affaiblirent tellement que le grand jour devint pour lui un crépuscule. Tous les organes semblaient en proie à un engourdissement lent, qui les envahissait et faisait redouter une complète paralysie. A la fin de l'hiver, le vieillard ne pouvait plus quitter son lit, il articulait péniblement ses paroles, et ses traits étaient devenus rigides : la paralysie promenait son doigt glacé sur ce corps qu'elle immobilisait par degrés, menaçant d'enfermer la pensée, encore vivante, dans un cercueil de chair.

Socrate vint à Paris, et ne laissa guère d'espoir à Hélène. Il vint une seconde fois, averti par Tibulle, ce fut pour assister à la mort de son vieil ami.

— C'est fini, dit-il, le soir même; il va cesser de souffrir.

Hélène sortit de la chambre pour pleurer, Mardoche la suivit. Il s'était montré bon pour elle et pour le vieillard, durant la maladie de celui-ci. — Je te reste, dit-il.

— Oh! oui, n'est-ce pas, tu ne nous abandonneras pas!

— Je te le jure!

Socrate entra et regarda fixement Hélène. Celle-ci comprit.

— Il est mort, dit-elle.

Socrate fit un signe de tête. Hélène entra dans la chambre, se pencha sur le visage du mort, dont Socrate avait abaissé les paupières; il était beau et paisible comme un marbre antique. Elle l'embrassa :

— Adieu, père, dit-elle, nous nous reverrons, Dieu est juste.

Tibulle était au fond de la chambre, le visage dans ses mains.

Les enfants, sur ces entrefaites, entrèrent en se tenant par la main. Ils marchaient sur la pointe des pieds, de peur de réveiller leur grand-père. Hélène les reconduisit dans leur chambre, et leur dit que leur grand-père venait de les quitter.

— Est-ce qu'il est au ciel maintenant? demanda Lucie.

— Oui, répondit Hélène. Ceux qui ont été bons vont au ciel, et grand-père a toujours été bon.

— Oh! oui, fit Marc, il était bon! — Maman, est-ce que le ciel est bien loin? est-il là-haut dans une étoile?

Hélène ne répondit rien, et les confia à Marianne qui les mit au lit.

XXXIII

Lorsqu'elle entendit, deux jours après, s'éloigner la voiture qui emmenait Socrate, Hélène pressa ses enfants sur son sein, elle avait froid au cœur. Mardoche se lamentait, l'on aurait dit que c'était lui qui ressentait le plus vivement leur deuil. Il prétendit absolument distraire sa femme. Elle le remercia de sa bonté : Aime-moi, dit-elle, je n'ai besoin que de cela.

Socrate avait dû se servir des plus délicats subterfuges de l'amitié pour faire accepter une nouvelle avance. Cette somme servit à éteindre les dettes les plus criardes. Tibulle, qui depuis la mort de son

maître venait tous les jours pendant de longues heures, comprit ce qui se passait. Il supplia Hélène de recevoir le prix de quelques cachets qu'on lui avait payés récemment, et comme elle refusait : Je le vois, dit-il plein de tristesse, vous ne voulez rien me devoir, à moi. — Hélène accepta; Tibulle pour elle eût donné des leçons du matin au soir.

La misère fut bientôt rentrée dans la place; un ménage est comme un fort, les brèches une fois faites, il est difficile de les réparer. Partout les dettes se reformaient; les fournisseurs ne se gênaient plus, les concierges devenaient toujours plus impertinents, le propriétaire à bout de patience menaçait de saisir les meubles. La vieille Marianne, qui avait les jambes enflées, ne pouvait guère aller aux provisions dans les quartiers éloignés, où l'on trouvait encore un peu de crédit. Hélène la remplaçait, et le plus souvent elle se rendait de grand matin à la Halle, où elle achetait les légumes meilleur marché. Un jour elle vit, à l'aube, une femme en haillons qui furtivement ramassait un artichaut dans la fange du ruisseau et le cachait sous son tablier. Il en est encore de plus malheureux que nous, pensa Hélène. Au retour, elle trouva un pli qu'un domestique avait apporté, et reconnut le cachet armorié du sénateur. Le pli renfermait deux billets de mille francs, sans un mot d'écrit. Hélène renvoya les billets à leur adresse, mais ce lui fut un avertissement : elle ne devait pas dissimuler davantage à Mardoche leur détresse. Elle allait peut-être recevoir la visite de Diogène. Mardoche reprocha à sa femme de ne pas l'avoir averti plus tôt. Elle s'excusa sur son désir de ne le point tourmenter, et puis, estimant l'occasion propice, elle s'enhardit jusqu'à insinuer qu'ils vivraient plus économiquement à Strasbourg. Mardoche fit la sourde oreille :

— Je travaillerai, dit-il, je puis gagner trois cents francs par mois chez Diogène, quand je voudrai.

— Est-ce que tu ne pourrais pas trouver ailleurs quelque travail régulier, une traduction à faire, par exemple?

— Tiens ! c'est une idée, répondit Mardoche.

Il savait assez de latin pour traduire convenablement avec le secours du dictionnaire. Il alla trouver un éditeur qui s'occupait de publier en français une collection des classiques anciens, à bon marché ; ses offres de service furent agréés. En s'y mettant cinq heures par jour, Mardoche pouvait gagner cinq francs. Cela suffisait strictement pour le présent, mais l'arriéré ! Hélène cependant ne perdit pas l'espoir de voir leur petit budget se rétablir, et pour y aider elle

s'occupa, dans les intervalles que lui laissaient ses fonctions de couturière, de tailleur et de lingère de la famille, à faire des broderies pour dehors ; elle y gagnait une vingtaine de francs par mois. Ils travaillèrent ensemble, et ce fut un regain des premières amours qu'ils récoltèrent dans ce rapprochement fugitif. Cela dura deux mois entiers ; mais déjà le troisième, Mardoche prit des vacances, qui devinrent de plus en plus longues. L'ancien train de vie reparaissait, et l'encre se figeait dans l'écritoire.

Mardoche ramena Diogène chez lui ; Hélène intimidée n'osa pas dire qu'elle ne voulait pas le recevoir. Diogène s'enhardit de cette timidité, et lui fit une nouvelle déclaration, d'une tournure plus pratique. Hélène répondit qu'il était un misérable et un lâche. Diogène répliqua... Hélène heureusement ne comprit pas le mot horrible dont il se servit dans sa colère. Le jour même, elle raconta à Mardoche, et les tentatives de son ami, et les soupçons auxquels elle s'était vue gratuitement exposée de sa part. Mardoche, hélas ! fut plus touché de cette dernière partie de ses aveux ; il en fut même touché au point, qu'au lieu de rompre avec Diogène, il retourna le voir et le mit sur le chapitre de Tibulle, parce qu'il comptait sur des révélations. Diogène ne procéda que par insinuations ; il parla, avec un mauvais sourire équivoque, des premières amours qui souvent ressuscitent et se vengent, des germes qu'on croyait morts, et qui éclosent un jour de printemps... avec les roses...

Mardoche se sentit mordu de rage jalouse. Le soir, à brûle-pourpoint, après avoir longtemps scruté, les sourcils froncés, le visage de sa femme en train de broder à la clarté de la lampe, il se plaça inopinément devant elle : — J'eusse mieux fait de me tuer à Strasbourg, dit-il, en dardant sur elle un fauve et presque sinistre regard, Tibulle t'eût mieux convenu.

Ces dernières paroles sortirent de ses lèvres comme un sifflement ; Hélène fut effrayée de la contraction de son visage, et de l'accent de sa voix, qui sortait d'un gosier étranglé par une invisible étreinte. La jalousie est affaire de tempérament ; elle peut cependant, lorsque les circonstances s'y prêtent, enflammer un sang peu propre à la nourrir. Fille de l'imagination, c'est le monstre le plus cruel que celle-ci puisse engendrer. Mardoche, s'il n'était pas né jaloux, avait toujours appartenu à ses visions. Les équivoques calculées de Diogène agissaient ; en repassant à leur fausse lumière certains faits auxquels il n'avait pas pris garde, Mardoche à présent trouvait qu'il s'était montré bien naïf. Tibulle certainement avait été amoureux d'Hélène, il l'avait

suivie à Paris, cela n'était pas moins certain. Diogène avait surpris un baiser — Hélène l'avait avoué, mais pourquoi si tard, et pourquoi seulement lorsqu'elle accusait Diogène de s'être déclaré lui-même? Cette confidence était tardive, et singulière d'ailleurs : qui l'obligeait à la faire? Si elle avait parlé, c'est que Diogène en pouvait dire davantage, et qu'elle avait voulu le prévenir. Mardoche, enfin, s'avouait qu'il avait beaucoup négligé sa femme, et Tibulle venait tous les jours. Est-ce que Lucie ne lui ressemblait pas?

Mardoche mit toute sa subtilité à se rendre malheureux, et fit contre son repos des prodiges de raisonnement. Heureusement, il ne put tout à fait détruire cette inaltérable confiance que lui inspirait auparavant Hélène, qu'il avait durant cinq années nourrie, et que, malgré ses soupçons, l'attitude de sa femme, ses gestes, ses paroles, sa physionomie ne cessaient de lui apporter comme le parfum même de son innocence. Si elle n'était un ange, c'était la plus pervertie de toutes les créatures, et il ne pouvait encore se résoudre à croire cela. Il s'arrêta donc sur la funeste pente, et se contînt; mais il continua d'observer, et vit qu'en sa présence Hélène et Tibulle étaient gênés : le soupçon revint plus fort.

Mardoche avait toujours aimé les excitants, son esprit paresseux en avait besoin. Il prolongea ses séances à l'estaminet; c'est là qu'il broyait son noir, et qu'entre deux verres d'absinthe, il bâclait des élucubrations fébriles où se dissipaient les derniers restes de sa santé morale et de son esprit. Au bout de tout cela, il y avait l'hébêtement ou le délire cérébral.

Un soir, Mardoche montant l'escalier de sa maison, rencontra Tibulle qui le descendait. Cette fois, l'idée fatale le reprit brusquement; il eut une pensée de meurtre. Pourtant il passa. Mais rentré chez lui, l'œil injecté et menaçant :

— Je prétends que vous ne receviez plus ce joueur de flûte, dit-il à sa femme. Je compte, madame, le jeter par la fenêtre, si je le retrouve chez vous.

Hélène s'étonna d'une injonction pareille. Son étonnement parut une feinte à Mardoche. Il se leva furieux, et s'avançant le poing fermé :

— Croyez-vous donc, cria-t-il, que je suis un idiot, et que je ne sais pas qu'il est votre amant!

Marc, qui était resté immobile à regarder son père, s'élança au-devant de lui :

— Je ne veux pas que tu fasses de la peine à maman! — dit-il.

Mardoche repoussa l'enfant, dont la tête alla heurter le plancher.

Un instant après, aux genoux de sa femme, il implorait son pardon. Elle ne le lui refusa pas ; mais l'idole venait de s'écrouler : de sa propre main, Mardoche avait détruit son idéal dans le cœur de sa femme.

XXXIV

C'était bien fini. Rien que la pitié survivait chez Hélène sur les ruines de l'amour. Dans cette extrémité, on la vit se redresser et faire tête toute seule à l'infortune ; car elle ne voulait pas que Socrate, Héraclite ni Tibulle pussent connaître l'étendue de son affliction. Elle leur laissait encore espérer qu'elle ramènerait Mardoche, et son âme héroïque se montrait tout entière, à la façon d'une lame que le défi du malheur a fait sortir du fourreau. La simple fille du Kochersberg restait debout dans son duel contre la destinée. Elle regardait ses enfants, et sentait à leur aspect l'énergie croître dans son cœur. Elle revenait plus forte aussi des visites qu'elle faisait au tombeau de son père, sur lequel Héraclite avait sculpté les traits du mort, si ressemblants qu'elle se trouvait comme en sa présence et conversait avec lui. Il n'y a de morts que ceux que nous avons oubliés, et qui, sans inspiration dans notre cœur, ne sont plus de notre vie.

La vieille Marianne avait bercé Hélène, elle la suppliait de retourner avec les enfants à Pfulgriesheim. Hélène commençait à y songer sérieusement.

Mardoche, abandonné de Diogène qui n'en pouvait plus rien tirer, avait fait au café des Tartares la connaissance de Crapulot. Crapulot avait commencé par être clerc d'huissier, puis recors, puis cabotin. Après 1830, il s'était successivement ou simultanément voué au romantisme, au phalanstérisme, au saint-simonisme, prêchant l'émancipation de la femme (celle des autres) ; en 1848 il était devenu communiste, réaliste et clubiste ; en 1851, voyant la société chancelante sur ses bases, il s'était fait mouchard. Présentement, il était *medium* et comptait terminer sa carrière encyclopédique dans la radieuse lumière du spiritisme. Était-ce l'absinthe qui lui avait révélé les grands mystères ? ou bien la fatale nécessité de vivre ? Il avait toujours eu l'air d'un prophète, cela pouvait servir. Aujourd'hui les fulgurations lui sortaient par tous les pores, sa barbe, ses cheveux rutilants semblaient se hérisser et bruire comme s'ils étaient en permanent contact avec quelque machine électrique.

De ses yeux noyés sortaient encore à l'occasion des étincelles. Le nouveau culte avait en lui son Isaïe, il chantait son *Cantique sur les ruines de Babylone,* proclamait la fin d'un monde de corruption, l'avénement d'un autre monde surgissant dans les splendeurs de la foi nouvelle. Il exerçait sa puissance sur les faibles d'esprit que leur mauvaise étoile mettait en rapport avec lui. Plus d'un crépusculaire a brûlé ses ailes à sa flamme, et Mardoche qui était mûr pour cette suprême évolution, s'offrit en proie aux dieux du guéridon ; il fut introduit dans les temples de l'avenir qui ressemblaient à des bouges : Jésus-Christ est né dans une étable, disait le prophète en lui faisant gravir des escaliers infects aux environs des Halles. C'est là qu'il officiait. Il dédaignait les « réunions chics » et prétendait qu'elles sentaient la décadence. Crapulot, que Mardoche avait pris pour confident de ses amours avec Mme Boniface, lui promit sur sa parole d'honneur qu'il le mettrait en communication avec l'esprit de la morte ; et Crapulot tint promesse. Il servit d'interprète aux deux amants. Mardoche, en retour de ces services, rédigea des articles pour *le Guéridon démocratique.* . .

Sur pareille pente l'on va vite, et notre héros donna bientôt des signes évidents de déraison. Entre l'absinthe et le spiritisme, comment aurait-il échappé? C'était assez de l'un ou de l'autre. Il prétendit convertir sa femme et ses enfants. Hélène écrivit à Socrate ce qui se passait : il faut l'emmener à tout prix, répondit Socrate, loin de Paris. Mardoche résisterait, il fallait s'y attendre. Emploierait-on la ruse? Héraclite pensait que le plus facile et le plus sûr serait de gagner le prophète, dont l'ascendant était souverain et qui, moyennant un « juste dédommagement, » lâcherait sa proie. Héraclite estimait que les prophètes sont encore des hommes.

Mardoche n'avait plus d'autre volonté que celle du médium. Aussi défait d'esprit que de corps, il passait ses journées dans un engourdissement stupide. A la façon d'une lampe nourrie de mauvaise huile, qui fume et charbonne, son intelligence s'éteignait en de vacillantes et troubles clartés. Sa conscience s'éteignait avec sa raison. Elle avait pourtant encore de soudaines lueurs. Alors, il s'appelait le dernier des misérables, disait qu'il s'était condamné à mort, et qu'on guillotinait des scélérats moins coupables que lui. Il dit plusieurs fois à Hélène qu'il voudrait recevoir la mort de sa main, afin que sa victime fût aussi l'auteur du châtiment qu'il avait cent fois mérité. Hélène profitait de ces échappées, lui parlait de leurs enfants, les amenait devant lui ; Mardoche s'agenouillait devant eux, quoiqu'elle cherchât à l'en empêcher, et leur demandait pardon comme à leur mère. Les petits

êtres avaient fini par fuir quand ils l'apercevaient. Mardoche avait l'air de son propre spectre.

Socrate écrivit qu'il allait arriver. Hélène respira! — Le matin de ce jour, elle fut informée que Tibulle était malade, et se rendit en hâte chez Héraclite, sans prévenir Mardoche qui dormait. Lorsqu'il se leva, à midi, ne trouvant pas sa femme, il demanda à Marc où était sa mère. Marc répondit qu'elle était chez Tibulle. Les traits de Mardoche se crispèrent. Il sortit. A minuit, il n'était pas rentré. Hélène attendit jusqu'au matin, et le lendemain encore toute la journée. Alors elle n'y tint plus, abandonna les enfants aux soins de Marianne, et courut à la Morgue, où elle entra aussi blême que les cadavres qui sur leur lit de marbre y sont couchés. Mardoche n'y était pas. Elle courut à la police, pria que l'on s'informât de son mari, et reprit ensuite le chemin de la rue de l'Ouest. Des frissons lui couraient par tout le corps. Quand elle fut près de sa maison, elle regarda au balcon. Mardoche y était! joyeuse, elle précipita le pas. Il la reconnut, lui fit des signes pour s'assurer qu'elle l'apercevait, et lui envoya des baisers. Elle répondit en agitant son mouchoir. Alors, franchissant la balustrade, Mardoche d'un bond se précipita dans la rue. Hélène le vit suspendu dans l'espace, et poussa un cri, — un passant la reçut dans ses bras.

Socrate arriva le même soir. Huit jours après il emmenait Hélène Stephan avec ses enfants.

Tibulle reprit avec eux le chemin de Strasbourg.

CHARLES DOLLFUS.

DU

MOUVEMENT THÉOLOGIQUE

DANS LA SUISSE ALLEMANDE[1]

V

La sérénité avec laquelle M. Lang salue l'insurrection de l'esprit scientifique contre le christianisme nous amène naturellement à nous demander sur quel terrain notre théologien prend position pour lui résister ou pour ne pas être atteint par ses effets. Il est curieux de l'entendre exposer ce principe chrétien, qui, après avoir reposé longtemps sur un dualisme aujourd'hui mourant, possède assez d'énergie pour lui survivre et inspirer toute une civilisation nouvelle.

La doctrine catholique enseigne que l'homme était déjà créé et constitué à l'état d'homme raisonnable et libre, lorsque Dieu le dota par une libéralité nouvelle de l'inestimable présent de la justice. La justice, la sainteté sont donc une grâce, une faveur, quelque chose d'étranger, d'extérieur à l'homme (*donum superadditum, supernaturale*); elles n'appartiennent pas à l'humanité, elles ne sont pas le déploiement légitime de la nature humaine. De ces prémisses psychologiques nous devons attendre une conception du christianisme toute dualiste. Le christianisme est en dehors de la vraie humanité comme un empire à côté d'un empire. M. Lang condamne cette manière étroite de comprendre le christianisme. Pour lui, le divin n'est pas quelque chose d'étranger aux conditions de l'humanité, c'est l'idéal humain réalisé : par consé-

[1] Voir la *Revue moderne* du 1er avril 1866.

quent le christianisme ne poursuit pas une perfection fantastique, il n'a d'autres prétentions que de représenter le parfait développement de toutes les énergies humaines. Aussi pour notre auteur tout ce qui réalise l'idéal humain, est chrétien. Il ne peut souscrire à ce mot de M. Merle d'Aubigné dans sa biographie de Cromwell : « Il est rare qu'un grand homme soit un bon chrétien. » Tant pis pour le christianisme, s'écrie-t-il, si un beau caractère, si un héros pouvait grandir et se former en dehors de l'influence du christianisme ; mais c'est là une pensée erronée, elle n'est applicable qu'au christianisme sacerdotal, et elle en est la condamnation. Si un Schiller n'est pas chrétien, si une conscience d'homme a pu s'élever à cette hauteur morale, sans avoir été fécondée par l'inspiration chrétienne, comment éluder cette conclusion que le christianisme est une chose accessoire, un privilége de caste, un objet de curiosité pour les théologiens, mais qu'il n'est pas la puissance de Dieu ? Puis, sans ménagements pour les idoles de sacristie, M. Lang institue entre le roi piétiste Frédéric-Guillaume IV de Prusse et l'auteur du *Cosmos* un parallèle piquant, où il examine lequel des deux a été le meilleur chrétien.

M. Lang écarte aussi la solution de ceux qui nous présentent le christianisme comme un système dogmatique fortement enchaîné, comme une série de thèses théologiques et de solutions divines des problèmes éternels de la pensée. Il n'a pas de peine, l'histoire des dogmes à la main, à établir que ces solutions se sont formées successivement, et souvent sous la pression des puissances du jour. Si Jésus est admis à déposer dans sa propre cause et si l'on remonte aux plus antiques témoignages pour connaître sa pensée, on ne continuera plus à confondre l'Évangile avec le symbole de Nicée ou les confessions de foi des Églises protestantes. Dans le milieu où s'exerce l'activité littéraire de M. Lang, c'est aujourd'hui cause gagnée ; on a trop lu les Évangiles pour s'en tenir obstinément à ce point de vue qu'il eût été de la dignité d'un Voltaire de dépasser par l'intuition du génie et que la loyauté de nos contemporains devrait se hâter de répudier. Soutenu dans sa polémique contre le dogmatisme par tous ceux qui, sur les traces de Neander, ont acclamé le grand principe de la distinction de la religion, de la foi, et de la théologie, M. Lang se voit délaissé à mi-chemin et assailli par les théologiens qui, prétendant sauver la liberté de la science et le libre progrès de la pensée théologique, n'en retiennent pas moins d'une main jalouse les lambeaux d'une théologie qu'ils ont eux-mêmes déchirée. Il est sévère contre cette tendance qui se pare du nom de théologie de *conciliation* (vermittelung) et qui est tout simplement une théologie de *juste-milieu*. Il accuse ces théologiens de soutenir le oui et le non, et de n'avoir pour principes — et pour arguments, que leurs sentiments personnels, leurs craintes, leurs sympa-

thies, leurs préoccupations de position. En effet, ils n'acceptent pas l'immutabilité des formules du passé, ils pratiquent à l'endroit des saints livres une certaine liberté, ils s'irritent quand on leur prête l'intention de confondre la théologie et la foi, la Bible et la Parole de Dieu, ils prouvent par des arguments historiques et exégétiques que l'inspiration plénière ne peut être maintenue, ils n'accordent pas au miracle le pouvoir de déterminer la foi, et ils cherchent à prouver la vérité de l'Évangile par son harmonie avec l'homme intérieur, avec les besoins de la conscience ; mais au delà d'une certaine limite, arbitrairement posée, ils se retournent avec violence et se retrouvent orthodoxes acharnés. C'est en vain qu'ils ont défini la foi un fait de conscience, un acte de la vie intérieure, un rapport personnel et direct avec Dieu, les voilà qui crient à l'impiété, parce qu'on ne peut pas souscrire à leurs théories inconsistantes, et, reprenant bientôt la phraséologie catholique et orthodoxe, ils soutiennent que le sort du christianisme est attaché à tel fait historique, à telle proposition dogmatique. L'ancienne orthodoxie, avec cette confiance hautaine qui défiait sans cesse la raison et la science, avait du moins une noblesse que ne peut revendiquer cette théologie d'accommodement. Aussi Lessing dit-il de ces gens qui veulent mettre du vin nouveau dans de vieux vaisseaux : « ce n'est pas l'ortho- » doxie, mais certaine orthodoxie louche, boiteuse, inconséquente qui » vous dégoûte. Dégoûtante, repoussante, irritante, ce sont les termes » propres pour exprimer mon sentiment. »

VI

Par réaction contre la longue domination du dogmatisme, on a été amené à relever dans le christianisme l'élément historique, à opposer à la seconde personne de la Trinité, Jésus de Nazareth, au Christ métaphysique, le Christ de l'histoire. C'est à ce mouvement qu'il faut rattacher ces essais de biographie du Maître qui ont passionné toute l'Europe. Tant que Jésus fut une entité divine, il y aurait eu témérité à raconter sa vie; il n'y a d'histoire que de ce qui devient; ce sont les dieux de l'Olympe qui ont des histoires et cela seul trahit leur humanité. Mais l'esprit critique ne pouvait se contenter de cette victoire : il fallait reconquérir le vrai terrain historique, et sous prétexte de se rattacher au Christ des Évangiles on ne pouvait lui laisser au front l'auréole de la légende. Dans cette dernière application de la critique on s'est heurté contre le sentiment populaire : il ne s'était pas ému de voir démolir des dogmes qui ne lui disaient rien et dont la valeur théologique lui importait peu, mais il s'était habitué à confondre le caractère de Jésus avec

l'image mystique créée par l'imagination des siècles. Aujourd'hui toute l'ardeur du combat semble être concentrée sur ce point. Les uns s'effraient et s'irritent, criant partout qu'il en sera de la critique comme de ces restaurations de tableaux qui pour débarrasser la toile d'une couleur criarde font disparaître le chef-d'œuvre du Maître. Les autres, s'inspirant de Schleiermacher, ne peuvent se résoudre à croire que cette vie nouvelle et l'efficacité de cette rénovation morale, dont Jésus est le représentant et l'auteur, puissent être compromises par le résultat des recherches critiques sur la conception miraculeuse ou sur l'apaisement de la tempête. Rattacher le sort du christianisme à des faits qui relèveront toujours de la critique historique et sur lesquels la généralité des hommes ne pourra jamais prononcer avec compétence, c'est nous condamner à la foi du charbonnier et *suspendre l'éternité*, selon la forte expression de Lessing, *à des toiles d'araignée.*

Le christianisme, dit avec raison M. Lang, n'est pas une formule ou une série de formules dogmatiques, ni une somme de faits et d'accidents : « c'est un nouveau principe de vie, un principe religieux et moral » et il est comme principe absolument vrai. Mais un principe recèle dans » ses profondeurs une multitude de problèmes qui apparaissent avec le » temps et sont successivement résolus. D'apparentes contradictions, » dont les hommes n'ont pas conscience dès l'abord, surgissent l'une » après l'autre et engendrent une histoire féconde en luttes. Si le prin» cipe éclatait dans toute sa plénitude à un moment de l'histoire, la pos» térité n'aurait plus rien à faire, elle n'aurait qu'à digérer le passé dans » un ennui immense. » Dans la langue évangélique on exprimerait la pensée de M. Lang en disant que le christianisme est un *ferment*, un *levain*, une *flamme*, un *germe*. M. Lang, on le voit, n'est pas un de ces rationalistes étroits, un de ces fervents de l'orthodoxie déiste, comme les a caractérisés M. A. Réville [1]; il ne réduit pas le christianisme et la religion à ce *credo* appauvri et desséché, *Dieu*, la *vertu*, l'*immortalité*. Il se préoccupe de l'histoire qui serait un non-sens si la thèse du déisme était vraie, c'est-à-dire si la religion se réduisait à ces trois notions et si tous les sages de tous les âges, Socrate aussi bien que Jésus, avaient professé ce symbole. Il sait que la vérité n'est pas toute faite dès le commencement, qu'elle n'existe pas à l'état de formule générale, comme une sorte de point fixe, mais qu'elle se déploie par degrés, formant le fond même et l'intérêt du drame de la vie. Dès lors l'histoire du christianisme peut s'écrire et se comprendre ; elle n'est plus l'énumération fastidieuse de toutes les trahisons essuyées par le principe chrétien ; les différentes périodes s'engendrent et s'appellent l'une l'autre ; on s'intéresse à cette lutte, car chacun de ces mouvements découvre un nouvel aspect du principe inépuisable.

[1] Voir la *Revue germanique* du 1er octobre 1864.

L'histoire n'est plus une série de flux et de reflux, elle a un but, elle manifeste un progrès, chacune de ses victoires consiste à dégager une révélation plus intense du christianisme.

Un exemple montrera comment M. Lang envisage la formation de l'histoire et le déroulement du principe chrétien. Le dualisme est le contraire du but que poursuit le principe chrétien ; mais au sortir du paganisme, à la première heure de ravissement qu'éprouva l'humanité en retrouvant les biens spirituels qu'elle avait crus perdus pour toujours, on comprend que la prédication de l'Évangile l'ait précipitée dans la vie intérieure et dans le mépris de ce monde. Pour s'élever aux sublimités de la vie spirituelle, à cette victoire de l'esprit sur la chair, à cet usage tempérant des choses de ce monde, peut-être a-t-il fallu que l'humanité apprît dans les excès d'un spiritualisme ascétique l'excellence de cette vie supérieure à laquelle elle venait d'être initiée : pour rompre ce long esclavage des sens et sortir d'une enfance et d'une adolescence trop sensuelles, il a fallu à l'homme la discipline austère et les fureurs de cet idéalisme qui refusait au corps tout droit et à la nature tout honneur. C'était ainsi que l'esprit devait s'élever à la pleine conscience de sa prééminence et que le christianisme devait échapper aux entraînements perfides du paganisme expirant.

Mais cette forme par laquelle a dû passer le principe chrétien, ne saurait nous tromper sur sa nature et sa portée. Le dualisme n'apparaît dans le mouvement chrétien que pour être vaincu et dépassé : il a pour mission de poser la contradiction qu'il s'agit de résoudre, de mettre en présence les deux termes qu'il faut concilier ; il n'apparaît que pour se perdre et disparaître dans une synthèse supérieure. Le christianisme, en effet, est un principe d'unité, d'harmonie, et ce n'est pas un accident qui a prêté un rôle si considérable dans son histoire à la doctrine de la rédemption. C'est à concilier, à rapprocher, à unir les deux termes de la grande antithèse, la créature et le créateur, la chair et l'esprit, le monde et Dieu, que l'inspiration chrétienne a toujours visé ; et la doctrine de l'incarnation, quel que soit le degré de vérité qu'on lui accorde, est un témoignage historique, une manifestation du principe chrétien.

Le christianisme est donc une rénovation qui a pour organe et pour interprète celui chez lequel elle s'est formée d'abord et qui en est resté le foyer. Une religion dogmatique ou rituelle, dont le premier soin est de communiquer la connaissance de certains dogmes ou de faire respecter certains rites et qui rattache sa prospérité au maintien de sa liturgie et de sa discipline, est en un sens indépendante du révélateur qui n'est, à tout prendre, qu'un porte-voix de la divinité et dont la valeur s'efface devant celle de son message. Mais si le christianisme est une nouvelle manière de déterminer, de sentir nos relations avec Dieu, la

conscience dans laquelle cette révolution s'est pour la première fois accomplie, le personnage qui est l'auteur et l'initiateur de ce nouveau monde, ne peuvent être rejetés sur l'arrière-plan. Le docteur Zeller a écrit que « Socrate fut le réformateur de la philosophie, parce qu'il représentait d'une manière exemplaire ce qu'il enseignait et demandait aux autres, et que Jésus ne put être le réformateur de la religion qu'en réalisant ce qu'il enseignait. » En effet, la philosophie telle que Socrate l'a comprise et pratiquée, se rapprochait de la religion, elle appartenait à la vie intérieure, à la culture morale : or si l'on comprend que la découverte d'une loi mathématique puisse être complétement détachée de la personnalité qui l'a introduite dans le monde des savants, on ne peut abstraire au même degré la vie religieuse et morale des héros qui l'ont exprimée et développée.

M. Lang reproche à Strauss comme à l'orthodoxie d'avoir trop effacé le caractère personnel de Jésus sous l'éclat d'une abstraction, et d'avoir ainsi méconnu la condition de propagande pour un principe nouveau. « Des idées générales, si vraies qu'elles soient et quoiqu'elles expri» ment la conscience d'une époque, ne pourront jamais produire une » nouvelle religion, une nouvelle église, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé » le mot d'ordre, le signe de ralliement, le drapeau qui les symbolise. » Le protestantisme est déjà latent depuis plusieurs siècles, il existe » chez Wycliffe, chez Jean Huss, mais il n'a pu transformer la réalité, » fonder de nouvelles Églises que lorsqu'il a trouvé son mot d'ordre, son » cri de ralliement, dans ce mot fameux : *la justification par la foi*; alors » il a un centre, un foyer autour duquel s'est formé une société nou» velle. Les nouvelles idées, quand elles quittent la région sereine » des principes pour descendre dans la réalité, ont tellement besoin » d'un point d'attache, d'un symbole visible, que les Hussites cher» chèrent dans la communion sous les deux espèces leur mot d'ordre. » Au temps du Christ, l'idée du Messie était la seule qui pût servir de » ralliement. La condition pour devenir chrétien c'était de reconnaître » Jésus comme le Messie, comme celui en qui le royaume de Dieu » était devenu une vérité, en qui la vraie religion s'était incarnée. Et » cette valeur, la personne du Christ l'a conservée encore de nos jours, » car il est important de contempler dans une personnalité vivante les » idées religieuses et morales du christianisme. » Mais toutes ces considérations n'empêchent pas M. Lang de constater que Jésus n'a pas rattaché le salut à sa personne, que le *sermon sur la montagne*, *les paraboles* décrivent le salut, la félicité, la vie en Dieu, sans y faire intervenir la personnalité du Christ. Si quelques paroles rapportées par les synoptiques semblent autoriser une opinion contraire, une sage interprétation ne permet pas d'y voir autre chose que l'affirmation de ce fait : ceux qui rejettent Jésus rejettent la vraie religion, et restent plongés

dans les idées juives. Le prix qu'on attache à la réalité de la personne du Christ, ne saurait s'étendre sur tous les accidents d'une carrière qui ne nous est connue que par une tradition de seconde main. La liberté de la conscience chrétienne et de la science n'est plus qu'un mot du jour où l'on soustrait à l'examen les différents moments de la vie du Christ, où la dogmatique les revendique comme autant de vérités absolues, conditions du salut. Le Christ historique qu'il importe de conserver au drame de la vie intérieure, ce n'est pas celui dont le *Symbole* a noté toutes les péripéties surnaturelles, qui a été conçu d'une manière miraculeuse, etc..., mais bien celui qui a donné à la conscience religieuse une nouvelle expression, qui l'a exaltée jusqu'à ce sentiment idéal de la perfection, jusqu'à cette confiance filiale au Père céleste, qui sont les traits durables de la physionomie du chrétien. Cette pureté de volonté qui trouve sa joie à faire la volonté de Dieu, cette union sereine avec le Père céleste dans l'action comme dans la souffrance, ce mélange charmant de la douceur de la femme avec l'énergie et la vaillance de l'homme, cet amour plein de miséricorde qui se sacrifie pour ses frères, tout cet ensemble harmonieux de qualités que le monde n'avait pas encore rencontrées dans un même personnage, qui sont la gloire éminente de Jésus, mais qui sont aussi l'apanage de la nature humaine, voilà le Christ historique que l'Église conserve avec reconnaissance sous le regard de l'humanité comme un idéal nouveau et divin. C'est l'honneur et la puissance du christianisme de posséder dans son fondateur le premier exemplaire, la réalisation de cet idéal, dont dix-huit siècles n'ont pas épuisé la fécondité.

VII

En France, dès qu'on renonce au dogme orthodoxe, dès qu'on refuse d'adorer en Jésus la seconde personne de la Trinité, on fait de Jésus un docteur, on lui jette sur les épaules le manteau de philosophe, on le dépeint comme un Rabbi plus ou moins tendre qui disserte sur la *Trinité philosophique*, Dieu, l'immortalité et la vertu. Cependant le sentiment chrétien de la foule ne s'accommode pas de cette théorie, il en est même blessé. Ceux dont la piété s'est nourrie de la lecture des Évangiles, ont l'intuition que cette assimilation efface le caractère propre de Jésus, et sans pouvoir préciser les raisons de leur défiance, ils ne sont pas satisfaits par la place que l'on assigne à leur maître; ils sont toujours enclins à reprendre la doctrine de l'Église, qui leur semble laisser Jésus dans son ordre. M. Lang critique vivement la théorie du rationalisme et lui reproché surtout de ne pas pouvoir

nous donner l'explication de la naissance de l'orthodoxie. Elle est dévorée par une contradiction latente, d'accord; mais l'historien se demande comment elle a pu naître et se produire; il cherche une racine à toute cette végétation dogmatique. Comment Paul aurait-il pu saluer en Jésus la consommation de la loi, s'il n'avait été qu'un prophète, un législateur? Comment aurait-il pu l'appeler le chef d'une humanité nouvelle, un second Adam? La théologie de l'Église donne prise à bien des critiques, mais elle ne repose pas sur le vide; elle procède de sentiments et d'intuitions dont elle a voulu donner la formule. C'est ce sentiment, cette expérience des premiers chrétiens, que méconnaissent ceux qui rejettent Jésus parmi les philosophes. Notre théologien, en constatant cette lacune dans la doctrine des adversaires de l'orthodoxie, n'en conclut pas que le Christ n'appartient pas à l'humanité; il nous montre au contraire Jésus soumis à toutes les conditions du développement humain. Il veut que son Christ prenne pied sur le terrain historique, et il condamne ces constructions *à priori* qui prétendent arriver à la réalité, tout en violant les lois connues et les analogies éternelles de la nature humaine. La grandeur de Jésus ne consiste pas dans l'exemption des lois de l'humanité, mais dans l'exaltation de toutes les énergies humaines.

La question de la sainteté absolue, qu'on agite bruyamment pour troubler les consciences des simples, intéresse l'école plus que la piété: elle ne serait pas soulevée par les fidèles, si les théologiens ne s'en servaient comme d'une arme commode pour blesser leurs adversaires et pour arrêter le progrès des recherches désintéressées. La science a le droit, et, qui plus est, le devoir de se demander comment ce développement moral, qui forme l'incomparable prééminence de Jésus, s'est accompli. Mais l'état de nos documents évangéliques ne nous permet pas de trancher cette question par voie d'information historique. Nos documents sont trop fragmentaires et trop dominés par l'idée du miracle pour nous donner des lumières suffisantes sur ce problème. Nos évangélistes ne connaissent pas les préoccupations du philosophe ou de l'historien qui veut trouver l'explication des phénomènes; l'intérêt religieux est le seul qui les occupe, et ils ne songent pas à écrire pour la postérité une biographie complète, qui nous fasse assister à la genèse du caractère du Christ. Ils se taisent sur les trente premières années de la vie de Jésus, et le Christ qu'ils mettent en scène c'est le Christ achevé, dans la pleine possession de lui-même: ils nous offrent le fruit sans nous faire suivre les diverses transformations qu'il a traversées avant d'arriver à maturité. Affirmer l'impeccabilité de Jésus, c'est, aux yeux de notre théologien, détruire son humanité, c'est retomber dans le docétisme, la première et la plus grave de toutes les hérésies; c'est arracher au personnage de Jésus de Nazareth sa réalité histo-

rique et, sous prétexte de le grandir, c'est le reléguer dans la région indécise des nuages et des chimères. M. Lang estime que l'idée d'homme et l'idée de péché sont corrélatives. Un homme qui n'a jamais péché n'est pas un homme, c'est un être qui ne s'est pas développé dans les conditions de l'humanité. Pour l'homme qui ne s'élève que lentement à la connaissance de l'idéal moral, il n'est pas possible d'achever son éducation sans avoir essuyé quelqu'une de ces défaites qui constituent le péché. Aussi, les défenseurs les plus conséquents de la sainteté absolue de Jésus ont supprimé toute idée de développement, comme l'a fait le quatrième Évangile, et ils nous présentent le Christ dès son berceau, au milieu des jeux de l'enfance, investi de la plénitude de la puissance et de la sagesse.

Les droits de la pensée et de la philosophie sauvegardés, M. Lang se plaît à affirmer, qu'en Jésus l'idée morale du christianisme s'est si pleinement épanouie, qu'il est et sera toujours le type, l'inspirateur, le modèle de toutes les communauté chrétiennes. La formule qui paraît à M. Lang exprimer le mieux le caractère de l'œuvre et de la personne de Jésus, est encore celle que le Maître lui-même a acceptée et qui est le symbole de toute l'Église primitive : Jésus est le Messie. L'auteur du *Sermon sur la montagne et des paraboles sur le royaume de Dieu* n'a adopté ce titre qu'en le transformant, en le dépouillant de toutes prétentions royales et théocratiques, et c'est dans cet esprit que ses vrais disciples peuvent le désigner au monde par ce nom. Quand nous saluons le Crucifié de ce titre, nous disons, avec toute la chrétienté et avec les écrits du Nouveau Testament, que la religion suprême et définitive, la religion de l'esprit, de la liberté, de l'amour, qui fait de l'homme le fils de Dieu, est devenue dans la personne et dans la vie de Jésus une réalité historique, et qu'elle est proposée à tout homme sans distinction. Jésus n'est pas un prophète, un réformateur, un martyr plus grand que ses prédécesseurs ; il a une place unique, il est la fin d'un monde et le chef d'une humanité nouvelle. Après lui on ne peut en attendre un autre. Peut-on imaginer qu'il sera dépassé ? Peut-on concevoir un homme plus religieux ? Peut-on désirer un lien plus intime, plus pur, plus vivant avec la divinité ? L'homme peut-il aspirer à une communion plus joyeuse que cette relation filiale, dont Jésus nous a donné le goût et le modèle ? Comment pourrait-on déterminer la religion d'une manière plus touchante ? Comment pourrait-on dire sur Dieu une parole qui effaçât cette douce expression : *Notre Père qui es au ciel ?* La partie spéculative et théologique de la religion pourra s'éclairer d'une lumière plus intense, les philosophies pourront lui prêter des formules plus conformes aux faits, mais le cœur de la religion ne peut être déplacé. Jésus est l'*homme religieux*, et son image, qui se confond avec le contenu essentiel de l'Évangile, est au milieu de nos discordes théologiques le lien véritable de la communion

des âmes. La chrétienté ne peut avoir qu'un symbole; nous n'avons qu'*un Maître et nous sommes tous frères.*

VIII

Le Dr Strauss, en publiant sa dogmatique en 1840, proclama avec l'audace d'un lutteur exaspéré, qu'il était vain de tenter la réconciliation du christianisme avec la science, que toutes les formules dogmatiques étaient entachées de dualisme et qu'il y avait contradiction radicale entre le point de vue moderne et l'idée chrétienne, qui portait la peine des conceptions dualistes du judaïsme. M. Lang ne s'est pas contenté de répondre à cette affirmation en rappelant que l'essence de la religion chrétienne ne réside pas dans les formules (Vorstellung); il a entrepris de montrer que l'idée du Dieu immanent n'est pas inconciliable avec le fond de l'Évangile, avec la paternité de Dieu. Pour indiquer dès l'entrée le point de vue de notre auteur, nous citons ce mot d'un de ses correspondants qu'il a inséré avec éloge dans son journal: « Entre » un panthéisme qui est fermement résolu à sauver la liberté et les » idées morales, et un théisme qui ne fait pas de Dieu un individu, qui » purifie le Dieu absolu de tout anthropomorphisme, la ligne de démar- » cation est à peine sensible. » Ne nous hâtons pas de crier au panthéisme: M. Riggenbach, un des adversaires les plus ardents de M. Lang et qui a redigé un réquisitoire contre la jeune école de la Suisse allemande, a reconnu en termes formels que M. Lang « n'identifie pas Dieu et le monde. » En faisant une critique amère des idées traditionnelles sur la divinité, M. Lang a le désir de poursuivre dans son dernier asile la conception dualiste et de lui porter le coup de grâce. Selon lui les formules dualistes qui ont régné dans l'école faussent et dénaturent l'inspiration chrétienne, et le point de vue moderne de l'immanence sauvegarde mieux l'idée essentielle du christianisme, la *paternité* et la *spiritualité* de Dieu.

Ce qui caractérise une religion, c'est ce qui lui est propre. Ce principe élémentaire est sans cesse méconnu dans la défense du christianisme. Les apologètes ne s'aperçoivent pas de leur illusion, ils placent le christianisme sur un terrain désavantageux, ils lui laissent la livrée des religions païennes et ils veulent l'élever au-dessus d'elles sous prétexte que lui seul a le vêtement authentique, la tunique sans couture. Engagée dans cette voie, la discussion n'aboutit pas: elle vient se briser contre les préjugés et l'amour-propre des sectateurs des différents cultes. Quand vous nous présentez un Dieu semblable à l'homme, qui intervient du dehors dans les affaires humaines, qui plonge son bras tout-puissant

dans notre histoire comme dans un vase pour y saisir ce qu'il veut, un Dieu qui procède par coups d'Etat, un Dieu thaumaturge, je me demande ce qui le distingue des Dieux de l'Olympe ou du Dieu juif, et je ne puis comprendre la lutte ardente qui a éclaté entre ces diverses religions. La fureur des juifs et des païens ne doit-elle pas nous révéler que l'idée chrétienne doit trancher sur les conceptions anciennes de la divinité? *Dieu est esprit et amour* : voilà l'idée chrétienne, et c'est au nom de ce principe que nous avons à éliminer des formules traditionnelles tout ce qui a survécu de l'ancien point de vue. Il ne s'agit pas de faire la guerre au Dieu de l'Évangile; il s'agit simplement d'élaguer quelques éléments étrangers à l'inspiration chrétienne. Ce n'est pas une œuvre de destruction, de négation, mais de purification; ce n'est pas mettre la cognée à un arbre que de le débarrasser de quelques parasites!

M. Lang n'a pas de peine à établir quelle perturbation la découverte de Copernic a jetée dans la théologie, et il se plaint que cette science ne se soit pas encore mise en règle avec les résultats acquis de l'observation. Il souscrit au mot de Lalande : « J'ai parcouru les cieux et n'ai trouvé Dieu nulle part. » Ce mot n'est pas pour lui une profession d'athéisme; il ne l'accepte que comme une condamnation légitime de la mythologie chrétienne et de toutes ces représentations qui assignent à Dieu un lieu dans l'espace. Son essai de spéculation est dominé par ce double principe qui condamne le matérialisme et le dualisme, Dieu est à la fois *distinct* du monde et *immanent* au monde. Le vulgaire qui ne réussit pas toujours à se dépouiller de l'imagination et à penser les choses, au lieu de les imaginer, s'embarrasse et trébuche dans cet ordre de considérations, parce qu'il ne peut s'attacher à l'idée nue de distinction, il la convertit immédiatement en image, il se la représente dans l'espace, il en fait une séparation. Il faut en effet un effort continu pour ne pas se laisser troubler par l'imagination, pour ne pas séparer Dieu du monde, pour ne pas le constituer à part, dès qu'on entend affirmer que Dieu et le monde ne sont pas identiques.

Comment M. Lang conçoit-t-il cette distinction? Dieu est distinct du monde comme l'esprit du corps dans lequel il apparaît, comme l'idée de vérité des systèmes qui en sont l'expression mais qui ne l'épuisent pas, comme l'idée morale des mœurs d'un siècle ou d'un pays. Dieu n'est pas plus séparé du monde que l'idée de beauté n'est séparée des chefs-d'œuvre qui lui donnent une forme, qui la revèlent, qui l'offrent à notre contemplation; Dieu et le monde sont corrélatifs, ils se supposent et s'appellent mutuellement. Dieu sans le monde est une pure abstraction : comment connaissons-nous Dieu si ce n'est par le monde? Que pourrions-nous affirmer de Dieu si par hypothèse nous supprimions le monde? N'est-ce pas dans le monde et à travers lui que l'idée de Dieu

nous arrive, et se révèle à nous? Sur cette pente notre auteur ne s'abandonne pas à la fascination de l'abîme; sa conscience morale est trop fortement trempée, il a trop le souci de la dignité humaine pour ne voir dans la réalité que l'accomplissement nécessaire et légitime de l'idée, pour saluer et honorer dans tout le mouvement des sociétés humaines les évolutions inévitables de la raison éternelle. Dieu est immanent au monde, mais il n'est pas confondu avec lui, il est aussi *transcendant;* il est la cause réelle, effective du monde, mais à aucun moment de la durée le monde n'est l'expression pure et complète, la révélation parfaite et définitive de Dieu. Le progrès dans le monde résulte précisément de ce que Dieu et le monde ne se recouvrent pas comme deux quantités identiques, de ce que le monde n'épuise pas Dieu, et de ce que Dieu plane encore comme le modèle, comme le but que poursuit le monde. D'autre part le progrès n'est possible que parce que Dieu est immanent au monde, parce qu'il est l'énergie qui pénètre tout, qui embrasse tout, qui vivifie tout. Dieu est dans le monde, il le remplit de sa force, de sa raison, c'est ce qui fait la beauté du monde, c'est ce qui le rend intelligible et nous permet de le penser.

Les défenseurs attitrés du spiritualisme soutiennent que si Dieu n'a pas une existence à part et n'est pas une personne, s'il n'existe que dans la conscience qui le pense, il n'y a pas de Dieu. A sa place on intronise un être fini, qui se développe, qui s'élève lentement de la nuit où sont plongés les êtres sans conscience jusqu'à la douce clarté du jour; Dieu n'est plus qu'un composé, un assemblage, de toutes les consciences, *de tous les moi finis.* M. Lang fait bonne justice de cette argumentation. L'idée de beauté n'a pas une existence particulière, en dehors du monde dans lequel elle agit; elle n'est pas une idée pure, inactive, exilée dans la morne région des rêves, nous la surprenons à l'œuvre, accomplissant des merveilles de goût dans la fleur ou le cristal; elle est une puissance vivante, une ouvrière très-féconde, sans que son action soit toujours liée à une conscience très-nette, très-développée. Répliquera-t-on que l'idée du beau n'est rien par elle-même, qu'elle attend le bon plaisir d'un Homère, d'un Shakespeare pour faire figure dans le monde et pour sortir des limbes? Étrange interversion des rapports : c'est elle qui produit les Homère et les Shakespeare, c'est elle qui les choisit, les touche de son aile, les échauffe, les inspire et leur met sur les lèvres ces paroles qui transportent les peuples. Voudra-t-on contester l'antériorité de l'idée du beau et soutenir que l'idée du beau est constituée par la totalité de toutes les belles formes de la nature et de l'art, et par la réunion de tous les artistes? Non, l'idée du beau s'élève radieuse au-dessus de tous ses interprètes, au-dessus de tous les chefs-d'œuvre, elle ne dépend d'aucune collection, d'aucune association, elle est indépendante de tous ses révélateurs et de toutes ses

manifestations, et elle crée sans cesse de nouvelles formes pour convaincre de sa fécondité et de sa puissance ceux qui la blasphèment. On pourrait essayer une semblable démonstration pour l'idée de vérité; et ce ne sont pas seulement des exemples choisis pour faire comprendre, par analogie, la chose elle-même, car l'idée du beau, du vrai, du bien ne sont que les aspects différents de l'essence divine. M. Lang se croit autorisé à conclure que l'existence de Dieu n'est pas menacée parce qu'il a affirmé que Dieu n'existe pas en quelque lieu en dehors du monde; il a suffisamment marqué l'antériorité, la supériorité de la divinité, son indépendance des œuvres humaines, des personnalités humaines en qui elle s'est incarnée.

Le bon sens vulgaire, qui est toujours l'écho des théories sensualistes, qui ne conçoit de distinction qu'une distinction matérielle, qui n'en reconnaît d'autre marque que l'impénétrabilité des corps, intervient dans ce débat pour soutenir que ce sont là des subtilités, et qu'en dépit de ce jeu de dialectique, cette théorie identifie au fond Dieu et le monde. L'objection a plus de portée que ne supposent ceux qui l'élèvent : si elle est fondée, elle justifie le matérialisme qui prétend à son tour que la distinction de l'âme et du corps est nominale. En effet l'expérience nous montre toujours l'esprit, la pensée, la conscience, associés, rattachés à l'organisme matériel, au corps. Il n'y a jamais eu de mémoire ni de conscience sans un système nerveux et un cerveau. Sous peine de rendre les armes au matérialisme, force nous est de ne pas insister sur cet argument et de reconnaître la *distinction* à d'autres marques que la localisation dans l'espace. M. Lang ne repousse pas, comme nous l'avons vu, l'affirmation que Dieu est *transcendant* au monde; mais il insiste sur la nécessité de bien spécifier que cette transcendance n'est pas locale, qu'elle ne constitue pas Dieu à l'état d'un roi occupant un lieu dans l'espace; et il aime à répéter le mot de Fichte le jeune : « Un Dieu qui serait quelque part, ailleurs que dans le monde, c'est un non-sens. »

La théorie de M. Lang n'est pas encore nettement dégagée; elle se forme et se complète sous les coups de ses adversaires. Un critique bienveillant, le Dr Schwarz, lui reproche d'osciller entre un théisme spéculatif et un naturalisme téléologique, et en effet on se demande parfois si son Dieu n'est pas *l'âme* du monde ou *l'ordre* du monde. On ne saisit pas nettement le caractère de ces idées qui constituent l'essence divine, qui se rencontrent dans les choses et dans les œuvres de l'homme, qui cependant en sont indépendantes et leur sont supérieures, de même qu'elles sont hors de l'intelligence qui les conçoit sans être pourtant un sujet. Comme toute loi réclame un législateur, il nous semble nécessaire de concentrer et de réaliser ces idées dans un sujet qui soit leur fondement, dans un esprit qui se connaisse et se possède; une idée, selon nos habitudes de langage, suppose toujours un esprit qui la

conçoit. Hegel lui-même a écrit que l'évolution du monde avait pour but d'amener la substance à s'affirmer comme sujet. Ce qui est un aveu que la personnalité est la catégorie suprême de l'être, et, en effet, nous ne concevons pas la notion d'esprit séparée de la notion de conscience. C'est ici que se révèle l'affinité de la pensée de M. Lang avec les systhèmes panthéistes. Nous ne le blâmons pas d'avoir senti l'aiguillon de la critique de Spinosa et d'avoir essayé de faire droit à ses objections. Rien n'est pire dans la république des lettres que ces esprits tout d'une pièce, qui s'enferment dans un point de vue comme un capitaine dans une ville serrée de près, qui ne songent qu'à soutenir un siége et qui s'imaginent entretenir le courage de leurs partisans en faisant la caricature de leurs adversaires, en refusant de les comprendre ou de leur reconnaître aucune parcelle de vérité. Il faut toujours profiter des leçons que vous ménage l'ennemi, et sans être soupçonné d'inclination panthéiste, il est permis d'affirmer que les attaques de ce système ont forcé le théisme à purifier son langage d'expressions entachées d'anthropomorphisme et à concevoir les choses divines d'une manière plus conforme à leur nature. Ce ne sera pas un mal qu'on cesse de représenter Dieu comme un individu, comme *l'être suprême*, et qu'on ne lui prête plus les modes d'action, les sentiments et les volitions particulières d'un fils de l'homme. M. Lang a senti qu'il fallait faire au panthéiste sa part et qu'on ne pouvait le vaincre qu'en supprimant les motifs légitimes de ses critiques.

Il a raison d'établir fermement, à l'encontre des propensions du vulgaire, que Dieu n'est pas un individu. L'individualité a pour base le tempérament, la nationalité, le siècle, le peuple, la famille, la nature enfin qui détermine le milieu duquel doit émerger l'individualité; toute individualité est bornée, limitée par une autre individualité et faire de Dieu un individu, c'est du coup le précipiter au sein de l'humanité, et lui imposer le caractère des choses finies. Mais ce n'est pas assez pour lui : il poursuit l'anthropomorphisme jusque dans l'idée de personnalité et il la déclare inapplicable à Dieu. Tout en rendant hommage aux mérites du *Manuel d'instruction religieuse* de M. Réville, il lui reproche vivement d'insister sur la personnalité de Dieu ; et il déclare que la personnalité n'est la forme supérieure de l'existence que pour l'homme. Nous comprendrions dans l'esprit de Kant qu'on nous rendît modestes sur nos assertions métaphysiques et qu'on nous rappelât que la personnalité pourrait bien n'être qu'une des formes, une des catégories de notre esprit et qu'elle sera toujours frappée de subjectivisme. Mais l'affirmation péremptoire que la personnalité n'est pas le mode le plus élevé de l'être, qu'il y a au-dessus d'elle une autre forme de l'existence, n'est autorisée, il nous semble, ni par l'expérience, ni par l'induction. Une sage philosophie, sous peine de se perdre dans les aventures et les

inventions du mysticisme, ne peut se détacher brusquement de l'enseignement de l'expérience et repousser du pied le dernier degré de la hiérarchie des êtres pour s'élancer dans le vide. N'est-il pas plus philosophique de s'attacher à la plus haute forme de l'être, à celle qui s'impose à nous comme le *summum*, et de chercher à la purifier de tout ce qui dans la réalité humaine la souille ou la rabaisse?

Du reste le débat, conduit à ce point, semble dégénérer en une querelle de mots, car M. Lang et ses amis protestent contre toute doctrine qui réduirait la divinité au rôle d'une force aveugle, fatale, agissant sans but; il affirme très-hautement que le monde est conduit par une pensée sage et bonne vers un but moral. Peut-être tous les intérêts du théisme sont-ils sauvegardés dans la pensée de M. Lang; mais nous craignons que son hostilité persistante contre l'idée de personnalité ne soit une brèche par laquelle le panthéisme, qu'il répudie, pourrait rentrer dans la place. Nous croyons plus vrai de répéter avec M. Kuno Fischer que « l'idée d'esprit emporte avec elle l'idée de conscience, de libre activité. » Un esprit qui n'a pas conscience de soi, c'est pour notre raison un non-sens. M. Lang, vivement frappé du spectacle de la genèse et du développement de la personnalité dans le sein de l'humanité, s'est trop attaché à l'apparition du phénomène, au lieu de remonter à l'idée et à l'essence même de la personnalité. Les arguments décisifs que M. Lang a développés contre le matérialisme, auraient dû, ce semble, dissiper ses préventions contre l'idée de la personnalité de Dieu. S'il n'est pas permis de confondre l'ordre historique et apparent avec l'ordre des causes réelles, si le corps et les organes qui apparaissent avant l'esprit ne sont pas l'énergie productrice et la cause de l'esprit, comment ne pas constater que le théâtre sur lequel se produit la personnalité humaine, les limites dont elle est affectée, l'organisme matériel dont elle dépend n'atteignent que la surface et l'histoire de la personnalité, mais ne la constituent pas? Je prends conscience de ma personne en me heurtant au non-moi; d'accord. C'est ainsi que l'enfant se distingue des choses, des personnes. Mais à mesure que je grandis, que je sors de l'animalité, que j'entre dans le monde moral, que ma personnalité s'accuse et se fortifie, je n'ai plus besoin de ces chocs avec le dehors pour avoir conscience de moi : en faisant abstraction du monde extérieur, replié dans mon for intérieur, je prends possession de ma personne, j'ai conscience de l'esprit que je suis, c'est en moi que je trouve le principe même de la distinction. C'est même à ce signe que je reconnais les personnalités supérieures, celles du penseur ou du saint, tandis que l'homme grossier ne sort de la vie engourdie, impersonnelle, que dans le fait de la sensation. Nous voulons bien qu'on réfute l'anthropomorphisme, mais à la condition d'exprimer mieux que lui le mystère divin, et de ne pas prêter à l'infini une forme de l'être inférieure à l'humanité.

L'ardeur que déploie M. Lang, à soutenir que l'idée de personnalité n'est pas applicable à Dieu ne nous autorise pas à le ranger parmi ces philosophes qui nous montrent l'esprit au terme de l'évolution du monde et ne plaçent à l'origine qu'un vague désir d'être, une aveugle impulsion de laquelle procèdent toutes les tranformations de la nature. L'esprit qui est Dieu n'est pas une sorte de germe qui se développe lentement à travers tous les cercles de la création : il est achevé à l'origine, il ne devient pas, il est, et il est la cause intelligente de toute la création. L'esprit fini, l'esprit de l'homme émerge de la nature, il a pour condition cet organisme au sein duquel il s'éveille et se développe ; mais c'est le caractère de l'esprit infini de ne pas avoir la nature pour base et d'en être au contraire la supposition nécessaire. Ce n'est donc pas à M. Lang qu'on peut reprocher de nous proposer un Dieu qui n'est pas, mais qui se fait sans cesse.

Cet esprit infini qui organise, met en mouvement toute la création, n'est pas un Dieu mort ou oisif : l'observateur attentif, le naturaliste, l'historien, l'homme de bien aperçoivent dans le monde ou dans la conscience les marques visibles de la présence de cet esprit, ils se sentent en relations constantes avec son action vivifiante. C'est le vice irrémédiable de toute tendance déiste de penser Dieu uniquement sous la catégorie de la cause et de ne rattacher le monde à Dieu que pour obéir à un besoin de l'entendement. Aussi dans ce système la religion se confond avec une sorte de bon sens vulgaire et repose sur cette naïve affirmation que toute œuvre suppose un ouvrier ; elle n'établit pas de communication entre l'homme et Dieu et les laisse l'un et l'autre dans leur isolement. Dans le système de l'immanence, Dieu n'est pas seulement placé au début du monde et de l'histoire comme une sorte d'architecte qui d'un coup de baguette a fait surgir le merveilleux édifice, il ne les dirige pas du haut de son trône comme un cocher qui, les rênes dans la main, conduit son char : il en est à la fois le principe et le *but*. La création procède de Dieu, et elle tend vers lui. Dieu n'a pas décrété, une fois pour toutes, les lois qui doivent régir cette machine sortie de ses mains ; il est la cause toujours active et sans cesse présente de la vie du monde. Il n'intervient pas par intervalles, dans quelques moments solennels, pour dresser, comme un machiniste, quelque édifice d'une heure et appeler quelque héros de passage ; il ne s'éloigne jamais de son œuvre et ne suspend jamais son action. Qu'il s'agisse de la genèse des choses, du commencement d'une ère et d'une civilisation, de l'apparition d'un grand homme ou du développement de son action, il est toujours là : tout procède de lui, il conserve aussi bien qu'il crée.

M. Lang n'a pas commis la faute de M. Vacherot : il n'a pas séparé le Dieu métaphysique, le Dieu réel, le Dieu substance et cause, cet être universel de qui tout dépend, du Dieu idéal auquel l'humanité aspire.

Ce dédoublement est fatal à l'histoire, au progrès; il nous laisse incertains et inquiets sur l'accomplissement des destinées humaines. Avec la doctrine de M. Lang nous n'avons pas ce souci; le Dieu réel, le Dieu cause est aussi le Dieu idéal, le but auquel nous marchons, et nous pouvons nourrir l'espoir légitime que celui qui est la cause effective du monde et de l'humanité, amènera la réalisation en nous de cet idéal qui est notre ambition et notre tourment.

M. Lang attache à l'idée de la paternité de Dieu une importance qui nous rend encore plus difficile à comprendre son opposition à la personnalité de Dieu. Si cette image du Père est appliquée à Dieu, acceptée comme belle et profonde, proclamée légitime et nécessaire à l'âme religieuse, ne semble-t-il pas que la personnalité de Dieu est un postulat inévitable de la religion? Le nier, ne serait-ce pas alors encourir le reproche mérité par certaine fraction de l'école hégélienne, qui conserve des expressions, dont le sens a disparu complétement dans le creuset métaphysique? — Au fond de ce débat on rencontre toujours ce mot célèbre de Spinosa : *omnis determinatio negatio.* Cet axiome qui exerce sur tant de penseurs une fascination funeste, ne peut s'appliquer qu'aux déterminations qui sont le fait d'une pression extérieure, de la fatalité que nous subissons. Mais de même qu'après avoir parcouru l'enchaînement des causes relatives, nous sommes amenés à affirmer une cause qui est cause d'elle-même, de même et par la même nécessité nous sommes conduits à affirmer des déterminations, qui ne viennent pas du dehors, mais qui portent en elles leur principe et leur origine. Nous en avons un exemple et un diminutif déjà dans la personnalité humaine. Les déterminations qui relèvent de notre volonté ne sont pas de vraies limites, elles traduisent la richesse de notre substance et expriment cette élévation progressive par laquelle l'individualité s'accuse et se forme.

IX

Cette polémique contre l'idée de la personnalité n'a pas été, je crois, sans influence sur les idées de M. Lang relativement à la vie future. Quand la personnalité a été déclarée incompatible avec l'absolu, quand elle a été ainsi reléguée sur la terre, comment s'étonner que ses destins ne franchissent pas l'horizon de ce monde? Sur ce grave sujet, M. Lang ne semble pas posséder toute la sérénité d'une conviction supérieure aux conflits des passions humaines. Il apporte dans ce débat une vivacité qui trahit l'indignation d'une âme noble au spectacle de tous les calculs grossiers auxquels s'abandonnent les dévots. La foi à la vie future ne se présente jamais pour lui que sous la forme

d'une lettre de change tirée par un égoïste de sacristie sur le bon Dieu. Quand on songe à tous les trafics qui se sont produits sous l'influence de cette croyance et que l'Église a favorisés, on pardonne à des cœurs généreux cet espoir impatient du néant, qui se couvre des prestiges du dévouement. Schleiermacher écrivait dans l'enthousiasme de la première heure pour la religion, dont il venait de retrouver les titres égarés au milieu du prosaïsme et de l'utilitarisme du XVIII[e] siècle : « Votre souhait d'être immortel n'a pas d'autre motif que votre répul» sion pour ce qui est le but même de la religion. » Il voulait dire pour le sacrifice du moi. En face de ces mercenaires qui toute leur vie ont spéculé sur les récompenses célestes, on ne peut refuser une certaine grandeur à ceux qui se sentent avilis par cette grossière prudence et qui, pour aspirer au nom de vertueux, ne veulent pas d'un lendemain qui pourrait leur apporter des motifs intéressés pour leur conduite.

Condamner par fierté et par désintéressement la foi à la vie future, c'est en revenir à la réaction de Kant, qui, dans son rigorisme moral et pour réfuter la morale de l'intérêt, finissait par interdire jusqu'à la joie qu'on trouve à faire le bien. Madame de Staël répond à ces raffinés de morale : « Le sentiment qui nous fait aspirer à l'immortalité est aussi désintéressé que celui qui nous fait trouver notre bonheur dans le dévouement à celui des autres. » Nous convenons que l'insistance du déisme à demander l'éternité pour mettre la couronne au front des honnêtes gens ne nous inspire pas un bien vif intérêt. Nous reconnaissons aussi que le mot de *vie éternelle* dans le Nouveau Testament désigne bien plutôt le caractère de cette vie, qu'il ne statue sur sa durée : c'est un genre de vie particulier, la vie de l'esprit, et elle ne nous est pas montrée dans le lointain, au-delà des ténèbres de la tombe, on la voit apparaître et s'épanouir dans le cœur de ceux qui accueillent l'Évangile. Mais ces concessions faites, nous n'en sommes que plus forts pour demander si tous les écrivains du Nouveau-Testament ne supposent pas la prolongation de la vie humaine par delà la tombe, et si la foi à l'immortalité n'est pas pour eux l'expressionla plus claire du prix infini de la nature humaine et de la supériorité de l'homme sur tous les autres êtres de la création.

On a trop souvent confondu l'immortalité avec la gloire, la continuation de la tâche et de la vocation humaine avec l'écho prolongé d'un nom à travers la postérité. C'est dans cette idée que Frédéric le Grand disait à l'un de ses familiers, à propos de quelqu'un qui avait soutenu l'immortalité de l'âme : « Il croit à l'immortalité ! qu'a-t-il fait pour s'en rendre digne ? » Propos de héros qui s'est assuré une place dans la mémoire des hommes et qui n'en permet pas l'entrée à d'obscurs bourgeois ! Mais l'éclat dont notre nom sera accompagné dans l'avenir, et

la perpétuité de notre personnalité sont deux choses bien distinctes. Laissons aux amateurs de renommée cette immortalité équivoque dont le secret est souvent honteux : notre survivance dans ce monde n'est qu'un rêve d'ambition. C'est la conscience morale qu'il faut interroger, et c'est d'elle qu'il faut recevoir les motifs de croire. Je comprends que la vie, dont le but est enfermé tout entier dans le cercle des choses sensibles, finisse et s'arrête avec les organes qui la servaient et la nourrissaient ; elle ne porte pas en elle de puissances qui puissent être déployées ailleurs, dans d'autres conditions; mais la vie morale n'a pas épuisé sa fécondité sur ce théâtre. Dans certains moments de défaillance, quand le dégoût de nous-mêmes nous saisit et que, nous regardant en face, nous nous sentons humiliés de notre pauvreté morale, aux heures où la bête semble étouffer dans ses emportements toute aspiration élevée, frappés du peu que nous sommes et du peu que nous valons, nous pouvons envisager la destruction de notre personnalité sans grande émotion et accepter avec résignation ce jugement suprême sur notre personne. Encore découvririons-nous dans cette soumission, si nous voulions bien l'analyser, une trace de sentiment moral, la capacité d'être ému par la laideur du mal, le germe d'une vie meilleure, le témoignage d'une nature qui n'a pas fini son œuvre et qui est appelée à d'autres destins ! Toutefois j'accorde que, sous l'impression de ce dégoût de nous-mêmes, nous prononcions la sentence de mort, que nous nous déclarions indignes de vivre : serons-nous du même sentiment auprès du lit de mort de notre père ou du tombeau de notre enfant? Non, la conscience morale ici est soutenue par le cœur et de cette double révélation sort une affirmation puissante. Que nous disposions de notre sort, et que nous accomplissions une sorte de suicide dans notre for intérieur en abjurant l'ambition et l'espoir de revivre, soit ; mais notre amour, notre conscience nous empêchent de souscrire à un semblable arrêt pour ceux que nous aimons ; ceux en qui nous avons vu se manifester la loi morale, nous les disputons avec une jalouse ardeur au mystère dont nous avons été témoins, nous les arrachons aux atteintes de la mort pour leur ouvrir ces demeures plus pures où leur vie morale s'épanouira plus riche et plus joyeuse. Il y a dans cet élan des âmes brisées un cri de notre nature qui ne peut pas tromper.

La position qu'a prise M. Lang dans cette grave question a été déterminée par son désir de réconcilier le christianisme avec la pensée moderne et d'échapper à ce dualisme qui a laissé son empreinte sur les mœurs, sur l'organisation tout entière du moyen âge. C'est une opinion de réaction, ce nous semble, et plusieurs de ses collaborateurs ne l'ont pas soutenu dans cet excès. On dirait qu'une fée malfaisante de cet âge qu'il veut ensevelir, s'obstine à venir le hanter pour lui remettre sous les yeux le spectacle d'une vie sociale que la foi à l'autre monde a stérilisée.

Hâtons-nous de convenir que le moyen âge dans son attente fiévreuse de l'éternité, oublie de vivre et déserte les grands devoirs de l'activité. Mais la fausse conception de la vie humaine au moyen âge n'est pas la conséquence de la foi à la persistance de la personnalité humaine : elle procède d'une notion de la vie éternelle qui n'est ni chrétienne ni évangélique. Si la vie éternelle est la vie morale, c'est-à-dire le plein développement des énergies humaines, si elle commence le jour où la pensée du bien est la pensée maîtresse, nous ne comprenons plus que l'espérance de l'éternité puisse nuire à notre activité, dans le milieu actuel, Dès que la vie éternelle n'est plus dans un état d'antagonisme avec la vie de ce monde, et dès qu'elle peut se rencontrer dans toutes les occupations de l'homme, « jusque dans le travail obscur de la servante, » comme l'a dit Luther, vraiment on s'étonne que de nobles esprits croient relever le prix de la vie, et enflammer l'ardeur des combattants en abaissant sur notre horizon un voile épais et en renfermant toutes nos espérances dans le cercle étroit de ce monde? Hégel lui-même a reconnu dans sa Philosophie des religions qu'*avec l'idée de l'immortalité grandit le prix de la vie!* Plus en effet l'homme voit s'étendre la destinée de son semblable, plus il est disposé à le respecter et à ne pas le confondre avec l'animal éphémère [1].

X

Au milieu des timidités et des compromis des théologiens aux abois, c'est un noble spectacle que celui de ce penseur qui cherche vaillamment, pour les autres comme pour lui, cette synthèse sereine dans laquelle se reposera la conscience du XIX[e] siècle. A la sincérité de son accent comme à la vivacité de sa polémique on sent que l'expérience ne se fait pas en terre étrangère, *in animâ vili*, mais sur le vif de la personnalité de l'écrivain. Ce n'est pas pour d'autres qu'il monte en chaire ou qu'il prend la plume; il n'est pas un personnage officiel accomplissant une fonction à laquelle l'ordre social est intéressé, c'est un homme de son temps qui poursuit le ferme dessein de chercher sans défaillance l'harmonie de la foi et de la science. On peut regretter certaines lacunes dans son système, mais on ne peut lui contester une foi ardente aux biens suprêmes, la liberté et l'esprit; on ne peut lui reprocher de briser les ailes de l'âme et de l'asservir par un positivisme sans grandeur. Il n'a pas fondé une école et écrit d'une

[1] Depuis que ces lignes ont été écrites, j'ai rencontré la confirmation de ces pensées dans ces nobles paroles de Jean Reynaud. « Le sentiment de ma dignité porte avec lui le sentiment de mon immortalité. Si je ne me sentais immortel je ne m'estimerais pas. »

main magistrale le système qui sera la charte de notre génération; mais il a fait une œuvre utile, opportune, il a tracé le programme que la théologie contemporaine doit remplir, il a frayé la voie et montré dans quel sens devaient s'élaborer les solutions. Son activité littéraire sera féconde, car il excite à l'examen, il provoque la réflexion, il communique l'entrain, l'ardeur et l'espérance, sans laquelle on ne crée rien. Quand on l'a fréquenté, on éprouve quelque chose de ce sentiment qu'éprouvaient les Grecs au sortir du gymnase, où ils venaient de s'exercer à la palestre ou à la lutte, on a repris la conscience de sa force, on est retrempé pour le combat et l'on est persuadé que *l'homme est fait visiblement pour penser.*

C'est bien l'heure d'appliquer la pensée aux croyances religieuses. Aujourd'hui, comme au IIe siècle, la théologie est restée immobile, tandis que la morale humaine a progressé, et cette dissonance ne peut se perpétuer qu'au détriment de la religion. Lucien en écrivant ses pamphlets contre les dieux de l'Olympe, exposait ainsi l'état de son âme : « Je ne pouvais croire que les dieux eussent été adultères et factieux, sans le trouver honnête, ni que les législateurs eussent prescrit tout le contraire sans le juger utile. » Plus d'un enfant de ce siècle a senti la même perplexité, et lancé contre le Dieu de la théologie chrétienne des objections amères au nom d'une conscience morale plus délicate. Tandis que dans le monde civil, la culpabilité n'est proclamée et poursuivie que dans le cas où la complicité est démontrée, où la participation est le fait d'une volonté qui se connaît et se possède, la dogmatique chrétienne repose sur de tout autres principes, et recherche, pour le punir, celui qui n'a pu commettre la faute, puisqu'il n'était pas né. Les mœurs se sont adoucies, le préjugé barbare qui frappait l'enfant pour les méfaits des parents est flétri dans la société, bien qu'il soit sanctionné par la théologie. Le règne du bon plaisir est répudié dans l'ordre politique, comme le caprice et la fantaisie dans les relations de la famille ou de l'amitié; la monarchie patriarcale et l'autorité sans bornes du père de famille sont reléguées dans une civilisation où la notion du droit n'était pas entrevue, et les théologiens ne cessent de nous représenter Dieu comme un despote sans responsabilité; le sentiment de la paternité n'a pas transformé l'idée de cette toute-puissance irrésistible et terrible. Enfin les hommes d'église ne veulent pas se rendre à cette pensée de saint Augustin, que la divinité se révèle mieux dans l'ordre immuable des choses que dans les dérogations à l'ordre éternel. Cependant si vous ne voulez pas laisser la religion s'ensevelir et se perdre sous les ruines de la théologie, il est temps d'affirmer hautement qu'elle n'est pas solidaire de ces formules étranges et de ces théories révoltantes que la conscience moderne repousse ; il est temps de montrer que la religion chrétienne n'est pas distincte de la

morale, et que c'est le chef-d'œuvre du christianisme d'avoir fait de la morale une religion et de la religion une morale.

Ce grand progrès est entrevu plus clairement dans les pays protestants et chez les peuples anglo-saxons que chez les autres nations. La Réforme, en effet, a été une énorme simplification, et, comme l'a dit Vinet, une *réintégration de l'élément moral dans le christianisme*. Au point de vue des pratiques de dévotion, on a élagué, taillé, émondé le vieil arbre de la catholicité, et si la dogmatique n'est pas tombée sous la hache des réformateurs, elle a reçu d'eux cependant un coup dont elle meurt de nos jours. Forcée d'établir qu'elle engendre et entretient la vie morale, elle ne peut administrer cette justification de fait, et, convaincue de stérilité, elle ne peut échapper à la destinée du bois mort. Chez tous les peuples protestants, le mouvement s'accuse chaque jour davantage, et l'indifférence dogmatique augmente, quand elle ne tourne pas en hostilité déclarée. L'observateur intelligent remarque que le terrain est miné, prêt à s'effondrer avec fracas, et que la vieille dogmatique sonne creux. Elle se tient debout encore par une sorte de prestige traditionnel; les esprits conservateurs lui témoignent de la vénération comme à un monument du passé; mais en elle n'est plus la force qui soulève le monde; ce n'est plus une arme ni un levier, c'est une relique.

Dans les pays catholiques et de race latine, la foi n'est pas plus vive; mais on a moins de courage pour faire devant le public le franc examen des croyances officielles et laisser tomber en poussière un passé condamné. Cela tient à la conception de la religion qui règne chez ces peuples. La religion pour eux, comme pour les hommes de la vieille Rome, se confond avec le respect des coutumes, des traditions, des rites; elle forme un ensemble de liens qui asservissent l'individu, elle n'est pas un principe vivant qui le pénètre et l'anime; elle est une institution qu'on redoute toujours de voir s'abîmer et disparaître sous les coups de la critique, parce qu'on n'a pas reconnu en soi cette racine par laquelle l'homme est attaché à Dieu. Il n'est pas rare non plus de rencontrer les plus implacables adversaires du progrès religieux parmi ceux qui croient le moins à la puissance des idées et des choses suprà-sensibles; les plus incroyants sont souvent les plus obstinés défenseurs de l'établissement ecclésiastique existant, parce qu'ils ne sont pas convaincus de la fécondité de l'âme humaine et qu'ils doutent de son aptitude à la vérité. Dans les pays les moins croyants, chez cette race latine où la vie religieuse est tarie, on remarque que la masse des fidèles est l'instrument actif de la réaction; c'est elle qui favorise le mouvement rétrograde ou qui enraye l'affranchissement religieux. Dans les pays protestants, chez cette race anglo-saxonne pour laquelle la religion est affaire de conviction, le peuple des fidèles n'a pas de ces saisissements de peur et de ces mouvements de réaction qui entraînent jusqu'aux libres penseurs dans les

pays latins; il appelle de tous ses veux une rénovation et il abandonne dans leur isolement les théologiens et les hommes d'église qui rêvent une nouvelle théocratie, et veulent conserver, malgré les protestations de la conscience moderne, un dogmatisme vieilli. Chez les peuples protestants, le principe de la Réforme, quoique souvent trahi ou méconnu, a porté ses fruits, il a fait des caractères, il a créé des habitudes d'indépendance et de recueillement, il a appris à l'individu à rentrer en lui-même, pour y trouver la source éternelle du bien et du vrai, et c'est toujours à cette vérité interne que le protestant mesure et juge la vérité qui lui vient du dehors; en un mot, le protestantisme greffé sur les nations germaines fait des hommes *autonomes* et les élève au-dessus des terreurs puériles et des incertitudes de ceux qui rattachent leur foi et leur religion à la fortune d'un système d'autorité.

Les alliances étranges, qui se traitent sous nos yeux avec un grand déploiement d'éloquence, et un échange bruyant de courtoisie et de compliments, auraient été odieuses aux réformateurs du XVIe siècle; ils les auraient dénoncées comme un symptôme de relachement de la foi et de cette tiédeur qui, selon l'Écriture, donne la nausée. Entre l'absolutisme de la cour de Rome et l'individualisme des églises protestantes il y a un abîme; on ne saurait imaginer un conciliation sérieuse et efficace. Toute transaction est une manœuvre de partis aux abois. Ces alliances de l'orthodoxie protestante et de l'orthodoxie catholique trahissent une décadence irrémédiable. Se sentant mourir, les deux orthodoxies s'embrassent et veulent s'appuyer l'une sur l'autre, mais elles ne réussissent pas à ramener la vie, qui se retire, dans leur organisme flétri. La peur qui préside à ces alliances ne peut les rendre fécondes; impuissantes pour le bien, elles ne peuvent que semer des défiances, des préjugés dans l'opinion publique et faire quelque temps échec au progrès. Mais le libre penseur ne peut en être bien ému; il a distingué le germe secret de discorde qu'elles portent en elles et il continue ses recherches en répétant le mot du Psalmiste : « *j'ai passé et il n'était déjà plus.* »

ERNEST FONTANÈS.

LE

COQ AUX CHEVEUX D'OR

RÉCIT DES TEMPS FABULEUX[1]

XXXIII

En apprenant la mort d'Arhimaz et la retraite de Kaïs, le roi des rois résolut de marcher contre les Amazones et de leur reprendre le pays d'Our. Il se disposait à entrer en campagne quand on l'avertit que Thor s'avançait à grandes journées sur Sisparis avec cinquante mille combattants. Il s'en émut et lui envoya des ambassadeurs pour lui demander la cause de sa visite. Thor répondit : « Que Satourann me donne sa fille Hemla pour femme, et mes guerriers se rallieront à ses étendards. » En attendant la réponse, il planta ses tentes sous les murs de la ville. Le roi, traqué entre les Scythes et les Amazones, alla trouver Surtur qui n'avait pas pris part à la guerre et qui pouvait mettre sous les armes cent mille couschites.

Le roi de Cos n'avait pas quitté la ville des Atlantes. Quand Satourann se présenta devant lui, il était étendu sur sa couche. Ses yeux ternes au fond de leurs orbites, ses narines serrées, les os de sa face saillants sous sa peau noire et tendue, lui donnaient l'apparence d'une momie. Il était entouré d'eunuques et jouait avec de petits chiens.

[1] Voir la *Revue moderne* des 1er février, 1er mars, 1er avril et mai 1866.

A quelques pas de lui, une femme était enchaînée par le cou à un bloc de granit; c'était Pouroucha dont la pâle figure et la vaste poitrine portaient de nombreuses traces des coups qu'elle avait reçus.

Satourann eût voulu parler sans témoin au roi de Cos; mais celui-ci répondit qu'il n'avait pas de secret pour cette péri.

— Si cette fille est ta concubine, dit le roi de l'Atlantide, elle ne doit pas entendre ce que j'ai à te dire au sujet de la Ziris.

— Pouroucha n'est point jalouse, parle.

Satourann lui renouvela l'assurance qu'il serait son gendre, bien que la Ziris se fût vouée de nouveau à Ptah, et le pria de lui prêter main-forte contre les Scythes et les Amazones.

Surtur répliqua :

— Je ne veux pas attirer davantage sur moi la colère du dieu en lui prenant sa prêtresse, son épouse.

— Quoi! s'écria Satourann, est-ce bien le bouillant Surtur qui parle ainsi? Verras-tu, sans frémir de rage, celle que je veux te donner pour femme devenir la proie d'un barbare?

— Je le verrai!

— O le plus lâche des rois! tu m'abandonnes au moment où ton secours m'est le plus nécessaire, et cela pour des amours honteuses avec une péri.

Surtur sourit méchamment, prit son fouet et en frappa Pouroucha à plusieurs reprises.

— Voilà comme je l'aime, dit-il, voilà, voilà!

— Roi de Cos, quel crime a donc commis cette belle fille, pour la maltraiter de la sorte?

Surtur dit un seul mot : Satourann recula épouvanté et s'adressant à Pouroucha :

— Chienne! ta vengeance me cause trop de dommage pour que je te laisse la vie.

Il appela ses pharétrates, et sans en demander la permission à Surtur, devant lui il fit conduire la péri au palais. Elle s'attendait à être écorchée vive ou à boire un muid de plomb fondu. Il n'en fut pourtant rien. Le roi se la fit amener dans son gynécée, incertain s'il l'y retiendrait ou s'il lui ôterait la vie.

— Roi des rois, lui dit-elle en se prosternant, j'ai ôté la force et le courage à ton allié; mais si je te délivre de ton ennemi, ne me feras-tu point de grâce?

Satourann lui dit :

— Va, et si tu me rapportes la tête du Scythe, je te préserverai à jamais de la vengeance de Surtur.

Elle partit pour le camp des barbares, se fit reconnaître d'Herser et pénétra facilement près du chef. Celui-ci ne prit pas garde à elle. Il la laissa aller et venir, et, le soir, la retrouva sous sa tente.

Il voulut la repousser, mais la péri — une des plus belles filles de Sisparis — se montra si soumise, elle fut si éloquente, qu'il ne sut lui résister.

Au milieu de la nuit, le voyant endormi, elle se leva et s'empara de la sagaris donnée par Hemla au Scythe; mais, malhabile à manier cette arme et dans l'obscurité, elle le frappa du plat de la hache.

Thor, réveillé brusquement, lui asséna un coup de poing sur la tête, la lia de cordes et lui arracha la vérité.

Le lendemain la tête de la péri était portée au roi des rois avec sommation de livrer sur-le-champ la Ziris au chef scythe. Ne recevant que des réponses vagues, Thor pilla les faubourgs et coupa le chemin à Kaïs qui revenait avec les débris de son armée. En même temps, il expédiait des émissaires à Arthémis pour hâter sa marche sur l'Atlantide. L'Amazone envoya soixante mille Arimaspes en attendant qu'elle vînt elle-même.

Satourann n'avait plus assez de monde pour résister à de si nombreux ennemis. Il rassembla ses kourètes et leur fit part de la situation. Il fut décidé qu'on accepterait les conditions du Scythe, que le peuple en serait informé et que mille vierges seraient jetées dans Atanor pour remplacer la Ziris auprès de son époux divin.

Mais la masse de la nation se récria, accusa le roi et ses conseillers d'impiété envers Ptah dont les droits étaient méconnus et la puissance méprisée. On passa outre.

Satourann pria sa fille de se rendre au palais; mais elle, renfermée dans Atanor comme dans une citadelle, refusa de ratifier le choix de son père, et le menaça de la colère du dieu Feu.

Les As, les Eris, les Antes et les Pélasges prirent fait et cause pour elle, se soulevèrent et se portèrent au palais.

Thor et ses hordes sauvages furent alors appelés par le roi et, unis aux pharétrates et aux débris de l'armée des Ombos, ils réprimèrent la rébellion. Le sang des adorateurs de Ptah coula par les rues; les prisons regorgèrent et les bourreaux se relayèrent sur les places de Sisparis. Des supplices nouveaux furent inventés. Le nombre des cadavres devint si énorme qu'on ne suffisait plus à les brûler; la peste se mit dans la ville et frappa indistinctement bourreaux et victimes.

Les prêtres de Mithra s'en émurent. Xizouthros, le mage, alla trouver Satourann.

— Roi des rois! qu'Angramanyou, le malintentionné, qui t'a soufflé la démence, s'éloigne de toi ; rends la liberté à tes sujets. Fais cesser des massacres inutiles et repens-toi. J'implorerai ton pardon. Les temps sont proches où tout ce que tu vois sous tes yeux n'existera plus. Une mer sans rivage et sans fond remplacera ta ville et ton orgueilleux palais. Atanor lui-même sera englouti, de telle sorte que les générations futures n'auront pas même l'idée que l'Atlantide ait jamais existé.

Satourann ne tint pas compte de ses menaces, il imposa pour condition de pardon que la Ziris quitterait le sanctuaire de Ptah et viendrait en présence de toute la cour et des chefs scythes donner sa main à Thor.

Hemla baissa la tête et répondit :

— Si Ptah vous frappe, n'en accusez que votre entêtement : dans dix nuits je serai au palais.

Le roi se tint pour satisfait.

Dès le jour même, Hemla dépêcha en secret deux de ses euménides à Németh, afin qu'il vînt à son secours.

Thor prit patience et envoya dire à Arthémis qu'elle eût à rester dans son nouveau royaume. Celle-ci, peu habituée à s'entendre donner des ordres, fit tout le contraire. Trois jours après, elle passait le Phleget et livrait bataille; mais elle dut le repasser le lendemain, poursuivie par les troupes réunies de Satourann, de Thor et de Kaïs.

Le roi des rois voulait reconquérir à l'instant même le pays d'Our. Le Scythe refusa de marcher avant ses noces.

XXXIV

Le délai expiré et la Ziris n'ayant pas de nouvelles du Gète, se dévoua pour son peuple et se rendit au palais. Ses euménides, vêtues de noir, les cheveux dénoués comme pour une cérémonie funèbre, la suivaient en criant :

— Malheur, trois fois malheur !

La population, réduite d'un tiers, au lieu de se porter sur son passage avec des trépignements de joie comme naguère, s'éloignait morne et désolée.

Le roi et son allié Kaïs, Thor et son compagnon Herser, la cour et l'armée attendaient la nouvelle épouse sur le haut de la plate-forme.

A l'occasion des noces de sa fille, Satourann avait échelonné, sur l'escalier de porphyre, des prisonniers, des rebelles, hommes, femmes, enfants, liés dos à dos et enchaînés à des anneaux de fer scellés dans chaque marche. Des bourreaux se tenaient près d'eux et devaient les massacrer au moment où le roi romprait le bâton blanc en signe de l'union des fiancés.

La Ziris gravissait les cent marches au milieu de ces malheureuses victimes, quand une euménide haletante, couverte de poussière, levant le bras du côté de l'Atlaï, lui montra une masse de cavaliers aux flancs de la montagne et lui cria :

— La tribu du coq !

Hemla porta la main à son cœur et dans un élan de joie :

— Je savais bien qu'il ne m'avait pas oubliée, dit-elle.

Thor comprit qu'on s'était joué de lui et la soif de la vengeance le serra à la gorge.

Satourann pensa vite à se faire un nouvel allié de Némeith. Il donna l'ordre qu'on lui ouvrît les portes de la ville et quarante mille Gètes, suivis de vingt mille Kimris, commandés par Hu-gadarn, se mêlèrent aux Scythes.

— Gètes et Kimris, mes alliés, cria le roi du plus loin qu'il les vit, soyez les bienvenus dans Sisparis et que Mithra-Soleil qui a jeté un de ses rayons d'or sur la tête de votre chef, nous donne la victoire.

Némeith franchit les cent marches avec la légèreté d'un oiseau, en balançant son panache rouge. Son mâle visage et sa large poitrine étaient ornés de peintures de guerre. Hemla tendit les deux bras vers lui. Thor la regardait d'un air sombre. Le Gète alla droit à elle, et, fièrement campé sur sa lance de dix coudées de haut, il demanda :

— Quel danger menace donc la grande prêtresse ? son époux de feu n'a-t-il plus la puissance de la protéger?

— Le roi, mon père, méprise Ptah.

— Je le méprise égalemeut.

— Il m'a promise à Thor.

Nemeith porta la main à sa poitrine comme si une flèche l'eût traversée; mais, se remettant, il dit :

— Thor est mon frère d'armes et je suis aise de le savoir heureux.

— Tu mens ! dit Thor en lui posant la main sur l'épaule.

Le Gète rencontra les yeux d'Hemla et répondit :

— Oui, je mens.

— Tu as été traître et déloyal envers moi.

— Par les os de mon père ! je jure que non.

— Peux-tu jurer que tu n'as pas désiré celle que j'avais choisie?

— Je ne jurerai pas cela.

Thor lui arracha sa lance et la rompit sur son genou. Némeith pâlit et se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Tu fais là une grande offense à un guerrier, dit Hu-gadarn.

Le Scythe reprit en jetant les tronçons de la lance par-dessus son épaule :

— Je romps tout pacte avec lui !

— J'aime mieux qu'il en soit ainsi, dit Némeith en respirant. Ton amitié m'étouffait.

Puis se tournant vers Hemla :

— A présent, mes bras, mon sang, mes guerriers sont à toi !

— Hemla ! s'écria le Scythe hors de lui, je te donnerai la tête de ton amant en cadeau de noces.

— Celui qui a frappé de sa hache un dieu tel que Ptah ne craint rien, et lui seul sera mon époux.

— Viens te battre ! dit le Gète.

— A mort ! répondit le Scythe.

Satourann voulait empêcher le combat.

Les barbares sourirent de mépris.

Kaïs s'approcha du roi :

— Laisse-les se tuer, dit-il, leurs guerriers se retireront ensuite dans leurs steppes et tu seras débarrassé d'alliés qui seraient devenus tes maîtres.

— Tu veux Hemla ?

— Oui, et je veux écraser la Scythie sous les pieds de mes mastodontes.

— Cela sera ! dit Satourann.

Hu-gadarn et Herser choisirent un terrain uni et réglèrent les conditions du combat : à la hache de fer jusqu'à mort d'homme.

Le roi, la cour, les guerriers de toutes nations formaient un cercle immense autour des deux adversaires nus jusqu'à la ceinture.

La Ziris s'approcha de Némeith et lui dit :

— Ame de ma vie ! prends mon talisman qui préserve de la mort.

— Hemla, ce serait lâche; un guerrier ne doit combattre qu'avec la force de son corps.

— Mais si tu allais mourir ?

— Nous nous retrouverons de l'autre côté de la vie. Écoute, douce clarté de mes yeux ! je te demande une grâce.

— Parle.

— Si je suis tué, ne laisse pas brûler mon corps comme c'est l'usage ici. J'ai déjà dit à Hu-gadarn et à mes coqs de m'enterrer à la mode de ma tribu, sur le haut d'une colline, la tête tournée du côté du soleil levant. Tu y veilleras.

La jeune fille ne put retenir ses larmes.

— Ne pleure pas, je vis encore. J'aurais souhaité une autre chose impossible ici devant cette foule.

— Qu'est-ce donc, Németh?

— Un baiser de toi.

— Après le combat, dit-elle en rougissant.

Németh s'élança joyeux au milieu de l'arène en demandant ce qu'on attendait.

Les guerriers donnèrent le signal, les Scythes en imitant les hennissements du cheval, les Gètes le chant du coq, les Kimris les beuglements du taureau.

Thor et Németh s'élancèrent l'un sur l'autre. De même force et d'une adresse égale, ils étaient haletants et couverts de sueur avant d'avoir reçu une seule blessure.

— L'un de nous deux est de trop sur la terre, disait Thor.

— Il y avait place pour toi et moi.

— Je t'abreuverai de ton sang.

— Mon sang est pur et sans venin, tu le savais autrefois.

Le Scythe frappa Németh au visage.

Celui-ci para le coup et dit :

— Tu aurais plaisir à me défigurer; mais Hemla m'aimerait quand même.

— Hemla? je l'épouserai pour te faire mourir deux fois de rage et de jalousie.

La hache de Németh entra dans la poitrine de Thor qui recula et s'affaissa sur les genoux; mais, dans un suprême effort, il lança son arme à toute volée contre son ennemi : elle lui ouvrit le flanc.

Hemla jeta un cri déchirant.

— Coq! tu en as assez, dit Thor en roulant dans la poussière.

— Ceci n'est rien, répondit le Gète; mais la hache lui échappa des mains.

Il se maintint debout un instant, regarda Hemla, voulut parler et tomba comme une montagne qui s'écroule.

La fille de Satourann se précipita sur lui et, en présence de tous, la bouche sur la sienne, recueillit son dernier soupir.

A la vue d'un tel sacrilége, un cri d'horreur s'éleva du milieu des Atlantes. Un bruit semblable au pétillement de l'incendie siffla dans les airs; la fumée qui, dans le jour sortait d'Atanor, s'éleva en un nuage noir, plana au-dessus de la ville et se dissipa.

Ptah, irrité contre son épouse infidèle, abandonnait de nouveau Sisparis.

Hemla trempa ses mains dans le sang du Gète, s'en marqua au front et à la poitrine ; puis, levant ses bras ensanglantés, elle cria vers le ciel avec l'accent du désespoir :

— Heimdall, dieu des Scythes, c'est moi qui ai poussé dans l'antre de la farouche Héla ce fier guerrier étendu sur la terre. Purifie-moi de ce meurtre et aide-moi à le venger.

S'adressant à Hu-gadarn :

— Il faut remplir ses dernières volontés. Suis-moi !

Ce fut à qui, parmi les Gètes et les Kimris, aurait l'honneur de porter le cadavre.

Herser releva Thor qui, en ouvrant les yeux, demanda où était Némeith.

— Il foule maintenant le sentier de la mort, répondit le Scythe barbu.

Thor retomba sans mouvement : on l'emporta.

— Qui veut se battre ? s'écrièrent plusieurs chefs gètes.

Plus de cent guerriers de la tribu du Cheval se présentèrent, et la terre but jusqu'au soir le sang des alliés de Satourann.

Celui-ci regardait les combattants et, par ses louanges et ses encouragements, les excitait à se détruire.

De retour au palais, il dit à Kaïs :

— Ptah parti, le Gète et les Scythes morts, la Ziris est à toi.

Le roi des Ombos courut la chercher dans le temple : elle n'y était pas ; elle ensevelissait son cher mort sur le haut d'une colline où elle avait conduit le cortége.

Des feux y furent allumés, les guerriers et les euménides, rangés autour du coq de la Gétie, chantèrent ses louanges et ses exploits.

Hemla lui coupa ses tresses d'or.

La fosse creusée, le grand chef y fut déposé avec ses armes. Ceux qui le regrettaient le plus s'arrachèrent les cheveux, se couvrirent de terre en poussant des hurlements, se labourèrent le corps avec des cailloux tranchants et les rejetèrent sur le cadavre. Ils le recouvrirent ensuite d'une longue dalle, et, après avoir amené et abattu son cheval Aswa sur sa tombe, ils se retirèrent en silence.

Les euménides emmenèrent la Ziris qui ne pouvait croire que tout fût fini.

XXXV

Quelques jours après, Thor, revenu à la vie, courut à Sisparis pour sommer le roi des rois de tenir sa promesse envers lui.

On menait grand bruit dans le palais, et le Scythe pénétra jusque dans la salle des festins sans être remarqué.

Satourann était sur son trône ; sa fille, vêtue d'habits somptueux, la triple couronne des reines atlantes au front, semblait une morte, tant elle était pâle et indifférente à ce qui se passait autour d'elle.

Kaïs, debout, la coupe à la main, avait fait ranger ses richesses devant lui, entre autres les vingt vases d'or de Surtur, que celui-ci lui avait cédés en échange d'un médecin qui prétendait le guérir.

Il était là aussi, lui Surtur, soutenu à un bout de table par ses eunuques ; sa barbe était tombée et sa maigreur était effrayante. Il bavait comme un enfant. Lui, si jaloux naguère d'obtenir un regard de la plus belle de l'Atlantide, il la voyait demander en mariage sous ses yeux, en riant d'un air hébété.

Kaïs disait :

— Je suis le plus grand roi après Satourann ; je possède tous les éléphants du Nil ; mes sagittaires, aux flèches qui devancent le vent, sont les premiers soldats de la terre. Hemla, jette les yeux sur ton fiancé.

Il leva sa coupe et allait boire, quand Thor, d'un coup de hache, la lui brisa sur les dents. Kaïs tomba sur ses vases d'or qu'il inonda d'un sang noir.

Satourann et les convives, d'abord stupéfaits de voir le Scythe qu'ils croyaient au tombeau, veulent porter secours à Kaïs. Ses Ombos bandent leurs arcs pour le venger ; mais Thor jette son cri de guerre, les hordes scythiques envahissent la salle comme un torrent et refoulent les Atlantes sur les marches du trône.

— Je viens chercher ma femme, dit Thor.

Et, d'un bond, il est près de la pâle Hemla.

Satourann se voit forcé de tout admettre, de tout accepter. On emporte le cadavre de Kaïs.

Surtur le regarde sans comprendre ; tout à coup il se dresse et dit en balbutiant :

— Scythe, ne vois-tu pas que tu vas épouser la déesse de la mort?

— C'est la Ziris! Ne reconnais-tu pas ses épaules semblables à deux fleuves de lait? N'est-elle pas toujours aussi belle que la lune et ses attraits ne sont-ils plus comme deux cavales échappées?

Ainsi parle Thor, qui le raille et lui renvoie les sarcasmes sous lesquels il l'avait écrasé jadis au repas des prétendants.

Surtur veut répondre, il se trouble et devient le jouet des barbares; on le pousse, on se le renvoie comme une balle; des insultes on passe aux coups. Le roi de Cos ne sait plus que gémir; il tombe, il est foulé aux pieds : ce n'est plus qu'un haillon, ce n'est plus rien.

Les Scythes se mêlent aux Atlantes à la table du roi des rois; on boit, on s'enivre. Et, malgré le roi, dont la voix est étouffée sous le tumulte, les portes de son gynécée sont enfoncées. Les coupes sont vidées et remplies, et, pendant que l'orgie et la violence se déchaînent au dedans, le tonnerre et la tempête sifflent au dehors.

Le roi des dix terres n'est plus maître chez lui, il quitte la salle des festins en jurant tout bas de se venger.

Il veut emmener la Ziris qui s'est cachée la tête sous ses voiles pour ne pas voir ce qui se passe autour d'elle; Thor le repousse, s'empare de celle qu'il regarde comme son bien et gagne la tour des Astres sans savoir où il va.

Hemla veut fuir, il referme la porte derrière lui et, l'œil en feu, le cerveau troublé par l'ivresse, il s'avance sur elle.

— Arrière! dit-elle, tu es ivre du sang de Némeith et tu me fais horreur.

— N'évoque pas le souvenir de ton amant; je l'ai tué et tu m'appartiens.

— Je te hais!

— Et moi je t'aime et je te veux, répondit Thor en lui brisant les poignets.

— Scythe au cœur dur, tu me feras plus tôt mourir.

Thor la fit plier sur les genoux.

— Ptah! Ptah! s'écria la vierge sacrée en se traînant aux pieds de la statue du dieu, prends pitié de ton épouse.

— Je méprise ton dieu!

Et il cracha à la face de l'idole aux yeux d'émail.

Un effroyable coup de tonnerre retentit et la tour des Astres trembla jusqu'à sa base.

Hemla, par un mouvement désespéré, parvint à se dégager de l'étreinte du Scythe et se rejeta vers la porte. Mais avant qu'elle

pût l'ouvrir, un craquement sinistre se fit entendre, la muraille s'entr'ouvrit et le pavé de la salle se disjoignit.

Thor, se sentant glisser, se retint à la statue de Ptah. A l'instant même, la moitié de la tour s'abîma d'un seul bloc sur les jardins du palais, remplis de barbares, en entraînant le Scythe.

Hemla, muette de terreur, est restée cramponnée au seuil de la porte qui s'ouvre maintenant sur le vide.

Ce n'est plus qu'un pan de mur dressé vers le ciel comme une flèche.

De tous côtés le vertige de l'abîme. Au-dessous, des morts, des mourants, des cris, des plaintes, des imprécations ; Thor gisant écrasé sous la statue de Ptah. Herser et quelques guerriers cherchent en vain à soulever l'idole pour lui arracher le cadavre.

Hemla sent la muraille pencher lentement. Un immense cri de pitié monte vers elle ; mais qui donc oserait tenter l'escalade pour la sauver ?

Le cri du coq retentit, c'est quelque Gète qui vient à son secours ; mais non, c'est Németh lui-même !

Est-elle le jouet d'une vision ? le spectre de son ami lui apparaît-il pour la conduire au séjour des ombres ?

Elle l'appelle ; il répond. C'est lui ; c'est bien lui !

XXXVI

Comment était-il vivant ?

Quand Hu-gadarn et Hemla eurent, après les funérailles, descendu la colline, une femme sortit des halliers et s'approcha de la tombe. En s'aidant d'un levier, elle rejeta de côté la pierre tumulaire, s'empara du cadavre et remit la dalle sur la fosse afin qu'on ne s'aperçût pas de cette violation.

Elle le chargea sur ses épaules, bien qu'il fut lourd, et, courbant sous le fardeau, elle gagna un antre dont l'ouverture au flanc des rochers était dissimulée sous les ronces et les orties.

C'était la demeure de Gorgo.

Une vieille aux yeux sanglants et à la lèvre livide attendait dans l'ombre.

— Gorgo, tu reviens tard ! dit-elle d'un ton de reproche.

— Que le dieu aux dents de crocodile les mange ! Ils n'en finissaient pas avec leurs cérémonies.

— Est-ce encore un enfant que tu apportes?

— Non! mère Bombo, c'est un géant.

Elles entrèrent dans la caverne. Gorgo se pencha sur le cadavre e suça la blessure. La vieille s'approcha, mais sa fille la repoussa en grondant comme une bête de proie.

Tout à coup le mort se souleva et dit :

— Je me trouve mieux.

En l'entendant parler, Bombo s'enfuit.

L'autre, moins craintive, boucha l'entrée du repaire et alluma une torche.

Némeith la reconnut et dit :

— Belle aux yeux fauves, qu'Heimdall te veuille du bien pour m'avoir guéri; j'étouffais. Donne-moi à boire.

Gorgo alla lui chercher une amphore en grognant. Quand il l'eut vidée, elle lui dit :

— Il te faut du repos, regarde ma couche comme la tienne.

— Je suis bien ici.

Elle insista, le Gète consentit et la laissa panser sa blessure. Après l'avoir remerciée de ses bons soins, il s'endormit profondément. Gorgo le veilla, et finit par dormir aussi.

La vieille, remise de sa frayeur, revint au jour.

— Gorgo, tu m'as trompée, c'est ton amant que tu as amené au logis!

— Et quand cela serait, qu'aurais-tu à dire?

— Rien, pourvu que j'aie part au festin, répondit la vieille en s'approchant du tas de fougères où reposait le Gète.

Gorgo lui sauta au visage et la poussa dehors où elles se battirent à coups de dents comme deux louves. Bombo ne reparut plus.

Le lendemain, comme la jeune fille semblait triste, Némeith lui dit :

— Si tu es fâchée de m'avoir amené chez toi, je m'en irai dès que je pourrai me tenir sur mes jambes.

— Non, je désire que tu restes ici longtemps, je ne regrette pas de t'avoir arraché à Yama, le gardien des morts.

— Pourquoi m'as-tu tiré de la tombe?

— Tu ne devines pas? dit-elle en plongeant les yeux dans les siens.

— Je crois comprendre, mais je ne puis t'aimer.

— Tu m'as pourtant embrassée, le jour de tes noces.

— Oui, un hasard!

Elle s'approcha de lui et lui mordant l'épaule, dit :

— Tu as la peau plus douce que la pêche et plus fraîche qu'un limon.

— Aurais-tu envie de me manger? demanda en riant le Gète, qui ne croyait pas si bien dire.

Elle ne répondit pas et voulut visiter sa blessure.

Némeith se livra sans méfiance.

Emportée par un désir horrible, elle l'étreignit avec une force surhumaine, et se reput de son sang malgré les efforts qu'il fit pour se débarrasser d'elle. Il s'évanouit.

Quand il reprit connaissance, il pensa que c'en était fait de lui, tant il se sentit faible.

Gorgo revint dans la nuit et voulut le mordre encore. Il la repoussa en disant :

— J'ai assez de ton amitié! tu es une descendante de ces hideuses guerrières, mangeuses de chair humaine qui ont jadis ravagé l'Atlantide, jusqu'au jour où elle fut délivrée par les vaillantes Amazones. Tes mères se sont repues, la nuit, du sang des blessés sur les champs de bataille. Gorgo, tu es une Gorgone, une Kère, une Goule!

— Si c'est par des injures que tu me remercies de mes bons soins, je te laisserai mourir. C'est en suçant ta plaie que je la guérirai.

— N'importe! je jure que je te tuerai si tu recommences.

La Goule se contraignit pendant quelques jours, et il crut s'être trompé sur son compte; mais, dans le doute, il déroba un coutelas et le cacha sous sa couche pour se défendre contre elle.

Quand il sentit ses forces revenues, il la remercia et voulut partir. Elle lui persuada d'attendre au lendemain.

La première partie de la nuit fut calme; mais bientôt la soif du sang, plus impérieuse que jamais, s'empara de la Gorgone. Elle s'élança sur Némeith et le mordit à la nuque.

— Gorgo! je vais te tuer, si tu ne me lâches.

Alors la Goule furieuse lui enleva un lambeau de chair. Le Gète se débarrassa d'elle et lui planta son couteau dans la poitrine. Elle bondit en arrière, rugit comme une panthère et retomba sur la couche ensanglantée.

Némeith sortit de l'antre et gagna la plaine. Au lever du jour, comme il longeait les murailles de Sisparis, il entendit des cris et des gémissements. Il courut et vit Hemla perdue dans les airs.

XXXVII

N'écoutant que son audace, le Gète se munit d'une corde et grimpe avec l'agilité du tigre. En s'aidant ici d'une pierre en saillie, là d'un fragment d'escalier, il pourra arriver près d'Hemla si la muraille, qui penche de plus en plus, lui en laisse le temps. Il est déjà à mi-chemin; il monte, gagne avec adresse l'étroit support et fixe promptement sa corde.

Hemla se jette à son cou et dit :

— Ombre de mon bien-aimé, j'ai assez souffert dans la vie et je suis heureuse de me sentir dans la mort avec toi.

— Tiens-moi bien, dit-il, nous vivrons peut-être; qu'Heimdall nous protége !

Il empoigne la corde, s'empare d'Hemla, se laisse glisser dans le sens opposé à celui où penchait la muraille et atteint le sol au milieu des assistants stupéfaits.

Ses mains, ses genoux sont déchirés; mais qu'importe ! Il a sauvé celle qu'il aime et s'éloigne avec elle.

La tour s'écroule avec fracas.

— Fuyons, s'écrie Hemla, fuyons loin de ce palais; c'est celui de Mrytiou, roi des sombres profondeurs. Entends-tu ces hurlements? ce sont les noirs rackasas, les dewas impurs, les bouthas malfaisants. Regarde là-bas cette montagne noire, c'est la demeure de Ptah et d'Angramanyou. Voici les férouers aux flèches de feu et les azouras aux dents aiguës, les dasyous maudits qui viennent pour m'enlever à ton amour, fuyons, fuyons !

En effet, un tumulte effroyable, des cris de guerre, un bruissement d'armes montaient vers le ciel : c'est Hu-gadarn à la tête de ses Kimris et des Gètes. Ils venaient venger la mort de leur chef et livrer bataille aux Scythes.

Voilà mes coqs ! mes amis ! s'écrie Némeith ; allons les rejoindre.

Mais un flot de pharétrates atlantes et de sagittaires ombos, commandés par Satourann, lui barre le chemin et l'emporte vers le palais. Le roi des rois se précipite sur les Scythes plongés dans l'ivresse et le sang coule avec le vin.

Un nouvel ennemi se présente, c'est Arthémis, jalouse de réparer sa défaite. Elle et ses guerrières escaladent à cheval les cent marches et attaquent les Atlantes, tandis que les Sauromates se ruent sur les

Scythes. Le roi crie à ses gardes d'écraser cette poignée de femmes. Les Amazones se massent autour de leur reine et le combat devient terrible. Elles vont être accablées sous le nombre; mais pas une ne cherche à fuir. Arthémis se fraye un passage jusqu'au roi, et lui crie :

— Satourann ! c'en est fait de ta puissance, et, de sa sagaris acérée, lui fend sur la tête sa couronne au triple rang de cornes d'or. Le roi chancelle, ses guerriers l'entraînent dans le palais.

Elle veut le poursuivre, mais s'arrête stupéfaite à la vue du coq aux cheveux d'or qui cherchait à mettre Hemla en sûreté. Sa fureur et la jalousie de voir sa rivale, son ennemie, dans les bras de Némeith, l'emportent sur la joie de le retrouver vivant.

Elle lance son cheval sur eux, et, avant que le Gète ait eu le temps de prévoir le coup, le glaive de l'amazone disparaît dans la blanche poitrine de la Ziris.

— Fille du mal, tu vas mourir ! lui crie Némeith.

Mais la terre tremble et s'entr'ouvre pour donner passage à une gerbe de flammes. L'amazone et son cheval disparaissent dans le gouffre béant qui se referme sur eux.

Némeith s'empare d'Hemla qui respire encore et l'emporte loin de la tourmente humaine.

— Ptah revient ! crient les Atlantes. Ptah est avec nous contre les dewas maudits ! Et ils courent au combat avec une fureur nouvelle.

On se bat avec acharnement, chacun pour son compte; les Gètes frappent les Scythes; les Kimris tuent les Sauromates. Les mastodontes tournent leur colère contre leurs alliés et s'enfoncent dans les rangs atlantes où ils portent le trouble et la mort. Tout est confusion; mais bientôt Gètes et Kimris apprennent que Némeith est vivant. Ils reconnaissent que les Scythes ne sont pas coupables de sa mort et tous font cause commune... Les Amazones et les hordes de la Tauride s'unissent à eux et les deux cent mille barbares n'ont plus qu'un but : anéantir la nation atlante.

De leur côté, les Ombos, les Couschites et les habitants de Sisparis comprennent qu'ils sont perdus s'ils ne réunissent leurs forces pour repousser l'ennemi. Ils viennent se ranger autour du roi des rois.

Les coups pleuvent de toutes parts; les flèches volent, la mort fauche et les cadavres s'amoncellent.

Les Gètes chantent, les Kimris, les Amazones, les Scythes, les Arimaspes mêlent leurs mugissements. Tous frappent, fendent les crânes, enlèvent les chevelures : tous sont rouges de sang.

Les Atlantes faiblissent, ils se replient sur le palais. Les ponts sont

levés, les portes fermées. Les tours se couvrent d'engins de mort. Les harpons de fer viennent saisir les assaillants, les enlever et les rejeter sur la ville. L'huile bouillante et la poix enflammée ruissellent du haut des murailles.

Les dards, les javelots, les pierres rougies au feu sont jetées sur cette fourmilière humaine que rien n'empêche d'escalader le palais. Satourann fait démanteler sa propre demeure. Les poutres, les toitures, les créneaux même sont arrachés et écrasent les barbares. Rien n'y fait : ils montent toujours. Les fossés sont comblés de cadavres. Les portes sont enfoncées et les flots de guerriers acharnés se précipitent, se heurtent et entraînent dans leurs courants de sang et de mort chevaux, chars et mammouths.

Satourann, chassé de son palais, se rejette dans la ville. Il rallie les siens et le carnage continue.

Le tonnerre gronde, la foudre éclate. Les dieux veulent combattre aussi. En vingt endroits de la ville les feux souterrains de Ptah s'ouvrent des passages avec des détonations effrayantes et lancent des rochers enflammés vers les cieux. Ici les maisons disparaissent dans des gouffres qui vomissent des torrents d'eau bouillante. Là le sol s'affaisse pour engloutir des milliers de combattants et rejeter leurs cadavres sur un autre point. Les mastodontes en démence se précipitent dans les flammes. La terre s'écroule sous les pas des fuyards. L'Océan se retire si loin qu'on pourrait gagner la Scythie à pied sec.

La foule effarée s'élance sur cette plage immense pour fuir Sisparis. Mais la mer revient avec la rapidité de l'aquilon, et ses puissantes vagues accourent en bondissant écraser et ensevelir les malheureux humains sous des montagnes d'eau.

Les barques, trop fragiles ou trop étroites pour contenir les insensés qui s'y entassent, sont englouties, et les flots en furie les lancent sur le haut de la falaise qui s'abîme elle-même dans la mer ; partout la mort.

Le palais des rois atlantes, avec ses tours, ses terrasses, ses jardins suspendus, son grand escalier de porphyre, s'effondre et disparaît d'un seul bloc dans un océan de bitume et de soufre enflammés. Les cent piliers d'orichalque forgés par Bolkaï ne sont plus qu'un léger sillon brillant, à l'instant effacé par les fleuves de lave, et les antiques tamaris, dont la chevelure couverte de fleurs roses pendait du haut des terrasses sur les étages inférieurs, n'offrent plus que quelques charbons noircis entraînés sur les flots incandescents.

Du gouffre Atanor découle une boue infecte et brûlante. Ptah rejette les victimes dont Satourann l'a gorgé. Il crache ses entrailles de feu.

Il vomit du fer, rugit et cède sous les efforts de la matière en fusion. Atanor tout entier s'ébranle, se soulève et éclate.

Les blocs de basalte, la muraille de bronze, le temple, les euménides et les prêtres à la tête rasée, qui ont cherché leur salut auprès du dieu furieux, sont lancés dans les airs.

Et comme si la terre embrasée et la mer bouillonnante n'eussent point suffi à détruire l'Atlantide et ses habitants, le soleil disparaît, le ciel se fend et ses cataractes achèvent de tout engloutir dans les ténèbres.

Où sont les trésors du roi des rois? où est son peuple, son palais, sa ville? Que sont devenus ses guerriers aux armures sonores, ses kourètes, ses concubines couvertes d'étoffes précieuses et de perles fines, ses cyclopes aux puissants marteaux? Où sont ses cataphractaires, ses pharétrates, ses alliés aux flèches rapides, avec leurs lourds éléphants et leurs légers anoplothères?

Au fond de l'Océan.

Et le roi lui-même où est-il?

Épouvanté, il fuit, emporté par ses coursiers rapides, sur la plaine tremblante.

Il fuit vers les montagnes d'Our. Elles sont si hautes que la mer ne saurait les atteindre.

Il fuit, et dans sa course furieuse, insensée, à travers la nuit noire, il arrive au bord du Tartare. Il y lance ses chevaux; mais le Tartare, d'un fleuve lent et paisible, est devenu un torrent qui tourbillonne et mugit.

Il est trop tard pour retourner mourir au milieu de ton peuple, Satourann! Le Tartare te garde à jamais et l'Atlantide n'est plus.

XXXVIII

Où sont le coq aux cheveux d'or et la grande euménide?

Après avoir gagné la campagne, il s'empara d'un cheval errant; mais bientôt il est forcé de déposer sur l'herbe Hemla mourante.

Elle est pâle et glacée. Il se penche et ses larmes tombent sur le sein de la jeune fille. Comme si les larmes d'amour et de douleur avaient une vertu céleste, Hemla ouvre les yeux, porte la main à son talisman et dit:

« O Dieu au vaste regard; ô toi, le vigilant, toi, témoin de nos

pensées, de nos paroles et de nos œuvres, Mithra-Lumière, Mithra-Soleil, éloigne la mort. Laisse-moi vivre pour celui que j'aime.

Puis, à son ami : — Emporte-moi dans le pays des As. Là est un fleuve qu'on nomme Léthé. J'ai lu dans les livres sacrés que ses ondes effacent toutes les souffrances humaines. Tu m'y plongeras et je guérirai.

Némeith la prit dans ses bras et repartit au hasard. A un stade de la ville il fut rejoint par Hu-gadarn et quelques-uns de ses guerriers qui l'avaient reconnu.

Ils étaient déjà loin dans les plaines d'Eleuzine, quand Ptah renversait Sisparis. Ils entendirent les roulements de la foudre et virent de grandes lueurs derrière eux.

La Ziris se ranima et dit :

— O Némeith, voici le dernier jour de l'Atlantide, et c'est moi qui ai attiré sur mon peuple la colère des dieux !

— Oublie tes divinités, dit le Gète. Heimdall est grand, tu ne l'as pas offensé, il te protégera.

— Non, reprit la Ziris, Ptah ne lâchera pas sa proie. Il m'a frappée, il te frappera aussi. Par deux fois je me suis vouée à lui. Il me poursuivra jusqu'à la mort. Abandonne-moi ici puisqu'il faut que mon destin s'accomplisse !

Mais un instant après, Hemla se pressait contre son amant et lui disait : — Ne me laisse pas mourir. Némeith, pousse ton cheval, plus vite, plus vite encore... comme c'est loin, le Léthé !

Ils arrivèrent enfin au bord de ce fleuve tant désiré. Un brouillard épais enveloppait la terre comme d'un linceul et se résolvait en pluie chaude. Hemla était glacée et cette fois Némeith la crut morte.

Il s'élança dans l'eau avec son cheval et y plongea la Ziris à trois reprises : Elle but l'onde bienfaisante, respira, ouvrit les yeux et parla.

— Sortons d'ici, dit-elle. Qui es-tu, toi qui me tiens dans tes bras ?

— Némeith, ton ami. Te voici revenue à la vie. Mithra est puissant. Merci à Mithra !

— Je ne connais ni toi ni Mithra ; dépose-moi sur ce rivage.

Némeith lui obéit.

Quand elle fut sous un cèdre d'où l'eau découlait à travers le noir feuillage :

— Quel est ce pays ? Quels sont ces hommes ? Qui suis-je ?

— Ziris, ne te souviens-tu pas de l'amazone qui t'a frappée dans le combat ? Tu allais mourir si je ne t'eusse apportée au Léthé. As-tu perdu la mémoire ?

Et sous la pluie qui tombait toujours, lente, incessante, sur la terre détrempée, Némeith se mit à genoux devant elle et s'efforça de réveiller ses souvenirs. — Elle l'écoutait et le regardait avec stupéfaction.

— Comment veux-tu que j'aie souvenance de ce dont tu parles? Je te comprends à peine; je viens de naître. Tu es beau et je t'aime, voilà tout ce que je sais.

— Heimdall lui a envoyé la folie, s'écria le Gète en se roulant de désespoir.

— Que fais-tu là? demanda la Ziris en souriant.

Hu-gadarn secoua Némeith pour le tirer de sa douleur.

— Coq, dit-il, prends courage et partons; la plaine se couvre d'eau et la lumière du jour s'éteint dans les nuages de cendre.

— Ce fleuve d'oubli va-t-il déborder et nous priver tous de raison? s'écria Némeith.

Il reprit Hemla sur son cheval et tous s'éloignèrent dans la direction des montagnes de la Scythie.

Elles sont loin, et les terrains délayés par la pluie deviennent impraticables.

Les chevaux enfoncent dans une fange toujours plus profonde. Exténués de fatigue, ils ne peuvent lutter contre les courants de boue qui bientôt les entraînent avec les rochers, les prairies et les forêts.

Un cavalier s'enfonce, puis quatre, puis vingt, puis cent.

Hu-gadarn crie :

— Némeith! si tu revois nos steppes, fais de mon fils un guerrier.

Et il disparut.

Le Gète sent son cheval s'engloutir, il s'empare d'Hemla, il nage et fend les flots impitoyables.

Ils sont seuls au milieu d'un océan sans rivages.

— Hemla, te souviendras-tu au moins de ce que tu vois là, si nous en sortons?

— Je ne comprends pas; mais j'ai peur!

Il rencontre le cadavre flottant d'un mammouth, il s'y cramponne et reprend haleine; le mammouth disparaît. Le ciel verse des montagnes d'eau. Némeith se remet à la nage; il sent ses forces le trahir; il lutte avec désespoir. Une longue poutre passe près de lui, il s'y cramponne et y maintient la Ziris. Il heurte un cadavre, celui d'Herser.

Les torrents l'entraînent; il peut atteindre un tronc d'arbre brisé tout garni de chevelures; c'est Ygdrasill, l'arbre de la guerre du camp

d'Arthémis : il saute dessus, y assujettit sa poutre au moyen de branchages et des lambeaux de ses vêtements.

La nuit vint, longue et cruelle.

Hemla se blottit contre lui ; il oublia le danger pour chercher à la réchauffer.

La pluie, qui la veille était tombée en gouttes plus grosses que le poing, tombait maintenant en gouttes plus grosses que la tête d'un taureau. Le froid les perçait de ses flèches. La Ziris dormit pourtant.

La faim se fit sentir impérieuse, dévorante. Nulle ressource sur ce radeau mal assujetti et battu de la vague.

La pluie cessa de fouetter, un brouillard épais lui succéda. Quelques poissons vinrent autour de l'esquif. Néméith arracha une pointe de flèche enfoncée dans l'écorce de l'arbre, cassa une branche et s'en fit un javelot ; il harponna un poisson et, rayonnant de joie, s'écria :

— Nous ne mourrons pas de faim aujourd'hui.

Le jour suivant, une troupe de léviathans leur barra le passage et menaça de les engloutir. Néméith chercha par habitude sa hache de silex à son flanc ; il l'avait laissée dans sa tombe.

— O Dieu père ! dit-il, quand pourrai-je façonner une nouvelle arme dans mes montagnes ?

Pendant trois jours ils furent le jouet des flots.

— Il n'y a donc plus de terre ? disait Néméith avec désespoir.

Une nef passa dans le lointain ; elle était haute comme un palais : il reconnut l'arche de Xisouthros. Il appela, mais la maison flottante disparut dans les brouillards.

La Ziris pleura.

— Si les hommes nous abandonnent, lui dit Néméith, le grand Dieu nous voit !

Encore six jours et Néméith, prêt à défaillir, se rappela le talisman que portait Hemla et lui demanda :

— Qu'y a-t-il dans ce sachet doré ?

Elle ne s'en souvenait pas. Lui, avec sa flèche, fendit l'enveloppe du talisman de Bahavani et n'y trouva rien ; mais, à l'instant même, un rayon de soleil perça les nuages et vint réchauffer le couple perdu au sein des eaux.

Néméith et Hemla lui parlèrent comme à un ami.

Un arc-en-ciel parut dans la nuée.

— Nos maux seront bientôt finis, dit Néméith, ton dieu soleil fait

alliance avec les vagues de la divine Titea, mère des Titans et des Gètes.

Des algues, des herbes, des fruits flottèrent autour d'eux : une colombe vint se poser sur l'épaule de la Ziris.

— La terre n'est pas morte, dit-elle, et tous ses enfants n'ont pas été engloutis.

Némeith voulait manger l'oiseau, mais elle l'en empêcha.

Un matin, des dauphins vinrent jouer près du radeau ; des mouettes effleurèrent de leurs ailes blanches la pointe écumeuse des vagues ; la brise apporta des senteurs de verdure, et, le soir, dans les feux du couchant, la crête violette d'une montagne apparut.

— La terre ! s'écrièrent les deux amants.

Et ils s'embrassèrent en pleurant de joie. Ils s'aidèrent de leurs mains en guise d'avirons pour se diriger ; mais cette terre était si loin encore qu'il fallut toute la nuit pour aborder.

Les lueurs matinales leur montrèrent des collines verdoyantes, premiers gradins d'une chaîne de montagnes dont les cimes neigeuses se perdaient dans les nuages ; des forêts, des prairies, des torrents mugissant au fond des vallées ; des troupeaux de buffles et de daims paissant dans les herbages, des gazelles bondissant sur les rochers.

Némeith poussa son embarcation au rivage, elle se brisa sur des écueils à fleur d'eau ; une vague les rejeta sur la plage sablonneuse, puis une autre revint pour les reprendre.

Ils lui échappèrent et coururent éperdus au plus haut de la colline. Le jeune guerrier cueillit une petite plante et la donnant à son amie :

— C'est une fleur de nos montagnes de Kaf ; nous sommes en Gétie.

Hemla se jeta à genoux et dit :

— Quel dieu dois-je remercier, Némeith ? N'es-tu pas dieu toi-même et n'est-ce pas toi seul que je dois adorer ?

Némeith n'osa lui rappeler la colère de Ptah et les serments dont le fleuve Léthé l'avait enfin déliée.

Il eut bientôt taillé une hache en pierre ; une hutte de branchages fut construite, un daim abattu et, après le souper, au lever de la lune, les deux amants se retirèrent sous le même toit.

Un an après, lorsque les anciens guerriers de Némeith et ceux qui avaient échappé aux feux de Ptah eurent rejoint leur chef, deux beaux jumeaux aux cheveux d'or voyaient le jour devant la hutte de feuillages sous les grands arbres de la forêt.

La première fois qu'ils sourirent à leur mère, elle se souvint confusément du passé et dit à Németh :

— Ai-je rêvé que j'étais une grande princesse et qu'un peuple immense m'adorait comme une divinité ?

— Si cela était, regretterais-tu ta richesse et ta puissance ?

— Non, dit-elle, car je me souviens aussi d'avoir beaucoup souffert pour l'amour de toi et d'avoir demandé à mes dieux de vivre avec toi au fond des forêts ; mais ils m'ont maudite et persécutée, je ne les connais plus.

Németh adopta le jeune Dhulmenar, fils d'Hu-gadarn, et l'éleva avec les siens qui furent de grands chefs et partirent pour conquérir la terre.

On les appela Hampéiou et Heth, dont les Grecs ont conservé la mémoire sous les noms d'Amphion et de Zéthus.

Hemla qui, dès son enfance, avait lu dans les livres sacrés, recouvra peu à peu la mémoire des événements ; mais les mystères du temple Atanor lui furent à jamais voilés, et le Dieu unique des Géants et Titans barbares, qui avait béni son amour, fut celui qu'elle transmit à sa postérité. Avec l'aide de Bolkaï qui, échappé au désastre, était venu la rejoindre, elle enseigna à ses fils les arts de la civilisation, et, tandis que Németh détruisait les monstres vomis par le déluge, Amphion bâtissait une ville en pierres blanches qui fut Ataba ou Thèbes la ville mère. Zéthus retrouva dans l'herbe les vestiges du vieux monde et releva au pays d'Our la ville d'Asgard, sur laquelle avait régné Arhimaz.

MAURICE SAND.

15 septembre 1865.

FIN

LE SALON DE 1866

Je ne sais pourquoi je me rappelle, au moment de commencer la revue du Salon actuellement ouvert, l'histoire bien connue de ce devancier des récents explorateurs de l'Afrique australe, les Speke, les Burton, les Baker. Il s'agissait de traverser à pied un désert de sables mouvants, de roches lisses et abruptes, absolument impraticable aux animaux; les indigènes refusent d'affronter avec lui les dangers d'une entreprise qui leur paraît insensée, un seul se laisse gagner à son intrépidité et consent à le suivre. Ils partent; mais dès le lendemain, succombant à une fatigue étrange, découragé par des difficultés inouïes, le voyageur veut revenir sur ses pas, lorsque son compagnon interroge sur le sol d'imperceptibles signes et lui promet pour le jour suivant une contrée plus facile. Le lendemain arrive; les heures se passent, le soleil est au milieu de sa course, les difficultés ne font que s'accroître; tout à coup le voyageur s'affaisse et refuse d'avancer. Le guide alors lui montre au loin, légèrement voilées par les brumes de l'horizon, des collines vertes et des eaux qui miroitent à travers les arbres. Ils se remettent en marche; la forêt, les eaux reculent et s'évanouissent : c'était un mirage. Trois jours de suite, au moment où le voyageur épuisé veut se coucher sur le sable, son guide lui fait voir des cours d'eau, des habitations, des palmiers qui se dissipent à leur approche. Vers le milieu de la cinquième journée, notre explorateur s'arrête de nouveau. Cette fois il se sent mourir; mais avant d'expirer, il veut user de la dernière goutte d'énergie qui lui reste pour se venger du guide

qui l'a trompé, et déjà il lève sur lui son poignard : « Oui, je t'ai trompé, dit le guide. Frappe donc, mais auparavant rappelle-toi que c'est ta folie qui t'a fait tenter le désert. Je t'ai trompé pour nous sauver tous deux; quand tu as voulu t'arrêter, le retour était impossible et tu respirais dans l'air un assoupissement mortel. Je t'ai trompé, car je savais que les difficultés à vaincre n'étaient pas au-dessus de tes forces, bien qu'elles fussent, je le vois, au-dessus de ton courage. Frappe, mais sache que c'est ta gloire que tu vas tuer : derrière ce banc de granit se dérobe à tes yeux le but que tu poursuis. » Il le saisit d'un bras vigoureux, et, le soulevant sur ses épaules, il lui montre en effet à quelques pas un lac immense qui étincelle entre des rives fraîches et boisées.

Voilà bien longtemps que la critique joue, ce me semble, un rôle assez analogue à celui de ce trompeur héroïque. — « Sommes-nous arrivés au but, demande le public à chaque exposition nouvelle? — Pas encore, répond invariablement la critique; mais nous allons sortir de cette zone ingrate, et je vois déjà se dessiner sur l'horizon la silhouette d'une contrée plus heureuse. » — Serait-il vrai que tous, artistes et public, nous poursuivons des mirages? Ce qu'on ne peut nier, toute part faite aux rigueurs spéciales qui semblent être de droit à l'égard des contemporains, c'est que l'Exposition actuelle ne se distingue par aucune supériorité des précédentes. Mêmes qualités de travail, de savoir-faire, d'honnêteté prudente; même langueur d'inspiration. La sculpture a rarement été d'une plus désespérante faiblesse; la lumière avare qu'on a cru devoir lui ménager dans une sorte de cave humide, ne lui est pas plus avantageuse que le grand jour du jardin, et le malaise que causent aux visiteurs la tristesse et la fraîcheur malsaine du lieu est très-loin de les disposer à l'indulgence. Quant à la peinture, quelques œuvres d'un mérite réel ne parviennent pas à dissimuler la médiocrité générale. L'impression de douloureuse anarchie que nous sommes depuis des années condamnés à ressentir, frappe plus fortement que jamais au moment où l'on met le pied dans le salon d'honneur. Toutes les doctrines, tous les essais, tous les efforts éclatent, pour ainsi dire, aux yeux à la fois dans cette réunion de tableaux choisis; il s'en élève une clameur visible qui s'accroît de salle en salle, et qui est comme l'aveu tout ensemble et l'explication de notre impuissance. Car, si grand magicien que soit le génie, son absence n'explique pas tout. Il est évident ici que le résultat ne répond pas au talent dépensé, qu'une influence maligne paralyse les intentions les meilleures et trompe les plus généreuses tentatives. Quelle est cette influence? Il

ne serait pas impossible ni même bien difficile de le dire. Mais, au lieu de nous arrêter à cette recherche, mieux vaut peut-être en constater simplement l'effet général. C'est le moyen le plus sûr d'abréger une revue qui ne doit pas dégénérer en une énumération fastidieuse pour le lecteur et sans profit sérieux pour les artistes ; c'est également celui d'apprécier l'Exposition avec justice ; elle doit être jugée en définitive sur les quelques œuvres que le suffrage public a distinguées, et ce sont ces œuvres auxquelles nous réserverons le petit nombre de pages dont nous pouvons disposer. Quant aux autres, nous ne pouvons qu'essayer de résumer une fois de plus les idées qu'elles suggèrent et les tendances qui s'y manifestent en de rapides observations dont chaque visiteur du Salon pourra vérifier l'exactitude, en se donnant le plaisir d'en faire à son gré des applications personnelles.

Il faut rendre cette justice aux artistes d'aujourd'hui, qu'un grand nombre poursuivent avec une consciencieuse persévérance ce que toutes les grandes époques de l'art ont poursuivi et découvert tour à tour, ce qui a été de tout temps le mot d'ordre et la devise des vrais artistes, la nature. Ce n'est pas là, je le sais, leur décerner un médiocre éloge ; j'ajoute que la meilleure partie du public les soutient dans cette voie de son approbation et de ses préférences. Le premier signe et le plus évident de ce louable effort est le développement et le succès relatif du paysage dans la peinture contemporaine, et par paysage je n'entends pas seulement l'imitation pittoresque de la nature inanimée, des bois, des plaines, des rochers, des montagnes, des eaux, mais de tout ce qui a pour caractère dominant l'immutabilité, par conséquent des animaux eux-mêmes. Le plus grand nombre des tableaux les mieux réussis se compose, dans l'Exposition de cette année comme dans les dernières, de paysages. Des juges moroses seront tentés peut-être de ne voir dans ce fait qu'une satire muette de la société actuelle : ils diront que les peintres d'aujourd'hui, comme les cénobites d'autrefois, fuient instinctivement un monde qui n'a pas de modèles dignes d'eux à leur offrir ni de pensée inspiratrice à leur proposer. Il est certain du moins qu'en se retirant en face de l'éternelle nature, l'artiste peut se flatter de la trouver toujours égale à elle-même, toujours vraie, toujours fraîche, toujours naïve ; et le public, en les suivant dans leurs champêtres asiles, obéit au même attrait. Mais suffit-il d'ouvrir les yeux pour rencontrer le modèle inaltéré que l'on cherche ? L'histoire du paysage et maintes œuvres actuelles sont là pour montrer qu'il n'en est rien et prouver qu'en présence même de la nature l'homme ne voit après tout que ce qu'il imagine. De là vient que, ne se défiant pas assez

du piége tendu par celle-ci à ses adorateurs trop confiants, tant d'artistes à cette heure, parmi les scrupuleux adeptes de l'imitation littérale, copient un masque vulgaire en croyant reproduire le gracieux visage de la création.

Le même besoin de se rapprocher de la nature n'est pas moins visiblement attesté par la curiosité qui entraîne tant de peintres au sein de populations plus primitives, dans les contrées méridionales, en face des scènes de la vie du désert. Les orientalistes, les peintres de vues ou de scènes exotiques sont toujours en force; ce mouvement déjà ancien ne semble pas se ralentir. Bien des causes exceptionnelles ont contribué sans doute à lui donner naissance : nos relations avec l'Afrique algérienne, avant-garde du monde musulman, la facilité des voyages, le goût des excursions lointaines répandu par l'exemple de quelques explorateurs heureux et hardis, comme les Decamps et les Marilhat. Mais ces causes et d'autres encore qu'on pourrait énumérer, toutes réelles qu'elles soient, sont subordonnées à une cause plus profonde : au midi, en Orient, en Afrique, dans le désert immobile, le désert *qu'on ne moissonne pas*, selon l'épithète qu'Homère applique à l'Océan, les artistes vont chercher des contrées où les forces naturelles règnent encore presque seules en maîtresses souveraines, des populations demeurées plus voisines du berceau de l'humanité et qui, dans leur décrépitude, conservent encore les caractères apparents de la spontanéité. Les peintres aiment ce monde reculé parce qu'ils croient, qu'on me permette ce mot, y trouver la nature à fleur de terre. Là est, à n'en pas douter, le véritable attrait de l'Orient pour eux, bien plus que dans les satisfactions qu'il promet à la manie de l'étrange et au besoin du nouveau. On dira que le Midi, l'Italie, l'Afrique, l'Asie, offrent au peintre un avantage plus immédiat, qui suffit parfaitement à le tenter; c'est cet ensemble de conditions, lumière, couleurs et formes, comprises dans le mot pittoresque. Mais que veut dire, en somme, ce mot qui a fait une si belle fortune depuis trente ans? Il est facile de reconnaître qu'une gorge de l'Apennin ou des Pyrénées, ou, sans aller si loin, quelque coin des bords de l'Oise, tant aimés de nos peintres, sont plus pittoresques que les allées ratissées et le gazon tondu du bois de Boulogne. La rue de la Paix avec ses magasins splendides sera toujours pour le peintre un sujet misérable, tandis qu'une ruelle de Smyrne ou du Ghetto, avec ses maisons aux murailles sordides, aux entrées noires, aux fenêtres tendues de haillons, est éminemment pittoresque. C'est une pauvre matière à peinture qu'un élégant coupé, frais vernis, avec son

attelage fringant et luisant, tandis que la carriole où s'entasse avec son mobilier, ses chiens et sa vaisselle, une famille de Zingari en voyage est un sujet charmant. Enfin un artiste avec toute l'habileté du monde peut être aux abois devant la tête pommadée d'un bélâtre en habit habillé, mais la tête inculte d'un pifferaro, sa veste de velours aux couleurs passées, sa peau de mouton sur le dos, ses sandales retenues par des ficelles croisées à la façon d'un cothurne, lui font à l'instant tirer son album et ses crayons. C'est-à-dire que le pittoresque n'est encore que l'effacement dans les choses de ce qui est artificiel et géométrique, l'empreinte profonde des passions, des instincts, des habitudes, de tout ce qui est intime, vivant et spontané, en un mot, l'expression de la nature.

Les artistes en si grand nombre qui vont puiser dans les classes populaires, et surtout chez les paysans des provinces les mieux abritées contre l'envahissement des habitudes bourgeoises, leurs sujets et leurs modèles, obéissent sans le savoir à une tendance analogue. Laissons de côté les facéties de MM. Jundt, Schlœsser et autres, ainsi que la peinture de famille qui nous arrive de Dusseldorf. Il n'est pas difficile d'apercevoir qu'en se complaisant dans une sphère où n'a encore pénétré qu'à demi l'art compliqué de la vie civilisée, qui altère les habitudes comme les ameublements, les sentiments et les idées comme les costumes, et qui encombre l'existence d'une si énorme quantité de choses superflues, les artistes se sentent plus près de la nature. Et c'est de là qu'a procédé à son origine cette théorie du *réalisme* dont le tapage semble heureusement s'apaiser aujourd'hui. Je ne ferai pas, avec une petite bande de mécontents, un bien sérieux procès au jury d'avoir exclu quelques-uns de ces jeunes téméraires; mais on a, je crois, trop jeté la pierre à des artistes plus sincères qu'ils ne le paraissent, entraînés dans leurs excentricités par l'effervescence de la jeunesse, par l'amour du bruit naturel à leur âge, et par l'heureuse suffisance qui fait répondre aux rires par de nouveaux défis. Les plus hardis d'entre eux n'ont guère fait que porter à un excès inadmissible un goût commun à tous les artistes d'aujourd'hui et que le public partage avec eux. Ils ont tenu à honneur de ne pas s'arrêter à mi-chemin, de reproduire, sans la façonner ni l'enjoliver, la nature telle que chaque instant l'offrait à leurs yeux. De peur de laisser passer par mégarde quelque élégance artificielle et persuadés que la nature est inviolable, qu'elle n'a ni écarts ni monstres, qu'elle ne connaît pas d'aristocratie ni d'élite, ils se sont adressés à ce qu'elle leur présentait de plus commun; ils n'ont pas reculé, même devant le grotesque. L'erreur est manifeste. Mais consiste-t-elle, comme on l'a cru,

dans un amour intempérant et dans un culte peu judicieux de la nature? Non, elle consiste uniquement à oublier que l'homme est plus puissant que les forêts et les montagnes; car celles-ci ne s'altèrent pas, tandis que lui peut tout pour se déformer, se vulgariser, se ridiculiser, s'enlaidir. Au point où en est à cette heure notre société, dans toutes les classes, bourgeois ou peuple, le factice est profondément mêlé au naïf; la nature n'est pas détruite sans doute, mais elle est ensevelie sous des couches épaisses d'additions, de conventions, de prétentions; elle est partout dissimulée par des habitudes qui la faussent, et en la copiant, c'est un mensonge perpétuel auquel on se laisse prendre. Ainsi entre les deux directions qui rendent beaucoup de peintres si perplexes, il n'y a pas de choix à faire. Ceux-ci n'ont pas tort de viser, en dépit de tout, au noble qui est à leur avis le caractère éminent de la vérité dans l'art; et ceux-là ont raison de soutenir que la nature, toujours vraie, est toujours noble et jamais vulgaire. Mais ils se trompent de chercher, les uns la noblesse dans les régions flottantes d'une idéalité de convention, et les autres la nature dans les données immédiates de la réalité commune, comme s'il n'y avait qu'à étendre la main pour la saisir.

On peut donc le reconnaître sans flatterie, la nature est aujourd'hui l'objet froidement mais sincèrement cherché par un grand nombre de peintres. A part la peinture officielle qui produit en raison directe des munificences dont on l'arrose et n'a de vrai souci que de gagner honnêtement son argent, à part aussi la peinture d'église qui expire, et celle de quelques artistes que le public commence à se repentir d'avoir trop favorisés à son dam et au leur, on constate partout un effort d'imitation sincère. Mais la nature ne se voit pas, elle se comprend; et pour la comprendre il faut en posséder la clef dans son intelligence. Or, il paraît que cette clef, égarée depuis longtemps, n'est pas encore retrouvée aujourd'hui; car le déclin ou, si l'on veut, la stagnation, qui ne vaut guère mieux, sont loin d'avoir cessé. Cet abaissement tient sans doute à des causes générales, nul art n'étant plus que la peinture dans une dépendance directe des conditions morales dominantes. Mais oserai-je après tant d'autres leur en signaler une plus particulière quoique non moins grave? C'est l'insuffisance trop commune parmi eux de la culture intellectuelle. A Dieu ne plaise que je veuille demander aux artistes d'être des savants, des philosophes, même des lettrés. Mais s'ils ont pu à d'autres époques rester élevés sans culture, égaler ou dépasser le niveau de la pensée publique sans grande instruction et grâce seulement aux sentiments dont les pénétrait le milieu ambiant, il n'en est plus de même à cette heure; et il est certain qu'un exercice habituel de la

pensée, la culture de l'esprit, le commerce de ce qui est grand dans l'art et les lettres, est le seul ou du moins le plus efficace préservatif qui leur reste contre la vulgarité.

Je n'hésite pas à croire que, si M. E. Fromentin s'est soutenu dans une série déjà longue d'Expositions et se soutient encore dans celle-ci parmi les premiers, si le public passe sur les imperfections aisées à découvrir d'une peinture qui a plus de mouvement que de corps et plus de finesse que de vigueur, le peintre le doit à la distinction constante d'une intelligence cultivée. M. Fromentin semble s'être souvenu cette année de quelques pages de son livre *Un Été dans le Sahara*, et avoir voulu rivaliser avec lui-même en représentant le passage d'un gué par une tribu en voyage. Si bien réussie que soit la description qu'on peut lire dans ce livre élégant, le pinceau est comme de juste victorieux de la plume. La composition est simple et peut se résumer en peu de mots. Un large bras de rivière s'étend au pied de collines bornées par une montagne crayeuse, maigrement couverte d'une verdure pâle, et dont l'arête se dessine sur un ciel brouillé. Une partie de la cité nomade en déménagement a déjà passé, une autre est engagée dans l'eau; des femmes fatiguées, les jambes nues, les épaules chargées d'ustensiles, se tiennent à la crinière des chevaux; des hommes portent à cheval sur leur cou des bambins tout nus à tête ébouriffée. Sur la rive à droite se tiennent fièrement groupés, armés en guerre, portant la lance ou le long fusil aux capucines d'argent, des cavaliers qui surveillent le passage. A gauche des femmes, moins bien rendues et dont les formes disparaissent trop sous les draperies, sont près d'entrer dans le lit de la rivière et manifestent par leur attitude la fatigue d'un long voyage. Les splendeurs des costumes et celles des robes de chevaux dont les tons quoique vrais n'ont point de nom dans le vocabulaire des maquignons, le fourmillement de la foule qui s'enfonce dans la poussière des chemins profonds, le cliquetis des objets qui se heurtent sur les épaules courbées, la noblesse tranquille des chefs contrastant avec l'effort et la marche appesantie du peuple, donnent à ce tableau un charme poétique.

Quelque importance qu'y ait la figure humaine, M. Fromentin a dans ses deux toiles de cette année, dont la seconde représente un étang du Sahara et des femmes s'y baignant le soir sous la ramée épaisse, subordonné contre son habitude l'homme au paysage. Mais il a conservé à celui-ci, par l'ampleur des masses et des lignes, la noblesse qui en fait un cadre digne des populations qu'il aime et qui le rapproche

du paysage de style. Autre est le procédé de MM. Corot et Nazon qu'il faut toujours nommer parmi les maîtres. Il faut l'avouer pourtant, la monotonie de la manière se fait sentir quelquefois assez péniblement chez eux; là est le danger de l'effet captieux auquel ils en sont venus à tout sacrifier. M. Corot a beau s'ingénier à changer les dénominations de ses tableaux, les appeler *le soir* ou *la solitude*; il ne sort pas de ces éternels matins dont la brume enveloppe des arbres faits pour abriter des revenants; si l'on prend par malheur le temps de s'arracher à certaine séduction qu'il exerce toujours, on reconnaît aussitôt qu'il se dispense beaucoup trop de reproduire le caractère vrai des objets, que ses feuillages par exemple rappellent trop les fleurs cotonneuses de *l'arbre à perruque*, qu'enfin, au lieu de reproduire les choses, il se contente d'en rendre une vague et légère impression. Moins dominé jusqu'à présent par ses préférences, M. Nazon est aussi dans une voie périlleuse; le procédé l'emporte et l'imitation perd de plus en plus de sa précision chez lui. Dans le tableau qu'il appelle *Vignes et ormeaux*, une arche de pont, tendue d'une tapisserie de lierre et terminée à ses deux extrémités par des bouquets d'arbrisseaux, se détache en valeur sur un ciel que le soleil couchant inonde d'or fondu. Les rayons horizontaux éclairent au loin un fond indistinct, rasent les parois de l'arche et font briller çà et là sur le lit à demi desséché du ruisseau des flaques d'eau qui miroitent aux yeux. Dans l'ombre du premier plan, deux personnages en costume antique, comme ceux de M. Corot, et assis sur un bloc de pierre enfoncé dans l'herbe épaisse, se rapprochent avec tendresse. Le peintre a-t-il voulu représenter ici une parabole, comme son titre le ferait croire? C'est possible; mais les ormeaux et les vignes, les pierres et les herbes, le sable et les fleurs auraient besoin d'être rendus d'un pinceau plus ferme et plus sincère.

La recherche de l'effet dans le paysage est un des traits dominants de l'école actuelle. Je sais bien que si cette recherche est un défaut presque intolérable dans la littérature, dans le monde et même dans certains genres de peinture, elle est au contraire légitime et jusqu'à un certain point nécessaire dans la reproduction des aspects de la nature. La rareté de ces effets et la difficulté d'y atteindre n'est pas une objection; l'accident, on peut le dire, est ici la vérité la plus haute. On ne connaît à proprement parler un paysage qu'après l'avoir vu sous un effet puissant, comme on ne peut se flatter de connaître un homme que si on l'a vu et observé dans l'entraînement d'une passion forte; la lumière est la grande révélatrice, elle fait parler le paysage comme elle faisait parler la statue de Memnon, elle seule lui donne sa signification et sa beauté. L'effet a un

avantage plus direct et d'un plus haut prix encore aux yeux du peintre; il groupe ce qui est épars, il rapproche et relie ce qui est disjoint, il absorbe sans les détruire les détails dans un ensemble, bref il ne vivifie pas seulement, il simplifie par la largeur des masses et la vigueur des oppositions. Aussi est-il l'unique moyen par lequel ceux qui veulent embrasser de vastes étendues, puissent en réduire les parties et sauver à l'œil l'impression antipoétique de l'éparpillement. Ainsi M. Kuwasseg, dans sa *Vue des Cordillères*, tableau d'une ordonnance large et simple en même temps que d'une exécution très-attentive, a été conduit à diviser cette grande composition en deux parties : au fond les montagnes immenses baignées dans une brume lumineuse, au premier plan des rochers, des lianes, des arbustes, des eaux, mille accidents heureusement rassemblés dans une ombre transparente. Mais, si elle est parfaitement légitime, la recherche de l'effet n'en a pas moins ses écueils : le premier est de mettre aux mains du peintre un artifice presque sûr qui lui permet de substituer la dextérité à l'observation directe et l'entraîne dans des répétitions sans fin; le second, plus grave encore, est d'aboutir à une exécution trop sommaire, à une grossière généralisation, qui, par mépris du fini, du merveilleux achèvement que la nature déploie dans le détail comme dans le tout, arrive à supprimer presque entièrement le dessin du paysage. Cette périlleuse tendance domine de plus en plus : dans un groupe nombreux de peintres, doués d'ailleurs de qualités diverses, et où je compterai MM. Patin, Porcher, Blin, Oudinot, Daubigny, elle produit dès à présent des résultats regrettables. Chez ce dernier surtout, la nature prend par suite de ce procédé quelque chose de morne, de triste, de lourd, qui est fort éloigné de la vérité. Ses eaux ont la consistance de la graisse figée, ses feuillages l'épaisseur d'un matelas, au lieu que dans le chêne le plus chevelu, dans le marronnier le plus bourgeoisement étoffé, les feuilles flottantes, baignées d'air, séparées, nettement découpées, ont une légèreté qui est peut-être la grâce principale du paysage.

L'effet est la poésie des choses, et ceux de nuit ont l'avantage d'ouvrir à l'imagination la carrière illimitée des rêves, mais ils présentent des difficultés particulières dont quelques peintres sont cependant sortis à leur honneur. Dans le *Retour du garde* de M. Busson, le ciel est sans lune et l'obscure clarté qui tombe des étoiles enveloppe les grands troncs dépouillés et frissonnants, le sol creusé de fondrières et détrempé par les premières pluies de novembre, la mare voisine, le puits, la chaumière, d'une lumière uniforme et grise; sur le seuil entr'ouvert et que remplit la lueur rouge d'une flambée de fagots, apparaît la femme

du garde; lui-même, courbé sous le poids d'un chevreuil et aussi fatigué que ses chiens qui le suivent, se hâte lentement vers le gîte. Le *Souvenir de la belle croix*, de M. Georges Saal, n'offre pas même cette chaude lueur du feu pour égayer le tableau; on n'y voit partout, à la place des couleurs variées de la vie, que la lutte du blanc et du noir, au ciel entre la lune et les nuages qu'elle laboure, sur terre entre les reflets argentés de l'astre et les feuilles de nénuphar qui dorment immobiles et brunes à la surface de l'eau stagnante, sur le tronc des arbres entre l'écorce luisante des hêtres et les masses confuses et noires des taillis: le chat-huant médite sur une branche, l'écureuil descendu de ses abris aériens se glisse sans bruit parmi les herbes. L'exécution témoigne d'un pinceau consciencieux et riche en ressources. MM. Pasini et Berchère ont tenté, eux aussi, de dérober à la nuit le charme puissant de son mystère. Le *Ralliement de la caravane*, de M. Berchère, nous montre au pied d'une colline ensevelie déjà dans l'obscurité les feux lointains de ceux qui sont arrivés; d'autres marchent encore dans le désert. Assis dans une pose à la fois hardie et poétique sur le dos d'un chameau qu'on voit de face campé avec la solidité d'une pyramide, un homme tout nu élève de son bras droit un flambeau pour servir de phare; ses formes robustes et l'olive brillant de sa peau de Nubien tranchent avec autant de force qu'en plein jour sur le bleu obscur d'un ciel qu'éclairent çà et là quelques étoiles; le sol sablonneux semble avoir gardé comme une lueur du soleil déjà depuis longtemps disparu. Dans le tableau de M. Pasini, c'est l'obscurité décroissante du matin qui couvre tout : deux ou trois étoiles s'attardent encore au ciel, mais déjà les pics les plus élevés des montagnes perdues à l'horizon blanchissent peu à peu. Au milieu d'une contrée inégale et montueuse, qui est à ce qu'il paraît une solitude de la Perse, parmi les herbes rares et dures, un homme est couché sur le dos, le bras gauche étendu sur son bâton, le bras droit replié sur la poitrine, comme pour défendre le sac aux dépêches; car cet homme est un courrier, il porte au pied droit une mèche allumée qui doit lui mesurer le sommeil jusqu'à l'heure fixée pour son départ; le sommeil est profond, l'attitude celle d'un homme qui dort quand il peut, c'est-à-dire profondément; le moment choisi par l'artiste est heureusement indiqué par le ton général du tableau.

Renoncer aux ressources fournies par l'effet et à la séduction presque irrésistible qu'il exerce, c'est s'engager en quelque sorte à la remplacer par l'exactitude et la fermeté de l'imitation. M. Courbet, qui tient l'imagination pour l'asile des faibles et répudie expressément la poésie comme un mensonge, a accepté l'engagement avec cette imper-

turbable résolution qu'on lui connaît, et, somme toute, il y a fait honneur. Son tableau, qui n'est pas à l'abri de tout reproche, mérite cependant le rang à part que le suffrage du public paraît lui avoir assigné. M. Courbet a voulu faire un paysage sans ciel, sans horizon, sans perspective, sans rien de ce qui invite à la rêverie, un paysage clos de toutes parts et où pourtant l'on n'étouffe pas. Une roche grise et marmoréenne (un minéralogiste l'appellerait de son vrai nom) ferme de tous côtés cette remise de chevreuils; d'un côté seulement un taillis épais y donne accès, et de l'autre sort par une étroite ouverture entre les roches un ruisseau qui traverse le paysage. De robustes troncs de hêtre s'élancent d'un jet hardi qu'on devine, quoiqu'on n'en voie que le bas; un chevreuil broute les feuilles tendres des branches inférieures, un autre se repose dans une attitude pleine d'élégance; plus loin, deux autres encore se rafraîchissent au ruisseau. Le passage creusé entre les deux roches n'est pas suffisamment marqué, certaine tache sur la croupe d'un chevreuil, au lieu de la forme convexe, présente une concavité choquante, les feuilles sont médiocrement traitées; mais d'ailleurs quel rendu! L'écorce des arbres, le grain de la roche, la mousse humide qui en revêt le pied, surtout la robe propre et lustrée des chevreuils, sont peints avec une justesse de ton et une vigueur parfaites; l'eau court transparente sur le sable fin, on l'entend se heurter en murmurant contre les cailloux qui bordent son lit, on respire la fraîcheur dans ce joli réduit et l'on y partage la sécurité de la famille qui s'y abrite. M. Courbet arrive au charme à force de vérité. Le même talent robuste se retrouve dans la *Femme au perroquet*, et la partie qui s'étend du cou aux hanches est modelée et peinte de main de maître. Mais les cheveux, la partie inférieure, le bras qui porte l'oiseau sont manqués; les accessoires sont peints dans un ton faux et passé qui fait valoir celui des chairs, mais qui est en lui-même peu agréable. Quant au sujet principal, n'allez pas croire, malgré l'élégance inaccoutumée des formes, que M. Courbet trahisse ses doctrines et qu'il ait visé à l'idéal; voyez plutôt cette jupe affaissée et béante, elle vous dit d'une façon grossière peut-être, mais des plus claires, qu'on n'a pas voulu faire une femme nue; M. Courbet a voulu, par respect pour la vérité, faire une femme déshabillée.

Quelles que soient les qualités de main qu'on ne peut refuser à M. Courbet, il fera bien, je crois, d'aborder rarement la forme humaine. Comme il n'admet pas de hiérarchie dans la nature, il ne saurait s'offenser qu'on le réduise aux animaux, chez qui du moins la vérité se trouve plus aisément à la surface. Au surplus, ce n'est pas là un

domaine étroit où l'on puisse se plaindre d'être circonscrit ; beaucoup d'artistes s'y meuvent à l'aise, et déploient au service de ces frères inférieurs de l'humanité autant de talent et une aussi profonde intelligence de la vie qu'il en faudrait pour traiter des sujets plus relevés. Je ne puis m'empêcher de penser qu'après tout la reproduction des types animaux est encore une étude détournée de l'humanité. Car si la tâche de l'artiste, quand il peint des hommes, consiste en partie à dégager de ses enveloppes factices le caractère primitif et vrai, il lui est au rebours à peu près impossible de reproduire les animaux sans mettre au jour en eux quelque chose des qualités et des sentiments qui sont notre apanage. A ce point de vue, la plupart des espèces domestiques ont aujourd'hui leurs interprètes en titre, par exemple, pour ne citer que les plus heureux de ces interprètes au Salon de cette année, les moutons dans M. Schenk, les chevaux dans MM. Héreau et Veyrassat, les vaches dans MM. de la Rochenoire et Auguste Bonheur, les grands bœufs demi-sauvages dans MM. Jules Didier et Von Thoren. On ne craint plus de donner à ces sujets, au moins par les proportions matérielles, l'importance accordée naguère aux seuls tableaux d'histoire. Le *Dormoir* de M. Auguste Bonheur est un tableau de dimensions selon moi excessives ; le soleil pleuvant à travers la feuillée des grands chênes sur le sol moussu et sur le dos des vaches qui se pressent avidement au bord de la mare ou se couchent accablées et languissantes sous la chaleur de midi, est un effet auquel il est difficile de s'accoutumer, quoique ce papillotage même ne manque pas de vérité. M. Jules Didier manifeste un sentiment remarquable de la sévérité triste de certains aspects de la nature italienne et de la grandeur en quelque sorte héroïque des bœufs qui la peuplent. Ceux qu'il nous montre aux *Bords du lac de Trasimène* sont beaux de pelage et d'expression, mais dans son *Labourage sur les ruines d'Ostie*, qui présente une suite d'attelages de quatre bœufs de front déchirant d'un soc pénible, sur lequel le conducteur est monté debout comme sur un quadrige antique, la terre caillouteuse d'une pente aride et nue, il n'est pas parvenu à éviter complétement l'écueil de l'aspect trop uniforme de toutes ces croupes anguleuses. Cette année, comme l'année dernière, M. Otto Von Thoren excelle, dans son *Troupeau de bœufs en Hongrie*, à rendre le tumulte des grands troupeaux blancs, aux cornes étincelantes comme des fers de lances, fuyant effarés sous le fouet des gardiens à cheval. Les *Brigands hongrois poursuivis par des pandours ;* ce tableau du même peintre, également distingué par la justesse des mouvements, offre une dispersion fâcheuse qui

en diminue l'effet : le matin commence à poindre, au loin une ferme isolée est en flammes et accuse le méfait des brigands; ceux-ci sont à cheval et fuient en faisant le coup de pistolet contre l'ennemi; un peintre d'autrefois, moins esclave que nous ne le sommes aujourd'hui de l'exactitude littérale, eût mis hardiment brigands et soldats aux prises, il eût cabré les chevaux, enchevêtré les membres, fait un groupe où la fantaisie et les exigences de l'œil eussent peut-être trouvé une satisfaction plus complète.

Je n'ai pas entendu faire tort à M. Courbet en le renvoyant tout à l'heure aux animaux comme à son vrai domaine; je croirais faire à M. Gérome un honneur immérité en lui assignant le même objet, qui exige avant tout la franchise de main et la sincérité de l'imitation. Non, qu'il reste jusqu'au bout dans le monde de cristal et d'ivoire où l'engouement du public l'a trop longtemps suivi; bientôt il y restera seul. Ses tableaux trouvent encore, dit-on, chalands à haut prix parmi les amateurs; les noms de ces intrépides acquéreurs me feraient voir volontiers dans leur choix quelque excentricité britannique. Mais le public s'étonne déjà d'avoir admiré à si bon marché. Aussi ne parlerais-je pas de ce peintre, si je n'avais à annoncer la décrépitude visible d'un talent qui eut une enfance, mais n'eut jamais de maturité. La *Cléopâtre* de cette année est au-dessous de l'examen. Avec une confiance des plus étonnantes, M. Gérome a toujours été droit aux sujets qui promettaient quelque miracle de beauté : la séduction de *Phryné* sur l'Aréopage, celle de l'*Almée* sur un corps de garde, aujourd'hui la conquête des conquérants du monde par l'Égyptienne *Cléopâtre*. Mais le peintre a eu beau cette fois prendre son blaireau le plus fin, mettre en œuvre son érudition la plus rare, appeler derechef à son aide l'enchantement toujours efficace des nudités féminines, il ne séduira personne : les formes sont osseuses, incorrectes et vides, les attitudes gauches, les expressions ridicules; il n'est pas jusqu'aux mérites élémentaires du peintre, jusqu'à cet art de la perspective dont il faisait si volontiers étalage, qui ne lui aient fait défaut. Il est atteint et convaincu d'avoir fait dans sa *Cléopâtre* la plus laide, la plus infirme et la plus sotte figure, dans les Romains attablés et dans César les plus grotesques personnages de toute sa galerie. M. Gérome a le double talent de mettre la laideur dans l'élégance et le joli dans l'horreur.

Où prend donc son pinceau toutes ces gentillesses?

Le monceau de têtes coupées, qui est le sujet de son second tableau, est exécuté avec tout autant d'amour, de délicatesse, de sang-froid

minutieux que la fille des Ptolémées. On ne met pas plus de soin que ne l'a fait l'artiste à changer la mort en joujou, à parer le charnier de toutes les élégances du boudoir, à donner aux bourreaux la tenue propre et correcte de valets de bonne maison. Il n'a réussi qu'à nous faire ressentir dans le même tableau le double dégoût d'un abattoir parfumé de benjoin.

Une seule qualité virile suffit à préserver l'artiste de ces lamentables catastrophes, dont au contraire toutes les adresses d'un talent efféminé ne parviennent pas à le sauver. Aussi pouvons-nous être, à cet égard, assez rassurés sur la destinée de M. Gustave Moreau qu'anime certainement une ambition élevée. Nous estimons cependant, après la nouvelle expérience de l'*Orphée* et du *Diomède dévoré par ses chevaux*, qu'il est grand temps pour lui, s'il ne veut s'égarer dangereusement, de sortir des voies sans issue de l'archaïsme; voilà bien assez d'aventures courues dans les régions désertes d'un monde chimérique; les morts sont morts, et il faut que M. Moreau se rapproche enfin du réel, s'il veut atteindre au vrai. Il est asssurément fort bon de consulter les grands maîtres primitifs, mais non pas pour s'en tenir à tout jamais à leurs oracles. Les montagnes de l'*Orphée*, ces roches taillées en arches et sur lesquelles des bergers jouent de la flûte, nous nous souvenons de les avoir vues plus d'une fois dans quelques peintres du XVIe siècle, mais on ne les trouverait à coup sûr pas en Thrace, ni autre part. La jeune fille qui a recueilli la tête du chantre divin et la tient sur sa lyre, offre le même type convenu, le même dessin maigre, le même coloris bizarre et faux, dont on a pu passer une fois le caprice au peintre en faveur de quelques mérites distingués, mais qui lui seraient funestes et deviendraient inadmissibles, dès qu'ils se changeraient en manière. Nous sortons un peu de l'arbitraire, mais sans rentrer entièrement dans la vérité, avec le *Diomède*. L'édifice à colonnes, surmonté d'une tourelle carrée, qui fait le fond du tableau, les murailles hautes et sombres qui ferment de toutes parts l'enceinte où le héros nourrissait ses chevaux de chair humaine et où se voient encore des restes épars de cadavres, sont d'un excellent caractère et rendus de main d'ouvrier. Mais l'Hercule qui, assis sur le haut de la muraille, assiste au supplice du héros, n'a rien de particulièrement herculéen ni qui indique en lui le juste vengeur de la férocité de Diomède. Le groupe formé par celui-ci et les chevaux qui le dévorent n'est pas exempt de confusion; l'attitude de la victime est malheureuse, et la fureur dont les chevaux sont animés ne peut faire accepter des formes plus sculpturales qu'exactes et un entrelacement de membres inexplicable;

ajoutez que la cassure des draperies raides comme du bois, la dureté d'un modelé où il y a plus de sécheresse que de force, des tons où les valeurs relatives ne sont pas toujours exactement observées sont loin d'atténuer l'impression de faux qu'on ne peut s'empêcher de ressentir en face de ces toiles, d'ailleurs étudiées et consciencieuses.

M. G. Moreau ne veut pas, et il a raison, que l'imagination et la pensée fassent plein divorce avec la peinture; mais il n'est pas besoin, pour les associer, de courir comme il fait aux rives de l'Hèbre, d'épuiser la légende de la Grèce héroïque, de se livrer aux jeux obscurs d'un symbolisme énigmatique et de se mettre à l'école de quelque vieux maître de la Renaissance. La poésie n'est pas plus le propre d'un système ou d'une époque que de toute autre; elle est en tout sujet, pourvu qu'elle réside d'abord chez l'artiste, et il n'est pas d'âme qui n'en recèle plus ou moins. Quelquefois elle en sort dès la jeunesse en une seule explosion qui n'est suivie d'aucune autre; plus rarement elle éclate à la fin de la vie, quand on ne l'attendait plus. C'est ce qui est arrivé à M. Louis Bellangé. Pendant plus de quarante ans, ce vaillant artiste, issu d'une génération belliqueuse, a cherché dans nos annales militaires l'inspiration qui s'est trop souvent dérobée; il n'était guère parvenu à s'élever au-dessus des grognards de convention. Tout d'un coup, à la fin de sa carrière, comme couronnement d'une œuvre laborieuse et vaste, il trouve dans *La Garde meurt* ce qu'il a longtemps et vainement cherché, un succès franc, dont la mort lui a envié la jouissance. L'émotion des premières années s'est réveillée en lui et a fait soudain palpiter son pinceau d'une vie inattendue. Rien, nul trait local, nulle manœuvre connue n'indique précisément que ce soit de Waterloo qu'il s'agit, rien, si ce n'est le délire d'un héroïsme qui n'a pu se produire qu'une fois. Le ciel, où des nuages orageux se mêlent aux nuages de fumée, s'assombrit peu à peu et annonce les dernières heures d'une journée funèbre. Le fracas de la bataille qu'on ne voit pas, car la composition est éminemment simple, mais qu'on entend, va bientôt s'éteindre. Encore quelques coups de fusil, quelques boulets, et la vieille garde ne sera plus. Au-dessus d'un tas de morts et de mourants, parmi lesquels des habits rouges témoignent que la suprême hécatombe a coûté cher à l'ennemi, se dressent quelques grenadiers séparés par de vastes brèches, comme les derniers créneaux d'une forteresse écroulée. L'ennemi est absent, mais on le voit, vainqueur et doutant encore de la victoire, dans les regards, dans les gestes de défi que lui adressent les combattants; on les entend, quoique silencieux et loin de l'adversaire, dialoguer avec lui comme les guerriers d'Homère; les agonisants serrent encore leurs

fusils, et on lit clairement sur le front des morts le suprême, l'ironique adieu qu'ils ont jeté en même temps à la victoire et à la vie; il n'y a plus de chef ni d'empereur; c'est pour eux seuls et pour leur honneur qu'ils luttent encore, comme c'est pour leur honneur qu'ils vont mourir. La conception est large et pathétique, l'exécution est d'une touche heurtée qui convient au caractère rude de ces hommes altérés de bataille et de mort.

Le saut est brusque de ce tableau à la petite toile si tranquille mais si charmante que M. Bonnat intitule *Paysans napolitains devant le palais Farnèse à Rome.* On peut du moins les rapprocher comme les deux perles du Salon. Depuis le temps où Léopold Robert révéla tout à coup la beauté solennelle et la majesté mélancolique de ces rustiques descendants de la race italiote, on l'a rarement représentée d'une façon plus heureuse. Près du portail d'un palais à façade austère, sur un banc de pierre grise, des hommes et des femmes attendent dans des poses diverses. Depuis combien de temps et dans quel espoir? Vous pouvez le deviner à la fatigue que trahit leur attitude, à leur air silencieux et résigné. Ils composent deux groupes distincts quoique unis : ici une jeune fille et un jeune homme debout, à leurs pieds un enfant, près d'eux une vieille femme assoupie, puis plus loin, séparées de ce premier groupe par un homme étendu tout de son long sur le banc de pierre, trois femmes accroupies ou assises. Rien de plus simple, mais rien de plus parlant; c'est de l'arrangement le plus habile, d'une pâte ferme, d'un dessin exquis sans être léché, d'un entente parfaite de l'harmonie générale : il faudra peu de tableaux de ce mérite pour placer l'auteur au premier rang. La grande toile où il représente saint Vincent de Paul prenant la place d'un galérien, quoique moins à mon goût, montre que M. Bonnat peut aborder de vastes tâches. Le sujet est clairement écrit; l'ordonnance correcte s'embrasse facilement d'un coup d'œil; le saint debout, en costume de prêtre, livrant son pied à deux hommes demi-nus qui lui rivent le boulet, le prisonnier délivré se jetant avec une expression d'humble reconnaissance dans les bras de son libérateur, plus loin le porte-clefs et une sorte d'officier avec un chapeau à plumes, enfin par la fenêtre grillée d'un cachot deux têtes de prisonniers regardant d'un air profondément surpris, et au fond à droite un escalier de prison qu'un homme monte avec un fardeau, voilà tout le tableau. Il y a quelque chose d'un peu mou dans le torse des personnages, galériens sans doute, qui sont en train de ferrer le saint; de plus l'expression de bonhomie, peinte sur le visage de celui-ci et d'ailleurs très-bien rendue, est mêlée de trop de gaieté, la dignité de

son costume de prêtre qu'il a gardé jure trop avec le traitement qu'il subit, l'attitude du geôlier et de l'officier marque trop de respect pour qu'on croie à une substitution bien sérieuse.

Il faut signaler encore deux ouvrages considérables et pathétiques qui se partagent inégalement l'attention du public, l'*Assassiné* de M. Carolus Duran, et *Varsovie le* 8 *avril* 1861, de M. Tony Robert-Fleury. M. C. Duran, dont je ne me souviens pas d'avoir rien vu jusqu'ici, ne peut être tout à fait un jeune homme, à en juger par l'indication qui nous apprend qu'il est élève de Souchon; il est d'ailleurs naturel de croire qu'il a parcouru plus d'un degré avant d'atteindre aux qualités distinguées qu'on reconnaît dans son tableau. Le moment choisi par le peintre est la première explosion de la surprise et du désespoir. Au milieu d'une réunion joyeuse de parents et d'amis, des pénitents enveloppés de la tête aux pieds dans leurs cagoules noires viennent d'apporter, sur une civière funèbrement éclairée d'une lanterne et avec tout l'appareil de mort cher aux populations méridionales, l'homme qui a été frappé. Le drap noir qui couvre la victime est soulevé, l'homme est reconnu; une femme, celle du mort peut-être, a laissé choir à terre un tambour de basque qu'elle tenait et tombe à la renverse entre deux enfants effarés; une autre s'est précipitée sur le mort qu'elle tient embrassé. Tout autour de la civière, des hommes, des femmes, des enfants se pressent avec l'expression de la surprise, de la curiosité, de la douleur; derrière, un homme qu'une femme s'efforce de retenir veut fendre la foule; à droite l'escalier extérieur d'une maison, et sur l'escalier un homme qui se penche, une vieille femme qui descend; au fond une campagne solitaire, et un chemin creux tout à fait propre à l'accomplissement d'une vendetta. Quelque chose d'un peu dur dans les contours et de cru dans le coloris nuit à l'effet du tableau; mais des parties bien traitées, comme la femme qui tient le mort embrassé, une expression énergique quoique parfois trop théâtrale, de l'habileté dans l'arrangement d'un personnel très-nombreux, méritent de sérieux éloges.

J'ai frissonné comme tout le monde devant la scène atroce que M. Tony Robert-Fleury a entrepris de stigmatiser; l'indignation, que ce lâche et inutile massacre d'une population désarmée suscita dans tous les cœurs il y a quelques années, y bouillonne de nouveau à la vue des détails recueillis ou imaginés par l'artiste. Des soldats, rangés dans l'ombre au pied d'un vaste édifice, viennent de tirer sur la foule agenouillée qui remplit une place un peu étroite; des hommes, des femmes ont été atteints; on en voit qui sont morts, d'autres qui ex-

pirent, d'autres qui chancellent. Les types ont le caractère local, l'expression dominante est celle d'un morne désespoir, auquel se mêlent la résignation et la terreur, la malédiction et la piété. Les affres de la mort ont imprimé sur les visages de ceux qui vivent comme de ceux qui sont frappés leur pâleur cadavéreuse. Il n'est pas étonnant que dans une scène si compliquée et dont l'imagination a peine à se figurer l'horreur, l'exécution soit inégale. Les soldats sont bien petits pour la distance qui paraît les séparer de la foule. Et puis, où est le vrai centre de la composition? Sont-ce les deux moines qui brandissent la croix devant l'ennemi comme un glaive ou comme un bouclier, et dont l'un frappé à la poitrine est près de défaillir? Est-ce le père qui reçoit dans ses bras son fils en proie aux convulsions de l'agonie? Est-ce la jeune fille dont une balle vient de traverser la poitrine nue et qui s'affaisse lentement? ou bien encore le jeune homme en costume national, étendu sur le dos, couvrant de son cadavre la bannière renversée et tournant vers nous son œil vitreux? Chacun de ces épisodes aurait par son importance un titre égal à servir de pivot à la composition. J'ajoute encore que l'immobilité générale de cette foule m'étonne et que l'effarement des âmes sous les coups de la fusillade et sous l'imminence de la mort se décèle par des manifestations plus violentes et plus diverses.

Mais peut-on parler d'art ici, et le sujet ne prime-t-il pas tout? Je trouve bon que l'art dénonce à jamais à la haine publique ces sanguinaires folies du despotisme, je me sens, à l'aspect de cette flétrissure infligée aux auteurs d'un tel forfait, la conscience plus satisfaite. Mais c'est là, je le reconnais, un sentiment étranger à l'art, et je doute qu'il soit légitime de saisir l'esprit tout d'abord d'une pensée incompatible avec la sérénité sans laquelle il ne peut jouir du beau. C'est chose particulièrement dangereuse, en un temps où l'éducation esthétique est si rare, d'émouvoir en nous des souvenirs, des colères, des partialités, des haines, qui achèvent, refont, commentent à notre insu l'œuvre d'art, et qui ont pour effet assuré de rendre le spectateur moins exigeant et de permettre à l'artiste d'être moins scrupuleux. De telles préoccupations, trop caressées depuis longtemps, engendrent une subordination de la forme au fond, qui devient bientôt fatale ; cette subordination durera jusqu'au jour (si ce jour arrive jamais) où, revenus des premiers excès de la curiosité historique, du goût des choses singulières, de la dispersion qui entraîne chacun à la recherche des sentiers non frayés, artistes et public, ramenés à une certaine communauté de pensées, auront spontanément adopté un petit nombre de thèmes assez riches pour

contenir avec les sentiments propres à la vie moderne les données éternelles de la vie humaine, et tout ensemble assez rapprochés et assez voisins de nous pour intéresser notre esprit sans lui inspirer une curiosité vulgaire ou sans l'obscurcir par les sentiments d'une partialité passionnée. Si ce retour a jamais lieu, on peut affirmer qu'il nous ramènera, non pas à la mythologie ni à la tradition religieuse, mais à quelque époque d'une importance décisive pour l'humanité actuelle et qu'il serait aisé de deviner.

Je n'entends pas du reste soutenir que le sujet soit indifférent; interdire l'expression à la peinture, exclure de celle-ci le pathétique, l'émotion, la pensée, la réduire au stérile déploiement des qualités du virtuose : autre excès qui n'est pas rare non plus parmi nos artistes et qui nous coûte bien du talent dépensé chaque année en pure perte. Une moitié de bœuf pendue au plafond d'une boucherie de campagne, un homme en train de la tailler dans l'obscurité de la boutique, une femme qui fait des comptes, à la porte le soufflet de l'écorcheur et la peau de l'animal pliée en paquet; un tel sujet ne dit rien au public, et la plupart passent indifférents devant le tableau de M. Sinet que je viens de décrire, tandis que l'artiste et le dilettante sont ravis de cette entente du clair-obscur devenue à cette heure presque introuvable : elle leur remet en mémoire un autre chef-d'œuvre, la *Boucherie* de Rembrandt, que M. Sinet s'est visiblement proposée pour modèle. Cet abus du dilettantisme est fâcheux, mais il ne l'est pas plus que la curiosité qui entraîne nos anecdotiers français dans les petits coins de l'histoire universelle, pas plus que l'esprit *quand même* des humoristes de Dusseldorf, pas plus que les illustrations de mœurs provinciales dont nos touristes rapportent leurs albums tout encombrés. Cela soit dit au surplus sans faire tort aux qualités qu'on peut noter chez ceux qui labourent ces champs inépuisables, par exemple dans le *Charles-Quint après son abdication*, de M. Comte; dans la *Visite après l'ensevelissement*, de M. Vautier; dans la *Ménagerie*, de M. Meyerheim. Il est permis, certes, de prendre plaisir à ces aimables fantaisies; mais ce n'est pas dans cette voie que se feront jamais les découvertes rénovatrices.

Condamné de toute nécessité à être injuste par omission, je veux cependant signaler encore quelques tableaux auxquels le public s'est intéressé, tels qu'*un Fou sous Henri III*, de M. Roybet : c'est un personnage tout de rouge habillé et réchampi de noir, qui se détache vigoureusement sur la verdure d'un bois; il tient d'une main sa marotte et une chaîne de fer à laquelle sont attachés deux dogues fort beaux et solidement peints, et de l'autre s'appuie sur sa cuisse en riant d'un air

étrange et narquois; pourquoi ce rire et que fait l'homme en un tel costume dans un bois avec ses chiens? Questions indiscrètes, qu'il ne faut pas adresser à un fou. L'*Exécution*, peinte sur un panneau de marbre blanc par M. Lambron, en suggérerait de pareilles et de tout aussi insolubles : la victime gît décapitée sur les dalles multicolores, c'est un perroquet; l'exécuteur est un Crispin en grand costume, guêtres, manteau et justaucorps noirs, ceinture de buffle, collet blanc tuyauté : tout rayonnant de son exploit, il essuie délicatement à son mouchoir l'épée ensanglantée. M. Lambron aime les oppositions franches, comme celle du noir sur le blanc, et il se plaît aux facéties funèbres; on ne saurait mieux égayer la mort; après tout on peut sourire de celle d'un perroquet. Nous sommes accoutumés à trouver chez M. Luminais de vrais Bretons de la Bretagne bretonnante, bien étudiés, pris sur le vif; ses *Pilleurs de mer* de cette année se distinguent par une singulière énergie. L'homme, la femme et les deux fils, toute une famille de bandits, se sont avancés sur des rocs humides et glissants jusque dans la mer houleuse, qui est leur complice, et qui doit leur apporter les épaves de l'embarcation amenée par une lumière perfide sur les écueils. L'attente, la résolution, la convoitise, sont dans l'attitude et sur les traits de ces forbans rustiques; la femme surtout, accroupie un croc à la main, respire une avidité farouche qui confine à la férocité des instincts sauvages. Enfin un artiste étranger, qui depuis plusieurs années prend dans nos expositions une place toujours grandissante, M. Israels, a deux tableaux également charmants quoique de caractère opposé; le premier respire la tristesse précoce d'une enfance comprimée par la pauvreté, par l'obéissance, par la règle austère d'un établissement charitable; dans une chambre sobrement éclairée, d'une propreté hollandaise, où s'exhale de partout le sérieux de la vie protestante, trois petites filles uniformément vêtues cousent en silence; rien de plus, mais il suffit d'en rapprocher l'*Ouvroir d'Écouen*, de M. E. Frère, sujet fort analogue, pour distinguer une chose commune d'un ouvrage original. Le second tableau de M. Israels, dans une gamme plus claire, a toute la gaieté du grand soleil, du plein air, de la vie libre, des amusements de la première enfance; la mer qui se retire au fond a laissé une flaque où un petit garçon et une petite fille, enfants de quelque pauvre pêcheur, jouent avec un bateau; c'est d'une grâce naïve, d'une vérité, d'une délicatesse de faire tout à fait charmantes.

Le portrait devrait nous arrêter plus longtemps; s'il n'est pas l'application la plus haute du talent, il en suppose toutefois dans sa perfection les dons les plus élevés, et il donne avec exactitude le niveau de la

peinture dans tous les genres. Mais quoi! pas un talent nouveau ne s'est révélé dans celui-ci. Je ne puis que mentionner les noms connus de Mme Henriette Brown, de M. Jalabert, de M. Hébert, de M. Lehmann. La *Jeune fille* de Mme Brown est une composition simple, vivante; le sang circule sous la peau transparente et l'âme est dans les yeux. Des deux portraits de M. Jalabert, qui sont chacun dans une clef différente, l'un brille surtout par l'arrangement et le rendu des étoffes, du velours, des rubans, de la guipure, sans que pourtant la figure soit sacrifiée; l'autre, d'une note blonde, est exquis d'expression rêveuse : d'un corsage gris et noir, échancré à l'antique, se dégage un cou fin, doucement incliné, sur lequel porte une tête ravissante; la bouche sourit imperceptiblement, le regard nageant au loin s'illumine aux reflets d'une pensée qu'on croit deviner. Le pinceau de M. Hébert a une morbidesse dont on a pu en plus d'un cas lui reprocher l'excès, mais qui sied à la transparence de la complexion enfantine; sa tête de petite fille, qu'une chevelure abondante grossit et fait valoir aux dépens d'un buste frêle et vaguement indiqué, est d'un sentiment profond et vrai; un second portrait du même peintre est celui d'un jeune garçon dont l'âge reste indécis, car si les formes, le ton des chairs, le costume sont d'un bambin que plusieurs années séparent encore de l'adolescence, la tenue, le décorum, la lèvre boudeuse et presque méprisante sont d'un jeune fat, qui sait déjà représenter. Le costume, veste grise, pantalons de velours bouffants, bas rouges qui se reflètent dans le vernis des souliers, est élégant; mais les cheveux blonds d'une coupe carrée et symétrique, le col immobile, les jambes rapprochées, le bras tombant qui tient un *stick*, accusent un parti pris de raideur et de gracilité. Le peintre a visé au style, qualité que l'artiste ne trouve qu'en lui-même, qualité rare toujours, rare surtout dans les portraits qu'elle seule immortalise : je crains qu'en la poursuivant M. Hébert n'ait cette fois rencontré que la manière. Parmi les portraits d'hommes, à peine en trouverait-on quelques-uns où il y eût d'autres mérites à relever qu'une ambition d'exactitude un peu commune. Heureusement que nous avons pour dédommagement de cette disette le portrait de M. Sylvain Dumon, par M. H. Lehmann; je ne sais pas si jamais le laborieux et fécond artiste a mieux fait, si son pinceau attentif et scrupuleux a jamais reproduit avec plus de bonheur les traces compliquées de la vie, dessiné d'un trait plus fin et plus juste une figure qui demandait précisément la finesse et la précision, mieux rencontré enfin l'expression combinée de l'intelligence et de la simplicité bourgeoises.

Il faut bien, puisqu'on nous y convie, jeter un coup d'œil sur l'exposition de tableaux anciens empruntés à des galeries particulières, qu'on a eu l'heureuse idée d'établir cette année à la porte du Salon. « La comparaison immédiate des œuvres contemporaines avec les œuvres des maîtres consacrés, doit avoir une heureuse influence sur les peintres en même temps qu'elle doit éclairer et fortifier le goût public. » Ainsi parle le livret. Acceptons-en l'augure et souhaitons qu'à Paris, comme depuis longtemps en Angleterre et en Belgique, les fortunés propriétaires de chefs-d'œuvre nous mettent de temps en temps à même de les admirer avec eux et ne nous envient pas un plaisir qui grandit, loin de diminuer, en se partageant. Je les ai retrouvés en partie ces noms qui hantent nos mémoires sans fatiguer notre admiration. Dieu me garde de vouloir humilier ceux d'aujourd'hui par cette nomenclature cruelle, les écraser sous le poids de gloires qui sont la couronne lentement formée de plusieurs siècles et de plusieurs nations ! Je me demandais en revoyant quelques-unes de leurs œuvres si notre admiration n'était pas l'effet d'un prestige, et j'étais forcé de m'avouer qu'elles ne donnaient que trop raison à nos regrets. Les maîtres primitifs qui figurent ici, les Van Eyck, les Memling, les Fra Angelico, les Mantegna me prouvaient par leurs maladresses mêmes que le savoir-faire n'est pas l'art ; toutes ces variétés de beautés contraires, d'interprétations opposées et pourtant également vraies, me montraient que, si la vérité est dans la nature, elle réside d'abord dans le génie qui la traduit, et que l'élévation, la conviction sont la grande source de tout.

Cette exposition offre de beaux spécimens des maîtres italiens : un beau Tintoret, un admirable Andrea Solario, un Luini, un Giorgione, un Titien ; elle renferme des œuvres célèbres de Vélasquez, et une esquisse d'autant plus curieuse pour le visiteur parisien qu'elle lui montre cet artiste sous une face qu'on ne peut guère connaître hors de l'Espagne. Mais la grande place appartient cette fois à cette école hollandaise et flamande (je les réunis malgré la nuance qui les sépare), dont la durée, le développement, les qualités, la richesse seront un des étonnements de l'histoire. Elle a excellé en tout, et d'abord dans la figure humaine depuis son origine, depuis Memling, dont il y a ici un tableau capital, jusqu'à Rembrandt, à Rubens, à Van Dyck, à Terburg : tous sont représentés ici, mais le dernier y figure d'une manière qui le grandira beaucoup dans l'opinion et par des tableaux dont le mérite est aussi grand que la célébrité. Et les intérieurs, et les fleurs, et les marines, et les paysages ! De Heem et Van Huysum, Van der Mer et Backuysen, Ruysdael et Hobbema, vous pouvez les juger encore une

fois dans plusieurs de leurs plus belles œuvres ; et, fussiez-vous le plus infatué des ouvrages contemporains, il faudra vous incliner devant tant de vérité et tant de poésie. Cette école est, je le crois, celle que nos artistes modernes peuvent étudier avec le plus de fruit : les autres pour nous sont mortes, celle-là vit, elle nous touche par d'inexplicables analogies.

La peinture française, depuis Clouet et ses curieux portraits jusqu'aux maîtres qui sont morts hier, nous apparaît ici sous les aspects principaux de sa longue carrière ; elle se soutient assez bien à côté des autres et n'a pas de quoi être trop humiliée. Le XVIII[e] siècle brille par le nombre : Pater, Lancret, Drouais, Boucher, Greuze et Fragonard ont dans cette exposition plusieurs de leurs tableaux les plus réputés. La nature chez ces peintres, physique ou humaine, est bien faussée, et la philosophaillerie de Greuze n'est pas bien vraie ; ils ont le charme néanmoins, ils ont l'agrément d'une corruption élégante et jusqu'à un certain point naïve. N'importe, félicitons-nous que les maîtres de notre siècle aient tenté autre chose, et saluons dans David, qui a ici un admirable portrait de femme, un de ces puissants systématiques auxquels commencent, dans l'art comme dans la pensée, les fécondes époques. Gros, Géricault, Prud'hon, ceux que nous possédions encore hier et que nous ne ménagions pas toujours, Delacroix, Decamps, Troyon, nous les voyons, à travers celles de leurs œuvres qui nous sont offertes, déjà entrés dans la gloire. Ne nous décourageons pas : on eût bien pu dire, vers l'an 1780, que la peinture française était fort malade, apprêter pour le lendemain ses funérailles ; et voilà qu'elle rajeunit tout d'un coup (en passant, il est vrai, au feu d'une révolution sociale). Ah ! la création ne s'épuise pas facilement, et l'esprit humain est un habile ouvrier !

Il a ses jours de défaillance, et il faut bien croire que nous sommes dans une de ces crises passagères. Il faut le croire, dis-je, en parcourant, comme nous y sommes forcés, la nécropole des statues. On ne peut pas se dissimuler que la soulpture n'a plus chez nous qu'une existence de convention, qu'après des jours de grand éclat, surtout en France, elle ne tient plus par aucune racine véritable à la vie actuelle. Grâces soient rendues pourtant à ceux qui ont le courage de la cultiver. Telle qu'elle est, elle est salutaire, elle force l'esprit à s'élever ; la matière qu'elle met en œuvre, pesante et réfractaire, répugne plus que le pinceau à la laideur et à la vulgarité. Tout peut se sculpter, mais tout n'est pas de la sculpture, témoin le *Valet de chiens*, de M. Jacquemart,

et ses deux mâtins; entre cette réalité prosaïque et l'abstraction usée d'un classicisme rétrospectif, comme celle qui caractérise la *Charité fraternelle*, du baron de Conny, la sculpture doit chercher sa voie, maintenant perdue et peut-être pour longtemps. A l'heure qu'il est, elle n'a plus qu'un rôle ornemental et officiel: elle contribue à décorer nos édifices et nos maisons, sans savoir ni vouloir, ou par excès d'orgueil ou par ignorance, se subordonner à l'effet général; puis, elle s'emploie à fabriquer des *idoles* pour les mairies, les places publiques et les églises. Voilà sa double raison d'être, et, à défaut du goût public qui l'encourage peu, cela suffit non pas à l'inspirer, mais à l'empêcher de chômer. Les munificences nationales ou municipales vont déterrer chaque jour, dans les communes les plus oubliées, quelque gloire civile ou militaire à placer sur un piédestal. Aujourd'hui, nous avons non-seulement Descartes, Rotrou, Pierre Puget, mais Colin d'Harleville, mais le jurisconsulte Proudhon, et toute une armée de bustes officiels. Ajoutez à cela les thèmes ordinaires qui servent à la reproduction du nu, les Mercure auxquels les saint Sébastien font concurrence, les Andromède, les Angélique livrées aux monstres, les Psyché, les bacchantes, et les Judith, les Madeleine qui leur disputent le terrain. La *Madeleine repentante*, de M. Etex, affaissée sous le poids de sa douleur, est bizarrement enveloppée, comme d'une toison, de sa chevelure ondulée qui lui couvre dos, bras et cuisses; ainsi vêtue, elle peut aller partout, même à l'église; la *Madeleine au désert*, de M. Chatrousse, moins chevelue, est enveloppée d'une draperie; également à genoux, les yeux en haut, elle serre sur son cœur, dans un élan de ferveur, une petite croix; la charité chez elle l'emporte évidemment sur le remords; mais M. Renan la trouverait-il assez amoureuse?

En fait de portraits, l'abondance est grande; cependant il y a peu de chose à en dire, attendu que la ressemblance, dont nous ne sommes pas juges, paraît avoir été, dans la plupart, l'unique préoccupation de l'artiste. M. Gumery a, dans un buste d'un modelé soigné, mais sec, le mérite d'avoir suffisamment saisi celle de M. Ampère; mais il n'a vu qu'un seul trait dans cette physionomie mobile et spirituelle, le sérieux, dont M. Ampère était fort capable, mais qui n'était pas son caractère dominant; M. Gumery a pensé peut-être que ce trait-là seul était de mise à l'Académie, auquel le buste est destiné. M. Auguste Poitevin a visé à l'idéal dans le grand médaillon qui représente le buste du comédien Rouvière en Hamlet; cette figure émaciée, aux méplats profonds, aux linéaments tourmentés, aux arêtes saillantes,

répond assez bien à l'Hamlet traditionnel du romantisme, sinon au véritable Hamlet, à celui de Shakspeare, et il eût produit peut-être un grand effet il y a trente ans. Par malheur, nous ne croyons plus à ces choses-là, pas plus que nous ne croyons à la *paternité* de M. Enfantin. Dans le buste colossal en bronze sculpté que M. Aimé Millet lui a consacré, les gens bien informés prétendent ne pas reconnaître l'homme. Qu'importe, si nous y étions frappés de la majesté que l'artiste a voulu y mettre? Mais le front immobile, les joues qui ont la plénitude toujours jeune de Jéhovah, la chevelure abondante qui encadre le crâne pour en rehausser l'autorité, le manteau jeté en plis apprêtés sur les deux épaules ne parviendraient pas à nous émouvoir, si nous ne lisions sur la tunique à demi sacerdotale le mot sacré de PÈRE.

Signalerai-je dans tout le reste quelques ouvrages assez réussis? Le *Pêcheur d'écrevisses*, statue nue en plâtre, par M. Max Claudet, est bien posé, quoique les deux bras étendus forment une ligne roide, et que le corps soit d'une maigreur dont les sculpteurs abusent. Et puis, que deviendront les délicatesses de ce modelé, quand il faudra travailler le marbre? L'éloge d'une statue de plâtre ne peut être qu'un jugement en première instance. L'*Aristée* en marbre, de M. Caillé, peut être jugé définitivement; il serre du bras gauche sa ruche vide, et dans sa main droite, appuyée sur le genou, il montre une abeille morte. Le tout forme un ensemble massif, où manquent le jour, la légèreté des lignes; mais l'expression est juste, Aristée pleure bien, on entend ses lamentations :

> Mater Cyrene! mater! quæ gurgitis hujus
> Ima tenes.....

Je noterai encore la statue en bronze de Viala, le jeune héros républicain, par M. Allier. Il vient de couper le câble et tombe à la renverse, mortellement blessé. Du bras gauche, il se tient encore à l'anneau du poteau où le câble était attaché, et du bras droit il s'appuie sur sa hache. La position oblique du corps rend bien le mouvement de chute, l'étourdissement de l'agonie; les jambes flageolent et plient, l'angoisse mortelle est visible dans le torse, dans le bas-ventre, dans la langueur de la tête; mais la vérité physique et morale du moment choisi par l'artiste nuit à la beauté des lignes, et ce mouvement de chute continue est difficile à accepter.

Avouons, pour clore notre compte-rendu et pour l'atténuer un peu, que cet examen de conscience annuel est dur à faire. L'obligation d'avoir à répéter, à des termes si rapprochés, les mêmes souhaits, les

mêmes regrets, les mêmes rigueurs, nous impose une injustice inévitable. Les périodes de l'art ne se mesurent pas sur le cours du soleil. S'il grandit vite et si parfois un seul homme suffit à le renouveler et à entraîner avec lui une ou deux générations dans sa soudaine ascension, en revanche les mortes-saisons peuvent durer longtemps. Elles ne sont pas imputables aux artistes, ils en sont, souvent sans le savoir, les victimes comme nous, plus que nous; c'est donc au temps que s'adressent, en fin de compte, nos sévérités. Les artistes tendent au succès, c'est leur lot, c'est leur loi; leur demander d'y renoncer serait folie, et les moyens d'y atteindre leur sont prescrits par le goût, les idées, les habitudes du présent. Introduire des goûts plus élevés, faire prévaloir d'autres tendances, imprimer au torrent un cours plus favorable, ils le peuvent quand ils sont une armée, et aujourd'hui ils sont dispersés. Viennent donc au plus tôt ou des idées qui les rallient, ou des hommes dont l'ascendant mette fin à cette longue débandade. Là, comme partout, nous sommes réduits au rôle ingrat de ceux que le Prophète appelle *les hommes du désir*.

P. Challemel-Lacour.

ALFRED DE VIGNY

LE JOURNAL D'UN POËTE[1]

Nous reprenons où nous l'avons laissé le Journal d'Alfred de Vigny. La vie et les idées du poëte, ses vues sur toutes choses, ses doutes et ses convictions invariables, son esprit et son cœur, même son air et son attitude s'y réfléchissent comme dans un fidèle miroir. Sa figure s'y dessine à ravir dans sa haute et fine originalité, et l'homme s'y fait aimer sous l'écrivain qu'on admire. Nous nous étions dit que parmi ces notes et fragments souvent exquis, il en était peu qui n'eussent de la valeur soit en eux-mêmes, par les idées qu'ils expriment et qui sollicitent la méditation, soit par le jour qu'ils jettent sur cette rare physionomie d'un écrivain et d'un poëte, qui, mieux connu, ne pouvait que grandir. Le public a été de cet avis et nous avions prévu l'intérêt qu'ils ont excité.

Nous continuons à donner telles quelles ces notes intimes qu'Alfred de Vigny jetait sur le papier pour lui-même. Nous n'interrompons ces fragments d'aucune réflexion. Ils portent d'ordinaire en eux-mêmes leur meilleur commentaire, et l'avantage éventuel de souligner par une explication, par quelques remarques critiques plus ou moins ingé-

[1] Voir la *Revue moderne* du 1er avril 1866.

nieuses, la pensée du poëte ne vaudrait pas le dommage de l'interrompre.

LOUIS RATISBONNE.

1838

JANVIER 1838. — Hélas! toujours la même vie! Je quitte le chagrin pour la maladie et la maladie pour le chagrin.

—

26 MARS. — La veille du jour de ma naissance, visité la tombe de ma mère. — J'étais avec Antony Deschamps. Je l'ai prié de me quitter et je m'y suis rendu seul.

Le terrain n'a pas été gâté par les pluies. Il m'a semblé la visiter encore comme je faisais tous les jours et tous les soirs dans son lit en ouvrant ses rideaux. Mes idées étaient plus douces et mes émotions moins cruelles que je ne l'avais cru. J'ai entendu en fermant les yeux sa voix douce et harmonieuse qui me disait : Bonjour, mon enfant! et je me suis retracé ces moments les plus heureux peut-être de ma vie où je me mettais à genoux près d'elle et où elle me caressait les cheveux avec ses deux mains....

J'ai commandé une pierre faite en forme de toit pour empêcher l'eau de pénétrer et une grille de fer. Dimanche cela sera posé. J'y reviendrai pour décider la forme du monument.

—

— Soirée chez Mme de La Grange (la marquise Édouard de La G.) donnée pour me faire rencontrer avec Lamartine.

Vingt personnes environ. Les lampes voilées pour la vue d'Édouard. Lamartine vient à moi et nous causons deux heures *dans un petit coin sombre*, comme dit *le Misanthrope*.

Nous avons parlé des lois de septembre et de la censure. Je lui ai reproché en termes polis d'avoir abandonné la question des théâtres et lui ai dit que le théâtre à présent était un instrument mutilé et imparfait. Que mon opinion était que l'on ne devait pas avoir de censure. Qu'une pièce condamnée par le public était morte à jamais, et que par le gouvernement elle vivait d'une vie secrète et menaçante. Sous la Restauration, on en vit cent exemples. — Il a eu l'idée d'un *jury* de gens ayant intérêt à l'ordre, jury élu. Et ce terme moyen, je ne l'ai jugé possible qu'autant que nul membre ne tiendrait au gouvernement, ajoutant que par son influence corruptrice un homme venant

du pouvoir en entraîne dix dans ce *peuple valet*, comme l'a dit tristement *Paul-Louis Courrier*. Il me promet de proposer ce jury quand viendront les discussions du budget.

Je lui ai demandé s'il était toujours occupé de l'Orient. Il se montre enthousiasmé des mahométans et les regarde comme plus civilisés que nous à cause de la *charité* extrême en eux.

Cependant, lui dis-je, l'islamisme n'est qu'un *christianisme corrompu*, vous le pensez bien.

Un *christianisme purifié*, me dit-il avec plus de chaleur qu'à lui n'appartient. — Il ne m'a fallu que quelques mots pour lui rappeler que le Coran arrête toute science et toute culture. Que le vrai mahométan ne lit rien parce que tout ce qui n'est pas dans le Coran est mauvais et qu'il renferme tout. Les arts lui sont interdits parce qu'il ne doit pas créer une image de l'homme. — Je lui propose de rédiger en forme de pétition un projet de loi en faveur des poëtes faibles et distraits comme La Fontaine. — La rédaction en serait à peu près celle-ci :

Si un poëte a produit une œuvre qui obtienne l'admiration générale, il recevra une pension alimentaire de deux mille francs. Si après cinq ans, il produit une œuvre égale à la première, sa pension lui sera allouée pour sa vie entière. S'il n'a rien produit dans l'espace de cinq années, elle sera supprimée.

—

25 AVRIL. — Cette nuit, je lisais le *Stabat Mater* en rêvant. A la seconde lecture, j'ai cru voir ma pauvre mère étendue à mes pieds et j'ai pleuré amèrement. Mes sanglots m'ont éveillé, et en portant ma main à mes joues, je les ai trouvées inondées de larmes.

—

20 MAI. — M. de Talleyrand est mort. Les partis l'ont insulté, et on a été jusqu'à écrire : Il n'y a en France qu'un malhonnête homme de moins.

Les indignations sont toutes justifiées par sa vie. Il a une immense flétrissure sur son nom, c'est d'être devenu le *type du parjure élégant et récompensé*.

—

NOVEMBRE — AU MAINE-GIRAUD. — Il n'y a qu'aux poëtes qu'il arrive de pareilles choses. — Mes pères aimaient ce château féodal. C'est une petite forteresse entourée de bois de chênes, d'ormes, de frênes et de vertes prairies rafraîchies par des fontaines et des sources pures. — Les rentes féodales et les prises seigneuriales lui donnaient beaucoup de valeur et épargnaient presque toute culture. On se promenait à l'ombre des bois et au bord des eaux ; le revenu arrivait tout seul. — La Révolution vient et fait la soustraction de tout revenu. Il

me reste donc de grands bâtiments et un grand parc à entretenir, et des bois que je n'ai pas le courage de couper parce que les vieux arbres ressemblent à de grands parents, et que leur absence ôterait tout charme à l'habitation.

Si tout cela, du reste, ne rapporte rien, il y a un dédommagement, c'est que les impositions en sont énormes et me donnent le droit d'être député. — Or, c'est justement ce que je ne veux pas être. Mon âme et ma destinée seront toujours en contradiction. — C'était écrit.

Cette terre est une sorte de cheval que je nourris chèrement et que je monte une fois en sept ans.

LE 7, MERCREDI. — Je reçois la nouvelle de la perte de mon beau-père.

Dans la crainte qu'elle ne tombe malade ici, où je suis loin des secours et des médecins, je la cache à Lydia.[1] Ma pauvre enfant, vous dormez tandis que je souffre pour votre avenir des inquiétudes mortelles. — La destinée a juré de m'empêcher de travailler. A peine je repose ma tête qu'elle me secoue par le bras et me force de souffrir et de partir. Ma lutte contre la vie est perpétuelle et fatigante. La vie me lasse et ne me donne de plaisir nulle part ; je n'en avais depuis deux mois qu'à voir la gaieté de Lydia revenue avec la paix de la campagne. Il faut qu'un chagrin pour elle vienne m'y frapper. Je retarde le coup qu'il faudra bien lui donner. — J'ai ressenti un tremblement nerveux et un frisson de fièvre toute la nuit. Votre calme, votre sommeil, ma chère Lydia, ma seule amie, me déchire le cœur.

—

Les lettres ont cela de fatal que la position n'y est jamais conquise définitivement. Le nom est à chaque œuvre remis en loterie et tiré au sort pêle-mêle avec les plus indignes.

Chaque œuvre nouvelle est presque comme un début.

Aussi n'est-ce pas une carrière que celle des lettres.

—

LA CAMPAGNE. — Une visite à Paris est une fatigue d'une heure au plus. C'est une conversation au fond de laquelle il y a un petit intérêt entouré d'esprit. — A la campagne, une visite est une fatigue d'un jour entier. C'est une conversation pesante et niaise dont la grosse écorce est tout de suite dépouillée et dont l'ennui n'est supportable que lorsqu'on est tout à fait abruti.

—

ARCHITECTURE. — Le temple antique est élégant et joyeux comme un lit nuptial ; l'Église chrétienne est sombre comme un tombeau. L'un est dédié à la vie, l'autre à la mort.

—

[1] Mme Alfred de Vigny.

DE LA CRITIQUE. — La plus élevée est mesquine presque toujours parce qu'elle s'attache à la forme et non au fond.

Dans le roman, par exemple, on débat la supériorité des genres de roman sur la plus ou moins grande étendue que l'auteur donne à la vérité ou à l'invention dans son œuvre d'art. C'est le fond qu'il faudrait voir, et la portée des sentiments et des idées de l'auteur.

—

DE SAINT AUGUSTIN. — Il défendait la grâce contre Pélage, mais il avoua qu'il sentait en lui un libre arbitre.

C'est que les deux sont en nous, nous gémissons du poids de la destinée qui nous opprime; mais savons-nous si Dieu ne gémit pas de notre continuelle action et n'en souffre pas?

—

Je sais apprécier la charge dans la comédie, mais elle me répugne parce que, dans tous les arts, elle enlaidit et appauvrit l'espèce humaine, et comme homme elle m'humilie.

Le petit Pouilleux de Murillo est beau d'exécution, mais si près du singe qu'il me fait honte.

Le Légataire universel, dérivé du *Médecin malgré lui* et de toutes les farces italiennes, me fait mal au cœur comme une médecine. Je ne peux rire, du gros rire je l'avoue, et les saletés de la santé humaine font que je fronce le sourcil de tristesse et de pitié, voilà tout. — Ne pourrait-on trouver ailleurs le comique satirique dont on fait tant de cas. — La mesure de comique du *Misanthrope* et de *Tartufe* n'est-elle pas supérieure à tout cela et d'une nature plus pure?

—

J'ai reçu une éducation très-forte. L'habitude de l'application et d'un travail perpétuel m'a rendu si attentif à mes idées, que le travail du soir ou de la nuit se continue en moi à travers le sommeil et recommence au réveil. Puis vient la vie de la journée qui n'est pour moi que ce qu'était la récréation du collége, et, le soir, revient le travail du matin dans sa continuation vigoureuse et toujours la même.

—

DE VOLTAIRE. — L'esprit vif et impatient de Voltaire faisait qu'il ne se donnait pas le temps de résumer ses idées.

Quelquefois pourtant il le fait vite et comme à la hâte, et il est d'une admirable justesse.

Comme ici, où je trouve jetée au hasard cette ligne sur l'orthographe :

L'écriture est la peinture de la voix : plus elle est ressemblante, meilleure elle est.

=

DE SHAKSPEARE. — Il ne suffit pas d'entendre l'anglais pour comprendre ce grand homme, il faut entendre le Shakspeare, qui est une langue aussi. Le cœur de Shakspeare est un langage à part.

—

DE LA COMPARAISON. — Les hommes du plus grand génie ne sont guère que ceux qui ont eu dans l'expression les plus justes comparaisons. Pauvres faibles que nous sommes, perdus par le torrent des pensées et nous accrochant à toutes les branches, pour prendre quelques points dans le vide qui nous enveloppe!

—

Le temps ôte tant d'à-propos, de grâce, de grandeur à tous les livres, que l'on est tenté de croire qu'ils sont comme les pièces de théâtre, bons surtout pour le moment même où ils sont produits.

—

PORTRAITS DE FAMILLE. — Je cherche inutilement à rien inventer d'aussi beau que les caractères dont ma famille me fournit les exemples. — M. de Baraudin, son fils, ma mère et ma tante.

J'écrirai leur histoire, leurs mémoires plutôt, et je les ferai admirer comme ils le méritent.

—

RÊVERIE

Silence des rochers, des vieux bois et des plaines,
Calme majestueux des murs noirs et des tours,
Vaste immobilité des ormes et des chênes,
Lente uniformité de la nuit et des jours!
Solennelle épaisseur des horizons sauvages
Roulis aérien des nuages de mer.....

—

ÉLOA. — LUCIFER. — Lucifer pendant tous les siècles qui suivirent la chute d'Éloa ne pouvait l'approcher.

Et une force invisible le tenait très-éloigné d'elle...

Elle monta tout à coup près de Dieu et de là lui parla pour le faire remonter.

Viens, dit-elle, viens. Ce qui a fait le malheur de la créature c'est d'être condamnée à penser.

Viens, nous allons nous reposer.

L'enfer c'est la pensée et la contemplation de soi-même et de la nature.

Le sentiment vague sera notre essence. Viens.

Et ils se perdirent sur le cœur de Jésus. Le sacré cœur.

—

LE MAINE-GIRAUD. — ROMAN HISTORIQUE. — Sur un parchemin que j'ai retrouvé dans mes papiers de famille, je ferai un roman historique.

Ce sera une assez noble manière de donner de la valeur à cette pauvre terre.

Les décorations seront mes terres et le château du Maine-Giraud avec les ruines de Blanzac.

L'époque 1679. Celle de Louis XIV.

En 1680. — La Brinvilliers est brûlée.

En 1679, meurt le vieux cardinal de Retz.

En 1670. — Le voyage à Douvres de la duchesse de Portsmouth.

—

MILON DE CROTONE. — Milon a joué avec les lions et les a tués de sa main. Il a vu un grand chêne au milieu d'une forêt et s'est diverti à l'ébrancher; il a fait souffrir le chêne et l'a brisé à demi. — Un jour Milon s'avance et veut le fendre avec ses mains, dernier affront. Mais le chêne se révolte et resserre ses deux flancs comme des tenailles inflexibles.— Les lions et les loups voient Milon saisi par sa victime et se jettent sur lui. Ils le dévorent et le mettent en pièces. Le chêne est inexorable et ne lui laisse pas une main pour se défendre. — O femme méchante, ton esprit est pareil à ce Milon. Sans pitié il déchirait le chêne pour se jouer. Mais cet arbre sait bien qu'on l'appelle le chêne, — et qu'il est le plus grand des arbres de nos bois. — Il sait cela et s'est vengé. — A présent les animaux vils vont te dévorer.

1839

19 FÉVRIER. — Décidément le papier ne donne pas de bonheur, dit Stello. J'y ai mis tout ce qu'on y peut mettre en public, poëmes, livres, pièces de théâtre et je n'en suis pas plus gai.

—

LA MISÈRE. — Oui, dit Stello, je la hais, je hais la misère, non parce qu'elle est *la privation*, mais parce qu'elle est la saleté. Si la misère était ce que David a peint dans les Horaces, une froide maison de pierre, toute vide, ayant pour meubles deux chaises de pierre, un lit de bois dur, une charrue dans un coin, une coupe de bois pour boire de l'eau pure et un morceau de pain sur un couteau grossier, je bénirais cette misère parce que je suis stoïcien. Mais quand la misère est un grenier avec une sorte de lit à rideaux sales, des enfants dans des ber-

ceaux d'osier, une soupe sur un poêle et du beurre sur les draps, dans un papier, — la bière et le cimetière me semblent préférables.

—

SOPHIA, JANE, A NAMMWICH. — Deux jeunes sœurs. L'une et l'autre d'une éblouissante blancheur. L'aînée, coiffée en longues et innombrables boucles, a les plus admirables cheveux blonds, un peu colorés de feu, que j'aie jamais vus de ma vie. Grande, souple, gracieuse dans tous ses mouvements. L'autre décolletée plus qu'on ne l'est au bal en France. Ses épaules et son col de cygne rougissent de temps à autre, quand elle parle, et ces taches larges sont passagères tandis que son visage reste pâle.

Elles ne savent pas un mot de français et m'ont prié d'écrire des vers français dans leur album, j'ai fait ceux-là pour elles :

Comme deux cygnes blancs aussi purs que leurs ailes,
Vous passez doucement, sœurs modestes et belles,
Sur le paisible lac de vos jours bienheureux.
En langage français quelques vers amoureux
En vain voudraient vous peindre avec des traits fidèles,
Vous lirez sans comprendre et sur votre miroir
Comme les beaux oiseaux passerez sans vous voir !

—

L'HOMME D'ÉTAT TRAITÉ PAR ALFRED DE VIGNY. — Livre à faire dans la forme du prince de Machiavel.

Examiner les conditions nécessaires pour former l'homme d'état et établir que la souplesse de la parole, l'art d'arguer et de pétrir des paradoxes, ne forment pas l'homme d'état, qu'il faut une fermeté de conscience et de probité à toute épreuve, garantie par une vie irréprochable.

—

BYRON. — Napoléon était à bas, quant le poëte jeta son manteau de pair sur son épaule, et entra dans le palais qui est à côté de Westminster.

Le chancelier était assis sur son sac de laine revêtu de pourpre. Le poëte prêta l'oreille et n'entendit que des choses vulgaires. Il comprit à l'instant que sa place n'était pas là. Il ne daigna pas rester dans cette chambre d'avocats grands seigneurs et partit.

—

8 JUIN. — BEYLE. — *La Chartreuse de Parme*, ouvrage sans conception profonde, mais plein d'observations très-fines sur le monde diplomatique.

La duchesse de Sansoverino donne à son neveu des conseils d'hypocrisie religieuse assez curieux.

« Crois ou ne crois pas ce qu'on t'enseignera (en théologie), *mais ne fais jamais aucune objection*. Figure-toi qu'on t'enseigne les règles du jeu de whist. »

« Les princes ne veulent voir que des masques et prétendent juger de la beauté du teint. »

Les portraits sont fins et vrais, mais c'est la peinture d'un monde trop bas et trop haïssable pour sa lâche hypocrisie.

La tante disant à son neveu : « Cet homme a une manie qui est d'être aimé, baisi-lui la main », me soulève le cœur.

Ils sont roués et violents dans leurs haines.

—

DE STRAUSS. — Le Dr Strauss a fait sur le Nouveau Testament le même travail que Spinosa sur l'ancien.

C'est un procès instruit pesamment, en demande de nullité de *divinité et de vérité historique*.

La question est de réduire le christianisme à la condition de mythe et à l'état de légende, en partant de cette distinction que le *mythe* peut être bon à conserver comme mythologie philosophique.

—

DROIT D'AÎNESSE. — Le droit d'aînesse par une étrange contradiction se trouve être, en Angleterre, la source de l'égalité. — La pairie n'y est pas un rang, mais une magistrature héréditaire. Or, n'étant héréditaire que par l'aîné et pour l'aîné, les autres fils rentrent dans le commerce et les rangs de citoyens laborieux.

—

La tête de l'homme est comme l'aimant qui prend des forces à mesure qu'il est plus chargé.

—

Pour amuser ma mère, je faisais tourner mon esprit devant elle comme une toupie, et je lui présentais en racontant des idées et des contrastes comiques qui la forçaient de rire. Mais tout à coup elle s'arrêtait et me disait :

— Tu fais semblant d'être gai et heureux, mais tu ne l'es pas, et c'est par bonté que tu te montres ainsi, je le sais bien, va!

Le cœur maternel ne se trompe jamais; le fruit des entrailles, l'enfant, ne peut rien cacher à celle qui l'a produit.

—

DES JOURNAUX. — Le bourgeois de Paris est un roi qui a chaque matin un

complaisant, un flatteur à son lever, qui lui conte vingt histoires. Il n'est point obligé de lui offrir à déjeuner, le fait taire quand il veut et lui rend la parole à son gré; cet ami docile lui plaît d'autant plus qu'il est le miroir de son âme et lui dit tous les jours son opinion en termes un peu meilleurs qu'il ne l'eût exprimée lui-même; ôtez-lui cet ami, il lui semblera que le monde s'arrête; cet ami, ce miroir, cet oracle, ce parasite peu dispendieux, c'est son journal.

—

ANGLETERRE. — Ce qui fait la force et l'unité de cette nation, c'est que chaque homme s'y regarde comme un homme politique. Chaque citoyen parle et agit dans le sens de la politique anglaise du moment.

—

FRANCE. — Notre nation est légère et taquine. Elle ne veut laisser tranquille aucune supériorité.

—

DU NÉANT DES LETTRES. — La seule fin vraie à laquelle l'esprit arrive sur-le-champ, en pénétrant tout au fond de chaque perspective, c'est le néant de tout. Gloire, amour, bonheur, rien de tout cela n'est complétement. Donc, pour écrire des pensées sur un sujet quelconque et dans quelque forme que ce soit, nous sommes forcés de commencer par nous mentir à nous-même, en nous figurant que quelque chose existe et en créant un fantôme pour ensuite l'adorer ou le profaner, le grandir ou le détruire. Ainsi nous sommes des Don Quichottes perpétuels et moins excusables que lui, car nous savons que nos géants sont des moulins et nous nous enivrons pour les voir géants.

—

SOURDS-MUETS. — Vu les sourds-muets. — Bien tenus, bien instruits. Plus de garçons que de filles. Environ cent quatre-vingts élèves. En France, il y a *vingt-deux mille* sourds-muets; *mille* seulement sont élevés à Paris, à Bordeaux et dans quelques autres institutions. Le reste est donc condamné à servir ou à mendier, ou à vivre de la vie des animaux et des bêtes de somme dans les villages pauvres.

Ceci est à dire aux chambres ou à faire dire par un de mes amis.

Chercher les moyens d'y remédier. Peut-être en exigeant que chaque commune paye une demi-bourse au profit de ses enfants nés sourds-muets.

—

DES GOUVERNEMENTS. — Le cardinal Dubois fit un mémoire dans lequel il disait

que l'avantage des gouvernements absolus était de soumettre les passions et les volontés trop hardies qui s'élèvent chaque jour dans un gouvernement.

— Mais le gouvernement constitutionnel est une évaporation de ces *volontés* qui se transforment par la tribune et la presse, et ne sont plus que des *idées*.

—

DU CŒUR. — Le cœur existe bien, moralement parlant. On sent ses mouvements de joie ou de douleur; mais c'est une chambre obscure dont la lumière est la tête. La mémoire et la pensée l'illuminent et y font paraître les sentiments. Sans la tête ils s'éteignent. Les fous n'aiment plus ou ne savent pas qui ils aiment. Quelquefois ils prennent en haine ceux qu'ils aimaient.

—

DE L'IMPRIMERIE. — Les anciens avaient sur nous l'avantage de ne pas connaître l'imprimerie.

Ceci paraîtra singulier, mais ma conviction est que cette ignorance défavorable à la rapidité de la propagation des idées et à leur conservation, était favorable à l'épuration du goût et au choix dans les chefs-d'œuvre. Platon dit quelque part qu'il copia cinq fois de sa main les discours de Démosthènes. Un poëte ou un grand écrivain avait donc ainsi des lecteurs forcément attentifs et appliqués à connaître et à observer minutieusement le moindre détail des beautés du style. Ces lecteurs choisissaient les plus belles choses pour les multiplier. Ces abeilles ne se posaient que sur les belles fleurs; tout le reste était dédaigné et je pense peu de bien de ce qui ne nous est pas parvenu.

Le choix des lecteurs et leur attention à ne copier ainsi que les plus belles choses, aidait probablement et forçait les poëtes à ne laisser que leurs chefs-d'œuvre, puisqu'on ne copiait que ce que l'on aimait. Il est probable que ce goût public si fin et si pur leur donna la sévérité courageuse dont ils prirent l'habitude et le sentiment de l'*unité* dans leurs œuvres. — Virgile avait peut-être fait des satires; le *sic vos non vobis* permet de le croire. Juvénal s'était sans doute abandonné quelquefois au plaisir de faire des vers amoureux et des idylles, mais l'un n'a mis en lumière que ses Églogues et ses Géorgiques, l'Énéïde, malgré lui, et imparfaite à ses yeux; l'autre seulement ses satires; la pureté de traits de Virgile, la sévérité dure de l'autre visage eussent été altérés par le mélange.

Ce choix qui se faisait par le public copiste, dans l'antiquité, nous devons le faire nous-mêmes aujourd'hui.

Le public ne peut plus choisir à présent, il faut qu'il lise tout, et les mêmes lettres impriment les premiers et les derniers écrivains, ceux de l'art et ceux de la spéculation. Il serait juste de le ménager quelque peu. Si c'est un trop grand courage que s'épurer, souvenons-nous que Platon avait écrit des tragédies avant

ses œuvres philosophiques et les brûla, aimant mieux rester un et grand que *doublé* et tronqué.

—

LAMENNAIS. — Il n'est pas coupable de chercher la vérité, mais il l'est de l'affirmer avant de l'avoir trouvée.

—

8 NOVEMBRE. — La réserve et la dignité de caractère servent donc à grandir un homme, et, quand un peu de talent le met en lumière, lui donnent une assez haute position.

L'ambassadeur de Bavière est venu me prier de le *recommander* à son prince, parce qu'il est menacé d'être envoyé en Russie, ce qu'il craint. — J'ai ajouté un post-scriptum à ma dernière lettre en sa faveur.

1840

J'ai remarqué souvent que l'on a en soi le caractère d'un des âges de la vie. On le conserve toujours. Tel homme comme Voltaire semble avoir toujours été vieux; tel comme Alcibiade toujours enfant. — C'est aussi pour cela peut-être que tel écrivain enthousiasme les hommes de ce même âge auquel il semble arrêté.

—

VU CINNA. — Rachel a du dédain, de l'ironie, mais son talent manque d'amour. — Le talent de Talma n'était qu'amour de la tête aux pieds et en tout même dans la colère. Sa voix était puissante comme celle de l'orage, mais tendre aussi comme elle. Car jamais je n'ai entendu la voix des nuages sans penser que les peuples enfants devaient la prendre pour celle de Dieu. Elle a je ne sais quoi de bon et de tendre au milieu de ses grondements qui semble la voix d'un père tout-puissant qui gémit en punissant et pleure sur nos fautes.

—

LOUIS XIV. — Le roi et la noblesse étaient deux anciens amants qu'on avait brouillés. — Ils se rapprochaient quelquefois, mais ne pouvaient plus se reprendre et devaient rester séparés par l'intrigante bourgeoisie.

—

Ma noblesse,
Qu'elle soit mon amie et non pas ma maîtresse...

—

DES LETTRES FAMILIÈRES. — Une lettre peint la personne à qui l'on écrit, aussi bien que celle qui écrit, car, malgré nous, nous modifions le style selon son caractère et selon ce qu'elle attend de nous.

—

LA QUESTION RELIGIEUSE. — Plus l'esprit est vigoureux, plus il se perd dans les catacombes de l'incertitude humaine. Pascal s'y est perdu pour avoir marché plus avant que les autres.

Toute religion n'a jamais été crue qu'à moitié et a eu ses athées et ses sceptiques. Mais les sages ont gardé leurs doutes dans leur cœur et ont respecté la fable sociale reçue généralement et adoptée du plus grand nombre.

—

UN MOT. — Les Irlandais passent pour très-spirituels. — Un d'eux s'est mis à genoux à Rome devant une statue de Jupiter, et lui a dit :

— O Jupiter, si tu reviens au pouvoir, souviens-toi, je te prie, que je t'ai été fidèle dans l'adversité.

—

BONAPARTE. — Le corps de Napoléon, empereur, sera transporté aux Invalides. — La Providence avait mieux placé sa cendre, sur un rocher comme Prométhée, sous un saule comme J.-J. Rousseau, ayant pour grille à son monument l'océan Atlantique. — A l'abri des émeutes et des colères politiques ; sur un volcan éteint, comme les révolutions d'où il est sorti.

—

21 JUILLET, MINUIT. — Le chagrin force un homme à parler franc ; comme la lance du Raphaël de Milton touche le crapaud et fait paraître Satan malgré lui dans sa forme réelle.

Figaro parle vrai sitôt que Suzanne l'a blessé au cœur, et il cesse d'être un arlequin.

—

12 MAI. — BONNE ACTION DE LAMARTINE. — Les secours que j'ai demandés pour Lassailly au gouvernement sont inutiles et trop peu considérables pour le soutenir dix jours.

Lamartine l'apprend par moi ; il n'hésite pas, et pendant la séance de la

chambre des députés, fait une quête qui produit 455 fr. — Je les porte à la sœur du pauvre malade. — Ce que je lui avais donné déjà suffisait pour payer ses dettes, mais non pour vivre.

LASSAILLY. — Encore un désolant exemple des supplices d'un travail excessif dans une organisation faible. — Le goût très-fin des lettres développé outre mesure dans ce jeune homme, la fréquentation des plus hautes intelligences, lui ont donné le désir violent d'atteindre la plus grande supériorité intellectuelle. — La surexcitation du cerveau est venue de ce désir joint à la nécessité de gagner sa vie et ce n'était, dit sa sœur, que lorsqu'il était malade que venait le talent d'exécution pour lui, encore venait-il désordonné et obscur, ne scintillant que par rares éclairs. — Il vient de succomber et une fièvre chaude l'abat. — Il est chez le docteur Blanche, le plus dévoué et le plus généreux des médecins, mais il est douteux que sa santé renaisse et même sa raison.

— Sa sœur a remarqué que dans la santé il ne pouvait pas travailler. La maladie était la lampe qui illuminait sa tête.

—

SUR MOI-MÊME. — La partie d'échecs que j'ai jouée contre la destinée toute ma vie, je l'ai toujours gagnée jusqu'ici. Je lui ai arraché ma mère deux fois, elle devait mourir; je l'ai reprise et conservée cinq ans jusqu'à ce que les forces vitales fussent éteintes en elle entièrement. A travers l'inconcevable dureté de mon beau-père, trois fois millionnaire, j'ai vécu honorablement sans lui rien demander, jamais une fois pendant treize ans, et sans faire de dettes. — Dans toutes les affaires de fortune, j'ai attendu mes droits sans daigner me plaindre, j'ai souffert en silence, j'ai travaillé sans dégrader ma pensée et je n'ai fait que des œuvres d'art. — J'ai réussi à prouver que l'on peut être uniquement poëte ou homme de lettres et marcher de pair avec ce qu'il y a de plus haut dans la société, sans avoir une fortune considérable ou même ordinaire.

Aujourd'hui la fortune a les dés dans sa main, elle les remue aux Indes et les secoue à Londres. Aucune prudence humaine ne peut faire plus que je n'ai fait, mon devoir est d'attendre dans l'immobilité. J'ai jeté à Londres les bases de l'affaire, la justice la dénouera.

—

DE RACINE. — Racine a fait un théâtre tout épique. Il faudrait des demi-dieux pour jouer Homère. De même pour jouer des personnages tirés de ses flancs. — J'ai vu Talma dans *Achille* et il y était trop lourd, sans l'élégance divine. Il devait avoir la taille souple et la nudité céleste des fils des dieux, de l'Achille de Flaxmann et du Romulus cambré de David qui lance son javelot avec un sourire dédaigneux. — Les anciens qui sentaient cela grandissaient l'acteur par le cothurne, grossissaient sa voix par le masque, et *Sophocle*, *Eschyle*, *Euripide* n'étaient joués qu'une fois. Toujours chantés par des rhapsodes comme Homère.

—

DE LA RÉPUBLIQUE EN FRANCE. — Ce ne serait pas assez de César, de Charlemagne et de Louis XIV pour fonder un despotisme absolu en France, dans l'état où elle est. — Il n'y a plus dans notre organisation toute démocratique et républicaine, depuis 1793, qu'une forme qui convienne, c'est une république avec une aristocratie d'intelligence et de richesse élégante. Le temps en refera une autre.

— Les Français sont satisfaits à peu de frais, un peu de familiarité dans les manières leur semble de l'égalité.

—

DES ŒUVRES D'ARGUMENTATION ET D'INSPIRATION. — La faiblesse des œuvres de discussion, sur quelque sujet que ce soit, vient de ce qu'elles s'adressent à la logique, et que la raison humaine étant sans base et toujours flottante, tous les plus grands écrivains sont tombés dans d'effroyables contradictions. Mais les œuvres d'imagination, qui ne parlent qu'au cœur par le sentiment, ont une éternelle vie et n'ont pas besoin d'une *synthèse* immuable pour vivre.

Aristote, Abeilard, Saint Bernard, Descartes, Leibnitz, Kant et tous les philosophes se renversent les uns par les autres et les uns sur les autres. Mais Homère, Virgile, Horace, Shakspeare, Molière, La Fontaine, Calderon, Lope de Vega se soutiennent mutuellement et vivent dans une éternelle jeunesse pleine de grâces renaissantes et d'une fraîcheur toujours renouvelée.

—

DE MOLIÈRE. — Il me semble que Molière a eu quelque envie de tourner indirectement en ridicule l'exagération de l'honneur des maris espagnols de Calderon dans sa comédie du *Cocu imaginaire ;* comme Calderon fait invoquer l'honneur à tout propos par *D. Gutiere*, le médecin de son honneur, Sganarelle dit :

Quand j'aurai fait le brave, et qu'un fer, pour ma peine,
M'aura, d'un vilain coup, transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras ?

—

SUR VOLTAIRE. — Voltaire avait cette faculté double et si rare de la méditation et de l'improvisation dans la conversation.

En général, les auteurs fuient le monde, dont ils craignent le contact, parce qu'ils ont peur de paraître, en conversation, inférieurs à l'idée que leurs écrits ont donnée d'eux.

Cette *coquetterie*, assez légitime, cette frayeur de détruire leur idéal est la première cause de leur sauvagerie.

La seconde est la crainte du contact avec la médiocrité familière et indiscrète.

POÈME A FAIRE. — L'ANNÉE DE PAIX 1699. — Ce fut la seule année où le monde n'eut aucune guerre.

1841

LA POÉSIE DES NOMBRES.

A Henri Mondeux, mathématicien à quatorze ans.

Les *nombres*, jeune enfant, dans le ciel t'apparaissent
Comme un mobile chœur d'esprits harmonieux
Qui s'unissent dans l'air, se confondent, se pressent
En constellations faites pour tes grands yeux ;
Nos chiffres sont pour toi de lents degrés informes
Qui gênent les pieds forts de tes *nombres* énormes,
Ralentissent leurs pas, embarrassent leurs jeux ;
Quand ta main les écrit, quand, pour nous, tu les nommes,
C'est pour te conformer au langage des hommes;
Mais on te voit souffrir de peindre lentement
Ces esprits lumineux en simulacres sombres
Et, par de lourds anneaux, d'enchaîner ces beaux *nombres*
Qu'un seul de tes regards contemple en un moment.
Va, c'est la poésie encor qui, dans ton âme,
Peint l'algèbre infaillible en paroles de flamme
Et t'emplit tout entier du divin élément :
Car le poëte voit sans règle
Le mot secret de tous les sphinx ;
Pour le ciel il a l'œil de l'aigle,
Et pour la terre l'œil du lynx.

—

LE SERMENT POLITIQUE. — Question à traiter. — De l'impiété du serment politique. De la nécessité de l'abolir dans les États démocratiques où un homme peut voir dans sa vie cinq dynasties. Le serment l'avilit ou le chasse. Dans les deux cas, la nation est privée d'une lumière.

—

POUR LES CONSULTATIONS DU *Docteur Noir*. — Poser l'idée métaphysique en haut. Idée à laquelle l'histoire vient apporter ses preuves, et les déposer à ses pieds.

—

29 JUIN. — ARMAND CARREL. — J'apprends, par une conversation avec d'anciens amis, qu'un jour Armand Carrel dit en parlant de moi : *Voilà une belle âme, il faut la montrer !*

A la suite de ce mot sympathique d'un homme que je n'ai jamais connu, parut le grand article du *National* sur ma vie et mes œuvres. — C'était de M. Rolle, homme d'un esprit rare et des plus étendus.

—

UN POEME A FAIRE. — Vous, mère jeune et belle, qui me disiez en me serrant la main : « Celui-là je ne le nourrirai pas, » vous pensiez, n'est-ce pas ? à ce que seraient pour lui les hommes qui vous survivraient et devaient vivre autour de lui et le juger. L'âme d'un poëte est une mère aussi et doit aimer son œuvre pour sa beauté, pour la volupté de la conception et le souvenir de cette volupté, et, pensant à son avenir, s'écrier : « Je l'ai fait pour toi, Postérité ! »

Nous reprendrons prochainement la suite de ces fragments, morceaux disjoints mais non disparates, où transparaît la noble image comme en un pur cristal.

LOUIS RATISBONNE.

L'OPINION DU DOCTEUR STRAUSS

SUR

LA QUESTION ALLEMANDE

Le célèbre auteur de *la Vie de Jésus* vient de publier un petit volume de mélanges[1] auquel nous empruntons un morceau écrit, il y a deux ans, à l'occasion des événements du Schleswig-Holstein, mais qui, chose singulière, semble avoir été fait aujourd'hui même et sous le coup du présent. C'est un dialogue entre deux allemands sur la question allemande. Les interlocuteurs, cela va sans dire (c'est de l'essence du dialogue), ne sont pas du même avis; cependant ils tombent d'accord sur ce point, ou plutôt ils négligent même de le discuter, tant il est manifeste : à savoir que tout n'est pas pour le mieux, que tout est au pire dans la Confédération allemande. Ce qui ne signifie pas que M. de Bismarck mérite d'être comparé à M. de Cavour, ainsi que l'a fait M. Thiers.

CHARLES DOLLFUS.

Moi. — Ces messieurs pensent comme feu le bon roi David.

Lui. — Comment pensait le bon roi David?

Moi. — Lorsque, à propos de mesures statistiques si mal vues en haut lieu[2], le prophète Gad lui donna le choix entre la famine, la peste ou la fuite devant l'ennemi, le pieux monarque déclara qu'il aimait mieux tomber aux mains de Dieu que dans celles des hommes. Ce n'est pas tout à fait avec la même piété qu'aujourd'hui nos moyens et petits

[1] *Kleine Schriften*, D. F. Strauss, 1 vol. — Leipzig, Franz Düncker.

[2] Résidence de Jehovah.

souverains préfèrent rendre hommage à leur grand collègue plutôt que de se confier à leurs peuples.

Lui. — Ils pensent que les pies ne s'éborgnent pas entre elles.

Moi. — Mais les oiseaux de proie, lorsqu'ils entrent en appétit, plument les pies.

Lui. — Les pies te tiennent-elles si fort au cœur?

Moi. — Moi? je voudrais voir d'abord les pies aux griffes de l'aigle, et l'aigle ensuite — à tous les diables [1].

Lui. — Eh! eh! je ne te savais pas si radical.

Moi. — On apprend quelque chose dans des temps comme le nôtre. Dans sa confiance, le peuple allemand a frappé successivement à trois portes, et il a été repoussé de toutes trois. Le *National-Verein* a frappé à la porte de la Prusse.

Lui. — Ce fut une sottise.

Moi. — Oh! plus qu'une sottise, ce fut de la démence; mais pas de la part de ceux qui ont frappé, de la part de ceux qui n'ont pas ouvert.

Lui. — Alors parut l'Autriche; sans que personne eût heurté chez elle, elle sortit devant sa porte et vint vers nous, mais ses avances furent dédaignées.

Moi. — Parce qu'on apercevait trop clairement la ficelle. Et combien la défiance était légitime, nous le voyons aujourd'hui si nettement, que les yeux nous en cuisent. Attendre des desseins allemands de l'Autriche, cela s'appelle vouloir récolter des raisins sur des buissons d'épines.

Lui. — Exactement comme de la Prusse. L'esprit allemand ne peut exister que chez les États purement germaniques.

Moi. — Ah! ah! purement germaniques! C'est ainsi que se font appeler niaisement nos petits et moyens États. Personne ne nous écrira-t-il donc un nouveau catéchisme politique pour les Allemands?

Lui. — Je sais bien qui, dans le *Pater noster*, arriverait à la septième invocation.

Moi. — Tu ne veux pas parler du Bonaparte, j'imagine? Celui-là viendrait tout au plus dans la sixième « qu'il ne nous induise pas en tentation » aux temps difficiles; du reste, les Allemands devraient prier pour sa conservation dans les églises; car ils lui doivent le peu de progrès qui s'est réalisé en Allemagne depuis six ans; bien entendu, ce n'est pas à son bon vouloir qu'ils le doivent, mais à la peur qu'ils ont de lui et des idées qu'il a mis en branle.

Lui. — Oh! oui, il a des idées, comme on a des chevaux pour traîner sa voiture; mais n'est-ce pas là un sacrilége contre ce qu'il y a de plus saint?

Moi. — Cela n'est point louable; toutefois, un despotisme avec des

[1] Il y a dans le texte : *au coucou*, proverbe allemand qui ne se peut traduire que par l'équivalent français dont nous usons.

idées est meilleur que le despotisme sans esprit ni idées, des hobereaux et des caporaux, tel qu'il s'étale chez nous. Il l'est déjà parce que les idées, une fois grandes et sorties de leurs gaînes, s'émancipent nécessairement à la fin.

Lui. — Jusqu'à ce jour Napoléon se sert de l'idée des nationalités comme simple moyen pour atteindre au but de son ambition.

Moi. — Mais combien de temps encore? Nationalité signifie indépendance des peuples; on ne peut séparer longtemps l'idée de nationalité de celle de liberté. Napoléon aura en fin de compte travaillé pour la liberté, et il a déjà travaillé pour elle, qu'il l'ait ou non voulu. Mais nous parlions tout à l'heure d'un catéchisme politique à l'adresse des Allemands; dans ce catéchisme les dix commandements devraient précéder le *Pater noster*.

Lui. — Bien! et comment s'appellerait le premier commandement.

Moi. — A une autre fois la réponse. Mais le second serait : Tu ne prendras pas en vain le nom d'Allemagne, de ta grande patrie.

Lui. — Nos grandes puissances le suivent déjà, en ce qu'elles ne se soucient plus du tout de l'Allemagne.

Moi. — Et cependant elles me sont par là plus agréables encore que les gens de Würtzbourg [1], qui en de belles phrases parlent de l'Allemagne, et qui cependant n'entendent par là que leur Bavière, leur Würtemberg, et ainsi de suite (j'excepte, comme toujours, le duché de Bade). Aux ministres de ces États l'on devrait défendre sans autre d'avoir à la bouche ces mots : « Allemand » et « Allemagne, » parce qu'en les prononçant ils prononcent chaque fois un mensonge.

Lui. — Qui sait? Si ces États avaient le pouvoir.

Moi. — Ils n'auraient pas le vouloir. Là, comme ailleurs, rien que de l'égoïsme dynastique ; mais s'il me faut tenir avec l'égoïsme, je préfère encore le grand au petit. Celui-là du moins, à l'occasion, peut amener quelque chose de grand et de bon, l'autre jamais. Que le peuple allemand, de guerre lasse, ait mis ses espérances concernant le Schleswig-Holstein dans l'idée d'une union des petits et moyens États, c'était déjà un témoignage de la situation désespérée de ses affaires. C'était la troisième porte à laquelle il heurtait, et de laquelle il fut d'abord repoussé par des prétextes, puis avec une dureté croissante. Ainsi, abandonné de tous ceux qui semblaient destinés à prendre sa cause en main, le peuple allemand n'a plus qu'une alternative : s'aider lui-même ou renoncer à lui.

Lui. — Je crois qu'il ne fera ni l'un ni l'autre.

Moi. — C'est ce que je crois aussi : il attendra, il tâchera de gagner du temps, et le temps produira quelque autre occasion. Mais qu'elle

[1] Conférence des États moyens qui s'est tenue dans cette ville.

vienne, il aura, j'espère, appris trois choses importantes et qu'il n'oubliera plus.

Lui. — En premier, hélas! que sa constitution fédérative actuelle ne vaut rien.

Moi. — Eh! c'est là, ce me semble, ce qu'il sait de reste; mais que cette constitution soit de mauvais service du haut en bas, qu'elle nous paralyse pour toute action énergique, même dans les plus favorables circonstances, qu'elle nous rende la risée de tous nos voisins, et le volant sur la raquette de toute ambition étrangère, cela ne s'est jamais montré si évidemment qu'en ce jour aux yeux du peuple entier. Une chose qu'à présent nous voyons tout aussi clairement, c'est qu'avec des États monarchiques séparés il n'y a de possible que l'union d'États, c'est-à-dire précisément la misérable condition où nous sommes.

Lui. — La preuve?

Moi. — Elle est dans l'histoire séculaire de l'Allemagne comme dans la nature de la chose. Les sommets monarchiques des États particuliers se dresseront toujours, hostiles, contre l'unité plus haute qui les dominerait, et de là un inévitable conflit qui finira, ou bien par la dissolution de tout lien, ou par l'effacement des États particuliers.

Lui. — Cela reviendrait à dire, en troisième lieu : Une constitution fédérative n'est possible qu'avec la forme républicaine.

Moi. — Et la monarchie seulement comme État unitaire. Ces vérités, je pense que le peuple allemand se les mettra derrière l'oreille pour les prochaines occasions.

Lui. — Et quelle résolution crois-tu qu'il prendra, en définitive?

Moi. — L'une ou l'autre, selon les circonstances.

D. F. Strauss.

LE JUBILÉ DE BOPP

Le 16 mai dernier, a été célébré le cinquantième anniversaire de l'ouverture du cours de sanscrit, à l'université de Berlin, par l'illustre Franz Bopp. Si nous sommes bien informés, la cérémonie, qui devait d'abord se compliquer d'une promenade aux flambeaux, a été réduite, par l'état d'anxiété où se trouve aujourd'hui la capitale de la Prusse, à quelques discours adressés au vénérable doyen de la philologie comparée, et à la remise de la croix d'honneur de la part du gouvernement français, qui a eu l'heureuse idée de contribuer ainsi à la fête.

Pour notre part, nous ne regrettons rien et ne désirons rien de plus. L'éclat mondain convenait mal au caractère peu tapageur de la science dont il s'agit. Il n'en peut être question qu'entre adeptes, et l'*Odi profanum vulgus*, souvent prononcé à tort et à travers, n'a jamais été mieux à sa place.

Plus d'un lecteur se demandera même, à coup sûr, sans que nous ayons le droit de nous en étonner, qu'est-ce donc que ce Bopp de qui l'on célèbre, avec plus ou moins de bruit, la cinquantaine professorale ? Rien de moins, répondrons-nous, qu'un des fondateurs principaux d'une science nouvelle, la philologie comparée, ou, si l'on veut, la linguistique. Nous disons « un des fondateurs, » parce que Bopp a eu des précurseurs et des émules, A. W. Schlegel, J. Grimm, notre Eug. Burnouf et même aussi notre Raynouard[1]. Mais, parmi tous ces hommes qui ont contribué à fonder

[1] Une tentative des plus discrètes que j'ai faite ici même, il y a quelque temps, pour revendiquer sans exagération ce qui est dû à Raynouard, m'a valu, de la part d'un jeune philologue allemand, quelques aménités dans le goût de feu M. Grobianus de Lourdemont. J'espérais pourtant que cette mauvaise habitude d'érudits mal élevés était passée de mode au delà du Rhin.

la linguistique, on ne peut méconnaître que la part principale revient à Bopp, et que sa grammaire comparée des langues indo-européennes est la pierre angulaire de l'édifice. La précision et la spécialité caractérisent avant tout cet admirable travail. Parmi ces fins rapprochements poursuivis jusqu'au bout avec une merveilleuse sagacité, nulle place n'est donnée aux généralisations hâtives, et à ce qu'on pourrait nommer « le chapitre des considérations. » L'ouvrage commence *ex abrupto* par l'énumération des voyelles sanscrites, et finit, sans plus de souci de l'éloquence, par un examen de la racine *tar*. Dans l'espace des trois volumes, on ne surprendrait pas le plus léger écart du sujet technique, pas même un raisonnement *a priori*, pas une construction idéale. La méthode de l'observation a été suivie, sans broncher une seule fois, par ce compatriote et contemporain de Hegel ! Aussi sa grammaire comparée est-elle et sera-t-elle longtemps le livre indispensable, le code du genre, non-seulement quant aux langues indo-européennes dont elle établit solidement l'unité, mais aussi quant aux idiomes de famille quelconque, pour l'étude desquels elle fournit la méthode naturelle.

Quand les gens du monde entendent parler de linguistique, ils ne songent qu'à une seule question : cela servira-t-il à l'étude pratique des langues ? en apprendra-t-on plus vite l'anglais, l'allemand, dans l'intérêt du commerce et de la littérature ? La philologie comparée fournit évidemment des facilités à la pratique, car, en faisant connaître la structure intime des langues, elle soulage la mémoire de tout ce qu'elle éclaircit. Autant la mémoire retient difficilement les faits dont l'intelligence ne se rend pas compte, autant elle garde aisément ceux qui ont été analysés et réduits à un système bien lié. Mais, lors même que cet avantage si grand et si sérieux n'existerait pas, lors même que la linguistique n'aurait aucune application utilitaire, elle n'en serait pas moins une science considérable, comme l'est toute lumière étendant le champ de nos connaissances et diminuant le cercle fatal d'inconnu et de ténèbres qui nous enveloppe. En montrant les lois de la parole humaine, l'organisation régulière et rationnelle de ces sons en apparence si capricieux, la science du langage soustrait encore un domaine au hasard. Elle aide, dans sa mesure, à démontrer que tout ce qui nous est accessible est soumis à des lois, et que rien au monde n'a lieu par cas fortuit. De l'existence universelle des lois on montera ensuite à leur unité, de leur unité à leur excellence ; et si l'esprit échappe ainsi à la matérialisation et au découragement qui le menacent, la linguistique aura contribué pour sa part à le sauver.

Voilà jusqu'où peut aller, en ses conséquences philosophiques, la science dont Bopp est le plus illustre représentant. Pour en revenir à la fête célébrée en son honneur, la principale circonstance en a été la fondation qui porte son nom, *Bopp-Stiftung*, et qui a consisté en une

souscription européenne, — la France y a pris part[1], — non pour élever une statue ou quelque vain monument, mais pour encourager à perpétuité, au nom de Bopp, les travaux philologiques. On connait en France et en Angleterre des institutions analogues, par exemple les prix Volney et la fondation Buckland. Il a été très-judicieusement décidé que la rente de la fondation Bopp ne serait pas enchaînée à une destination exclusive, et qu'elle serait appliquée, selon l'opportunité et le plus grand avantage de la science, tantôt à provoquer un concours sur une question proposée, tantôt à récompenser un travail spontané, tantôt à subventionner une publication d'un grand intérêt linguistique.

Ainsi, lorsque la science à laquelle il a donné une si grande impulsion l'aura dépassé, grâce à lui-même, lorsque le sort commun qui attend les livres scientifiques aura réduit les siens à n'avoir plus qu'un intérêt historique (comme aujourd'hui les ouvrages de Lavoisier), le nom de Bopp pourra s'attacher encore aux travaux qui, d'âge en âge, renouvelleront la linguistique et y occuperont le premier rang.

F. BAUDRY.

[1] Notre pays fait mieux encore : il traduit la Grammaire comparée de Bopp. M. Michel Bréal, si bien qualifié pour se charger de cette tâche difficile, l'accomplit avec le plus grand succès, et met cet instrument indispensable à la disposition de nos travailleurs, dans une reproduction plus claire et plus commode à manier que l'original.

VARIA

CE QUE REDOUTENT LE PLUS LES SAUVAGES. — Dans tout pays neuf, ce que les colons réclament avec le plus d'insistance ce sont les routes, et ils ont raison. Dans ces mêmes pays, ce que les sauvages redoutent le plus ce sont ces mêmes routes, et ils ont encore raison, car les routes ne créent cultures et villages qu'en faisant disparaître tous les pays de chasse, terrains vagues, coupes boisées, plateaux herbeux, fourrés, forêts, prairies et savanes. Cette crainte que les sauvages ont des routes vient de se manifester dans toute sa force pendant la négociation d'un traité conclu par le gouvernement des États-Unis avec une fraction de la tribu des Sioux.

Les Sioux sont une des plus puissantes tribus indiennes; ils habitent dans le bassin du Missouri, entre le Mississipi et les Montagnes Rocheuses. Ils n'aiment pas les blancs et ils sont fort excusables, — on l'avouera, — de haïr en eux les ennemis et les destructeurs sans pitié, et souvent sans loyauté, de leur race. Leurs diverses fractions se sont beaucoup remuées pendant la grande guerre de la sécession, de nombreux colons ont été massacrés, et il a fallu diriger contre les sauvages de véritables expéditions conduites par un général. Des bandes se sont soumises après châtiment exemplaire, d'autres ont continué à tenir la campagne, et, dernièrement encore, l'une d'elles a scalpé quarante chevelures, dans un malheureux convoi d'émigrants gardé par un trop petit nombre de soldats. La fraction des Sioux avec laquelle les États-Unis viennent de faire la paix est celle des Minnéconojués.

« Nos lecteurs se rappellent, dit un journal américain, cité par le *Canadian News*, que, l'automne dernier, on envoya sur le Missouri des commissaires (et parmi eux le général Sibley) chargés de conclure un traité de paix avec les fractions hostiles des Sioux. On entra en pourparlers avec les Minnéconojués; le général Sibley commença par leur exposer l'état des affaires. « La rébellion,

leur dit-il, a été vaincue, le gouvernement des États-Unis est libre de tourner ses forces contre vous si vous ne voulez pas faire la paix, les commissaires ne sont pas venus dans votre pays, comme beaucoup de vous le croient, pour vous acheter la paix : Non ! le gouvernement veut votre bien, car la paix sera également féconde en résultats heureux pour les deux nations. Concluons un traité, sinon préparez-vous à la guerre. » Plusieurs chefs répondirent au discours du général, mais toutes leurs objections se réduisirent bientôt à celle-ci : « *Établira-t-on une route dans notre contrée ?* » Là-dessus, le général Curtis s'efforça de leur démontrer la nécessité absolue de cette route pour la nation, et, au bout d'une heure de nouveaux débats, les chefs donnèrent leur consentement et l'on passa à la conclusion du traité, ce qui veut dire que les vieux Indiens exhibèrent la pipe de la paix, chef-d'œuvre de l'art sauvage, et la bourrèrent de tabac et d'écorce de killikinnick ; ils l'allumèrent et la passèrent au général Curtis, puis aux autres commissaires, qui tirèrent, tous, les trois bouffées sacramentelles ; des Américains, la pipe passa aux chefs et aux Minnéconojués influents, qui faisaient ensemble une douzaine de personnes à peu près. Puis on leur présenta à signer le traité de paix contenant les conditions consenties de part et d'autre, c'est-à-dire que chaque sauvage toucha le bout de la plume avant qu'on apposât son nom au bas du traité, qu'on leur avait fidèlement interprété. Alors encore, et à plusieurs reprises, les Indiens témoignèrent leur mécontentement au sujet de la clause concernant l'établissement d'une route sur le territoire des Minnéconojués. On voyait bien que l'annuité de dix mille dollars, qui courait pour eux à partir du jour du traité, leur semblait une compensation insuffisante à la création de cette route qui allait introduire chez eux les blancs pour toujours. La paix signée, on distribua aux Sioux une foule de présents qu'on ne leur avait pas promis, ce qui leur causa une surprise agréable. Les Minnéconojués sont une des plus belles peuplades indigènes d'Amérique. Tout chez eux justifie le renom qu'ils ont d'être une des tribus les plus influentes de la nation des Sioux ; leur simplicité, leur bon sens, leur franchise, leur courage, leur foi à la parole donnée qui les a fait s'aventurer, en petit nombre, sans la moindre méfiance apparente dans un fort américain, à plus de cent milles de leur tribu ; ajoutons-y leur belle prestance individuelle : plusieurs des chefs ont plus de six pieds anglais de haut.

LE TRÔNE DE VIKRAMADITYA, *légende sanscrite.* — L'un des héros les plus célèbres de l'Inde, dit M. Émile Schlaginweit dans le *Globus*, est Vikramâditya, roi de Malwa, Inde occidentale. Vikramâditya fut le premier monarque hindou qui vainquit les Indo-Scythes, hordes touraniennes arrivées dans l'Inde occidentale deux cents ans avant l'ère chrétienne. Les Indo-Scythes avaient établi à Cachemir le siége de leur puissance, puis avaient occupé le Radjastan et les contrées que baigne l'Indus jusqu'à son embouchure. Vikramâditya enleva Cachemir et Surate

à la dynastie de Çaka et fonda, en mémoire de ce triomphe national, l'ère de Samvat (57 ans avant Jésus-Christ), encore en usage dans l'Inde centrale, d'Hindostan à Télingana. Il ne fut pas seulement fameux comme guerrier et vainqueur, mais aussi comme protecteur des sciences, des arts, de la poésie; les plus grands poëtes vécurent à sa cour; il devint naturellement l'objet de leurs louanges les plus choisies, et leurs éloges grandissant encore toutes ses nobles qualités, il finit par être aux yeux des Hindous le type de tout ce qu'il y a de grand et de beau. On donna une origine divine à son trône dont la disparition et la découverte sous le règne de Bodja forment le thème d'une foule de contes populaires, composés d'abord en sanscrit, puis traduits dans la plupart des vingt-deux langues de l'Inde et répandus jusque chez les peuples mogols..... Le père de Vikramâditya, dit la légende sanscrite, reçut, un jour, d'un brahmane un fruit qui devait rendre immortel celui qui en mangerait. Le roi aimait tant sa femme que peu désireux de lui survivre, il lui donna le fruit; mais la reine, épouse infidèle ne le mangea pas. Elle en fit cadeau à son amant, lequel, à son tour, en fit présent à sa maîtresse préférée; celle-ci le fit passer au plus aimé de ses adorateurs, et ainsi de suite jusqu'à une esclave, qui mangea le fruit et devint immortelle. Le roi trompé, blessé au cœur par la conduite de ceux qu'il aimait, et qu'il avait cru connaître, renonça au trône et se retira dans la solitude pour y faire pénitence. La légende glorifie ensuite le règne de Vikramâditya et raconte que ce héros fut appelé au ciel devant Indra lui-même pour juger une querelle qui s'était élevée entre deux dieux rivaux dans l'art de la danse, destinés à aller sur terre séduire un brahmane dont la ferveur dans la pénitence « menaçait de devenir dangereuse pour les dieux. » En récompense de ses services, Vikramâditya reçut d'Indra un trône entouré de trente-deux statues de femmes, sur lesquelles il fallait passer pour monter sur le trône.....

Le dieu Çiva accorda de son côté au héros la faveur de ne pouvoir mourir que de la main d'un homme ayant pour père un enfant de deux ans. Un démon, ennemi du pieux monarque, opéra ce prestige et Vikramâditya partit aussitôt avec une nombreuse armée pour tuer le nouveau-né, mais « *le sceptre de la mort* » l'atteignit avant qu'il fût arrivé au lieu de naissance de l'enfant miraculeux..... Le saint roi mort, son trône fut caché dans la terre par ordre d'une voix surnaturelle, et les générations qui se succédèrent en avaient perdu tout souvenir, lorsque enfin le roi Bodja remarqua que toutes les fois qu'un brahmane allait s'asseoir, près de sa demeure, dans un champ de légumes extrêmement fertile, il devenait le plus généreux et le plus libéral des hommes; au contraire, toutes les fois qu'il quittait ce champ, il ne cessait de crier au vol, à la misère, à l'injustice. Le roi Bodja, qui observait attentivement la conduite du brahmane, frappé de le voir devenir avare dès qu'il sortait du fameux champ, pensa que ce fait dépendait non du prêtre et de sa volonté, mais du lieu lui-même, et il ordonna aussitôt de fouiller le sol, dont on retira un trône magnifique, orné d'or, de pierreries et de trente-deux statues. A force de prières et de sacrifices, on réussit à faire bouger le trône de place et on le transporta, en grande cérémo-

nie à la résidence royale de Oudéchayina, aujourd'hui Oudjein; mais quand, à la vue d'un immense concours de peuple, le monarque mit, pour monter sur le trône, son pied sur une des statues qui portaient le siége royal, cette statue prononça ces mots d'une voix surnaturelle: « Si tu n'as pas la grandeur d'âme, le courage, la douceur de Vikramâditya, renonce à t'asseoir sur le trône. » Le roi demande alors à la statue de lui expliquer en quoi lui, Bodja, différait de son prédécesseur et celle-ci lui raconta l'histoire suivante: « Un brahmane ne pouvait obtenir des dieux l'accomplissement d'un vœu, bien qu'il eut fait, pendant cent années, tant de sacrifices que les cendres de ses victimes formaient une puissante colline; Vikramâditya offrit sa vie pour lui et le ciel fut si touché de ce dévouement royal qu'il exauça le brahmane et laissa la vie au monarque. » Cette histoire finie, chacune des trente-une autres statues en raconte une à son tour et presque toutes exaltent la générosité du roi pour les brahmanes et son respect pour eux.

« Un jour, dit une des statues, Vikramâditya ressentit si vivement la fragilité des biens de la terre qu'il résolut de donner ses richesses, ses joyaux, ses trésors, et il envoya même des messagers aux dieux auxquels il voulait donner une part de son héritage anticipé. Le dieu des mers, en échange de ses cadeaux, lui fit parvenir par un vieux brahmane quatre perles merveilleuses : l'une procurait toutes les richesses; l'autre, tout ce qui nourrit; la troisième mettait instantanément sur pied des armées; la dernière donnait habits et parures. Vikramâditya, voulant récompenser loyalement le vieux brahmane, lui donna à choisir une des quatre perles; le brahmane demanda la permission de consulter d'abord sa famille, mais il revint dans un profond abattement, car sa belle-fille, sa femme, son fils, s'étaient chacun décidé pour une perle différente. Pour le tirer d'embarras, le roi lui fit présent des quatres perles... Ce grand monarque, dit une autre statue, avait envoyé dans une ville très-éloignée, pour y recevoir des joyaux précieux, un serviteur qu'il avait menacé de mort dans le cas où il ne serait pas revenu au jour fixé. La mauvaise étoile du serviteur voulut que de violentes tempêtes gonflassent énormément ruisseaux et rivières, et ce ne fut qu'en donnant la moitié de son trésor qu'il put trouver un passage. Vikramâditya loua son messager d'avoir tout fait pour arriver à temps et lui fit cadeau du reste du trésor. » C'est là le thème que Schiller a traité avec génie dans sa fameuse « *Bürgschaft.* »

Dans les récits d'autres statues, le roi délivre de belles femmes dont les démons s'étaient emparés, ou bien il se charge de continuer de cruelles pénitences pesant lourdement aux brahmanes qui s'y étaient soumis; d'autres légendes ne glorifient que son courage, telle est celle du « Trône grandissant. » Tous les matins sortait du Gange un trône qui s'élevait jusqu'au soleil, comme pour lui offrir un siège; à partir de midi, ce trône se rapetissait et, au coucher du soleil il replongeait dans le fleuve jusqu'à l'aurore du jour suivant. Vikramâditya monta sur ce trône; quand il fut près du soleil, la chaleur lui enleva tout son sang et brûla son corps, sur quoi le dieu du soleil lui donna un nouveau

corps et deux bracelets qui procuraient toutes les richesses, mais dont il fit cadeau à un brahmane.

Le débonnaire monarque se laissa souvent tromper. On connait déjà l'épisode des perles. Un jour, un brahmane, — ce sont toujours eux qui l'exploitent, — lui raconte qu'il vient de rêver que le roi allait lui bâtir une maison et lui donner des terres. Vikramâditya réalise aussitôt le rêve en remplissant une ville entière de nobles femmes, d'éléphants, de domestiques dont il fait présent à l'astucieux songeur. Une autre fois, il ne se délivre des obsessions et des menaces d'un rêve inquiétant qu'en comblant les brahmanes de cadeaux.

La plus intéressante des légendes racontées par les trente-deux statues est celle du combat de Vikramâditya et de Çalivahâna. « Un homme riche, dit la vingt-deuxième statue, pria en mourant ses fils, s'ils voulaient se partager son héritage, de ne faire le partage qu'en suivant les indications fournies par les objets qu'ils trouveraient aux quatre coins d'un champs. Les fils vécurent d'abord en paix, mais leurs femmes se détestaient et il fallut en venir à un partage; on fouilla le sol du champ et on y trouva quatre pots : l'un contenait de la terre; l'autre, du charbon; le troisième, des os; le quatrième, de la paille. Les héritiers, fort intrigués, demandèrent conseil aux brahmanes, puis à Vikramâditya, qui ne sut que décider. Le brahmane Çalivahâna, ayant entendu parler du procès, quitta son pays, se rendit chez les quatre fils et leur dit : « Voici ce que signifient les objets que vous avez trouvé dans le champ : celui qui a le pot plein de terre doit avoir la propriété des terrains; à celui qui a le pot de charbon reviennent l'or, les parures, les pierres précieuses; à celui qui a le pot d'os appartiennent les troupeaux; à celui qui a la paille seront dévolus les fourrages. » Tout le monde admira et loua le brahmane, mais Vikramâditya fut tout confus de l'infériorité qu'il avait eue vis-à-vis de Çalivahâna... ce fut l'origine de la guerre entre ces deux sages. Le père de Çalivahâna avait été potier; le fils, doué de facultés surhumaines, fit avec de la terre glaise des milliers d'hommes, de chevaux, d'éléphants, toute une armée, leur souffla la vie et marcha contre Vikramâditya; il fut vaincu, son armée anéantie. Il appela alors à son secours le roi des serpents, dont les sujets tuèrent par leurs morsures tous les soldats de l'armée victorieuse; mais Vikramâditya obtint d'un dieu une eau miraculeuse ayant la puissance de rappeler les morts à la vie; dans sa joie, il promit à un brahmane, qui était venu l'implorer, de lui donner tout ce qu'il demanderait. Ce brahmane, espion de Çalivahâna, demanda l'eau merveilleuse; le roi vit trop tard qu'il était joué, il tint sa promesse et fut vaincu.

La dernière statue loue le roi Bodja et le remercie d'avoir remis le trône à la lumière et d'avoir ainsi brisé le charme qui pesait sur elle et sur ses trente-une compagnes. « Les trente-deux statues, dit-elle, sont des génies célestes. Jadis nous entourions les degrés du trône d'Indra, mais sa jalouse épouse nous a transmuées en êtres inanimés, le jour où elle surprit fixés sur nous les regards d'amour du dieu. Nous ne devions renaître à la vie que lorsque le trône d'Indra aurait appartenu à Vikramâditya et aurait été de nouveau installé par son successeur

Bodja; maintenant le charme est détruit, tu nous délivres et nous sommes tes esclaves. » Là-dessus, Bodja voulant imiter la magnanamité de Vikramâditya, donne aux trente-deux génies la permission de remonter au ciel.

A Jérusalem on offre dans un couvent à qui peut les payer des gravures représentant en traits grossiers le paradis en amphithéâtre, tel que le décrivent les vieilles légendes. Des places vides sont réservées près des saints, sur les degrés semi-circulaires de l'estrade sacrée. Chaque pèlerin est libre d'acheter celle de ces places qui lui convient le mieux. D'ordinaire, elle est prise à côté du saint patron de l'homonyme, mais le prix est d'autant plus élevé, que la place est plus rapprochée du trône céleste.

(*L'Étoile d'Orient, Journal de Constantinople.*)

Cinq grands journaux, édités par des rédacteurs nègres, sont publiés dans les États du Sud : *la Tribune*, de la Nouvelle-Orléans; *le Nationalist*, de Mobile; *le Coloured American*, d'Augusta, en Georgie; *le New South*, de Beaufort (Caroline du Sud), et *le Coloured Tennesseean*, de Nashville.

(*The Beehive.*)

Un certain Jenkins a eu, dans les temps passés, l'idée de léguer à *Jésus-College*, Oxford, une somme considérable pour doter un *fellow* qui devra se faire admettre le plus tôt possible comme ministre du saint Évangile. Une fois consacré, il devra se mettre à la disposition du lord High Admiral, pour prendre service dans la flotte de Sa Majesté, à la première réquisition. S'il n'est pas requis dans la marine de guerre, il devra prendre charge d'âmes dans une plantation de quelque colonie, sous la haute direction et l'obéissance du lord évêque de Londres. Qu'arrive-t-il? Le collége fait l'élection, le *fellow* empoche ses rentes, et tout naturellement ne va ni à la flotte royale, ni dans les colonies.

(*The Unitarian Herald.*)

M. Spurgeon du Tabernacle vient de vendre 300,000 exemplaires de ses sermons en dix volumes.

(*The Unitarian Herald.*)

Les habitantes des îles du cap Vert sont babillardes à l'excès. On voudrait qu'elles prissent leçon de leurs voisines de la Guinée portugaise, les femmes

Papels, qui en se levant se remplissent la bouche d'eau ou de cendre, et la gardent pleine pendant tout leur travail jusqu'à l'heure du diner.

(*Fraser's Magazine.*)

Les actionnaires des chemins de fer du Delhi-Punjab ont reçu, en même temps que leur convocation à l'assemblée générale, une circulaire de l'évêque de Calcutta. Le Dr Cotton expose que les employés de la ligne sont destitués de consolations religieuses. Pour leur en fournir, les actionnaires sont priés de signer un engagement, par lequel ils renoncent à tant pour cent sur les dividendes qui doivent leur être servis, afin de former un *Delhi Railways Clergy Fund* pour la constitution d'un *clergé ambulant*.

(*Public Opinion.*)

Le ministre d'État de Washington a reçu du consul américain à Tobasco (Mexique), la nouvelle de la découverte de deux cités ruinées, dont on avait perdu le souvenir depuis la conquête. L'une est à 24 kilomètres de l'embouchure du Tobasco; l'autre, l'ancienne Xicolanea, est située au nord-est de Tobasco, dans la direction de la Laguna de Los Terminos.

Il y a neuf mois, Pithole City, en Pensylvanie, n'était composée que de deux maisons. Aujourd'hui elle possède douze hôtels, elle reçoit cinquante mille lettres par mois, et publie un journal qui se tire à trois mille exemplaires.

(*Missouri Democrat.*)

Émily Jane Bassard, âgée de onze ans, élève d'une école du dimanche, jouait à l'église en compagnie de quelques camarades avec des sous. Une des enfants s'aperçut qu'il lui manquait un sou. Une femme présente dit à Émilie de compter ses sous, elle s'en trouva un de plus qu'il ne lui fallait et le rendit à sa propriétaire.

Sur ces entrefaites, le Révérend Gray, vicaire d'Inkberrow, eut connaissance de l'incident. En sa qualité de magistrat, il fit arrêter aussitôt Émilie par le garde champêtre, et refusant toute caution la fit détenir en prison du lundi au jeudi et comparaître devant les petites assises (*petty sessions*) : aucun témoin à charge ne se présenta, mais le vicaire produisit lui-même le réquisitoire. Il accusa la prisonnière d'avoir été accusée dans le temps d'avoir volé un canif. Sur les représentations d'un juge que là n'était pas la question, le Révérend se désista.

Mais les amis et parents de la petite fille insistèrent pour que la cause fut jugée à fond. La cause fut donc appelée à nouveau. La séance suivante, le vicaire ne siégeait plus au fauteuil, mais prenant la place du procureur général, il fit un discours contre Émilie et produisit le témoignage d'une femme et d'une petite fille de dix ans, du témoignage desquelles il résulterait qu'Émilie avait réel-

lement volé le sou. Mais les jurés ayant été unanimes à ne pas voir dans cet acte d'intention félone (*felonious intent*) l'enfant fut acquittée.

Qu'aurait dit, qu'aurait fait le Révérend anglican si les Pharisiens lui eussent amené la femme adultère qu'ils voulaient lapider?

Au bal de Guildhall les *aldermen* et conseillers municipaux ont dans la ferveur de leur loyauté monarchique enlevé et emporté les peignes à décrasser et les broches à cheveux qui avaient touché les têtes augustes du prince de Galles et de sa femme. Il paraît que tout récemment des ouvriers ont aussi emporté une planche sur laquelle le prince avait passé, ils la couperont en morceaux et s'en feront des cure-pipes en souvenir de la visite de son Altesse Royale.

Les indigènes des îles Warekauri, ou îles Chatham, formaient, il y a une trentaine d'années, un petit peuple de quinze cents âmes; doux, inoffensifs, heureux, ils se battaient peu entre eux (contre l'habitude des tribus sauvages), et encore le premier sang versé terminait-il aussitôt leurs querelles armées d'homme à homme ou de groupe à groupe. Aujourd'hui, il ne sont plus guère que deux cents et leur nombre diminue tous les ans; c'est une bonne et charmante peuplade, amie des chansons et des longues histoires; ils sont petits, mais solidement bâtis, bruns; leur visage est rond et ils ont généralement un nez à la juive; la langue qu'ils parlent est un mélange de l'ancien idiome national et de la langue des Nouveaux-Zélandais. Une de leur coutumes les plus originales est celle-ci : ils ne donnent pas à tous les cadavres la même dernière demeure; chaque mort reçoit pour éternel séjour la place qui convient le mieux au métier qu'il a exercé pendant sa vie ou à la principale passion qu'on lui a connue.

Si le mort, disent les *Mittheilungen*, si le mort a été surtout bon pêcheur, on l'asseoit sur une espèce de radeau porté par la mer, son instrument de pêche à la main. — S'il s'est surtout occupé de prendre des oiseaux, on l'attache entre deux arbres, dans la position penchée du guetteur, le visage tourné vers les champs ou vers les collines où il aimait le plus à chasser. — S'il n'a eu aucune espèce de spécialité, aucune passion déterminante du principal travail de sa vie, on le dépose dans un trou d'un demi-mètre de profondeur et l'on plante devant le susdit trou un morceau de bois plus ou moins bien sculpté!..... Telles sont, ou telles étaient, leurs coutumes en matière funéraire avant la catastrophe de 1832 ou 1835..... L'une de ces deux années, — on ne sait au juste laquelle, — les Néo-Zélandais firent une descente dans les îles de Chatham et tuèrent, puis mangèrent à belles dents tous les indigènes. Leur expédition — il faut le dire — avait ce but culinaire atroce. Un Maori, qui avait visité par hasard les îles en qualité de

matelot à bord d'un navire de commerce de Sidney, raconta à ses compatriotes que les *More-Ore* (c'est le nom de la pauvre petite nation), étaient des gens bien nourris, gras à point et, de plus, incapables de résister aux guerriers de la double grande île. C'en fut assez; l'expédition ne tarda guère et les cannibales, ayant fait un nombre considérable de prisonniers, poussèrent leur raffinement de gastronomes barbares jusqu'à forcer les malheureux captifs à construire les fours où ils allaient être rôtis, et à ramasser le bois qui allait brûler dans les fours; quand tout fut prêt, l'heure du pot-au-feu venue, les victimes furent étendues en ligne sur le sol, en face des fours, et tuées, à coups de méré, par un chef Maori.

PETIT EXCÈS DE PHARISAÏSME. — Les autorités de Boston qui est, comme on sait, l'une des capitales du puritanisme « dans cette vallée de larmes et de misère, » « viennent, dit le *Globe*, de défendre aux journaux qui paraissent le lundi matin de rendre compte des assemblées du dimanche au soir — parce que la préparation et l'impression de ces comptes-rendus sont contraires aux lois qui interdisent le travail le jour du sabbat et parce que lesdits comptes-rendus ne sont ni une œuvre indispensable, ni une œuvre de la grâce, ni une œuvre dictée par l'amour du prochain. »

UNE JOURNÉE DANS UNE GRANDE VILLE DE L'ITALIE MÉRIDIONALE. — Dans ses lettres d'un voyageur en Italie, adressées à la *Gazette de Cologne*, M. Charles Vogt décrit avec beaucoup d'esprit et d'entrain une journée passée à Foggia, importante ville de 25 à 30,000 habitants, capitale de la province de la Capitanata, dans l'Italie méridionale. Il paraît que tout n'y est pas pour le mieux dans le meilleur des hôtels possibles, et que les commodités de la vie moderne n'y sont pas très-bien entendues.

« Nous entrâmes naturellement à Foggia juste au moment où le dernier train pour Pescara quittait la gare; nous arrivions trop tard malgré les pompeuses annonces du bureau de l'*Impresa Mastrojanni*. Mon compagnon de voyage le capitaine, qui demeure à Foggia, mon autre camarade de route qui lutte contre la fièvre, le conducteur de la diligence m'avaient tous d'une voix recommandé une *locanda* (hôtel) dont j'ai à peu près oublié le nom, l'*Albergo dell'Aquila d'Oro*, si je ne me trompe. Je cours à la recherche de ladite *locanda;* les plâtriers et les maçons y travaillaient précisément à recrépir les fenêtres et les murs de la chambre qu'on pouvait m'offrir : « Mais, monsieur, me dit-on, le plâtre sera parfaitement sec ce soir. » Je me sauve et cours à l'hôtel vis-à-vis, la « *Nobile locanda della Victoria.* » Personne en bas; je me hisse le long du plus impardonnablement sale de tous les escaliers et j'arrive à la porte d'une chambre. Que vois-je? une

fillette de douze ans étendue sur le bord d'un lit : ses cheveux épars sont une forêt où la mère de la jeune fille se livre corps et âme à une chasse qui n'est pas celle de Jules Gérard. On m'offre lit et chambre avec une affectueuse politesse, mais je m'excuse au galop et je recommence mon odyssée qui se termine au port dont j'étais parti, au bureau des diligences dont l'étage supérieur est occupé par une *locanda*. J'y arrive à bout de refus, ayant épuisé le calice jusqu'à la lie, résigné au plus sombre des destins. L'hôte de la *locanda*, dans l'honorable intention de me faire une faveur spéciale, me colloque dans la chambre où sont logés trois de mes camarades de diligence, le fièvreux qui ronfle comme un tuyau d'orgue, un gaillard qui crache soixante fois par minute et chantonne en faux bourdon des airs d'opéra, plus un troisième personnage moins méritoire. J'ai toutes les peines du monde à faire comprendre à cet hôte trop zélé que je préfère coucher seul; il finit pourtant par saisir le vif de ma démonstration et me cède une chambre dont le mobilier consiste en quatre lits, une table boiteuse, un meuble en fer à trois pieds et un vase innommable dont la capacité est calculée sur les libations possibles des dormeurs que quatre lits peuvent loger. L'aspect général de ce paradis du dormir est, malgré ces trois meubles, celui d'une solitude désolée. La fenêtre donnant sur le balcon ne peut se fermer que si l'on ferme en même temps les contrevents, et alors il fait noir comme dans un four; la porte de la chambre se ferme à la rigueur du dehors, mais, du dedans, absolument impossible de la fermer ou de l'ouvrir. Dirai-je tout? Je le dirai! Il est bon qu'on sache où en est la civilisation dans les grandes villes de ce pays. Un moment arrive où je suis forcé de me faire indiquer le petit appartement que ne remplace pas toujours avec avantage la plus belle salle d'apparat du monde. « Monsieur, il n'y en a pas! » Je me révolte, mais on me montre, dans le voisinage de l'hôtel, le mur entourant l'orphelinat qu'un géographe signale à la curiosité du public. C'est au pied de ce mur, du côté qui regarde la libre campagne, que les messieurs huppés vont sacrifier aux lois d'une nécessité fatale. C'est bien! portez-moi plutôt un « *Servito*, » grand vase en terre comme on en a trouvé des centaines à Pompéï. — (Ce doit être l'équivalent du baquet connu dans les salles de police des régiments francais sous l'appellation discrète de *Charles*.) — Toujours complaisant, mon brave homme d'hôte me fait porter le *servito* et l'installe entre porte et fenêtres grand ouvertes. Conséquence, la petite opération délicate que tout le monde a compris par sous-entendus s'exécute amicalement sous les yeux des voisins et des commensaux; les curieux ne me manquèrent pas plus qu'à tout autre. Mais ce n'est pas tout de se satisfaire en ce point délicat. Il faudrait aussi manger. L'hôte va me chercher la carte du dîner chez le traiteur d'en face, mais comment la déchiffrer cette carte? l'hôte ne sait pas lire; l'orthographe *sùi generis* de ce morceau de littérature culinaire me déroute et nous sommes obligés d'avoir recours à un jeune savant du crû. Enfin, nous sortons de ce mauvais pas, qui eût demandé, pour être franchi séance tenante, quelque Grégorovius profondement versé dans la science des manuscrits, et j'arrive à me commander un dîner meilleur, — je l'avouerai, —

que ne le promettait la physionomie peu encourageante de la cuisine où l'on le préparait. Tout à coup mon amphytrion vient à moi dans des transports de joie, vraiment rayonnant : « Monsieur, dit-il, vous êtes né coiffé ! Un chasseur vient d'arriver avec une bécasse; mais une bécasse, un morceau de cardinal ! C'est gras comme un ortolan; c'est rond comme une pomme. Ce serait un beau dessert ! » — « Soit! qu'on me l'apporte ! » On l'apporte. Bon Dieu ! elle a un bec camus ! c'est un râle, un simple râle des genêts ! Ma bile s'émeut; je prie l'hôte de bien examiner la prétendue bécasse : l'hypocrite, clignant des yeux, me répond avec un sang-froid superbe qu'aux environs de Foggia, et dans toute la plaine de la Pouille, les bécasses ont toutes le bec court, par la raison que, si le dit bec était trop long, elles le casseraient à tout bout de champ en remuant la profonde et pesante terre végétale pour y chercher des vers. — C'est tout bonnement la théorie de Darwin professée d'instinct par un ignorant; je me laisse fléchir et je me régale de ma *bécasse*. Le dîner fini : « Peut être que votre excellence voudra aller voir la troupe anglaise de passage à Foggia; vous vous y amuserez comme un bienheureux; c'est la troupe qui joue au Cirque-Impérial de Paris! » —« Allons-y! » — « Je vous le conseille, excellence ! c'est vrai! la troupe vient de Paris; le directeur l'a dit et votre excellence peut le voir écrit en toutes lettres sur les huit affiches à l'encre rouge et bleue que le directeur a fait placarder. Quarante chevaux ! autant d'hommes ! troupe de première classe ! » Je me laissai tenter; j'allai faire un tour sur les promenades, puis je pris ma place au cirque, où je m'amusai comme un enfant, surtout à la vue de l'enthousiasme frénétique de ce bon peuple méridional qui comblait la salle à s'y écraser. Revenu à mon hôtel, je me fais conduire par l'hôte dans ma chambre où je me couche à la lueur d'une lampe à huile tout à fait primitive, qui á bientôt rempli l'appartement d'une odeur nauséabonde, telles que les « *zanzares* » ne pourraient venir bourdonner autour de mon oreille qu'au péril de leur vie. Je dors du sommeil du juste; l'hôte me réveille en ouvrant les portes et fenêtres pour me faire voir qu'il est jour et, plus encore pour me présenter une note quelque peu écrasante, qui ferait honneur à l'hôtel de « *Berner Hof.* » C'est, avec toutes les imperfections de son établissement, un des hommes qui connaissent le mieux le métier de maître d'hôtel dans le pays. Que dire des autres? Enfin, le chemin de fer me délivre de cette ville de Foggia qui offre tant de curiosités (disent les géographes).

LETTRE DE KARL BLIND AU *Times*. — Courbé sous l'affliction et le cœur saignant, je dépose la palme du martyre sur le tombeau de celui qui fut la joie et l'orgueil de sa mère et que j'aimerai toujours comme mon vrai fils. Impossible de se représenter nature plus noble et plus aimante que la sienne. Par amour de la patrie et de la liberté, il s'est sacrifié pour épargner à son pays les désastres d'une méchante guerre. Son cœur était plein de dévouement, d'amour filial, des plus généreuses aspirations. Que d'autres le blâment, mais qu'on ne s'attende

pas à ce que moi, qu'il regardait comme son père, je réprouve celui dont les inspirations ont toujours été les plus pures, et qui, avec enthousiasme, mais à la profonde douleur de sa mère, de son père et de sa famille, a sacrifié pour la patrie sa vie jeune et riche d'espérances!

AUTRES DÉTAILS SUR FERDINAND BLIND. — Je connais personnellement la famille que le dénouement de la tragédie accomplie ces jours derniers à Berlin, vient de frapper d'un coup si cruel, et je puis vous dire que le jeune Ferdinand Blind, un des enfants que Mme Charles Blind avait eus d'un premier mariage, était le plus tendre, le plus dévoué, le plus aimant des fils. La pureté de son caractère commandait le respect malgré sa jeunesse; son ardeur à l'étude, l'aménité de ses manières, en même temps qu'une bravoure qui éclatait partout, le faisaient aimer de tous ceux qui l'approchaient. Vous pouvez juger de la douleur de ses parents, de sa mère surtout, femme d'un dévouement à la cause allemande depuis longtemps éprouvé, qui a connu les rigueurs de la prison pour avoir travaillé avec ardeur à propager dans son pays les idées de liberté.

Depuis l'exil de ses parents, il avait quitté l'Allemagne, et avait grandi sous leurs yeux; il avait reçu la première éducation dans un établissement privé et avait passé de là au Collége de l'Université, où il était resté jusqu'à dix-huit ans et s'était concilié l'affection de ses maîtres. Envoyé, il y a quatre ans, en Allemagne pour s'y livrer aux études agronomiques, il s'y était bientôt fait remarquer à tous égards. Il avait suivi pendant quelque temps les cours de l'Université de Tubingue et s'était ensuite rendu à la célèbre *Académie agricole* de Hohenheim, il y remporta plusieurs prix et reçut même à la suite d'un examen une médaille d'argent (*studio et ingenio*) qui lui fut décernée par les autorités royales. Il était le favori de ses professeurs aussi bien que de ses camarades; c'est lui que ces derniers chargèrent de porter la parole, à l'occasion de la retraite du directeur de l'Académie, lorsqu'ils voulurent témoigner leur estime à celui-ci en lui offrant un présent. Le discours du jeune Ferdinand fut inséré dans les journaux allemands; il obtint un grand succès, aussi bien que divers essais sur des questions agricoles, dont plusieurs parurent dans la feuille officielle de Wurtemberg et un autre dans un Magazine anglais : car l'auteur maniait avec une égale facilité les deux langues.

Il était sur le point de faire le tour de l'Allemagne pour y étudier les différents systèmes usités au nord, au midi et au centre, et ses parents attendaient son retour avec impatience lorsqu'est arrivée de Berlin l'effroyable nouvelle. Les sentiments politiques du noble enfant leur étaient connus; ils le savaient brûlant d'amour pour la patrie et la liberté. Ils avaient eu beaucoup de peine à l'empêcher d'aller se joindre à l'insurrection polonaise. Il doit avoir été déterminé par un sentiment amer et profond des malheurs qu'amassaient sur l'Allemagne les

vues d'un ministre sans scrupule et les périls d'une guerre fratricide, d'une guerre où les Allemands devaient se massacrer entre eux pour l'intérêt de quelques despotes, au risque de compromettre l'intégrité du pays. A la vue de ces malheurs, il s'est flatté qu'il était au pouvoir d'un homme de cœur d'en tarir la source par un coup d'audace; quiconque a connu Ferdinand ne peut s'étonner qu'il ait eu le courage de tenter une telle action. Ses camarades peuvent témoigner qu'il était brave jusqu'à la témérité. Il était d'ailleurs excellent tireur; il y a quelques années, il avait remporté à Wimbledon, au tir des volontaires, le « prix des dames », consistant en une coupe d'argent massif. Il s'était engagé de bonne heure dans les volontaires, estimant de son devoir, si jamais le sol hospitalier de l'Angleterre était menacé, de se porter à sa défense. On peut s'étonner qu'une main si sûre ait manqué le but; on peut juger d'ailleurs de la fermeté de sa résolution par ce fait qu'il a continué à tirer d'une main lorsque déjà il luttait de l'autre avec le comte de Bismark. Ayant manqué son but, il a voulu mourir. La vie était désormais pour lui sans objet. Quelque blâme que plusieurs puissent lui infliger, nul n'osera révoquer en doute la noblesse de son âme.

POLYHISTOR, POLYCHRESTE. — Nous connaissons dans un État du Sud un ministre qui préside à quatre églises, qui est directeur d'un pensionnat de demoiselles, commissionnaire en marchandises, puis colporteur, fermier et exploiteur de plusieurs brevets.

Western Recorder N. S.

Le *Cape Argus* annonce que le seul ecclésiastique, qui fût partisan de l'évêque Colenso, le révérend Tõuneson vient d'être renvoyé par sa congrégation. « Nous ne voulons pas, dit la lettre de congé, d'un homme qui nous dit de ne pas faire de la Bible notre idole, mais de la corriger et de la modifier par la science et la conscience. »

Le *Non Conformist* constate, par des documents officiels, que de 1851 à 1865 la population anglaise a augmenté de 1 0/0, et la fréquentation des églises de 2 0/0 seulement.

NOTICES ET CRITIQUES

La Femme pauvre au XIX[e] *siècle*, par M[lle] J.-V. Daubié, in-8, Paris, Guillaumin.

L'ouvrage de M[lle] Daubié a pour but d'étudier le paupérisme dans les métiers de femme, de chercher les causes de la situation précaire de l'industrie féminine dans le travail manuel, dans le travail à domicile et à l'atelier, de signaler enfin les améliorations possibles et les mesures les plus pratiques. L'auteur attribue le malaise de notre société à l'abjection, à l'ignorance de la fille du peuple, aux règlements contradictoires qui disposent de son sort, à l'interdiction prononcée par la loi contre la femme pauvre partout repoussée des écoles et des emplois publics, enfin au caprice de nos lois et de nos mœurs qui, après avoir rejeté cette femme sans profession, sans moyens de subsistance, hors de la société et de la famille, lui laissent tous les fardeaux de la maternité, et lui dénient le droit de provoquer la nécessaire protection du séducteur, resté libre et plus capable qu'elle de pourvoir aux nécessités de la vie.

Cet ouvrage reprend et continue l'*Ouvrière* de M. Jules Simon. Le plan est plus étendu, le but est le même; mais le livre de Mlle Daubié a un caractère moins placide et moins pacifique. On y lit, écrit tout en tête, ce vers de Voltaire : *L'injustice à la fin produit l'indépendance*, et au dessous, celui de Virgile : *Non ignara mali, miseris succurrere disco*, qui expliquent suffisamment la polémique agressive de l'auteur toutes les fois que les droits de la femme lui semblent menacé s L'excuse de ces formes belliqueuses est peut-être dans le programme même donné par l'Académie de Lyon, lequel débute par une semonce assez rude à l'encontre du préjugé suranné de l'inégalité des sexes. Mlle Daubié, pour mieux mériter la couronne, qui au reste lui a été décernée, a cru devoir exagérer des récriminations qui, n'ayant plus de prétexte, n'ont également plus de portée, et nous voyons au ton de son livre que le rôle militant et passionné ne lui a point

été désagréable. Nous reconnaissons au surplus l'exactitude de presque tous ces tableaux de la misère de la femme qui travaille, indiqués par l'Académie lyonnaise et repris avec de larges développements par l'auteur; mais nous n'admettons pas qu'au XIXe siècle et en Europe les religions, les lois, les mœurs, nient l'égalité de l'homme et de la femme, proclamée il y a dix-huit cents ans. Pour personne — je parle des esprits intelligents et sincères — la femme n'est l'inférieure de l'homme. Elle est *autre*, voilà tout. La misère des temps où nous vivons est que la femme, contrainte de renoncer à la vie domestique, a dû se constituer ouvrière, participer au salaire, et entrer en lice avec l'homme. Dès lors la lutte a été inévitable. La femme a pris à l'homme quelques portions minimes de ses labeurs et de ses gains; l'homme aussitôt a repoussé l'usurpatrice inattendue qui voulait glaner dans son champ déjà moins fertile. Plus tard la nécessité a fait la part aux deux rivalités. Aujourd'hui l'on commence à comprendre qu'il y a pour la femme des industries qui répondent à ses aptitudes et à ses délicatesses, et que l'intérêt général est de l'y établir de manière à ce qu'elle puisse défier l'impuissante concurrence de l'homme. Les choses en sont là et les deux sexes vivent en ce moment dans une paix armée, troublée parfois par des escarmouches assez violentes, par exemple la dispute des ouvriers et des ouvrières typographes, où les femmes ont été et restent encore si arbitrairement et si mal à propos mises de côté.

L'antagonisme des deux sexes dans le travail, tel est le mal. Ce problème que n'a pas même indiqué Mlle Daubié et qui cependant avait été très-nettement formulé dans *le Secret du peuple*, livre confus, plein de réticences, mais qui réclame les méditations de tous les écrivains préoccupés des questions sociales où l'avenir de la femme est engagé, — ce problème, disons-nous, résume quelques-uns des maux qui attristent notre industrie. Rien n'y remédiera que la rentrée au foyer de la femme renouvelée par l'éducation et enrichie, accrue, selon l'expression du droit romain, par toutes les ressources que pourront lui fournir les métiers, les arts, les sciences, les industries qui appartiennent au sexe et qui sont le plus souvent l'appendice de la vie familiale et ne s'écartent guère de son horizon. C'est la conclusion des livres d'économie sociale de M. Jules Simon : *l'Ouvrière, l'École, le Travail*; c'est aussi la conclusion qu'à travers mille digressions, et les échappatoires les plus inattendues, on pourra tirer de *la Femme pauvre au* XIX*e siècle*.

Il semble que l'éducation professionnelle de la femme aurait dû être l'objet principal du livre de Mlle Daubié qui en parle assez vaguement, trop préoccupée de chercher inutilement querelle à des préjugés depuis longtemps tombés en désuétude. Puisque l'auteur a été obligé de reconnaître que le défaut d'éducation ou d'apprentissage est la cause réelle de l'infériorité des salaires pour la femme, pourquoi a-t-il négligé de signaler les efforts qui sont tentés de tous côtés pour faciliter l'apprentissage et suppléer l'éducation absente ou fautive? Ce qu'il dit de l'incomparable institution *Notre-Dame-des-Arts*, que toute l'Europe imitera avant peu, et de son éminente fondatrice, Mme d'Anglars, ne suffit pas, et nous voyons

bien qu'il ignore qu'il y a là une réforme éclatante de tous les abus qui ont jusqu'ici faussé l'éducation de la femme pauvre ou riche, et peut-être tout l'avenir de l'éducation féminine. Nous avons aussi vainement cherché dans le livre de Mlle Daubié, qui cependant fourmille de documents et d'aperçus nouveaux, des renseignements sur les écoles professionnelles pour les jeunes filles, fondées à Paris, rue du Val et rue Rochechouart. Il nous suffira d'indiquer ces lacunes, qui n'infirment en rien les sympathies sérieuses que mérite *la Femme pauvre au* XIXe *siècle*, livre intéressant et courageux, sur lequel nous reviendrons avec détail dans une prochaine étude sur l'éducation professionnelle de la femme.

MAURICE CRISTAL.

Louis XV, par J. MICHELET, Chamerot, in-8.

Il ne restait plus à l'illustre auteur de l'*Histoire de France* qu'à raconter les règnes de Louis XV et de Louis XVI, pour atteindre au terme de l'immense tâche qu'il poursuit depuis trente ans avec tant de persévérance et de talent. Voici des deux volumes qu'il avait encore à publier, le premier, et sans doute le plus important, car il contient la meilleure part du long règne de Louis XV, de la mort du Régent à la bataille de Rosbach (1723-1757).

Faut-il croire avec M. Michelet que cette période centrale du XVIIIe siècle en ait été l'époque la plus belle, celle où son génie s'est développé dans sa plus haute et sa plus pure énergie? « C'est de la Régence à Rosbach, dit-il, dans ces trente-trois années, que ce siècle a été fort, original et lui-même. Sa décadence, en tout, commence en 1760. » Les principaux symptômes de cette décadence, que M. Michelet se contente d'indiquer de la façon la plus sommaire, seraient l'apparition de Rousseau, le fameux *Discours académique* écrit en haine de la science et de l'art, enfin la réaction sentimentale de *la Nouvelle Héloïse*. Il donne hautement la préférence à la période de Montesquieu, de Voltaire, de Diderot, représentée en littérature par *l'Esprit des lois*, *l'Essai sur les mœurs*, *l'Encyclopédie*. L'assertion, toute spécieuse qu'elle est, a déjà été réfutée par M. Frédéric Morin. Il n'a pas eu de peine à établir que la seconde partie du XVIIIe siècle n'était point inférieure à la première, puisque c'est à cette date que les sciences ont pris leur essor, que Turgot et Condorcet, Geoffroy-Saint-Hilaire et Lavoisier ont paru.

Une autre thèse de M. Michelet, mais vraie celle-là et neuve au moins par la forme, c'est qu'à cette première moitié du XVIIIe siècle appartient l'honneur d'avoir proclamé ce qu'il appelle le Credo, le Symbole du temps, formulé dans cette phrase de Voltaire : « *Le but de l'homme est l'action*, » point de départ d'une morale nouvelle, protestation contre l'inertie voulue, obstinée, dont le vieux monde du moyen âge avait fait un des principaux articles de sa foi. M. Michelet, en maint endroit de ce livre, revient sur l'incontestable thèse, et la développe avec toute sa chaleureuse éloquence.

Les seuls hommes dignes de mémoire, à cette époque, sont, avec Frédéric,

ses maîtres et ses amis, les grands écrivains, les philosophes novateurs : Montesquieu, Voltaire, Diderot, d'Alembert, Buffon. Que sont auprès d'eux les plus célèbres personnages de l'histoire politique ? un Fleury, un Maurepas, un duc de Richelieu ? Pour M. Michelet, comme pour la postérité, les seuls grands événements de ce règne, ce sont les grands livres qui s'y succèdent et marquent les progrès de la pensée : *l'Essai sur les mœurs, l'Encyclopédie, l'Esprit des lois, l'Histoire naturelle.* Auprès de ces éternelles victoires de l'esprit, qu'est-ce qu'une bataille gagnée ou perdue, Fontenoy ou Rosbach ?

On sait quelle énorme influence M. Michelet attribue à la vie privée des rois sur la destinée de la monarchie. Système qu'il a pu outrer quelquefois dans les ingénieuses applications qu'il en a faites, mais légitime en somme quand il s'agit d'une époque et d'un pays où la vie du peuple entier se résume dans celle du souverain, où tout dépend d'une seule volonté. Nulle part d'ailleurs cette méthode n'est plus à sa place, plus autorisée qu'à propos de Louis XV, et c'est avec pleine raison que le sagace historien a cherché dans les honteuses annales de l'alcôve royale les causes secrètes et le commentaire perpétuel des fluctuations de la politique extérieure, si versatile, si sotte et si funeste, que le cabinet français suivit pendant ce trop long règne.

Le prestigieux écrivain que nous admirons se retrouve tout entier dans ce nouveau volume. Le procès de Damiens, par exemple, est une véritable merveille. Avec des documents incomplets, mutilés, M. Michelet a refait pièce à pièce, ce funeste épisode, dont les contemporains ont tout fait pour soustraire la pleine connaissance à l'histoire : la destruction des pièces authentiques le prouve de reste. Il faut rendre justice, quoi qu'on en dise, à cette singulière puissance de divination due à l'étude autant qu'à l'instinct, et qui sera l'un des principaux titres de gloire de M. Michelet.

Qu'importent, après cela, les taches qu'il serait aisé de relever çà et là, les négligences ou les écarts de style, les redites fréquentes qui attestent la verve de l'improvisation et que l'auteur dédaigne visiblement de corriger ? Telle est la séduction du grand artiste qu'on s'en veut presque d'être sensible à des défauts d'ordre secondaire, compensés par tant d'éclatantes qualités, et si on ne peut se dispenser de les signaler, il n'en coûte pas moins de remplir ce dur et pédantesque devoir du critique.

EUGÈNE CRÉPET.

RENAUS DE MONTAUBAN ODER DIE HAIMONSKINDER, *altfranzösisches Gedicht, nach den Handschriften zum erstenmal herausgegeben von Dr Heinrich Michelant.* Stuttgart; gedruckt auf Kosten des Litterarischen Vereins; in-8.

Le *cercle littéraire* de Stuttgart, a rendu, depuis un quart de siècle qu'il existe, de grands services à l'érudition sur les soixante-quinze ou quatre-vingts volumes

publiés par cette société, la plupart sont précieux pour l'étude de l'histoire ou de la poésie, non pas seulement germanique, mais européenne. L'ancienne littérature française y est représentée par quelques échantillons du meilleur choix, tels que le poëme de Gui de Cambrai (XIIIe siècle), *Barlaam et Josaphat*, édité par MM. Hermann Zotenberg et Paul Meyer, enfin le poëme d'*Alexandre* et celui de *Renaus de Montauban*, édités l'un et l'autre par M. Henri Michelant, si habile dans la lecture des textes du moyen âge.

Renaus de Montauban, en particulier, méritait l'honneur d'une publication intelligente. Entre tous les poëmes du cycle carlovingien, c'est assurément un des plus curieux : il a de la vie, de l'intérêt, les caractères sont présentés avec force; le style en est simple et agréable; enfin, ce qui est rare, il faut l'avouer, dans tous ces vieux poëmes, la diversité des aventures y soutient l'attention. En lisant cette œuvre dans son texte primitif, on ne s'étonne plus qu'elle ait fait fortune, et que le peuple, à qui elle n'était pas adressée, l'ait cependant recueillie. Sous les altérations successives qu'elle a subies, le fond s'est conservé dans les nombreuses éditions qui, même à présent, reproduisent encore par milliers tous les ans l'histoire fameuse des *Quatre fils Aymon*. Dans les campagnes elle est encore l'amusement des veillées.

On pourrait rencontrer moins bien; car le héros principal n'a rien de banal ni de mesquin. C'est vraiment un homme de tête, et, autant que l'ait comporté le moyen âge, un homme d'esprit. Avec la force, il a cette fermeté bienséante qui résiste à l'injustice et obtient le respect. Dans sa lutte contre Charlemagne, Renaud est tout à la fois un Ajax et un Ulysse. Abondant en ressources originales pour l'attaque et pour la défense, il conserve dans le péril une sérénité parfaite, dans les négociations une adresse peu vulgaire. Son cousin Maugis est aussi un personnage avisé, d'une malice comique, d'un sang-froid imperturbable, et ses frères possèdent également cette espèce de jovialité qui convient à des soldats. Tous sont volontiers chanteurs et quelquefois ils narguent leurs ennemis par des refrains. Ainsi en quittant leur place forte de Montauban, qui ne pouvait plus les abriter, ils partent, non comme des vaincus, mais comme d'insouciants voyageurs.

« Or chevalchent li conte à joie et à baldor,
Chascuns porte en sa main une mult bele flor.
Aallars et Guichars commencèrent un son :
Gasconois fu li dis et limosins li ton,
Et Richars lor bordone belement par desos.
Ainc rote ne viele ne nul psalterion
Ne vos pleüst si bien come li trois baron. »

Renaud, à la vérité, est triste, ce jour-là; il a déjà ressenti les premières atteintes de ce découragement, de cette lassitude, qui, tôt ou tard, triomphe des natures les plus actives, lorsque l'on a connu l'une et l'autre fortune, sans rien créer de stable. L'honneur est sauf, la vie indemne, mais le cœur se sent vide.



Allard, plus jeune, n'en est pas encore à ce point; il encourage et ranime son vaillant frère par des propos dignes du *Teucer Salaminius*, d'une des odes d'Horace; c'est une espèce d'épicurien courageux et alerte.

« Or (dit-il) alons liement et bel nos contenon,
Et si menons grant joie, tant comme nos vivon;
Puis que li hom est mors, ne vaut-il un bouton. »

Ce langage n'est pas d'un grand style, sans doute; mais il a, dans son laisser-aller, quelque chose de piquant et de libre qui plaît.

Tout le poëme court ainsi avec une indépendance et une fierté de courage, où la lourdeur féodale ne vient presque jamais appesantir les mouvements. Beaucoup de sentiments exprimés par le poëte donnent suffisamment la marque de son époque; mais l'ensemble est d'un homme supérieur à son temps. Le Gaulois y ressemble presque à un Hellène, sans avoir cherché, assurément, à imiter autre chose qu'un certain idéal de bonne humeur juvénile et de hardiesse insouciante.

A. Morel.

Études sur la biographie évangélique avec les principaux exégètes d'Outre-Rhin, les maîtres de la science dans les universités allemandes, par Rinter de Liessol. Londres, 1854.

Ce livre a précédé de neuf ans la *Vie de Jésus* par, M. Renan. Des travaux de la critique allemande sur les Évangiles on ne connaissait alors chez nous que l'ouvrage célèbre de Strauss, traduit par M. Littré. M. Rinter de Liessol a donc été un des premiers à exposer en français les résultats des études approfondies de l'exégèse allemande sur la biographie évangélique; c'est un honneur qu'il est juste de revendiquer pour lui maintenant que cette exégèse a passé le Rhin, et qu'elle a pris sa place avec éclat dans notre littérature historique et scientifique. Cela est d'autant plus juste que le livre de M. Rinter de Liessol, faute peut-être d'avoir été signalé par la critique, est encore à peu près ignoré en dépit de l'intérêt du sujet et de la valeur de l'ouvrage. En appelant l'attention sur le livre et sur l'auteur, nous n'ôtons rien à la gloire de ceux qui ont traité plus récemment ces mêmes questions, mais nous rendons, autant qu'il est en nous, à une œuvre sincère, consciencieuse, élevée, sa part de modeste initiative, et la place qui lui est due dans l'histoire de la critique religieuse en France.

Comparée à celle de la critique religieuse d'Outre-Rhin, cette histoire marque bien la différence de génie entre les deux nations. Au XVIe siècle, quand la Réforme envahit l'Allemagne, la France reste catholique. Deux siècles après, elle arrivait d'un bond à une entière indépendance d'esprit et à une liberté complète

de discussion en matière religieuse, pour revenir ensuite en arrière et retourner, sinon à la foi des ancêtres, du moins à une religion d'imagination et de convenance. Pendant ce temps, l'esprit allemand marchait sans reculer dans la voie une fois ouverte de la liberté. Introduit par le protestantisme, le droit d'examen ne s'est pas arrêté longtemps aux étroites limites de l'orthodoxie protestante. Appuyé sur la critique historique, il a combattu la révélation par les textes mêmes. Pour en revenir à la critique française, on sait comment la nouvelle école unit au rationalisme du XVIIIe siècle, heureusement dépouillé de l'irréligion railleuse et ramené au respect, à l'intelligence du passé, la science et la méthode des maîtres allemands. Grâce à ce double progrès, les études religieuses ont acquis depuis quelque temps, en France, un intérêt d'un genre nouveau, qui donne une sorte d'à-propos rétrospectif au livre de M. Rinter de Liessol, et qui nous permet de le recommander, comme s'il s'agissait d'une publication récente, aux lecteurs de la *Revue Moderne*.

Le livre de M. Rinter de Liessol, bien que traitant le même sujet, ne fait pas cependant double emploi avec les ouvrages dont je parlais tout à l'heure. Quoique les idées qui y sont contenues n'offrent rien de bien nouveau à ceux qui connaissent les écrits si répandus, originaux ou traductions, de MM. Littré, Renan, Nefftzer et Dollfus, Michel Nicolas, A. Stap, il sera lu cependant avec fruit même par les esprits les mieux au courant de ce genre d'études. Ce livre n'est ni une biographie critique, ni une série d'études sur les Évangiles pris les uns après les autres ; mais les faits évangéliques, discutés et commentés, y sont groupés et rangés d'après leur relation entre eux, et d'après leur importance dans la formation de la légende sacrée. L'ouvrage est ainsi divisé en vingt études, dont chacune à son sujet et son titre particulier. La première contient un historique de l'exégèse allemande relative aux Évangiles, avec des considérations sur la légende en général et spécialement sur la légende juive et la légende chrétienne. Cette première étude, communiquée avant l'impression à M. Littré, a valu à M. Rinter de Liessol une lettre des plus flatteuses de l'illustre traducteur de Strauss. La seconde et la troisième études ont pour sujet, l'une la résurrection de Jésus, l'autre son ascension et la valeur dogmatique de sa vie. Les autres suivent la vie de Jésus depuis les miracles de sa naissance jusqu'à ceux de sa mort. L'auteur a commencé par la résurrection, parce que cette résurrection miraculeuse est le point de départ et l'idée génératrice de la légende messianique.

Nous ne suivrons pas M. Rinter de Liessol dans la discussion des faits auxquels, l'un des premiers en France et sans avoir égard à leur caractère sacré, il a appliqué les règles de la critique historique. Mais ce que nous tenons à signaler dans ce livre, c'est la manière dont il est fait. Les *Études sur la biographie évangélique* ne sont pas seulement une critique des Évangiles, un résumé savant des travaux de l'exégèse allemande, comme pourrait le faire croire le titre, où l'auteur s'annonce modestement comme un disciple des maîtres d'Outre-Rhin : par l'ordre et l'enchaînement des idées, par l'esprit élevé, sincère, religieux, ce

livre appartient à celui qui l'a écrit et porte son cachet; il est l'œuvre d'une intelligence et d'une conscience. M. Rinter de Liessol est chrétien, chrétien à la façon du docteur Strauss et des protestants que nous voyons aujourd'hui s'efforcer de distinguer dans le christianisme la partie qu'atteint la critique de celle qui demeure, vivante dans le sentiment, au-dessus de toutes les discussions de doctrine. Il n'attaque pas la révélation, il veut l'expliquer naturellement et la réconcilier, s'il se peut, avec la science. « On a raison, dit-il, de dire que ce siècle a des tendances profondément religieuses. En effet, il veut concilier deux choses qui semblent trop séparées aujourd'hui : Dieu et la raison, la croyance et la science, la tradition et l'examen, la vie du cœur et celle de l'intelligence, le passé qui fut la satisfaction et l'avenir qui est l'espérance des âmes. Ce siècle veut que la raison soit religieuse et la religion raisonnable. La foi sans la raison lui paraît ténébreuse, la raison sans foi lui semble profane. Sanctifier la science par la foi en la ralliant au sentiment religieux; ennoblir, épurer celui-ci en lui ouvrant un accès dans les intelligences d'élite, telle est la tendance à laquelle la moderne exégèse donne une satisfaction suffisante. »

M. Rinter de Liessol regarde le christianisme comme le dernier mot de la religion : « Si la religion est la vie donnée au rapport entre Dieu et l'homme, cette vie est arrivée à son couronnement quand le rapport en question aboutit au sentiment profond de l'unité spirituelle. Or le Christ l'avait, ce sentiment, lui qui par sa vie, son enseignement et sa mort, le transmit à la conscience humaine. Il est donc logique d'en conclure que, nulle part et jamais, il ne sera possible de s'élever au-dessus de lui en matière de religion. » D'où il résulte que le christianisme peut bien se transformer, mais non périr. Il lui reste à devenir une philosophie religieuse, ou, si l'on veut, une religion philosophique, « professant en dogmes la double unité de Dieu et de la famille humaine; vivifiant sa morale par le double amour de Dieu et du prochain; faisant enfin des actes sociaux de l'homme des actes de piété, des exercices vraiment religieux. »

En lisant avec l'intérêt qu'elles méritent les études de M. Rinter de Liessol, on ne peut s'empêcher de se répéter le fameux *habent sua fata.* Voici un livre qui, lors de sa publication, a passé inaperçu, et dans lequel on trouve exposées, d'une manière scientifique et philosophique à la fois, des idées qui devaient, quelques années plus tard, produire une sensation immense. Il faut dire que leur récent triomphe a été dû en grande partie à la forme brillante dont la savante imagination du plus poétique des érudits et du plus séduisant des écrivains avait su les revêtir. Mais, sans doute aussi, elles répondaient à un besoin des esprits. Au reste, le volume très-compacte de M. Rinter de Liessol, imprimé à Malte, publié à Londres, rempli de fautes d'impression, a dans sa forme matérielle même et dans son aspect je ne sais quoi d'une œuvre prématurée. Ajoutons que l'auteur y cache son nom sous un pseudonyme, ou tout au moins sous un anagramme. C'eût été une merveille par trop grande que la critique fût allée chercher sous ces conditions modestes et peu apparentes le mérite d'un ouvrage solide et sérieux quant au fond, mais simple dans sa forme, et qui ne s'adresse ni au sentiment, ni à l'imagination.

L. R.

La Pharsale de Lucain, traduite en vers français, par M. JACQUES DEMOGEOT, Hachette, grand in-8.

Il semble que la question des traductions en vers, soit, pour notre langue, une question décidée par l'avortement de tentatives répétées. Il est très-vrai qu'un poëte ne peut être traduit d'une façon pleinement satisfaisante que par un poëte; mais il n'est pas moins incontestable que, par le défaut de souplesse et de précision, comme par la pauvreté de son vocabulaire, notre langue se refuse complètement au genre de calque qui est la condition première d'une bonne traduction. L'Angleterre et l'Allemagne ont d'excellentes et classiques versions des plus grands poëtes de l'antiquité ; nous n'en avons pas une seule, car je ne suppose pas (pour prendre un exemple) qu'on fasse à Delille ou à Barthélemy l'honneur de les regarder comme des interprètes satisfaisants de Virgile. La traduction que vient de publier M. J. Demogeot, l'estimable auteur d'un abrégé très-répandu de l'histoire de la littérature française, ne fait pas exception à la règle que nous constatons.

Ce qui ajoutait encore à la difficulté du succès, c'est précisément le caractère original, mais très-périlleux pour un traducteur, du poëte auquel s'attaquait M. Demogeot. Aux beautés vraiment épiques de ses conceptions, Lucain mêle sans cesse des travers d'esprit, des défauts de style dont le bon goût de son traducteur devait s'indigner. La tentation était grande, ici, de dissimuler la déclamation et l'enflure sous un titre équivalent, c'est d'éclaircir un passage obscur par une élégante périphrase. Aussi M. Demogeot n'a-t-il pu y résister. Il résulte de ce système, fort honorable, mais inadmissible, que sa version est un équivalent trop insuffisant du texte original, et qu'après, comme avant, le lecteur français qui ne recourt pas au latin, n'a qu'un moyen de se faire une idée du génie de l'auteur de *la Pharsale*, c'est de lire Corneille qui, dans nombre de ses tragédies romaines, et notamment dans *Pompée*, où il a directement imité, parfois même traduit littéralement Lucain ; le rappeler par l'accent, on peut même aller jusqu'à dire par une certaine fraternité de génie. La traduction de Brébeuf elle-même a, sur celle de M. Demogeot, l'avantage d'être écrite par un vrai poëte, auteur de poésies originales qui ne sont pas sans valeur, et méritaient mieux que l'ironique anathème de Boileau. Mais la traduction de Brébeuf ne se lit plus ; elle est d'ailleurs devenue rare, et à défaut d'une version en prose qu'un nom connu autorise, celle de M. Demogeot peut rendre encore service au public lettré. Il a d'ailleurs, avec une courageuse loyauté, placé le texte latin au bas des pages, ce qui permet d'y recourir constamment ou même de ne chercher dans les vers français qu'un peu d'aide, parfois très-utile pour la pleine intelligence de l'original.

EUGÈNE CRÉPET.

NÉCROLOGIE

Ferdinand Flocon, ancien rédacteur de la *Réforme*, membre du gouvernement provisoire de 1848, est mort, ce mois-ci, à Lausanne. Ce n'est pas à l'homme de parti que nous consacrons ces quelques lignes, c'est à l'homme. Nous n'avons connu que ce dernier, et nous l'avons apprécié comme tous ceux qui le connaissaient. C'est dans son exil, à Zurich, que nous eûmes l'honneur de le visiter dans la plus modeste des retraites, et, de ces rapides entrevues, nous avons emporté un sentiment de respect profond pour cette dignité simple, ce courage sans phrases, debout entre la pauvreté et la maladie. L'ancien membre du gouvernement provisoire avait appris l'allemand, si rebelle à l'esprit français, et il faisait pour vivre — de bien peu! — des traductions. Il fut un des collaborateurs de la *Revue germanique*.

Ferdinand Flocon avait la droiture du cœur, qui s'allie si bien à celle de l'esprit qu'il semble parfois impossible de les séparer. Au contact des institutions suisses, beaucoup d'idées avaient mûri dans son intelligente et loyale nature, et Flocon était arrivé à comprendre aussi que notre erreur, depuis 93, a été de vouloir tailler une démocratie en pleine monarchie. Une démocratie a besoin d'institutions administratives où les libertés politiques puissent s'implanter, croître et résister. Nous avons fait des révolutions politiques, en négligeant les réformes administratives; en pratique nous sommes restés, malgré nos constitutions et nos chartes, le peuple le plus centralisé et le plus centralisateur de la terre; nous avons procédé de haut en bas, par coups d'autorité, au lieu d'agir de bas en haut, allant du particulier au général, de l'individu pris comme élément de liberté à la commune et au canton, du canton au département, du département à l'État. Nous avons emprunté, pour l'architecture de la démocratie, les errements et les plans des vieilles monarchies; nous avons mis les méthodes de l'ancien régime au service du nouveau, et l'édifice s'est couronné de la dictature.

Un rayon de vérité luit, à l'étranger, sur le modeste tombeau de Flocon.

Charles Dollfus.

CHRONIQUE POLITIQUE

30 mai 1866.

— Que pensez-vous de M. de Bismarck?

— Je pense que c'est un scélérat de la pire espèce, et qui mériterait...

— Vous êtes de l'avis de ce pauvre Blind.

— Je ne suis pas, en principe, pour l'assassinat; cependant, quand je vois qu'un seul homme va mettre l'Europe à feu et à sang, et provoquer lui-même, sur une immense échelle, cet assassinat en gros qu'on appelle la guerre, je ne puis m'empêcher de souhaiter que cet homme-là disparaisse. C'est plus fort que moi!

— A la condition qu'un autre que vous s'en charge, à cause des risques.

— Oh!

— Votre intention est homicide, vous avez beau vous en défendre, elle fait la critique du gouvernement personnel. On n'assassine pas une institution. Mais vous admettez donc que M. de Bismarck est la cause unique, ou du moins la cause principale, de ce qui arrive?

— Eh! cela crève les yeux, et vous seriez tout seul à ne pas le voir.

— Permettez...

— Je ne permets rien.

— Pensez-vous que M. de Bismarck, que je crois comme vous dénué de tous scrupules, le soit également de toute raison? Vous l'enverriez volontiers au bagne pour commuer sa peine, mais l'enverriez-vous aux Petites-Maisons?

— Non pas! je fais une différence entre un fourbe et un insensé. M. de Bismarck, j'en enrage, n'est qu'un fourbe.

— En conséquence, vous estimez qu'il y a, dans la situation de l'Europe, des circonstances favorables au dessein que nourrit le ministre prussien?

— Je ne pense pas qu'il soit idiot ; pour jouer une partie, il faut des cartes.

— Et des atouts pour avoir chance de la gagner. M. de Bismarck a-t-il des atouts en main ?

— Il a l'Italie.

— Et la cacophonie allemande. Mais laissons l'Allemagne pour le moment, et dites-moi, je vous prie, ce qui fait que l'Italie s'est rangée du côté de Bismarck ?

— La Vénétie, parbleu !

— Ainsi, M. de Bismarck n'aurait pas l'Italie pour lui si l'Autriche n'occupait pas la Vénétie ?

— Cela me paraît clair, l'Italie ne se battrait pas pour le roi de Prusse.

— M. de Bismarck pense comme vous. Mais je crois qu'il ne s'en est pas tenu là, et qu'il s'est dit : l'alliance de l'Italie emporte celle de la France.

— Ah ! par exemple ! il aurait compté cette fois sans son hôte.

— Ce n'est pas mon sentiment, et je crois son calcul infaillible.

— Est-ce que M. Rouher n'a pas déclaré que le gouvernement français abandonnerait l'Italie, si l'Italie attaquait l'Autriche ?

— M. Rouher l'a dit, mais il y a la force des choses, qui parle plus haut, c'est-à-dire les conséquences inévitables d'une situation impossible à dénouer, si l'Autriche s'y refuse.

— L'Autriche n'attaquera pas, ce n'est pas dans son rôle.

— Non, certes ; mais l'Italie attaquera l'Autriche, car c'est le sien.

— Alors, je le répète, *tant pis pour l'Italie !* on se lave les mains du sang versé. L'Autriche donnera une leçon à ces écervelés, et qui sera méritée.

— Cela veut dire que l'Italie sera battue.

— Pas autre chose.

— Cela n'est pas invraisemblable. Ce qui l'est encore moins, c'est que l'Autriche victorieuse voudra profiter de sa victoire, qu'après avoir battu une fois ou deux les Italiens, elle ne se retirera pas dans le quadrilatère pour leur offrir courtoisement la paix.

— Pas si bête !

— Elle se mettra donc à l'ouvrage et prendra sa revanche de 59 ; elle marchera sur Florence, rétablira le royame de Naples, remettra en lieu et place les ducs de Toscane, de Modène et de Parme, et restituera au Pape les Marches et l'Ombrie.

— C'est probable.

— L'unité italienne alors sera défaite.

— Assurément, et que nous importe ? L'unité italienne n'est pas notre œuvre, et, d'ailleurs, les Italiens en se jetant dans cette aventure, l'auront voulu. A chacun ses devoirs et sa responsabilité.

— Voilà qui est bien dit, et plût au ciel que tous les Français parlassent comme vous lorsqu'il s'agit de leur propre pays ! Mais cette unité italienne que nous n'avons point faite, je le veux bien, quoique nous l'ayions rendue indispensable en laissant l'Italie inachevée entre l'Autriche et le pape, nous l'avons acceptée et reconnue.



— Comment cela?

— En prenant en retour, à titre de compensation, Nice et la Savoie.

— Eh bien! nous les garderons — qu'on vienne nous les reprendre! Ce qui est acquis est acquis. Ce n'est pas nous, d'ailleurs, qui auront détruit la raison d'être de cette compensation, mais les Italiens eux-mêmes, qui dès-lors seraient mal venus à nous demander une restitution.

— Je vous l'accorde : nous garderions la Savoie et Nice en présence de l'Italie redevenue autrichienne.

— Autrichienne, pas tout entière; vous oubliez la Lombardie que nous lui avons prise pour la donner au Piémont. L'Autriche se gardera bien d'y toucher, elle ne provoquera pas le lion.

— Soit! elle ajournera ses visées à des temps meilleurs. Il me suffit que vous prévoyiez la défaite de l'Italie si nous n'intervenons pas, et que cette défaite poussée à son terme logique doive aboutir à la constitution de deux États : le Piémont augmenté de la Lombardie d'un côté, de l'autre une Italie autrichienne: autrichienne à Venise, à Rome, à Naples et à Florence.

— C'est cela même, et j'ai toujours pensé que cela arriverait.

— Mais alors, à quoi aura servi la campagne de 1859?

— Elle aura servi à donner au Piémont, la Lombardie; à la France, la Savoie et ses frontières des Alpes. Il me semble que ce n'est déjà pas si mal.

— Et vous pensez que c'est dans ce but que la guerre d'Italie a été faite?

— Peu m'importe! là-dessus, d'ailleurs, nous ne savons pas grand chose, l'un et l'autre, car ce n'est pas nous qui avons résolu cette guerre.

— Non; c'est l'Empereur, qui dans le fameux programme de Milan, en tirant l'épée, déclara que l'Italie serait libre des Alpes jusqu'à l'Adriatique.

— Je me rappelle ce manifeste; mais je me souviens aussi du discours de Bordeaux : l'empire c'est la paix.

— Point de subtilité. Nous avons fait la campagne d'Italie, peut-être à tort, mais nous l'avons faite, et c'est pour délivrer l'Italie du joug autrichien. C'est ainsi que la France l'a entendu, vous en conviendrez. Alors même que Napoléon III n'aurait eu pour dessein que d'annexer la Savoie, ce dont je doute pour ma part, la France, une fois entraînée à sa suite, s'est proposée autre chose; elle a voulu secourir un peuple opprimé et l'affranchir de l'étranger. C'est là, selon vous, une généreuse sottise, mais si sottise il y a, elle est faite. L'Italie ne peut redevenir autrichienne sans que la France soit humiliée aux yeux de l'univers entier. Les morts de Solférino et de Magenta forment une barrière infranchissable contre le retour des Autrichiens.

— Métaphores! métaphores! il s'agit de politique et non de littérature. Je ne crois pas aux revenants, les morts sont les morts et les vivants les vivants. Moi, vivant de 1866, je vous demande à mon tour : La France peut-elle dépendre de l'Italie, et s'il plaît à celle-ci de compromettre ses destinées, est-il de notre honneur, je ne dis pas de notre intérêt, remarquez-le bien, de la suivre dans toutes les aventures? Il me semble, à moi, qu'il est aussi de la dignité d'un peuple de ne dépendre que de soi.

— Il y a des positions fausses pour les peuples comme pour les individus, et qui les peuvent engager de même par des liens qui tiennent aux fibres de leur honneur. Je ne vous dis pas que la question ne soit posée d'une manière fâcheuse, elle est posée, voilà tout; elle l'est depuis la campagne de 59 brusquement interrompue. Je le reconnais; matériellement nous pouvons nous abstenir; excepté le traité de Zurich, rien ne nous oblige diplomatiquement, nous n'avons apposé notre signature que sur ce document, et n'avons endossé que la garantie de la situation qui existait alors. Cela n'est pas contestable. Cependant il se rencontre, dans le cœur des peuples, des choses encore plus fortes que les parchemins, ne fût-ce que l'amour-propre national, qui fait faire maintes sottises, mais qu'on ne peut proscrire pour cela, car il est de même famille et très-proche parent de ce sentiment de l'honneur sans lequel peuples et individus s'avachissent et croupissent dans la boue.

— Que l'Italie nous écoute! elle nous doit cela; sans nous, que serait-elle?

— Elle n'a cessé de suivre nos conseils, elle a docilement prêté l'oreille à nos remontrances, et depuis sept ans, on peut le dire, elle s'est laissé conduire où nous avons voulu. Mais aujourd'hui que l'occasion se présente, peut-on dans l'état désespéré où sept années de patience et de paix armée l'ont mise, lui demander de ne pas tenter un effort qui la délivrerait de la banqueroute?

— Ah! nous y voilà! la banqueroute. Et pourquoi l'Italie fait-elle banqueroute? Pourquoi a-t-elle nourri une armée au lieu de se livrer aux travaux de la paix?

— Parce qu'on ne lui a matériellement garanti, vous l'avez dit vous-même, que les résultats immédiats de la campagne de Solférino.

— Et vous croyez que la guerre la sauvera de la banqueroute!

— Oh! non, mais si la guerre lui donne Venise, et rase le quadrilatère, l'Italie pourra renaître, comme d'autres pays l'ont fait, de l'abîme du déficit. Elle pourra voir ses finances se rétablir lentement, réduire les impôts qui l'écrasent, et dont l'accroissement la menace aujourd'hui de périls presqu'aussi grands que le retour des autrichiens à Florence et à Naples.

— Alors, il ne nous reste plus qu'à jouer le jeu de Bismarck, en nous mettant avec l'Italie.

— Pouvez-vous nous proposer de nous allier à l'Autriche contre l'Italie?

— J'avoue qu'il m'en coûterait.

— Il en coûterait encore davantage à la France.

— Terrible complication! Cela n'arriverait pas si nous n'avions pas été en Italie, il y a sept ans.

— Ou si nous avions alors exécuté le programme de Milan.

— L'Allemagne nous en a empêchés, et la Prusse en tête. C'est du propre, vos Allemands! Ils ne brillent guère par la moralité politique. Ils ont pris le Holstein et le Schleswig.

— Le Holstein est allemand, le Schleswig, au moins pour la meilleure part, ne l'est pas. Mais c'est M. de Bismark qui a pris les duchés; il a pris le Holstein à

l'Allemagne, le Schleswig aux Danois. L'Autriche qui fait aujourd'hui la prude et l'effarouchée, était alors sa complice.

— Je souhaite aux Allemands le pire destin.

— Ils l'ont : c'est la Confédération de Francfort.

— M. Thiers pense que ce charivari d'États est nécessaire à l'équilibre européen, et à la grandeur de la France.

— Et si les Allemands, en 1815, d'accord avec l'Angleterre et la Russie, avaient pensé que le démembrement de la France était encore plus nécessaire à cet équilibre que celui de l'Allemagne?

— Ah! morbleu! ils auraient bien vu! la France n'aurait pas souffert qu'on la sacrifiât au repos de l'Europe.

— Telle est précisément, en ce qui concerne l'Allemagne, l'opinion des Allemands, lesquels, que je sache, n'ont pas voulu conquérir l'Europe, et n'ont fourni à l'admiration de M. Thiers aucun modèle digne de son culte.

— Mais enfin, que veulent ces braves gens? Savent-ils ce qu'ils veulent? leur pays est une Babel.

— Et c'est la Babel édifiée en 1815 sous le nom de Confédération germanique qu'ils prétendent détruire — avec ou sans la permission de M. Thiers.

— Vous en voulez à M. Thiers; c'est un homme éminent, un orateur hors ligne! Il parle comme un ange.

— Et comment pense-t-il?

— Vous n'avez donc pas lu son discours, le plus magnifique qu'il ait prononcé, et qui a transporté la chambre.

— Je l'ai lu, et il m'a moins transporté : je l'ai trouvé pitoyable.

— Comment! il s'y est surpassé lui-même!

— Cela lui arrive à chaque discours qu'il prononce; il faut croire qu'il touche aux astres aujourd'hui.

— Aux astres, oui, il s'y est élevé comme l'aigle monte vers le soleil. Son soleil, c'est celui du monde des esprits, la justice et la vérité!

— A vous la métaphore! Redescendons sur terre. Vous appelez cela de la justice, de dire aux Italiens et aux Allemands : il faut que vous restiez divisés, c'est votre devoir le plus sacré, l'équilibre de l'Europe (traduisez la suprématie de la France) vous le commande. En fait de justice, l'avenir n'ira pas à l'école de M. Thiers.

— Il a vengé le Danemarck, et de main de maître exécuté M. de Bismark devant l'Europe assemblée.

— Comme un maître d'école fustige son écolier. Quel effet peut produire une pareille correction lorsqu'elle est administrée par un homme qui ramasse pieusement les morceaux des traités de 1815, et qui dans son fétichisme voudrait nous faire adorer jusqu'aux excréments de la diplomatie. Comment il arrive à concilier ce culte actuel des parchemins avec celui de la gloire, je renonce à le comprendre. Mais il y a bien d'autres illogismes dans cette tête mobile et brouillonne!

— M. Thiers, vous l'avouerez du moins, vous a prédit les résultats de la guerre : il vous a dit qu'elle aboutirait à former trois ou quatre grands États militaires et centralisés qui donneront définitivement congé à la liberté !

— Je ne suis pas sans inquiétude à cet égard. Cependant, je m'étonne encore que M. Thiers déclare incompatibles chez les autres la liberté et la centralisation, le régime représentatif et le régime militaire, alors que dans sa propre patrie il a toujours cru qu'ils pouvaient se concilier. Je soupçonne qu'au fond de la pensée de l'illustre orateur il y a autre chose, dont il ne se rend pas exactement compte. Il est tellement français, j'allais dire chauvin dans l'âme, qu'il ne peut supporter l'idée que d'autres peuples puissent, à un degré quelconque, jouir des priviléges dont il est fier pour son pays. M. de Bismarck est prussien, et disciple de l'*historien national*, il comprend que la France est un bon modèle, et qu'une Prusse prise entre elle et la Russie n'a qu'une politique à suivre : conquérir de nouveaux territoires, et se faire une armée de fonctionnaires et de soldats. M. de Bismarck espère, lui aussi, avoir son historien national.

— Et l'Italie, faudra-t-il qu'elle devienne un État militaire et centralisé comme la France?

— M. Thiers n'aime pas assez l'Italie pour le désirer, mais ici encore, quoiqu'avec moins de rigueur, l'exemple de la France agit.

— Ainsi, vous entrez vous-même dans les prévisions de l'illustre orateur.

— Oui, mais pour en sortir aussitôt. Je prévois humblement que ces gouvernements centralisés et militaires ne sont qu'une transition déplorable, mais que l'avenir n'est pas à eux. L'avenir est à la liberté, qui les forcera de capituler. Le régime constitutionnel ou représentatif, sous forme républicaine ou monarchique, fera le tour du monde, et si l'Allemagne et l'Italie n'y arrivent pas d'emblée, c'est qu'elles sont restées à demi asservies, relevant, celle-ci de l'Autriche et du pape, celle-là d'une organisation pitoyable qui l'étouffe dans un réseau de princes. Leur affaire est d'abord de se rendre indépendantes, et pour cela il faut la force, puisque c'est la force qui les en empêche. Cette nécessité les fait aujourd'hui tendre de toutes leurs forces vers l'unité, vers la constitution militaire et l'homogénéité administrative; mais une fois indépendantes, et n'étant plus obligées de se masser pour faire poids contre l'obstacle extérieur, elles se concentreront naturellement dans le souci de leurs affaires intérieures, et rencontreront alors infailliblement, fût-ce à travers les tâtonnements et les périls de l'apprentissage, la seule chose où se résument tous les intérêts : la liberté. Alors, ce n'est plus l'exemple des gouvernements militaires et oppressifs qui pèsera sur elles, c'est l'exemple des gouvernements constitutionnels. Elles deviendront des exemples à leur tour, et l'exemple est la grande puissance du bien comme du mal.

— Vous parlez d'or, et c'est l'âge d'or que vous prévoyez. Je m'en tiens aux prédictions de M. Thiers, qui n'est pas philosophe.

— Et vous faites bien. M. Thiers est prophète, il s'en vante. J'aime ses prophéties, parce qu'en les retournant l'on a toute chance de les voir s'accomplir. Il s'est élevé contre les chemins de fer, contre les réformes douanières, il est le

champion de la tutelle préfectorale, l'amant des armées permanentes, il couvre de son égide la papauté temporelle; eût-il jamais osé prédire qu'il passerait, sous le second empire, pour l'homme le plus libéral de France? Il prédit à l'Italie, qui l'agace, qu'elle ne se fera pas; à l'Allemagne, en travail, qu'elle n'a pas le droit de naître et qu'elle ne naîtra pas — ou que si elle s'en avisait, dans son zèle ombrageux pour l'équilibre européen, il tirerait aussitôt son épée et replongerait les patriotes dans le chaos. M. Thiers est pour la paix.

— L'Allemagne, j'en réponds, ne se fera jamais!

— Je l'ignore: mais elle est en mal d'indépendance, cela est certain. Sa constitution présente n'est plus tenable. Elle n'a que deux partis à prendre pour en sortir: s'unir à la Prusse contre l'Autriche, ou par une révolution populaire et générale absorber ses trente-trois États, y compris la Prusse et l'Autriche allemande, dans une fédération démocratique.

— Et vous nourrissez cette chimère?

— Je ne sais quel chemin prendra l'Allemagne, si elle ira à la monarchie constitutionnelle avec la Prusse, si elle résorbera la Prusse dans la démocratie fédérative: mais je sais que plus bas que M. de Bismarck, et bien plus profondément, s'agite la révolution, et qu'elle pourrait bien sortir de terre au choc des armées. M. de Bismarck déchaîne la guerre, et c'est peut-être la révolution qu'il va lancer.

— Dites plus simplement qu'il gagnera le Hanovre, la Hesse et la Saxe.

— Cela est possible également; plusieurs hypothèses se présentent, le brouillard des conjectures est épais. Soyez assuré néanmoins, que s'il en advient ainsi, force sera à la Prusse agrandie, si elle veut attirer à elle les petits États, de se vouer sincèrement au régime constitutionnel; autrement, gare la révolution à Berlin! et la révolution partie de Berlin ferait le tour de l'Allemagne. Je vous le répète, M. de Bismarck joue gros jeu, plus gros jeu que Batty; M. de Bismarck passera, il est impatient parce qu'il n'est pas éternel: l'esprit du temps et les vœux des populations, qui sont pour la liberté en Allemagne comme ailleurs, ne disparaîtront que lorsqu'ils seront satisfaits.

— Et l'Autriche, qu'en faites-vous?

— L'Autriche, délivrée de la Vénétie, essaierait de fonder une fédération danubienne, ou bien...

— Ou bien, elle disparaîtrait.

— Quel malheur! on ne la remplacerait jamais.

— Je l'espère.

— En résumé, à mes yeux, M. de Bismarck n'est pas la cause déterminante du conflit, il en est la cause occasionnelle. Il a profité d'une situation antérieure à son avénement, et s'il tient la mèche, ce n'est pas lui qui a chargé le canon.

— Et qui donc, s'il vous plaît?

— L'Autriche.

— Encore! mais c'est une idée fixe!

— Je désespère de vous convaincre. Connaissez-vous le procédé démonstratif des mathématiciens qui s'appelle la réduction par l'absurde?

— Oui.

— Eh bien, appliquez-le à la situation. Supposez que la Vénétie soit aux Italiens, que devient l'alliance de M. de Bismarck avec l'Italie?

— Elle n'a plus de motif.

— Et la Vénétie aux Italiens, c'est — sauf Rome — le programme de Milan exécuté : c'est la campagne de 1859 poussée jusqu'à son but; c'est la France dégagée de sa solidarité avec l'Italie : c'est M. de Bismarck réduit à l'impuissance, et contraint de traiter pour les duchés avec la Confédération. Car la question allemande, quelque grosse qu'elle soit, peut se circonscrire dès qu'elle est détachée de la question italienne, à laquelle nous sommes rivés nous-mêmes tant qu'elle reste posée dans les termes où la maintient l'obstination de l'Autriche. Excepté en Italie, à la seule condition de rester désintéressés et de ne pas convoiter les biens du voisin, nous sommes en mesure de nous abstenir. Les duchés et la réforme fédérale sont affaire entre Allemands, nous n'avons pas à nous en mêler.

— Et la question de Pologne? et la question d'Orient? et...

— L'alliance de l'Angleterre et de la France, cimentée en Crimée, suffit pour tenir la Russie en échec et l'arrêter sur la route de Constantinople. Cette alliance, un jour, pourra se fortifier encore de l'Italie et de l'Allemagne.

— Et la Pologne?

— Pour la faire renaître, la guerre ne vaut rien dans les circonstances présentes, elle ne peut que l'accabler davantage et lui forger de plus dures chaînes. Son unique salut est dans le concours des nations libres pesant ensemble sur la Russie. Lorsque l'Italie et l'Allemagne seront faites, la Pologne aura son tour et renaîtra, je l'espère, des sympathies coalisées de l'Europe démocratique. Pour le quart d'heure, l'épine qui fait boiter l'Europe, c'est la Vénétie autrichienne. Il faut retirer cette épine de son pied.

— Tout cela est bel et bien, mais votre hypothèse est gratuite : l'Autriche ne cédera pas la Vénétie.

— Il s'agit, je vous le disais, d'une réduction du problème par l'absurde; mais ce qui est absurde, en cette occurence, c'est l'opiniâtreté de l'Autriche.

— Et le congrès? vous raisonnez comme si la guerre était inévitable.

— Elle l'est, si l'Autriche ne cède pas la Vénétie.

— Contre quelle compensation?

— Contre le droit.

— Alors, nous aurons la guerre.

— Je le crains : j'abhorre la guerre, mais j'aime la justice plus que je ne déteste la guerre, et je ne crois pas que la violence et l'iniquité soient autre chose que semence de guerre. Les intérêts, les relations commerciales ont rendu la guerre plus difficile, sa détente plus dure, sa fin plus prompte; mais ils

ne pourront en triompher tant qu'un peuple quelconque sera opprimé par un autre peuple.

— Votre libre échange n'y fera rien, il y aura toujours des raisons pour faire la guerre.

— Tâchons, du moins, qu'il n'y en ait plus que de mauvaises, ce sera déjà beaucoup de gagné, et il n'y en aura plus que de mauvaises quand chaque peuple s'appartiendra. La liberté et la justice ne se séparent point, et si l'indépendance des peuples n'est pas la liberté des citoyens, elle en est la première condition et comme la préparation indispensable. Qui donc est pour la liberté des individus, ne peut être contre l'indépendance des nations. Liberté individuelle, indépendance nationale, voilà mon programme.

— Vous êtes digne de figurer au prêche!

— Vous auriez besoin d'y aller.

— Je préfère le trois pour cent.

— En baisse?

— Quand j'achète, en hausse pour revendre.

— C'est une politique nette et limpide.

— Vous avez raison : mais elle a aussi ses déboires.

CHARLES DOLLFUS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME TRENTE-SEPTIÈME

Première livraison.

1er AVRIL 1866.

Deuxième livraison.

1er MAI 1866.

Troisième livraison.

1er juin 1866.

CHARLES DOLLFUS,
Directeur, gérant responsable

IMP. L. TOINON ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

